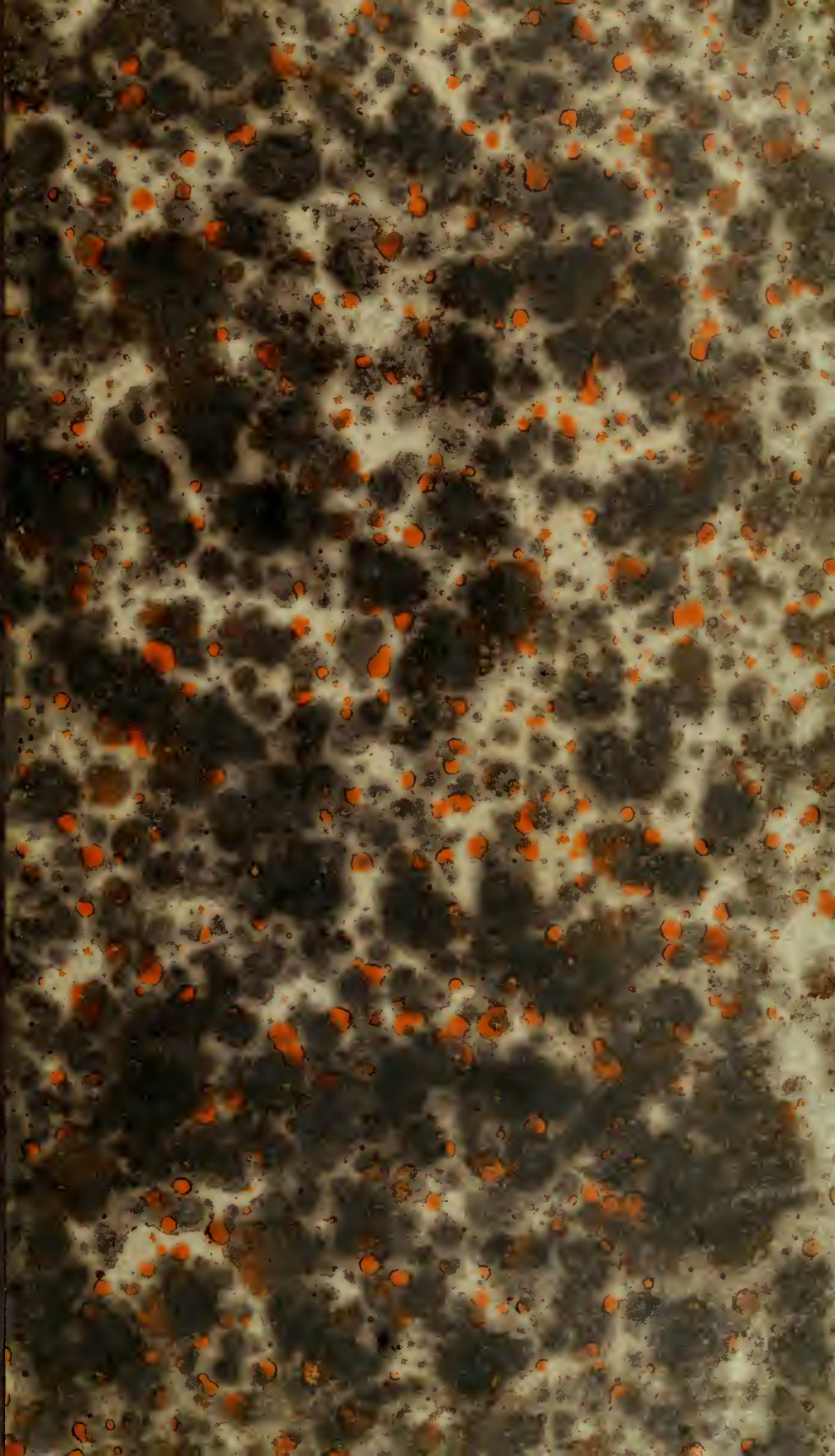


REVUE

DE PARIS.

XXXIII.

IMPRIMERIE DE H FOURNIER. ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis3334vr

UNE TOURNÉE

EN FLANDRES.

I.

La route de Paris à Bruxelles, si connue des artistes, et surtout des commerçans malheureux, se déroule uniformément comme un long ruban de même étoffe. Aux frontières, les ciseaux seuls de la douane entrecoupent cet aunage monotone de plus de cent lieues. Nulle barrière d'ailleurs; ni montagnes comme les Pyrénées, ni fleuve comme le Rhin, pas une borne naturelle entre les deux territoires, pas même une limite factice, pas le moindre dieu terme pour vous dire : *France* ou *Belgique*.

Seulement, quand la route se fait belge, elle se pare de moulins à vent, de cheminées de pompes à feu, ces tourelles de la féodalité moderne qui a changé les châteaux forts en fabriques et les vassaux en ouvriers.

La Belgique se reconnaît encore au ton gris et brumeux de son ciel, à ses terrains plats et chauves de tout feuillage. Les betteraves y ont remplacé les arbres, la fumée a remplacé l'air. Cependant, à compter les nombreuses maisons qui se coudoient aux deux bords de la route, à voir les faces réjouies des habitans, les savantes cultures des terres, l'activité des hauts fourneaux empa-

nachés de leur fumée comme un soldat de son plumet, comme une tour de son drapeau, nous qui avions traversé certains déserts de la France, nous ne pouvions qu'admirer un pays entièrement riche, qui n'a ni *Landes*, ni *Sologne*, en expiation de ses *Beauce* et de ses *Touraine*.

Mons est la première de ces grandes villes flamandes dont les noms avaient tant de peine à trouver leurs rimes dans les vers officiels de Boileau, dont la propreté serait plus difficile encore peut-être à introduire dans la police des rues de Paris. Mons, avec ses murailles de briques, ses maisons blanchies, ses portes marquetées de cuivre, ses dalles de marbre noir, est une coquette qui semble agacer de tous ses charmes la garnison française de Valenciennes, envers laquelle, soit dit en passant, elle s'est montrée souvent bonne fille. Après Mons, Bruxelles.

Pour l'observateur des surfaces, pour qui s'arrête à l'écorce et juge les apparences, nulle différence jusque-là entre la France et la Belgique; même loi, mêmes mœurs, même langue. En France aussi, des betteraves, des campagnes sans bois, des serfs de manufactures, des machines à vapeur. Mons n'est pas non plus la seule ville qui se lave, se brosse et cire en noir le pied de ses maisons blanches. Valenciennes, Lille, Cambrai, ont aussi leurs rues nettes, leurs portes cuivrées, leurs murs peints chaque année de diverses couleurs.

Aussi ces villes françaises ont-elles été distraites de la grande famille flamande. Mais, quoiqu'elles aient conservé certains traits de la physionomie de l'espèce, elles ont perdu les deux élémens essentiels de son caractère, cet esprit de cité, cet amour de l'art, qui firent jadis la force et la gloire des communes flamandes, et qui florissent encore à cette heure dans les villes principales de la Belgique. En France, toutes les alluvions du territoire se sont incorporées uniformément à la masse. Les membres annexés ont pris le même sang que le corps. Les branches entées ont poussé les mêmes feuilles que le tronc, tant le tronc est vivace, tant le corps est puissant. Paris est l'océan où les grandes provinces ont eu leur embouchure; Paris absorbe, nivèle toutes les forces individuelles par l'incessante action de son régime centralisateur. Mais, en Belgique, Bruxelles n'est pas, comme Paris en France, l'unité puissante qui

fait valoir les zéros des départemens. Bruxelles est plutôt la capitale du *Brabant* que de la *Belgique;* à chacune de ses portes s'élèvent des villes rivales en beauté, en grandeur, en commerce. De quatre lieues en quatre lieues, une capitale en ce pays. Anvers, Gand, Bruges, Mons, Liége, Louvain, assiégent leur métropole chacune avec une administration indépendante, des droits locaux, une population immense, avec des prétentions égales à la souveraineté. Malgré Léopold, la Belgique n'est pas un royaume, c'est un pays éminement peuple, comme la *Suisse* et les *États-Unis.* C'est la nation qui compte le plus d'hôtels-de-ville, et les hôtels-de-ville sont les palais des peuples.

Chacune de ces grandes cités se garde donc fidèlement de toute influence étrangère. La jalousie de leur indépendance est poussée à ce point, que si Bruxelles, par exemple, devenait maritime, Anvers, je crois, se ferait agricole. Mais, Dieu merci, pour les artistes, Bruxelles, cette ville sans originalité comme presque toutes les capitales, ne régularise aucune de ses sujettes ou plutôt de ses voisines. Autrement, serait-ce la peine de voyager en Belgique, de courir après un passeport à travers les corridors des préfectures de police, des ministères et des ambassades, de s'enfermer dans une voiture cahotée durant un grand jour et une grande nuit de pavé, pour retrouver là-bas les Tuileries, le Jardin des Plantes, le boulevart des Italiens, le café des Mille-Colonnes, *Robert-le-Diable,* et les mille autres curiosités de Paris, réduites aux proportions de la miniature, au ridicule de l'imitation?

En effet, modes, mœurs, littérature, révolution, Bruxelles imite tout de Paris, jusqu'à la boue. Les manches à gigot ont passé la frontière comme les femmes de trente ans, comme la barbe romantique, comme les rois-citoyens. Bruxelles, c'est Paris contrefait, mais considérablement diminué; c'est l'in-8° devenu in-12. Excepté les riches vitraux et les belles peintures de Sainte-Gudule, excepté la place de l'Hôtel-de-Ville, dont toutes les maisons espagnoles, vieilles de trois siècles, ont été conservées comme sous verre dans leur primitive architecture, excepté quelques toiles précieuses de Rubens et de Van-Dyck, tout y est moderne et parisien, les cafés, les tables d'hôte, les omnibus, les palais, les musées même : David a fait école jusque dans le pays de Rubens.

Mais qui a vu Bruxelles n'a pas vu la Belgique. Bruxelles, siége des divers gouvernemens qui se sont succédé dans le pays, tour à tour ville autrichienne, espagnole, française, hollandaise, n'a jamais eu le temps d'être flamande. Maintenant moins que jamais peut-être, Bruxelles peut donner une idée des mœurs belges, de la bonhommie presque allemande, de l'hospitalité plus qu'écossaise de la nation qui a inventé les kermesses, ces libérales fêtes où le premier venu a sa place au banquet commun. Maintenant Bruxelles est une ville d'auberge où vous courez risque d'être mal reçu si vous êtes honnête homme, si votre passeport est en règle, si vous n'êtes pas un banqueroutier frauduleux de France ou d'Angleterre; car cette ville est la recéleuse de l'Europe. Elle est placée entre Londres et Paris comme un bois entre deux routes. Elle sert de caverne aux voleurs de grande ville, de repaire aux héros du bilan. Or, Gil Blas nous apprend qu'une fois dans la caverne, les bandits mènent joyeuse vie. Aussi les riches équipages, les chevaux de luxe, les domestiques nombreux encombrent les rues et les hôtelleries de Bruxelles.

Nous demandions à notre hôte, pendant qu'il inscrivait nos noms sur son registre, s'il avait besoin de l'insignifiant certificat de la police pour reconnaître la moralité de ses voyageurs. « Lorsqu'un voyageur parle français ou anglais, répondit l'hôte, qu'il est arrivé en chaise de poste, qu'il ne mange pas à table d'hôte, qu'il a horreur de la bière en dînant, et qu'il consomme du Bordeaux ou du Johanisberg à tous ses repas, il peut être prince par hasard, mais il y a cent contre un à parier qu'il est banqueroutier. Si, au contraire, il est venu par la diligence, comme la canaille, s'il dîne avec tout le monde, et se soumet à la nécessité du *faro*, alors c'est un artiste ou un commis-voyageur; ce n'est qu'un honnête homme enfin, ou peu s'en faut. »

Je vous laisse à penser quelles doivent être les mœurs d'une population composée à la manière de la Rome primitive, de ce lieu d'asile ouvert aux malfaiteurs de toutes les nations. Il faut que les Belges aient une santé robuste de conscience, pour ne pas se gâter au frottement de ces hommes sans foi ni loi, qui trouvent l'impunité à louer ou à vendre dans chacune des maisons de Bruxelles. Du reste, notre hôte nous disait, avec une naïveté presque probe,

que s'il en agissait délicatement avec la bourse des artistes, il écorchait vif les banqueroutiers; que voler un voleur n'était que reprendre les bien des honnêtes gens. Il est vrai que notre hôte était un Belge de Paris.

Après le banqueroutier, la physionomie la plus remarquable en Belgique, c'est le cicérone. Le cicérone se tient du matin au soir à la porte des hôtels, en arrêt sur le premier voyageur qui arrive, flairant tout d'abord si ce voyageur connaît ou ne connaît pas la ville, se jetant sur lui dans tous les cas. Le cicérone belge est vêtu pauvrement, mais proprement. Il parle plusieurs langues; il est de plusieurs pays. S'il conduit un Français, il a été soldat de Napoléon; s'il précède un Anglais, de Wellington. Tous les guides que nous avons suivis, depuis Mons jusqu'à Ostende, avaient servi l'empereur. Je n'ai jamais vu tant de vieux soldats français que hors de France. Ils exprimaient leur amour, leur religion de l'empereur, dans des termes si également passionnés, que je les prenais tous pour le même homme. La première fois que j'entendis parler le cicérone d'Anvers, je lui demandai comment il se portait, tant je croyais avoir retrouvé celui de Bruxelles. Le cicérone de Bruxelles est certainement le type du genre. Il avait fait toutes les campagnes de l'empire; il avait assisté à toutes les grandes batailles, Eylau, Friedland, Moscowa. Napoléon l'avait accompagné comme son ombre; Napoléon n'avait pu gagner une victoire sans lui. Nous jugeant tant soit peu Parisiens ou crédules, le cicérone avait fini par dîner avec l'empereur, et coucher sous la même tente, la veille d'Austerlitz. Eh bien! cet Achate fidèle, cette conséquence canine de Napoléon, cette ombre du grand homme était un tout petit bossu, maigre et laid, qui certainement n'avait jamais pu entrer dans aucun rang militaire, même au temps des plus grandes disettes d'hommes, même quand l'empire affamé consommait les boiteux dans la cavalerie.

Toutes nos promenades, toutes nos visites au Musée, au palais d'Aremberg, à l'Hôtel-de-Ville, à la chambre des représentans, il les entremêla d'intéressans mémoires sur le petit chapeau, de révélations historiques sur la redingote grise. A Leipsick, il avait eu l'honneur de recoudre un bouton au dos de ce célèbre vêtement. Depuis ce temps, il portait toujours sur lui l'aiguillée de

fil qui avait partagé avec lui l'honneur de servir sa majesté. Il voulut nous montrer l'aiguille sur sa manche; c'était une épingle! Nous fîmes semblant de n'en pas voir la tête accusatrice, et de le croire sur parole, aimant mieux, que de le contredire, admirer les beaux portraits d'hommes par Velasquez, de femmes par Léonard de Vinci, le magnifique tableau de chasse de Rubens, qu'il nous avait menés voir au palais du prince d'Orange. Là, pendant que nous contemplions presque avec attendrissement des gants de femme qui sont restés dans la chambre à coucher de la princesse, le cicérone nous dit qu'il avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe. Et le souvenir de cet autre déménagement forcé absorba aussitôt à lui seul toute la pitié qu'avaient fait naître en nous les gants laissés sur une table, par une princesse qui a retrouvé sans doute des gants et des palais à Amsterdam.

— Si vous voulez aller à Waterloo, nous dit enfin le cicérone, je vous y ferai conduire par un autre guide : je ne vais jamais là...

— Nous sommes aussi bons Français que vous pouvez l'être; nous n'irons pas à Waterloo.

— Il n'y a que trois lieues, ajouta-t-il, et avec une voiture le trajet...

— Nous n'irons pas, lui dis-je fermement.

— Le trajet, reprit-il, est un plaisir pour les rouges.

Il désignait ainsi les Anglais.

La veille il en avait conduit un à Waterloo. Ce jour-là, comme vous pouvez croire, il n'était pas bleu; il s'était montré écarlate. Il avait combattu sous les ordres de Wellington contre l'usurpateur. Profitant même du moment où le badaud de Londres regardait de tous ses yeux le trophée du Lion, l'habile cicérone avait légèrement enterré une cocarde tricolore, une plaque aiglée; puis, comme par hasard, fouillant la terre de la pointe du pied, il avait montré à l'Anglais, fort surpris de la découverte, les fausses dépouilles des vaincus, et les lui avait vendues pour une bonne guinée, comme les vraies reliques de la bataille. Le champ de Waterloo est d'un grand rapport pour les cicérones : c'est une branche du commerce bruxellois. Les morceaux de la vraie croix étaient la mine du soudan d'Égypte. La plume dont Bonaparte a signé son abdication à Fontainebleau vaut une poule aux œufs d'or pour le

concierge du château. Ce ne peut être que dans un but d'exploitation semblable, que le gouvernement belge laisse survivre à la révolution de 1830 le lion de la sainte-alliance, à trois lieues de sa capitale. Il est vrai que nous n'avons rien à en dire aux Belges, nous dont l'armée a traversé, pour aller au siége d'Anvers, la plaine même de Waterloo, non-seulement sans abattre ce lion royal, mais encore en y plaçant des sentinelles françaises pour le protéger. Ne sommes-nous pas tous de vrais cicérones, ayant toujours l'opinion ou le courage de notre intérêt?

Dès qu'on a quitté Bruxelles, on est en Flandre. La Belgique commence où finit sa capitale. En vingt-cinq minutes le chemin de fer, cette invention des peuples lents du nord, vous dépayse de Bruxelles à Malines. Là, c'en est fait de la langue et des mœurs françaises; là cesse l'influence parisienne; là, du moins, on parle, on boit, on mange, on fume flamand. Plus de *bon vin*, *bon logis*, sur les enseignes; mais les estaminets souterrains, les pots de bière, les pommes de terre au beurre, le poisson fumé et les gros ventres tournés au mur comme dans les tableaux de Téniers. Là les mantilles noires de Castille, les riches églises, remplies de magnifiques peintures, de statues précieuses, d'ornemens en marbre, en argent, en or, remplies surtout de nombreux fidèles, qui s'agenouillent les bras étendus en croix, et prient dévotement comme les Espagnols du XVe siècle, leurs aïeux. Malines est célèbre par sa cathédrale, sa cathédrale est célèbre par le beau Christ de Van-Dyck.

Des marchands s'arrêteraient sans doute aux dentelles de cette ville, des politiques à son archevêque, chef actuel de cette opposition catholique et radicale, qui a détrôné le protestantisme actif dans la royauté de Guillaume, qui le permet passif dans la royauté de Léopold; opposition puissante chez un peuple dévot, greffé d'Espagne, en même temps que libéral de mœurs et républicain de caractère.

Quatre lieues plus loin, nous sommes à Anvers. Artistes, recueillons-nous! c'est la patrie de Rubens, de Van-Dyck, de tant d'autres; c'est la ville des peintres. Voici la maison du plus grand de tous, de ce géant du pinceau, de l'homme-couleur, de Rubens. Voici le fauteuil où l'artiste travaillait; voici le jardin où jouaient

ses enfans, car Rubens était l'homme de la fécondité. Plus puissant que le général de Thèbes, il ne se contentait pas de laisser sa gloire pour postérité! Il eut deux femmes et fit des enfans comme des tableaux. Et pourtant *l'Élévation en Croix,* et surtout *la Descente*, valent bien *Leuctres* et *Mantinée*, sans compter tout le musée d'Anvers, qu'on devrait appeler le musée Rubens, plein qu'il est des seuls tableaux de ce maître; sans compter ses mille autres peintures, qu'on rencontre à chaque pas, dans une église, dans un hôpital, dans une auberge, partout, comme si, un jour, sur cette heureuse terre de Flandre, il était tombé du ciel une manne de chefs-d'œuvre. Et quand on pense que ce peintre protée trouvait encore le temps d'être graveur sur bois, ambassadeur, courtisan, voyageur; qu'il eut le loisir d'aller de Flandre en Hollande, en France, en Italie; de se marier deux ou trois fois, de changer dix fois sa manière, de faire de la diplomatie pour son gouvernement, de l'art pour tous, on se demande si Rubens n'est pas un être fantastique, si la postérité ne dédoublera pas cet Homère de la toile, ne lui contestera pas la totalité de son œuvre immense; si les critiques à venir n'auront pas droit de soutenir que ses tableaux sont des rapsodies de plusieurs peintres, que le temps a résumés en un seul.

Anvers a beau s'enorgueillir ensuite d'un commerce splendide, d'un fleuve houleux comme la mer, d'un bassin, l'œuvre magnifique de Napoléon: après tout, il n'y a là qu'une gloire, Rubens! qu'une œuvre, la peinture! Rubens est le Napoléon de ce pays. Il a pour colonne une cathédrale. Ainsi le nom de Napoléon sur une œuvre utile comme un port dans une cité commerçante, est effacé par le nom de Rubens signant un travail de luxe comme un tableau; ainsi il nous fallut reconnaître que l'art était la plus grande puissance du lieu. Le génie du peintre avait vaincu à Anvers le génie de l'empereur.

Si, là, Napoléon se fait oublier en face de Rubens, excusez-moi de ne pas aller sur les traces, encore fraîches, du maréchal Gérard à la citadelle d'Anvers. Je vous ferai grace de la demeure du général Chassé, de la lunette Saint-Laurent et de l'hôpital blindé. Je vous dirai seulement que les cicérones s'y comportent absolument comme sur le champ de bataille de Waterloo, Français avec

les Français, Hollandais avec les Hollandais. Toujours même habileté à enterrer et déterrer les débris de shakos, les morceaux d'obus, qu'ils vendent aux amateurs du bric-à-brac historique.

Comme Anvers est tout plein de Rubens, Bruges est tout plein de Charles-le-Téméraire. A Anvers, l'art; à Bruges, l'histoire. Les commis-voyageurs disent: à Bruges, les jolies filles, *formosis Burga puellis!* Le fait est que Bruges ayant été long-temps le lieu de la résidence ducale, le beau sang du midi y a laissé des preuves non encore affaiblies par quatre siècles de transmission. Bruges n'a pourtant pas que les prouesses de Charles-le-Téméraire, que la tyrannie de ses ducs à nous raconter; à nous montrer que les tombeaux d'or où gisent ses princes pour le repos des peuples. Bruges a aussi des trésors pour les artistes. Les peintures d'Hemling, inconnu en France, dessinateur naïf et saint comme Van-Eïck, coloriste chaleureux et vrai souvent comme Rubens; d'Hemling, qui a certes opéré la transition du mysticisme à la renaissance. Bruges possède aussi une des plus belles sculptures de Michel-Ange. C'est un groupe représentant Marie et l'Enfant-Jésus. Le groupe n'a pas quatre pieds d'élévation, et le Jésus enfant semble haut comme un palmier. Sa mère le contemple, non plus avec cette tendresse trop féminine des Vierges de Raphaël, mais avec un sentiment de fierté, avec une intelligence sublime de son œuvre. Le caractère de force imprimé à sa tête rend bien toute la valeur de ces deux mots : *Mater Dei*. Les marguilliers de l'église, qui sont plus chastes qu'artistes sans doute, cachent ce marbre derrière un énorme crucifix en bois. La croix sert de feuille de vigne à l'Enfant-Jésus.

Un chrétien qui a vu Bruges raconte nécessairement qu'il a visité le tombeau du Christ tel qu'il existe à Jérusalem; car, suivant la tradition locale, la petite église qui renferme à Bruges le double du saint tombeau, a été bâtie elle-même fidèlement d'après la mosquée qui garde l'original. Un seigneur de Bruges, dans une maladie, aurait fait vœu, en cas de guérison, d'aller en pélerinage à Jérusalem, et à son retour de faire bâtir dans la ville un temple exactement pareil à celui qui possède, en Terre-Sainte, les dépouilles mortelles de Jésus-Christ. Son vœu exaucé, sa santé revenue, le seigneur brugeois arriva en Palestine, leva le plan de la mosquée,

compta les pierres, repartit pour Bruges, et y érigea scrupuleusement les trois minarets orientaux qu'on y admire, avec leurs galeries à jour et leur croissans dorés. Déjà l'œuvre pieuse était achevée, il ne restait plus que les portes à mettre; par malheur on avait oublié de compter les clous des portes du temple-modèle. Le brave seigneur se crut obligé de retourner à Jérusalem avec sa femme, qui avait une grande mémoire; mais cette fois il n'en revint pas vivant. Dieu, pour le récompenser de tant de zèle, sans doute, lui accorda la grace de mourir en Terre-Sainte. La femme rapporta le corps de son mari, et après avoir mis les clous aux portes, le fit enterrer dans le tombeau du Christ. C'est devant ce tombeau que tout Belge va en pèlerinage le vendredi-saint, croyant y adorer le corps même de Dieu! Il n'y a que la foi qui sauve.

De Bruges, une barque élégante vous conduit pour quelques centimes à Ostende. Ostende ressemble à Versailles, comme Bruxelles à Paris, en raccourci. C'est une ville neuve, propre, comme toute cité belge, coupée de rues larges et droites comme une ville anglaise, spécialement remarquable pour les gourmands par ses parcs d'huîtres, dont les meilleures ne sont ni petites ni vertes comme le croient la plupart des estomacs parisiens. Ostende, ainsi que tous les ports de mer, a une physionomie confuse. L'originalité flamande y fait place au mélange de tous les traits européens. Une population noire, blonde, rousse, de toutes couleurs; des vaisseaux, des ballots, des matelots, voilà Ostende, comme je dirais : voilà Dieppe. Vous chercheriez en vain trace d'art dans cette ville belge, la seule peut-être qui n'ait pas un musée parmi ses magasins. Ostende n'a qu'un tableau à montrer. Mais aussi, elle nous en a montré un, comme nous n'en avions jamais vu, un qui nous a émus jusqu'au fond des entrailles, comme jamais peinture de Rubens, jamais drame de Schiller n'avaient pu nous émouvoir. Ce tableau, c'est l'Océan; cette peinture inconnue, la tempête; ce drame inoui, dix hommes placés durant quatre heures entre la vie et la mort.

Le mardi-gras, nous étions dans un estaminet bâti sur la digue même de la mer à Ostende. Le vent qui soufflait avec violence, du nord-ouest, dès le matin, nous avait forcés de nous mettre à couvert, pour voir aisément la marée montante. L'estaminet était plein

d'armateurs, de marins en carnaval, de soldats de la garnison, parmi lesquels s'élevait un luxorique tambour-major. Notre cicérone, que nous appelions la *Longue-Carabine*, tant, par la force de ses membres et la sûreté de son coup d'œil, il ressemblait au héros de Cooper, nous dit dans un idiome composé des sept langues qu'il prétendait savoir : — Ma foi, messieurs, vous avez du bonheur. Vous allez voir la plus furieuse tempête qui se soit élevée sur la côte depuis le 21 septembre 1833. Avant deux heures d'ici, la mer passera par-dessus la digue et viendra prendre un petit verre avec vous dans l'estaminet. Vous avez meilleure chance que la reine des Belges, qui est venue vingt fois à Ostende, qui a prié le ciel et la terre pour avoir un orage, et qui n'a jamais pu obtenir le moindre *grain*. L'Océan n'est pas courtisan! continua-t-il en riant. Vous, vous allez peut-être avoir un naufrage. Tous les bateaux pêcheurs sont sortis depuis quelques jours, à cause de l'approche du carême. Il est impossible que ceux qui sont en retour déjà pour l'ouverture du mercredi des cendres tiennent la mer par ce temps-là; ils seront obligés de rentrer au port. Et je parie la France contre la Belgique, que tous n'y rentreront pas.

Puis, comme par une inspiration subite, il ajouta immédiatement : —

Il y en a un là-bas, à droite, hors de vue; mais il y est, j'en suis sûr. Il faudra qu'il rentre.... Priez pour lui!

La mer, en effet, devenait terriblement folle. Elle sautait, elle écumait, elle ressemblait à une vaste terrine de savonage que la main robuste d'une servante agite incessamment. Excusez cette comparaison : Châteaubriand a comparé les bois d'Amérique à des corridors d'auberge.

Déjà la mer couvrait les pieux qui tracent la voie du port. Déjà les flots jetaient leur mousse par-dessus la digue, en attendant qu'ils vinssent la violer eux-mêmes. Alors le bateau pêcheur signalé par notre *Œil-de-Faucon* fut indubitablement reconnu à l'aide de la lunette marine attachée à l'estaminet. Tous ceux qui étaient là vinrent les uns après les autres regarder, au bout du verre, le malheureux bateau pêcheur qui semblait sautiller sur la vague, comme une mouche sur un dos d'éléphant. Cependant le vent redoublait, la mer poussait de plus en plus au rivage. Bien-

tôt on vit le bateau à l'œil nu, malgré une averse de neige qui obscurcissait l'horizon. Outre que ce spectacle était nouveau pour nous, il était d'ailleurs si réellement terrible, que les plus vieux matelots qui le contemplaient avec nous, semblaient consternés eux-mêmes. Ils ne buvaient ni ne fumaient plus. Ils ne juraient plus. Notre guide nous dit : — Le roi Léopold donnerait sa couronne, le roi Guillaume ses trésors, à celui de ces matelots, qui voudrait se mettre en mer aujourd'hui, que le plus intrépide d'entre eux n'oserait... En effet, le matin même, le paquebot à vapeur en partance pour Londres était resté prudemment dans le port. Nous suivions tous, des yeux, le bateau pêcheur, avec une angoisse inexprimable. Un ancien marin, qui lisait à côté de nous la feuille des sinistres maritimes, interrompit sa lecture, tira une petite lorgnette de poche, regarda un moment le navire; puis, refermant sa lorgnette avec un geste significatif : — Enfoncé, dit-il. Il sera demain dans le journal.... Et il se remit à lire.... Alors j'insistai et lui demandai d'une voix tremblante s'il n'y avait plus d'espoir. Lui, sans lever la tête, déchira un petit coin de son journal, et laissant tomber l'atome de papier, il nous dit avec le sang-froid et l'aplomb d'un expert : — Leur vie ne tient qu'à cela.... Alors nous étions trois qui nous mîmes à pleurer malgré nous; et le marin étonné nous demanda si nous avions quelqu'un qui nous fût cher, un parent ou un ami sur le bateau.

A cette heure fatale, la mer qui atteignait son flux le plus élevé, qui roulait des montagnes, comme Sysiphe, vint jusqu'au fond du café baigner les pieds des spectateurs. Les uns à genoux, les autres debout, ils se tenaient religieux tous, même le tambour-major, qui, devant l'immensité du péril, joignit les mains, courba ses grandes jambes, et s'écria que jusqu'ici il n'avait cru qu'en Napoléon, qu'à présent il croyait en Dieu. Nous l'avons vu et entendu.

Oh! si les riches, qui ne connaissent la mer qu'au Rocher de Cancale de la rue Montorgueil, savaient ce que leur dîner a coûté de travaux et d'angoisses; s'ils pensaient qu'un turbot a pu être payé de la vie d'un homme; s'ils pensaient qu'avec leurs huîtres ils consomment des matelots; certes, la marée fraîche leur serait un mets indigeste, que toutes les eaux de seltz ne dissoudraient pas.

Cependant nous n'étions occupés que du navire, qui déjà tou-

chait l'entrée du port, à trois cents pas de la digue. Une vague pouvait le perdre, une vague le sauver. Il s'agissait pour lui d'enfiler la voie de salut tracée par deux lignes de pieux à peine visibles sous les flots. — Le pilote, lié au gouvernail, tout arrosé d'eau qu'il est par la pluie du ciel et par les flots de la mer, sue comme s'il était à la broche, nous dit le cicérone. Je le connais, ajouta-t-il; il est habile, mais c'est égal, il est perdu. — Ce funeste mot n'était pas dit, que le navire avait disparu à nos yeux. Tous les assistans jetèrent un cri d'alarme.... Mais bientôt nous vîmes reparaître son mât au milieu des pieux du port. Nous le saluâmes d'un cri de triomphe, d'un tonnerre d'applaudissemens. Il allait doucement, fièrement, comme un cavalier qui a dompté sa monture. Le drame était joué. Et quel drame, quel théâtre, quel auteur! Les hommes, l'Océan, Dieu!

Le lendemain, nous n'étions pas encore revenus à notre état de prose habituel dont ce spectacle nous avait violemment tirés. A la marée basse, nous descendîmes au bord de la mer; et là, aussi insensés que Xerxès qui la faisait battre de verges, nous nous mîmes, avec une colère d'enfant, à lui cracher au nez, à nous venger du pied sur elle. Elle semblait craindre la pointe de nos souliers, cette mer qui avait toute la nuit brisé des digues, arraché les pieux du port, déchiré des vaisseaux; car d'autres pêcheurs, au retour dans la nuit, avaient été moins heureux que les premiers. Les restes du monstre, planches et cadavres, gisaient pêle-mêle sur la grève. Le sauvetage n'avait pu retirer que la pêche de la plupart des vaisseaux naufragés. La mer, pour ses poissons, avait pris des hommes. L'équipage avait péri, mais la marée avait été sauvée; et ce jour-là, pour l'ouverture du carême, le poisson fut à bon marché.

II.

D'Ostende, nous revînmes à Bruges par eau : les canaux sont les routes de Belgique. Le soir, à Bruges, nous nous mîmes au lit, toujours dans la barque; et le lendemain matin, après quinze lieues de sommeil, nous nous réveillâmes à Gand.

Gand est la ville flamande par excellence; l'amour de la cité, le culte des arts, l'esprit d'association, ces vertus belges, rayonnent

de toute leur gloire daus la patrie du brasseur Artevelde. Avec ses échevins et son hôtel-de-ville, son beffroi et sa garde civique, ses franchises municipales et son gros canon populaire, l'effroi du royal chroniqueur Froissard, Gand semble être encore la grande commune qui bravait, au XIVe siècle, les croisades des suzerains. Avec ses antiquités, ses collections, ses monumens, elle semble une ville du temps passé, conservée dans sa couleur locale, comme un immense musée, pour les artistes et les savans. A Gand, le sol est imprégné d'art et de liberté.

Grâce à ce double besoin d'art et d'indépendance, inné chez les Flamands, les Tuileries de Bruxelles n'ont pu accaparer toutes les merveilles éparses çà et là dans le royaume. Chaque province a sa galerie de tableaux ; chaque ville a sa collection ; chaque citoyen son Louvre comme un roi. Les églises sont des musées. Nous avons trouvé jusque dans un hôpital les trésors réservés chez nous aux palais. Le pauvre expire là-bas devant un Dieu de Rubens, comme chez nous le riche s'égaie devant un singe de Decamps. Les grands peintres sont populaires là, comme ici les mauvais écrivains ; Rembrandt y court les rues, comme Paul de Kock à Paris. Dans Paris, l'homme du peuple a-t-il jamais dit à un étranger : — Allez ce soir au Théâtre-Français, on y joue Corneille ? — Eh bien ! à Gand, l'homme du peuple vous dit : — Entrez dans ce couvent, vous y trouverez un Van-Dyck ; dans ce cabaret, un Terburg. — C'est le gondolier de Venise chantant aux passagers la poésie d'Arioste et du Tasse. La Belgique est l'Italie du nord.

De même que l'Italie, la Belgique a été le champ-clos de l'Europe, le rendez-vous de duel du nord et du midi, l'arène où toutes les nations, Espagnols, Anglais, Allemands, Français, venaient en armes se disputer le monde. Toujours le prix du combat, toujours partagée comme une proie par les plus forts, la Belgique n'eut point de nationalité, partant point de langue.... Mais rien ne se perd, tout se transforme ici-bas. Le patriotisme, mort en Flandre, engendra le civisme ; chacun aima sa ville de tout l'amour qu'il aurait eu pour son pays. De plus, il fallait que ce peuple, tant éparpillé par la victoire, qui changeait de langue comme de patrie, trouvât quelque autre lien commun, quelque signe maçonique immuable, pour se reconnaître au milieu de ses

nombreux vainqueurs. Ce lien commun, ce signe maçonique, ce fut l'art; la peinture devint la langue de ce peuple; les tableaux furent ses livres, les dessinateurs ses poètes. La peinture resta toujours patriote, sous le règne des divers étrangers. La peinture sauva l'individualité flamande et la maintint, malgré le canon, dans la grande famille européenne.

Ici, notre reconnaissance de voyageur nous oblige à remercier publiquement notre ami François Huet, savant quoique jeune, quoique Français et professeur, que l'Université de Paris s'est laissé dérober au profit de la Belgique, et M. Auguste Voisin, le fidèle historien de l'architecture gothique de son pays; tous les deux nous ayant amicalement tendu le fil dans ce dédale de musées, d'églises, de collections, d'établissemens publics qui font de Gand la vraie capitale des Flandres.

Avec de tels guides, nous heurtâmes à chaque pas, dans ce pays, quelque preuve irrécusable de cette passion d'art, de ce zèle d'association, aussi inhérens au caractère des Belges que la couleur jaune à leurs cheveux. Ce fut d'abord une société composée de tous les artistes indigènes, poètes, peintres, statuaires, architectes, illustre réunion que nous voudrions voir se créer à Paris et qui n'existe qu'en Flandre peut-être. Là, nous trouvâmes des billards ou des bibliothèques sans gardiens; des tables approvisionnées de tous les jeux, des pupitres chargés de tous les journaux du monde; là, le concert ou le bal, la promenade académique sous les bosquets, ou la pipe flamande auprès du poèle. Pour tous ces plaisirs à volonté, chaque habitué ne paie que vingt francs par année, et encore a-t-il le droit d'amener deux ou trois amis étrangers. C'est dans cet athénée que nous rencontrâmes les artistes renommés de la Flandre moderne, Wappers, le peintre de la révolution de septembre, Lhéry qui burine comme les plus habiles graveurs d'Angleterre, et Geefs qui a composé le mausolée de Mérode, et qui, de mauvais boulanger, est devenu bon sculpteur.

De là nous fûmes conduits à Saint-Bavon, église moitié marbre, moitié or, où les statues s'entassent sur les tableaux, où les dentelles, le velours et la soie tapissent les murailles, comme la mousse et le salpêtre les murs de Notre-Dame de Paris; où la musique est solennelle comme à notre opéra, le culte célébré avec

toute la pompe romaine, où se trouve enfin le chef-d'œuvre de la peinture religieuse, la célèbre composition de l'*Agneau* par les frères Van-Eïck.

Que cette église renferme cent autres tableaux de Crayer, de Vander Meiren, de Romboutz même, qui mourut de chagrin de ne pouvoir égaler son maître, nous les oublierons tous pour l'œuvre de Hubert et Jean Van-Eïck, ces célèbres jumeaux du xve siècle, ces grands inventeurs de la peinture à l'huile.

L'*Agneau* fut composé à Gand dans la maison de Hubert, qui n'a été abattue que vers ces derniers temps. Le chef-d'œuvre des frères Van-Eïck, quoique vieux de quatre siècles, n'a rien perdu encore de la fraîcheur primitive de son coloris. Au milieu, c'est l'agneau exposé à l'adoration du monde. Sur le premier plan s'agenouillent les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi, les apôtres et les confesseurs de la nouvelle; sur le second, les vierges et les saintes femmes, les évêques et les chefs d'ordres monastiques; tous, l'onction dans les yeux et les palmes à la main. Dans le fond se dressent en pleine lumière les tours de la céleste Jérusalem, naïvement copiées sur celles de Maestricht, la patrie des auteurs.

Ce premier panneau est surmonté de trois autres non moins précieux. L'un représente le Christ assis de face sur un trône, le front ceint d'une tiare ornée de pierreries, le corps vêtu d'habits pontificaux inouis d'élégance, la main gauche chargée d'un sceptre de cristal transparent à éblouir, la droite élevée comme pour donner la bénédiction aux fidèles qui, dans le cadre inférieur, adorent l'agneau sans tache.

Les autres panneaux supérieurs représentent sainte Marie et saint Jean-Baptiste, placés de chaque côté du Christ et faisant une magnifique antithèse, celui-ci par son sauvage aspect de cénobite, celle-là par sa suave figure de vierge.

Cette œuvre complète, dont la victoire avait doté le musée impérial de France, fut rendue à la Belgique après Waterloo.

Selon l'usage de leur époque, les Van-Eïck avaient enfermé ces quatre peintures sous des volets; et le contenant était précieux comme le contenu. L'écrin valait le bijou. Ces volets, au nombre

de huit, continuaient le sujet principal. Deux de ces riches couvercles furent vendus en 1816, par d'ignares administrateurs, pour la faible somme de 6,000 francs, à un marchand bruxellois, qui, deux ans plus tard, les revendit 100,000 à un Anglais, qui les revendit lui-même au roi de Prusse 410,900 fr.

Gand faillit perdre encore, en 1822, le reste inestimable de son trésor, non plus cette fois par l'impéritie des administrateurs, mais par la négligence des ouvriers plombiers qui réparaient la toiture de Saint-Bavon. Pendant ce travail, le feu éclata dans les combles de l'église. Bientôt la flamme affamée par le vent darda ses mille langues vers l'*Agneau*. Vainement les pompes tentèrent d'arrêter l'hydre. Toute la population voyait avec terreur que l'eau, impuissante contre l'air, ne tuerait pas l'incendie, avant que l'incendie n'eût dévoré sa proie. La chaleur du feu avait liquéfié les plombs qui criblaient les voûtes et pleuvaient brûlans sur les dalles. Puis les poutres embrasées suivaient, agrandissant les trous, entraînant après elles une avalanche de pierres et de feu. Alors on vit des hommes du peuple se dévouer au salut de la victime, se risquer dans l'église à la lueur des étincelles, dans des nuages de cendres, pénétrer jusqu'au milieu de la chapelle, et là, sous une averse de plâtre, de tisons et de plomb fondu, sauver courageusement le saint tableau des flammes.

Au sortir du musée, qui est pauvre en comparaison de l'église, nous entrâmes chez un antiquaire, qui avait composé une chambre du XVe siècle avec meubles, vases, tentures, manuscrits du temps. Nous nous attendions à voir paraître au milieu de tout ce passé, quelque vieillard coiffé d'une calotte de velours, le corps revêtu d'une tunique longue, et le front jaune comme un vieux bahut, un maître enfin qui fût en harmonie avec sa propriété. Point. L'antiquaire était un jeune homme frais et blond, en habit noir, en pantalon à sous-pieds. Il ne nous appela ni mes maîtres, ni mes seigneurs, mais nous accueillit avec une grace et une politesse toutes modernes. Il nous fit bourgeoisement les honneurs, non-seulement de sa chambre garnie du XVe siècle, mais encore d'un magnifique ramas de poteries de tous les siècles, où les vases étrusques se confondaient avec les Palissy, où les verres de Venise s'élevaient à côté des amphores d'Herculanum. Ce n'était pas tout :

depuis le grenier jusqu'à la cave de cette précieuse maison, chacune des fenêtres intérieures était garnie de vitraux gothiques, d'autant plus remarquables, qu'ils contenaient l'histoire même de la peinture sur verre recueillie dans ce fragile musée. M. Rothschild a vainement offert deux cent mille francs de cette collection. Celui qui la possède n'est pourtant pas riche d'ailleurs; mais il préfère l'art aux rentes. Après nous avoir montré son merveilleux bien, il n'exigea de nous aucune autre rétribution que nos noms sur un registre, le livre des visiteurs, grand in-4°, tout noir de signatures.

Nous allâmes ensuite chez M. Schamp qui possède une galerie de tableaux vraiment royale, et qui la prête au regard du voyageur, à l'étude des jeunes peintres avec une urbanité et une générosité peu propriétaires. A l'entrée de la galerie, un gardien en livrée nous distribua le catalogue des tableaux, et bientôt M. Schamp lui-même vint nous en faire l'historique; car chaque tableau a une histoire, un intérêt spécial pour son maître. Ce petit Van Ostade fut trouvé dans une écurie; ce grand Wouwermans allait être brûlé dans une cuisine comme un vieux bois sans valeur; on avait bataillé à l'encan, durant deux ou trois bougies, pour ce Murillo qu'un lord enchérissait; ce Velasquez était venu de la succession paternelle : car il faut vous dire que ces splendides monceaux de peinture ne sont pas l'œuvre d'un seul homme. La vie la plus patiente, la fortune la plus anglaise, n'y suffiraient pas. Ces collections font boule de neige de père en fils, s'augmentant à la longue pendant plusieurs générations. La galerie de M. Schamp est noble comme lui, et remonte dans la nuit des temps à l'un de ses aïeux. Mais n'allez pas croire que les grands seigneurs possèdent seuls, en Flandre, de ces trésors héréditaires. Un marchand de tabac, chez qui nous achetions des cigarres, nous dit : —Messieurs, vous semblez étrangers, voulez-vous voir un Rembrandt?... Aussitôt un de ses nombreux enfans alla dans l'arrière-boutique décrocher une tête de bourgmestre, dessinée et colorée à signer Rembrandt en toutes lettres, au bas de la toile. —Voulez-vous voir un Rubens maintenant?.... Un autre enfant alla chercher une *sainte Thérèse* qui m'empêchera toute ma vie de regarder celle de M. Gérard. On nous fit voir encore des Jean d'Anvers, des Murillo, le tout

pour quatre sous de tabac que nous avions acheté. Le marchand avait beaucoup d'enfans et peu de fortune; mais il n'aurait pas vendu ses tableaux pour tout l'or qui aurait pu les couvrir. Ses tableaux, il devait les transmettre à ses fils comme il les avait reçus de ses pères. Riches et pauvres, marquis ou marchands de tabac, tous les Flamands sont égaux devant l'art.

Les musées belges sont pleins non-seulement de maîtres nationaux, mais encore d'Italiens et d'Espagnols. Dans la galerie de M. Schamp, par exemple, Titien, Corrége, Tintoret, luttent en coloris et en dessin avec les Murillo, les Ribeira, les Velasquez. Tous ces tableaux sont venus du midi, à la suite de Charles-Quint, en Belgique. Mais le nord est représenté dans la même galerie par des noms aussi fameux, Rembrandt, Van-Dyck, et Rubens, qui les éclipse tous, Italiens, Espagnols et Flamands. Le portrait de Rubens peint par lui-même, ainsi que ceux de ses deux femmes, de ses enfans, de son frère le bibliothécaire, se trouvent en famille chez M. Schamp. Nous y avons vu aussi *la Chute des mauvais Anges,* toile qui semble avoir été peinte en enfer, avec la griffe du diable toute trempée de bitume. Jamais Rubens ne fut plus fougueux dessinateur, plus ardent coloriste, plus vivace créateur que dans cette composition diabolique. Nous demeurâmes frappés de terreur et d'admiration devant ce déluge de monstres qui pleuvaient dans l'abîme, sous l'épée de feu des archanges. Figurez-vous tout le contraire de l'échelle de Jacob, un cataclysme de corps hideux, de toute mesure, de toute forme, de toute couleur, longs, maigres, gros, courts, bruns, roux, entremêlés de tigres, de serpens, de cochons, de mille animaux immondes roulant tous ensemble les uns sur les autres et faisant une horrible cascade du ciel aux enfers.

Mais la merveille de cette galerie est une esquisse représentant je ne sais plus quel saint qu'Attila fit arrêter dans une église de Rome. Savez-vous quelles têtes le peintre osa donner au saint homme et au roi barbare? Au XVIIe siècle, dans cette époque d'intolérance religieuse, où l'on brûlait encore les inorthodoxes, Rubens mit la tête de Luther sur les épaules de son saint; l'assesseur du saint, c'est Calvin lui-même; le roi barbare, c'est trait pour trait l'empereur qui persécuta Luther; les officiers du roi barbare

représentent fidèlement les conseillers impériaux qui rédigeaient contre les protestans les réquisitoires catholiques; le peuple romain, qui regarde avec effroi l'arrestation du saint, se compose de peintres, de savans du temps de la réforme : nous y avons reconnu les Michel-Ange, les Véronèse, les Érasme, les Jordans, et puis Rubens avec eux. C'est enfin ce qu'on nomme aujourd'hui une allusion politique. Honneur à la philosophie et au courage de l'artiste, qui, au milieu des triomphes du catholicisme, n'a pas craint de prendre le parti des victimes, de penser et d'exprimer que la sainteté appartient de tout temps aux martyrs, et que Luther, persécuté du XVIe siècle, méritait l'auréole comme le saint persécuté du bas-empire.

Après la galerie de M. Schamp, nous visitâmes la maison de M. Regnault. M. Regnault est l'homme des collections. Outre une riche bibliothèque de manuscrits, un cabinet d'objets indiens et chinois, de médailles flamandes, il possède encore la collection de tous les boutons des uniformes français; de toutes les cocardes blanches, vertes, tricolores; de tous les insignes nationaux, bonnets phrygiens, fleurs de lys, aigles, coqs, abeilles; de tous les ordres et décorations, depuis la croix de Saint-Louis jusqu'à la croix de juillet; de toutes les monnaies passées et présentes, un légitimiste dirait même futures, car M. Regnault a payé 500 francs la première pièce de dix sous frappée à l'effigie d'Henri V. M. Regnault est de la nature fantastique, une figure d'Hoffmann. Son amour pour les collections dépasse la fureur. S'il savait au monde une plaque historique qui ne fût pas dans son médailler, il en perdrait le repos. Il expose sa vie pour un bouton. Deux jours après Waterloo, il était sur le champ de bataille, au risque de passer par les baïonnettes anglaises, remuant les corps tout chauds, cherchant avec un courage héroïque les numéros de régimens qui manquaient dans ses casiers. Comment voulez-vous qu'avec de tels antiquaires, il reste encore, après vingt ans, un fétu d'aiguillette pour les cicérones et les Anglais? Comme nous allions entrer en extase devant la plénitude de cet original recueil : — Arrêtez, s'écria le consciencieux amateur, il me manque, hélas! le bouton tout récent de vos chasseurs d'Afrique!

Si le ministre de la guerre veut faire un heureux, et mériter

une reconnaissance éternelle, nous lui conseillons d'envoyer le modèle du bouton réfractaire à M. Regnault, rue aux Marjolaines.

Cet homme possède un autre musée plus miraculeux encore, le seul peut-être qui existe de ce genre en Europe. A force de patience, de voyages et d'argent, il a réuni les éventails de toutes les époques, depuis leur invention dans le XVe siècle, au nombre de plus de douze cents, rangés chronologiquement et par séries, dans un tiroir spécial pour chaque année. M. Regnault peut se vanter de posséder l'histoire de France en éventails, histoire de nos diverses phases politiques et morales, beaucoup plus curieuse et plus exacte que toutes les relations imprimées de Le Ragois, et même de M. Guizot. Nos coutumes, nos guerres, nos révolutions, nos modes, sont exactement racontées, au jour le jour, dans ce singulier livre d'éventails, dont chaque page, d'une forme nouvelle, correspond à une transformation de notre société. Ainsi l'éventail protée se revêt de saintes images, au temps des dames de la Ligue; il porte un miroir pour les charmes de Ninon de Lenclos; il se couvre de petits distiques galans aux yeux de la Pompadour, de bergers, de pigeons et de lévriers amoureux devant la Dubarry. Puis c'en est fait tout à coup de la nacre, des paillettes, des poésies et des peintures voluptueuses. L'éventail est tiers-état comme Roland; il paraît en cour sans boucles à ses souliers; sur ses fleurons sévères, le portrait de Lafayette a remplacé les amours de Boucher; un paragraphe des Droits de l'homme a chassé les petits vers de Dorat. Bientôt le voilà sans-culotte; nul ornement alors, pas même la soie girondine; ses feuilles sont d'un bois sombre et rigide comme l'époque; plus de devises lascives, mais des chants patriotiques; au lieu de :

Et toujours,
Les amours!

c'est, par exemple :

Vive le son
Du canon!

Au lieu de :

L'amour est un gai pèlerin!

vous lisez :

« Tous les citoyens sont égaux par la nature et par la loi. »

Puis, subissant les diverses passions de la société, reflétant toutes les idées, l'éventail émigre et se charge de légendes royalistes. D'autres enfin, qu'on appelle les éventails à conscience, véritables Janus à deux faces, deux couleurs politiques, ont servi au parti modéré, aux indifférens, qui d'ordinaire ont toutes les opinions pour n'en avoir aucune; qui alors se faisaient frais de gauche à droite, quand ils avaient chaud avec les aristocrates, de droite à gauche quand ils suaient avec les républicains; qui, réunissant dans la même main et la monarchie et la révolution, s'éventaient tour à tour de Robespierre et de Louis XVI, de la tête et de la hache... Sous le directoire, viennent les raides Vénus de David; puis, l'éventail se refait noble avec les maréchaux de l'empire, les gentilshommes de la restauration. A présent il est riche et laid avec les banquiers. La collection s'arrête à un éventail tout neuf du mois de janvier 1836.

Toutes ces collections particulières de peintures, vitraux, meubles, médailles, sont à la disposition du public. Tout le monde les voit; personne n'y touche. A la vérité, il n'y a pas de conservateurs.

De la maison Regnault, nous pénétrâmes chez M. D***. Là nous attendait une autre passion d'artiste. M. D*** a une collection des vieux tableaux de l'art mystique, depuis l'école de Sienne jusqu'au temps de Titien exclusivement. Les peintres religieux, Cimabüe, Giotto, Van-Eïck, Hemling, Pérugin, voilà les seuls élus de son musée. Pérugin en ferme la porte à Raphaël, à Titien, à tous les autres maîtres de la renaissance. Ce M. D*** est maigre et anguleux, macéré, mortifié, comme un ermite en pleine Thébaïde. Sa nature pâle et ascétique, toute spirituelle, toute chrétienne, est antipathique à la matière, à la chair, au paganisme. Or, la renaissance n'est que la réaction du paganisme, que le retour de la matière, que la résurrection des sens dans l'art. Les Vierges de Raphaël ne sont déjà plus des saintes, mais des femmes, des Fornarina. Elles ne sont plus longuement vêtues, ni chastement couvertes; leurs tuniques paraissent plus courtes et plus gracieuses, les formes plus féminines, plus voluptueusement accusées; leur bouche n'est pas dessinée seulement pour la prière. On chercherait aussi

vainement dans Titien, l'émotion, la sainteté, la naïveté de ses prédécesseurs. Mais ces vieilles beautés, passées avec l'école mystique, furent remplacées par des qualités nouvelles, la composition, la grace et la couleur. C'est cette transformation corporelle de l'art que le rigide amateur ne pouvait ni ne voulait comprendre. Le nu le révoltait, le moindre contour un peu trop formulé sous le voile le scandalisait jusqu'à la colère. Il disait que Titien aurait peut-être marché dans les saintes voies, si cette *canaille* d'Arétin ne l'eût gâté. Il avait surtout horreur de Rubens, la plus complète expression de la peinture charnelle. Il l'appelait, comme les romantiques appelaient Racine en 1827, un *polisson*. L'étude de ce maître lui semblait de la jeunesse et du libertinage en art. Il entrait dans une indignation monastique en parlant de ce peintre, qui avait fait de Jésus-Christ un brasseur et de la mère de Dieu une grosse Flamande. Selon lui, les tableaux de Rubens n'étaient qu'un étal de boucherie où la viande était exposée à morceaux. Notre ermite voulait arrêter l'art au XVe siècle, n'acceptant rien de la matière, se débattant contre la révolte ouverte du sensualisme, si long-temps comprimé par le spiritualisme chrétien. Quand nous lui dîmes qu'il manquait de philosophie dans son amour de l'art; que si Rubens n'avait pas bien fait un Dieu, il avait admirablement peint l'homme; qu'on pouvait s'intéresser autrement, mais autant à un homme qu'à un Dieu sur la croix; qu'il était permis d'aimer le drame après la tragédie, il nous appela profanes, et nous chassa de son temple, presque à coups de fouet, comme des blasphémateurs.

MM. d'Hane de Steenhuyse, rue des Champs, nous ouvrirent les portes de leur hôtel, qui contient un cabinet de médailles de tous les rois, depuis Nabuchodonosor Ier jusqu'à Louis-Philippe; de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'au saint père actuel; une collection de tableaux espagnols et flamands, de portraits bizarrement gravés, les traits de la gravure n'étant autres que les lignes écrites de l'histoire même du personnage représenté. Il faut l'œil d'un antiquaire pour lire ces annales linéaires, ces microscopiques aventures. Un corps de Christ est ainsi composé des quatre évangiles.

MM. d'Hane, qui furent les hôtes de Louis XVIII à Gand, qui hébergèrent un roi et sa cour pendant trois mois entiers, nous

montrèrent l'appartement vraiment royal qu'ils avaient prêté à cet exilé du trône. Au milieu des colonnes de marbre, des lambris dorés, des chefs-d'œuvre de la peinture, Louis XVIII put rêver encore le château des Tuileries et se croire toujours roi. MM. d'Hane, qui ont un esprit tout français, nous racontèrent comment, après avoir donné un pied chez eux à la royauté, elle en avait bientôt pris quatre; comment ils n'avaient plus le droit de demeurer dans leur maison, une fois qu'ils eurent permis à Louis XVIII de s'y établir; comment les sentinelles leur criaient : On n'entre pas! comment aussi les gardes-du-corps, les gentilshommes de la chambre, et tous les autres courtisans, peu faits à la bière de Flandre, avaient vidé les caves du propriétaire, de tout le vin de France qu'ils y avaient trouvé. MM. d'Hane avaient nourri, logé, entretenu, pendant cent jours, le roi de France et sa suite. Les Flamands seuls sont capables d'une telle hospitalité. — Pour récompense, nous dit M. d'Hane l'aîné, Louis XVIII, pendant son séjour ici, voulait que toute notre famille se présentât sur son passage quand il sortait de son appartement. Il nous souriait royalement alors et se croyait acquitté. Cependant, après la seconde restauration, le roi de France nous envoya une vaisselle d'or à son chiffre et une lettre de remercimens écrite de sa main. — Sans Waterloo, MM. d'Hane n'auraient jamais reçu que les sourires.

Durant les cent-jours, Louis XVIII sortait peu de sa chambre à coucher. Le soir seulement, il allait trouver, dans la salle du conseil, ses ministres et les ambassadeurs étrangers qui avaient suivi sa disgrace. Là, on était censé veiller, travailler aux intérêts de la France, au bien-être de toute l'Europe. Le duc de Berry seul avait le droit de monter la garde à la porte du conseil, tant l'importante besogne se faisait discrètement, diplomatiquement. M. de Châteaubriand rédigeait le bulletin des séances de ce congrès puissant et mystérieux. — Un jour, nous dit M. d'Hane l'aîné, la noble sentinelle était ivre-morte; — le duc de Berry buvait comme un postillon : — elle était couchée en travers de la porte du conseil. Il me prit fantaisie d'écouter, je n'entendis rien; alors, de regarder, j'entr'ouvris la porte, et je vis le roi et ses conseillers tous profondément endormis, jusqu'au secrétaire!... Et le lendemain, M. de Châteaubriand rédigeait leur sommeil en style animé,

en phrases poétiquement éveillées. Il annonçait à toute l'Europe que le souverain avait travaillé la nuit entière avec ses ministres pour le salut de la France et le repos du monde.

La dernière collection, dont je veuille vous entretenir, contient deux cent mille noms de soldats français tués pendant les guerres de l'empire. Ces noms ont été soigneusement recueillis avec la date du décès, le lieu et le genre de mort, et l'état de services de chaque soldat. Cette armée de défunts est effrayante à passer en revue. Ces régimens sont des volumes. Jugez quelle patience il a fallu pour la recruter, pour aller saisir les réfractaires dans les sables de l'Espagne, sous les neiges de Russie, au milieu des flots du Danube et du Rhin. Il faut une longanimité allemande et un enthousiasme espagnol; il faut être enté de Madrid sur Vienne; il faut, comme les Belges, réunir les qualités opposées des peuples du Nord et du Midi. Les Belges, en effet, participent de ces deux natures, brune et blonde; ils sont artistes et dévots comme leurs aïeux de Castille, industrieux et persévérans comme les Hollandais leurs frères. A Gand, nous vîmes une troupe de leurs masques qui s'égayaient de sang-froid et s'amusaient gravement, lorsqu'au milieu d'eux vint à passer le saint viatique porté par un prêtre à un malade. Aussitôt les masques s'arrêtèrent, se découvrirent le visage, se mirent à genoux et se signèrent pieusement devant Dieu. Puis, quand le saint viatique fut éloigné, ils se relevèrent et reprirent les tranquilles folies et les paisibles ébats de leur carnaval.

Ne se croirait-on pas en Italie, où la courtisane voile la madone, quand elle entend venir son cher abbé?... Les Belges mêlent italiquement le sacré et le profane. Les cloches de leurs églises carillonnent les airs d'opéras les plus nouveaux. Ces mélodies aériennes changent tous les ans à Pâques, lorsque les cloches vont à Rome, comme on dit. Nous avons entendu Saint-Bavon de Gand fredonner, de quart d'heure en quart d'heure, le galop de *Gustave*, le même qui faisait sauter les Bedouins cet hiver au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Que voulez-vous? la musique abonde en ce pays, comme la peinture. Il faut de l'harmonie aux oreilles des Belges, comme de la couleur à leurs yeux. Je dois pourtant excepter de cet instinct de l'art, ceux de Bruxelles qui faillirent tuer l'un de nous,

J. de Caudin, l'habile dessinateur que le *Magasin pittoresque* avait chargé de copier la place de l'Hôtel-de-Ville. Le peuple qui se tenait sur cette place principale de Bruxelles, voyant l'artiste regarder, puis crayonner sur un album, s'imagina que c'était un espion de Guillaume, et l'entoura bientôt de cris et de gestes menaçans. Notre compagnon, comme Archimède sous l'épée, comme Vernet dans la tempête, ne songeait qu'à son œuvre au milieu du danger. Heureusement la garde municipale du pays vint le tirer du flot populaire. L'homme eut la vie sauve, mais l'artiste regretta les gothiques maisons de la place, et il alla s'en consoler à Sainte-Gudule devant la magnifique chaire de Van Bruggen. Cette ignorance des Bruxellois ne vous semble-t-elle pas toute parisienne, ou bien serait-ce, par hasard, de l'intolérance à la façon des Turcs qui empêchent de faire leur portrait, parce qu'ils ne veulent pas, disent-ils, qu'on vole leur visage? Mais ignorance ou jalousie, dans tous les cas, nous l'avons déjà dit, les coupables ne sont pas Flamands. Bruxelles est une ville de France.

Une nation, ainsi pleine de bibliothèques, de collections, toute affairée de toiles, de parchemins, de médailles, de boutons, toute occupée de sociétés musicales, de réunions lyriques, de carillons pour ses cloches, pourrait certes, devant un philosophe, encourir le reproche de la futilité, si à côté de ces établissemens quelque peu frivoles, elle n'élevait les plus solides et les plus utiles monumens. Mais chez elle, les arts florissent fraternellement avec l'industrie, le commerce et l'agriculture. Les saintes voluptés de l'artiste n'ont point énervé le civisme du bourgeois. Nous dirons une autre fois les nombreux établissemens d'utilité publique dus à la forte organisation municipale de Gand et des autres villes flamandes; et nous verrons que le pays qui revêt de paille jusqu'à ses statues l'hiver, est aussi le pays qui abrite ses citoyens contre tout mauvais temps; que le peuple artiste est aussi le peuple humain; que ceux qui font le plus d'honneur aux grands hommes, sont encore ceux qui ont le plus d'amour pour la commune humanité.

FÉLIX PYAT.

UNE
MISSION A TUNIS.

DERNIER ARTICLE.[1]

Le jour de notre départ de Tunis, nous passâmes la soirée à la Goulette, attendant le moment où le navire qui devait nous porter en France mettrait à la voile. Depuis le commencement de la lune, après des journées d'une chaleur excessive, un vent frais de terre se levait vers minuit. Notre bagage était à bord; délivrés de ces mille légers soucis que causent les apprêts d'un départ, nous n'avions qu'à attendre tranquillement l'heure de la brise. Ce fut pour moi une soirée pleine de douce émotion; j'allais quitter un pays que je regrettais bien un peu, mais pour rentrer en France; je ne savais pas si je devais hâter par des vœux ou retarder l'instant du départ, et cette incertitude n'était pas sans charmes. J'aurais voulu, en ce moment, accroître la puissance de mes facultés pour recevoir une impression plus profonde de ce que je voyais, en emporter, pour ainsi dire, quelque chose. Je restai à terre, et je me mis à contempler pour la dernière fois, avec une

(1) Voyez les livraisons des 29 mai et 24 juillet 1856.

admiration avide, le ciel étoilé de Tunis, son horizon en feu, son lac paisible, et sa campagne déserte.

Je n'étais pas seul, je me promenais sur les bords du canal avec Beni-Salah, le secrétaire du gouverneur de la Goulette; je ne pouvais mieux employer mes derniers instans qu'en les passant avec cet excellent Maure. Beni-Salah était poète; homme simple et naïf comme un enfant, pauvre et content de son sort, rêveur et paresseux, type aimable des poètes d'autrefois. Je le priai de me dire quelque poésie ou quelque conte qui reflétât les mœurs et la couleur du pays. Il consentit à satisfaire mon désir, et nous nous assîmes sur le parapet d'une batterie de canons, près de la plus belle pièce en bronze que j'aie jamais vue : elle fut donnée au bey de Tunis par la ville de Gênes. L'eau nous entourait de toutes parts; nous avions devant nous la mer, derrière nous le lac. Un grand calme régnait dans la rade et sur le port; nous causions doucement, comme on fait malgré soi dans le silence de la solitude, lorsque la nuit est arrivée, car il semble que tout devienne mystérieux alors. Nous entendions par moment le bruit cadencé des rames d'un canot qui passait, et le murmure de la vague qui venait mourir à nos pieds. Je prêtais l'oreille à tous ces bruits, à la voix plus harmonieuse encore du Maure, qui me récitait des vers en langue arabe. C'était pour moi comme cette poésie que nous entendons quelquefois en nous-mêmes, mais rebelle ensuite à nos lèvres. Je voudrais pouvoir dire ce que j'entendis. Parmi les divers contes que me fit le Maure, j'en choisis un qui me frappa par sa simplicité.

« Dans le désert du Sahara, près du Zérid, il est un beau lac aux eaux limpides et profondes, qui réfléchit le ciel comme un miroir ardent. Lorsqu'aux heures brûlantes les lions viennent s'y abreuver, on dirait qu'ils y boivent du feu, tant la surface du lac jette de lumière éblouissante. Ses rives sont enchantées; en aucun lieu du monde les fruits n'ont plus de saveur, les fleurs plus de parfum, les oiseaux plus de couleurs. Qu'il est doux, sous ces frais bosquets, de voir au loin ce désert embrasé, et de se rire de ces fantastiques ombrages, de ces eaux mensongères, illusions perfides qui apparaissent à l'horizon pour tromper le voyageur altéré!

C'est dans cette oasis que vivait, sous la garde de quelques vieux eunuques, une jolie enfant, nommée Amonda, destinée au harem d'un riche kaïd. Un lion était le seul compagnon de ses jeux; à le voir suivre partout ses pas, à le voir s'asseoir auprès de la jeune fille, et lécher ses pieds nus, et frémir de plaisir lorsque sa petite main caressait sa longue crinière, on eût dit le lion amoureux de la petite Amonda; les eunuques l'appelaient le vieux jaloux. Quelle est touchante cette intimité de la frêle jeune fille avec le lion, l'effroi du désert! c'est l'alliance de la grace à la force. Mais leurs jeux sont effrayans. Amonda irrite le lion et s'enfuit devant lui, agitant un mouchoir qu'elle a détaché de sa tête. Le lion s'élance en rugissant à sa poursuite; Amonda, effrayée, tombe à genoux, et, couvrant son visage de ses longs cheveux, elle attend la mort. Le lion arrive devant elle, la gueule béante et l'œil en feu; mais tout à coup sa fureur s'évanouit. La jeune fille écarte un peu ses cheveux et lui sourit. Alors le lion bondit joyeux autour d'elle; alors l'enfant l'appelle et lui dit : « Tiens, mange-moi! » et elle met son joli bras entre ses dents terribles; puis elle saute sur son dos, saisit sa crinière, et le lion l'emporte dans le désert. Elle a parcouru toute cette immense solitude; elle a vu trembler devant elle et fuir le léopard. Souvent l'enfant, accablée par la chaleur du jour, se penche sur la tête du lion et s'endort en embrassant son cou. Le fidèle animal la ramène, à pas lents, à l'oasis, ou la dépose doucement sur le bord de quelque fontaine, à l'ombre du palmier, et s'asseyant, calme et heureux, auprès d'elle, il veille sur son sommeil.

Amonda, depuis sa plus tendre enfance, avait été nourrie dans l'oasis, courant en toute liberté dans le désert, dans les bois, sur les bords fleuris du lac. Elle avait puisé dans le sein d'une nature vierge, où tout était étincelant, embaumé et suave, l'essence d'une vie généreuse et splendide. Elle avait grandi comme un beau palmier, gracieuse et forte comme lui. A treize ans, elle possédait tous les charmes et toute la puissance de la bonté d'une femme, et elle ignorait les mystères de la vie. Elle avait partagé jusqu'alors toutes les affections de son ame entre le lion et les fleurs qu'elle aimait comme ses sœurs, vivant heureuse de cette vie des fleurs, à qui il ne faut pour s'épanouir que de la rosée et du soleil. Mais bientôt une lave ardente court avec fougue dans ses

veines, les roses de ses joues pâlissent, et sa poitrine se gonfle de soupirs. Adieu le doux sommeil de ces nuits paisibles lorsque Bulbul chante sur la branche de l'oranger et que les étoiles silencieuses se mirent dans le lac. Amonda se trouble sans savoir pourquoi, et rêve sans cesse, et ses rêveries se perdent dans le vague de ses pensées comme ses regards dans le vide du désert. C'est une grande tristesse, et puis ce sont des ardeurs dévorantes. C'est tantôt de l'abattement et tantôt une force dont elle ne sait que faire. Alors elle demande au lion des courses lointaines, elle cherche dans le désert l'objet inconnu de ses désirs, et lorsqu'après de longues fatigues elle ne peut retrouver le calme, elle se met à pleurer. Combien de fois, tourmentée par une cruelle insomnie, elle est allée se coucher sur la pelouse, exposant sa poitrine nue à la rosée de la nuit! — Les bords du lac étaient couverts d'arbres épais qui jetaient leur ombre sur les eaux. Il y avait un endroit impénétrable aux rayons du soleil, où le monde venait souvent se baigner dans le jour. Là, sur un fond d'un vert sombre, elle aimait à voir son image réfléchie par la surface unie du lac; mais quand le miroir venait à trembler, elle croyait voir une autre image que la sienne; elle se précipitait vers cette image confuse, et, ne trouvant qu'une eau rafraîchissante qui fuyait entre ses bras, elle pressait avec désespoir le vide sur son cœur.

Le vent du sud avait soufflé une partie de la journée, le calme accablant de la nuit qui succédait à ce vent désastreux était toujours cruel à Amonda. Elle avait inutilement appelé le sommeil; elle errait en proie à ces tourmens dans l'oasis, lorsqu'elle vit un cheval tout harnaché attaché à un arbre, et un Maure couché auprès du cheval. Le Maure était jeune et beau; il dormait d'un sommeil paisible, le visage presque entièrement tourné vers le ciel; son corps reposait mollement; il y avait dans l'expression de son visage tout le calme d'une ame sereine, et dans l'attitude de son corps cet abandon du voyageur vaincu par la fatigue d'une longue route. La lune n'éclairait pas cette nuit; mais les étoiles étaient grandes et brillantes; après une journée de feu, l'horizon gardait encore une teinte rouge comme les parois d'une fournaise, et l'air semblait avoir une clarté qui lui était propre.

Amonda s'était approchée tremblante, retenant son haleine et pressant à peine sous ses pieds l'herbe de la pelouse. Elle vint se mettre à genoux auprès du Maure, et le toucha de ses mains pour s'assurer que ce n'était pas une ombre. Penchée sur lui, elle le contempla dans une délicieuse extase; elle écouta avec bonheur le bruit égal et mesuré qui sortait de sa bouche; puis elle inclina son visage vers le sien, et un léger souffle l'ayant effleuré, elle le trouva si doux, que ses lèvres vinrent un instant chercher les lèvres du Maure. Le jeune homme ouvrit les yeux et vit cette gracieuse tête suspendue au-dessus de sa tête. C'était pour lui une céleste apparition, une vision de son esprit exalté par la chaleur du désert. Il était bien éveillé pourtant, et il voyait la jeune fille lui sourire en attachant ses regards aux siens; et lui, dans toute l'ivresse de son ame, lui souriait aussi sans oser remuer, sans oser parler.

— Qui es-tu? dit enfin le Maure. Oh! parle, afin que je sache que tu n'es pas seulement un être d'ombre et de lumière. Cette oasis est-elle habitée par quelque génie? As-tu été enfantée par sa puissance surnaturelle? Mais non; tu es une houri venue pour moi du paradis. On me l'avait dit : pars, va remplir un devoir sacré, et au milieu des fatigues du désert Dieu t'enverra une femme céleste. Oh! qui que tu sois, tes baisers doivent être plus doux que la rosée de la nuit; viens, ma poitrine est brûlante. — Et ses bras entourèrent le corps de la jeune fille, et il la pressa sur son cœur.

— Mais toi-même, répondit Amonda, n'es-tu pas le fantôme qui troublait mon sommeil, qui m'apparaissait au loin dans le désert, que je voyais passer dans les nuages, cette ombre que je cherchais partout, qui toujours me fuyait? Je t'ai trouvé à présent; tu ne m'échapperas plus; et elle l'embrassait à son tour.

La nuit était belle, et la brise du lac secouait sur eux des fleurs d'oranger. Nuit d'amour, que tu passas vite!

A mesure que la clarté du jour se répandait dans le ciel, la beauté des deux amans rayonnait de tout son éclat; ils se regardaient avec plus d'étonnement, et il semblait à chacun d'eux que pour la première fois ses yeux s'ouvraient à la lumière. Mais tandis que la jeune fille souriait, belle comme l'aube d'un beau

jour, le front du jeune homme se chargeait de nuages, et des larmes coulèrent bientôt sur ses joues.

— Pourquoi pleures-tu? lui dit Amonda.

— Regarde, répondit le Maure, le jour est venu; mon cheval secoue sa crinière chargée de la rosée de la nuit, et frappe du pied la terre. Il m'avertit qu'il faut te quitter.

— Me quitter! s'écria Amonda en pâlissant; mais pourquoi? Je ne te comprends pas, et ce mot-là me tue.

— J'ai juré à mes frères d'aller voir notre père malade à Togorarin. En te quittant, peut-être je mourrai de douleur dans le désert; mais Dieu le veut ainsi.

— Oh! emmène-moi avec toi; car si tu m'abandonnes, je mourrai aussi.

— Tu veux me suivre? dit le Maure avec joie, eh bien! fuyons ensemble. Il monta à cheval; Amonda lui tendit les mains; il l'enleva légère comme un oiseau, et l'ayant assise devant lui, la soutenant de son bras droit, il pressa les flancs de son cheval et le lança dans le désert.

Une voix terrible s'est fait entendre dans l'éloignement et a retenti dans cette immense solitude. Le cheval a tressailli; sa crinière s'est hérissée, et ses oreilles se sont dressées d'épouvante. Comme pressé par un aiguillon invisible, il se précipite sur sa route plus rapide qu'une flèche. Le Maure n'a rien entendu, il a abandonné les rênes; oubliant son cheval, et le désert, et les dangers qui le menacent, abîmé dans le regard de la jeune fille, il la tient embrassée, et comme dans un de ces songes où le bonheur nous donne des ailes, il lui semble qu'ils volent ensemble, rasant du bout du pied la terre. La voix grandit et s'approche; elle sort d'un tourbillon de sable qui s'avance plus impétueux que le simoun, semblable à la nue qui gronde chassée par la tempête. Le tourbillon suit le nuage que soulèvent les pieds du cheval, et plus rapide que lui, il est près de l'atteindre. Le Maure, s'éveillant tout à coup, frémit dans tout son corps en entendant presque à son oreille le rugissement épouvantable du lion. Amonda a reconnu cette voix; elle saute en bas du cheval et court vers le lion, en criant à son amant: Sauve-toi, sauve-toi! Le jeune homme, ne pouvant être le maître de son cheval que l'effroi emporte, trem-

blant pour la jeune fille, saute à terre et vole à son secours. Le lion évite Amonda et passe à côté d'elle en redoublant de vitesse. Il sort comme la foudre du nuage qui l'enveloppe, et fond sur le Maure en rugissant. Lui l'attend de pied ferme et lâche un coup de pistolet dans sa bouche béante. Mais le lion avec une nouvelle fureur se dresse et bondit, il saisit le Maure avec ses griffes, et lui brise le cou entre ses dents. Amonda accourut remplissant l'air de ses cris; elle arrache au lion le corps de son amant, mais voyant son visage pâle et sa tête pendante, elle le prend dans ses bras et tombe avec lui inanimée.

Trois cavaliers parurent alors à l'horizon, un kaïd aux armes d'or, suivi de deux nègres. Le lion regarde venir les cavaliers d'un œil fixe et sans colère, et les cavaliers s'approchèrent du lion sans crainte. Le kaïd, à la vue d'Amonda qui embrassait le corps du jeune homme, jeta sur elle un regard farouche; il ordonna aux nègres de la relever et il l'emporta sur son cheval, laissant sans sépulture dans le désert le corps du jeune Maure. Le lion suivit son maître, mais morne et vomissant des flots de sang.

Arrivé à l'oasis, le kaïd vint s'asseoir sur les bords du lac, et, tenant la jeune fille évanouie entre ses bras, il attendit qu'elle revînt à la vie. Déjà les couleurs renaissaient sur ses joues, son cœur battait plus fort et son beau sein se soulevait doucement comme dans le sommeil. Le kaïd admirait sa beauté, mais il sentait s'élever une horrible rage dans son cœur. En recouvrant ses sens, Amonda vit son visage sombre et ses yeux enflammés de colère.

— Oh! ce n'est point lui, dit-elle; où est-il? où est-il?

— Qui appelles-tu? lui demanda le kaïd.

— Mais, qui es-tu, toi? s'écria la jeune fille. Tu me fais peur. Oh! non, ce n'est pas son doux regard, sa voix si tendre.

— Tu l'aimais donc? dit le kaïd avec fureur en portant la main à son poignard.

— Plus que ma vie, plus que la lumière du jour! Rends-le-moi, où est-il?... Oh!... je me souviens de tout, à présent... Je veux mourir aussi... Tue-moi, tue-moi!

Frappée au cœur d'un coup de poignard, elle tomba dans le lac, et sa voix expira dans les eaux rougies de son sang.

La nuit fut terrible; le simoun souffla avec furie sur l'oasis; les arbres déracinés furent emportés au loin dans le désert; le lac, remué dans ses profondeurs, déborda. Lorsque le jour parut, le corps livide de la jeune fille était étendu sur le sable, et le lion expirait auprès de ce cadavre, poussant son dernier rugissement. »

Pendant que le Maure parlait, la brise de la nuit se levait insensiblement; je sentais déjà son léger souffle sur mon front, lorsque j'entendis le bruit du canot qui venait me chercher. Je dis adieu à Beni-Salah, je le priai de porter au bey un dernier hommage de mon respect, et je m'embarquai. De jeunes et vigoureux rameurs se courbèrent sur leurs avirons; en moins d'une minute nous abordâmes au navire. C'était un beau brick tunisien que le bey avait fait armer pour nous porter en France. La brise fraîchissait toujours; le brick, retenu par une seule ancre, semblait impatient de s'élancer; les matelots, enchantés d'aller voir Marseille, couraient sur le pont, grimpaient aux mâts avec une joyeuse agilité. Il ne règne pas à bord d'un navire barbaresque l'ordre et le silence qu'on observe sur un navire français; les choses s'y font tout aussi bien peut-être, mais tout le monde y parle à la fois, on s'y démène en criant. Au moment du départ, on eût dit une troupe de démons suspendus aux vergues et s'agitant dans les cordages, qui poussaient des hurlemens. Jusqu'à notre arrivée en France, le bey voulut nous donner des témoignages de sa considération pour nous. Le capitaine du brick nous céda sa chambre, que, malgré nos refus, nous fûmes obligés d'accepter, et il se coucha à notre porte dans une mauvaise cabane.

Le capitaine du brick, nommé Amamet, était un des premiers officiers de la marine du bey, au temps où le bey avait une marine, car, à l'époque de notre mission, elle était entièrement ruinée. Il m'inspira le plus vif intérêt; homme d'une nature vraie et inculte, ses précieuses qualités se cachaient sous des dehors désavantageux; il avait besoin de circonstances difficiles pour montrer tout ce qu'il pouvait valoir. Il était borgne et boiteux, ramassé dans sa taille, sans grâce et sans dignité, d'une tenue excessivement

négligée; une grande timidité lui donnait un air embarrassé; on eût vainement cherché en lui quelque signe de son autorité. Il s'asseyait modestement dans un coin, tandis que son second, homme d'une taille superbe, se promenait sur le pont la tête haute, parlant d'un ton absolu, faisant le maître. Pendant les deux premiers jours de notre navigation, je m'étais laissé prendre aux belles manières de ce dernier, qui faisait évidemment tout ce qu'il pouvait pour écraser son chef et usurper sa place dans notre esprit. La mer était calme, le brick filait sans encombre, Amamet se tenait de côté et laissait régner son second tout à son aise. Le troisième jour, le temps se dérangea; le ciel ne cessa pas d'être serein, comme au jour de notre départ, mais la mer devint grosse, et nous allâmes debout au vent de nord qui soufflait avec violence. Amamet commença alors à se mettre à sa place. Je le vis changer peu à peu, à mon grand étonnement. Sa voix grossit avec celle de la mer, son énergie se déploya avec la violence du vent; l'enveloppe grossière de son ame disparut à mes yeux; je ne le reconnus plus. Je ne voudrais point décrire ici une tempête, mais le temps devint si mauvais, que nous courûmes un véritable danger. Amamet voulait gagner un mouillage derrière quelque île de la Sardaigne. Il fit orienter au plus près. Nous n'avancions pas du tout; la proue venait donner dans des lames hautes comme des montagnes; le navire craquait et tremblait dans tous les coins de sa carène, comme s'il eût touché un rocher. Tout l'équipage eût mieux aimé courir grand largue à l'aventure, que de rester ainsi en butte à toute la fureur de la tempête; mais Amamet avait repris tout son ascendant, et personne n'osait dire un seul mot. Il était monté debout sur un banc, se tenant avec une main à un cordage, portant ses regards de la mer aux voiles, veillant à tout, ballotté avec le navire tantôt à droite, tantôt à gauche. Je le vis tenir bon dans cette position pendant douze mortelles heures, où je crus mille fois que le navire allait s'entr'ouvrir. J'étais horriblement fatigué par la mer, ma tête pesamment abattue dans mes mains, lorsqu'il fit le commandement de virer de bord. Les accens de sa voix vibrèrent si puissamment à mon oreille, qu'ils dissipèrent mon mal, et je pus regarder les vagues soulevées dont un instant auparavant je n'avais pu supporter la vue. C'est un beau spectacle que celui de la mer

courroucée dans le moment imposant où un navire tourne; il me sembla que c'était la mer elle-même et le ciel qui tournaient avec une vitesse effrayante pour obéir à la voix d'Amamet. La proue dégagée des vagues, nous voguâmes plus vite que les nuages; je n'avais pas idée d'une telle rapidité. Amamet paraissait content de sa manœuvre; il descendit de son banc; le navire peu à peu ralentit sa marche, le vent sembla tomber, nous entrâmes dans une eau aussi calme que celle d'un lac; nous étions au mouillage, abrités du vent du nord par l'île de l'Asinora.

Dès ce moment Amamet devint un tout autre homme pour moi; je fus touché de son air de bonhomie et de douceur; je me reprochai de l'avoir méconnu, je m'attachai à lui prouver que j'avais su l'apprécier dans toute sa valeur. L'aspect des îles de la Sardaigne réveilla en lui tous les souvenirs de sa vie; elles passèrent rapides devant ses yeux; je le vis tour à tour rayonnant de plaisir et triste. Mais la tristesse finit par dominer, et je m'aperçus qu'il lui tardait de quitter le mouillage. J'ai connu une partie de son histoire; elle est vraiment des plus extraordinaires. Je dirai seulement ici que les îles de la Sardaigne avaient été le théâtre de ses aventures de pirate. Il professait un profond mépris pour ces contrées; un incident qui survint lui donna occasion de le faire éclater. Sous le prétexte de l'observation des lois sanitaires, les garde-côtes de l'Asinora voulaient empêcher le brick de faire son eau; Amamet devint furieux; il jeta un regard douloureux sur le passé; hélas! le temps n'était plus où son pavillon rouge faisait trembler toutes ces côtes! Il avait bonne envie d'abattre à coups de canons une haute tour, élevée sur le rivage, au haut de laquelle il voyait les insolens garde-côtes armés de leurs fusils. Cependant il s'adoucit; moyennant un peu d'argent, nous prîmes toute l'eau que nous voulûmes, et après vingt-quatre heures environ de séjour au mouillage, nous nous remîmes en route.

Le vent avait un peu cédé, mais il était toujours contraire, et nous obligeait à courir des bordées pour avancer; si bien, que treize jours après notre départ de Tunis, nous étions encore à battre la mer. J'avais une entière confiance en l'habileté d'Amamet à gouverner le navire dans un cas difficile, mais je n'étais pas aussi bien convaincu de sa science hydrographique; il commençait à ne

pas savoir au juste où nous étions. Pour aller à Marseille, cingler au nord, c'était à quoi se réduisaient, je crois, ses principes de navigation. Enfin, après quinze jours de mer, le matelot en vigie cria : Terre, terre! Bientôt en effet, nous vîmes distinctement la terre devant nous; mais ce fut alors une grande affaire de savoir quelle était cette terre. Après de longues discussions, il fut reconnu que nous étions dans le golfe de Gênes ; nous n'avions plus qu'à longer la côte, et nous arrivâmes le lendemain soir à Marseille.

Nous n'avions pas pu comprendre à Tunis les motifs de l'annulation du traité du général Clausel, nous ne les comprenions pas davantage en France. Nous fûmes vivement affligés de voir qu'il n'avait été rejeté par le gouvernement, que pour ménager des susceptibilités de bureaux. Qu'il me soit permis de le dire en finissant, ce projet d'alliance avec le bey de Tunis, si mal compris, m'a toujours paru le plus fécond en promesses d'avenir, tant à l'avantage de la civilisation qu'au profit de notre politique et de notre commerce. Qu'on se reporte à l'époque où il fut conçu, et l'on verra qu'il pouvait seul satisfaire aux exigences du moment et servir à réaliser plus tard les grandes pensées d'exploration, de conquêtes, de rénovation, que semblait inspirer le retour du drapeau tricolore. La révolution de juillet avait troublé le repos de l'Europe, la guerre paraissait imminente ; le général Clausel, sous l'empire de ces circonstances, voulant concilier les besoins de la France avec la nécessité d'un prompt établissement dans nos possessions d'Afrique, avait fait, avec le bey de Tunis, un arrangement tel qu'il nous permettait de laisser seulement à Alger nos troupes disponibles, sans rien perdre de notre domination sur les provinces d'Oran et de Constantine. Le bey de Tunis présentait, pour remplir ses vues, toutes les garanties désirables; chef d'une maison régnante par droit d'hérédité, jaloux de placer les princes de sa famille dans des positions élevées et de mériter l'amitié de la France, il acceptait la solidarité de leurs actes. Il avait été frappé d'étonnement par la prise d'Alger, et, redoutant les intentions de l'Europe sur l'Orient, il cherchait notre protection dans cette alliance. Il ne pouvait nous servir d'auxiliaire pour étendre la civilisation d'Alger dans toute la régence, sans la porter à Tunis même. La civilisation

faisait la conquête de deux états barbaresques, au lieu d'un; le seul lien qui pût résister à ses efforts, le fanatisme religieux, ce nerf puissant de la rebellion, était brisé. Cette haute conception du maréchal Clausel, née des nécessités de l'époque, répondait encore aux vœux d'économie de la chambre des députés. Un pareil système, s'il avait été suivi, aurait mis probablement d'accord les partisans *de la colonisation* et les partisans *de l'occupation*, car nous aurions pu bien vite recouvrer nos dépenses, en portant tous nos moyens d'action sur un seul point, en y concentrant toute notre activité, au lieu de la dépenser en pénibles efforts sur toute l'étendue de la régence, en substituant, en un mot, à une occupation longue et onéreuse, une colonisation profonde et productive.

J.-L. Lugan.

LE PALAIS

DES BEAUX-ARTS.

La ville de Paris s'augmente et s'embellit; de tous côtés des édifices publics et particuliers s'élèvent où s'achèvent avec ardeur; on ne peut quitter six mois la capitale sans y trouver au retour de notables changemens. C'est une verve de construction que nous n'avons jamais eue. Sauf les faveurs inévitables, la sévérité que met l'administration à forcer au reculement les maisons qui y sont sujettes, se soutient mieux qu'on ne pourrait le croire dans un pays où le gouvernement fait profit de tout pour s'attirer des amis ou payer des services intéressés, et bien qu'on ferme les yeux sur quelque mal, il n'en est pas moins vrai que nos rues s'élargissent considérablement; la circulation devient plus facile; enfin l'air se pourra bientôt pratiquer de libres passages à travers l'épaisse agglomération parisienne. Dans cent ans, s'il n'arrive quelque grand cataclisme peu probable, Paris sera une des plus belles villes du monde; car le développement de ses rues et de ses places n'étant point acheté au prix d'une régularité fixée d'avance et monotone, lui laissera toutes ses qualités pittoresques; grâce au hasard de ses longs siècles d'existence et de gloire, elle offrira le magnifique spectacle d'un immense chaos admirablement organisé, et s'il est vrai que l'art soit l'ordre dans le désordre, on convien-

dra que jamais société n'aura laissé à la postérité œuvre d'art plus gigantesque.

C'est ainsi que les hommes se transmettent de génération en génération les perfectionnemens qu'enfante la vie sociale, et l'on ressent d'ardentes aspirations vers l'avenir, quand on se prend à songer que ces avantages sont à toujours acquis pour le bonheur du genre humain, quand on reconnaît qu'il n'est plus sur la terre de barbares, si nombreux qu'ils soient, dont la force brutale puisse égaler la force intelligente de la civilisation européenne. — Qui voudra nier le progrès maintenant? il est dans le fait même des choses.

Depuis plusieurs années, les architectes ont beaucoup contribué aux améliorations que nous indiquions tout à l'heure. Ils ont cédé au grand mouvement d'indépendance qui, sous le nom de romantisme, est venu émanciper les artistes; nouveaux soldats de la réforme, ils ont secoué les chaînes d'une école fondée par un homme de génie, mais que l'ineptie de ses adeptes avait rendue intolérante et poussée loin du vrai. La parole de David ayant cessé d'être comme le dogme absolu d'une religion révélée, le sentiment de l'art grec et romain n'a plus été pour eux une loi hors de laquelle il n'y avait pas de salut. Ce ne sont plus des conducteurs de maçons jetant sans étude toutes leurs bâtisses dans un moule uniforme, ne se livrant à aucune inspiration, et allant pitoyablement chercher à Pestum ou à Rome leurs plans, leurs dessins, et jusqu'à la coupe de leurs pierres; devenus moins soumis, ils ont mieux apprécié nos besoins, leurs regards ont acquis de la portée, leurs idées de la force, leur volonté de l'étendue. S'ils puisent aux sources de la renaissance et du moyen-âge, du moins méritent-ils nos éloges pour ne les pas copier servilement, et doit-on se féliciter qu'ils délivrent l'humide et froid Paris des temples antiques. Il y a toujours à gagner à ne pas aliéner sa pensée dans celle d'un autre, à faire effort personnel, à refuser l'immobilité, à chercher et tenter des voies meilleures, et le fait est qu'en dépit des pauvres gens qui s'attèlent derrière le char, il est impossible de nier que les novateurs n'aient trouvé d'excellentes choses.

La marche progressive des architectes ne se peut toucher du doigt comme celle des autres artistes, il leur est impossible d'envoyer une maison à l'exposition, et quant à des plans, ils ne sont guère compris que des hommes spéciaux; toutefois elle commence à ressortir de l'ensemble de leurs ouvrages, et sans chercher de nombreux exemples, il est évident que les ciselures de l'étage monté sur l'ancien hôtel du quai d'Orsay, le caractère des constructions adossées, rue Neuve-Vivienne, au passage des Panoramas, et encore la façade ornée de marbre des nouvelles maisons bâties

rue de Richelieu, au coin du boulevart, partent d'un tout autre point de vue que celui de l'empire, et dénotent la volonté de quitter les lignes droites et les murs plats et blancs pour entrer dans un système de vie et de couleur. Nous ne connaissons pas les auteurs de ces bâtimens, mais nous avons plaisir à prouver ici que leurs efforts ne passent point inaperçus. Du reste, on aurait tort de s'étonner, il nous semble, que les architectes aient été les derniers atteints par la réaction. L'exercice de leur art est à la portée d'un si petit nombre et remue de si grosses sommes, que leurs tentatives sont difficiles et demandent à être autorisées, légitimées, en quelque sorte, par l'assentiment général. Il est peu de capitalistes disposés à faire les frais d'éducation de leur architecte; cela coûte trop cher. Et puis, si une cabane fut toujours le premier ouvrage de deux hommes qui se réunissaient, l'architecture proprement dite ne fut-elle pas toujours la dernière œuvre de la création humaine? Elle a besoin de tous les autres arts pour se constituer; elle est obligée d'attendre qu'on lui fournisse les moyens de se développer, et dans le cas où il ne serait pas exact de dire qu'elle formule le plus haut degré de l'illustration d'un peuple, il est certain qu'elle emploie toutes ses connaissances pour se produire, et qu'elle résume de la sorte toutes ses lumières.

Si ce que nous venons d'avancer a quelque chose de vrai, il s'ensuit forcément que l'architecture ne peut guère inventer, et que ce serait à peu près une niaiserie de s'étonner qu'elle ne prît pas l'initiative. Ce sont les siècles et les besoins des nations qui créent les nouveaux styles. Il est aisé de le prouver. L'architecture pleine d'air et de lumière des Grecs et des Romains s'explique par le climat où ils vivaient et leur culte pour la beauté matérielle, comme le clair-obscur des cathédrales gothiques par les mystiques croyances du moyen-âge. Celle de la renaissance, en s'épanouissant dans des formes larges et charnues, indique assez le retour des esprits vers le sensualisme; le christianisme fait place au catholicisme. Elle est tout imprégnée des études de l'antiquité qui refleurissaient. Ce n'était pas dans une église à ogives que Jupiter tonnant aurait pu devenir un saint Pierre; ce n'était pas dans une chaire gothique qu'un pape nourri des lettres grecques aurait conjuré *les dieux* de protéger Rome, comme s'il oubliait qu'il n'y avait plus qu'un seul Dieu dont il était le vicaire. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer comment l'ampleur et l'extravagance du goût, sous Louis XIV et Louis XV, cadrent d'une manière précise avec la pompe vide et la corruption des deux époques, de même que plus tard sa raideur et son appauvrissement avec l'ignoble despotisme militaire qui écrasait toute fleur d'imagination. — Ainsi, en jetant un rapide coup d'œil sur la masse générale des monu-

mens, nous sommes confirmé dans cette idée que l'architecture résume l'état des autres arts; ainsi, peut-être serait-il bien de dire qu'elle reflète généralement l'esprit de la société. — La bonne architecture doit ressortir des mœurs et s'adapter aux coutumes; c'est pour cela que nous avons tant de dédain pour celle de l'empire. Il semble qu'alors le génie comprimé des hommes n'eût pas même assez de puissance pour produire un mauvais style propre à l'époque. On se contenta de faire du grec et du romain bâtard. En définitive, il y avait parfaite homogénéité entre la grande perruque, la veste de velours, la pendule à Bergerie, le fauteuil en bois doré et les hôtels à mascarons de Louis XIV et de Louis XV; mais où trouve-t-on cette unité de nos jours? Qu'ont de commun avec notre ciel, avec nos mœurs, avec nous, les portiques à triangle dont on charge notre sol depuis bientôt quarante ans? Pour moi, je le déclare, la Madeleine et la Bourse ne sont pas à mes yeux de déplorables édifices, seulement parce qu'ils sont de très mauvaises copies de l'antique, mais aussi parce qu'ils n'ont aucun rapport avec notre climat, et qu'ils font violence à nos habitudes comme à leur destination. Les colonnades qui les enveloppent préservaient le vaisseau chez les anciens des ardeurs du soleil, tandis qu'ils ne servent chez nous qu'à engouffrer le vent ou la pluie, et à garder l'humidité.

Dans l'église catholique de la Madeleine il est impossible d'assigner une place raisonnable pour la chaire. En quelque endroit qu'on la veuille poser, elle troublera l'ordonnance de l'ensemble, elle blessera les yeux, elle gênera et embarrassera; au lieu d'être partie d'un tout, comme dans les cathédrales du moyen-âge et dans les basiliques de la renaissance. Ou il faudra se résoudre à sacrifier l'effet de toutes les grandes lignes générales, ou la chaire de la Madeleine ne sera qu'une mesquine tribune de bois, indigne du lieu et de son objet!

La masse immense de la Bourse, qui couvre la surface d'un gros village, ne contient, après tout, qu'une grande pièce assez froide en hiver et intolérablement chaude en été. Conçoit-on qu'en un lieu comme celui-là, destiné à la négociation des affaires, on n'ait pas disposé un jardin où les trafiquans puissent respirer pendant les grandes chaleurs? Et aussi, du moment qu'il paraissait bon de loger sous le même toit la bourse et le tribunal du commerce, ne convenait-il point de donner au tribunal toute la solennité que doit avoir un palais de justice? N'est-ce pas une espèce de profanation de le reléguer au premier en une chambre que les agens de change semblent avoir abandonnée, comme on laisse quelques pièces aux domestiques dans les combles? Eh, mon Dieu! ne copiez rien, ne cherchez pas à faire des monumens pour dire ensuite : Voilà que nous

avons élevé un monument! Allez, vos constructions prendront d'elles-mêmes grande figure, si vous remplissez votre unique devoir, si vous étudiez avec conscience et portée les mœurs de vos contemporains, les accommodemens qu'elles exigent, la destination spéciale de l'édifice, dont vous êtes chargé, et les propriétés du lieu où vous avez à bâtir. Il nous faut aujourd'hui des maisons à l'extérieur élégant et simple, aux dégagemens faciles, aux appartemens chauds et confortablement ordonnés; enfin aux boutiques saillantes, et dont le service ne gêne pas les voisins. C'est ce qu'on ne trouve presque nulle part, et cependant nous ne demandons rien là que de bien naturel; car, s'il faut en croire une traduction que je lisais hier, il y a long-temps que Xénophon a dit pour la première fois: « La commodité d'un édifice en constitue la véritable beauté. »

Ces réflexions ne paraîtront peut-être pas inopportunes en tête de l'article que nous voulons consacrer aux travaux de l'École des Beaux-Arts. L'importance de cet édifice dans lequel M. Duban est venu hardiment appliquer les idées nouvelles, n'a certes, pas donné peu de foi et de confiance aux jeunes gens du dehors qui sympathisent avec lui; et il est bon de dire, à ce propos, comment il a pu faire triompher ses convictions d'artiste. Le portique du château de Gaillon, recueilli par les soins religieux de M. Lenoir et placé au milieu de la cour du palais des Beaux-Arts, offusquait depuis long-temps les yeux des membres de l'Académie. A peine M. Duban eut-il pris possession des ouvrages dont il était chargé, qu'ils voulurent, au nom de leur autorité presque souveraine, lui imposer la loi d'abattre ce charmant morceau, dont le style plein de vie et de grace, est un éternel démenti à leurs leçons. — Ces pauvres bourgeois, devenus par le plus étrange hasard du monde, maîtres en fait d'art, voudraient enfouir ou briser toutes les œuvres du passé; ils se regardent naïvement comme parfaits, et croient volontiers que leurs ouvrages sont des modèles assez complets pour qu'on doive sacrifier tout le reste. — On alla jusqu'au ministre, et comme celui-ci hésitait, M. Duban auquel on représentait d'ailleurs qu'il était dans son intérêt de céder, puisque le portique obstruerait la vue de sa façade, ne voulut jamais se prêter au vandalisme des académiciens et offrit sa démission. L'homme du juste-milieu, sans lui donner précisément gain de cause, lui dit: « Allez toujours, » et le délicieux ouvrage attribué à Joconde resta debout (1).

(1) On ne peut se faire idée de l'acharnement que mettent certains membres de l'Institut à poursuivre tout ce qui n'est pas de leur école. Non-seulement M. Fontaines et ses dignes émules se mettent sans pudeur à la porte du Louvre et empêchent d'entrer ceux qui leur déplaisent, mais, on le voit, ils veulent abattre jusqu'aux œuvres du passé. C'est la

La fermeté montrée tout d'abord par le jeune architecte lui a beaucoup servi; on a vu qu'on ne pourrait obtenir de lui nulle mauvaise concession, et comme il arrive ordinairement en pareil cas, on l'a laissé maître absolu de ses travaux. Ils sont aujourd'hui assez avancés pour qu'il soit permis d'apprécier le plan général. — S'il est vrai que l'architecture ait besoin qu'on la fasse valoir, et s'il est exact encore que les Grecs, nos maîtres en toutes choses, avaient accoutumé de bâtir selon les lieux où ils se trouvaient, il faut avouer que M. Duban a parfaitement rempli ces conditions difficiles. D'abord il a conservé à l'entrée à gauche, la jolie façade du château d'Anet. Ce monument dont la conservation est due, comme tant d'autres, aux lumières et au zèle de M. Al. Lenoir, est un des premiers ouvrages de Philibert Delorme, il fut bâti vers 1540 pour Diane de Poitiers, et il embellira dorénavant, de ses petites colonnes gracieuses et richement sculptées, l'entrée de l'ancienne chapelle des Petits-Augustins. Le fameux groupe de la Diane au Cerf par Jean Goujon ornait, dans l'origine, la partie supérieure du portail, là où M. Duban a fait placer l'Amour de Praxitèle. La chapelle des Petits-Augustins est destinée à recevoir les copies de maîtres qui s'exécutent présentement en Italie; celle du Jugement dernier par M. Sigalon, que ceux qui arrivent de Rome s'accordent à présenter comme un admirable ouvrage, couvrira tout le fond. Les murs latéraux seront en grande partie occupés par les pendentifs dont Michel-Ange a entouré sa grande page de la chapelle Sixtine. On placera dans une salle octogone contiguë les deux tombeaux des Médicis, et les lieux permettront d'observer jusqu'à la manière dont

rage des impuissans. Ils ont encore exclu de l'Exposition dernière des artistes comme MM. Huet, Marilhat, Gigoux, Clément Boulanger, Delacroix, Moine et Preault. MM. Thevenin et Blondel, juges d'un homme de la trempe de M. Eugène Delacroix! Heureusement nous avons pour nous consoler des traits pareils à celui de M. Duban.

Cette année, bien que M. Champmartin se soit félicité publiquement de l'indulgence du jury à son égard, il a été question parmi un certain nombre d'élus de retirer leurs tableaux du Musée et de les joindre à ceux des victimes de l'Académie, pour en faire une exposition particulière. — D'un autre côté, deux hommes de cœur, qui se trouvent parmi les juges, ont quitté le tribunal avec éclat, révoltés des injustices dont ils sont témoins. Ne voilà-t-il pas des actions réellement honorables? On ne peut regretter qu'une chose: c'est que M. Delaroche et M. Horace Vernet n'aient pas jugé à propos d'appuyer leur généreuse conduite d'une protestation formelle. Jusque-là leurs ennemis pourront assurer que leur retraite est l'effet d'une brouille d'intérieur, et qu'ils retourneraient avec leurs collègues s'ils en obtenaient satisfaction. Un manifeste venu d'hommes placés comme ils le sont portait le coup de mort à l'institution du jury, et laissait sans manteau, en but au mépris public, ceux qui abusent de leur position et décident du sort de gens qui ne les acceptent point pour juges.

ils sont éclairés à Florence. L'histoire nous apprend que Michel-Ange lui-même arrangea cet effet de lumière, et si nous en jugeons par le moulage du *Pensieroso*, déjà exposé avec le *Moïse*, nous jouirons là d'une des œuvres les plus magnifiques et les plus complètes que l'art ait jamais produites. Puisque nous possédons en outre le groupe de la Mère des Douleurs, pourquoi ne réunirait-on pas les autres travaux de Michel-Ange, et ne lui consacrerait-on pas spécialement les chapelles des Petits-Augustins? Ce serait peut-être une idée grande et forte de remplir ainsi les deux vastes salles de tels ouvrages, comme si l'on voulait en les accumulant sur un seul point, montrer ce que peut un seul homme, et glorifier l'humanité dans cette immense puissance.

Vis-à-vis du portique d'Anet, M. Duban veut placer, nous a-t-on dit, une façade du XIIIe siècle; il a prié M. Mérimée, inspecteur des monumens de France, de tâcher de lui en découvrir une qui se trouverait en condition d'être rapportée. Si M. Duban pouvait réaliser son heureux projet, nous aurions ensemble sous les yeux trois échantillons des plus belles époques de l'architecture française. Cela nous donnerait un avant-goût de ce gigantesque musée dont les lecteurs de la *Revue* ont vu M. Gozlan demander la formation; vaste et belle conception, exposée avec une entraînante vivacité de style.

Les bâtimens de l'ancien cloître qui touchent au portique d'Anet, sont préparés en salles d'études et d'amphithéâtres. C'est là qu'aura lieu tout l'enseignement de l'école des Beaux-Arts. La façade Gaillon s'étend d'un côté à l'autre de la cour, comme un espèce de jubé, et se lie à l'extrémité de ce corps de logis au moyen d'une légère balustrade. Cette disposition motive, avec bonheur, la façade que l'on voulait conserver, et forme une riche avant-cour au palais proprement dit. Il était difficile de se montrer plus ingénieux que ne l'a été M. Duban en cette occasion. Il ne s'est pas non plus contenté de garder pour toujours à notre admiration le portique objet de si vives querelles, il l'a restauré avec un goût extrême, il a rétabli respectueusement les traces de couleur qui s'apercevaient dans les médaillons, et dès aujourd'hui, on peut entièrement juger de ce charmant ouvrage de la renaissance. Le château de Gaillon fut bâti pour le cardinal d'Amboise vers 1505. Plusieurs écrivains l'ont attribué au frère Giovanni Giocondo, que Louis XII appela en France à son avénement au trône; mais comme Jean Joconde était de retour en Italie au commencement de 1506, il y a lieu de croire que le château de Gaillon n'était pas de lui. Quoi qu'il en soit, il est impossible de trouver rien d'un style à la fois plus pur et plus léger que ce qui nous en reste. Nous pouvons ajouter ici que lors de la discussion soulevée à propos du main-

tien de cet arc dans la cour de l'école, M. Duban employa, à ce qu'il paraît, avec quelque habileté la tradition fort peu certaine qui l'attribue à Joconde. Il apprit à ses adversaires que Giovanni Giocondo était, comme beaucoup d'artistes de son temps, un savant très profond, et qu'il avait laissé sur l'architecture antique les plus graves et les plus sévères travaux. Peut-être devons-nous à cela que les grands faiseurs de l'Institut et les judicieux arrangeurs du Louvre n'aient pas insisté davantage. Ils auront cru que l'exemple n'était pas trop dangereux, et sûrs que la contagion ne viendrait jamais infecter leurs ateliers, ils auront pardonné à Joconde sa débauche d'esprit, en faveur de ses études classiques.

Du reste, ce devait être une divine habitation que le château du cardinal d'Amboise. L'ami et le ministre de Louis XII avait convié tous les artistes du XVIe siècle à venir y travailler, et nous voyons M. Thoré, dans les intéressans articles qu'il a publiés dernièrement (1) sur le musée d'Angoulême, admettre que le bas-relief de saint George combattant le monstre, attribué à Paul Ponce Trebati, sort aussi de là. Cette délicieuse sculpture est encadrée aujourd'hui dans la cheminée de Germain Pilon, que l'on cache à tous les yeux au fond du musée d'Angoulême. — Quand on voit Trebati, l'auteur de l'admirable statue couchée du prince Carpi, ciseler un panneau, ou Jean Goujon tailler en personne la pierre de l'hôtel Carnavalet, on ne s'étonne plus des belles finesses et du merveilleux goût d'ornementation qui nous ravissent devant les portiques d'Anet et de Gaillon. Alors les plus grands artistes ne dédaignaient aucun travail. Ils n'avaient pas cette fausse dignité qui se retranche dans un certain ordre de travaux, souvent pour cacher une cruelle stérilité, comme ces médecins imbécilles qui penseraient se déshonorer à soigner un chien ou un cheval. Ils ne se croyaient au-dessous d'aucune application de leur art, quelle qu'elle fût. Germain Pilon, après avoir créé les trois Grâces, répandait mille arabesques et mille fantaisies pleines de verve sur le marbre d'une cheminée, comme le grand Michel-Ange faisait de sa puissante main des dessins de reliures de livres. Ils savaient que le génie, semblable à l'hôte de Bacchus, change en or tout ce qu'il touche, et qu'il n'est rien où l'on ne puisse mettre du talent.

Pour retourner à l'École des Beaux-Arts, on peut dire que M. Duban est déjà recompensé du courage qu'il a mis à conserver le portique de Gaillon. Cette architecture svelte et légère se détache avec une grace extrême sur les masses du fond, et la façade du palais apparaissant à travers ses percemens à jour en reçoit un relief d'un effet très pittoresque. On dirait

(1) Voir les livraisons des 31 janvier, 7 février et 10 avril 1836.

un voile de femme qui donne un attrait de plus au visage qu'il couvre sans le cacher. Ce bâtiment était la partie la plus avancée de l'École lorsque M. Duban fut désigné pour l'achever. Les lignes principales étaient tracées, les étages indiqués; il a dû agir sur un plan fourni d'avance, et il a obtenu, selon nous, un excellent résultat. Le front de son palais est d'un goût neuf et original, ses proportions pleines d'élégance nous font bien augurer du succès de l'ensemble. M. Duban ne recule devant aucune des innovations qu'il juge bonnes, et nous aurons enfin de la couleur sur les murs. Tout le premier étage portera de grands médaillons peints sur pierre de Volvic, les chapiteaux des colonnes et les colonnes plaquées elles-mêmes seront discrètement enluminés. Nous encourageons beaucoup M. Duban à persister dans son entreprise, et nous nous faisons une véritable fête de voir appliquer ces principes de coloration monumentale dont les Grecs et le moyen-âge nous ont donné l'exemple et que nous appelons de nos vœux depuis bien long-temps. L'édifice enferme, dans son développement, une grande cour à laquelle un pavage mêlé de beaux marbres donne une animation singulière. Au reste, le public sera bientôt à même de contrôler nos éloges, on met la dernière main à tous ces travaux. Déjà les parois des escaliers sont revêtues des marbres de diverses espèces qui les relèvent d'une façon si grandiose; déjà les plafonds sont ornées de rosaces et de moulures qui n'attendent plus que la couleur pour répandre partout l'accent et la vie dont la pierre blanche est toujours privée.

Le rez-de-chaussée du palais était primitivement divisé en petites pièces destinées à des services différens; le nouvel architecte en a fait cinq ou six galeries où l'art sera représenté chronologiquement par les copies et les épreuves en plâtre des chefs-d'œuvre étrangers que l'on est en train de se fournir. Les assemblées de professeurs, les expositions des concours et des envois de Rome auront des salles spacieuses au premier, tandis que l'étage supérieur restera affecté à la bibliothèque et à la collection des modèles d'architecture, ainsi qu'au moulage de petite dimension, comme médailles, camées, objets de glyptique, etc., etc. — N'oublions pas ici que les douze piédestaux qui garnissent splendidement tout le front de l'édifice sont destinés à recevoir douze copies en marbre des statues antiques gardées en Italie. Les règlemens de l'École portent que chacun des grands enfans dont nous payons la pension à Rome, pour la plus haute illustration de la France, est tenu d'en envoyer une gratis à l'État. L'École de Rome n'aura certainement jamais produit que cela de bon durant tout le cours de son inutile et trop longue existence. — Enfin, dans l'espace demi-circulaire qui se trouve entre le portique Gaillon et la

face du palais, seront déposés avec méthode les fragmens sculptés de pierre et de marbre que possède l'École. Ils formeront là, pour ainsi dire, un musée en plein vent dont la cuve, dite de Saint-Denis, restera un des morceaux les plus saillans. Nous ne pouvons procurer aucune notion exacte sur cette cuve. Toutes nos recherches ont été vaines. Elle est ornée de sculptures fort grossières auxquelles il nous paraît difficile d'assigner une époque. Lenoir, dans ses consciencieux ouvrages, en fait remonter l'origine jusqu'au XIIe siècle, mais nous ne découvrons pas sur quoi est appuyée une telle opinion. Ce qu'il y a d'à peu près certain, c'est que ce monument rare et curieux appartenait au réfectoire de quelque abbaye, où il servait aux ablutions des moines. En ce cas, on devrait le regarder comme un nouveau témoignage de la richesse et du luxe qui s'introduisirent promptement dans les couvens, car cette pierre d'un seul morceau a treize pieds de diamètre.

L'école des Petits-Augustins, une fois achevée, se trouvera au fond, malgré les changemens de forme, rendue à la première destination qui lui avait été donnée par la convention nationale. Quoi qu'on en ait pu dire, la république est bien loin de s'être montrée aussi antipathique aux beaux-arts qu'on le prétend, et puisque nous en avons une occasion naturelle, nous allons tâcher de rétablir la vérité à cet égard. On répète toujours, et nous avons volontairement répété nous-mêmes, que c'est à M. Lenoir qu'on doit la conservation de presque toutes les sculptures qui nous restent; il y a erreur, non dans le fait, mais dans l'idée qu'il entraîne comme conséquence, à savoir que ce serait au noble et courageux dévouement d'un seul homme qu'on devrait le dépôt des Petits-Augustins. Nous allons dire ce qu'il en est :

Le gouvernement républicain ne s'attaqua jamais aux beaux-arts, et les coups déplorables portés aux monumens pendant la révolution ne peuvent être regardés de bonne foi comme l'expression de sa volonté ni de sa doctrine. Ils sont dus à l'effervescence sauvage qui accompagne toujours les violentes tourmentes sociales; ils sont le résultat presque obligé de tout mouvement politique, et les principes monarchiques n'ont pas vu d'excès moins condamnables sous leur règne. De quelque part qu'il vienne, il n'est pas d'orage qui ne laisse derrière soi des ruines profondes. Le fait est que l'assemblée nationale, le jour même où elle déclarait que les biens du clergé appartenaient à la chose publique, chargea son comité d'aliénation de veiller à la conservation des objets qui pouvaient se trouver renfermés dans ces domaines. C'est ce comité d'aliénation qui, recherchant un lieu convenable pour garder les trésors qu'on se proposait de recueillir, affecta la maison des Petits-Augustins au service

de la sculpture et des tableaux, en même temps qu'il instituait celles des Capucins et des Cordeliers pour les livres, les manuscrits, etc., etc. Alexandre Lenoir adjoint le 12 *octobre* 1790, la date est précise, à la *commission des monumens* formée par le comité, fut alors spécialement chargé du soin de recueillir les monumens, de les conserver et de les mettre en ordre. Un décret du 11 *janvier* 1791 le confirma d'une manière officielle dans toutes ses fonctions et attributions.

On voit par conséquent, et il ne faut pas douter de tout cela, car c'est la lecture des ouvrages mêmes d'Alexandre Lenoir qui nous fournit nos détails; on voit, dis-je, que ce savant artiste prit, il est vrai, le fardeau de la grande entreprise qui honore sa mémoire, mais que ce fut par ordre et sous l'assistance protectrice de l'assemblée. Le caractère gouvernemental dont il était revêtu aida nécessairement son courage; cela n'enlève rien à l'intelligence avec laquelle il remplit ses fonctions souvent périlleuses; cela prouve seulement que la république française ne fut pas si indifférente ni si dure aux beaux-arts, puisqu'au milieu même de ses plus cruelles agitations on voit éclater sa sollicitude pour eux. Elle fit autant d'efforts qu'il lui était donné d'en faire pour arracher à la destruction ces richesses dont la perte ne se peut réparer, pour les soustraire au souffle terrible qui balayait tout le passé; et nous voyons encore, le 3 brumaire an II, la convention rendre un décret qui « défend de détruire ou altérer en aucune manière les monumens des arts, sous prétexte de faire disparaître les signes de la féodalité. » L'assemblée nationale, en formant sa commission et en assurant officiellement par un décret M. Lenoir dans ses fonctions, fit tout ce qu'un gouvernement peut faire, et usa des seuls moyens en sa puissance pour soustraire à la fureur ou plutôt à la vengeance populaire des choses qui représentaient aux yeux du peuple le pouvoir de ses tyrans, élevées qu'elles étaient la plupart à leur gloire, à leur insolent bien-être, ou à leurs plaisirs. Je ne me rappelle plus où je lisais dernièrement que la révolution n'avait pas abattu les châteaux, mais bien qu'elle les avait tués. Cela est juste et vrai. En effet, quel plus irritant témoignage pour le peuple de sa longue vassalité que ces vieux édifices dont les corvéables avaient traîné les moindres pierres! Quelle plus complète expression de sa longue servitude que ces marbres superbes payés avec le produit des exactions commises sur lui! Et pourquoi s'étonner qu'il brise tout cela dans les jours de colère, lorsqu'on ne s'étonne pas de voir Louis XVIII, de retour au Louvre, enlever toutes les N que Bonaparte y avait jetées à profusion? — Le peuple rase les castels, pulvérise les hautes statues, Bonaparte s'approprie les palais abandonnés, Louis XVIII efface les noms qu'un vilain a fait écrire sur les murailles!

chacun selon la force de son bras et la grandeur de son esprit. — C'est encore la convention qui, en 1794, sous le ministère du citoyen Benezeth, érigea en *musée national* le dépôt qu'avait formé Lenoir, comme membre de la *commission des monumens*, dans le lieu assigné à cet effet. M. Lenoir avait réuni là, avec un ordre chronologique et des dispositions dont ses anciens catalogues donnent la plus heureuse idée, un nombre infini d'objets d'art. C'était à la fois un musée et un lieu d'étude conçu avec cette largeur de vue et cet admirable besoin d'être universellement utile, qui caractérisent tous les actes et toutes les institutions du temps.

La collection des Petits-Augustins fut dispersée sous la restauration. On restitua aux églises et aux maisons royales ce qui leur avait appartenu, et de ce qui devint la propriété de l'état, on forma au Louvre les trois ou quatre salles de sculpture française, que l'on pourrait appeler le musée invisible, tant il est difficile d'y pénétrer. Il est beaucoup à regretter que l'on n'ait pas pris le soin, en rangeant le musée, de disposer ses richesses dans l'ordre chronologique observé par M. Lenoir. Cet ordre est un motif d'intérêt très attachant pour le public, et un précieux moyen d'éducation pour les artistes. L'examen que l'on suit, en partant du commencement vers la fin, comme tout travail fait à cet excellent point de vue de critique, se grave dans l'esprit avec une surprenante solidité, et en vérité, on ne saurait trop nous faciliter de pareilles études à nous qui sommes en général d'une si effroyable ignorance sur l'histoire de nos arts.

Donc, comme nous le disions, le palais des Petits-Augustins est rendu, sous une autre forme, à la destination que lui avait imposée le gouvernement républicain, celle d'un lieu d'étude sur une grande échelle. Aujourd'hui, le but de cet établissement est, après l'enseignement du dessin et des arts qui s'y rattachent, d'assurer un vaste dépôt aux reproductions de ce que l'art a créé loin de nous de plus parfait à toutes les époques. Or, les localités que nous venons de décrire remplissent merveilleusement ce but en lui donnant le plus d'extension possible. M. Duban a bien entendu la tâche qu'il devait accomplir, a bien servi les besoins qu'il devait satisfaire; c'est une gloire acquise pour lui d'avoir montré en une telle entreprise tant de goût, d'adresse, et un si noble respect pour les trésors auxquels il était chargé d'offrir un digne abri. Nous jugeons, du reste, inutile de le faire remarquer; ce ne sont pas de vaines richesses que celles que l'on amasse en ce moment au palais des Beaux-Arts, et l'on ne pouvait choisir un lieu meilleur pour les rassembler. Entourés de ces éternels chefs-d'œuvre, les élèves s'abreuveront aux sources mêmes, ils s'instruiront par l'exemple, et certes ce ne sera pas le moins profitable

enseignement que celui qu'ils trouveront dans l'observation recueillie et la comparaison attentive d'aussi précieux modèles. — Le travail raisonné est toujours le meilleur, il développe l'esprit et nous découvre parfois notre véritable vocation. Les leçons proprement dites de l'école ne peuvent tout au plus servir qu'à faire d'habiles ouvriers ; au contraire, l'étude indépendante des œuvres du passé nous force en quelque sorte à la création, et développe les vrais artistes en leur donnant la mesure de leurs forces.

L'idée de réunir, par des moulages et des copies, les grands chefs-d'œuvre qui ne sont point en notre puissance, est due à M. Thiers. Nous nous faisons un devoir de le répéter, afin de rendre à l'homme politique l'honneur qui lui est dû pour ce qu'il y a de généreux, de large et de franchement libéral dans une pareille institution. Les académiciens rétrogrades sont vaincus. La destination de l'école est désormais fixée, elle restera dépositaire des pièces du procès entre la renaissance et l'antiquité. Puisse-t-il en résulter à la fin une éclatante justice et une égale réparation pour ces grandes époques de l'art, également belles et bien moins éloignées l'une de l'autre qu'on ne l'a cru généralement, sur la foi des chétifs élèves de David.

V. Schoelcher.

UNE VISITE

A L'ESCURIAL.

C'est une grande et éloquente histoire que l'Escurial. Philippe II, qui l'a bâti, y a bien laissé le secret de son règne. Il y a bien empreint tout son génie sombre et dévot. Si vous voulez comprendre ce roi, allez à l'Escurial étudier ses mémoires; allez feuilleter ces murs de granit et de marbre; allez lire ce livre magnifique, enrichi à chaque page des fresques de Jordan et de Cambiazo, où les vignettes sont des peintures de l'Espagnolet, de Velasquez, du Titien, de Murillo et de Raphaël.

L'Escurial, c'est un palais, c'est un couvent, c'est un tombeau, c'est une ville dans le désert; c'est tout cela ensemble, mais c'est surtout un tombeau; c'est un tombeau royal, le tombeau de deux dynasties. Les dômes de l'Escurial, ce sont les pyramides de l'Espagne.

Ce fut vers la fin d'octobre, en 1833, que je visitai pour la première fois l'Escurial. Je vis d'abord les appartemens somptueux qu'habitait la cour, lorsqu'elle y venait résider chaque année un des mois de l'automne. Les valets qui me menaient par ces pièces

désertes me firent longuement admirer la chambre où était née sa majesté Ferdinand VII. — Que n'était-il mort tout enfant dans ce berceau qu'on me montrait! C'eût été tout profit pour lui et pour ses peuples, car une bien lourde responsabilité pèsera sur la mémoire de ce mauvais prince. Oppresseur, débauché, lâche, cruel, parjure tant qu'il avait vécu, aux derniers jours de sa vie, il couronnait ces vertus de son règne en se félicitant d'échapper au terrible avenir qu'il avait préparé. Peu lui importait, comme à Louis XV, ce qui adviendrait après lui. Il comparait ingénieusement l'Espagne à une bouteille de bière, dont il était, disait-il, le bouchon, — *el tapon*. C'était vrai. On a vu, le bouchon parti, quelle explosion s'en est suivie. Mais qui avait mis en fermentation cette généreuse liqueur invinciblement précipitée maintenant hors du vase? Quelle main a brassé tant de maux déjà faits et encore à faire? Quel homme a mérité d'être unanimement maudit par les victimes de l'éruption du volcan? Quel homme, si ce n'est celui qui en avait à plaisir entassé le soufre et le bitume, toutes les matières inflammables? — Aujourd'hui que Ferdinand VII est mort, je ne crois pas, en vérité, que l'Escurial montre si fièrement le berceau de ce monarque aux étrangers.

Du palais, je fus conduit dans le monastère. Sur mes lettres de recommandation, le prieur, empêché alors lui-même par une attaque de goutte qui le retenait en sa cellule, me commit aux soins d'un moine qu'il avait près de son lit, lui lisant le compte-rendu de la dernière course de taureaux à Madrid.

Ce *cicerone*, qui m'échut en partage, était le frère Esteban, un homme d'environ trente ans, plein de cette santé maladive, de cette force réprimée, qui prêtent un si saisissant caractère à l'apparence de certains moines; une de ces belles têtes de cloître telle que se plaisaient à les peindre Zurbaran et Murillo, à l'œil pieux et ardent, au visage chaudement pâle, au vaste front élargi encore par les tempes rasées, et ressortant plus expressif sous une épaisse couronne de cheveux noirs.

Je suis un mauvais voyageur pittoresque, je décris mal les lieux. Ce serait l'homme plutôt que je m'efforcerais d'esquisser, si j'avais un pinceau qui sût animer une toile et la faire respirer.

Assez de touristes d'ailleurs ont dit au juste le nombre des croi-

sées et des portes de l'Escurial; assez ont compté les bizarres compartimens de ses petits cloîtres, qui, selon l'intention du fondateur, font ressembler le monument, vu du haut des montagnes voisines, à un gril immense. Je ne vous contraindrai donc pas à me suivre par ce couvent, où le frère Esteban me fit tout voir, m'expliqua tout, avec une inépuisable patience.

Il m'avait montré l'église et le chœur en leurs plus menus détails, les autels et leurs statues, les lutrins de bronze, les missels de vélin et leurs fermoirs d'argent, les ornemens sacerdotaux, et aussi l'immense et magnifique collection des reliques, qui, entre autres pièces principales, ne comprend pas moins de onze corps entiers de saints, et cent trois têtes de vierges et de martyrs. Il me fallut admirer également la collection, plus précieuse encore, des reliques réservées, inestimable trésor, à l'adoration duquel ne sont admis que quelques rares protégés. C'est là qu'en de merveilleuses châsses d'argent et d'or, enrichies de perles et de diamans, se conservent, outre beaucoup de fragmens et de parcelles d'apôtres, un des vases des noces de Cana; une plume des ailes de l'archange Gabriel; un poil de la barbe de Jésus-Christ, et onze épines de sa couronne; un morceau de la corde qui lui attacha les mains; un cheveu de la sainte Vierge, et un lambeau du mouchoir avec lequel elle s'essuya les yeux au pied de la croix.

Fray Esteban tira d'un coffre une petite image qu'il me donna: c'était une représentation du martyre de saint Laurent, au-dessous de laquelle étaient gravées ces lignes, que je traduis littéralement sur le texte :

« Oraison.

« O Dieu tout-puissant! qui as donné à saint Laurent la vertu de vaincre les incendies de ses tourmens, nous te supplions de nous accorder celle d'éteindre les flammes de nos vices, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec toi pour tous les siècles des siècles. — Amen! »

Fray Esteban attendit que j'eusse lu la prière.

— Cette image est touchée à l'os miraculeux de la poitrine du saint, dit-il, avec le calme sérieux d'une foi profonde, lorsque j'eus achevé. Il y a telles fièvres brûlantes dans lesquelles, si vous croyez fermement, la récitation contrite de cette oraison vous

vaudrait peut-être l'intercession du martyr et un secours efficace d'en haut.

J'étais fort reconnaissant du cadeau, mais je ne savais trop comment en remercier le bon père.

— C'est grande charité à vous, lui avais-je enfin répondu, de nous procurer ce salutaire préservatif, à nous fragiles créatures, que la moindre étincelle allume et embrase. Heureux êtes-vous, paisibles solitaires dont la vie est assurée contre le feu des passions!

— Qui sait? s'écria vivement Fray Esteban; qui sait? est-ce qu'il n'y a pas des édifices qui brûlent aussi, bien qu'assurés contre l'incendie?

Et il se détourna vite, croyant me cacher la subite rougeur qui lui était montée au front, après qu'il se fut involontairement laissé emporter à cette saillie mondaine.

C'eût été peu discret et dur à moi de la relever. Je brisai là.

Il y avait quatre heures que nous étions sur nos pieds, allant et venant, montant et descendant. J'étais fort las. Mon guide devait l'être bien davantage, lui que la curiosité ne soutenait pas comme moi dans notre exploration. Nous nous trouvions en la sacristie où sont les plus précieux tableaux du couvent. Je m'étais oublié, je l'avoue, en présence des divines Vierges de Raphaël et de Murillo. Je regardais ces chefs-d'œuvre avec une admiration qui prenait tout son loisir. Comme je n'avais pas l'air sans doute de vouloir en finir vite, Fray Esteban, me laissant à mes contemplations, fut se jeter dans un fauteuil. Il posa son lourd trousseau de clés sur une table qui était auprès et s'y accouda. Ce fut là le seul reproche qu'il osât me faire; mais je l'entendis. Je coupai court à mon extase; je m'excusai du mieux que je pus d'avoir si démesurément abusé de la patience du père. Prenant congé de lui, je voulais me retirer.

— Oh! je ne vous fais pas grace encore, dit-il. Il nous reste à voir le Panthéon; mais avant d'y descendre, si vous le permettez, nous irons nous reposer un peu chez moi.

La proposition était si cordialement faite qu'elle autorisait pleinement à ne pas refuser. Je le suivis à travers d'innombrables corridors jusqu'à une petite porte qu'il ouvrit de l'une de ses clés.

J'entrai après lui dans une jolie chambre, bien tenue, quoique fort simple. Deux croisées l'éclairaient, regardant les montagnes ; sur le parquet la natte de paille fine, l'indispensable *estera*; une table de sapin; des chaises de jonc tressé ; au fond, à gauche, un lit tout blanc dans une étroite alcove sans rideaux.

— C'est votre cellule, dis-je.

— Et la vôtre, reprit-il avec cette affable politesse universelle chez les Espagnols, qui considèrent comme un rigoureux devoir d'offrir tout d'abord leur habitation à l'étranger qui la visite.

Il m'offrit ensuite, et en homme qui veut qu'on accepte, des cigarres, du chocolat, des confitures, du vin généreux, de toutes les friandises qu'il avait. Comme je buvais de son malaga qui était des plus fins, il s'était hâté d'allumer un *cigarrito*.

— Pardonnez-moi si je vous retiens un moment, dit-il, mais nous ne fumons pas dans les cloîtres, de peur de donner aux novices le mauvais exemple. C'est mal d'avoir des vices, ajouta-t-il en souriant ; ce serait plus mal encore de les prêcher.

— O mon père, répondis-je, vous exagerez vous-même les austérités de votre règle. Si votre tabac est bon, sa fumée, j'en suis sûr, n'est pas plus mal reçue au ciel que votre encens.

— En ce cas, reprit-il, ma conscience est en sûreté; c'est du Havane pur; goûtez plutôt.

Tout en faisant raison à Fray Esteban de son cigarre, je me promenais en long et en large, explorant sa cellule fort curieusement.

Les méchantes figures de saints et de Vierges qui en garnissaient les murailles avaient en leur compagnie quelques gravures mythologiques tout aussi mauvaises, et qui avaient en outre le tort de ne se rapporter nullement à la légende. C'était l'Amour et les Nymphes ; c'était sa mère et le dieu Mars. Il est vrai qu'entre les amours et les chérubins, entre la Madeleine repentante et la Vénus infidèle à Vulcain, la différence de vêtement est bien légère. Ce sont là des sujets que la distraction peut confondre. Il n'y avait rien à dire. — Mais en jetant un coup d'œil furtif dans l'alcôve, j'aperçus entr'ouvert sur une tablette, au chevet du lit, un livre qui me parut assez singulièrement venu là; c'était une traduction du *Mérite des femmes* en vers espagnols ; *el Merito de las mugeres*.

— Le *Mérite des Femmes!* Eh! bon Dieu, pensai-je, qu'a-t-il

donc à faire ici? Les femmes! à quoi bon leur mérite en ce lieu, si ce n'est à perdre et à damner? Fray Esteban, Fray Esteban! Quel mauvais esprit vous a pu apporter cette tentation? N'est-ce pas l'ennemi des saints qui aura suspendu au-dessus de vos insomnies ces rameaux séducteurs, dont vous ne pouvez pas même cueillir le fruit défendu, mais vers lesquels c'est déjà pour vous péché mortel de lever les mains.

J'avais tourné la tête. Je rencontrai l'œil perçant du moine qui s'attacha sur le mien ; il savait ce que j'avais vu; il m'avait surpris en flagrante indiscrétion. Son regard lut soudain en moi tout ce que je venais de me dire.

J'étais confus et embarrassé. Je ne trouvais pas une parole qui renouât notre conversation; mais Fray Esteban, répondant à ma pensée et comme pour se défendre des muettes accusations qu'elle lui avait faites :

— C'est que, voyez-vous, ami, *amigo*, cria-t-il de sa chaise, l'homme n'est pas né pour vivre seul.

Puis, il se leva brusquement ; il vint à moi, et me serrant le bras :

— La solitude est mauvaise, continua-t-il de la même voix véhémente.

Il y eut entre nous un moment de silence.

— Ainsi, vous n'êtes pas heureux! dis-je, pressant sa main qui tombait dans la mienne.

— Heureux! reprit-il, riant amèrement; vous qui venez de loin; vous, qui avez couru le monde, vous les avez dû rencontrer, les hommes heureux! Si ce sont eux pourtant que vous cherchez encore, croyez-moi, ne les demandez point à nos cellules.

Je me taisais. Il ne m'appartenait pas de l'interroger ; je n'avais pas le droit de remuer plus profondément en son ame des passions dont j'étais déjà trop coupable d'avoir éveillé les flots endormis. Revenu de sa première émotion, il semblait d'ailleurs lui-même peu disposé aux confidences.

— Nous ferons bien d'employer ce qui reste de jour à visiter les caveaux, dit le moine d'une voix plus calme, non pas encore apaisée toutefois.

Il avait ressaisi son trousseau de clés. Je le suivis hors de sa cellule.

Comme nous traversions le grand cloître, marchant lentement l'un à côté de l'autre, Fray Esteban s'arrêta soudainement devant l'une des larges peintures à fresque qui le décorent, devant celle même où était représenté le martyre du patron de l'Escurial. Je tenais encore l'image qui reproduisait le même sujet d'après le tableau. Le moine me la prit des mains, et, tombant à genoux, lut tout haut l'oraison :

« O Dieu tout-puissant! qui as donné à saint Laurent la vertu de vaincre les incendies de ses tourmens, nous te prions de nous accorder celle d'éteindre les flammes de nos vices, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec toi pour tous les siècles des siècles. »

— Amen! répondis-je, reprenant l'image que me rendait le moine relevé.

Je n'avais pas dit cette parole pieusement. Elle était moqueuse alors et mauvaise en ma bouche, aussi mauvaise, aussi peu charitable que ma pensée. Je m'en accuse, car, à ce moment, j'accusais moi-même le pauvre frère d'hypocrisie. Je ne croyais point à la ferveur de sa prière. Je roulais irrespectueusement l'image entre mes doigts, persuadé qu'il avait foi en elle comme moi. Comment ne sentais-je pas au contraire ce qu'avait de touchant l'aveu de sa faiblesse? Il confessait la lutte, et il implorait la victoire, voilà tout. Mais Dieu exige-t-il davantage?

Nous avions repris notre marche. Fray Esteban rompit de nouveau le silence.

— Vous pardonnez, quant à vous, dit-il d'une voix contenue, vous pardonnez, est-il vrai, ce mouvement coupable que je n'ai pu réprimer? Vous ne l'ignorez pas, chacun a ses instans d'oubli et de déraison. Et puis, sans être heureux, on peut être content de son sort. Ne pensez pas que je me révolte contre le mien. Il y a dix ans que je vis dans ce désert; dix ans suffisent bien pour dompter un homme: *para domar un hombre.*

— Suffisent-ils? pensai-je, observant l'expression involontairement superbe et révoltée des traits du moine dont un rayon du soleil couchant éclaira brusquement le pâle visage, comme nous entrions dans l'église.

Non, non, dix ans n'avaient pas en effet suffi pour t'abattre et te réduire, pauvre créature à l'ame moins forte que le corps! Présentement je te juge en chrétien. La résignation de ton langage était sincère, j'en suis convaincu. Je ne doute plus de la candide volonté de tes efforts; mais tu avais tenté au-delà du possible. Je te vois encore sous cette lueur rapide qui vint te trahir; non, ton œil humide et ardent ne s'avouait pas vaincu; l'orgueil de ton front démentait hautement l'humilité de ton cœur. L'homme était debout toujours. Il n'était pas dompté, Fray Esteban!

Nous étions enfin descendus dans le Panthéon.

Le Panthéon, ce tombeau des rois d'Espagne, était autrefois bien nommé. Puisqu'on en faisait des dieux pendant leur vie, puisqu'on plaçait leurs majestés royales côte à côte avec la majesté divine, ce sépulcre où on les mettait tous après leur mort était bien un Panthéon.

Le Panthéon est un large caveau octogone, tout revêtu de marbre et de bronze, auquel on descend par un escalier de bronze et de marbre. Quand vous entrez là, vous avez laissé derrière vous deux autres caveaux plus étroits et plus sombres. Le premier est destiné aux sépultures des infans, des infantes, et des reines qui n'ont point donné de successeur au trône. L'autre est le pourrissoir, — *el podridero*. C'est dans ce *podridero* qu'on met pourrir, de longues années, les majestés défuntes. Lorsque les vers ont achevé d'y dévorer leur chair, lorsqu'il ne reste plus d'elles que les ossemens, on transporte les squelettes royaux dans le Panthéon lui-même. Là ils sont enfermés en des cercueils d'albâtre superposés qui remplissent les sept niches du monument. Les rois sont d'un côté, les reines de l'autre, face à face. La dynastie autrichienne est au grand complet. Philippe V, inhumé à Saint-Ildefonse, manque à la sienne. Charles IV est le dernier venu; on ne l'a que tout récemment tiré du pourrissoir. Au contraire, Charles Ier (ailleurs qu'en Espagne Charles V) marche en tête. Il préside, le sceptre en main, à cette auguste assemblée de majestés en poussière; c'est lui qui est l'empereur de tous ces rois morts.

Les derniers rayons du jour ne jetaient plus à travers les soupiraux du Panthéon qu'une faible et incertaine clarté. Eussè-je eu l'envie de lire de mes yeux les inscriptions des tombes qui nous

entouraient, l'obscurité ne me l'eût pas permis. Mais Fray Esteban avait résolu de pousser son dévouement de *cicerone* jusqu'au bout. Ils savait toutes les épitaphes par cœur. Il commença de me les réciter, montrant du doigt à mesure chacun des cercueils qu'elles concernaient. A vrai dire, ce n'était pas le sens de ses paroles que j'écoutais ; c'était le son de sa voix tout-à-l heure si émue et troublée, redevenue si calme et sereine maintenant que sa plaie rouverte par moi s'était pour un moment refermée, maintenant qu'il rentrait dans son rôle de guide routinier et indifférent. Que lui importait en vérité le néant de toutes ces grandeurs ensevelies dont il évoquait machinalement le souvenir ? Quelle sympathie pouvaient-elles éveiller en son ame ? La misère de tant de pompes royales évanouies était-elle pour le toucher auprès de sa propre misère ? On l'avait enterré vivant, lui. C'était son tombeau qui lui demandait sa pitié et ses larmes, non pas celui des dynasties éteintes. Aussi que de dédain et de froid sarcasme dans l'insouciance ironique avec laquelle il termina sa longue énumération ! Il venait de me dire la dernière inscription, celle de l'urne de Charles IV.

— Ce cénotaphe attend le roi actuel, ajouta-t-il, étendant le bras vers l'urne au-dessous. A présent, c'est le tour de Ferdinand ; *aora toca a Fernando.*

Il se tut ; c'était tout. Remontés dans l'église, nous nous séparâmes en nous serrant cordialement la main.

Le lendemain j'étais de retour à Madrid, et le roi venait de mourir comme j'y arrivais. Fray Esteban avait bien dit, le tour de Ferdinand était venu.

De quel roi ou de quelle reine est-ce aujourd'hui le tour ? En fermant tous les monastères, le gouvernement espagnol actuel a-t-il laissé au monastère royal quelque moine chargé encore de faire l'appel des majestés défuntes, et de désigner d'avance celle qui est attendue au Panthéon ? S'il y a toujours un religieux revêtu de ces attributions, il a beaucoup de chances de prédire moins juste que Fray Esteban. Qui garantirait en effet, à l'heure qu'il est, à la petite reine Isabelle, la première tombe vacante à l'Escurial, après celle de Ferdinand VII ?

LORD FEELING.

BULLETIN.

Que de mensonges dévoilés, que d'intrigues démasquées, d'amitiés rompues, de trames ourdies et défaites, que de rumeurs ridicules depuis douze jours! Que le même état de choses dure encore, et le même spectacle va continuer sans entr'acte. Par ces temps d'intérim, on essaie et on démolit dans une journée trois compositions de cabinet, dont personne n'est dupe, pas même ceux qu'on y fait entrer. Tant qu'on n'a pas épuisé la liste des hommes politiques, en prenant depuis les chefs jusqu'aux adeptes les plus obscurs, tant qu'on ne les a pas tous frottés l'un contre l'autre, il n'y a rien de fait, parce que personne ne veut dire le dernier mot; ces sortes d'affaires ne se terminent donc pas par la découverte d'une capacité ou d'une combinaison qui satisfasse tout le monde, mais par l'effet de la loi naturelle qui veut que tout finisse, et parce qu'on dit un matin : Voilà dix-huit jours que cela dure; c'est assez.

On ne pourrait faire l'analyse des nombreux intermèdes qui ont été joués sur le devant de la scène politique, et qui ont dû tant amuser les acteurs sérieux cachés derrière la toile. Après les ambitions de première volée viennent des ambitions en sous-ordre qui n'apportent pas une mince part de bouffonnerie dans ces longues intrigues. Les fausses confidences des candidats au portefeuille égarent à dessein des affidés dont le dévouement aveugle colporte les plus comiques inventions, les plans les plus monstrueux, les espérances les plus folles. Ceux-ci rencontrent sur leur passage les courtiers de ministères qui galopent çà et là avec ou sans mandat, portant des conditions ou des concessions, rappelant le passé de celui-ci, ses titres, ses droits, offrant l'avenir, les relations, la coterie d'un autre. Il y a des hommes d'état qui reviennent de la campagne sous prétexte d'affaires, et dans le but réel de se faire consulter; quelques-uns, l'œil fixé sur le télégraphe, du lieu de leur retraite, l'interrogent

et s'écrient : Est-ce moi que tu appelles? me voilà. Les plus rusés, les plus importans, se blottissent, pour que la difficulté de la recherche donne plus de prix à leur arrivée.

Dès le premier jour de la dislocation du cabinet, on parlait beaucoup du pacte intime conclu entre M. Guizot et M. Molé; ils s'étaient dit : Je n'entrerai pas sans vous, vous n'entrerez pas sans moi. Deux ou trois conférences ont détruit, article par article, ce traité, dont on faisait remonter la convention à deux mois; puis, M. Guizot, marchant seul de son côté, s'était montré d'assez bonne composition; et dans cette facilité, qui ne lui est pas habituelle, on croyait voir le désir de former au plus vite un cabinet quelconque, à l'exclusion de M. Thiers, auquel il ne pardonne pas sa régénération du 22 février. Il s'agissait dès-lors de réunir M. de Montalivet et M. Guizot, dont les prétentions augmentèrent tout de suite en raison des chances qui semblaient éloigner décidément M. Thiers. M. Guizot voulait, non plus entrer dans le cabinet, mais le composer et le conduire. En reléguant sa personne dans le ministère de l'instruction publique, il exigeait que l'intérieur fût démembré, que le titre seul en appartînt à M. de Montalivet, et les attributions sérieuses à deux de ses amis; que la police seule restât à son collègue; que le personnel, les élections, fussent réservés à MM. Gasparin et de Rémusat, laissant ainsi son nom dans un ministère, et portant son pouvoir réel dans l'autre. Cet arrangement faisait d'abord pressentir l'intention de dissoudre les chambres, question grave; c'était de plus une injure faite au caractère et à l'importance de M. de Montalivet, qui ne s'y est pas du tout résigné. En agissant ainsi, en abandonnant l'entrée systématique de ses anciens collègues, en déguisant l'influence doctrinaire sous les noms moins saillans et moins éprouvés de MM. Gasparin et de Rémusat, il parait aux effets du bon accord qui tendait à s'établir entre MM. Molé et de Montalivet, et qui pouvait avoir pour résultat l'adjonction de quelques notabilités du centre gauche. L'attitude de M. Guizot a paru inouie à tous, blessante pour M. de Montalivet, qui ne consentira pas à ce démembrement, dans lequel il aurait à chercher un simulacre d'autorité. Pendant les intervalles, et à deux reprises différentes, des tentatives ont été faites auprès de M. Thiers; elles sont restées sans fruit, bien qu'on lui ait rappelé la longue harmonie qui avait régné dans le dernier cabinet, et fait valoir la légèreté du motif qui l'avait dissous. Dans cette situation, on a songé au maréchal Soult. Il est attendu, arrivé peut-être. Est-il donc improbable que la politique du 22 février soit continuée par un ministère dans lequel M. de Montalivet gardera l'importance qui lui est acquise, et dans lequel l'avenir ménage peut-être encore une place pour M. Thiers, lorsque les dispositions de la chambre se seront dessinées? Ou bien la nuance de M. Guizot reparaît-elle, comme on l'annonce, dans les nouveaux essais d'arrangement? Quand parlera *le Moniteur?*

Un symptôme curieux a marqué l'intérim actuel. Autrefois les candidats ministres se faisaient de mutuelles visites, concertaient des plans, s'accordaient sur des choix d'amis, s'envoyaient des émissaires, se boudaient,

se reprenaient, allaient, venaient de l'un à l'autre, conversaient des journées entières. Il paraît que la franchise ne gagnait rien à ces conférences, qu'on ne s'expliquait pas nettement; et de même que certaines gens aiment mieux écrire certaines choses que de les dire, les hommes politiques qui s'agitent aujourd'hui, échappent aux ambiguïtés nécessaires de l'explication orale. Des feuilles importantes se chargent pour eux de traduire leur pensée, de dessiner leurs intentions; et sans qu'ils y participent directement, ils voient leurs confidences reproduites dans des journaux amis qui outrepassent cette mission officieuse et non autorisée, en ne ménageant pas l'amour-propre de leurs adversaires. C'est un spectacle piquant dont toutes les scènes se distinguent par une grande vivacité de réplique, et même de récrimination. On peut donc remarquer que les cabinets ne s'élaborent plus seulement dans les mystères du conseil royal, plus seulement dans les hôtels des ministres, et dans les réunions secrètes des députés, mais aussi dans les colonnes de la presse. Est-ce un progrès? nous n'en doutons pas. Il n'est pas mal que des hommes appelés à se réunir se rapprochent sans arrière-pensée, sans réticence : on évitera par là tout malentendu; et si la presse, au lieu de spéculer à perte de vue sur des théories de parti, prend goût à cette direction toute nouvelle, elle prouvera qu'elle peut s'occuper des affaires du pays, et compter réellement comme pouvoir. C'est du gouvernement fait en plein jour, à la face du ciel, par le concours de tous.

Les affaires extérieures ne se sont pas rembrunies : à côté du désordre moral de l'Espagne, on distingue quelques tentatives d'ordre matériel. Les ministres de la régente lui ont fait une exposition de l'état des affaires et proposent une réunion prochaine des cortès, en vertu de la constitution; ils ont paré, comme ils ont pu, aux difficultés radicales de cette étrange charte, et des atteintes sans nombre sont déjà portées à ses dispositions. La reine a répondu qu'elle était excusable d'avoir méconnu des manifestations qui ne lui semblaient pas unanimes; mais que, faisant justice au vœu de la nation entière, elle convoquait les cortès dans le délai qu'on lui propose. L'avenir de l'Espagne va commencer. Dieu veuille l'illuminer !

— La femme de Murat, l'ancien roi de Naples, Caroline Bonaparte, aujourd'hui comtesse de Lippona, vient habiter la France. Cet adoucissement à la loi qui exclut les membres de cette famille, est dû à l'esprit de conciliation intelligente de M. de Montalivet.

— Les journaux anglais sont exclusivement remplis du bruit des promenades paternelles de lord Mulgrave à travers l'Irlande, et des bulletins de la santé de mistress Graham l'aéronaute. Voilà ce qui remplit les colonnes gigantesques de la presse britannique.

— Le Mexique n'en démord pas, il veut ressaisir le Texas. Il a frappé une immense contribution, dont les résidens français seront peut-être exceptés, grace à la fermeté de notre consul, qui a réclamé en termes fort énergiques, et dont la démarche contraste avec l'attitude molle du consul anglais.

— Notre expédition de Tunis paraît s'être fort bien terminée; et, grace au ciel, la puissance de notre attitude a suffi. La France n'a pas eu besoin d'exercer sa force, et on ne s'est pas soucié d'en faire l'essai. Cette affaire était grave, et demande quelques explications.

On sait qu'il y a environ deux mois, une escadre française est partie de Toulon, pour une destination inconnue, sous les ordres de l'amiral Hugon. Grande perplexité dans le monde politique. Cependant, après force commentaires et force conjectures, on a fini par savoir qu'il s'agissait de protéger la semi-indépendance du bey de Tunis, notre allié, menacée, on le croyait du moins, par la Porte ottomane, ou plutôt par son grand-amiral, Tahir-Pacha, qui aurait pu essayer d'y rétablir, dans toute sa plénitude, l'autorité du sultan; car ce pouvait bien être là le but secret d'une expédition préparée à grands frais dans les ports de l'Archipel et à Constantinople, dont on avait suivi tous les progrès avec anxiété, et cherché vainement à pénétrer le mystère; expédition malencontreuse, à laquelle on savait bien que nous devions nous opposer, et qui, peut-être, n'avait été conseillée au sultan que parce que l'on comptait bien sur une vive opposition de notre part. Mais pourquoi cette opposition de la France? pourquoi ne pas laisser la Porte Ottomane rétablir, quand et partout où elle le pourra, l'intégrité de son ancienne domination, se fortifier ainsi de plus en plus contre les projets d'envahissement qui la menacent, et recouvrer les moyens, les ressources, la jouissance nécessaires pour se défendre par elle-même, pour dispenser l'Europe de tutelle, et rendre à ses peuples quelque confiance en eux-mêmes? Pourquoi? C'est parce que nous avons conquis la régence d'Alger, que nous voulons garder notre conquête, n'y pas avoir d'autres voisins que ceux que nous y avons trouvés, et ne pas souffrir à la frontière de nos possessions un drapeau qui attire les mécontens, encourage de vagues espérances, entretienne des illusions dangereuses, et semble y contester nos droits de souveraineté.

Pour nous, et au point de vue de nos intérêts, voilà donc nos raisons, et elles sont bonnes, elles sont d'une justesse incontestable. Quant au prétendu intérêt de la Porte Ottomane, bien que nous n'en soyons peut-être pas les meilleurs juges, l'expédition de Tunis, eût-elle parfaitement réussi, ne devait pas avoir, à beaucoup près, les conséquences avantageuses que la Porte s'en était promises. Elle n'a jamais tiré grand'chose des régences barbaresques, si éloignées du centre de sa domination, si difficiles à maintenir et à défendre, de tout temps insoumises, et où l'esprit des populations conspire naturellement avec l'ambition des pachas turcs, pour assurer leur indépendance. En fait, il est certain que la suzeraineté de la Porte Ottomane sur les régences de Tripoli, Tunis et Alger, était devenue, depuis plus d'un siècle, purement nominale; c'est ce qu'elle a reconnu elle-même dans un article du traité de Kaïnatdji, en 1774: elle a laissé l'Angleterre, la France, l'Espagne, traiter avec elles, comme états indépendans, sans protestation ni réserve de ses droits. Il est vrai qu'en dernier lieu, elle a jugé à propos de faire acte de souveraineté à

Tripoli, qu'elle y a envoyé une expédition, qu'elle y a dépossédé un pacha; mais elle sait aussi qu'elle y a très peu gagné, que son nouveau pacha est à peine maître de la ville, que cette possession reconquise lui est très couteuse, et qu'en définitive elle y aura dépensé beaucoup d'argent et pris beaucoup de mal pour rien.

Tel est de ce côté le véritable état de la question.

L'amiral Hugon s'est montré à Tunis, où il n'a pas trouvé la flotte turque, et puis à Tripoli qu'elle venait de quitter, en se dirigeant à l'est vers le cap Mesurata. Deux jours après, il l'y atteignait, avait une entrevue avec Tahir-Pacha, et en recevait l'assurance qu'il ne serait rien tenté contre Tunis. On ne perdra pas de vue la flotte turque; mais il y a tout lieu de croire que cette affaire est finie, et que les choses en resteront à Tunis dans l'état où nous avons intérêt à les maintenir.

Cette affaire a été conduite avec toute la décision, toute la fermeté, toute la netteté désirables. Nos démonstrations ont eu un plein succès. Il faudra bien qu'on s'habitue, sur les rives de la Méditerranée, à nous voir les maîtres dans notre sphère naturelle et tout le long de notre ligne de défense. Il faudra bien qu'on s'habitue à prendre au sérieux notre souveraineté d'Alger, comme nous la prenons nous-mêmes; et rien de plus propre à produire ce résultat, à frapper vivement les esprits, à n'y laisser aucun doute sur nos intentions, que la présence de nos vaisseaux dans l'attitude où vient de les voir toute la côte septentrionale de l'Afrique. L'envoi de M. Delarue auprès de l'empereur de Maroc appartient au même plan et au développement nécessaire de ce système. Ainsi nous ne voulons souffrir, ni à l'est ni à l'ouest de la régence d'Alger, que nos ennemis reçoivent du dehors des encouragemens et des secours. La guerre ne serait interminable que si après chaque défaite il leur suffisait de toucher le territoire voisin pour reprendre de nouvelles forces, et quand nous n'aurons plus affaire qu'à eux, il est à espérer que ce ne sera pas pour long-temps.

— Au milieu des questions politiques qui courent du nord au sud de l'Europe, nous intercalerons un fait purement littéraire dont l'importance est trop grande pour se perdre dans aucune préoccupations; c'est la publication du livre *des Influences*, par M. Léon Gozlan. Nous ne craignons pas d'engager à l'avance notre critique en disant que, dans la première partie : *Le Notaire de Chantilly*, M. Gozlan a révélé un des plus beaux talens de romancier de l'époque. C'est une manière solide, vigoureuse, colorée, un tour philosophique et moral, dont nous essaierons de faire connaître les puissans effets.

Théâtre des Variétés. — *Kean*, comédie mêlée de chant, en cinq parties, par M. Alexandre Dumas. — On devrait pourtant avoir le droit d'être prince, noble, riche, sans être exposé aux invectives de la rue et du théâtre. N'est-il donc plus permis d'être autre chose dans l'ordre social qu'ouvrier, manœuvre, simple soldat ou lazzarone? et se lassera-

t-on d'opprimer des classes qui ont déjà expié cruellement leur ancienne suprématie? Le drame moderne est une espèce d'assises où l'on accroche au pilori un roi, un duc et pair, ou un homme riche. On le soufflette avec l'injure et la haine du prolétaire, toujours pur, honnête; et l'on se réjouit des effets vulgaires que produisent ces immolations! M. Alex. Dumas a voulu prouver cette fois qu'un comédien assez médiocre, plus renommé par ses folies que par son talent, ivrogne, débauché, criblé de dettes, faisait beaucoup d'honneur au prince de Galles en lui donnant son amitié. Or, le prince de Galles n'est pas le seul insulté par l'impertinence de Kean; un lord est démasqué, presque souffleté, provoqué en duel, et injurié en plein théâtre par ce héros de taverne. Les femmes s'arrachent son amour; une ambassadrice dédaigne l'héritier de la couronne pour Kean; une jeune fille dédaigne la recherche de lord Melvil pour Kean; une petite actrice pleure ses anciennes liaisons avec Kean, et renonce au mariage pour Kean, toujours pour Kean; il n'y a d'amour, de gloire, de génie que pour lui. L'Angleterre, c'est Kean; il boxe, et il fait sauter l'œil de son adversaire. Il aime, ses rivaux disparaissent, ou il leur serre les poignets et les meurtrit, parce qu'il est plus fort que tous. Il boit, tout le monde est sous la table, lui seul fume sa pipe. Quelle est donc cette tâche de tirer de la boue la première ignominie venue pour la dorer, la parer, et brûler devant elle des débris de sceptres, des parchemins de nobles, des lettres de femmes? Kean menait en vérité une fort mauvaise vie, et plusieurs volées de bois vert, plusieurs coups de poings, partis de la Cité, lui rappelèrent la politesse qu'il devait au public. On escalada plus d'une fois le théâtre pour lui chatouiller l'épine dorsale, et ses épaules mortifiées avaient peine à porter le lendemain le manteau d'Hamlet. S'il y avait un acteur honorable à représenter, c'était Garrick. Quant au prince de Galles, il lui prenait parfois l'envie d'appeler Kean, qui venait très volontiers faire le bouffon devant son altesse, et se trouvait fort honorablement payé par quelques bouteilles de vin et quelques guinées.

Cela dit, nous conviendrons que la pièce de M. Dumas est entraînée dans ce mouvement dramatique dont il a le secret. Tout en s'indignant, on s'amuse, et les scènes ont un tour de rapidité qui étourdit; pourtant çà et là l'éblouissement cesse, et la tirade haineuse, rarement française, traduit les vives rancunes de l'auteur. Le journalisme est fort mal traité, et la critique taxée d'impuissance; ce qui est injuste ou au moins déplacé, car M. Dumas est maître dans la littérature d'une assez belle position, qu'il s'est faite avec le secours ou malgré les persécutions de la presse. Dans un cas il doit afficher de la gratitude, dans l'autre de l'indifférence et non de la haine. M. Dumas, en intitulant son œuvre : *Kean, ou désordre et génie*, semble vouloir séparer le talent de la bonne conduite. Mais Corneille n'était pas un dissipateur, pas plus que Racine et Boileau; pas plus que Molière, dont la maison n'était troublée que par les méchancetés de sa femme; pas plus que Voltaire enfin, qui a fourni une si longue carrière de génie et de fortune, vendant très bien

ses livres, et plaçant bien son argent; pas plus que Talma, qui a vécu honorablement, et n'a jamais été relevé ivre-mort par la garde. On essaierait même en vain de voir dans Kean la personnification de Frédérick, chargé de le représenter. Frédérick, à part la plaisanterie d'une prise de tabac offerte au souffleur, plaisanterie de jeunesse et oubliée, n'a pas mal fait ses affaires; il vient, dit-on, d'acheter une maison de campagne, et tout Paris le rencontre dans un phaëton traîné par deux extraits de chevaux, ce qui dénote du bien-être et de l'aisance.

La pièce de M. Dumas a été très applaudie; nous désirons qu'elle lui rapporte beaucoup d'argent, car nous aimons à voir la littérature s'honorer par de légitimes salaires. Frédérick peut s'attribuer une belle part de ce grand succès : il a été tendre, passionné, fougueux, intelligent, et s'est emparé en maître de son public. Nous ne lui savons aucun gré des variétés de costume qu'il endosse. Ses robes de chambre sont atroces, ses pantoufles immondes, sa redingotte de velours déplorable, et son toupet gigantesque. Tel est l'homme : trivial et distingué, commun et digne. Mlle Atala Beauchêne avait tout simplement ignoré jusqu'ici qu'elle était une fort bonne actrice. Elle doit le savoir à présent qu'elle a joué le rôle d'Anna Darby avec une sensibilité et une distinction remarquables : ce n'est pas du progrès, c'est de la révélation.

Gymnase Dramatique. — *L'Hérétique*, par MM. Bayard et de Comberousse. — Si l'on veut savoir ce que c'est qu'une salle de spectacle en temps de peste, une salle cholérique, il faut entrer dans le désert du Gymnase depuis qu'il donne cet *Hérétique*, dont l'affiche est composée avec des caractères allemands. Bouffé est fou sans doute, puisqu'il consent à représenter ce Méphistophélès acharné après l'ame d'une pauvre fille qu'il veut jeter en enfer. Il y a toujours une espèce de conscience publique qui apprécie tout de suite les turpitudes dramatiques : dès la seconde représentation, on s'est entendu dans Paris pour ne pas voir cette pauvreté fantasmagorique, dont nous dirons, pour répondre aux provocations teutoniques de l'affiche : *In deutsche oder in franzosiche diese stücke ist schlecht.*

CHANSON, PAR M. HENRI BLAZE; MISE EN MUSIQUE PAR M. MEYERBEER.

Voici encore une composition charmante que M. Meyerbeer vient d'écrire tout exprès pour cette *Revue*. Nous laissons à nos lectrices le soin d'apprécier cette musique; nous craindrions, en l'analysant, d'enlever quelque chose de la mélancolie et de la grace qu'on y respire à chaque note. La critique serait mal venue à vouloir toucher à de pareils morceaux, trop fins, trop délicats, trop merveilleux pour elle. C'est une vapeur, une harmonie, un son; vous croiriez entendre le bruit des arbres et

des cascades au mois de mai. On ne sait comment nommer de telles œuvres : cela est conçu dans des dimensions trop hautes pour s'appeler un *lied*, comme les compositions de *Dessauer* et de *Schubert;* cela répand trop de mélancolie et d'amour pour être une cantate. Tout s'ordonne avec art et se dispose avec mesure. On ne trouve guère d'effet plus saisissant à la fois et plus simple que cette progression ascendante, qui, partie des premières mesures, se développe insensiblement pour éclater au milieu en glorieuses fanfares, imitant l'explosion du matin dans la nature. L'accompagnement abonde en petites notes charmantes, qui tombent sur le clavier comme des gouttes de pluie et de rosée, en fantaisies dont Weber serait jaloux. Nulle part la musique de M. Meyerbeer n'exhale plus agréablement le parfum des paroles. C'est bien là cette poésie aimable, rêveuse et fraîche, que le jeune auteur de *Margaritus* semble appelé à naturaliser en France. De pareilles compositions, bien qu'elles paraissent d'abord d'un intérêt moindre, servent toujours puissamment à la gloire d'un maître. C'est ainsi que M. Meyerbeer se repose, loin de nous, des fatigues de l'hiver, et prélude à de nouveaux triomphes.

Marguerites de mes prairies,
Mettez ce soir vos beaux colliers,
Vos beaux colliers de pierreries;
Effeuillez-vous, tiges fleuries,
Dans la poussière des sentiers;

Éveillez-vous, blanches clochettes,
Allez, vous dormirez demain;
Gais rossignols, levez vos têtes,
Et dans les blés verts, alouettes,
Commencez l'hymne du matin.

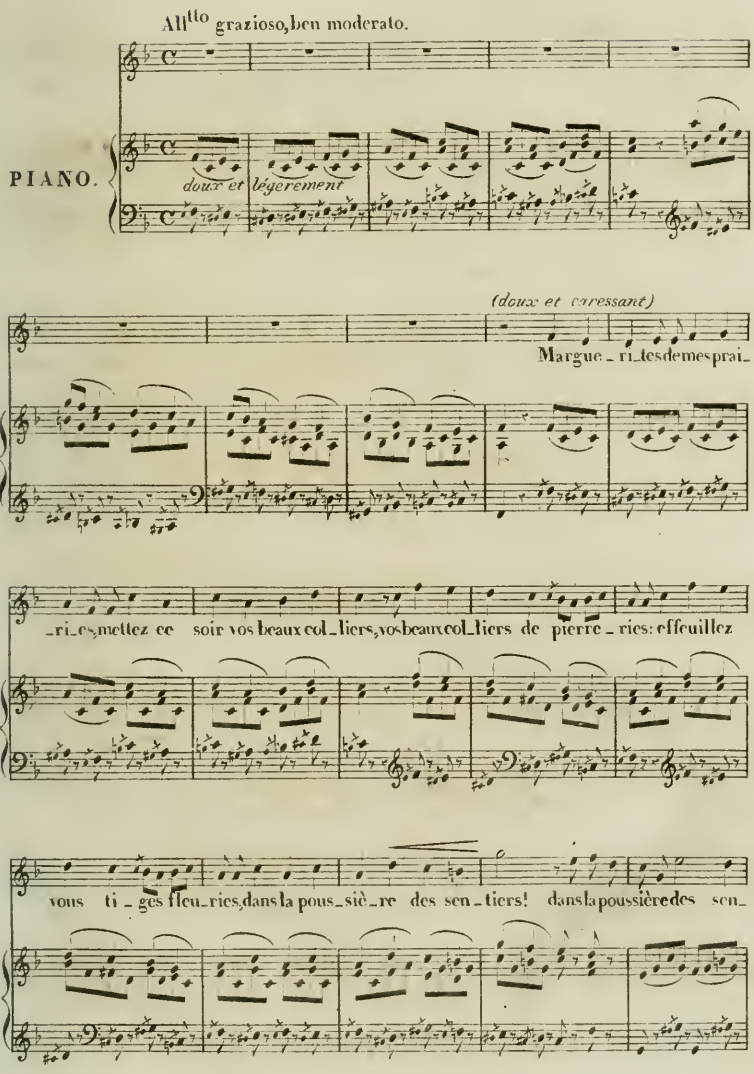
Tombez, ma cascade lointaine;
Clématites de mon jardin,
Et vous, Nature souveraine,
De tous les parfums de la plaine
Embaumez ma couche de lin.

Tombez, tombez, fraîche rosée;
Oiseaux et fleurs, unissez-vous
En des chants de joie insensée,
Car cette nuit, à ma croisée,
J'attends Hermann, mon jeune époux.

FANTAISIE

Paroles de M. Henri BLAZE.

Musique de Giacomo Meyerbeer.



portez la voix

_tiers dans la poussière des sen_tiers

pp

é_veillez vous, blanches clo_chettes, allez, vous dormi_rez de_

crescendo

_main gais rossi_gnols levez vos têtes, dans les blés verts mes a_lou_et_tes, commen_

f

crescendo

_cez l'hymne du ma_tin, l'hym

rallentando poco a

dim

f

f

diminuendo

poco

a Tempo

doux

_ ne l'hymne du ma_tin et et vous

p

p

p

p

ma cas_ca_de loin_tai_ne, vous Clé_ma_ti_tes du jar_din, et vous na_

_tu_re' sou_ve_rai_ne, de tous les par_fums de la plai_ne, em_bau_

_mez ma couche de lin em_bau_mez ma couche de lin

doux et lié

tombez tombez fraiche ro_sé_e, oiseaux et fleurs unis_sez

stringendo un poco
crescendo molto

vous, u_nissez vous, u_nissez vous en des chants de joie in_sen_

crescendo molto

f *doux et léger*

_sé _ _ e car cette nuit à ma croi_sé_e cet_te nuit à ma croi_

f *p* *p*

(avec ivresse)

_sée j'attends Hermann mon jeune é_poux j'attends Hermann mon jeune é_poux, Hermann Her_

cresc. *dimin.* *p*

dimin.

_mann mon jeune é_poux, car cet_te nuit j'attends Hermann j'attends Hermann mon jeune é_

rallentando poco a poco *dim.* *rallentando di più.* *morendo*

_poux! Her_mann! mon jeune é poux Her_mann! mon jeune é_

p *p*

_poux

pp *ppp* *f*

pp *f*

ROYAL ... TUBRY

ALFIERI.

Trois hommes dont le génie devait hâter la chute d'une société vieillie apparurent vers 1749 : l'un en Italie, c'était Alfieri ; l'autre en France, c'était Mirabeau; le troisième dans la rêveuse Allemagne, c'était Goëthe. Chacun de ces hommes, selon la conviction effrayante de notre ère, accomplit sa mission providentielle et mourut en son temps. Est-ce bien providentielle qu'il faut dire ? L'homme ne peut-il choisir la voie où il veut marcher? Ses passions bornées relèvent-elles de la pensée éternelle? Quand il croit céder à son propre entraînement, quand il se fait grand de volonté, ne subit-il qu'une loi indomptable?.... Herder a-t-il dit vrai?

Cette haute question qui renferme le mystère des destinées de tous, Alfieri ne la fit pas. Jamais sa voix ne demanda compte des tristesses de son ame; pourtant il pleura souvent. Il ne cria pas au Seigneur : *La poussière vous louera-t-elle? annoncera-t-elle votre vérité?* Emu des détresses de ce monde où il faisait son douloureux pélerinage, il oublia le monde inconnu. Toutes ses révoltes et ses espérances n'eurent pour objet que de ravir l'homme à la dépendance de l'homme. Que faut-il à l'Italie? Quel don manque à sa beauté? Elle ne peut rêver un soleil plus pur, des horizons d'une magie plus suave. Sur cette terre où fleurit l'oranger, qu'un souffle élyséen féconde et embellit, la vie est bien souvent un souvenir du ciel. Caressé par de chaudes et odorantes émanations, bercé par toutes les mélodies, inondé de lumière, l'homme n'y connaît guère les sévères contemplations; rarement le soupir inquiet de l'infini tourmente

ses années. Son imagination s'exalte pour le génie grandiose de Michel-Ange; mais c'est devant les vierges de Raphaël qu'il espère et qu'il aime. La nature a tout fait pour sa demeure d'un jour. Son besoin, c'est la liberté; les hommes peuvent le satisfaire.

Alfieri le sentit dévorant et sans limites, ce besoin de la liberté. Pour lui, elle respirait tout entière dans les écrits de Plutarque. Il ne possédait l'histoire de la société grecque et de la société romaine qu'entourée d'un reflet poétique. En proie aux illusions de ces temps qui avaient fini, il en espérait le retour. Dans son ardeur pour l'ordre antique des choses, il ne voyait pas que rien de ce qui a été ne peut être encore ; on continue le passé, on ne le recommence pas. Les grandes figures des Timoléon, des Brutus, lui apparaissaient comme les types éternels de l'héroïsme. C'était sous cette forme violente qu'il concevait la liberté. Tourmenté par la conscience d'un bien vainement désiré, il jeta sa malédiction sur les rois. Ce cri d'une ame énergique et sauvage, qui ne voulait d'aucun joug, eut un sourd et long retentissement. Des souvenirs que long-temps la mémoire avait gardés sommeillans ou muets, furent soudain évoqués; sur les lèvres se plaça, à côté des imprécations d'Alfieri, la sombre et majestueuse colère de Dante. On relut Machiavel, on le médita dans une solennelle attention. Plusieurs oublièrent les mélodies amoureuses et délicates de Pétrarque. Dès-lors plana sur les rois une influence ironique et funeste. Alfieri, depuis des années, avait fini sa veille, quand l'Italie secoua ses fers pour en frapper ses maîtres, eux l'envoyèrent à l'échafaud.

Le tribun populaire Mirabeau se plaça tout d'abord au point de vue réel; il ne confondit pas les temps où il vivait avec des temps à jamais accomplis. La tyrannie d'institutions surannées avait avili sa jeunesse; il en prononça la ruine. Sa parole emprunta de ses souvenirs quelque chose de tonnant et d'inexorable; puis il recula devant son ouvrage. Ces majestés évanouies de patriciens et de rois attendrirent ses ressentimens; il les prit en compassion, on oserait presque dire en amour; et, pour les ranimer, il voulut arrêter cette ère des peuples qui s'avançait formidable et rapide; elle l'écrasa dans sa course : les destinées de Mirabeau étaient finies.

Etranger aux ivresses de la colère et de la haine, Goëthe vit avec un calme dédaigneux l'effroi qu'inspire à des créatures bornées la puissance d'autres créatures non moins bornées, non moins dupes d'une volonté d'illusion. Il savait tout ce qu'il y a de faiblesse dans les moyens, de vanité puérile dans les efforts; la foi sociale n'était pas la sienne. Tant de races effacées, tant de cultes naguère pompeux et triomphans, entraînés dans

le mystérieux écoulement des âges, voués à la curiosité inquiète ou méprisante d'autres sociétés, voilà ce qui le fit rêver. Goëthe se traîna tout jeune dans la lente agonie de l'ennui; il expia les appels d'une science orgueilleuse et vaine par les déchiremens du doute. Aux prises avec cet ennemi, il laissa échapper une plainte lamentable et mit à nu le mal sombre de son ame; ce mal était le mal de tous. Lui se rasséréna; il s'établit dans ce doute, objet sacré de ses premières terreurs : le doute devint pour lui un état heureusement animé. Une fois désintéressé de sa propre souffrance, Goëthe est vraiment artiste; il peut, au gré d'une fantaisie admirable dans ses formes diverses et dans sa vérité profonde, évoquer tout un monde. L'inspiration qui ne jaillit pas de ses souvenirs, l'émotion absente de son ame, il la demande à l'étude, à la méditation. Fort de son observation, fort surtout de son calme intérieur, Goëthe n'altère jamais la réalité des temps et des personnages, pour mettre en saillie une passion absorbante et personnelle. De là ces figures savamment peintes et continuées dans des nuances infinies.

Rien de tout cela n'est Alfieri. Ce regard de paisible et lumineuse investigation que l'artiste allemand promène sur les hommes, dont il éclaire leur conscience, est inconnu au poète italien. La liberté fut la conviction ardente et sévère d'Alfieri; elle troubla son instinct moral, mais elle fit son génie. Dédaigneux de ces vies de poètes dépensées en rêveries ascétiques ou amoureusement plaintives, il voulut influer sur les grands intérêts de l'homme. Ses moyens pour atteindre ce but ne furent jamais le résultat de combinaisons profondes; souvent même il fit de ces moyens une application fausse et détournée de la morale. L'expression d'un besoin social domina toutes ses productions; expression exagérée sans doute, quand on la met en face de la réalité vivante, mais expression toujours consciencieuse et par cela vraiment ennoblie. Ce fut sous la surveillance jalouse d'une passion solitaire et sans frein qu'Alfieri négligea l'étude et l'inspiration des temps; lui-même posa des limites étroites à son génie. Citoyen de la Rome des Gracques, il eût fait pâlir sous l'éclair de sa parole les patriciens les plus altiers; sujet honteux, mais révolté d'une chétive principauté d'Italie, il prit la scène pour son forum et la remplit de ses sauvages ardeurs. Pas de puissance qu'il ne bafoue et n'injurie, à la face de laquelle il ne jette l'écume de sa colère. Quelquefois il prête aux rois eux-mêmes la profondeur de ses mépris; alors cesse toute illusion : la vérité du dialogue et du personnage se perd dans l'emportement du poète. Jocaste, voulant détourner Polynice de ses projets contre Etéocle, s'écrie : « O trône cruel, es-tu autre chose qu'une injustice antique, toujours soufferte et toujours

plus abhorrée? » Que Mme Roland, qu'Éléonora Pimentale, tiennent ce langage, il est vrai; mais dans la bouche de la reine de Thèbes, l'invraisemblance est choquante.

La civilisation, les mœurs des temps modernes, ne sont pas moins méconnus dans la presque totalité des sujets qu'a poétisés Alfieri. Grecs, Romains, princes, guerriers du moyen-âge, tous expriment la pensée du poète dans une langue qui est la sienne. Si les noms étaient changés, si l'on supprimait quelques détails semés çà et là, il n'y aurait pas de raison pour qu'on ne fît l'action antique contemporaine de notre société. Le caractère du siècle et de la nation où il prend ses personnages, ne l'inquiète que peu. D'où est Agis? Sparte avait-elle des discoureurs? Ses Brutus ne diffèrent guère des Brutus de la tragédie française. Et Almachilde et Ildovald? Leur amour est bien pur, bien délicat: on dirait presque les héros de *Clélie* et de *Cyrus*. Où sont les traits des vainqueurs sauvages de l'Italie? Ont-ils assisté aux orgies d'Alboin? Ont-ils bu avec un rire insolent et féroce dans le crâne d'un ennemi vaincu? Les froides solitudes du Nord avaient-elles des fils semblables à ceux de la région où les nuits ont des chants et des fêtes? Almachilde et Ildovald ne sont pas plus des barbares que Bajazet et Orosmane ne sont des Musulmans, que Zamti n'est un Chinois.

Alfieri se mêlait difficilement aux hommes; il vivait moins avec eux qu'avec sa rêverie. Peut-être faut-il attribuer à ce penchant pour la solitude l'extrême simplicité qu'il a mise dans ses conceptions tragiques, le peu de mouvement qui s'y fait sentir, et le nombre borné des personnages. Quatre à six figures suffisent au développement de l'action: jamais il ne va au-delà. L'attention ne se fatigue pas; mais il résulte de cette constante réapparition des mêmes acteurs une sorte d'uniformité solennelle et froide, quelque chose de prévu. On aime assez à flotter entre des incertitudes : s'il n'y a pas émotion de cœur, il y a certainement curiosité, vague inquiétude, désir. Allieri met-il une conspiration en scène, tout se passe entre deux ou trois personnages. L'immense mouvement, la richesse d'émotions excitées par la variété des figures et des passions contraires, par d'habiles incidens, tout ce qui trouble enfin dans *la Conjuration de Fiesque*, dans *les Piccolomini*, reste inconnu à Alfieri.

Alfieri pouvait tout oser. Comment se fit-il l'esclave de la forme française? Y eut-il de sa part impuissance de faire autrement? Pourquoi n'a-t-il pas mis dans ses drames nombreux quelque chose de sa nature inquiète et vagabonde? lui qu'une fièvre d'émotion emportait sur les grandes routes, lui qui traversa deux fois les villes et les déserts avec la vitesse fantastique du coursier de Mazeppa? Où est l'action? Comme,

dans la tragédie française, toutes les ardeurs de l'ame s'épuisent trop souvent en récits. Les dénouemens échappent à l'imitation; ils sont réalisés sur la scène, mais dans une sorte de silence et d'immobilité. Puis, au lieu de ces froids palais, où il devait se trouver bien à la gêne, que ne mettait-il parfois la solitude, avec ses bruits sauvages, ses parfums, son indicible mélancolie? Que ne découvrait-il à nos regards fatigués de décorations factices, une fraîche campagne, éclairée par un pur soleil, animée de laboureurs et de simples jeunes filles? De telles séductions vont, comme un souffle printanier, caresser les besoins sommeillans du cœur, lui rendre la poésie des impressions heureuses. Qui voudrait oublier *Titania* endormie sur un lit de fleurs au doux chant de ses fées? Alfieri n'a-t-il pu un instant se séparer des rois et des reines, pour s'introduire, à tout petit bruit, dans un intérieur modeste, où ne tombent point de paroles déclamatoires? Le docteur Faust oublie son front chauve, ses misères d'orgueil, dans la pauvre chambre de Marguerite. Combien le redouté comte d'Egmont se sent heureux à regarder sa jolie Claire, à écouter son parler si naïf et si bon! Les rois et les grands ne trônent pas toujours.

Alfieri a fait le second *Brutus;* mais il n'y a pas mis Calpurnia inquiétant l'ame ferme de César par d'étranges et sinistres récits : ces guerriers qu'on a vus combattre au sein des nuages, et dont le sang tombait en pluie sur le Capitole; ces spectres, échappés des tombeaux, qui erraient le long des rues en jetant des cris perçans et lamentables; et plus loin, Portia se tenant tremblante sur le seuil de sa maison, pour adresser aux passans quelques questions avides : César est-il au Capitole? A-t-on quelque nouvelle de César? Son trouble est grand : « J'ai entendu un bruit tumultueux comme de gens qui se battent; le vent l'apporte du Capitole. » Admirable Shakspeare!

Où Alfieri est bien lui, c'est dans son rhythme inconnu à l'Italie. Sa fierté hautaine, sa bizarrerie indomptable et chagrine, ses secousses de cœur et sa volonté douloureuse, mais invincible : tout cet ensemble éclate dans ce vers fougueux, violemment brisé, formé de sons rudes, âpres, et souvent difficiles à la prononciation. Cette poésie ne relève d'aucun genre; elle est faite au génie d'Alfieri, à son caprice, à son indépendance; peut-être restera-t-elle unique. Vous y trouvez parfois l'énergie ferme, pittoresque et sombre de Dante, l'éclat sonore de Tasse, mais rarement la mélodie de Pétrarque et la grace ondoyante et fantastique de l'Arioste. « Je remarquai, dit-il en parlant des *iambiques* de Sénèque, que les traits les plus mâles et les plus fiers de ce poète devaient la moitié de leur sublime énergie au mètre brisé et peu éclatant. »

Bien jeune, il galopait, la mort à ses côtés, le long d'un chemin à pic, tout pavé de cailloux; puis, il se donnait, dans une chasse simulée, les fatigues d'une chasse réelle; et, tout couvert de sueur, il courait se rouler dans les eaux de la Doire. Son caractère absolu ôta beaucoup à ses printanières années de leur grace et de leur fraîcheur. Voyez-le à l'académie de Turin, où il est élève. On veut restreindre sa liberté, il la défend; on veut, sous le prétexte de sa grande jeunesse (il n'avait pas quinze ans), qu'il sorte accompagné; il veut sortir seul, comme les autres. Mis aux arrêts, il déclare qu'on peut l'y laisser toujours, bien déterminé qu'il est à user de sa liberté comme auparavant, dès qu'il l'aura recouvrée. Une captivité dont le terme est illimité répond à cette fière protestation. Nulle parole solliciteuse ne sort de sa bouche. Les journées presque entières s'écoulent pour lui dans une muette et dédaigneuse inertie. C'est lui-même qui apprête ses mets. Des amis viennent le voir pour faire fléchir sa résolution; lui, étendu sur un matelas, le cœur plein de larmes, mais les yeux secs et fixés sur le plancher, garde un silence obstiné, comme s'il n'avait que ce moyen pour rester digne et tenir sa plainte secrète. « J'aurais plutôt pourri dans ma prison, que de jamais plier. »

Demandez-lui donc une poésie molle. Sous ses doigts, la lyre virgilienne se briserait bien vite. Les hachures hardies, frémissantes et passionnées que Salvator sème dans ses tableaux, Alfieri les sème dans son inspiration. C'est à Asti, au froid soleil de l'Italie du nord, qu'est éclose son ame, que s'est développé son front pâle et hautain. Ses cheveux même ont une couleur étrange; ils ne sont pas noirs, ils ne sont pas non plus les flots d'or du poète : il sont roux.

Le voilà à seize ans. Que sait-il? A peu près rien. Des études mal dirigées l'ont laissé ignorant et plein de dégoût pour tout ce qui ne parle pas à sa dévorante activité. Une définition de physique est pour lui chose impossible à retenir. La géométrie ne lui sourit pas davantage; jamais il n'a pu comprendre la quatrième proposition d'Euclide. De l'italien? il en sait si peu, que l'Arioste et Pétrarque sont pour lui inintelligibles. D'ailleurs, à quoi bon l'italien? le français, établi comme langue élégante à la cour et à la ville, suffit de reste à son insouciance. Où s'arrête donc sa nullité? Eh! mon Dieu! où finit le sérieux. Alfieri manie un cheval avec une grace merveilleuse; le luxe de ses habits est tout-à-fait de bon goût; il peut, sur ce point et sur sa tenue à cheval, défier de hautes rivalités. Ses huit chevaux ont la plus belle ardeur. Il lui a pris fantaisie d'avoir un carrosse, il l'a eu. C'est ici qu'il faut relever l'existence puérile d'Alfieri par de charmantes délicatesses de cœur. Le matin, avec les An-

glais, ses riches connaissances, il faisait parader ses chevaux et lui-même paradait dans ses beaux habits de soie; mais l'après-dînée, il mettait le plus grand soin à cacher la parure extravagante du matin : n'était-ce pas à cette heure que ses amis pauvres venaient le voir? La pensée de ses amis à pied l'empêcha même de monter jamais dans son carrosse.

Tout à coup il se trouve si las de l'uniformité de ses sensations, qu'il en appelle d'autres. La fureur des voyages le saisit. Le voilà sur les chemins. Il n'étudie rien, ne voit rien, ne prend cœur à rien; il court, non avec le désir de s'instruire, mais pour apaiser une jeunesse que tourmentent des forces inutiles. S'il voit quelque chose à Florence, c'est le tombeau de Michel-Ange. Ce tombeau le fait rêver; pour la première fois il comprend que l'homme destiné à se survivre dans une œuvre de génie a seul connu la véritable grandeur. Cette impression isolée passe vite. A Rome, Saint-Pierre l'attire; il visite ce temple deux fois par jour. Le calme solennel du lieu, ce qu'il contient de grandeur, de mélancolie et de mystère, agit sur cette ame en détresse. Il y a là pour elle de doux apaisemens. Le carnaval de Naples sera brillant, il s'y élance; il essaie de tout et se fatigue de tout. Seul, il montre à l'Opéra une figure morne et douloureuse : ces sons gais le font souffrir. La mer plaît à sa tristesse; il erre de longues heures sur la plage soupirante. Le mouvement éternel et bruyant de cette onde répond aux vains mouvemens de son cœur, et les calme quelquefois. Toujours inquiet, toujours avide de changement, toujours sous la loi d'une attente menteuse, il court à Venise. Ce n'est que cela! dit bientôt son regard abattu. Quelques années plus tard, Goëthe écrivait de cette même ville où il avait vu les splendeurs d'une fête religieuse : « Je me suis trouvé heureux d'être accouru du nord pour assister à cette cérémonie. » Alfieri était de ces pauvres créatures qui épuisent bien vite dans le néant du désir l'émotion que d'autres gardent à la réalité, pleine de fraîcheur et d'énergie; quand cette réalité lui apparaissait dépouillée de son auréole, il n'avait pour elle qu'une surprise dédaigneuse ou navrante. Venise le voyait des journées entières dans la rêverie et les pleurs; il dormait aussi; de temps en temps il échangeait des signes, quelques mots rares, avec une jeune Vénitienne placée en face de sa fenêtre; elle n'avait pour lui qu'un attrait, celui d'être femme. Tout enfant, à huit ans, son regard suivait avec une tendresse ineffable les mouvemens des novices des carmes; un instinct de cœur lui faisait aimer ces jeunes et purs visages, *peu différens des visages de femme*. Byron avait aimé d'amour Maria Duff, qu'il n'avait pas huit ans.

Avec un cœur plein de besoins, Alfieri reste solitaire; son extérieur sauvage et hautain éloigne de lui les êtres même qu'appellerait sa ten-

dresse. « Je n'aurais voulu plaire qu'aux femmes pudiques et modestes, et, malgré moi, je ne plaisais qu'aux effrontées. »

Toujours emporté loin des lieux où tout autre aurait aimé à vivre, Alfieri vient en France, il est à Marseille, les jours lui sont bons : « J'avais trouvé un petit endroit fort agréable sur une langue de terre placée à droite hors du port; en m'asseyant sur le sable, le dos appuyé contre un petit rocher, qui empêchait qu'on pût me voir du côté de la terre, je n'avais plus devant moi que le ciel et la mer. Entre ces deux immensités, que les rayons d'un soleil couchant embellissaient encore, je passais à rêver des heures enivrantes. Là, je serais devenu poète, si j'avais su écrire dans une langue quelconque. »

Jetée négligemment dans son récit, cette pensée y reviendra douloureuse. L'homme qui, plus tard, fut le grand poète de l'Italie, ne savait alors qu'une langue, celle de la France, et il détestait cette langue. Il est curieux de remonter aux causes de cette haine; elles sont misérables et bien indignes d'Alfieri : il les subit néanmoins dans toute leur influence.

D'abord il eut un maître de danse français, nul et grimacier comme la plupart de ces êtres dont l'intelligence est dans les jambes. La grace manquait à Alfieri, indépendamment de son mépris pour cet art de *marionnettes*. Il abandonna les leçons sans avoir pu apprendre le *demi-menuet*, perfectionnement obligé de la belle éducation d'alors. Les efforts d'Alfieri avaient-ils été grands? il ne le dit pas; mais ce qu'il dit, c'est qu'après cette tentative avortée, le seul mot de danse le *faisait frémir et rire en même temps*. Est-il bien vrai qu'Alfieri dédaignât sérieusement la danse pour elle-même? lui qui, plus tard, alors qu'il brisait avec sa patrie, avec les rois, contre lesquels il venait de lancer son fameux livre de la *Tyrannie*, portait *l'uniforme du roi de Sardaigne*, quoique hors du pays et du service depuis quatre ans, parce qu'il lui semblait que cet uniforme lui donnait une tournure *plus leste et plus gracieuse*. Alfieri, vous auriez aimé la danse si vous y aviez réussi.

Voulez-vous une peinture du Paris d'Alfieri? elle n'est pas flattée : « Ce fut au mois d'août, entre le 15 et le 20, par une matinée sombre, froide et pluvieuse, que j'entrai à Paris, par le misérable faubourg Saint-Marceau. Je quittais le ciel enchanté de la Provence et de l'Italie, et je n'avais pas vu de brouillards aussi épais, surtout dans cette saison. En m'avançant dans le tombeau fétide et fangeux du faubourg Saint-Germain, où j'allais habiter, mon cœur se serra, et je n'ai jamais éprouvé de ma vie une impression aussi pénible pour une si petite cause. Que d'empressement, que de désirs, que de folles illusions m'avaient fait accourir dans ce cloaque ! En descendant à l'auberge, je me trouvai entière-

ment désenchanté; et si la honte ne m'avait pas retenu, je serais reparti à l'instant. »

Alfieri ne peut supporter non plus *l'architecture barbare et chétive, l'éclat ridicule et mesquin des maisons qu'on décore du titre d'hôtels, de palais.* Les femmes ont le *visage plâtré; elles sont fort laides.* D'autres causes durent fortifier les dédains d'Alfieri, le mépris négatif de Louis XV, par exemple. On présenta le jeune étranger au plus insouciant, au plus égoïste des hommes; un regard de complète indifférence tomba sur lui. Alfieri se plaint, avec une amertume déguisée, de cette réception. Pourquoi s'en plaindre? Ce roi, du moins, différait des autres rois. Alfieri n'avait-il pas dit, après avoir vu quelques souverains d'Italie : « Depuis lors, j'ai compris clairement que tous les princes ensemble n'ont qu'un même visage. » A ce tort, qui aurait suffi de reste à l'Italien pour lui gâter et Paris et la France, s'en joint un autre non avoué, mais poignant. Cette France, hautement détestée, il la trouve dans ses souvenirs, dans la langue qu'on parle autour de lui, dans la sienne propre; il ne put même échapper à son joug quand il se fit poète: la France le poursuivit, l'étreignit, le fit son esclave. En vain il protesta contre l'imitation française, en vain il prétendit à une originalité absolue; l'imitation se tint assidue à côté de l'inspiration, souvent elle l'enveloppa. Il ne fit pas des vers alexandrins; il ne fit pas ses vers libres dans cette langue, qu'il trouvait dure, sans éclat et sans mélodie; mais la forme dramatique française devint la sienne. Ce que la poésie des temps homériques avait de large, de naïf, et d'inspiré, lui resta inconnu; il s'immobilisa en quelque sorte. « Alfieri, dit M. Villemain, n'a pas une innovation d'idées, il n'a que l'innovation d'un sentiment qui lui est propre. »

Plus de France pour Alfieri, c'est l'Angleterre. D'abord il se prodiguera au monde, puis il retournera bien vite à ses habitudes indisciplinées. Les femmes de cette région ont pour lui un grand charme de modestie, de fraîcheur reposée; mais, dans son admiration tranquille, il ne sent que malaise auprès d'elles. Le parler rapide, à demi exprimé, tout d'entente circonscrite, les graces convenues d'un salon, le gênent : il ne dit rien à propos, ou il dit mal. Pénétré de son inconvenance, il rompt pour son compte avec les assemblées, les soupers, les bals. Seulement il a l'honneur de conduire tous les soirs, à la porte des plus brillans hôtels, un ami, son compatriote, fort épris de tout ce qu'Alfieri néglige. Pendant que l'ami fait distribution de fades et outrés sentimens, Alfieri, transformé en cocher, attend patiemment, sur le siége de sa voiture, que l'ennui ou le jour lui ramène son compagnon.

Après un séjour en Hollande, il retourne en Piémont. Là il fait quel-

ques études *françaises*; ne passons pas légèrement sur ce mot. En traversant Genève, il avait acheté J.-J. Rousseau, Montesquieu, Helvétius, Voltaire peut-être, ou du moins son théâtre. Rousseau ne satisfit aucune de ses exigences : l'*Héloïse*, surtout, lui déplut fortement; il y trouva tant de recherche, tant d'affectation, tant de chaleur de tête et de froideur de cœur, qu'il lui fut impossible d'achever le premier volume. Pourtant, cette même *Héloïse* avait fait oublier à la princesse de Talmont un bal de grand éclat : toutes les femmes s'étaient, dans le temps, pâmées à la lire. Helvétius affecta péniblement Alfieri : la poésie de Voltaire lui sembla monotone ; il admira Montesquieu. Mais le livre qui répondit vraiment aux besoins de son ame, ce fut Plutarque. « Je lus jusqu'à cinq et six fois les vies de Timoléon, de César, de Brutus, de Pélopidas, avec des cris, des pleurs et de tels transports, que j'entrais presqu'en fureur. » A ces frénésies d'admiration succédaient des désespoirs furieux : « Je me retrouvais né au Piémont, et dans des temps, et sous un gouvernement où il était impossible de faire quelque chose de grand, où l'on était réduit à penser et à sentir inutilement ! »

Le supplice d'une vie inutile remet Alfieri sur les grands chemins : quand le vague de sa pensée tourne à l'ennui, il ouvre Montaigne, et lit çà et là quelques-unes de ces pages de gracieuse impression ; le décousu de Montaigne allait à la paresse ignorante d'Alfieri. Ces citations grecques, romaines, reflet adouci de Plutarque, n'avaient pas avec lui un accord moins merveilleux : la liberté s'y montrait comme dans le lointain d'un horizon voilé; mais son œil audacieux écartait les voiles. Suivons quelques traces de sa course. La gloire de Marie-Thérèse est pour lui d'un si faible intérêt, qu'il prend Métastase en dédain, parce qu'il l'a vu baiser fort respectueusement la main de l'impératrice. Ce souvenir ne contribua pas peu à détourner Alfieri de la poésie cadencée et soupirante : il ne sent que rage à l'aspect de Frédéric-le-Grand, qui avait fait de ses sujets autant d'esclaves, et de son royaume un vaste corps-de-garde. Goëthe, apprenant la mort de Frédéric, écrivait : « Quel calme règne, quand on a déposé un homme de cette trempe dans le lieu de l'éternel repos ! » Alfieri aurait répondu à l'admiration de Goëthe par le *rire d'épaules*, familier au marquis de Mirabeau : c'est qu'Alfieri n'avait pas l'intelligence nette de ce qui était hors de lui.

Le Danemarck et la Suède fixent un instant son humeur inquiète : il sent vaguement la grandeur mélancolique de cette nature du Nord. Tout à coup il s'abat sur Saint-Pétersbourg. Là, il ne veut voir personne, pas même la *Clytemnestre philosophe*, comme il appelle heureusement la *grande Catherine*. S'enfuyant de la ville des marais, il traverse

l'Allemagne, la Hollande, et retourne à Londres. Pendant ces excursions fougueuses, on ne voit jamais Alfieri chercher aucune trace de ce qui fut, ranimer dans son imagination quelques êtres qui ont fini. Chateaubriand, sur la rive du Jourdain, ravit au fleuve sacré de frêles et plaintifs roseaux. Byron cueille des roses qui ont fleuri dans le jardin de Gibbon, et une petite branche d'un des acacias sous lesquels l'historien s'était promené la nuit d'été qui avait vu terminer son œuvre, et où il avait senti des émotions si humbles et si mélancoliques. Alfieri ne s'intéresse à rien : il ne veut que secouer la pesanteur du repos, changer de lieu, tromper l'ennui de l'ame par la rude agitation du corps, échapper à une vie de stupide engourdissement ou de frénésies sans objet. Pourtant il y avait dans cet être une haute exaltation de tendresse; des noms d'hommes sincèrement aimés s'échappent de son cœur : don Joseph d'Acunha, le comte Tana, Gori, si profondément regretté; Caluso, qui devait l'assister à sa veille de mort.

Quelques figures de femmes apparaissent çà et là dans la vie d'Alfieri. Il les aime à sa manière, avec un emportement qui tient du délire, une sévérité d'exigence où se mêlent néanmoins bien des graces de cœur. Lord Byron a souvent été comparé à Alfieri. Il y a vraiment des rapports singuliers entre ces deux natures d'homme; c'est par les côtés imparfaits qu'ils ont surtout de la ressemblance. Les *rages silencieuses* de Byron ont été les *rages silencieuses* d'Alfieri. Mêmes ivresse de colère et d'indépendance; mêmes saillies d'avarice, même débordement de passions sans frein; les besoins de la chair ignoblement assouvis par tous deux; puis encore cet asservissement secret à l'opinion quand la vanité et non la morale s'y trouve intéressée.

Mais Alfieri a dans ses relations amoureuses une chaleur de dévouement, une constance de désirs, un empressement de soins délicats, qui, chez Byron, au contraire, tournent à l'ironie : « Je m'escrime de toutes mes forces pour apprendre à doubler un schall, et m'en tirerais à l'admiration générale, si, par malheur, je ne le doublais pas toujours à l'envers. Parfois aussi je confonds les schalls et en emporte deux, ce qui déconcerte tout le bataillon des *serventi.* » Alfieri fait oublier ses fantaisies sensuelles par ce qu'elles ont de rapide et d'instantané. Ce n'est pas sans répugnance qu'il se sépare de son ame pour entrer dans la région toute salie de voluptés égoïstes et brutales. La légèreté même avec laquelle il parle de ses honteuses liaisons n'est pas exempte d'amertume. Jamais il n'y a divorce absolu entre l'être intelligent et l'être immonde. Byron, lui, se plie à ces nécessités d'une façon tout unie, ostensiblement gaie. Son ton a une grace négligée, leste, bouffonne; il esquisse la figure de ses favorites à la manière large de Rubens : un trait les met sous vos yeux.

On ne voit jamais les passions d'Alfieri se dénouer d'elles-mêmes; jamais il n'y a de ces sécheresses subites, inouies, dont on a parlé dans un roman de nos jours. En Hollande, sa maîtresse est forcée de rejoindre son mari; il veut sincèrement se suicider. Don Juan d'Acunha le sauve de sa propre fureur. Une grande passion l'absorbe à Londres; elle se développe dans un drame auquel il ne manque qu'un dénouement élevé. Le mari outragé se bat contre l'amant; puis, repoussant de sa maison la femme qui l'a trahi, il demande le divorce. Alfieri épousera cette femme délaissée, il lui rendra l'honneur qu'une tendresse imprudente lui a ravi. Soudain il passe de l'adoration au mépris et à la rage; cette femme lui a fait une révélation inouie!... Elle s'était endormie sur le sein d'un jockei!... le jockei de son mari; de grossières voluptés avaient enivré cette créature à laquelle il croyait insuffisans ses respects et ses larmes, pour laquelle il regrettait sûrement d'être moins qu'un Dieu!... L'indignation d'Alfieri calmée, il lui sait gré de sa loyale ouverture. Bien sûrement il ne l'épousera pas; mais son affection la protégera contre l'insulte. Il n'avait pas épuisé la souffrance. La lecture d'une feuille publique de la veille qui contenait le fait dans sa dégoûtante vérité, l'arrache à sa dernière illusion. Tout Londres était instruit quand elle avait parlé. D'abord, il l'accable d'outrages; puis, il la revoit tous les jours, il l'accompagne dans diverses excursions, frémissant de sa honteuse faiblesse et n'ayant pas la force de rompre le charme. Vingt ans après cette séparation, le hasard la lui fit rencontrer : son émotion fut si forte, qu'il ne put se défendre de lui écrire.

Ce fut du sein d'un autre amour honteux qu'Alfieri sortit poète. Après des courses en France, en Espagne, en Portugal, de retour à Turin, il s'éprit d'une femme, haut placée par sa naissance, mais si mal famée, qu'il mettait à ses pieds des adorations que le dégoût et le mépris entachaient de fureurs. Une fuite, rendue vaine par un lâche retour, le livre au désespoir. La démence ou la mort le menace. Un parti violent flatte son orgueil; il coupe une *belle tresse de ses cheveux roux* qu'il envoie à un ami avec la promesse écrite de rompre un joug déshonorant. Dès-lors, il reste chez lui à pleurer, à rugir. Quand le besoin de courir chez cette femme devient irrésistible, il se fait attacher à son fauteuil, et il ne se débarrasse de ses liens que lorsque sa volonté est revenue calme et sûre. Deux mois de solitude et d'ennui substituent la folie de la poésie à la folie de l'amour. Il veut être poète, il le sera.

A d'autres la pitié, Alfieri étonne. Tout ce que peut une volonté qui ne s'égare pas dans l'illusion absolue, il le réalise; jamais on ne vit de persévérance plus obstinée, plus inébranlable; jamais homme ne prouva

mieux ce qu'on trouve de puissance inconnue dans une idée solitaire. Il fait à grands frais de temps, de labeur, d'excitation, quatorze vers détestables, puis des scènes; c'est une initiation. Deux mauvaises tragédies qu'il fait jouer l'engagent, comme il le dit, envers le public et envers lui-même. Il écrit en français *Philippe* et *Polynice*, ses deux premières tragédies avouées. Mais ce n'est pas à la France qu'il destine ses fiers enseignemens, c'est à l'Italie, à l'Italie si long-temps dédaignée et qu'il aime maintenant. Le voilà à l'étude de l'italien. Quand il le sait un peu, il traduit en une mauvaise prose italienne la prose française de ses deux tragédies. Épris de cette langue nouvelle, il court en Toscane s'enivrer de la mélodie des accens comme d'autres s'enivrent de cet air embaumé. Là, pendant un an, il essaie des vers qu'il lit au comte Tana. Pendant un an, des critiques humilient son orgueil sans rien ôter à son ardeur. L'obstacle n'était pour cet homme de forte résolution qu'un âpre, un incisif aiguillon. Enfin un jour, il se trouve poète : le comte Tana a loué son dernier sonnet!

La liberté, l'amour, la gloire, résument la destinée d'Alfieri. Ce fut à Florence qu'il connut Héloïse de Stolberg, comtesse d'Albany. Mme d'Albany était l'épouse du prétendant Charles Édouard Stuart. Alfieri avait vu la comtesse dans le monde, entourée de l'éclat d'un grand nom et d'une belle fortune, vraie reine d'Angleterre pour l'Irlande opprimée. Sa plus dangereuse séduction n'était pas là. Il la vit chez elle dans toute la sainteté de sa vie; il la vit courbée sous la loi d'un vieux mari, plein de noirs chagrins, brutal au commandement, qui ne se consolait de la perte d'un trône qu'en s'enivrant chaque jour. Objet d'effroi et de dégoût pour toute sa maison, le descendant des Stuart pouvait encore se réfugier dans la patience miséricordieuse de sa femme. Ce fut bien alors qu'elle apparut sous ses traits d'ange à Vittorio Alfieri. Alors il vit mieux ses yeux noirs *pleins de feu et de douceur*, son front plus charmant sous ses beaux cheveux blonds que sous le diadème de reine. La pensée de la jeune femme, loin d'affaiblir ses élans poétiques, leur donna une activité plus énergique; c'est que Mme d'Albany pouvait entendre l'homme qui lui était cher, lui parler d'autre chose que de ses perfections. Loin de l'endormir dans une fade oisiveté, elle ouvrait à son génie des horizons infinis : les illusions d'Alfieri étaient ses espérances.

Toutefois un obstacle s'opposait à la libre inspiration du poète, cet obstacle venait de son pays. Aucun sujet du roi de Sardaigne ne pouvait s'absenter de la patrie sans l'autorisation royale écrite; il ne pouvait non plus faire imprimer un livre en pays étranger, sans l'avoir soumis à la censure du Piémont. L'infraction à ces lois pouvait entraîner la saisie des

biens, la perte même de la liberté, si le coupable osait reparaître en Piémont. Alfieri ne voulait pas d'entraves au développement de sa pensée. La mesure dans l'expression lui était impossible : il fallait qu'en parlant d'un roi, il pût verser sur lui ce mépris féroce de la société romaine; qu'il en fît selon la tradition, plus souvent encore selon sa colère poétique, un être lâche ou froidement scélérat. Schiller voulait changer le cœur des rois, Alfieri ne voulait que les maudire. Impatient de s'affranchir, il entame une négociation avec sa sœur et le mari de sa sœur, pour faire à la première une donation de tous ses biens, moyennant une somme de 100,000 francs une fois payés. Cette affaire lui enlevait la moitié de ses revenus, elle se fit néanmoins avec une lenteur rebutante. Au moment où Alfieri avait signé l'abandon de tout sans avoir reçu aucune somme encore, les lettres sont interrompues. Il se croit trahi. Dans cet avenir où il avait d'abord placé les nobles espérances du génie, il ne voit plus que l'affreuse misère. Quelles seront ses ressources? Quel sera son métier? La poésie ne s'offre point à lui; ce serait la profaner. Il ne trouve point de métier plus conforme à sa nature, que celui de *dompteur de chevaux*. Selon lui, ce métier est un des moins dépendans; il n'est pas incompatible non plus avec la destinée de poète, « d'autant qu'il est plus facile d'écrire des tragédies dans une écurie qu'à la cour. » Heureusement que cette méchante ressource ne fut pas la sienne.

Echappé à ses inquiétudes, Alfieri se remet au travail. Les tragédies vont se multipliant dans sa tête et sur le papier. Il ne se lasse pas d'inventer, d'effacer, de perfectionner. Plus de découragemens, sa vie a un but. Cette patience d'exécution est encore un des traits qui distinguent Alfieri de Byron. Quatre fois Alfieri refit les vers de son *Philippe*, deux fois il refit sa *Sophonisbe* tout entière. Demandez un effort de ce genre au poète anglais, il répondra : « En poésie, je suis comme le tigre; si je manque le premier bond, je m'en retourne grommelant dans un autre. » Alfieri, il ne faut pas l'oublier, avait la langue et la forme à conquérir, et il ne faisait pas de la poésie comme l'oiseau chante, comme l'arbuste pousse ses fleurs.

Vers la fin de 1782 à Rome, Alfieri avait versifié, en dix mois, sept tragédies; il en avait corrigé quatorze : il se croyait alors un des premiers hommes du monde. De grands seigneurs, des femmes d'un haut rang, jouaient avec lui quelques-unes de ses tragédies. Au commencement de 1783, il fait imprimer les quatre premières. Sa vie à Rome était douce et belle; il travaillait le matin; puis il parcourait les immenses solitudes des environs de Rome : solitudes « qui invitent à pleurer, à méditer et à faire des vers. » Ses soirées s'écoulaient auprès de Mme d'Al-

bany ; à onze heures, il s'en retournait dans sa villa Strozzi. Alfieri ne travaillait que le jour. Son inspiration poétique s'affaiblissait en même temps que les clartés du soleil, elle s'éteignait dans les froides ombres de la nuit. Les vents, les changemens de saison, lui étaient funestes aussi : c'était alors une inertie singulière. Pour qu'il eût toute la vigueur de ses moyens, il fallait que la nature elle-même déployât tout son luxe de lumière et de végétation, ou bien qu'elle se reposât de son mystérieux labeur.

L'intérêt de Mme d'Albany exile Alfieri des lieux qu'elle habite. Il erre le plus misérable des êtres en différentes villes d'Italie, sans but, sans autre pensée que celle de son malheur. Comment tromper son désespoir? Goëthe s'en serait séparé après l'avoir écrit. Alfieri avait bien un autre moyen. Il court en Angleterre, y achète des chevaux. A mesure qu'ils meurent, l'amant désolé en augmente le nombre; il s'arrête à quatorze : autant de chevaux que de tragédies. Les *quatorze amis*, comme il les appelle, et les lettres qu'il écrit à Mme d'Albany, lui rendent les jours supportables. Quand il voulut quitter l'Angleterre, ce ne fut pas chose facile que d'emmener les quatorze amis. « L'un toussait, l'autre ne voulait pas manger; celui-ci devenait boiteux, les jambes de celui-là enflaient. » La traversée de la mer et le passage des Alpes donnèrent des angoisses à Alfieri. Du reste, ni soins paternels, ni argent, ni hommes, ne furent épargnés pour faciliter aux *amis* la sortie des Alpes: aussi très satisfait de la réussite, il est bien près de se mettre au-dessus d'Annibal.

Deux ans se passèrent pour Alfieri dans des tristesses infécondes. La vue de Mme d'Albany le rendit à la poésie. *Agis*, *Sophonisbe* et *Myrrha* furent ajoutés aux quatorze tragédies. Plus tard, il composa les deux *Brutus*. Les tendresses de cœur, on le voit, firent autant que la liberté la destinée poétique d'Alfieri. Sous l'influence de sa passion pour Mme d'Albany, dans le désir de faire tolérer son séjour à Rome, alors qu'elle-même y demeurait, de la voir, de l'entendre de loin en loin, il était descendu auprès des éminences à des ruses, à des cajoleries; révérences, visites, paroles flatteuses, rien ne lui avait coûté. Pie VI fut plus favorisé encore. Si l'altier poète ne lui baisa pas les pieds, c'est que le serviteur des serviteurs de Jésus-Christ se hâta de le relever. Alfieri lui offrit ses tragédies imprimées, et sollicita l'honneur de lui dédier son *Saül*. Mais ce que Benoit XIV avait accepté de Voltaire, Pie VI le refusa d'Alfieri.

On aime le ton pénétré d'Alfieri parlant de Mme d'Albany bien des années après les belles illusions : « C'était la femme que je cherchais, puisqu'au lieu de trouver en elle un dérangement à des travaux utiles, un rapetissement de pensées, j'y trouvais un aiguillon, un secours, une

émulation pour tout ce qui était bien. » — « Mon cœur s'élève, dit-il ailleurs; il devient meilleur et s'adoucit par elle; et j'oserais dire la même chose du sien, que je soutiens et fortifie. »

L'amour, religion si vive, si tumultueuse, dans la vie du poète, est presque absent de toutes ses tragédies. Rarement la plainte amoureuse du cœur s'y fait entendre autrement que le bruit lointain dans la rêverie. A-t-il voulu concentrer en une passion unique toute la puissance de ses facultés? La grande voix de la liberté aurait d'ailleurs étouffé des accens timides ou violemment égoïstes. Qui sait encore s'il ne se fit pas un scrupule délicat de livrer à de froides curiosités les trésors de tendresse cachés au fond de son ame. Il y a des choses qu'on ne dit bien qu'une fois; un seul être doit les recueillir et en garder la mémoire. A elles tout entière la solennité, la pudeur du mystère.

Toute lumière a son ombre. Jaloux de faire imprimer ses dix-neuf tragédies, dont les dernières avaient été produites dans une campagne d'Alsace, Alfieri prend à cet effet des arrangemens avec Didot. Un travail pénible, mais chaleureusement poursuivi, absorbe trois années de sa vie. Pendant ces trois ans, il ne cesse de corriger ses tragédies sur les épreuves. Cette édition n'était pas terminée, que le poète se trouve face à face avec une révolution, qui tout d'abord se proclame sainte et grande. Alfieri n'est point à la hauteur de cette grande protestation des peuples; il n'a pour cet intérêt solennel et poignant à la fois que dédains et petites injures. Le cœur manque soudain à l'homme, alors que se réalise le sentiment du poète. Replié sur lui-même, vaniteusement égoïste, il ne voit que son édition qui n'est pas achevée. Sa plainte est mesquine : « Je me hâtais autant que je pouvais; mais les ouvriers de la typographie de Didot procédaient autrement. Ils s'étaient tous travestis en politiques, en hommes libres, et ils dépensaient les journées entières à lire les gazettes, au lieu de composer, de corriger et de tirer des épreuves; je crus en devenir fou. » Il appelle la France un *hopital fétide* où l'on ne trouve que des *fous* ou des *misérables*. Il ne voit dans ce débordement d'actes terribles, mais féconds, mais immenses dans l'avenir des peuples, qu'une *farce tragique*. Lors de son second voyage en France, Alfieri avait refusé d'être présenté à J.-J. Rousseau. « Pourquoi aller chercher un homme fantasque et bourru, auquel j'aurais rendu dix grossièretés pour une? » Comme alors, mais pour une cause différente, il se tient loin de tous les hommes à idées nouvelles : « Je ne voulus jamais, ni fréquenter, ni connaître seulement de vue aucun de ces innombrables faiseurs de fausse liberté. J'éprouvais pour eux la plus invincible répugnance et le plus profond mépris. » Oh! qu'on aime mieux lord Byron écrivant de Ravenne en

parlant des carbonari : « Ils veulent s'insurger ici et me font l'honneur de me mettre de la partie. Le temps d'agir est venu; et que signifie le *soi*, si une seule étincelle qui fit la gloire du passé peut être léguée à l'avenir vive et inextinguible! »

D'impérieuses satires, où le poète répand son fiel contre la France, méritent l'oubli, sinon le pardon. Il vaut mieux le reprendre en Italie, consacrant le malheur de son roi fugitif par un pur et volontaire hommage. Dégagé de ses amertumes, il joue ses tragédies et se passionne comme toujours. A quarante-sept ans, il lui vient en pensée d'apprendre le grec. Avec cette puissance de volonté qui jamais n'avait failli, il se donne en grand secret des leçons d'un succès bien lent. Il épèle, il traduit; il fait pour la langue d'Homère ce qu'il a fait pour la langue de Dante. Après sept ans d'un travail obstiné, il sait le grec.

En mars 1800, l'Académie de Turin, devenue l'Institut national, nomme Alfieri un de ses membres. Des hommes de mérite en ont été exclus; il refuse d'y entrer. Le titre de citoyen le révoltait d'ailleurs. « Je vous dirai sans détour, écrivait-il à l'abbé Caluso, que je ne puis pas me faire au titre *crotté* de citoyen, non parce que je veux être comte, mais parce que je suis Vittorio Alfieri, libre et non pas affranchi. » Oh ! il était bien le comte Alfieri, le *démocrate féodal*, comme l'appelle ingénieusement M. Villemain : jamais on ne fait un divorce complet avec sa caste.

Des comédies terminèrent la vie littéraire d'Alfieri; et, le 8 octobre 1803, sa vie d'homme était finie.

« Savez-vous, écrivait à M. de Fontanes, le poète des rêveuses et mélancoliques pensées, M. de Chateaubriand; savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfieri dans ma vie. Et devineriez-vous comment? Je l'ai vu mettre dans sa bière!... On me dit qu'il n'était presque pas changé. Sa physionomie me parut noble et grave. La mort y ajoutait sans doute une nouvelle sévérité. Le cercueil était un peu trop court; on inclina la tête du défunt dans sa poitrine, ce qui lui fit faire un mouvement formidable. »

Alfieri mort fut mis dans cette même église de Sainte-Croix où, bien jeune, il avait médité devant le tombeau de Michel-Ange. Une émotion puissante avait manqué à sa vie, celle d'*avoir une nation entière pour spectatrice :* les sévérités monarchiques ne l'auraient pas permis.

Une appréciation des tragédies d'Alfieri, ses vrais titres à la gloire, terminera cette étude. *Philippe II* est la première tragédie avouée par le poète. Le caractère de Philippe est d'une conception profonde et d'une énergie effrayante. Il veut trouver son fils coupable, une créature im-

monde lui est nécessaire pour épier ce fils; mais il ne s'abaisse pas au niveau de cette créature par une confidence inutile et avilissante. Le complice reste toujours à distance du royal assassin. Philippe enveloppe l'atrocité de ses haines et ses besoins de sang des dehors d'une justice douloureuse. Il sait bien qu'il est deviné; s'il ne l'était pas, rien de ce qu'il espère ne se réaliserait. On suit avec angoisse les mouvemens de cet être mystérieux. Il ne dit rien de ce qu'il veut, mais on sent la mort dans l'atmosphère où respirent Élisabeth et don Carlos. Une situation terrible, c'est lorsque Philippe met face à face les deux amans. Élisabeth doit prononcer entre le père et le fils coupable de révolte et d'autres crimes encore..... L'espion est là, fatal, inévitable, impassible; lui que rien n'émeut, que rien ne distrait, qui n'a qu'une passion, l'obéissance servile; il est là par ordre de Philippe, il est là pour voir. Rien ne peut rendre l'adresse perfide du roi. Il sème ses discours de réticences habiles, d'allusions saisissantes; il prononce à dessein des mots qui jettent dans le délire ces ames avides et pourtant épouvantées de les entendre. Quand il voit ses victimes haletantes, près de succomber, il les relève de leur effroi par des paroles simples et d'une indulgence tout affectueuse. Il va de l'une à l'autre; et s'il les laisse respirer un moment, c'est pour leur ménager de nouvelles forces et de nouvelles tortures.

Deux poètes avant Alfieri avaient traité ce sujet : Otway et Schiller. Otway est complètement effacé par Schiller; mais Alfieri fait souvent regretter le poète allemand. Où est le marquis de Posa, *ce citoyen des siècles à venir*, et ses entraînemens sublimes? L'Élisabeth de Schiller est bien la fille et la sœur des rois; elle est reine, elle est femme; elle a de la dignité sans froideur et sans morgue, une dignité mélancolique qui convient à la femme de Philippe et à l'amante chaste de don Carlos. Dans Alfieri, l'action s'accomplit solitaire, nue; dans Schiller, elle s'enveloppe des incidens de cour, elle a des spectateurs, elle se féconde de toutes les sensations. Disons-le encore, Alfieri n'a mis en relief ni la contrée, ni le temps; il a même oublié l'inquisition : singulier oubli!... Schiller y a pensé, et il a dû à ce souvenir une des plus belles scènes qui existent : l'entrevue de Philippe avec le cardinal grand-inquisiteur.

Il ne nous semble pas que *Polynice* soit un sujet heureux. Racine y échoua presque à son début de poète. L'action se traîne, dans Alfieri, à travers les haines des deux frères, les vains efforts de Jocaste pour les réconcilier, et les perfidies très maladroites de Créon; pourtant elles réussissent. La fatalité, qui pesa si terrible sur la famille de Laïus; la fatalité, cette croyance sinistre des anciens, n'y est que faiblement indiquée.

Antigone reproduit souvent la belle naïveté des mœurs homériques.

Une situation touchante est celle où la jeune veuve de Polynice et Antigone se disposent à aller brûler le corps de Polynice. Si on les surprend, la mort sera le prix de cet acte pieux. Antigone recommande les plus grandes précautions. « Je retiendrai mes pleurs, dit Argie; mais vous, ne pleurerez-vous pas?

— Nous pleurerons tout bas, » répond Antigone.

La nature de ces deux femmes est admirable de contraste : Argie a pu trouver des forces pour venir seule de son pays; mais une fois sous les yeux d'Antigone, elle s'abandonne à cet être qu'elle sent lui être supérieur.

« Savez-vous dans quelle partie du camp il gît?

— Oui, je sais où les impies l'ont jeté. Venez, je porte avec moi des torches funèbres, nous les allumerons dans le camp à l'aide de quelques étincelles que nous ferons jaillir des cailloux.

Qu'on ne dise pas que ces détails sont puérils, ils font ressortir la fermeté prévoyante d'Antigone; c'est d'ailleurs par les détails qu'on aide à l'illusion. Antigone est condamnée à mort avec Argie; la force de raison qu'elle met à défendre la jeune reine l'emporte sur les ressentimens de Créon. Dominé par un intérêt politique, il offre plus tard la vie à Antigone si elle consent à épouser Hémon, son fils. Antigone aime bien Hémon, mais Hémon est le fils de l'ennemi de sa race. Son refus est sans pompe, d'une tristesse pieusement énergique. La même simplicité de douleur se trouve dans ses adieux. « Je ne te verrai plus! s'écrie Argie.

— Pour toujours... adieu!... » répond la noble Antigone.

Toute la pièce est empreinte de ce beau caractère. Dans *Philippe*, l'effort se met souvent à la place de l'inspiration; alors surabonde l'affectation d'un dialogue brusque, tranché, vagabond, sans harmonie et sans nuances; dans *Antigone*, jamais de ces erreurs.

Nous sommes à Rome sous les Décemvirs. Qui se rappellerait la *Virginie* de Campistron en lisant la *Virginie* d'Alfieri? Icilius est magnifique de son amour, de sa colère, de sa haine plébéienne. Ecoutez le tribun devant le peuple : « C'est cette tête, Appius, c'est cette tête qui, une fois abattue, doit ravir à Rome la liberté ou la lui rendre pour jamais. Tant qu'elle restera sur ce corps, tremble! Tu l'entendras crier : liberté! armes! vengeance! — Et le tribun se soutient à cette hauteur. Virginie est une femme d'un courage viril. C'est sous des traits plus délicats qu'on s'est habitué à voir la jeune amante d'Icilius. Quelle nécessité d'en faire une Portia? L'emportement ne va pas à cette vierge de quinze ans. La Virginie d'Alfieri avec sa mâle assurance n'est pas celle dont la grace modeste a séduit Appius. L'admiration est grande pourtant lorsqu'elle dément l'in-

fame qui la dit son esclave : « L'ame que je sens palpiter dans mon sein est une ame libre, une ame romaine. Elle serait différente, bien différente, si, plus vile que toi, j'étais née ton esclave. » Virginius revient dans sa maison. Son entrevue avec les siens est douloureuse ; elle serait d'un effet plus profond, si Virginie avait des accens moins effrénés. On plaindra bien peu le père forcé d'immoler une fille qui lui crie : « Trembleriez-vous de tourner le fer contre mon sein? Moi, je ne tremble pas. Donnez-moi le fer! donnez-le-moi! Que tout le peuple soit témoin de mon trépas, qu'un tel spectacle ranime son ancienne fureur! Je donnerai le signal de la vengeance!.....» Elle poursuit dans un sens plus outré encore. Oh! qu'Iphigénie intéresse davantage! Elle sent le prix de la jeunesse, de la beauté, de l'amour; elle ne voudrait pas mourir; mais, s'il le faut, elle mourra digne fille d'Agamemnon. Peut-être encore demanderait-on à Virginie plus de pudeur dans son infortune, plus de la retenue chaste et effrayée de la vierge. Elle parle trop de l'ivresse amoureuse d'Appius. Sa mère est là pour dire ce qu'elle devrait taire. Et Virginius qui voit Appius en particulier! Virginius si profondément outragé dans sa tendresse de père, dans sa dignité de citoyen; Virginius qui écoute Appius, qui raisonne avec lui! Cela est-il vraisemblable?

On cherche en vain la Clytemnestre grecque dans l'*Agamemnon* et dans l'*Oreste* d'Alfieri. Celle de Racine et celle de Voltaire sont bien mieux selon la tradition. La Clytemnestre de Racine impose à Agamemnon. Il a peur de ses reproches, de ses cris; l'ironie poignante de cette femme lui fait baisser les yeux. En sa présence, il n'est ni roi, ni époux, ni père; à peine s'il se souvient qu'il est homme. Cette Clytemnestre pourra entourer la mort des pompes d'une fête; elle saura frapper le roi des rois, non dans l'ombre, la pâleur de l'inquiétude au front, mais aux clartés du soleil, dans un festin, devant toute sa cour. « Tremble! tu me connais! » dit à Égiste la Clytemnestre de Voltaire. Et l'on tremble en l'entendant. Voyez la Clytemnestre d'Alfieri, incertaine, le cœur plein d'angoisses, timide au crime, timide à l'amour; ne sachant être ni amante, ni mère. Au-delà des temps d'Homère, il y eut une autre Clytemnestre.

Rosamonde n'a qu'un faible intérêt; de plus, les hommes y sont faux en tous points.

Tacite revit dans *Octavie* avec son énergie et sa concision. Voilà pour cette tragédie un mérite généralement reconnu. Quant à la conception, elle nous semble mauvaise. Le poète a fait Octavie si éprise de Néron, qu'il l'a vraiment dégradée. Néron est couvert du sang de Britannicus, le frère d'Octavie; couvert du sang de la mère qui l'a porté, lui Néron,

dans son sein; et Octavie l'aime! Octavie regrette le lit de Néron!... Il faut que Néron accuse Octavie d'une infamie, pour qu'elle se relève. Autre défaut : le poète a voulu appeler l'horreur sur Néron, le contraire arrive presque. Il est tellement tourmenté par l'ambition furieuse de Poppée, tellement excédé de la passion dégoûtante d'Octavie, des discours apprêtés du rhéteur Sénèque; tellement entouré de perfidies, qu'on n'est pas trop éloigné de le plaindre. Et ces deux femmes, mises en présence et qui échangent des reproches ignobles!... Un regard d'Octavie libre d'une affection honteuse aurait confondu l'audace de la prostituée.

Alfieri avait-il lu son *Timoléon* à d'autres qu'à lui? Avait-il, comme il le dit, pour toutes ses tragédies, *apprécié la louange ou la désapprobation des mouvemens?* Comment ignorait-il alors à quel point son drame diffère, pour la grandeur et l'intérêt, du simple récit de Plutarque? Ce meurtre d'un frère, qui revêt dans l'histoire un caractère si solennel; ce meurtre agité dans la conscience de Timoléon comme une nécessité terrible, mais sacrée, devient dans Alfieri quelque chose de subit, d'irréfléchi, d'inspiré par la passion du moment. Est-ce là Timoléon?

Rien de simple comme l'action et le dialogue de *Mérope*. Tout, excepté le dénouement, a l'intérêt de scènes domestiques. Egisthe conte à Polyphonte sa rencontre, son combat avec un inconnu : « Le sentier était trop étroit; à peine si une personne pouvait y marcher. D'un côté, ce sentier longeait le fleuve dont la rive est fort escarpée; de l'autre, il était hérissé de buissons d'épines; je fis un effort pour me détourner du jeune homme, mais son insolence me déplut, à moi né libre, habitué à ne me soumettre qu'aux lois et à ne céder qu'aux vieillards. » L'émotion est poignante quand Mérope, tremblante pour la vie de son fils, interroge ce meurtrier inconnu. Questions, réponses, tout est net, rapide, chaleureux et vrai. Polyphonte a observé le trouble de la reine : « Mais pourquoi montrez-vous tant d'empressement et d'inquiétude? » — « Moi! de l'inquiétude!... » Et la mère se fait sereine et presque souriante. Seule avec Égiste, elle ne dissimule plus ses anxiétés, ses doutes déchirans. Les questions se multiplient de nouveau : « Il était de l'Élide!... Il se cachait!.. Il fuyait!... Ne vous a-t-il rien dit en mourant? » — « D'une voix plaintive et les yeux pleins de larmes, il demandait sa mère. » — « Sa mère! et vous l'avez tué! » Ce reproche est sublime.

Le Polyphonte de Voltaire a un caractère de scélératesse élevée, les petites ruses ne vont pas à son audace. Aussi, quand Mérope reconnaît son fils dans Égiste, il accepte franchement cette reconnaissance. Que Mérope l'épouse, il sauvera ce fils. Le Polyphonte d'Alfieri, plus semblable à celui de Maffei, crie à l'imposture. A l'entendre, le vieillard qui

a sauvé Égiste n'est qu'un inventeur de fables, un vagabond acheté par Mérope. N'a-t-elle pas déclaré plusieurs fois avoir vu son Égiste périr dans les flammes? On conçoit que cette nature vile ne saurait produire les belles situations dont abonde la tragédie française. Ce Polyphonte ne peut avoir l'allure fière, grandiose même, de celui qui dit avec certitude de n'être pas démenti :

> Un soldat tel que moi peut justement prétendre
> A gouverner l'état quand il l'a su défendre.

Dans *Marie Stuart*, la scène est déserte; ce ne sont qu'allées et venues monotones. On dirait que chaque personnage attend à la porte qu'un autre sorte pour entrer. Henri Darnley est bien la créature faible, versatile, toujours sous la loi de petites passions. Mais Bothwell est-il vraiment le scélérat éhonté, habile, qui fit trembler Marie et se la donna pour épouse? Nulle part on ne pressent cette effroyable union. Rien aussi dans la reine d'Écosse ne rappelle la Marie dont Catherine de Médicis disait avec une admiration jalouse : « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises. » Les temps et les lieux ne sont plus les mêmes, objectera-t-on. Mais Marie avait conservé, en Écosse, les brillantes séductions qui lui avaient valu tant d'hommages à la cour voluptueuse de Henri II. C'était toujours cette femme légère, impressionnable, naïve dans ses coquetteries de langage et de cœur; franche dans sa majesté de reine, comme dans sa douce et invitante familiarité. Oh! non, la Marie d'Alfieri, toujours en pleurs ou irritée, n'est pas l'enchanteresse si profondément détestée de la vaniteuse Élisabeth! Cette Marie n'aurait pu fournir à Schiller son admirable scène de Fotheringay. Le grand romancier de l'Écosse l'a bien comprise aussi lui.

Dante eût applaudi aux accens de Raymond dans *la Conspiration des Pazzi*. Jamais sentimens plus douloureusement amers ne débordèrent d'une ame plus grande et plus forte. Point de déclamation; le cri vrai, mais énergique, d'une conviction profonde. Florence est opprimée, Raymond la veut libre et heureuse. La tendresse inquiète du vieux Guillaume blâme toute entreprise téméraire : « Tu sais que je ne tremble pas pour moi. » La réponse de Raymond est d'une tristesse navrante, mais courageuse. Lui aussi il est père, et ses enfans sont jeunes, bien jeunes; en voyant pleurer leur mère, ils pleurent aussi; lui-même pleure en secret. Raymond se dégage de son attendrissement : « — Mais convient-il à un esclave d'aimer des biens qui ne sont pas à lui? Ma femme n'est pas à moi,

mes enfans ne sont pas à moi, tant que je laisse respirer un tyran. » — « Tu en immoleras mille; les tyrans manquent-ils jamais aux esclaves? » remarque le vieillard, qui sait trop pour avoir conservé la jeunesse des saintes espérances. — « Le fer manque-t-il jamais aux hommes libres? Qu'il s'élève mille tyrans, mille succomberont ou je succomberai! » Ce ne sont pas de vains mots de la part de Raymond. Et que cette menace est belle dans la langue d'Alfieri! Comme elle éclate terrible, impétueuse et serrée!

Manca ai liberi il ferro? Insorgan mille
Mille cadranno, od io cadro.

Les deux Médicis sont deux études fortes. On croit retrouver dans le caractère souple, rusé de Julien, une création de Machiavel. Julien est assassiné par Raymond. Le meurtrier se traîne mourant vers sa femme. On entend les cris du peuple : « Le traître! le traître! » — « Quel est-il, le traître? demande la jeune épouse éperdue. » — « Le traître!... répond Raymond avec une lenteur de haute et sinistre expression, le traître.... sera le vaincu. »

Voulez-vous un tyran dans toute l'étendue du sens, écoutez le Côme de *Don Garzia*. « Est-ce un mérite que de m'obéir? cela suffit-il? Et qui serait assez hardi pour ne pas le faire? Il ne faut pas seulement parler comme je parle, mais il faut penser comme je pense. Celui qui n'a pas le même naturel que moi doit le changer, non pas feindre, mais le changer. »

On se repose de *Don Garzia*, cette flétrissure infligée aux rois, dans la sensation que fait naître le David de *Saül*. La simplicité élevée de la Bible respire dans cette grande figure. Après la prophétie de Joad, il n'existe pas d'inspiration lyrique plus soutenue, plus riche d'effet et d'harmonie que celle de David apaisant les noires fureurs de Saül. Son chant est d'abord lent, solennel, mystérieusement exalté; il célèbre Dieu. Soudain il devient rapide, bruyant, éclatant de fanfares et de cris. Saül s'émeut; c'est sa gloire passée, la gloire de ses beaux jours; elle sort pure du tombeau; il renaît aux puissantes ardeurs!..... Mais la jeunesse a fui; les pesantes années condamnent sa vieillesse à la morne oisiveté.... Saül n'est plus de cette vie..... Des sons d'une mélodie pénétrante et suave adoucissent les regrets du héros déchu; la paix vient amollir son cœur.... La paix est belle, mais Saül a des ennemis; Saül le dit. La harpe vibre de nouveau sous les doigts de David. Saül poursuit les ennemis! Saül triomphe! Dans l'enivrement où le jette sa propre inspiration, David

s'associe à la victoire; il mêle son nom plein d'avenir au nom presque effacé de Saül. « Qui se vante? s'écrie le vieux roi courroucé. Il n'y a dans le camp d'autre épée que la mienne! » Toute l'amertume d'une vieillesse qui se croit inutile et méprisée, toute la faiblesse de l'homme qui ne veut pas cesser d'être, se trahit par cette exclamation jalouse : « Qui se vante? » C'est le mort reprenant vie.

Nous passons des rives du Jourdain aux rives de l'Eurotas. *Agis* est une des hautes créations d'Alfieri, sinon la plus vraie. On s'incline devant ce patriotisme qui place l'homme au-dessus de la réalité humaine. Le héros des Thermopyles n'avait fait à Sparte que le sacrifice de sa vie, Agis est prêt à lui faire un sacrifice bien autrement grand, celui de son honneur dans la mémoire des hommes. Il consent à passer pour un traître ambitieux; lui-même il se dénoncera devant le peuple, il mourra chargé de l'exécration de tous, pourvu que son ennemi remette en vigueur les lois mâles et sacrées de Sparte.

Un jour Alfieri lit une tragédie à un Français; c'était *Sophonisbe*. Celui-ci ne permet à sa figure aucun mouvement. « Mais moi, dit le poète, je m'écoutais pour deux. » Le froid gagne son ame; il jette *Sophonisbe* au feu. Surpris autant qu'effrayé de cet acte inattendu, le Français s'élance pour sauver la tragédie; Alfieri, avec une expression de rage, qui a dû laisser des souvenirs, saisit les pincettes et retient le manuscrit dans la flamme jusqu'à ce qu'il le voie dévoré. A quelques mois de là il refit cette *Sophonisbe*. Selon nous, il aurait pu l'oublier, comme avaient été oubliées la *Sophonisbe* de Mairet et celle de Voltaire.

Après la *Phèdre* de Racine, il semblait impossible de puiser à des sources nouvelles pour rendre les honteux et funestes bonheurs d'une passion incestueuse. Alfieri le tenta dans *Myrrha*, œuvre étonnamment chaste, mélancolique et belle, faite pour sympathiser avec les ames les plus délicates. Byron eut un *frisson douloureux, une agonie de larmes réprimées*, en voyant représenter *Myrrha* à Bologne; il fut même contraint de sortir.

Myrrha brûle pour son père d'une flamme coupable; mais les désirs impurs ne troublent que vaguement le cœur de la vierge; ses lèvres ne disent rien de son secret. A voir sa pâleur, à entendre sa lente et plaintive parole, quelquefois ses terribles accens, on sent bien qu'elle aussi a en elle des misères humaines; le soupçon ne va pas au-delà. Cette figure est si jeune! Il y a dans tout son être un charme attendrissant de dignité élevée et triste, une pudeur de souffrance qui donne l'émotion des larmes et défend la jeune fille de l'outrage. Un effet indicible ressort de la passion profondément exaltée de Myrrha et de la tendresse ferme, calme, doucement familière, du père, objet fatal des désespoirs contenus de l'a-

mante. Si Myrrha pouvait sourire d'un sourire vrai, on serait bien dans cet intérieur domestique; la pompe des rois en est absente; il y a la simplicité heureuse et sainte de la famille. Myrrha n'accepte pas le crime, c'est avec une sérénité funeste qu'elle dit à Pérez : « Aujourd'hui je serai votre épouse, mais demain nous mettrons à la voile et nous quitterons cette rive pour toujours. » Aux tendres reproches du père et de la mère, qui voudraient la garder, elle répond : « Si vous me refusez, je serai dans ce palais victime d'une puissance inconnue et invincible. » Au moment où Myrrha va devenir l'épouse de Pérez, les chœurs font entendre des chants purs et gracieux; la puissance invincible agit sur la malheureuse enfant; tout son corps frémit. Sa nourrice le voit : « Tu trembles!.....» — « Tais-toi! tais-toi! lui dit Myrrha sévère et dévouée, je ne tremble pas.» Le chœur continue. La mère à son tour voit la torture de sa fille. Myrrha la rassure. Mais bientôt la puissance inconnue l'emporte sur la volonté sublime de la jeune fille. « Déjà toutes les furies jettent l'épouvante dans mon cœur..... » On frémit. « Suis-je épouse! » crie-t-elle. Pérez la rassure et renonce à elle.

Il a fallu tout le génie de la sensibilité pour créer les deux scènes qui suivent celles de l'hymen. Le père accable de son indignation la malheureuse enfant. « Vous avez raison, Cynire, dit-elle avec une fière amertume. Soyez inexorable; je ne désire, je ne veux rien autre chose.» Seule avec sa mère, elle souffre d'un autre genre de douleur. Comblée des tendresses de cette mère, elle la repousse avec une jalouse horreur : c'est sa rivale. « Votre vue accroît mon désespoir. Mon cœur se déchire dans vos embrassemens!... » Puis elle demande la mort à cette mère qu'elle vient d'offenser. « — Oh! dit la mère, je veux au contraire, toujours, à toute heure, veiller sur ta vie!... » Un cri d'effroi, de haine aussi, part du cœur brisé de Myrrha. « — Vous, veiller sur ma vie!.... Je serais forcée de vous voir à chaque instant du jour!... Vous seriez incessamment devant moi!... Ah! puissent mes yeux, auparavant, se couvrir d'une nuit éternelle, ou mes propres mains les arracheraient de leur orbite! » Sa fureur se tait devant l'accablement de sa mère; elle devient tout amour. Oui, Byron dut pleurer; la scène française n'a pas de création plus touchante et plus belle que Myrrha luttant, avec une sainte énergie, contre la destinée de crime et de mort qui toujours s'empare d'elle.

Quand Phèdre laisse échapper son secret déshonorant, quand elle fait rougir le front d'Hippolyte, c'est la beauté de l'homme qui a troublé les sens de la femme. Toute la frénésie de ses ardeurs coupables passe dans ses accens; son œil s'enflamme et s'égare; sa bouche aurait des baisers

dévorans. Myrrha, fidèle à sa chaste nature, ne cède qu'à l'épouvante d'un cœur méconnu, outragé. Cynire, irrité du silence qu'elle s'obstine à garder, doute de son respect et de sa tendresse : « Vous vous jouez de ma douleur; mais l'amour de votre père est à jamais perdu pour vous. » A cette malédiction, Myrrha ne se contient plus : « Depuis long-temps je meurs pour vous..... Ma mère est trop heureuse!..... il lui sera permis..... de mourir..... à vos côtés..... » Le père sait tout maintenant. Myrrha, incapable de supporter l'horreur de ce père et l'horreur qu'elle sent pour elle-même, Myrrha arrache l'épée de Cynire et s'en frappe. La mère et la nourrice accourent; de son regard mourant, l'amante exécrée suit les pas du père, qui entraîne la mère éperdue : « Elle n'est plus notre fille! » Le cœur se serre à cet abandon. Oh! Myrrha peut mourir!.....

Alfieri était en Alsace, lorsque Mme d'Albany lui écrivit qu'elle avait assisté à une représentation du *Brutus*, de Voltaire. « Des Brutus d'un Voltaire! s'écrie Alfieri, j'en ferai des Brutus; et le temps prouvera si de tels sujets ne me vont pas mieux qu'à un Français, qui, pendant soixante-dix ans signa : Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi. » Et, tout plein de cette idée, il conçut *Brutus premier* et *Brutus second*.

Brutus premier a une ressemblance frappante avec le Brutus incriminé du *gentilhomme ordinaire du roi*. Seulement le motif de la trahison des fils de Brutus est pris dans un sentiment plus élevé que l'amour d'une fille des Tarquin. L'ambassadeur d'Étrurie a su les faire trembler pour leur père, en leur persuadant que la cause des Tarquin va triompher. Il est beau d'entendre Brutus s'accuser devant ses fils : sa servitude passée, sa longue dissimulation, ses craintes même de la mort, toutes feintes qu'elles étaient, avaient instruit ses fils à la redouter pour lui... Une autre sensation l'agite : « Ah! puisque vous aviez le choix ou de trahir Rome, ou de sauver la vie de votre père, pourquoi donc oublier que pour soustraire Brutus à l'infamie, il lui suffisait d'un poignard? Il en avait un, ses fils le savaient; comment pouvaient-ils frémir pour leur père?... » La scène d'adieu n'a pas la solennité de celle de Voltaire; mais elle est d'une vérité déchirante : Brutus y est père. Ses fils mourront; mais il ne leur survivra pas d'un jour. Le dénouement laisse dans l'ame une impression profonde.

Aux premières clartés du jour, le sénat et le peuple s'assemblent dans le Forum. Collatin instruit le peuple de l'attentat de la veille contre la liberté naissante. Valérius lit les noms des coupables. Tout à coup il s'arrête : « Les derniers me font frémir d'horreur! — Dieux! qui peuvent-ils être?..... s'écrie le peuple. » Valérius ne les nomme pas. Brutus sort de sa muette immobilité, et, d'une voix calme et ferme, il dit :

« Les derniers noms inscrits sur cette liste sont ceux de Tibérius et de Titus. » Le Romain a reparu tout entier, il condamne ses fils. Au moment où les coupables vont être frappés, Brutus détourne les yeux. « Brutus est le dieu de Rome! » s'écrie le peuple dans son terrible enthousiasme. « Je suis, répond le père, l'homme le plus malheureux qui ait jamais été!... »

Voilà le vrai Brutus. Celui de Voltaire n'est que théâtral, alors qu'il s'écrie:

> Rome est libre, il suffit; rendons graces aux dieux!

Que dire de *Brutus second?* Après le *Jules César* de Shakspeare il ne restait qu'à admirer.

A. Dupin.

UNE

NUIT EN DILIGENCE.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DU DIABLE.

. . . . . .

Et le diable, s'étant posé devant le comte de Luizzi dans l'attitude d'un fashionable qui vient de dîner au Café de Paris, le lorgnon dans l'œil et un curedent à la bouche, lui répondit, après avoir longuement examiné ses ongles passés avec soin au jus de citron :

— Votre manière de juger les femmes est tout-à-fait stupide, même dans les idées de votre morale humaine. Tenez, en voici une que le ciel m'envoie tout exprès pour vous en fournir la preuve. L'aventure qui lui est arrivée est un secret entre elle et le tombeau, et personne au monde ne pourrait vous la conter, si ce n'est elle ou moi. C'est un petit drame à deux acteurs; car, humainement parlant, je ne compte pas dans la liste des personnages, quoique, à vrai dire, je me mêle toujours un peu au dénouement de ces sortes de pièces.

— Parlez, je vous écoute, répondit Luizzi.

Et le diable commença ainsi :

C'était en 1822, dans la cour des messageries de Toulouse, le 15 janvier à six heures du soir; la nuit était close, et une foule de voyageurs attendait l'heure de partir. Le conducteur arrive armé de sa liste et d'une lanterne, et appelle Mme Buré. A ce nom, une femme s'avance et monte lestement dans le coupé d'une diligence qui partait pour Castres. Voilà qui est bien; toutefois en montant elle laissa voir à un grand beau jeune homme qui la suivait une jambe d'une élégance parfaite; puis elle se retourna pour recevoir un petit paquet que lui tendait le conducteur, et montra ainsi au jeune homme son visage potelé et rose, son sourire agaçant et ses dents d'une pureté admirable. C'est là que commença le malheur. D'un même geste le jeune homme ôta sa casquette de sa tête, son cigare de sa bouche, et le jeta par terre. Il demanda avec une politesse exquise à Mme Buré si on lui avait remis tout ce qui lui appartenait, et sur sa réponse affirmative il prit place à côté d'elle, et l'examina à la lueur des lanternes, comme pour s'assurer qu'on pouvait avancer en toute sécurité à une pareille conquête. En effet, la nuit était parfaitement noire, et une fois en route, il eût été impossible au beau jeune homme de juger de sa compagne de voyage. Comme c'était un officier d'artillerie très fort sur les principes de la tactique, probablement il n'eût pas fait un pas en avant s'il n'eût reconnu d'avance le terrain où il devait diriger ses batteries, et nul doute que la crainte de tomber dans une vieille femme ne l'eût sans cela rendu très circonspect. Mais il avait vu de Mme Buré qu'elle était jeune, qu'elle était jolie, et qu'elle n'avait point l'air farouche. Aussi, dès que la voiture eut dépassé le faubourg, et qu'elle roula sur la route isolée de Puilaurens, il commença à se rapprocher de sa voisine. D'abord elle n'était pas assez couverte, et il jeta par terre son beau manteau neuf pour lui envelopper les pieds ; puis il l'interrogea et ne s'aperçut point que c'était lui qui répondait aux questions de Mme Buré. En effet, ils n'avaient pas fait une lieue qu'il avait dit qu'il s'appelait Ernest de Labitte, qu'il était en garnison à Toulouse, mais qu'il comptait quitter bientôt cette ville pour aller dans le Nord. L'affaire qui l'appelait à Castres pouvait tout au plus le tenir occupé une heure, et il devait revenir à Toulouse par la voiture de retour.

Toutes ces circonstances ayant été bien constatées, Mme Buré, qui s'était d'abord montrée assez réservée, reçut les soins de l'officier avec un peu plus de négligence qu'elle n'en avait eu jusqu'alors, c'est-à-dire qu'elle les surveilla un peu moins. Le froid est un merveilleux auxiliaire en ces sortes d'affaires. Ernest de Labitte en profita assez simplement.

— Mon Dieu! madame, vous ne devez pas être habituée à voyager seule; il est impossible de se mettre en route avec plus d'imprudence. Vous n'avez rien pour vous envelopper le cou. J'ai là quelques mouchoirs de soie que mon domestique a dû mettre dans les poches de la voiture; permettez que je vous en offre un.

— En vérité, monsieur, on n'est pas plus galant.

— Vous vous trompez, madame. Je fais peu de cas de cette galanterie qui met un honnête homme aux ordres de la première femme qu'il rencontre.

— Vos manières envers moi prouvent le contraire.

— Elles vous prouvent tout au plus que, lorsque je trouve une femme aussi parfaitement gracieuse et charmante que vous l'êtes, je tâche de lui montrer que je comprends tout ce qu'elle mérite d'hommages.

— Oh! dit Mme Buré en riant, si vous n'êtes pas galant, du moins êtes-vous très flatteur.

— Flatteur! moi? Vous savez bien le contraire, madame; d'autres que moi vous ont dit, sans doute, combien vous êtes jolie; ils vous l'ont dit assez souvent pour que vous n'en puissiez douter. Je ne suis donc pas plus flatteur que galant.

Mme Buré fut assez embarrassée de l'aisance avec laquelle cet inconnu lui disait en face de si grossiers complimens, et elle ne répondit pas. Ernest attendit un moment et reprit :

— Mes paroles vous auraient-elles blessée, madame, et ma rude franchise serait-elle sortie des bornes du respect?

— Je ne puis le dire, et cependant je vous serai obligée de changer de langage.

— Madame, l'admiration pour la beauté est aussi involontaire que la beauté elle-même; et lorsqu'elle nous emporte....

— On ne sait plus ce qu'on dit, n'est-ce pas, monsieur?

— Je vous demande bien pardon; on sait parfaitement ce qu'on

dit, et, pour vous le prouver, j'ajouterai que je commence à soupçonner que vous n'êtes pas moins spirituelle que jolie.

— Ah! répliqua Mme Buré d'un ton sec, monsieur me fait l'honneur de soupçonner cela.

— Prenez garde de vous fâcher, ou j'en douterai.

— Vous conviendrez tout au moins que je suis bien bonne de vous écouter.

— Je vous prierai de remarquer que vous ne pouvez pas faire autrement.

— De façon que vous ne m'en savez aucun gré?

— Je vous sais gré d'être là.

Il s'arrêta un moment, puis reprit d'un ton exalté :

— Je vous sais gré d'être là comme je sais gré à un beau jour de luire sur ma tête, à un air parfumé de courir autour de moi, à une nuit pure de m'enivrer de son silence; comme je sais gré à tout ce qui m'est étranger de me paraître sous un aspect heureux et céleste.

Tout le commencement de cette conversation avait été jeté d'un coin à l'autre du coupé avec l'intonation railleuse de gens qui font ou veulent faire de l'esprit; mais Ernest prononça cette dernière phrase avec un si singulier enthousiasme, qu'il déplut à Mme Buré. Un mouvement involontaire rapprocha Ernest de sa voisine; mais elle ne jugea pas à propos de laisser l'entretien s'engager sur ce terrain; et, voulant le ramener à la familiarité ironique par laquelle il avait commencé, elle répliqua sans bouger de son coin, et avec un accent de trivialité qu'elle crut nécessaire pour arrêter la poésie de M. Ernest :

— Je suis, en vérité, trop heureuse de partager votre reconnaissance avec le soleil et la lune.

La phrase ne manqua pas son effet, et Ernest se rejeta dans son coin; et, après un moment de silence, pendant lequel il se mordit les lèvres à part soi, il dit, d'un ton assez peu gracieux, à Mme Buré :

— Madame, la fumée de tabac vous déplaît-elle?

La question était si saugrenue, que Mme Buré se retourna pour regarder Ernest, quoiqu'elle ne pût pas le voir.

— Je ne crois pas, reprit-elle froidement, qu'il soit d'usage de fumer dans une voiture publique.

Ernest en fut pour sa sotte demande, et le silence recommença.

L'action avait si vivement débuté, qu'Ernest était très contrarié de la voir cesser si soudainement; il cherchait tous les moyens possibles de renouer la conversation, et n'en découvrait aucun. J'ai été un niais, se disait-il, je me suis laissé aller à parler à cette femme avec le sentiment de bonheur que sa rencontre m'avait inspiré, car on n'est pas plus jolie; elle m'a répondu par une plate plaisanterie, et maintenant elle joue la dignité. C'est ma faute, à moi, qui fais de la poésie à propos de tout; si j'avais continué à la traiter cavalièrement, nous serions les meilleurs amis du monde. C'est quelque petite marchande de Castres, qui n'est si soignée de sa personne que parce qu'elle en profite. Il faut lui montrer que je ne suis pas un nigaud.

Dès qu'Ernest eut pris cette résolution, il jugea à propos de l'exécuter, et se laissant glisser doucement sur le coussin, il s'approcha de Mme Buré jusqu'à ce qu'il rencontrât ses genoux. Elle se retira assez vivement, et ne dit que cette parole :

— Oh! monsieur!

Qu'il y avait de choses dans ces deux mots! que l'intonation triste et digne dont ils furent prononcés renfermait de reproches pour Ernest et de chagrin pour cette femme d'être ainsi traitée! Cependant cette simple défense montrait aussi que Mme Buré ne croyait pas en avoir besoin d'autre vis-à-vis d'un homme qui paraissait distingué. Ernest fut honteux et désolé, et reprit sa place en silence; il eût voulu parler, et, malgré l'obscurité, il regardait Mme Buré d'un air de repentir, comme si elle eût pu le voir. En ce moment, il s'aperçut qu'elle faisait quelques légers mouvemens; mais il n'osa lui faire de question, et se trouva trop de torts pour oser s'excuser.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent au premier relai. Tous les voyageurs des autres parties de la voiture descendirent. Mme Buré resta seule immobile; elle paraissait dormir. Ernest n'osa pas remuer. Tout à coup le conducteur de la voiture introduisit sa lanterne par la portière pour prendre quelque chose dans une des poches, et Ernest put voir ce qui avait occasioné les mouvemens de sa voisine : elle avait doucement dégagé ses pieds du manteau qui les enveloppait, et l'avait repoussé jusqu'auprès d'Ernest. Le

mouchoir de soie qu'il lui avait offert, et dont elle avait entouré son cou, était déposé à côté d'elle; Ernest en fut cruellement surpris. Dans cette liaison d'une heure, c'était comme une rupture, c'était comme des gages de confiance rendus.

Ernest fut sur le point de s'écrier ; mais Mme Buré dormait, et il n'avait pas le droit de s'excuser au prix de son sommeil. Il demeura immobile à la regarder, jusqu'à ce que la voiture partît. Dès qu'elle fut en marche, Ernest ramassa doucement son manteau, et, pli à pli, il le reposa si légèrement sur les pieds de Mme Buré, qu'elle avait bien le droit de ne pas paraître s'en apercevoir. La lune se levait à ce moment, et jetait un peu de clarté dans la voiture. Ernest se replaça aussi loin qu'il put de Mme Buré; puis, voyant le mouchoir de soie resté sur le coussin, il essaya aussi de le remettre autour du cou de la dormeuse; il n'y put parvenir; et, craignant de l'éveiller, il reprit sa place. Comme il se désespérait dans son coin d'avoir forcé cette charmante femme à souffrir du froid, il vit la main de Mme Buré qui cherchait sur le coussin. Il y posa doucement le mouchoir : elle le rencontra, le prit, et s'en enveloppa sans rien dire.

— Ah! madame, s'écria Ernest avec une véritable émotion, vous êtes un ange!

Mme Buré montra qu'elle n'avait point dormi, et achevant d'arranger tout-à-fait le manteau sur ses pieds, elle répondit avec un ton de reproche charmant :

— Mais pourquoi donc traiter comme une aventurière une femme que vous ne connaissez pas?

Ernest ne répondit pas. Trop de sentimens étranges s'agitaient en lui. Il n'osait exprimer ce qu'il éprouvait, tant cela pouvait paraître extravagant et par conséquent injurieux pour Mme Buré. Il faut remarquer que, ne se voyant ni l'un ni l'autre, l'expression des traits ne pouvait rien dire de ce qu'ils sentaient, et qu'il fallait, pour ainsi dire, tout parler. Enfin, Ernest reprit avec une sorte de gaieté en colère :

— Tenez, madame, je me disais tout-à-l'heure, à part moi, que j'étais un maladroit, et je vois que je n'ai été qu'un brutal ; et maintenant, si je n'ose vous dire tout ce qui me passe par la tête, c'est de peur de vous fâcher encore.

— C'est donc bien étrange?

— Oui, vraiment.

Il s'arrêta, et reprit tout à coup :

— En vérité, je crois que je suis amoureux de vous.

Mme Buré se mit à rire aux éclats; Ernest lui répondit avec une bonhomie pleine de tendresse :

— Eh bien! j'aime mieux ça. Moquez-vous de moi; persuadez-moi que je suis ridicule, ce sera plus raisonnable. Mais tenez, là, tout-à-l'heure, quand j'ai vu mon pauvre manteau et mon pauvre mouchoir que vous aviez repoussés!.... C'est bien niais de l'avoir senti et bien niais de vous le dire; mais cela m'a fait de la peine, une peine sincère, je vous jure. J'étais humilié; mais j'étais encore plus malheureux!

Et en disant cela il y avait dans la voix d'Ernest une émotion qui voulait rire et qui n'attestait que le trouble sincère du cœur. Quant à Mme Buré, elle ne riait plus, et elle répliqua doucement :

— Vous avez le cœur bien jeune.

— Et je vous remercie de me l'avoir fait sentir. Voulez-vous que je vous raconte mes pensées d'il y a une heure et mes pensées d'à-présent?

— Mais je ne sais pas...

— Oh! vous avez trop de supériorité dans l'esprit et dans le cœur pour que ce que je puisse vous dire vous offense. D'ailleurs je n'accuserai que moi.

— Eh bien donc! que pensiez-vous il y a une heure?

— Je pensais... Vous comprenez bien que je ne le pense plus.... Je pensais que vous étiez une femme qui n'aviez de compte à rendre de votre conduite qu'à vous-même... une de ces femmes qui donnent un peu au hasard... au caprice... à l'occasion... à un moment d'imagination... qui donnent...

. . . . . .

— En voilà assez, dit Mme Buré, d'un ton où il y avait autant de tristesse que de mécontentemt; et c'est dans la catégorie de ces femmes que votre bonne opinion de moi m'avait placée?

— Oh! ne le croyez pas, madame. Du moment que je vous ai vue, vous m'avez séduit. A quelque titre que ce soit, j'ai désiré sur-le-champ vous laisser un bon souvenir de l'homme que vous avez

rencontré par hasard sur la route de Castres. Je dirai même que ce premier sentiment était presque indépendant de votre beauté et de votre jeunesse. Vous auriez eu soixante ans que je vous aurais entourée de soins comme ma mère ; mais il s'est trouvé que vous étiez si jolie, que j'ai combattu cette première impression; je vous ai descendue de cet autel improvisé, et j'ai espéré que vous étiez moins parfaite que vous ne paraissiez pour oser tenter de vous plaire. Je l'ai essayé, mais votre charme m'a de nouveau dominé malgré moi, et si vous étiez juste, vous vous rappelleriez qu'au moment où vous avez prétendu que je vous comparais au soleil et à la lune, je vous disais du fond du cœur que votre présence m'avait souri comme un beau jour, comme une belle nuit! Que sais-je, je parlais avec mon cœur, vous m'avez répondu avec votre esprit, j'ai été blessé; je me suis senti furieux contre moi de m'être laissé prendre à votre grace, et je viens de vous punir par une grossièreté de la folie de mon cœur. Voyez comme je suis franc, je vous fais un aveu bien sincère; il l'est assez pour vous montrer que j'ai besoin de votre pardon.

Ernest se tut, et Mme Buré ne répondit pas. Elle craignait sa propre voix. Il lui eût fallu plus d'art qu'elle n'en avait pour répondre naturellement. Cependant elle ne pouvait garder le silence, et pour lui donner le temps de se remettre, elle offrit encore à Ernest l'occasion de parler longuement.

— Vous m'avez dit vos pensées de tout-à-l'heure? mais vous ne m'avez pas dit vos pensées d'à-présent.

— Oh! celles-ci sont encore plus folles et plus coupables peut-être, mais tout ce que je vous dirai ne peut vous offenser, je le répète; c'est la confidence d'un de ces rêves d'un moment qu'on bâtit dans sa tête et qui ne s'excusent que parce qu'ils s'évanouissent au jour, et dans quelques heures le mien sera fini.

— Voyons ce rêve.

— Imaginez-vous donc que, lorsque j'ai découvert que j'avais été si peu convenable envers vous, je n'ai pas perdu tout espoir ou plutôt tout désir.

— Comment, vous croyez encore?....

— Laissez-moi vous expliquer ce que c'est que ma tête et mon cœur. Dire que j'ai espéré, ce n'est point vrai; mais dire que je n'aie

pas désiré une chose impossible, ce n'est pas vrai non plus. Et cette chose impossible, c'est que je vous ai souhaité quelque folle idée ou quelque enthousiasme plus fort que vous, et qui vous donnât à moi. Peut-être ne me comprenez-vous pas? et tout ce que j'ai senti a été si fou, que je ne sais vraiment si c'est intelligible. Cette femme qui est près de moi, me disais-je, elle doit aimer quelque chose, elle a une passion ou un goût exclusif. Si elle aimait la poésie; si elle était de ces femmes qui jettent leur cœur à un art de peur de le perdre dans l'amour; si ce magnifique et saint langage de la poésie avait quelquefois endormi ses douleurs ou relevé ses espérances; qu'il serait doux de pouvoir lui dire tout d'un coup : Je m'appelle Byron ou Lamartine; de me trouver en intimité depuis long-temps avec sa pensée; de lui inspirer, dans une heure d'oubli, l'idée d'être un moment à celui qu'elle a rêvé. Si elle était musicienne, me disais-je, je voudrais être Rossini ou Weber; si elle était peintre, quel bonheur si je m'appelais Vernet ou Girodet! enfin, que vous dirai-je? j'ai bâti entre vous et moi les contes les plus extravagans pour penser que si j'avais été un homme supérieur, je ne vous aurais pas rencontrée pour vous quitter et vous dire adieu comme à tout le monde; tenez, madame, je crois que je deviens fou; mais j'ai pensé que si vous étiez dévote, j'aurais voulu être un ange.

— Oui, véritablement, vous êtes bien fou, et tous vos rêves auraient été bien inutiles; car eussiez-vous été Weber ou Byron ou tout autre, vous n'eussiez pas trouvé en moi de passion ou de goût exclusif pour vous comprendre. Je ne suis qu'une pauvre femme bien simple et qui ai pris de bonne heure mon parti d'être heureuse de ma médiocrité. Vous le voyez, tous vos beaux rêves sont comme toutes vos mauvaises suppositions, ils s'adressent mal.

— Vous avez raison, madame, et pourtant vous n'êtes pas une femme ordinaire. Je ne sais, mais il y a autour de vous une atmosphère de charme trop fine, trop subtile peut-être pour les gens qui vous entourent, mais qui m'a saisi au cœur. On vous ignore, et peut-être vous ignorez-vous vous-même.... Avez-vous jamais aimé?

— Oh! non.

Cette réponse s'échappa du cœur de Mme Buré, soudainement, sans réflexion et avec un tel accent d'effroi, qu'on voyait que cette

femme avait toujours eu peur de son cœur, et l'avait gardé tout entier, ne pouvant pas le donner à un amour avoué, et craignant de le donner à un amour coupable. Ce mot voulait dire : Je n'ai pas aimé, je m'en suis bien gardée. J'aurais trop aimé.

Ernest le comprit ainsi.

— Ah! vous n'avez jamais aimé, s'écria-t-il. Ah! tant mieux. Vous m'aimerez, moi.

— Ceci est plus que de la folie.

— Oh! vous m'aimerez, vous dis-je. Je suis jeune, je suis riche, je suis libre; ma carrière n'est pour moi qu'une occupation sans avenir, je puis la quitter comme je l'ai prise : tout ce que j'ai donné d'activité à des études fastidieuses, à des plaisirs plus fastidieux que ces études; tout ce que j'ai d'avidité dans le cœur pour la vie aventureuse, je le mettrai à vous chercher, à vous poursuivre, à vous adorer. Ne voyez-vous donc pas, madame, que je vais changer ma vie insipide d'exercice, de mathématiques, de revues et de café, contre un beau roman chevaleresque, le seul roman chevaleresque de notre siècle? Dans ce coupé de diligence, vous êtes la dame châtelaine inconnue qu'un pauvre chevalier errant rencontre, par hasard, dans une forêt, et à laquelle il se voue corps et ame. Dans quelques heures vous allez m'échapper, et je ne saurai où vous trouver. Je vous laisserai fuir, soyez-en sûre; et puis je m'orienterai et j'irai devant moi quêtant votre trace, non plus sur les pas de votre haquenée imprimés sur la route, mais au parfum de distinction et de bonheur que vous aurez laissé sur votre passage. Je ne sonnerai pas du cor à la herse de tous les castels, mais je frapperai à la porte de tous les salons; je ne vous chercherai pas dans quelque beau tournoi, mais je vous attendrai dans toutes les élégantes réunions; je ne demanderai pas votre belle présence à la fenêtre en ogive de quelque haute tourelle, mais il y aura un balcon chargé de fleurs, une fenêtre doublée de mousseline, derrière laquelle je vous verrai un jour après avoir long-temps cherché; et alors il faudra arriver à vous. Vous avez un père, un mari, un frère, qui vous défendront, qu'il faudra tourner, miner, emporter : herses, tourelles et machicoulis qui me séparerez de mon héroïne, vous tomberez devant moi, et j'arriverai alors à ses pieds pour lui dire : C'est moi, je vous aime, je

vous aime comme un fou, prenez ma vie et donnez-moi votre main à baiser.

— Que de folies! que de belles imaginations!

— Oh! ces folies, je les ferai; ces imaginations, je les mettrai à exécution.

— Laissons cela. Ne pouvez-vous parler raisonnablement?

— Peut-être n'est-ce pas raisonnablement que je parle; mais, à coup sûr, je parle sérieusement.

— Vous ne prétendez pas me le persuader?

— Aujourd'hui? non. Mais bientôt, mais quand je vous aurai retrouvée, quand vous me reverrez à votre horizon aller sans cesse autour de vous, comme le satellite esclave d'un si bel astre, alors vous reconnaîtrez que j'ai dit vrai.

— Mais, monsieur, si j'étais assez folle pour vous croire, savez-vous que je pourrais trouver vos projets plus qu'extravagans.

— Encore aujourd'hui vous avez raison. Mais alors, en voyant que je le fais, vous vous diriez que je ne pouvais faire autrement, et que la passion m'a emporté.

— En vérité, monsieur, nous voilà dans un monde qui m'est tout-à-fait inconnu. Il faudrait donc que, parce que j'ai eu le malheur de vous rencontrer, je fusse condamnée à voir ma vie persécutée par vous? Et pour parler sérieusement, et à votre exemple, de quel droit, pour donner à votre vie un intérêt chevaleresque, pour procurer à l'oisivité de votre opulence l'intérêt d'un roman, de quel droit serais-je troublée, moi, dans ma vie, dans mes habitudes, dans mes devoirs? De quel droit serais-je insultée dans ma réputation? car on ne supposerait pas qu'un homme à qui l'on n'a rien fait espérer, fît tant d'efforts pour la seule nécessité de se créer un passe-temps qui lui manque. Vous comprenez donc bien que, si je vous écoute, c'est parce qu'il me semble que vous me lisez tout haut un roman que j'entends les yeux fermés.

— Pensez-vous que je le laisserai sans dénouement?

— J'y compte bien.

— Sur mon honneur, madame, vous avez tort : il en aura un tôt ou tard.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria Mme Buré en ouvrant une glace, et en appelant le postillon.

— Que faitez-vous, madame?

— Je veux quitter ce coupé, monsieur. Il y a, je crois, dans l'intérieur de cette voiture une place vide entre un portefaix et une poissarde; j'y serais plus convenablement qu'ici.

— Vous pouvez descendre si vous le voulez, mais mon parti est pris, et je vous le jure encore sur l'honneur : je vous retrouverai tôt ou tard.

Mme Buré referma la glace, et affectant un air d'aisance que le son de sa voix démentait, elle reprit :

— En vérité, je deviens aussi folle que vous. Je vous crois... Je m'alarme... Vous me faites peur... J'oublie que nous plaisantons... Allons, monsieur, achevez votre conte de fée; il est fort amusant.

— Oh! ne raillez pas, madame, je vous aime déjà assez pour supporter vos injures et vos moqueries. Ne voyez-vous pas que vous n'avez que cette nuit pour douter de moi, et que j'ai tout l'avenir pour vous forcer à reconnaître cet amour?

— Encore, monsieur?

— Toujours, madame, toujours et partout vous me rencontrerez, ce seront les mêmes sentimens et le même langage.

— Eh bien! monsieur, ajouta Mme Buré d'un ton grave, je veux vous parler sérieusement aussi... quoique j'en aie honte. A supposer que vous disiez vrai, à supposer que vous m'aimiez, ou plutôt que vous soyez assez désœuvré pour faire tout ce dont vous parlez, pensez-vous que je ne saurais m'en défendre? J'ai un mari, monsieur, qui est un homme d'honneur; j'ai un frère qui est un ancien soldat de l'empire; il y aurait peut-être imprudence à les forcer à se placer entre vous et moi.

— Oh! madame, demandez appui à vous-même, et ne m'opposez pas un obstacle qui, à mon âge, avec l'état dont je suis, ne pourrait être qu'une raison pour moi de persévérer. Menacer un amant d'un mari, un officier de la restauration d'un soldat de l'empire, c'est appeler la lutte et le duel; ce serait me forcer à faire ce que j'ai avancé.

Ernest prononça cette parole d'un ton de vérité si modeste, que Mme Buré comprit qu'il n'y avait point chez lui de fanfaronnade, et qu'elle répondit:

— Ce n'est pas une menace, monsieur, je n'en ai pas voulu faire.

Vous me réduisez à me défendre, je le fais comme je peux; je ne doute pas que vous ne soyez plein de courage et d'honneur, et que vous ne sachiez exposer votre vie pour un mot; mais un si frivole amour que le vôtre n'en vaut pas la peine.

— Il en vaut plus la peine qu'un mot assurément.

— Vous êtes habile et répondez à tout. Eh bien! monsieur, j'ai une question à vous faire; me jurez-vous d'y répondre sincèrement?

— Sur l'honneur, je vous le jure.

— Si je vous disais qui je suis, si je vous montrais qu'une folie de jeune homme peut compromettre à tout jamais une femme honorée, que votre apparition dans notre petite ville serait un évènement, que vos poursuites seraient un scandale où je succomberais assurément sous la calomnie et le ridicule, ne renonceriez-vous pas à vos projets?

— . . . . . Non...

— Non?

— Non. Madame, en sortant de cette voiture, vous emporterez ma vie.... J'ai droit à la vôtre, c'est la loi fatale de l'amour; je souffrirai par vous; vous souffrirez par moi.... Nous serons unis dans la douleur.... La douleur est un lien aussi saint que le bonheur. Je vous imposerai celui-là.

Mme Buré tressaillit, tant la voix d'Ernest avait de résolution inébranlable; elle se sentit comme prise d'un vertige en pensant à ce qu'elle entendait; elle mesura d'un coup d'œil tout l'avenir d'inquiétudes, de douleurs, que la folie de cet homme allait lui créer, et arrivée ainsi à un désespoir réel, elle s'écria :

— Mais comment puis-je me sauver de vous, monsieur?

L'accent qu'elle mit dans cette question était si vrai et si profond, qu'Ernest en fut ému, mais ce ne fut que le trouble d'un instant.

— En vérité, lui dit-il, je ne puis vous expliquer le désir insensé qui m'a pris le cœur quand je vous ai vue; mais ce désir est si implacable, qu'il est impossible qu'entre nous il n'y ait pas une prédestination. Vous devez être à moi.

— Monsieur!.....

— A moi, parce que je vouerai ma vie à vous obtenir, ou parce

que ici vous vous affranchirez à tout jamais de mes éternelles poursuites.

— Je n'ose vous comprendre.

— Écoutez, madame, écoutez. De tous les souvenirs de la jeunesse qui, lorsque nous devenons solitaires et froids dans notre existence, nous jettent de si doux sourires et de si brûlantes chaleurs du passé; de tous ces heureux enfans de notre bel âge qui dressent leur têtes blondes près de nos cheveux blancs, et qui appuient leurs mains tièdes sur les glaces de notre cœur, de tous ces souvenirs, les souvenirs les plus vivans et les plus enivrans ne sont pas ceux qui, mêlés de joie et de peine, nous ont demandé des années entières pour ne laisser qu'un mot après eux. Les plus puissans sont ces momens de bonheur inoui qui éclatent dans la vie comme un incendie, qui l'éclairent et la brûlent durant quelques heures, et qui, lorsqu'ils sont éteints se représentent à nous affranchis de tous soins endurés pour les obtenir, libres de tout désespoir de les avoir perdus. Or, ne vous est-il pas arrivé durant une chaude journée ou durant une nuit silencieuse, seule à l'abri d'une forêt ou assise sur le bord d'un lac, d'entendre passer au loin la mystérieuse harmonie des cors dans le bois? Ce sauvage concert dont les acteurs vous sont restés inconnus, ces voix qui n'ont duré qu'un moment, ne vous ont-ils point plongée dans une extase plus profonde que toutes celles que vous ont données les musiques les plus parfaites dans ces salons illuminés de bougies ou dans une salle comblée de spectateurs? ne vous en êtes-vous jamais souvenue comme d'un bonheur complet demeuré entre le mystère et vous? Eh bien! si cela vous est arrivé, comprenez-moi maintenant. Je vous aime; je vous aime assez pour vous poursuivre implacablement de mon amour; je vous aime assez pour échanger la passion longue et obstinée que mon cœur vous a vouée, contre une heure, un moment, un éclair de bonheur : ou vous serez pour moi la fortune qu'on poursuit sans relâche jusqu'à ce qu'on l'ait atteinte, ou vous serez le trésor oublié que j'aurai rencontré par hasard sur une route où je ne repasserai plus.

Ernest s'arrêta, Mme Buré ne répondit point.

— Vous vous taisez, vous vous taisez...

— Eh! que voulez-vous que je vous réponde, monsieur? Je vous

laisse parler, je n'ai pas autre chose à faire; vos discours que j'ai traités de folie sont devenus une insulte directe et une menace odieuse.

— Oh! ne croyez pas....

— Que voulez-vous donc que je ne croie pas? Vous trouvez une femme, et il vous prend fantaisie de désirer cette femme; et parce qu'elle n'est pas ce que vous vous êtes imaginé, parce vous croyez deviner qu'elle a quelque considération à ménager, vous la menacez dans cette considération et vous lui dites : Parce que vous êtes une femme qu'on peut perdre, donnez-vous à moi comme une femme perdue. Oh! c'est odieux et méprisable.

Ernest se tut à son tour et reprit un moment après :

— Vous avez raison, madame, vous devez me trouver bien coupable, et il me faudra de longs jours d'épreuves, de longues années de persévérance, pour obtenir de vous cette estime qu'on donne malgré soi à toute passion sincère. Eh bien! soit, madame, le temps, le temps est à moi. Il me justifiera. Il faut qu'il me justifie.

Il se fit un nouveau silence et ce fut Mme Buré qui le rompit.

— Vous n'avez pas besoin de justification dit-elle assez froidement : promettez-moi de renoncer à vos projets, et je vous pardonnerai. Je ne peux vous en vouloir, vous ne me connaissez pas.

— Mais vous me connaissez, madame, et je vous ai assez offensée pour que ce pardon que vous m'offrez ne soit qu'un moyen de vous défaire d'un misérable...

— Oh! quel mot...

— Pourrez-vous me juger autrement après ce que je vous ai dit? et puis-je vous laisser cette opinion de moi?

— Mais mon opinion n'a pas la gravité que vous lui supposez. Voyons, monsieur, vous m'avez dit que j'étais belle, spirituelle; eh bien! j'accepte vos éloges; je vous ai assez plu un moment pour vous faire perdre la raison, et je ne vous en veux pas. Redevenez ce que vous étiez d'abord, un homme poli et indifférent, et nous nous quitterons bons amis, je vous le jure.

— Je vous crois, mais je n'accepte pas le marché.

— Oh! pourquoi?

— Ne me faites pas vous le dire. Je recommencerais à vous insulter peut-être. Mais si demain, dans quelques jours, plus tard,

vous me trouviez sur vos pas partout où vous serez, ne vous en étonnez pas.

— Quoi! monsieur, vous ne renoncez pas....

— Non, madame, non. Mais où vivez-vous donc, je vous prie? Quels hommes vous entourent qu'il n'y en ait pas un qui vous ait fait comprendre tout ce que vous pouvez jeter de folie dans la tête et dans le cœur d'un homme? Vous croyez peut-être que je joue une comédie; tenez, mettez votre main sur ma tête et sur mon cœur : ma tête brûle et mon cœur bat avec violence.

Il avait saisi la main de Mme Buré, et elle sentait le tremblement convulsif qui agitait Ernest.

Elle lui arracha sa main et se prit à trembler aussi, mais d'un effroi insurmontable.

— Vous avez peur, lui dit-il; oh! calmez-vous. Je puis contenir ma tête sans qu'elle éclate, mon cœur sans qu'il se brise, car j'ai une espérance. Je vous reverrai.

— Mais, monsieur, s'écria Mme Buré d'une voix si suppliante, qu'on sentait qu'elle croyait à la sincérité des paroles de cet homme, mais si je vous priais, moi, de ne pas le tenter, si je vous le demandais, au nom même de cette folie que je vous ai inspirée?

— C'est de l'amour, madame?

— Eh bien! soit; au nom de cet amour, ne me l'accorderiez-vous pas?

— Non, madame, non.

— Mais ce serait me perdre, je vous l'ai dit, monsieur.

Elle s'arrêta et reprit d'une voix tremblante et entrecoupée.

—Voyons, soyez généreux... Je vous crois, vous m'aimez, une fatalité inexplicable vous a inspiré cette folle passion, mais faut-il que moi je la subisse, ou que je devienne aussi insensée que vous pour m'y soustraire?

— Ah! madame, s'écria Ernest, en se rapprochant de Mme Buré.

— Allons, calmez-vous, réfléchissez. Que penseriez-vous demain de la femme qui s'oublierait à ce point?

— Demain, madame, ce sera un rêve fini, sinon oublié; demain il y aura entre vous et moi un abîme infranchissable.

— Folie. Et qui me l'assurera?

— Ma parole que je vous engage et ma vie dont vous pouvez disposer si je manque à ma parole.

— Écoutez, Ernest; tout ce que je viens d'entendre est si nouveau et si étrange, que ma tête se perd et que je ne sais plus ni ce que je dis ni ce que je fais: ah! jurez-le-moi, n'est-ce pas que jamais vous ne tenterez de me revoir? il y va de mon repos, de ma vie, de mon bonheur; Ernest, jurez-le-moi.

— Oui, je vous le jure, jamais, jamais....

— O mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi.

Malheureusement, reprit le diable, ce n'est pas Dieu qui était en tiers dans le coupé de la diligence, et je n'eus pas pitié de cette pauvre femme.

— Et que fit Ernest quand la diligence fut arrivée à Castres? dit le baron de Luizzi.

— Il tint parole une heure, il laissa partir Mme Buré sans la suivre, sans s'informer d'elle.

— Et plus tard...?

— Plus tard, il savait que Mme Buré était la femme d'un maître de forges des environs de Quillan; il apprit que le gouvernement avait commandé une fourniture assez considérable dans cette forge, et se fit nommer par le ministre pour en surveiller la confection. Chemin faisant, il apprit encore que la famille dans laquelle il allait s'introduire était nombreuse, qu'on la citait comme un modèle de ces mœurs patriarcales qui se rencontrent encore loin du monde dans quelques demeures inconnues. Il sut que le père et le mari de Mme Buré étaient deux de ces sévères protestans du midi qui ont gardé leur foi austère dans l'honneur de la famille. On lui parla même de malheurs étranges arrivés dans cette maison et de la disparition d'une sœur de Mme Buré, jeune fille trompée, qu'on n'avait osé blâmer, tant on l'avait vue malheureuse, jusqu'au jour où on ne l'avait plus vue.

Si Ernest eût appris que la femme qu'il avait épouvantée de folles menaces n'était qu'une aventurière qui ne s'était pas plus compromise avec lui qu'avec un autre, certes il n'eût point sollicité du gouvernement d'aller à la forge dont elle était la maîtresse. Mais c'était une femme à perdre complètement, à qui il n'avait pas suffisamment à son gré appris l'oubli constant de ses devoirs, et il ne

voulut pas laisser sa victoire inachevée. Cet orgueil de séducteur se trouva secouru encore par sa vanité de jeune officier : un frère et un mari terribles; mais c'eût été lâcheté que de renoncer à poursuivre la sœur et la femme de ces deux héros ; il y allait de l'honneur d'Ernest, il y allait de son bonheur. Je puis vous assurer qu'il se le persuada. Il se crut assez amoureux pour se pardonner à lui-même son manque de foi, et il compta que Mme Buré aurait la même indulgence pour un amour assez vrai pour être devenu infidèle à l'honneur.

Heureusement pour Mme Buré, la nouvelle de la nomination de M. de Labitte arriva avant lui à la forge, de manière que, lorsqu'il se présenta, elle put le recevoir avec une tranquillité si bien jouée, avec une aisance si polie, qu'Ernest eut le droit de penser qu'il aurait eu grand tort de ne pas manquer à sa parole. Ernest logeait à Quillan, mais Mme Buré l'invita à dîner. Le jeune officier se trouva tout de suite en présence de cette sainte et nombreuse famille, où il venait porter le désordre. De vieux parens à cheveux blancs, bons et sereins, ayant derrière eux tout un passé d'honneur; des hommes faits, sérieux et confians; de jeunes filles candides et discrètes; des enfans timides et respectueux ; et au milieu d'eux tous, comme le centre par où se touchaient toutes ces affections, Mme Buré, bonne et noble, belle et calme.

Quoiqu'elle n'eût pas l'air de vouloir faire de ce tableau respectable une leçon pour Ernest, celui-ci n'en fut pas moins touché, et la pensée de repartir immédiatement lui vint au cœur. Mais l'esprit discuta cette pensée, et l'eut bientôt convaincue de niaiserie. Ernest fit même tourner toute cette sainteté de famille au profit d'un amour coupable et bien caché à l'ombre de cette pureté générale : l'intrigue en devenait plus piquante.

Le soir venu, les occupations des hommes et les habitudes de retraite des jeunes filles laissèrent Ernest seul avec Mme Buré.

— Hortense, lui dit-il, ai-je obtenu ma grâce?

— En doutez-vous? répondit-elle ; cependant il est quelques précautions qu'il faut que je prenne pour mon repos. Cette nuit, trouvez-vous à l'extrémité d'un petit chemin qui aboutit à un pavillon situé dans un angle de notre parc; j'y serai, et vous ouvrirai la porte. Maintenant, retirez-vous ; et, sous prétexte de vous

épargner une partie de la route, je vais vous montrer le pavillon et le chemin qui y conduit.

Son bonheur parut si facile à Ernest, qu'il se repentit presque d'avoir tant fait pour y trouver si peu d'obstacles. Cependant il promit d'être au rendez-vous. A minuit, il frappait doucement à la petite porte du pavillon. Une femme ouvrit une fenêtre et demanda :

— Est-ce vous, Ernest?

— C'est moi.

— Il faudrait escalader cette fenêtre, car je n'ai pu retrouver la clé de la porte.

La fenêtre n'était qu'à cinq ou six pieds du sol, et Ernest en saisit le bord avec facilité. Mais au moment où il s'enlevait à force de poignets pour achever de la gravir, il sentit comme un anneau de fer glacé s'appuyer sur son front, et il entendit ces seules paroles :

— Vous êtes un infâme, et vous avez manqué à votre parole.

Le coup de pistolet partit, et Ernest tomba mort au pied du pavillon.

Dans ce pays de forêts, tout habité par des braconniers, un coup de feu dans la nuit n'étonnait personne. Les ouvriers qui surveillaient les fourneaux écoutèrent, et l'un d'eux s'écria :

— Nous pourrons peut-être bien en manger demain.

— De quoi? dit M. Buré, qui faisait sa dernière tournée.

— Ma foi, du lièvre ou du sanglier que sans doute un de nos camarades vient d'abattre dans la forêt.

— Prenez garde, on finira par vous y prendre, et cette fois je ne paierai pas l'amende.

M. Buré acheva l'inspection de ses ateliers et retourna dans sa maison, où il retrouva sa femme couchée et dormant, ou feignant de dormir d'un profond sommeil. On ne découvrit point les assassins, et la famille de Mme Buré a grandi sous ses yeux sans que rien ait jamais troublé les saintes affections qui unissaient la sœur au frère, la femme au mari, et la mère à ses enfans.

Le diable s'arrêta et dit au baron de Luizzi :

— Et maintenant qu'en pensez-vous?

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

VOYAGES.

SUBIACO.

Le voyageur qui désire connaître l'Italie, l'Italie primitive, ses traditions, ses croyances, doit se décider à quitter les routes battues par la foule des coureurs, abandonner l'antiquité et les musées, oublier le fastidieux itinéraire. Il faut aller en enfant perdu explorer les lieux solitaires, au milieu des montagnes point ou peu parcourues, dans les Alpes, les Apennins, dans les Abruzzes, en Calabre, à travers les marais de la *mal-aria*. Vous trouverez alors des peuples inconnus que l'étranger n'a jamais visités, des habitudes que n'a point encore usées la civilisation moderne, et dont l'homme du nord ne se doute pas. L'observateur y verra le passé, le présent et l'avenir de l'Italie; c'est là qu'est la vieille Italie, l'Italie primitive avec ses vices et ses qualités. A toutes les époques de l'histoire de l'humanité, les peuples des montagnes ont été les gardiens des souvenirs nationaux; mais en Italie, plus que chez toute autre nation, les anciennes mœurs et les vieilles croyances ont reculé devant la civilisation pour se réfugier sur les sommets de la chaîne de montagnes qui traverse cette péninsule du nord au midi.

Avant la révolution, les capitales des divers états avaient été envahies par les conquêtes philosophiques du XVIIIe siècle, dont les classes nobles et moyennes subirent plus ou moins l'influence. La conquête de Napoléon a achevé de dénationaliser l'Italie, elle n'a plus rien conservé de caractéristique; c'est l'Italie avec les idées françaises. Rome et les provinces sont restées moins long-temps sous la domination du grand homme; mais, depuis dix-huit ans, l'envahissement des voyageurs a fait de la capitale du monde chrétien une ville du nord.

Les peuples des états de l'église, des montagnes aux environs de Rome, furent donc le moins francisés, j'oserai dire le moins européanisés. Un gouvernement régulier dura à peine quatre ans au milieu de l'hostilité universelle des habitans contre un pouvoir qui contrariait leurs habitudes et leurs affections; depuis lors jusqu'à présent peu de voyageurs ont parcouru ces mêmes localités; à peine quelques peintres commencent-ils à y pénétrer. Les montagnes, sur les frontières de l'état romain et du royaume de Naples, sont encore habitées par les populations les plus nationales de l'Italie. C'est là qu'il faut étudier ce peuple intéressant.

Pour aller à Subiaco, on traverse cette campagne de Rome, toujours aussi triste que belle, en prenant la route de Tivoli où l'on s'arrête peu, car on ne trouve d'italien à Tivoli que la beauté des femmes. Enfin, après deux jours de marche, on arrive dans la jolie et riante vallée de Subiaco, arrosée par les rapides eaux de l'Anio qui prend à Tivoli le nom de Teverone. La nature qui l'entoure a un aspect gai et varié; rien n'est plus gracieux, plus séduisant, que la vue de ces montagnes animées par l'agriculture méridionale, et cultivées presque jusqu'au sommet.

Subiaco ne s'aperçoit que lorsqu'on en est très près; sa situation est extraordinaire et fort pittoresque; la ville est placée autour d'une montagne à pic, et un vieux château, séjour du vicaire papal (actuellement le cardinal Galeffi), surgit au sommet du cône; elle compte cinq à six mille habitans, agriculteurs, commerçans, et quelques nobles qui vivent fort retirés. La ville est jolie et assez bien bâtie; elle fut fort embellie par Pie VI, qui y résida comme vicaire, et auquel on a élevé un arc triomphal à l'entrée, du côté de Tivoli. On remarque quelque trace d'industrie, des pape-

teries et une forge. En avançant dans la vallée, à une demi-lieue de Subiaco, sur la crête de la montagne, l'on rencontre le couvent de Sainte-Scolastique, fondé par saint Benoît, au commencement du VIe siècle, sous le nom de Saint-Cosme et Saint-Damien, et consacré depuis à sa sœur Scolastique après sa canonisation. Les pères bénédictins qui l'habitent maintenant sont peu nombreux, il n'en reste que douze; ce couvent est vaste et beau, dans une position admirable, dominant toute la vallée. On retrouve dans les divers édifices dont il se compose l'architecture de différentes époques, depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours. Une cour gothique, entourée de colonnes en marbre blanc, attire l'attention; sur les colonnes du cloître de la première cour sont peints les portraits des rois qui ont honoré le couvent de leur présence, ainsi que ceux des papes et empereurs qui l'ont comblé de leurs bienfaits. Il reste encore au monastère 80,000 livres de rente. La bibliothèque est curieuse et assez nombreuse, mais les moines sont peu instruits, quoique bénédictins. J'en ai connu un, parfait petit-maître, très soigné, tout-à-fait homme du monde, et ne pensant à rien moins qu'à son cloître. Il possédait les meilleurs ouvrages de philosophie et de littérature française.

Plus loin, toujours en gravissant les flancs du rocher, on traverse un joli bois de chênes verts, végétation isolée, qui contraste avec l'aridité de tout ce qui l'entoure. Enfin on parvient au couvent de Saint-Benoît et de la Grotte sacrée (*sacro speco*), fondé également par saint Benoît qui passa sous ce rocher plusieurs années, et consacré d'abord à saint Silvestre. Tout un côté du couvent tient au rocher, et paraît y être appuyé comme un nid d'hirondelle. Sa construction est bizarre et appartient à plusieurs époques; une partie des murs extérieurs était couverte de fresques fort belles. L'intérieur du couvent est assez vaste : on traverse plusieurs salles renfermant des fresques et des tableaux précieux. Le réfectoire était aussi peint à fresque. Mais les moines, trouvant que c'était trop sombre, ont fait tout blanchir; il ne reste que les petits côtés de la salle qui sont encore intacts et font l'admiration des artistes. Les chapelles sont échelonnées au centre du couvent, au-dessus et au-dessous de la grotte de Saint-Benoît; il y en a neuf placées à trois étages, elles sont couvertes de fresques faites aux XIVe et XVe siècles, et que l'on ne peut regarder sans émotion. La date et le nom des peintres

y sont inscrits: ils étaient Grecs, comme beaucoup d'artistes, à cette époque, en Italie. Les fresques sont d'un coloris, d'une fraîcheur et d'un brillant inconcevables; mais quelques-unes ont été refaites et gâtées. La grotte où s'était retiré Benoît est ornée d'un autel et de sa statue par le Bernin. Rien ne fait éprouver une plus vive impression que cet admirable enchaînement de chapelles successives, à peine éclairées, où la simplicité s'unit à la grandeur. La sacristie est ornée de quelques tableaux curieux et de reliques, entre autres d'un bâton de la hauteur de saint Benoît; il avait environ sept pieds (1). Le couvent n'est habité dans ce moment que par les pères bénédictins; en tout vingt personnes, pères et serviteurs : il a quatre mille livres de rentes. Un duc de....., Napolitain, après une carrière politique assez brillante, s'y est retiré pour se mettre à l'abri de ses créanciers; un séculier ne peut y être admis pour y demeurer, qu'avec la permission du pape.

Le Sacro-Speco est un lieu de pélerinage très vénéré par les populations de ces montagnes : si on y arrive, comme je l'ai fait, un dimanche, on sera témoin de la bonne foi superstitieuse de ces braves gens. Quoique ce ne fût pas un jour de fête, plusieurs centaines d'hommes et de femmes s'étaient rendus au couvent dès le matin; et la foule ne diminue pas jusqu'au soir, beaucoup y viennent de dix ou douze lieues; ils portent avec eux les vivres nécessaires, et un grand nombre y passent la nuit. Les moines leur permettent de s'étendre dans plusieurs vestibules qui précèdent l'église. Ordinairement ils descendent dans la chapelle la plus basse, qui ne communique avec les autres que par de longues rampes d'escalier, et remontent à genoux jusqu'à l'autel le plus élevé. Priant continuellement avec la plus grande ferveur, sans même supposer que cela puisse paraître extraordinaire aux curieux qui visitent ces saints lieux par tout autre motif, la candeur et la bonne foi étaient peintes sur leurs physionomies simples. On voyait chez eux le

(1) Au pied de la grotte, on montre un rosier qui était jadis une ronce, mais qui se changea en rosier, après que saint Benoît se fut jeté dessus pour chasser une mauvaise pensée. Sans vouloir nier la tradition, il paraît que le saint apporta dans cette vallée l'art de greffer; une fresque sur le mur extérieur le représente greffant un rosier.

sentiment de l'espérance et de la résignation; car une partie de ces pieuses pratiques leur est imposée pour le rachat de leurs fautes. Nous passions au milieu d'eux sans avoir l'air de les troubler, sans qu'ils fissent attention à notre indifférence sceptique; car, malgré son ignorance, le paysan italien est superstitieux sans fanatisme. Jamais spectacle ne m'a fait autant d'impression que la vue de tous ces pauvres cultivateurs agenouillés, agissant sans intérêt et sans hypocrisie. Toutes les femmes avaient la tête couverte de leurs voiles blancs, placés carrément et négligemment; et cet ensemble, à la lueur des lampes, produisait les effets les plus pittoresques. Les réunions du dimanche sont consacrées ordinairement à la confession. Les moines passent alors le jour et la nuit au tribunal de la pénitence, ne donnant à leurs ouailles que l'abri nécessaire pour être à couvert, sans aucun secours matériel.

Ces populations n'ont aucunement subi l'influence de la France, ni des révolutions qui ont tourmenté l'Europe depuis quarante ans; elles ont résisté de tous leurs efforts aux armées qui pénétraient au milieu d'elles. Plusieurs petites villes n'ont pu être prises, et n'ont cédé qu'avec la totalité du pays. Cet amour pour le saint père s'est un peu refroidi depuis quelques années, par suite du désordre effrayant qui existe dans le gouvernement papal, et qui commence à se faire sentir dans les classes laborieuses par l'augmentation continuelle des impôts, sans aucune amélioration administrative. Mais ce vieil attachement tient encore à de profondes racines, et une révolution philosophique rencontrerait d'insurmontables obstacles.

Les habitans de ces montagnes réunissent les traits caractéristiques des peuples méridionaux; du sérieux dans le maintien; dans l'ame, de l'énergie et de la dignité. Il n'existe point d'hommes ayant une organisation plus forte. Ils sont animés par d'autres passions que nous, et nous les croyons sans courage, parce qu'ils ne s'irritent pas et ne sont pas prêts à combattre pour les mêmes causes que nous. Dominés par les croyances religieuses, libres civilement, ils ne conçoivent pas qu'on puisse périr pour autre chose que pour sa foi ou sa maîtresse. Le sentiment national n'a point d'empire sur leur cœur. Comment le comprendrait-on dans un pays où chaque localité a été une unité à part, où la nation joue depuis trois cents ans un rôle passif, où jamais des mains

séculières n'ont dirigé les affaires publiques? Cette petite ville de Subiaco a son histoire sous les Romains, et dans les temps modernes, comme Rome même, comme toutes les villes d'Italie.

Je n'ai trouvé, j'oserai dire, de bonne foi et d'honnêteté dans les populations du midi de l'Italie que dans ces montagnes; on peut les parcourir avec sécurité, et l'on y rencontre peu de mendians. Nulle part on ne voit plus de décence dans les mœurs; aucun pays n'est moins corrompu. En Italie, plus que partout ailleurs, les campagnes diffèrent des villes, et jamais le sigisbéisme n'a pénétré au milieu des basses classes. L'amour n'a jamais été pour elles un passe-temps ou un métier, mais une passion sans frein. Isolées, sans communication avec leur gouvernement, aussi libres qu'elles pouvaient l'espérer, jouissant d'avantages qui manquent à des populations plus avancées, celles de ces campagnes n'ont pas subi l'influence corruptrice des cités. La liberté civile et l'égalité existent partout; elles ne demandent pas autre chose.

La variété est si grande; en Italie, que les habitudes et les caractères se modifient presque à chaque pas. Les hommes s'habillent partout à peu près de même; quant aux femmes, leurs costumes changent à chaque localité. La coiffure ordinaire est le voile en toile blanche formant un carré placé horizontalement sur la tête, et dont les côtés tombent en draperie sur les épaules et sur le dos; rien n'est plus gracieux, plus original. Ces belles figures italiennes paraissent admirablement encadrées sous ce voile qui a quelque chose de mystérieux. Ce peuple a plutôt l'air noble que de beaux traits, la masse n'a rien de remarquable; cependant tous ont la physionomie distinguée, spirituelle et énergique; les femmes sont généralement très sévères. Jamais une paysanne italienne ne vous permettra la moindre liberté en public. Elles ont de fort belles tailles, la tête et les épaules bien placées; et quoique généralement peu riches, elles sont fort propres et n'ont point l'air habitué à la fatigue comme les femmes de nos campagnes. A Subiaco, on loge chez un artiste français qui a épousé une paysanne des environs; elle est belle et fort sage.

La danse du pays est la saltarella, commune à toute l'Italie méridionale; elle est entraînante, gracieuse, vive et passionnée; mais en Italie, on danse peu, le peuple est généralement pensif et sérieux.

La musique populaire est monotone; l'air de la saltarella est toujours le même.

L'habitant des montagnes romaines ressemble à celui des Abruzzes; il a de la franchise dans son maintien, de la rudesse, de l'honnêteté, et beaucoup d'hospitalité; il recherche les étrangers et prévient volontiers leurs désirs; il ne reconnaît aucun supérieur, à peine conçoit-il ce que c'est qu'un gouvernement; et sans avoir le sentiment raisonné de l'egalité, c'est l'homme le plus démocratique de l'Europe; il vous tutoie souvent. Sans vous connaître, il vous demande une prise de tabac ou en prend dans votre boîte en disant simplement *permesso*. Jamais un titre n'a fait impression sur lui. L'aristocratie existe légalement dans l'état romain, ou du moins les fidéi-commis la maintiennent dans quelques familles; mais de fait on ne s'en aperçoit pas. L'aristocratie s'arrête aux princes qui, personnellement, sont plutôt valets que seigneurs, et ne jouissent d'aucune considération.

A notre arrivée à Subiaco, nous vîmes un jeune prêtre sortir de l'église où il venait de dire la messe pour la première fois; il fut couvert de fleurs par ses amis et ses parens qui lui baisaient les mains, et reconduit à la maison paternelle, sous des arcs de verdure, au milieu des acclamations générales; ce fut un jour de fête pour la ville et de gloire pour la famille.

Le supérieur de ces montagnes est le prêtre, l'homme de famille, celui qui partage les sentimens de la masse; entre lui et ses ouailles l'union est complète. Cette union du prêtre et des populations, sous une théocratie, a certainement contribué aux sentimens démocratiques. Rien n'y est plus favorable que le catholicisme, et surtout à Rome où l'on a vu le pâtre monter dans la chaire de saint Pierre.

Les montagnes de l'état romain sont peu élevées, cependant leurs sommets sont couverts de neige une partie de l'année; alors on les aperçoit de Rome, terminant l'horizon par une ligne glaciale, qui rend la vue de la campagne encore plus triste et plus belle. Le fond des vallées est presque seul cultivable, car la terre végétale manque au tiers de leur hauteur. Comme dans toute la chaîne de l'Apennin, les dernières sommités sont sans arbres et sans verdure, quoiqu'il n'y en ait aucune assez élevée pour que l'atmosphère raréfiée empêche toute végétation.

La plupart des hautes crêtes sont couronnées par des villages placés comme des nids de faucons; le vieux château du baron féodal domine chaque groupe d'habitations : partout il est entièrement ruiné, car la féodalité (1) a été détruite ici en même temps qu'elle croulait dans toute l'Europe. Mais si la féodalité fut écrasée, l'ordre ne s'établit que très tard; le temps où les bandes de brigands parcouraient le pays, n'est pas assez éloigné pour que les cultivateurs se hasardent à descendre dans les plaines : ils habitent presque tous dans des lieux inaccessibles. Les agglomérations de populations sont très nombreuses; sur la crête d'une montagne où les mulets peuvent à peine arriver, où, il y a quarante ans, le gouvernement était à peine connu, on trouve des réunions de 1,500 à 3,000 habitans. Beaucoup de ces villages aériens ont encore des portes qui se fermaient naguère la nuit à l'approche du danger.

Peu d'habitations sont isolées et presque toutes sont modernes. Les villages les plus élevés s'étagent au milieu de rochers stériles, les pâtres ne vivent que du produit de leurs bestiaux; ils vont aussi, dans la saison, moissonner dans la campagne de Rome et dans les Marais Pontins. Du reste, partout où l'on peut poser la bêche ou la charrue, la terre est cultivée. La culture est à peu près la même que celle de toute la chaîne des Apennins : des oliviers, des vignes s'entrelaçant dans les sillons autour de l'ormeau, du blé, de l'avoine, du maïs. Peu de prairies artificielles, point de pommes de terre; les bestiaux vivent dans les pâturages. Cette agriculture demande de longs travaux et coûte fort cher, car une grande partie des terres sur le penchant des montagnes sont soutenues par des terrasses : cependant elle suffit à nourrir le cultivateur avec abondance. Ce dernier est rarement propriétaire ; mais il possède quelquefois une maison, un capital; d'ailleurs les conditions de fermage sont généralement douces. On fait beaucoup de baux emphythéotiques qui durent trois générations; les colons ne donnent guère que

(1) La féodalité n'a jamais existé en Italie que dans le royaume de Naples, par l'établissement des Normands. Ainsi donc on parle ici de la féodalité non point comme d'une institution, mais comme d'une époque où la force et la puissance dominaien tseules; cet état de choses fut détruit par les papes Alexandre VI et Sixte-Quint.

le quart du produit brut et ne paient jamais d'impôts. Le reste des propriétés main-mortables est cultivé aux frais des propriétaires par des directeurs de travaux, et c'est certainement la pire de toutes les administrations pour la terre comme pour le bien-être général. Tout ce qui n'est pas possédé par les moines et les fidéicommis appartient à la classe moyenne.

La *mal-aria* empêche donc seule la campagne de Rome de partager la même prospérité; ce serait une œuvre intéressante que l'histoire de la mal-aria et des moyens de la détruire. Il est probable que dans tout autre pays, aux environs d'une capitale, il y a longtemps qu'elle aurait cessé; mais pour cela il faut des capitaux et une administration active et régulière. Tout ce qu'ont pu faire les papes jusqu'à présent n'a produit aucun résultat. Combien d'autres localités de l'Italie sont affligées par le même fléau, en Toscane, dans le royaume de Naples! On peut dire que la dixième partie de la péninsule est frappée de cet air mortel.

De Magnoncourt.

FÉERIE

FRANC-COMTOISE.

Vous qui vivez toujours sous le poids des chaînes que la mode vous façonne, l'hiver dans un de ces bruyans quartiers de Paris, l'été dans une de ces malheureuses bourgades que l'on décore du nom de campagne, ou dans une de ces villes de bains chéries de la *fashion* cosmopolite qui y apporte son jeu de cartes et son tapis vert; vous que la muse des voyages a déshérités des joies de la course à pied et des explorations aventureuses, vous ne connaissez pas de par-delà les barrières, de par-delà Sens et Joigny, une contrée riante et pittoresque, riche en souvenirs, féconde en grands et beaux tableaux; une contrée qui a son histoire à elle, ses traditions, son caractère poétique, et qui, du haut de ses montagnes sauvages, regarde sans envie les montagnes vantées de la Suisse et les cimes hautaines des Alpes. Cette contrée s'appelle Franche-Comté, et dans les livres germaniques, *Hoch-Burgund* (Haute-Bourgogne). Seulement, je vous le dis, pour la connaître, il ne faut pas y passer comme ces fades Anglais qui courent en chaise de poste, un lorgnon d'une main, un carnet de l'autre, et croient avoir vu un pays, quand ils ont fait quelques centaines de lieues le long des grandes routes. Il faudrait y voyager à pied comme un pèlerin, ou comme un étudiant, le bâton à la main, le sac sur l'épaule, suivre la chaîne du Jura, descendre dans les vallées, dormir dans les châlets. Là sont les sites agrestes et grandioses, les rocs escarpés où l'aigle va bâtir son nid; là les vallons ombreux qui se cachent mystérieusement au pied des bois et s'enfuient au loin avec leur ruban

de verdure et leur ruisseau perdu sous les branches du saule; là les riches pâturages, les sentiers bordés de fraises, le long de la colline, et les lacs paisibles, enfermés comme des coupes d'argent au milieu des forêts de sapins. Que si par un beau jour d'été, vous aviez vu s'éveiller, aux premiers rayons du matin, cette nature fraîche et embaumée; que si le soir vous avait surpris au-dessus des montagnes de Blancheroche, ou près du lac de Sainte-Marie, tandis que les ombres des bois s'alongent dans la vallée, et que de loin en loin on entend résonner la clochette des troupeaux et le tintement mélancolique de l'angélus; que si parfois vous vous étiez assis à ces veillées d'hiver, au milieu de la famille du châlet, sous le large manteau de la cheminée, où l'aïeul raconte à ses petits-enfans les choses d'autrefois; non, jamais vous n'oublieriez les émotions que doivent produire et ces poétiques tableaux, et ces mœurs simples et patriarcales.

Je ne vous parlerai pas de notre histoire antique, de ces arcs-de-triomphe construits pour César, de ces restes de voies romaines qui coupent encore nos sentiers, et de ces dieux de bronze que le paysan découvre avec le soc de la charrue. Regardez : autour de vous s'élèvent les monumens d'une histoire plus récente, et toute pleine d'intérêt. Du milieu des sombres forêts de sapins, le château féodal porte encore dans les airs sa couronne de créneaux. Sur chaque montagne, sur chaque pic de rocher, les nobles sires de Franche-Comté avaient établi leur empire, et posé leur rempart. De là haut, ils regardaient, comme des oiseaux de proie, l'humble vallée soumise à leur domination, ou le château de leur voisin. Aujourd'hui, les remparts sont abandonnés, les grandes salles d'armes sont désertes, et l'herbe croît sur leurs murailles. Aujourd'hui les descendans de ces fiers barons s'enorgueillissent peut-être d'être portés sur la liste des électeurs, et briguent l'honneur d'être nommés maires de leur village. Aujourd'hui les petits-fils de ceux qui se glorifiaient de leur blason, et méprisaient si amèrement tout labeur de vilain, fabriquent de la porcelaine. La salle de festins a été convertie en atelier, et le préau en fournaise. Mais quand de loin on aperçoit ces vieilles demeures seigneuriales, si le taillis qui les entoure laisse encore distinguer leurs épaisses murailles, si le brouillard du matin cache sous sa robe de gaze les sommités échancrées de leurs remparts, et les touffes de lierre qui s'élèvent sur la tour en ruines, il est facile de se laisser aller à son illusion et de rêver ces châteaux tels qu'ils étaient autrefois. Chacun d'eux a sa chronique, son chant de guerre et son roman d'amour, son héros tout bardé de fer, et sa châtelaine aux blonds cheveux. Nulle histoire n'est plus complète que celle de ces anciennes demeures, de ces anciens temps. C'est,

d'un côté, la vie la plus aventureuse, la plus hardie, la plus exposée à toutes les chances de combats; de l'autre, la vie rêveuse et paisible qui s'épanouit doucement à l'ombre des grandes salles. Tandis que le chevalier fait forger ses armures, et prépare sa longue épée et sa hache d'armes, la châtelaine, assise au milieu de ses compagnes, prend son livre d'images dorées, et relit les pieuses légendes, ou les romances des poètes. Tandis que le cor sonne l'heure du départ, et que la troupe d'hommes armés défile sur le pont-levis, la châtelaine, à sa tourelle, regarde, d'un œil mouillé de larmes, s'en aller celui qu'elle aime, et laisse devant lui tomber la fleur qu'elle a cueillie de ses mains et réchauffée de ses baisers.

Plusieurs de nos chroniques franc-comtoises ont déjà été arrachées à l'oubli, mais il en existe encore un grand nombre qui mériteraient d'être étudiées et publiées. On y trouverait souvent le caractère audacieux, énergique, sauvage, des vieilles chroniques chevaleresques de la Suisse, et l'esprit religieux et contemplatif de la poésie allemande.

A quelques pas du château, voici venir les légendes de saints et de couvens. La Franche-Comté en possède un grand nombre; car c'est, comme la Bretagne, un pays de foi et de religion, tout trempé de croyances espagnoles et de rêveries germaniques. Nos premiers législateurs furent des prêtres, nos plus beaux monumens des abbayes. Le culte de la Vierge, ce culte si poétique du moyen-âge, s'est conservé dans nos montagnes. Partout elle a ses autels qu'on vient visiter de bien loin; partout elle a fait des miracles. Ici est l'ermitage où on a coutume de l'implorer au moment d'entreprendre un grand voyage; là est la chapelle pleine d'*ex-voto*, où les malades sont entrés avec la béquille pour en sortir pleins de force et de santé. Souvent encore, un homme qui se voit exposé à un malheur fait vœu, s'il y échappe, de bâtir une chapelle à la Vierge, et le nuage qui le menaçait se dissipe, et la chapelle s'élève toute chargée d'offrandes. Les bateliers consacrent au bord de la rivière un oratoire à la Vierge, afin qu'elle protège leur petite barque; le bûcheron place son image dans le creux d'un arbre ou dans le flanc du rocher, afin qu'elle veille sur lui, et les habitans de la campagne la posent au-dessus de leur maison, ou à l'entrée de leur hameau; car la Vierge est la patronne de toutes ces pauvres ames: le laboureur l'appelle sans cesse à son secours; la jeune fille est fière de lui tresser des couronnes de fleurs, et tout le scepticisme de nos jours expire devant une de ces humbles chapelles où apparaît une image de la Vierge dépourvue d'ornemens de luxe, mais entourée d'hommes à genoux.

Si du domaine des légendes de religion et des faits historiques, nous passons à celui des traditions fabuleuses, voici tout ce qui a jamais été in-

venté de plus riant par l'imagination des peuples du Midi, et de plus mystérieux par les peuples du Nord. Comme tous les pays qui ont de longs hivers et de longues veillées, les montagnes de Franche-Comté doivent avoir leur trésor de croyances romanesques et de récits étranges qui passent de châlet en châlet, et qu'une vieille femme répète le soir tandis que le vent siffle entre les fenêtres, et que la neige s'amoncelle sur le toit. Comme dans tous les pays où la nature présente un aspect grandiose et souvent bizarre, où les grottes de rochers, les profondeurs de la forêt, offrent à l'imagination un charme mystérieux qui l'attire et l'égare dans de vagues rêveries, les habitans de nos montagnes remplacent le raisonnement par la fable. Au lieu d'expliquer par la science les phénomènes qui les frappent, ils inventent un conte, ils se créent des images fictives. Bientôt le merveilleux pénètre dans leur vie habituelle. Il s'associe à leurs jours de travaux, à leurs heures de fêtes, et s'insinue si avant dans leur esprit, et suit de si près la réalité, qu'il perd jusqu'à son caractère de merveilleux, et devient pour ces hommes naïfs et crédules un élément nécessaire, une source abondante d'idées à laquelle ils puisent sans crainte et sans ménagement.

Ainsi, nous avons nos traditions féeriques qui nous sont venues d'Orient par les pèlerins, par les croisades, et celles qui nous sont venues du Nord par les guerres et les voyages, et celles dont l'origine est si incertaine, dont la forme est si bien appropriée au caractère franc-comtois, que nous pouvons les revendiquer comme nous appartenant réellement. Ainsi, dans nos forêts, dans nos rivières, au fond de nos vertes vallées, au sein de nos lacs bleus, habitent les fées et les génies, les sylphes et les kobolde. Nos montagnes ont leur esprit mystérieux, leur Rübezahl qui n'attend plus qu'un Museus pour raconter ses aventures étranges; nos pâturages ont leur génie protecteur, et nos châlets leur Trilby, auquel la jeune fille offre toujours, en se mettant à table, la première cuillerée de sa jatte de lait. Sur le plateau de Haute-Pierre, on a vu quelquefois passer une autre Mélusine, un être moitié femme et moitié serpent. C'est la *Vouivre*. Elle n'a point d'yeux, mais elle porte au front une escarboucle qui la guide comme un rayon lumineux le jour et la nuit. Lorsqu'elle va se baigner dans les rivières, elle est obligée de déposer cette escarboucle à terre, et si l'on pouvait s'en emparer, on commanderait à tous les génies, on pourrait se faire apporter tous les trésors enfouis dans les flancs des montagnes. Mais il n'est pas prudent de tenter l'aventure, car au moindre bruit la *Vouivre* s'élance hors de la rivière, et malheur à celui qu'elle rencontre. Un pauvre homme de Moustier, qui l'avait suivie un jour de très loin, et qui l'avait vue déposer son escarboucle au bord de la Lons, et plonger ses

écailles de serpent dans la rivière, s'approcha avec précaution du bienheureux talisman; mais à l'instant où il étendait déjà la main pour le saisir, la *Vouivre*, qui l'avait entendu, s'élance sur lui, le jette par terre, lui déchire le sein avec ses ongles, lui serre la gorge pour l'étouffer; et n'était que le malheureux eût reçu le matin même la communion à l'église de Lods, il serait infailliblement mort sous les coups de cette méchante *Vouivre*. Mais il rentra chez lui le visage et le corps tout meurtri, se promettant bien de ne plus courir après l'escarboucle.

Dans la grange de Mont-Nans, il y a, depuis trois ou quatre générations, un esprit servant comme les *Kobolde* de l'Allemagne et les *Trolle* du Danemark, qui fait la bénédiction de la maison (1). C'est lui qui prend soin de l'étable, conduit les bestiaux au pâturage, protége la grange, prépare la litière des chevaux, et remplit chaque matin l'abreuvoir d'une eau pure et limpide. On ne le voit pas, mais sans cesse on reconnaît ses bons offices; on s'aperçoit qu'il a veillé sur les récoltes et sur les moissonneurs. Pour le conserver, il ne faut que lui abandonner une légère part des produits de la ferme, lui garder à la grange ou au foyer une place très propre, et ne pas médire de lui, car il entend tout ce qu'on dit, et se venge cruellement de ceux qui l'injurient.

Ailleurs on croit aux revenans, aux apparitions des ames chargées de quelque crime et condamnées à venir dans ce monde l'expier. La même croyance se trouve encore dans les montagnes de l'Écosse, dans les contrées germaniques, dans les pays slaves. Au fond des vallées sauvages où l'Ain prend sa source, souvent les paysans ont cru entendre pendant la nuit retentir tout à coup le son du cor. Le chien se lève, le chasseur crie, les chevaux s'élancent à travers la forêt, et jusqu'à ce que le coq chante, le bois et la vallée retentissent du bruit de la cavalcade, des aboiemens de la meute, et de la voix rauque des piqueurs. C'est le féroce chasseur célèbre dans les traditions allemandes, chanté par Bürger. C'était pendant sa vie un homme méchant et cruel, sans respect pour les ministres de Dieu, sans pitié pour ses vassaux, bravant tout pour satisfaire sa fatale passion de chasse, et ne s'inquiétant, quand il montait à cheval et courait dans les bois, ni de manquer aux offices de l'église, ni de fouler aux pieds le champ de la pauvre veuve, ni de renverser sur sa route le paysan et le bûcheron. Dieu, pour le punir d'avoir détruit pendant sa vie le repos de ceux qui étaient soumis à ses ordres, lui a refusé le repos de la tombe, et chaque nuit, par le froid, par le vent, par les brouillards sombres de l'automne, par la neige de décembre, il faut

(1) *Du culte des Esprits dans la Séquanie*, par M. D. Monnier.

qu'il sorte de son cercueil, monte à cheval, et poursuive à travers les bois, les ravins, les rocs et les rivières, un cerf qu'il n'atteindra jamais.

Une petite ville de nos montagnes a été plusieurs fois témoin d'une apparition non moins merveilleuse que celle du féroce chasseur. A un quart de lieue du Maiche, au-dessus d'une colline, on aperçoit les restes d'un château entouré de broussailles et de sapins. Là vivait jadis un seigneur avare, dont le cœur était fermé à tout sentiment d'équité, et qui, pour assouvir sa passion sordide, soumettait sans cesse ses vassaux à de nouvelles exactions, et volait le bien de ses voisins. Il est enterré au milieu de ses trésors, mais il ne peut y trouver le repos. Il voudrait pouvoir échanger son sépulcre splendide contre la tombe de terre fraîche où dort si bien le paysan; mais il est condamné à rester là où il a vécu, et il passe la nuit à se rouler sur son or et à gémir. Dieu, touché de ses souffrances et des prières que ses descendans ont fait faire pour lui, a cependant ramené l'espoir dans son cœur, et lui a permis de venir dans ce monde chercher quelqu'un qui le délivre. Tout les cent ans, à jour fixe, quand l'obscurité commence à envelopper les campagnes, le vieux seigneur sort de son manoir, tenant une clé rouge et brûlante entre les dents. Il rôde dans les champs, entre dans les enclos, et s'approche de la ville, offrant à tout le monde son visage cadavéreux et sa clé enflammée. Celui qui aurait le courage de prendre cette clé et de le suivre, deviendrait à l'instant même possesseur d'immenses trésors, et délivrerait cette pauvre ame des tourmens qu'elle endure. Jusqu'à présent, personne n'a encore osé se rendre à son appel, mais elle revient dans vingt-cinq ans. Avis à ceux qui ont envie de s'enrichir.

De ces histoires austères de méfaits et d'expiations, il est doux de passer aux riantes fictions de la Dame verte (1). La Dame verte, c'est notre péri, notre sylphide, la déesse de nos bois, la fée de nos prairies : elle est belle et gracieuse; elle a la taille mince et légère, comme une tige de bouleau, les épaules blanches comme la neige de nos montagnes, et les yeux bleus comme la source de nos rochers. Les marguerites des champs lui sourient quand elle passe; les rameaux d'arbres l'effleurent avec un frémissement de joie, car elle est la déesse bien-aimée des arbres et des fleurs, des collines et des vallées. Son regard ranime la nature comme un doux soleil, et son sourire est comme le sourire du printemps. Le jour, elle s'asseoit entre les frais taillis, tressant des couronnes de fleurs, ou peignant ses blonds cheveux avec un peigne d'or, ou rêvant sur son lit de mousse au beau jeune homme qu'elle a rencontré.

(1) *Traditions franc-comtoises*, par M. Aug. Demesmay. T. I.

La nuit, elle assemble ses compagnes, et toutes s'en vont, folâtres et légères, danser aux rayons de la lune, et chanter. Le voyageur qui s'est trouvé égaré le soir au milieu de nos montagnes a souvent été surpris d'entendre tout à coup des voix aériennes, une musique harmonieuse, qui ne ressemblait à rien de ce qu'on entend habituellement dans le monde; c'étaient les chants de la Dame verte et de ses compagnes. Quelquefois aussi les malignes sylphides égarent à dessein le jeune paysan qu'elles aiment, afin de l'attirer dans leur cercle, et de danser avec lui. Que si alors il pouvait s'emparer du petit soulier de verre d'une de ces jolies Cendrillons, il serait assez riche; car, pour pouvoir continuer de danser avec ses compagnes, il faudrait qu'elle rachetât son soulier, et elle l'achèterait à tout prix. L'hiver, la Dame verte habite dans ces grottes de rochers, où les géologues, avec leur malheureuse science, ne voient que des pierres et des stalactites, et qui sont, j'en suis sûr, toutes pleines de rubis et de diamans dont la fée dérobe l'éclat à nos regards profanes. C'est là que, la nuit, les fêtes recommencent à la lueur de mille flambeaux, au milieu des parois de cristal et des colonnes d'agate. C'est là que la dame verte emmène, comme une autre Armide, le chevalier qu'elle s'est choisi. Heureux l'homme qu'elle aime! Heureux ce sire de Montbéliard qu'elle a si souvent attendu sous les verts bosquets de Villars, ou dans le val de Saint-Maurice! C'est pour cet être privilégié qu'elle a de douces paroles et des regards ardens, et des secrets magiques; c'est pour lui qu'elle use de toute sa beauté de femme, de tout son pouvoir de fée, de tout ce qui lui appartient sur la terre. Il y a cependant des gens qui, pour faire les esprits forts, ont l'air de rire quand vous leur parlez de la Dam verte, et ne craindraient pas de révoquer en doute son existence. Ces êtres-là, voyez-vous, il ne faut pas discuter avec eux, il faut les abandonner à leur froid scepticisme. Pour moi, je crois à la Dame verte; j'y crois avec amour et joie comme à un bon génie. J'ai souvent entendu parler d'elle quand j'étais enfant; je l'ai souvent cherchée plus tard, je l'ai attendue au bord du bois, et un jour enfin... mais, non, je ne veux rien vous dire, vous êtes peut-être aussi incrédules que les autres. C'était pourtant bien une dame verte.

Une autre fée franc-comtoise mérite aussi que nous parlions d'elle, c'est la fée Arie (1). Celle-ci n'a ni l'humeur aussi folâtre, ni la vie aussi joyeuse que la Dame verte; mais c'est la bonne fée de nos chaumières : elle aime l'ordre, le travail; partout où elle reconnait de telles vertus, elle répand ses bienfaits; elle soutient dans ses devoirs la pauvre mère de

(1) *Du culte des Esprits dans la Séquanie*, par M. D. Monnier.

famille et les jeunes gens laborieux. Presque jamais on ne la voit, mais elle assiste à tout ce qui se fait dans les champs ou sous le toit du châlet; et si le blé que le paysan moissonne est mieux fauché, si la quenouille de la jeune fille se file plus vite et donne un fil plus beau, c'est que la fée Arie était là, et qu'elle a aidé le paysan et la jeune fille. C'est elle aussi qui récompense les enfans obéissans et studieux; c'est elle qui fait tomber sur leur chemin les prunes des arbres voisins, et leur distribue, à Noël, les noix sèches et les gâteaux; ce qui fait que tous les enfans connaissent la fée Arie, et parlent d'elle avec respect.

C'est là le beau côté de nos traditions, mais il en est un autre moins poétique et moins riant. Nos aïeux croyaient à la puissance du diable, aux sortiléges, aux maléfices. Ils haïssaient saintement les hommes accusés de sorcellerie, et ce qui était plus terrible que de les haïr, ils les brûlaient. Les malheureux sur qui pesait le soupçon d'un tel crime, étaient traduits à la barre des grands juges, et une fois l'instruction commencée, leur procès était bientôt fait. Soit par la peur de la torture, soit par l'effet de je ne sais quelle supercherie, les pauvres victimes finissaient toujours par avouer des rapports auxquels ils n'avaient jamais songé. Les gens accusés de sorcellerie se reconnaissaient si naïvement sorciers, qu'en lisant leur interrogatoire et leurs réponses, on croit assister à une scène respectable et entendre des aveux dignes de foi. Nos hameaux de Franche-Comté avaient tous leurs sorciers; toujours on les conduisait à la potence, et toujours il en reparaissait de nouveaux. Hélas! il n'était pas difficile alors de passer pour un grand magicien; si vous aviez un ennemi dans le canton, le meilleur moyen d'en finir avec lui, était de l'accuser de s'être donné au diable; les juges n'exigeaient pas de très grandes preuves pour constater une alliance infernale, et vous débarrassaient promptement de lui. L'un des livres les plus curieux qui aient jamais paru sur la sorcellerie, est celui de Boguet, juge à Saint-Claude (1). Un de mes amis qui a déjà fait de longues et intéressantes explorations dans nos bibliothèques, vient de retrouver, dans une petite ville du Jura, le recueil des interrogatoires d'après lequel Boguet a composé son traité. C'est une suite de documens authentiques et précieux qui mériteraient d'être publiés et ajoutés comme appendice à l'histoire du XVIe siècle (2). Quel homme étrange que ce Boguet! quelle foi il a dans sa mission! quelle habileté pratique

(1) *Discours des sorciers avec six advis en faict de sorcellerie, et une Instruction pour un juge en semblable matière*, par H Boguet, dolanois grand-juge en la terre Saint-Oyan-de-Joux, dicté de Saint-Claude en comté de Bourgogne. Troisième édition. Lyon, 1610.

(2) Boguet naquit au XVIe siècle, dans un village de Franche-Comté. En 1618, il fut

dans ses recherches ! quelle fermeté dans ses arrêts ! A la fin, il s'était fait une réputation imposante, et on venait le consulter dans tous les procès de sorcier, comme on consulte les grands criminalistes dans un cas difficile. C'était là son rôle, sa spécialité ; il connaissait les sorciers au premier coup d'œil ; il savait le moyen de les attaquer, de les émouvoir ; il pouvait interpréter leurs gestes, leur regard, leur inflexion de voix, tant il était habile et sûr de lui-même en pareil cas. Son livre est écrit d'après ses diverses expériences, et je vous le donne comme un livre cruel, mais candide et de bonne foi.

Ce malheureux Boguet possède une érudition étonnante d'histoire sacrée et profane qu'il applique sans cesse au procès qu'il est chargé d'instruire. A l'appui de ses conclusions, il cite tour à tour et la Bible et l'Iliade, et les héros de l'antiquité et les patriarches. Il trouve partout des preuves de sorcellerie, partout des textes à présenter à ses auditeurs ; et quand l'Ecriture sainte lui manque, il les prend dans les Métamorphoses d'Ovide. Ainsi, pour lui, le sorcier existe, et le sorcier doit être soumis à une juridiction exceptionnelle, appliqué à la torture et condamné à mort. Voilà toute sa théorie, et tous les raisonnemens de son livre aboutissent à ce terme fatal, la torture et la mort.

Le sorcier est quelquefois un paysan qui se donne au diable pour un pauvre motif : pour que ses arbres portent plus de fruits, pour que sa vache donne plus de lait, pour que l'herbe de son pré devienne plus haute et plus épaisse que celle de ses voisins. Mais s'il le veut, il reçoit aussi le pouvoir de nuire et connaît le secret des maléfices à employer envers ses ennemis. Il peut frapper de stérilité leurs champs, faire périr leurs bestiaux ; il peut agir sur eux-mêmes et les rendre malades par le regard, par le souffle, par la parole, en les touchant avec une baguette ou en répandant une certaine poudre sur leur chemin ; il peut aussi se transformer en chat, en souris, s'introduire dans les maisons, et pendant la nuit exercer tout à son aise ses maléfices.

Quand une femme veut devenir sorcière, le diable, pour ne pas l'effrayer, lui apparaît sous la figure humaine et quitte son vilain nom de Belzébuth ou de Satan pour en prendre un qui caresse mieux l'oreille, tel que *Vert-Joli*, *Joli-Bois*, *Verdelet*, *Joli*, etc. Il fait du reste un pacte solennel avec ses prosélytes, et remplit assez bien ses engagemens.

nommé conseiller au parlement de Dôle ; mais les membres du parlement, peu flattés de se trouver en compagnie d'un tel juge, refusèrent de l'admettre parmi eux, et il fallut un ordre exprès du roi pour rendre valable sa nomination. Toute cette discussion du parlement jeta dans l'ame de Boguet une amère douleur ; il mourut en 1619, sans doute en se plaignant d'être victime de quelque sorcellerie.

Les sorciers sont tenus d'aller au sabat. Ceux de la contrée de Saint-Claude avaient rendez-vous dans un champ écarté de toute habitation, et près d'une mare d'eau; c'était là leur Blocksberg. Ils s'y rendaient habituellement le jeudi et les veilles de grandes fêtes, les uns en se mettant à cheval, les autres en montant sur un mouton noir. Là se trouvait Satan, le monarque des enfers; Satan, sous la forme d'un bouc, tenant une chandelle allumée entre ses cornes. Chaque sorcier était obligé de lui offrir une chandelle verte, et de lui faire une autre politesse fort peu récréative. Puis, toute la gente ensorcelée chantait, buvait, mangeait, parodiait les prières de l'église et la messe, et l'orgie durait jusqu'au jour, jusqu'à l'heure où le coq chantait; car on sait que le chant du coq a un grand pouvoir sur les mauvais esprits. Quelquefois l'ame seule s'en allait au sabat. Le corps restait immobile et comme endormi; l'ame s'échappait à la dérobée et passait la nuit dans son infernale réunion. Un jour, un paysan s'aperçut que sa femme couchée à côté de lui ne bougeait, ni ne soufflait. En vain, il l'appelle à haute voix; en vain, il la tire par les bras. Impossible de l'éveiller. Mais aux premiers rayons du matin, elle se leva en poussant un grand cri. Le paysan, tout troublé, s'en alla raconter cet évènement à Boguet. La femme fut interrogée, et déclara qu'il ne fallait attribuer son profond sommeil qu'à la fatigue qu'elle avait éprouvée la veille en travaillant tout le jour dans les champs. « Mauvais moyen de justification! » s'écria Boguet, et la pauvre femme fut brûlée.

Dans ces nuits passées au sabat, on ne s'occupait pas seulement de boire et de manger. Il y avait quelquefois de graves conciliabules, où Satan donnait à ses adeptes des leçons de science cabalistique. Les vieilles sorcières racontaient avec orgueil leurs méfaits, et les jeunes s'instruisaient à cette édifiante école. A la fin de la séance, Satan avait coutume de demander aux jeunes femmes nouvellement enrôlées sous sa bannière une mèche de cheveux, sur quoi le vertueux Boguet s'écrie : « Je crains fort que la façon de faire que nos amoureux observent d'avoir quelques bracelets de cheveux de leurs maîtresses ne procède du démon. » Ainsi, pauvres amoureux, tenez-vous pour avertis, ne serrez pas avec tant de soin la boucle de cheveux qu'une belle main vous a donnée. Cette boucle est peut-être la chaîne magique qui doit lier votre conscience. Du moins Boguet le croit, et Boguet était un habile juge en matière de sorcellerie.

Si le diable est, comme chacun le sait, un très vilain sire, fort dangereux à rencontrer, il faut avouer cependant qu'il a de bonnes qualités. A le voir tel que le représentent les vieilles chroniques, je ne connais personne au monde qui soit plus dévoué que lui à ses amis, et plus fidèle à remplir ses promesses. S'il a pris un engagement, vous pouvez être sûrs

qu'il le tiendra, dût-il, pour se montrer homme de parole, s'exposer aux exorcismes du prêtre et aux moqueries de la foule. Ainsi, quand les sorciers franc-comtois sont arrêtés, le diable ne les abandonne pas. Il vient les visiter dans leur prison. Il leur dicte les réponses qu'ils doivent faire et les suit courageusement devant le juge, et parle même par leur voix. C'est ce que Boguet a constaté plus d'une fois. « Rolande du Vernois, dit-il, étant possédée, ses démons qui estoient deux parloient si naïfvement son langage que nous jugions que c'étoit elle qui parloit et qui nous répondoit. »

Mais le diable a beau faire; il ne saurait tromper l'œil du juge, qui agit au nom de Dieu, et il y a des signes certains auxquels on reconnaît toujours l'homme entaché de sorcellerie. Par exemple, les sorciers portent tous sur le corps une marque que Satan leur a faite. Quand le juge les interroge, ils baissent la tête et n'osent le regarder en face. S'ils ont un chapelet, on peut être sûr que la croix de ce chapelet est brisée, et quand ils souffrent le plus, ils essaient en vain de pleurer, car les pleurs sont un signe de pénitence.

Tels sont les caractères distinctifs de sorcellerie indiqués par Boguet. Son livre se termine par des avis adressés aux autres juges. Il leur indique comment il faut instruire un procès, dans quel cas on doit avoir recours aux prières du prêtre et dans quel cas à la torture. C'est le compendium de la science. C'est le manuel pratique que le maître remet à ses élèves. Ce livre eut un grand succès; on en fit en peu de temps trois éditions, et le nom de Boguet fut placé à côté de ceux des hommes célèbres qui avaient le plus contribué à détruire la sorcellerie, à côté des noms de Vair, de Spranger.

Grace à Dieu, ce temps de fanatisme est passé. Le livre de Boguet est jugé comme il doit l'être, et il n'y a plus en Franche-Comté d'autre sorcellerie reconnue et avouée que celle des beaux yeux bleus de nos jeunes filles, dont aucun exorcisme ne saurait nous guérir.

X. Marmier.

BULLETIN.

Comme nous l'avions prédit, l'élaboration du cabinet nouveau n'a pas demandé moins d'une quinzaine. C'est à présent le délai consacré, la marche nécessaire; de même que les phases de certaines maladies aiguës sont comptées heure par heure, et leur dernier période prévu. Nous observions, il y a huit jours, les premiers symptômes qui caractérisent l'approche de ces petites fièvres politiques, et ceux qui signalent leur plus grande intensité; dès dimanche, nous avons constaté un calme et une prostration de forces qui annonçaient la fin de la crise.

Quand les ordonnances du 6 septembre ont paru, on remarquait depuis deux jours, chez les compétiteurs de portefeuilles, un refroidissement précurseur du triomphe; les cabriolets des *faiseurs* n'allaient plus au galop, leur visage était affairé, mais plus effaré; ils n'entraient plus comme des fous dans les hôtels des initiés, et on les en voyait sortir assez gravement, comme des gens qui n'ont déjà plus des promesses, mais des garanties. Parmi les auxiliaires de la presse, les uns avaient jeté leurs armes, les autres décoraient de laurier leur casque de papier imprimé; on criait trahison! d'un côté, victoire! de l'autre, et le combat était fini; on comptait les morts : le cabinet du 22 février gisait sur le carreau, et l'on enregistrait deux grandes pertes, celle de M. Thiers et celle de M. de Montalivet. Que la terre soit plus légère que son portefeuille à M. Pelet, qui, dans l'instruction publique, n'a pas eu le temps de compléter son instruction particulière.

Les bureaux des ministères prenaient aussi un aspect d'avenir et de régularité. A ce désordre, à cette oisiveté, à ces incertitudes de l'intérim, succédaient des projets d'arrangement, des idées d'avancement et d'ambition, des craintes pour des positions mal assurées. L'approche de la publication des ordonnances préoccupait vivement les hauts et les subalternes employés qui, depuis une semaine, vaguaient dans les cours, oubliant déjà l'ancien maître, attendant le nouveau, la plume à l'oreille, comme les maçons qui se promènent sur la place de Grève leurs outils sur le dos, et demandant de l'ouvrage aux entrepreneurs.

L'avénement d'un nouveau cabinet donne toujours lieu à plusieurs comédies dans lesquelles l'intérêt personnel et l'ingratitude jouent un rôle odieux ou ridicule; quand un ministre sortant fait ses paquets, il est entouré de trente amis intimes qui lui jurent fidélité, qui se sacrifieront, qui l'escorteront dans l'exil; on s'attendrit, on pleure, on s'embrasse, on maudit les nouveau-venus. Nous partons tous! nous vous suivons! nous nous reverrons! Ce sont de vrais adieux de Fontainebleau. Le Napoléon de ces sortes de scènes sait à quoi s'en tenir aussi bien que les dévoués qui veulent tomber avec lui. Le diable n'y perd rien.

Arrive le nouveau ministre : pendant sa candidature, il a pris des engagemens, il traîne avec lui une cohorte d'affidés qui comptent bien avoir le prix de leurs services, la récompense de leur longue abnégation, et qui, dès le premier moment, dressent leurs échelles contre les positions qu'ils veulent emporter d'assaut. Le ministre demande un peu de temps pour se reconnaître, pour voir clair; il fera justice à tous, se montrera sévère pour l'ancien personnel, reconnaissant pour ses amis.

Huit jours se passent, c'est le moment choisi par les figurans des adieux de Fontainebleau pour couler bas les prétendans. Sous le prétexte d'un travail quelconque, ils s'introduisent près du nouveau maître, lui montrent un visage résigné qu'ils cherchent à rendre démissionnaire le plus possible; tant de grandeur d'ame, un si noble dévouement à l'autorité déchue touche le ministre, qui ne peut déjà plus songer sans effroi aux changemens qu'il a promis, et s'habitue à la figure, aux heures, au travail du fidèle grognard, et finit par lui tendre la main en lui disant d'une voix émue : Est-il vrai que vous ne voulez pas rester avec nous?

Au bout d'un mois, tout est rétabli sur l'ancien pied; ceux dont les scrupules n'ont pas tenu contre cette douce parole : « Est-il vrai que vous ne voulez pas rester avec nous? » et qu'on a consolidés dans les positions qu'ils voulaient absolument quitter, lèvent la tête, narguent les ambitions qu'ils ont évincées, et souvent même paient la magnanimité du ministre nouveau par des révélations peu bienveillantes sur le compte de l'ancien.

Ici les clabauderies commencent, les engagemens sont invoqués. « Vous m'aviez promis la place de M. un tel; c'est un scandale, que M. un tel, qui a si hautement déblatéré contre vous, soit encore là! — C'est vrai, mon cher, vous avez raison; je songerai à vous dans peu de temps; vous sentez bien que nous ne pouvons pas soulever tant d'orages à notre arrivée; il ne faut mécontenter personne et contenter tout le monde. Attendez, il y aura de prochaines vacances, la première sera pour vous. (Un homme qui compte, pour vivre, sur la promesse d'une première vacance, ferait tout aussi bien de se brûler la cervelle.)

Les nouveaux ministres en sont déjà là sans doute avec les hommes qui marchaient derrière eux : ils semblent étonnés de leur propre victoire. Une fois entrés dans la place, ils n'osent passer la garnison au fil de l'épée, et se contentent de la soumission des vaincus, qui sont trop heureux de déposer les armes, moyennant la vie sauve; ils ne savent pas plus que leurs devanciers ce que rapporte la création d'existences nouvelles; et les

hommes qu'on leur a légués s'applaudissent d'une routine qui les conserve. De notre part, ceci n'est pas un avertissement, nous n'en devons à personne; c'est purement un côté plaisant des mœurs administratives que nous mettons en relief. Il nous revient, au reste, que le nouveau cabinet entend hurler autour de lui des appétits assez criards; nous ne pensons pas qu'il se sente assez énergique pour les satisfaire. Sa tactique est, dit-on, celle-ci : ne rien changer, ne rien troubler, rechercher des alliances même insignifiantes, respecter la position du moindre garçon de bureau, prendre des points d'appui sur des fidélités d'autant plus sûres, qu'elles ont été éprouvées plus diversement et par un plus grand nombre d'hommes, et marcher ou plutôt dormir ainsi jusqu'à la réunion des chambres. En langage de coulisses politiques, cela s'appelle *faire le mort*.

Dans la nuit de jeudi, M. Thiers est parti pour l'Allemagne; il va visiter les bords du Rhin, pendant que M. de Montalivet passera l'automne dans le Berry.

Nous avons recueilli un détail sur les derniers momens de l'administration du 22 février; le voici :

Le jour où les ordonnances ont paru dans le *Moniteur*, M. Thiers, ex-président du conseil, a donné chez lui, à Saint-James, un dîner auquel étaient invités tous les ministres démissionnaires. Cette réunion a été cordiale et même gaie. Après le repas, M. Thiers proposa à ses anciens collègues de se rendre chez le roi pour lui faire une visite d'adieu.

Le même jour, M. Molé, président du conseil, donnait chez lui un dîner auquel étaient invités tous les ministres actuels. Cette réunion était cordiale et gaie. Après le repas, M. Molé proposa à ses nouveaux collègues de se rendre chez le roi, pour lui faire une visite de remerciement.

Chez M. Thiers on se mit en route vers Neuilly.

On partit pour Neuilly chez M. Molé.

A huit heures chez M. Thiers.

A huit heures chez M. Molé.

Le convoi du cabinet mort entrait dans la cour en même temps que le cortége du cabinet nouveau-né.

D'une voiture on vit descendre MM. Thiers, de Montalivet, Passy, Sauzet.

La voiture qui se présenta ensuite devant le perron contenait MM. Molé Duchâtel, Guizot.

Dans la troisième étaient MM. Pelet de la Lozère, d'Argout, Duperré, Maison.

Et dans la quatrième, MM. Persil, Rosamel, Gasparin,

On se rencontra dans le vestibule, on se fit des politesses, et l'on monta pêle-mêle. Un huissier annonça messieurs les ministres!

Le roi était avec la reine.

La coïncidence fortuite de ces deux visites amena un sourire sur les lèvres de leurs majestés.

Deux camps se formèrent; ici se tenait le 22 février, là le 6 septembre.

Ces deux dates se regardaient, l'une attendant que l'autre parlât, semblant toutes deux se dire : A vous, messieurs du centre gauche, parlez les premiers. — Non, messieurs de la doctrine, nous n'en ferons rien.

La logique du calendrier mit fin à ce débat muet. Février parla le premier, et septembre resta maître de la place. On ne s'était pas parlé en présence du roi, mais on rit beaucoup dans les escaliers de cette joyeuse rencontre. Les voitures repartirent ensemble, sans distinction de cabinet, et les personnes qui, sur la route, ont pu rencontrer ces visiteurs entremêlés de la sorte, ne s'expliquaient pas le but d'une pareille caravane.

Jusqu'au moment de son départ, la maison de M. Thiers a été encombrée d'amis, de députés, de pairs, qui venaient lui apporter leurs complimens. MM. Jacqueminot, Félix Réal, Dufaure, Sébastiani, sont venus les premiers le féliciter.

M. Gisquet a sérieusement, cette fois, donné sa démission. On a parlé, pour le remplacer, de M. Gabriel Delessert. C'est un homme honnête, qui a du monde, du savoir-vivre; on le représente du reste comme un esprit étroit; son généralat de la garde nationale est sa meilleure recommandation.

On a fait encore circuler le nom de M. Benjamin Dejean. Nous ne voulons pas appuyer sa candidature, mais il est curieux de voir articuler contre lui son *extrême jeunesse;* M. Dejean a trente-trois ans! Pour mieux seconder l'intention des personnes qui ne veulent pas de M. Dejean, parce qu'il *est trop jeune*, nous déclarons hautement que M. Dejean est non-seulement très jeune, mais encore qu'il est très mince, très fluet, ne porte pas de lunettes, et s'habille assez convenablement. On sait qu'en France les fonctions publiques sont interdites à tout homme qui n'a pas quarante ans, un gros ventre, et une tenue d'huissier.

Toute la préfecture de police est prête à partir, en ce moment, le sac sur le dos. Le septuagénaire M. de Malleval paraît devoir suivre son maître. On est à la recherche d'un petit jeune homme de cinquante ans pour le remplacer dans les fonctions de secrétaire-général, et de quelques enfans de trente-cinq ans pour recomposer l'administration du personnel.

On dit aussi que M. de Rambuteau ne compte pas assez sur son dallage d'asphalte et ses plantations d'arbres pour se croire à l'abri d'une bourrasque. On parle de fouiller un peu dans l'administration départementale; mais il n'y a, dans tout cela, pour ces messieurs, que trois ou quatre jours de terreur qui sont bien vite passés; et si le vent politique ramène aux affaires M. Thiers, il se trouvera bien vite entouré de gens qui seront restés à leurs postes pour *défendre la position.*

—Les affaires de Suisse tournent à l'assoupissement, et l'Espagne nous envoie un plénipotentiaire nommé au bruit du réveil de la constitution de 1812; M. Aton, secrétaire de l'ambassade anglaise à Paris, s'est chargé d'introduire M. Marliani, l'envoyé de M. de Calatrava, auprès de M. Molé. M. Marliani est chargé de prouver que les affaires de son pays ne sont pas désespérées, et de renouer les liens de la quadruple alliance.

Londres se préoccupe toujours des ballons de M. Graham et de M. Charles Green, non moins que de l'élévation de l'escompte qui se produit dans les transactions de la banque d'Angleterre. On annonce une grande rareté de numéraire, et une crise commerciale; on dit encore que pour sauver leurs effets espagnols, les maisons de banque de Londres se sont décidées à un grand sacrifice : elles ont fourni les fonds du semestre qui échoit en octobre.

— Les courses de chevaux ont été tristes, froides; l'absence des personnes qui s'intéressent à ces sortes de spectacles, la pluie, le vent, rendent ces réunions ennuyeuses, mesquines et désertes : on devrait devancer l'époque et la placer en juin. La rareté des chevaux, la certitude du triomphe de quelques-uns, nuisent à toute émotion : ce sont des luttes entre un lièvre et une tortue.

Dimanche dernier, *Belida*, à M. Dupin, a battu *Bas-de-Cuir*, *Irmensul*, *Brougham* et *Bertram*, et remporté le prix de 2,000 fr. Le prix de 3,000 f. a été gagné par *Franck*, à lord Seymour, qui courait contre *Volante* et *Hamilton*. *Espérance* a été forcé de s'arrêter au milieu de la course pour boiter plus à son aise.

Jeudi, le prix de 4,500 fr. a été adjugé à *Franck*, qui, au premier tour, avait devancé *Gil-Blas*, son seul adversaire. Ce dernier cheval appartient à M. de la Bastide. Au second tour, *Franck* a couru seul.

Miss Kelly, à M. de Blangy, *Robert Macaire*, à lord Seymour, *Agélie*, à M. le comte de Cambis, ont disputé le prix royal de 6,000 fr.

Au premier tour, *Miss Kelly* est arrivée la première.

Au second tour, *Robert Macaire* a été retiré.

Cette fois la victoire semblait certaine pour *Agélie;* mais, vivement pressée, *Miss Kelly* est encore arrivée au but avant sa concurrente, et a remporté le prix royal.

— *Diadesté* est un mot arabe qui, prononcé à propos par des personnes ayant formé une gageure, fait accepter comme plaisanterie une action blâmable en toute autre circonstance. C'est le *pappataci* de *l'Italienne à Alger*, et, si l'on veut, notre : *Je vous prends sans vert*. La comtesse Manfredi fait cacher le seigneur Steno dans un pavillon; son mari, jaloux forcené, nouvel Almaviva, se précipite sur la porte de ce boudoir criminel, veut la briser quand la comtesse prononce le mot magique *Diadesté*. Le jaloux confus demande grace, refuse la clé qui lui est offerte; la dame insiste, ouvre la porte et montre en effet un galant; ce n'est pas le sien, mais le prétendu de sa cousine. Voilà ce que c'est que *Diadesté*. Ajoutez à cette scène, prise dans *la Gageure Imprévue*, deux heures d'un dialogue insignifiant comme la musique dont on l'accompagne, et vous ne serez pas surpris que *Diadesté* ait été applaudi à outrance au théâtre de l'Opéra-Comique. De notables coupures ont été faites pour la seconde représentation, et ce n'est point assez. On avait pris soin de soutenir ce *Diadesté* chancelant, il paraissait cette fois entre

la Vieille et *le Châlet.* Coupez, taillez, réduisez la pièce nouvelle à la scène de Sédaine; donnez-lui pour cortége *l'Éclair* et *Zampa* : tout ira bien alors, et les recettes de l'Opéra-Comique se maintiendront dans leur honnête médiocrité.

VAUDEVILLE. *Arriver à propos.* — Voilà un de ces petits ouvrages qui en disent plus qu'on ne croit, dans lesquels on rencontre de l'harmonie, de l'esprit, de la méthode et du savoir-faire; c'est une de ces idées qni auraient fort bien défrayé cinq actes d'une grande comédie. Trois femmes, une vieille, une très jeune, une autre veuve, passent l'été à la campagne. Trois hommes, l'un sexagénaire, l'autre mineur, et un homme de trente-huit ans, forment le pendant de cette trilogie féminine : chacun parle, agit, et se produit admirablement dans les nuances de son âge. Le but des trois hommes est d'épouser la jeune veuve; l'échappé de collége la compromet par sa passion bruyante, le vieillard la fatigue de son invalide timidité, l'homme entre deux âges choisit le moment où la veuve s'effraie de M Nestor, et s'ennuie de M. Pitois, et place à propos une déclaration faite en bons termes, calme, rassurante ,et pleine de promesses raisonnables. Nous ne saurions trop louer ce qu'il y a d'habile dans le mouvement des scènes de cette pièce, ce qu'il y a de fin, de distingué dans le dialogue. Les gens qui entendent la société à la manière du *Colleur* du Palais-Royal, et de *l'Anglaise* des Variétés, feront bien, pour s'épurer le goût et apprendre le monde, de chercher des renseignemens dans cette petite comédie, dont les détails pleins de grace et l'arrangement soigneux font regretter les écarts historiques que le Vaudeville permet si souvent à M. Ancelot.

— Le bibliophile Paul L. Jacob, notre collaborateur, se délasse par fois de ses travaux historiques par la composition de romans de mœurs qu'il emprunte à la société actuelle. Le roman intitulé : *Une Femme malheureuse*, dont il vient de publier la première partie chez Dumont, Palais-Royal, n° 88, est une simple histoire de la vie privée, sans accumulation d'évènemens, sans exagération de style; l'auteur n'a pas eu d'autre prétention que d'écrire un livre vrai. Ce sont des portraits et des caractères de femmes, groupés dans une action naturelle, touchante, morale. Nous n'osons pas dire que le vieux bibliophile a découvert la cause de ces larmes féminines toujours promptes à couler sur des malheurs qui n'existent que dans l'imagination; mais nous sommes certains que toutes les femmes voudront savoir jusqu'à quel point on a trahi le secret de leur nature.

SUR UN MONUMENT

DE

L'ILE DE GAVR' INNIS

DANS LE MORBIHAN.[1]

Près de l'entrée du Morbihan, en face de Locmariaker, on aperçoit deux éminences artificielles ou deux *Galgals* (2), allongés, l'un sur la pointe sud de l'Ile-Longue, qui n'est séparée du continent que par un étroit canal; l'autre, qui semble s'élever du milieu de la même île, appartient, en effet, à celle de Gâvr' Innis, beaucoup moins grande que la première, et s'étendant comme celle-ci du nord au sud. De même que la plupart des îles du Morbihan, Gâvr' Innis est un rocher de granit recouvert d'une couche mince de terre végétale. L'île est cultivée, et un fermier y réside avec sa famille, l'exploitant pour le compte de M. le maire de Crac'h, qui en est propriétaire. Il y a quelques années un ébou-

(1) M. Beautemps-Beaupré l'appelle *Gaverné* dans sa belle carte du Morbihan.

Les gens de Locmariaker prononcent *Gâffr' né*. On me dit que Gâvr' Innis est la meilleure orthographe. Ce mot se compose de deux mots bretons, *Gâvr'*, chèvre, et *Innis*, île.

(2) Monticule élevé de main d'homme, et composé en grande partie de pierres entassées.

lement des pierres dont le monticule est composé, fit apercevoir, vers la moitié de sa hauteur, au sud-ouest, quelques pierres beaucoup plus grosses et symétriquement disposées, comme celles des dolmens. Entre le toit et la paroi, une ouverture triangulaire laissait à peine passage à un homme pour pénétrer dans une cavité à moitié obstruée de terre et de pierres. Cette découverte resta long-temps sans résultats, lorsque M. Lorois, préfet du Morbihan, eut l'heureuse idée de faire faire des fouilles en ce lieu. Les matelots d'une goëlette en station dans le golfe y employèrent leurs loisirs, et bientôt ils eurent déblayé une grande portion d'un souterrain caché dans l'intérieur du Galgal.

Après avoir examiné tous les monumens répandus sur la presqu'île de Locmariaker, je me procurai un bateau, et, pourvu d'un briquet et d'une bougie, je me rendis à Gâvr' Innis. Montant rapidement la pente assez raide du Galgal, je me trouvai bientôt en face de l'ouverture triangulaire dont j'ai parlé; c'était alors la seule qui donnât accès dans le souterrain; elle me parut élevée de vingt-cinq à trente pieds au-dessus de la surface de l'île. Là je me mis à plat ventre; m'aidant des mains et tiré par les pieds par le patron du bateau, je me trouvai en un instant au fond de la caverne, sans autre accident que quelques écorchures aux mains, car en ce lieu le sol était parsemé de morceaux de verre. Ce n'étaient pas des débris de lacrymatoires, c'étaient tout bonnement des tessons de bouteilles bues quelques jours auparavant par un touriste anglais. La bougie allumée, je me mis à parcourir le souterrain.

Qu'on se représente un grand dolmen fort régulier, enseveli sous un amas de terre et de pierres. Sa plus grande longueur est de l'ouest à l'est En entrant par l'ouverture au sud-ouest, on se trouve d'abord dans une chambre longue de 3,10^{m}, large de 2,32^{m} à 2^{m}. A l'ouest elle est fermée par deux pierres verticales. Deux autres forment chacune des parois nord et sud. Une très grande pierre posée horizontalement recouvre toute la chambre, et paraît déborder beaucoup ses parois. A l'est, cette chambre communique à une galerie plus étroite (1,39^{m}), mais fort longue, construite comme celle-ci de pierres verticales et horizontales.

Lorsque je visitai Gâvr' Innis, les fouilles n'étaient pas termi-

nées, et l'on ne pouvait parcourir que neuf ou dix mètres de la galerie; encore fallait-il se traîner sur les genoux la moitié de cette distance. Aujourd'hui, par les soins de M. le maire de Crac'h, le souterrain est entièrement déblayé. M. le préfet du Morbihan a bien voulu m'envoyer des plans et de nouveaux renseignemens sur les résultats de ces fouilles, pour compléter mes propres observations; la brièveté de ma visite à Gâvr' Innis et l'état où se trouvait alors le monument ne m'ayant pas permis d'en copier tous les principaux détails.

La longueur de la galerie est de 12,55^{m}, ce qui donne pour tout le souterrain une étendue de 15,65^{m}, de l'ouest à l'est; sa hauteur, ainsi que celle de la chambre où elle conduit, est de 1,80^{m} à 2^{m}. Le sol comme le toit est couvert de grandes pierres plates s'étendant d'une paroi à l'autre. Vers l'est de la galerie, on remarque une pente sensible, ce qui produit dans le pavé du souterrain des espèces de marches ou plutôt des palliers. On en compte quatre inégalement espacés.

Les pierres du toit diffèrent beaucoup dans leurs dimensions : la plus grande, celle qui couvre la chambre occidentale, a plus de vingt pieds de long, et quinze ou seize de large : les autres sont moins considérables, la plupart cependant dépassent dix et douze pieds de long. La largeur moyenne des pierres composant les parois est de plus d'un mètre ; je ne sais à quelle profondeur elles sont enterrées. Au nord, on en compte quatorze verticales dans la chambre et la galerie, treize seulement au sud. J'ai déjà dit que l'extrémité ouest du souterrain était fermée par deux pierres; l'autre extrémité est ouverte, ou, pour parler plus exactement, elle n'est bouchée que par les petites pierres amoncelées qui constituent le Galgal. Quant à l'épaisseur des parois et du toit, on sent qu'il est difficile d'en juger. D'après ce qu'on peut observer par les interstices et les portions des pierres qui ne sont pas complètement enterrées, on conjecture qu'il y en a peu qui n'aient de deux à trois pieds d'épaisseur.

Quelques-unes sont jointes avec une assez grande précision, en sorte qu'elles paraissent taillées, mais c'est le plus petit nombre, et les vides qu'elles laissent entre elles sont assez grands pour avoir donné passage aux pierres qui obstruaient la galerie.

Outre sa situation souterraine, ce qui distingue le monument de Gâvr' Innis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant les parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, combinées de cent manières différentes.

Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande, dont on voit des têtes ainsi ornées, dans les cabinets d'histoire naturelle. Souvent, sur la même pierre, il y a des divisions, des espèces de compartimens qui séparent du fond et encadrent une portion des dessins. Pour graver tous ces traits extraordinaires, on n'a pas pris le soin de polir préalablement la surface de la pierre, car sur presque toutes on voit ces grandes ondulations irrégulières que présente la cassure d'un bloc de granit; pourtant aucune n'offre d'aspérités trop marquées. Le trait des dessins gravé en creux, à un demi-pouce de profondeur à peu près, forme comme un canal, plus étroit au fond qu'à la surface. Çà et là quelques dessins se détachent en relief sur le fond, comme ceux de la *Table des marchands* (1) à Locmariaker.

Parmi une multitude de traits bizarres qu'on ne peut regarder que comme des ornemens, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourraient faire ressembler à des caractères d'écriture; ce sont des triangles très longés, fort semblables à des coins, ou bien à ces instrumens étranges de silex ou de jade, qu'on appelle vulgairement *Celts* ou *haches Celtiques*. Dans un espace réservé vers le haut de la cinquième pierre de la paroi méridionale (je commence à numéroter du côté de l'ouest), on voit dix-huit de ces *coins* disposés sur trois lignes horizontales, les uns la pointe en haut, les autres en sens inverse. La cinquième pierre de la paroi opposée en présente quatre sur une seule ligne. On en trouve d'autres encore sur la quatrième et la huitième pierre de la paroi nord, mais au nombre d'un ou de deux seulement. Les coins de la quatrième pierre (paroi sud) sont remarquables entre tous les autres, parce que ce sont les seuls placés horizontalement; leurs pointes sont op-

(1) C'est le plus grand dolmen de cette presqu'île. Sous la pierre horizontale, on voit quelque chose qui ressemble à une hache, et sur un des piliers des lignes courbes en relief qu'on pourrait comparer à des roseaux.

posées. Souvent la base de ces coins est arrondie, quelquefois fermée par deux lignes qui se rencontrent sous un angle très obtus.

Une imagination un peu vive n'hésitera pas à voir là des inscriptions en caractères cunéiformes; cependant, en les examinant avec attention, on n'y découvre qu'un si petit nombre de combinaisons distinctes, d'ailleurs si souvent répétées, qu'on devra bientôt renoncer à les considérer comme des lettres d'une écriture inconnue. Ces combinaisons sont au nombre de quatre, suivant la position horizontale ou verticale du coin et celle de sa pointe. Mais il est évident que, sur plusieurs pierres, deux coins ont été rapprochés à dessein, de manière à former un groupe distinct. Admettant cette réunion des signes deux par deux, le nombre des combinaisons sera porté à six; car on peut distinguer deux groupes, les uns la pointe en haut, les autres en sens inverse. Peut-être faut-il considérer comme une septième combinaison la réunion de deux coins placés verticalement, l'un élevé, l'autre renversé. Enfin on arrivera à reconnaître un huitième caractère, si l'on veut prendre pour un signe particulier un coin la pointe en bas, au-dessus duquel est tracé une espèce d'ovale, comme un point sur un i (septième pierre de la paroi sud). On observera qu'une même combinaison se représente jusqu'à cinq fois sur la même pierre (deux coins la pointe en bas). Ce petit nombre de signes et leur répétition me semblent prouver qu'ils ne sont pas des caractères d'une écriture quelconque. Que les hommes qui les ont sculptés y aient attaché une idée, un sens, que ce soit autre chose qu'un simple ornement, cela ne me paraît pas douteux; mais la signification, qui peut espérer aujourd'hui la découvrir?

Je ne dois point oublier quelques autres dessins remarquables. J'en citerai d'abord dont les partisans du système de l'Ophiolatrie (1) ne manqueront pas de s'emparer. Ce sont trois serpens gravés à la base de la septième pierre de la paroi sud. Celui de gauche, dont la tête est tournée du côté opposé, est séparé des deux autres par une ligne verticale. Il touche presque à un groupe

(1) Voir le mémoire sur l'Ophiolatrie de M. de Penhouet, et celui de M. Bathurst Deane sur le même sujet. *Observations upon Dracontia.* Archeologia, tom. XXV.

de deux coins, dont l'un est surmonté d'un petit ovale; j'en ai déjà parlé. Cet ovale sera, si l'on veut, l'œuf des druides qui produisait un serpent. Les deux autres serpens ont la tête tournée à gauche.

Enfin, au haut de la neuvième pierre de la paroi sud, on observe comme une serpe ou un crochet avec un manche. Je ne demande pas mieux que ce soit la serpe d'or destinée à cueillir le gui sacré.

Il faut noter que ces figures, serpens, coins, serpe ou crochet, ont une saillie sensiblement plus forte que celles des autres dessins. Parmi ces derniers, il en est un qui se reproduit assez fréquemment, une fois même avec une sorte de régularité (dixième pierre de la paroi sud), c'est une suite de demi-cercles ou de demi-ellipses concentriques. Des cercles complets et concentriques sont plus rares. Il y a encore des chevrons, des zigzags et bien d'autres traits impossibles à décrire.

Il semble que quelques pierres n'aient jamais été gravées; par exemple, sur la paroi nord, la deuxième, la treizième et la quatorzième; sur la paroi sud, la onzième, la douzième et la treizième. Plusieurs, en outre, sont devenues, par le temps, presque complètement frustes. M. le préfet du Morbihan m'écrit qu'il a vu quelques dessins du même genre que ceux dont je viens de parler, sur des marches de la galerie.

Vers le centre de la deuxième pierre de la paroi sud on remarque une gorge profonde creusée dans le bloc, au-dessus de laquelle on a réservé en deux endroits une espèce d'anneau pris dans la masse, mais nullement saillant. Entre ces anneaux et le fond de la pierre on pourrait aisément passer le bras. Cette gorge est couverte de noir de fumée; mais cette apparence, sur laquelle on pourrait peut-être fonder un système, provient de l'habitude qu'ont les curieux de poser leurs lampes dans cette cavité. L'usage de ces deux anneaux est un mystère. Il paraît évident qu'ils ont servi à attacher quelque chose, car ils sont polis par un frottement prolongé. Je ne puis croire qu'ils aient été taillés pour transporter la pierre plus facilement, puisque aucune autre, même plus lourde, n'en offre de semblables. Comme on est assez porté à attribuer aux druides et à leurs adhérens toutes les inventions possibles de cruauté, permis aux ames sensibles de se représenter attaché là quelque misé-

rable qu'on égorge sans défense, ou bien qu'on abandonne vivant, enseveli dans ce lugubre souterrain.

Malheureusement, le témoignage unanime de tous les habitans de l'île, et de toutes les personnes présentes aux fouilles, contredit un peu cette supposition poétique. Dans l'intérieur de la caverne, on n'a trouvé rien absolument que de la terre et des pierres semblables à celles qui la couvrent. Vainement j'ai interrogé des paysans qui n'avaient aucun intérêt à me tromper. Je leur ai demandé si l'on n'avait pas trouvé des cendres, des ossemens, des instrumens de métal ou de pierre, des poteries. Toujours leur réponse a été négative. On n'a pas même découvert dans les fouilles une seule hache celtique, dont on trouve quantité dans quelques autres îles du Morbihan.

Le toit aussi bien que les parois et le pavé du souterrain sont de granit; une seule pierre, la huitième de la paroi nord, est un bloc de quartz presque pur. Je doute qu'il provienne de l'île. Les pierres amoncelées au-dessus et autour de la caverne sont également des fragmens de roches granitiques, en général de la grosseur de nos moellons, et leurs angles brisés prouvent qu'elles ont été transportées d'assez loin. Quelques cailloux ronds semblent avoir été pris sur la grève. Enfin, on trouve encore mêlée aux pierres une quantité notable de sable et de terre végétale.

En présence d'un monument d'une civilisation inconnue, et privé de tout renseignement historique, on a peine à résister à la tentation si naturelle de chercher quelque hypothèse sur son origine.

Malgré l'absence complète de débris humains ou d'ustensiles funéraires, sa destination la plus probable c'est une sépulture (1). On ne peut guère supposer, en effet, que ce soit un monument religieux; car, en ce cas, pourquoi l'enterrer sous un amas de pierres? En Suède, en Norwége et en Irlande, on a trouvé, dans l'intérieur de certains tumulus, des cavernes analogues à celle de Gâvr' Innis. Elles renfermaient des ossemens, quelquefois des squelettes entiers. Il semble que l'intention de ceux qui bâtissaient ainsi un édifice au milieu d'un tumulus ait été d'isoler le cadavre, en lui

(1) On m'assure que dans l'intérieur du mont Héleu, près de Locmariaker, on a trouvé, il y a quelques années, des cendres, des débris de poteries et des objets d'or travaillés en filigrane, enfouis sous l'espèce de dolmen dont j'ai parlé.

faisant comme un vaste cercueil. Il est possible que l'absence d'indices funéraires provienne de quelque fouille antérieure, dont la tradition se sera perdue. Dès le XIIIe siècle, des moines résidaient dans l'île Berder, voisine de Gâvr' Innis (1), et la curiosité ou l'espoir de trouver des trésors a pu leur faire explorer l'intérieur du monument. Enfin, il existe peut-être une cavité inférieure que l'on n'a point encore découverte. J'ai remarqué, en effet, que dans les interstices des pierres qui pavent la chambre occidentale on pouvait enfoncer un bâton à une assez grande profondeur; il serait intéressant de vérifier ce fait.

Il me semble que, pour apprécier les usages d'un peuple qui n'est plus, on doit chercher parmi ceux qui existent, un degré de civilisation correspondant au degré probable de celle que possédait le peuple détruit. En examinant les dessins tracés sur les pierres de Gâvr' Innis, je me souvins aussitôt des ornemens bizarres et compliqués que les naturels de la Nouvelle-Zélande s'impriment sur le visage et sur plusieurs parties du corps. Le tatouage était anciennement pratiqué chez les peuples du nord, et les noms de quelques nations en rappellent l'usage (les Pictes et les Bretons). Chez les Zélandais, l'écriture est inconnue, mais il n'y a pas un chef qui ne sache dessiner un *fac-simile* du tatouage de sa face; ce dessin, qu'ils nomment *Amoco*, est pour chacun une marque, une signature en quelque sorte. Je me demande si ces pierres couvertes de traits variés, combinés de tant de manières différentes qu'on chercherait en vain deux pierres semblables, ne seraient pas des *Amocos* antiques. Si c'étaient des ornemens inventés par le caprice, et seulement destinés à la décoration, on y trouverait à coup sûr quelques répétitions symétriques, comme on en observe dans les ouvrages les plus grossiers des peuplades américaines. Ne peut-on pas supposer que ces tatouages, car je ne puis employer un mot qui convienne mieux aux dessins de Gâvr' Innis, ont désigné des chefs ou des tribus, peut-être des guerriers morts dans quelque bataille, ou ayant pris part à celle où leurs amis ont perdu la vie? Dans cette hypothèse, les coins indiqueraient peut-

(1) Gâvr' Innis même aurait été, dit-on, habité par des moines. On a découvert près de la ferme une grande quantité d'ossemens humains et un crucifix de cuivre émaillé, de style byzantin.

être encore quelques circonstances particulières à ceux dont la pierre où ils sont tracés devait conserver le souvenir. Dans les hiéroglyphes en usage aujourd'hui chez quelques nations indiennes, pour commémorer des combats, certains traits gravés sur des arbres ou sur des pierres font connaître le nombre des morts; d'autres traits dans un sens différent, celui des blessés. Il y en a de distincts pour les prisonniers, pour les femmes et pour les enfans; je soupçonne ici quelque intention analogue.

Le rapport que présente ce souterrain avec quelques monumens de la Suède et de la Norwége, et ses sculptures qui le distinguent de tous nos monumens celtiques, composés de pierres brutes, tendraient à faire croire qu'il aurait été élevé par des étrangers, des héros, ou des pirates scandinaves, par exemple; et si cette opinion était fortifiée par de nouveaux renseignemens, ce Galgal ne serait peut-être pas très ancien, je veux dire qu'il pourrait être postérieur à la domination romaine dans les Gaules. Mais d'un autre côté, comment supposer qu'un peuple conquérant, que des pillards, car les incursions des Scandinaves n'étaient que des pillages, comment supposer, dis-je, qu'ils aient pu réunir, tailler à grande peine ces énormes pierres au milieu de leurs rapides expéditions? Une semblable opération eût exigé un grand nombre de bras, et en tout cas un temps fort long. On ne doit donc, ce me semble, attribuer l'érection de ce monument qu'à un peuple établi dans le pays d'une manière durable.

P. Mérimée.

Mme ÉLIZA GUIZOT.[1]

En traçant le nom de cette jeune femme, sitôt ravie aux affections qui l'entouraient, une pensée m'a tout à coup saisie, c'est que jamais, si elle eût vécu, ni son nom, ni ses traits n'auraient figuré ici. Cette conviction, puisée dans les écrits qu'une honorable confiance a déposés entre mes mains, a failli arrêter ma plume. Je me suis demandé s'il m'était permis de soulever, après sa mort, ce voile étendu sur sa vie, non par une instinctive et puérile timidité, mais par une volonté forte et raisonnée? Long-temps cette question est demeurée sans réponse. Mais quoi! si de profonds et légitimes regrets trouvent dans la sympathie appelée sur sa mémoire un faible soulagement, eût-elle voulu le leur défendre? Si, maintenant qu'elle n'est plus là, son image et son exemple peuvent jeter en d'autres ames de bonnes et fructueuses impressions, s'obstinerait-elle à les leur dérober? Une voix secrète m'a répondu : Non! Et j'ai écrit, heureuse de pouvoir dire à tous, que la publicité n'est point la conséquence forcée de toute supériorité intellectuelle; que les principes les plus austères peuvent s'allier chez une femme aux affections les plus tendres; la plus fervente piété à l'esprit le plus indépendant; un savoir réel et solide à une absence totale de prétentions; des facultés brillantes à une vie utile et modeste.

Marguerite-Andrée-Éliza Dillon naquit à Paris, le 30 mars 1804.

(1) Cet article, que nous avions depuis long-temps à l'imprimerie et que nous ne croyons pas devoir retarder davantage, malgré le retour inopiné de M. Guizot au ministère, et malgré de perfides insinuations dirigées contre nous journellement par des personnes qui se disent ses amis, intéressera plus d'un lecteur, surtout plus d'une lectrice, par les détails intimes qu'il contient sur une personne d'un mérite rare et que le public a jusqu'ici ci peu connue. (*N. du D.*)

Son père, Jacques Dillon, était issu d'une branche des Dillon d'Irlande, qui avait suivi en France Jacques II, roi d'Angleterre. Cette branche s'était établie à Naples, où elle avait pris du service. M. Jacques Dillon fut envoyé en France par le roi de Naples avec une mission scientifique. Il suivit les cours de l'École polytechnique, devint ingénieur des ponts-et-chaussées, et se fixa en France, où son caractère honorable et ses talens le firent bientôt distinguer. Parmi les travaux dont il fut chargé, on peut citer la construction du *pont des Arts* et celle du *pont d'Iéna*. Il épousa, en 1803, Henriette de Meulan, sœur cadette de Mlle Pauline de Meulan, déjà célèbre par ses écrits. Le bonheur qui suivit cette union ne fut pas de longue durée, M. Dillon mourut en 1807, laissant sa femme sans fortune, et chargée de deux filles en bas-âge. La jeune mère entreprit seule leur éducation. Austère, simple, tendre, douée de cet esprit délicat et cultivé qui semble un apanage de la famille de Meulan, elle devait être pour ses filles la meilleure des institutrices, et jamais élèves ne furent plus dignes de ses soins. La jeune Éliza, surtout, manifesta de bonne heure une intelligence peu commune et une extrême ardeur pour l'étude. C'était une nature énergique, et j'ajouterais passionnée si, dans l'acception actuelle, ce mot ne donnait l'idée d'un entraînement sans règles et sans mesure vers ce qui nous plaît : ce n'est point ainsi qu'il faut l'entendre en l'appliquant à celle dont je parle. Elle ne pouvait à la vérité ni vouloir ni aimer faiblement; mais une raison saine et un sentiment moral aussi pur qu'élevé dirigeaient vers le bien sa volonté et ses penchans; et par une faveur que la providence accorde parfois à celles qui lui ressemblent, il se trouva que les êtres qui avaient le plus de droit à ses affections étaient aussi ceux qui les méritaient le mieux. Sa sœur Pauline surtout, plus jeune et plus faible qu'elle, lui inspirait un attachement pour ainsi dire maternel, et qui ne fit que s'accroître avec les années. Occupée sans relâche de sa destinée, « elle aurait voulu la soulever de terre, de peur « qu'une pierre ne heurtât son pied. » Pour elle, « jamais per- « sonne ne lui avait paru assez doux, assez soigneux, assez com- « plaisant. » Sa tendre sollicitude était payée de retour; rien n'altéra jamais entre les deux sœurs une si touchante amitié : la mort seule put la rompre.

Cette union, du reste, régnait entre tous les membres de la famille de Meulan : des cœurs aimans et des esprits occupés sont les meilleurs élémens d'une société paisible. Celle-là offrait aux deux sœurs tous les moyens de perfectionner les dons qu'elles avaient reçus de la nature. Mlle Pauline de Meulan, leur tante, se trouvait, par sa naissance et ses anciennes relations, en rapport avec ce qui restait de ce qu'avant la révolution on nommait la bonne compagnie, et par ses écrits, avec tout ce que la littérature d'alors comptait d'hommes distingués. Ainsi placée entre le grand monde et le monde littéraire, elle touchait encore au monde artiste par l'alliance de sa famille avec celle de M. Turpin de Crissé, amateur des arts et peintre distingué. Ses jeunes nièces devaient se développer rapidement dans cette favorable atmosphère, au milieu de ce mouvement des idées, qui est à la santé de l'esprit ce que l'exercice est à celle du corps.

En 1812, le mariage de M. Guizot avec Mlle de Meulan vint jeter au milieu de ce doux échange de sentimens affectueux et de jouissances intellectuelles, le poids de spéculations plus sévères et d'intérêts plus sérieux. Mais ce fut pour y ajouter un nouveau degré d'activité : ainsi, le bloc de rocher qui tombe au milieu d'une rivière limpide en change tout à coup l'aspect; mais l'entrave qu'il semble apporter à son cours habituel lui prête plus de mouvement, d'éclat et de vie.

Les heureuses dispositions de la jeune Éliza la rendirent bientôt l'objet des soins particuliers de M. et de Mme Guizot; elle en profita au-delà de leurs espérances. En 1814, la mère d'Éliza contracta un second mariage avec M. Devaisne, directeur-général des contributions indirectes dans les départemens au-delà des Alpes. Les évènemens de cette époque ayant enlevé ces départemens à la France, la place de M. Devaisne se trouva supprimée de fait; mais à la restauration il fut nommé préfet, d'abord à Bar-le-Duc, et plus tard à Nevers, où il demeura six ans.

Pendant ces six années l'enfant était devenue jeune fille; son esprit et son ame avaient achevé de se développer; elle possédait une instruction aussi solide qu'étendue, et cultivait les arts avec succès. Chez elle, un cœur tendre et dévoué, une vive imagination, avaient pour contrepoids une austère et fervente dévotion; elle

était alors zélée catholique, comme on peut le voir par ce qu'elle écrivait à sa sœur, pendant un petit voyage que celle-ci avait fait à Paris avec sa mère :

« N'en déplaise à la Fête-Dieu et à mes oraisons, ma chère Pau-« line, je t'écrirai aujourd'hui une longue lettre; pourtant, que ta « conscience se rassure; j'ai été ce matin à une grand'messe de « deux heures, j'ai lu un sermon de Massillon, j'irai à vêpres, et « j'aurai encore du temps pour *ma bourse particulière*. Oui, ma « chère Pauline, le salut entre pour beaucoup dans ma vie; je vais « tous les jours à la messe; mon père m'a envoyée tout l'octave au « salut, le soir; j'ai communié dimanche et le jour du sacré-cœur, « et ce jour-là j'ai été à la messe, grand'messe et vêpres, malgré « les moqueries de M. D....., qui a fait mon père grande bre-« douille pendant ce temps-là. Demain, jour de la Saint-Cyr, je vais « à la première messe de M. Duplessis, et de plus je ménage tous « les jours du temps pour mes oraisons..... » (Lettre écrite en 1822.)

Cependant l'assassinat du duc de Berry avait décidé la chute du ministère Decazes, et avec lui, de tout ce que le zèle des partisans *quand même* de la monarchie qualifiait de libéral. M. Devaisne, parent et ami de M. Guizot, fut révoqué à ce titre, et revint à Paris avec sa famiile.

Le salon de M. Guizot était alors, en quelque sorte, le centre où venait aboutir tout le mouvement politique, philosophique et littéraire de cette époque; autour du mari et de la femme se réunissaient avec les notabilités de la chambre, de l'Académie et des salons, une active et studieuse jeunesse. Les uns, suivant l'impulsion donnée par M. Guizot lui-même aux études historiques, fouillaient avec une infatigable patience la poudre des vieilles chroniques, pour y retrouver les monumens de notre passé, et les éclairer d'une lumière nouvelle; d'autres, comme de hardis aventuriers, allaient à la conquête des richesses étrangères; et tandis que les jeunes philosophes du *Globe* nous révélaient, du haut de leur sceptique indifférence, *comment les dogmes finissent*, ils retrouvaient dans leur cœur, sous une autre forme, ces sentimens qui ne finissent pas, et qui leur faisaient embrasser la science comme un culte, la politique comme une foi. J'en appelle au zèle religieux des jeunes

adeptes de cette mère de nos associations, qui avait pris pour devise : *Aide-toi, le Ciel t'aidera.*

Au milieu d'une telle société, Mlle Dillon se trouvait dans son élément; elle écoutait avidement ces entretiens, où se discutaient toutes les questions religieuses, sociales ou littéraires qui divisaient les esprits, où toutes les idées de quelque valeur passaient à l'examen. Ses idées, à elle, y gagnaient d'autant; ses opinions se modifiaient en s'affermissant; sa croyance religieuse, surtout, subit l'influence protestante et philosophique qui l'entourait; mais sans que sa piété y perdît, sans même que son respect pour les cérémonies d'un culte auquel elle regrettait de n'avoir plus foi en fût altéré : « Ah! que ne puis-je éviter de scandaliser les faibles! écri-« vait-elle à sa sœur; que ne puis-je, en conscience, remplir toutes « les observances du catholicisme! Il m'en coûte de voir l'hommage « que je rends à Dieu incomplet devant les hommes; je voudrais le « glorifier en face de toute créature, et beaucoup croiront que je le « renie; c'est là la plus sévère épreuve de ma nouvelle croyance, et « elle pourrait devenir bien plus sévère encore; si je vivais à la « campagne, par exemple, je ne sais ce que je ferais; avec la piété « dans le cœur, paraîtrais-je l'impiété sur le front? ou bien irais-je « m'associer à des mystères qui n'ont pas ma foi, et me soumettre « à des observances peut-être nuisibles? c'est ce que je craindrais « le plus au monde; c'est ce qui seul pourrait me faire regretter de « n'être pas née protestante; la foi catholique convenait bien mieux « à mon esprit rigoureux et absolu, ses mystères, ses cérémonies « à l'ardeur de mon ame; mais à présent, il me serait bien plus doux « d'être protestante; là il n'y a rien dans le culte à quoi je ne pusse « m'associer; la communion elle-même ne me semblerait pas un « inconvénient, n'étant pas un sacrement mystérieux; elle ne serait « pour moi qu'une prière. Et je l'avoue, il me faut de la prière, et « de la prière en commun avec les autres ; j'aime à adorer mon « Dieu au milieu de mes frères ; il me semble qu'il m'en écoute « mieux quand je ne le prie pas seule.... »

Bientôt sa résignation religieuse fut mise à la plus cruelle épreuve; elle perdit sa mère, qui mourut au mois de novembre 1823, et resta à dix-huit ans chargée du soin de sa famille et de l'éducation d'un jeune frère du second lit, qu'elle aimait tendrement. Ces nou-

veaux devoirs n'étaient point au-dessus de ses forces; elle les accepta avec cette volonté consciencieuse, cette abnégation d'elle-même qu'elle mettait à toute chose, et trouva moyen de les remplir, sans abandonner le soin de son perfectionnement intellectuel et moral. Elle faisait, dans les diverses langues qui lui étaient familières, de fortes et sérieuses lectures, sans autre but que l'intérêt qu'elle y prenait. Elle écrivait pour le seul plaisir de se rendre compte de ses idées et de formuler ses jugemens; car elle pensait que la gloire littéraire détourne les femmes de leur véritable mission. Un morceau sur le roman de Corinne, un autre sur lord Byron, ont été recueillis dans le volume non publié (1) qui contient ce qui reste d'elle. On y reconnaît déjà cette tendance à tout ramener aux idées de devoir et de moralité, qui ont dominé sa vie. Un peu plus tard elle écrivit une sorte de petit poème en prose, intitulé : *Un mariage aux îles Sorlingues,* composition gracieuse et originale, qui donne la mesure de ce qu'elle aurait pu faire en s'abandonnant à son imagination.

Bientôt un nouveau chagrin vint l'arracher à ses occupations. La santé de Mme Guizot, depuis long-temps chancelante, déclina tout à coup, au point de donner les plus vives inquiétudes. Mlle Dillon consentit à se séparer de sa famille pour accompagner sa tante aux eaux de Plombières qui lui étaient ordonnées. Mais ce voyage fut inutile, Mme Guizot mourut à Paris peu de temps après son retour, au mois d'août 1827.

Cette femme distinguée avait toujours eu pour sa nièce Éliza la plus vive affection. Plus âgée de quinze ans que son mari, avertie par ses souffrances de sa fin prochaine, peut-être dans une de ces inquiètes prévisions, familières au cœur des femmes, eut-elle la pensée que la jeune fille qu'elle s'était plu à former, serait, après elle, chargée d'un bonheur qui fut long-temps le premier intérêt de sa vie.

La mort de sa tante rendit Mlle Dillon à ses travaux habituels. Pour obliger un ami, elle s'était mise à compulser les *Bénédictins,* et ne pouvait s'expliquer à elle-même le plaisir qu'elle y prenait : « Je crois en vérité, disait-elle en plaisantant, que j'ai l'amour pur

(1) Ce volume a été tiré seulement à soixante exemplaires.

« des in-folio; quand j'en ai un en face de moi, un autre à côté, et « que je me plonge dans ces grandes pages de latin barbare, pour « y trouver une ligne, un mot qui vaillent la peine d'être notés, je « ne me donnerais pas pour un empire..... je crois que j'aurai « fini mon travail demain; en tout cas, je veux qu'il soit terminé « avant mercredi; il n'y aura plus de gros livres dans l'apparte- « ment, quand tu y arriveras. Ne ris pas; ce sont tes plus dan- « gereux rivaux auprès de moi. Tes rivaux! chère sœur, je don- « nerais, pour le plaisir de te voir, tout ce qui a jamais été imprimé « dans le monde; tu es mille fois plus pour moi que tout ce qui « n'habite que dans mon esprit, toi la constante préoccupation de « mon ame, le but chéri de toutes mes pensées; ce n'est pas à « cause de ce que je sais que tu m'aimes, que je suis chère aux « miens; la science est une œuvre du temps; elle cessera avec « l'ignorance de l'homme; mais l'affection durera toujours; elle « est immortelle comme Dieu. Mes chers amis, je serai toujours « votre Éliza, même après que le nom des siècles aura disparu; « la foi et l'espérance finiront, a dit saint Paul, mais la charité « durera éternellement. Ainsi tout périra de nous, tout excepté le « souffle divin de l'amour, que Dieu a déposé en nous pour y être « un continuel appel à l'infini; à quoi bon nous aimer, si ce n'était « que pour le temps? Tout ce qui passe est si court! dit saint Au- « gustin. » (Lettre écrite en 1827.)

On voit que les préoccupations scientifiques n'ôtaient rien à la sensibilité de son cœur; elles n'avaient pu non plus exalter sa vanité, ni altérer la rectitude tranquille de son jugement. J'aime à citer les preuves de ce que j'avance; elles valent mieux, pour la faire connaître, que tout ce que je pourrais dire.

..... « Il y a dans la raison des hommes quelque chose de su- « périeur qui dédommage de la soumission; leur volonté est calme, « tandis que la nôtre s'agite sans cesse; une multitude de petits « incidens, qui nous contrarient vivement, ne les atteignent même « pas; aussi veulent-ils moins fréquemment, mais plus également « et plus durablement que nous. Dans tous les ménages que je « vois de près, j'observe cette différence..... Je suis persuadée que « beaucoup de femmes très distinguées ont dû à cette dispensation « de la providence leur bonheur avec des maris qui n'avaient pas

« autant d'esprit qu'elles, mais dont le caractère ferme et calme « leur donnait l'appui et le repos dont elles avaient besoin. Pa- « reille chose t'arrivera, chère amie, et peut-être à moi, et nous « verrons tout ce qu'une femme spirituelle peut apprendre d'un « homme médiocre. On dit que je suis très instruite, et je sais « bien que je le suis plus que la plupart des femmes; eh bien! ma « chère, je n'ai jamais causé un peu sérieusement avec un homme « sans m'apercevoir combien il y avait de décousu dans mon in- « struction et de lacunes dans mes connaissances. Il y a quelque « chose de désultoire dans l'esprit et l'éducation des femmes; elles « ne savent jamais rien à fond, ce qui fait que les hommes les bat- « tent aisément dans la discussion. Si on est vaincue par un mari « qu'on aime, le mal n'est pas grand. » (Lettre écrite en 1827.)

Cependant Mlle Dillon ne paraissait point pressée de se marier; elle croyait, à la vérite, que si le bonheur est de ce monde, il n'y est que dans le mariage. Mais ce bonheur était pour elle à de hautes conditions: il fallait, pour obtenir le sacrifice de sa liberté, de ses goûts, qu'on se fît aimer, respecter, admirer. Elle était décidée à ne pas se donner à moins, et le cercle où elle pouvait choisir se trouvant circonscrit par des circonstances de fortune et de position, elle entrevoyait tranquillement la possibilité de rester fille, persuadée qu'elle s'accommoderait mieux du célibat que d'un mariage imparfait. « Je ne renonce point au mariage, disait-elle « à sa sœur, mais je n'en fais pas la condition *sine quâ non* de ma « destinée; si je trouve l'homme qu'il me faut, eh bien! je goûterai « *le paradis sur la terre, l'amour dans le mariage;* sinon, avec toi, mon « père, Maurice, mes amis, mes livres et les pauvres, je passerai « encore une douce et, je l'espère, un peu utile vie. » (Lettre écrite en juillet 1827.)

Son mariage avec M. Guizot, qui eut lieu en novembre 1828, vint réaliser l'idée qu'elle s'était faite du bonheur conjugal: une communauté tendre et intime de plaisirs, de peines, de pensées et de travaux. Ce bonheur même, elle le sentait si complet, qu'elle en éprouvait une sorte d'effroi. « Dieu me protége! disait-elle, car je suis une trop heureuse créature! » Et comme si une voix secrète l'avertissait que son passage ici-bas devait être rapide, elle se hâtait d'en employer tous les momens et d'en marquer utilement

tous les pas. Plus elle était heureuse, plus le malheur des autres touchait profondément son ame. Elle croyait avoir contracté une dette envers eux; elle exprima ses idées à ce sujet dans un morceau intitulé : *De la charité et de sa place dans la vie des femmes*, aussi remarquable par les pensées que par le style. Elle invite les femmes à ramener parmi les hommes, par l'exercice d'une charité zélée, persévérante et bien entendue, l'esprit de concorde et de paix, à servir de lien entre les classes diverses de la société, en faisant disparaître autant qu'il est en elles tout ce que l'inégalité a de sec et d'amer : « Mettons-nous à l'œuvre avec cou-« rage, leur crie-t-elle, *voici des jours favorables, voici des jours de « salut*. Notre belle France en paix appelle toutes les améliorations; « les esprits sont en mouvement, les cœurs animés : jamais cir-« constances n'ont été plus favorables. Un moment viendra peut-« être où nous regretterons profondément de n'en avoir pas pro-« fité; et s'il ne venait pas pour notre pays, il viendrait sûrement « pour chacune de nous. *Quand les temps ne seraient pas mauvais, les « jours sont courts;* nous marchons avec rapidité vers le *lieu d'où « l'on ne revient pas*; *travaillons pendant qu'il fait jour*. Avons-nous « le cœur triste ou trop peu occupé? Le travail de la charité est la « plus sûre consolation dans les épreuves de la vie, le plus doux « passe-temps au milieu de ses langueurs; et si une destinée heu-« reuse nous est réservée en ce monde, pouvons-nous jamais « faire assez pour ceux qui soupirent en vain après le bonheur? »

Loin que sa nouvelle situation l'eût forcée de renoncer à ses études, Mme Éliza Guizot trouva plus d'occasions de s'y livrer; elle mettait son zèle et sa science au service des travaux de son mari, qu'elle aidait dans ses recherches. Elle écrivait pour la *Revue Française* des articles souvent remarquables par la profondeur et la solidité. Peu de personnes savaient que ces pages d'une savante analyse ou d'une consciencieuse érudition sortaient de la plume d'une jeune femme, et ceux qui l'ignoraient ne l'auraient pas deviné (1).

(1) Voici la liste des articles insérés par Mme Éliza Guizot dans la *Revue française* :

Le Juif, par Spindler, traduit de l'allemand par J. Cohen — (No VI, novembre 1828.)
Histoire primitive de la Suède, par Geyer. — (No VII, janvier 1829.)

Mme Éliza Guizot écrivit aussi, en 1828, pour la Société des traités religieux, deux petits contes (*le Maître et l'Esclave*, et *l'Orage*), qui rappellent la manière de miss Harriett Martineau; un autre conte (*l'Effet d'un malheur*) a été joint aux derniers ouvrages de sa tante, Mme Pauline Guizot, et ne leur est pas inférieur.

Deux ans s'écoulèrent ainsi entre de sérieux travaux, de charitables occupations et le soin de sa petite fille, née en 1829; je citerai en témoignage cette lettre, écrite pendant une absence de son mari : « Je vais travailler pour passer le temps; j'ai un article sur les poésies d'Uhland pour le prochain numéro de la *Revue*; je ferai des notes; puis je reprendrai mes Gaulois, et j'écrirai la guerre de César. Quand il fera beau le soir, j'irai me promener avec Henriette; mes sorties du matin seront pour ma salle d'asile et mes pauvres : voilà ma vie. » (Lettre écrite le 15 juin 1830.)

M. Guizot s'était rendu à Nîmes; il s'agissait de la réélection des deux cent vingt-un, qui, comme on le sait, détermina les ordonnances, et, par suite, la révolution de juillet. Cette révolution qui suivit de près le retour de M. Guizot le porta bientôt au ministère. Peut-être pensera-t-on que ce changement de situation dut produire un grand effet sur cette jeune femme, transportée tout à coup du modeste appartement de l'homme de lettres dans l'hôtel du ministre? Eh bien, non! elle jette autour d'elle un regard un peu étonné, sourit, et rentre dans son calme habituel.

« Je t écris, chère sœur, dans une chambre tendue en satin « rouge superbement broché, sur un secrétaire magnifique, avec « commode, toilette, psyché à l'avenant. Tout cela me paraît un peu « étrange, et je ne me crois guère chez moi; j'en ai bien quelques « raisons, car tout est encore très provisoire; aussi je ne m'éta- « blis pas, je me campe..... Quel rêve que tout ceci! Je suis un peu

Chefs-d'œuvre du théâtre indien, traduits du sanskrit par M. Wilson, et de l'anglais par M. Langlois. — (No VIII, mars 1829.)
Quatre Nouvelles, en italien. — (No X, juillet 1829.)
L'Exilé, par Giannone, en italien. — (Ib.)
Les Puritains d'Amérique, par Cooper. — (No XII, novembre 1829.)
Histoire de la conquête de Grenade, par Washington-Irving. — (No XIII, janvier 1830.)
Omicron, par J. Newton, traduit de l'anglais. — (No XIII, janvier 1830.)
Scènes populaires en Irlande, par M. Shiel. — (No XV, mai 1830.)
Poésies de Louis Uhland, en allemand. — (No XVI, juillet 1830.)

« ennuyée de la magnificence un peu bruyante et désordonnée de « cette maison. Je compte bien, si j'y reste, y mener la vie la plus « simple possible, sauf les occasions d'apparat obligées... »

Bientôt elle revient à ses préoccupations chéries, ses devoirs de charité, qui lui paraissent d'autant plus rigoureux qu'elle occupe une position plus élevée. Elle avait eu la joie de marier sa sœur à M. Decourt, envoyé à Béthune comme sous-préfet. « Je voudrais « bien, chère amie, lui écrivait-elle, te voir un peu occupée des « pauvres à présent que tu es mariée, et que ta position même « t'en fait une sorte de loi. Nous avions parlé d'une salle d'a- « sile à fonder à Béthune; est-ce que tu n'y penses plus? C'est « un bien grand service qu'on rend, à peu de frais, aux pauvres « gens. Ne fait-on pas dans votre pays la charité à domicile? « Quelles sont les dispositions du clergé à cet égard? Ne serait-ce « pas pour vous un bon moyen d'entrer en relation? Tu désires « réunir les diverses classes de la société; il n'y a, pour y parvenir, « point de meilleur terrain que l'aumône; on ne s'y rencontre que « par ses bons sentimens. N'oublie pas, chère amie, que le bon- « heur impose de nouvelles obligations envers les malheureux, « qu'il n'est pas permis de considérer la vie comme destinée uni- « quement à en jouir, et que rien ne nous a été donné dans notre « seul intérêt. Mets-toi à l'œuvre; je t'aiderai tant que tu voudras « de mes conseils et de mon expérience, car j'en ai déjà assez pour « aider une novice. Et puis tu trouverais des secours à Béthune; « il y a partout des personnes charitables dévouées aux bonnes « œuvres; le tout est de les trouver, et dès qu'on les cherche, on « les trouve. » (Lettre écrite le 21 janvier 1832.)

Par son caractère et sa situation, Mme Guizot devait prendre un vif intérêt aux affaires publiques, mais non cet intérêt étroit et personnel que les femmes unies à un homme politique y apportent trop souvent. Passionnément attachée à son mari, elle voyait ses succès avec bonheur, et ses revers avec calme. Elle partageait ses opinions; elle avait foi à son caractère et à ses talens; mais elle ne criait pas : « Tout est bien! » quand il entrait au ministère, ni : « Tout est mal! » quand il en sortait; elle s'associait à sa situation, quelle qu'elle fût, avec une confiance paisible, et priait surtout la Providence d'écarter de la France les maux qui auraient pu le

rendre nécessaire. « Que Dieu, disait-elle, donne un peu de tran-
« quillité au pays; qu'il écarte de nous les dangers dont la ter-
« reur m'a fait passer tant de nuits sans sommeil; que je n'aie rien
« à redouter pour l'être chéri auquel ma vie est suspendue, et
« nulle créature ne devra plus d'actions de graces au souverain
« dispensateur de tout bien. »

Le fléau qui désola la France en 1832 la trouva à son poste, prête à se dévouer, comme elle l'était toujours. « Nos projets d'été sont
« plus incertains que jamais, nous ne quitterons pas Paris tant que
« le choléra y régnera. Nous ne voudrions ni emmener, ni laisser
« nos écoliers. D'ailleurs, nous trouvons mal d'abandonner le
« peuple à ce fléau, dont il souffre presque seul; car, jusqu'ici, la
« maladie s'est concentrée dans les classes pauvres, et ce n'est pas
« un des moindres sujets d'émotions populaires. »

Et, plus tard, s'informant des ressources qui pourraient se trouver au lieu qu'habitait sa sœur, si la maladie y pénétrait, elle ajoutait :

« Ici, les secours ont été énormes; sans parler de ce que nous
« avons donné nous-mêmes, j'ai eu à distribuer, par ménage pau-
« vre, au moins un vêtement de laine et une chemise, deux ou trois
« fois de la viande par semaine, et au moins une fois du pain. Tu
« vois qu'il y aura eu une amélioration sensible dans leur manière
« de vivre; aussi, quoique j'aie eu, dans mes ménages, plusieurs
« malades, je n'ai perdu qu'une pauvre femme, et elle avait quatre-
« vingt-huit ans. Il est vrai que nous avions ajouté pas mal aux dons
« du bureau, et que chaque individu a eu une ceinture de laine,
« des bas ou des chaussettes de laine et une chemise. Les chemises
« de beau calicot me revenaient toutes faites à 45 et 50 sous; les
« ceintures, en les faisant nous-mêmes, à 18 sous; les bas à 25 et
« 33 sous; les chaussettes à 18 sous. Je te dis tout cela pour que
« tu le saches si quelques-uns de ces objets étaient plus chers de
« vos côtés. La maladie diminue sensiblement ici; mais l'épouvante
« est grande dans le monde des salons qui a vu tomber plusieurs
« des siens. Les pauvres tombaient par milliers sans l'émouvoir
« beaucoup; il lui a fallu des leçons plus rapprochées pour le frap-
« per. Prions Dieu que le fléau s'arrête; le nombre des victimes
« est bien assez grand. » (17 avril 1832.)

Vers la fin de cette même année, son mari rentra au ministère; elle ne se dissimulait ni les obstacles ni les dangers qu'il pourrait rencontrer sur son chemin. « Mais, somme toute, disait-elle, j'ai « bonne confiance et je suis contente, car il l'est..... Et puis, « ajoutait-elle, que Dieu me laisse à lui, et lui à moi, je serai tou- « jours, même au milieu de toutes les craintes, de toutes les épreu- « ves, la plus heureuse des créatures. » (Octobre 1832.)

Hélas! ce vœu ne devait pas être exaucé. Elle était alors à sa troisième grossesse. Déjà mère de deux filles, elle désirait passionnément un fils; et en effet, au mois de janvier 1833, elle accoucha d'un garçon. Le 24 de ce même mois, en exprimant sa joie à sa sœur, qu'elle savait grosse, elle ajoutait : « Il ne me manque plus « que ton fils, à toi, pour être la plus heureuse des femmes, com- « plétement, parfaitement heureuse, et je sais ce que je dis là. »

Le 11 mars elle n'était plus!... Dieu, sans doute, la ravit brusquement à ce bonheur, pour qu'elle n'eût pas un jour à le pleurer; car il en est ainsi de toutes les joies de la terre; il faut que nous leur échappions, ou qu'elles nous échappent! Mais ce quelles ont d'éphémère et d'incomplet est pour nous, comme pour cette pieuse jeune femme, le garant d'un avenir meilleur. Si Dieu a mis dans le cœur de l'homme le sentiment des biens qui lui manquent, ces biens existent : on ne peut avoir l'idée de ce qui n'est pas.

Quant à moi, chargée de retracer cette courte et belle vie, j'aurais trouvé ma tâche bien facile si j'avais pu mettre en entier, sous les yeux du lecteur, ces révélations d'une ame si pure, d'un cœur si tendre, d'un esprit si élevé, ces pages d'une correspondance intime qui contiennent sur les personnes et sur les choses, sur le monde et sur les livres, des observations si fines et si justes, une appréciation si nette, une critique si éclairée. Mais forcée de me borner à quelques fragmens, il me restera malgré tous mes efforts, la triste conviction de n'avoir pu en donner qu'une idée bien imparfaite, et la satisfaction plus triste encore de dire à ceux de nos amis communs qui me parlaient d'elle avec une si haute estime, une si respectueuse sympathie : « Vous étiez loin encore de savoir tout ce qu'elle valait! »

Mme TASTU.

UNE

FOLIE DE JEUNESSE.

— Vous raconter mes voyages sur mer? dit Ernest de Châteaulin en répondant à la prière que sa femme et sa belle-sœur lui adressaient un soir d'octobre où la pluie tombait sur leur vieux château perdu dans les landes de Pontivy. — Des récits où le vent, l'eau salée et la poudre à canon jouent les principaux rôles vous intéresseraient peu, mes belles amies, et je n'en ai pas d'autres à vous faire sur moi. J'ai voyagé comme une vraie boussole, sans chercher ni trouver d'aventures. Mon cœur était gardé, dit-il, en tendant la main à sa jeune femme qu'il regarda tendrement, et sur tous les pays que je visitais il y avait une ombre de la France qui leur ôtait le soleil et leurs belles couleurs. Vous aimerez mieux l'histoire des amours de notre cousin Roland de Kerandreff, avec lequel vous vous souvenez sans doute d'avoir joué, Mathilde, lorsque vous étiez deux enfans et qu'il vous traînait dans votre voiture à travers toutes les pelouses du jardin. A vingt ans, le compagnon de vos ébats enfantins était un beau jeune homme ombrageux, hardi, remarquable entre tous les aspirans par l'exaltation de son esprit et cette maturité sans expérience que donne aux marins leur jeunesse passée presque tout entière dans la solitude, en face des scènes les plus graves de la nature,

et loin du contact de la société. Une longue croisière que nous fîmes devant Alger, pendant une partie de l'hiver et le printemps de 1828, acheva de développer ses dispositions romanesques. La côte d'Afrique que nous voyions tous les jours sans pouvoir y aborder, les terrasses de ses casins posées doucement comme des nids sur les massifs des jardins, étaient le thême de fantaisies poétiques qu'il déroulait la nuit pendant son quart, lorsque tout dormait autour de lui. Ces visions étaient toutes de la même famille et s'étageaient l'une sur l'autre. Elles s'amassèrent ainsi sans que nul choc de la réalité vînt les ébranler et finirent par former un monde. Roland y installait l'avenir de sa vie et s'arrangeait avec foi et amour une charmante destinée de passion. Au mois de juin de cette année, un ordre de l'amiral nous fit quitter notre exil. Nous vînmes relâcher à Mahon, jolie petite ville dans la plus sèche et la plus oubliée de toutes les îles que renferme la Méditerranée. Roland eut bientôt parcouru tous ses quartiers, introduit son regard entre les jalousies de toutes les fenêtres. Mais le reflet de mœurs espagnoles qui colore un peu cette société d'aventuriers et de petits négocians ne l'attacha que peu d'instans. S'il avait cherché seulement le plaisir comme tous les officiers de *la Caravane*, Mahon eût été pour lui un paradis, mais il était impatient de trouver le bonheur que l'instinct noble et pur de la jeunesse lui avait révélé; les bals et les amours faciles des Mahonnaises excitaient sans le satisfaire l'amour sévère qui brûlait en lui pour un être encore inconnu.

Il était dans cet état d'oppression du cœur, quand je l'envoyai un matin avec un canot de la corvette pour découvrir sur la côte une crique où l'on pût charger du sable. A deux lieues de l'embouchure du port, il débarqua dans une petite baie abritée de tous les côtés, cachée dans les anfractuosités des montagnes, comme un asile de contrebandiers. L'entrée en était défendue par un éperon de roches plates, et Roland vit que son coup d'œil de marin ne l'avait pas trompé, car la ceinture de récifs qui bordait les deux rivages venait s'agrafer à une belle plage de sable fin.

Aucune ancre n'avait laissé sa trace au fond de cette anse si bien gardée que les pêcheurs mêmes ne paraissaient pas la connaître; il n'y avait pas non plus une cabane sur tout l'amphithéâtre des collines qui, pourtant, dans cette partie de l'île, tombaient à la mer plus doucement et se couvraient de plus de pins et d'oliviers sauvages que dans toute autre. Des bouquets d'yeuses arrêtaient la vue sur la gauche et laissaient deviner une gorge étroite dont le soleil ne perçait pas la voûte de verdure. Roland sentit pour ce lieu désert tout l'attrait impétueux qu'inspire une découverte. Il donna ses ordres aux matelots assis en cercle autour des provisions qu'ils avaient apportées avec eux, et se lança parmi les genêts

et les fragmens de granit qui encombraient le sol vers l'entrée du défilé. Une fontaine reposait là au fond d'une roche taillée à pic et garnie sur toutes ses parois de plantes saxatiles qui poussaient leurs racines dans ses veines. Les margelles, couvertes de pervenches défleuries, étaient émondées avec cette coquetterie soigneuse qui trahit la main de l'homme au milieu de la richesse confuse de la nature. Entre les groupes des arbres passaient des sentiers si légèrement tracés que Roland ne savait qui devait avoir ainsi foulé la pointe des fleurs, une biche ou une femme; mais c'en était assez pour évoquer des images flatteuses. Ce petit coin de verdure, le premier qu'il rencontrait dans l'île aride, était un brillant présage; le chemin dérobé sous l'herbe qui était venu chercher son regard était une prédestination; la solitude ignorée qui renfermait cette femme, un voile étendu sur elle par la providence pour la lui conserver vierge de cœur, d'ame et de regards. Il suivit les détours de cette promenade de fée, choisissant, lorsqu'ils se croisaient, ceux où la trace des pas semblait plus fraîche. Lorsqu'il fut sorti du labyrinthe, un vallon sans échappée de vue, boisé jusqu'à la cime de ses flancs, se présenta devant lui; plus un seul vestige de la femme dont il croyait avoir découvert la retraite. Il monta sur un rocher, respira le vent aux quatre coins de l'horizon, comme un cheval égaré qui n'entend plus de hennissemens, et commença une course désordonnée à travers les buissons de la forêt. Il éprouvait de subits tressaillemens, et dans son ame s'agitaient des bruits comme ceux des plantes que l'on entend germer et sourdre; car les jours du printemps de la vie ont, comme ceux du printemps de l'année, des mouvemens mystérieux dont on ne comprend le sens que lorsqu'un dernier rayon de soleil a fait épanouir les bourgeons. Roland marchait comme si un but certain eût été devant lui, et quand, épuisé de fatigue, la respiration lui manquait, il ouvrait convulsivement les bras et poussait des cris sauvages; puis il reprenait son ardente poursuite de l'inconnu, et s'éloignant toujours du bord de la mer, il escaladait les obstacles pour arriver au sommet du plateau d'où son regard pourrait se déployer.

Il arriva ainsi hors d'haleine à la dernière lisière du bois, et se trouva presque à l'improviste sur la brèche d'un mur ruiné qui entourait le verger d'un château délabré comme sa clôture. Les figuiers du bosquet étaient devenus depuis long-temps touffus et sauvages, et quelques fenêtres seules du château possédaient les abat-jours de taffetas vert qui, dans ce climat, rendent un appartement habitable. Sous les arbres, deux jeunes filles étaient assises près d'une table en pierre. Une vague ressemblance entre elles indiquait, malgré les caractères différens de leurs personnes, que ces deux femmes étaient sœurs. La cadette avait le teint rose et brun,

et ses traits, remarquablement empreints d'énergie, étaient arrêtés avec une extrême finesse. Cette riche carnation et cette pureté de lignes qu'aucune expérience de la vie n'avait encore gâtées faisaient venir à la mémoire la jolie chanson :

Catorce anos tengo, ayer los compli
Que fue el primer dia del florido abril.

(J'ai quatorze ans, je les ai accomplis hier qui était le premier jour d'avril fleuri.)

Mais sous le ciel de Mahon, quatorze années suffisent pour faire éclore le cœur des femmes et pour y mettre les vives passions à côté de la candide ignorance du monde. La belle Espagnole réunissait ce double charme de jeunesse tendre et de ferveur de sentimens encore oisifs d'une manière si distinguée, que Roland fut saisi d'admiration dès qu'il l'aperçut, et s'arrêta sans faire de bruit afin de pouvoir la contempler furtivement. Elle avait la tête posée sur l'épaule de sa sœur qui chantait avec une expression mélancolique une *cancion* à la louange de la Vierge, composée par Mossen Vinioles en dialecte valencien. Quand l'hymne fut achevé, la musicienne laissa retomber sa guitare sur ses genoux et soupira entre ses lèvres : Oh ! Valence ! — Pourquoi le regrettes-tu toujours ? dit la jeune fille en l'embrassant et lui jetant un regard de sympathie qui la sollicitait à se laisser consoler. La sœur aînée reprit toute sa sérénité aux caresses naïves de cette enfant. Elle passa maternellement la main sur ses cheveux noirs, et lui dit en se levant pour aller du côté de la maison à la rencontre d'un homme âgé : Esperanza, voici notre père ; Dieu veuille qu'il rapporte de bonnes nouvelles. — Des yeux baissés et une démarche lente sont de mauvais augures, Dolores, répondit la jeune fille. Jamais le marquis n'a été plus sombre. — Elles s'avancèrent toutes les deux vers leur père et l'amenèrent sous le berceau de figuiers. Le marquis les embrassa d'un air distrait où il y avait plus de soucis que d'indifférence, et ses filles lui rendirent ses caresses comme à un homme souffrant qui a besoin d'être adouci. — Eh bien ! mon père, dit Esperanza, quelle réponse le gouverneur vous a-t-il faite de la part du roi notre gracieux seigneur ? — Mes pauvres enfans, répondit le marquis avec une aigreur maladive, les amis de cour sont des chiens qui aboient contre les mendians. Vous expiez la vie de votre père. Jamais je ne rentrerai à Valence, mais les Baléares sont toutes à votre disposition, vous pourrez choisir quand le château de San-Luis vous paraîtra menacer ruine. Voilà toute la grace que m'accorde le roi. — Dolores se leva et mit devant le marquis un vase plein de jus de grenades. — Puisqu'il en est ainsi, s'écria Esperanza en faisant résonner ses castagnettes sur la mesure du fameux chant des *Negros*,

Viva la libertad y la constitucion! — Son père se redressa pendant qu'un éclair aussitôt éteint passa dans ses yeux. — Chut, enfant, dit-il, ces mots-là ont fait verser plus de sang qu'ils n'ont fait pousser de moissons. La solitude de l'exil te pèse donc bien? — En ce moment un bruit de pierres qui roulaient lui fit détourner la tête, et il aperçut Roland dont le costume en désordre, le visage encore rouge et les cheveux humides indiquaient qu'il venait seulement d'arriver là, égaré loin de son chemin. Le marquis avait une physionomie morose qui s'endurcit encore par l'expression de cette pudeur que les malheureux éprouvent à être surpris dans l'épanchement de leurs misères; mais il vit une égale confusion sur la figure franche de Roland, et la dignité espagnole lui dicta seule son accueil. Il offrit la main à l'officier étranger et lui laissa faire son apologie de l'indiscrétion involontaire qu'il avait commise. Le mauvais castillan que parlait Roland avait une certaine grace étrangère qui faisait valoir ses excuses, et son ignorance des formules de la politesse lui permit d'y substituer des expressions cordiales mieux d'accord avec la sympathie qu'il ressentait déjà pour cette famille d'exilés. Il s'assit près d'eux, avala d'un trait le sorbet qu'Esperanza lui présenta, puis il se mit à causer avec l'abandon confiant d'un jeune homme qui voit des amis partout où il trouve de l'hospitalité. Cette jeune fille simple et ardente, cette famille d'exilés au sein de laquelle le hasard le plaçait et qui le recevait avec confiance, cette noblesse au milieu des ruines, faisaient un tableau semblable à ceux que Roland avait souvent rêvés, et remuait profondément son cœur. Il regarda de tous les côtés autour de lui. La campagne était blanche comme une lande desséchée par le soleil; par-dessous les panaches de trois palmiers plantés devant la porte du château, les cabanes du village de San Luis paraissaient à quelque distance, basses et groupées ensemble contre les vents et l'ardeur du jour. Le jardin seul et le bois qu'il avait traversés avaient de l'ombre et de la fraîcheur, mais tout ce paysage était saisissant : de grandes plaines pour la pensée, un abri silencieux pour le cœur. — Pourquoi vous plaignez-vous de vivre ici? dit Roland à Esperanza. J'aimerais ce lieu comme ma patrie.

Les minutes s'écoulèrent avec la vitesse jalouse qu'ont toutes les minutes de bonheur, mais ce peu d'instans suffit pour jeter sur Roland l'enchantement d'une passion profonde. Cet attrait sans cause visible, qui révèle la prédestination d'une manière infaillible à ceux qui la cherchent avec conscience, lui avait dit que cette ame était la sœur jumelle de la sienne. Comme lui, Esperanza avait grandi loin du monde; les passions devaient se produire en elle avec la force d'une volonté unique et la pureté de l'instinct natif. En même temps que l'amour, un secret espoir entrait dans

le cœur de Roland. Toutes les fois qu'il avait observé cette jolie figure brune, il avait rencontré les regards de l'Espagnole arrêtés sur lui, à leur insu peut-être, car elle ne les détournait pas, et ses sourcils étaient abaissés sur ses yeux comme pendant une contemplation intense. Lorsque enfin le soleil, en frappant verticalement sur la terrasse du château, eut averti l'aspirant qu'il avait quitté ses matelots depuis trop longtemps déjà, il sentit son cœur se gonfler à l'obligation de partir. Pourtant il se leva courageusement, balbutia quelques mots de remercîmens, et prit la direction du bois d'un pas tardif, attendant qu'on le rappelât, sans oser l'espérer. Le marquis l'accompagna pendant quelques pas, le salua par un geste préoccupé; puis il revint s'asseoir auprès de ses filles. — Mon père, dit Esperanza après quelques instans d'une hésitation que son amour naissant lui fit vaincre, est-ce que la courtoisie ne veut pas que vous engagiez ce jeune homme à revenir? — Roland s'arrêta en entendant ces paroles, qui avaient été pourtant prononcées à voix basse. Il vit le marquis chercher dans les yeux de Dolores l'approbation de cette démarche, mais Dolores suivait une autre pensée, elle ne répondit pas, et cédant passivement à la volonté de sa jeune fille, le père revint vers le jeune Français en disant, suivant la formule sacramentelle des invitations espagnoles : Monsieur le lieutenant, quand vos promenades vous amèneront de ce côté-ci, la maison du marquis de Montesa est à la disposition de votre grâce. Ces paroles ouvrirent à Roland tout un avenir; elles fécondèrent l'impression d'amour dont il avait été saisi, et pendant le chemin qu'il fit en rêvant pour rejoindre la baie des Sables, il répéta sans cesse et sur tous les tons de l'espérance : *La casa esta a la disposicion de usted.* Le sens de cette phrase lui semblait infini. Toutes les incertitudes de la terre, les élans vagues et douloureux disparurent, et il ne sentit plus d'autre vide que l'absence dont la première journée était un siècle.

Aussitôt que les exigences du service lui laissèrent un moment de liberté, il le consacra à franchir la distance qui sépare Mahon du château de San Luis. L'amour tel qu'il désirait l'éprouver, l'amour pur, dévoué, poétique, sans aucune nuance vulgaire, l'attendait auprès d'Esperanza. Il s'empara dès-lors de toutes ses facultés et s'établit au centre de sa vie pour devenir le principe unique de toutes ses sensations. Cette seconde visite décida de la destinée de Roland. Les jours suivans il cessa de nous accompagner dans nos parties de plaisir, et quand nous descendions ensemble à terre, il nous quittait au détour de la première rue, sans nous confier jamais quel était le but de ses excursions, car le mystère de ces entrevues faisait pour son ame jalouse une partie de leur bonheur; c'était la gaze qui préserve l'image et empêche même le souffle de l'air de

la ternir. Toute la famille des Montesa le voyait arriver avec satisfaction. Le marquis aimait la tournure vive de son esprit. Il se plaisait à le faire parler de sa famille, de son pays, de ses campagnes. Il admirait sa pétulance généreuse, et retrouvait auprès de ce jeune homme le tableau de ses jeunes années. Mais ensuite une pensée funeste traversait ces brillantes représentations du temps passé. C'étaient ces mêmes dispositions de l'ame avec lesquelles il était entré dans le monde, cet enthousiasme d'un cœur haut placé, qui avaient été la source d'erreurs sanglantes dont les conséquences pesaient sur ses enfans. Après avoir pris une noble part à la guerre de l'indépendance, le général de Montesa avait été entraîné, par des illusions honnêtes et par plusieurs de ses compagnons d'armes, dans le mouvement révolutionnaire de 1820. Il avait été le témoin impuissant des massacres de Valence, exercés au nom de la constitution qu'il défendait. Menacé à son tour, sa vie avait été sauvée par le fils d'un royaliste qui avait suivi son parti par amour pour Dolores; ce jeune homme avait arrêté les assassins en devenant leur victime. Le souvenir de cette scène obsédait l'esprit du marquis, lui faisait éviter, d'une manière chagrine, la société de ses enfans, et répandait habituellement une teinte lugubre sur les idées du père et de la fille. Mais Esperanza avait été soustraite par sa jeunesse à ses tristes impressions; seule dans sa famille, elle avait de la vie, seule elle éprouvait à la fois le besoin et l'espoir du bonheur. Elle reçut Roland comme l'envoyé de la providence, et aussitôt ces deux enfans, insoucians de tout ce qui se passait au-delà de leurs cœurs, se saisirent mutuellement avec un si parfait accord de volontés, que la sagesse la plus sévère en aurait ressenti l'entraînement et n'aurait pas osé les blâmer. Dolores se prenait souvent d'inquiétude en voyant leur imprudente confiance et leur ignorance des obstacles qu'ils devaient rencontrer. Elle faisait entendre à sa sœur les tristes sons d'alarme d'une mère effrayée, lui disait toutes les épreuves des amours conçus avec exaltation et poursuivis aveuglément; elle lui racontait en pleurant comment les siennes avaient fini par sceller son cœur à un tombeau. Alors Esperanza essuyait ses larmes en criant : Ma pauvre sœur! — En même temps elle lui montrait Roland : Celui-là ne mourra pas! disait-elle. Les deux amans échangeaient des regards qui défiaient toutes les forces de la terre, et Dolores n'avait plus le courage de les attrister. Elle sentait même quelquefois sa noire conviction faiblir; aucune persécution ne semblait capable de séparer ces deux ames si bien soudées l'une à l'autre, et tandis que la crainte du danger la troublait encore secrètement, elle souriait d'attendrissement devant le tableau de leur bel amour.

Tout ce qu'Esperanza et Roland comprirent dans les avertissemens de

Dolores, ce fut la tutelle qui dominait encore leur vie et pouvait s'opposer au contrat signé furtivement dans leurs cœurs. Ils s'étaient donné l'un à l'autre un bien qui ne leur appartenait pas entièrement. Maintenant qu'ils en connaissaient tout le prix, ils craignaient de se le voir enlever. Faire consacrer cette usurpation, remplacer l'autorité paternelle par des droits plus forts que toutes les autres lois de la terre, leur devint dès-lors une nécessité pressante. Mais à cet âge croit-on jamais qu'un nuage puisse se former dans le ciel où le soleil de l'amour rayonne? Ils arrangèrent entre eux seuls une série de mesures qu'ils imaginèrent infaillible parce que l'amour auquel ils empruntaient toute la logique de leurs raisonnemens, était inébranlable, et ils se mirent à l'exécution avec une ferme assurance du succès. Ce fut, pour tous les deux, un grand jour, que celui où Roland arriva, portant avec lui la lettre qui devait décider auprès de sa mère le sort de leur réunion. Esperanza l'attendait depuis le matin dans une salle basse; elle prêtait l'oreille à tous les bruits qui faisaient retentir la terre, et lorsqu'elle entendit de bien loin les pas connus de son cheval, elle se jeta hors du château à la rencontre de son amant. Eux-mêmes attachèrent le cheval à l'écurie, sans avertir personne, et se rendirent à pas de loup, par un sentier qui tournait derrière la maison, dans l'angle le plus sombre du jardin. Ils firent le tour du bosquet, regardant à travers les arbres si personne ne les observait. Aucun être vivant ne paraissait dans le voisinage. Les rayons du soleil, en se glissant sous la verdure tendre des grenadiers, leur souriaient mollement. Tout était dans le silence, leurs cœurs seuls battaient avec grand bruit. Ils vinrent s'asseoir tous les deux sur le même banc, déployèrent avec les gestes du mystère et d'un bonheur enfantin, le papier confident de leurs désirs. Esperanza entoura de son bras le cou de Roland et pencha la tête par-dessus son épaule, pour suivre la lecture de cette lettre, qu'il avait écrite avec tout son cœur. Chaque mot résumait un des jours qu'ils avaient passés ensemble, et la jeune fille voulait relire toutes les phrases, pour mieux voir quelle forme divine avaient, lorsqu'elles étaient écrites, ces choses dont le son l'émouvait si fort. A toutes les lignes elle retrouvait les nuances les plus secrètes de ses sentimens, exprimées comme si ce papier avait été le miroir de ses pensées. Cette complète similitude entre eux la remplissait d'étonnement et de tout le bonheur du ciel. Elle interrompait sans cesse, tournait son visage en face de celui de Roland et disait avec transport : Tu éprouves cela! Oh! c'est mon ame que tu as mise là dedans. Alors elle baisait la lettre et s'efforçait de comprimer les élans qui lui faisaient presser entre ses deux mains la tête de son bien-aimé. Après un instant de sagesse, tous deux revenaient encore

plonger leurs regards dans les yeux l'un de l'autre. Ils n'étaient pas au milieu de leur lecture lorsqu'ils s'arrêtèrent tout-à-fait. La fascination de ces extases avait amené par un mouvement insensible les lèvres de Roland sur celles d'Esperanza; elles y restèrent attachées.

Les cheveux blancs de la vieillesse auraient pu atteindre les deux amans avant qu'ils eussent pensé à quitter le banc où ce baiser les avait surpris. Un bruit soudain les arracha de leur paradis; le marquis de Montesa rentrait dans le jardin par une porte qui donnait de cet endroit sur la campagne. A cette apparition Roland laissa tomber avec stupeur la lettre qui avait causé leur séduction. Tout son sang afflua vers son cœur, une sueur rapide le transperça; la tête baissée, sans oser porter les yeux sur le marquis, il attendit l'explosion de sa colère. Esperanza tressaillit aussi. Par un premier mouvement, elle détacha son bras de l'étreinte où il était engagé, mais ce ne fut qu'un moment de surprise. Elle s'appuya de nouveau sur l'épaule de Roland, joignit les deux mains sur la poitrine du jeune homme, comme une femme qui s'apprête à défendre son trésor, et regarda le marquis avec une intrépide résolution; l'amante dévouée anéantissait la fille soumise. La contenance d'Esperanza était d'une imposante noblesse; elle-même releva le front de Roland, et sans fléchir la paupière, elle reçut avec calme le coup d'œil scrutateur de son père. Ils restèrent ainsi quelque temps à se considérer en silence. Le marquis mesurait la force de sa volonté avec l'indomptable détermination que traduisait le visage de sa fille; enfin, il comprit l'inutilité de la lutte. La lettre était à ses pieds; il la ramassa, puis il commença à lire sur le feuillet qui était tourné le passage auquel les lèvres d'Esperanza avaient ajouté un irrévocable engagement.

— Jeune homme, dit le marquis en rendant le papier à Roland, vous êtes bien ignorant du monde pour prendre la charge de deux destinées. Tout ceci fait honneur à votre cœur; mais vous avez oublié une chose: on y pensera pour vous là-bas. — Ajoutez à votre lettre que le marquis de Montesa donne à sa fille dona Maria de Esperanza cinquante mille douros de dot. Votre mère de Bretagne trouvera cette recommandation de plus de valeur que les autres.

Esperanza se leva, vint s'agenouiller devant son père et lui baisa la main. Ensuite, elle reprit le bras de Roland qu'elle serra vivement comme si elle craignait qu'il pût encore lui être enlevé.

— Monsieur, dit l'aspirant, ne me la confiez pas avec regret; Dieu qui m'a conduit vers elle, me donnera la science nécessaire pour la protéger : une ame dévouée est clairvoyante.

Le marquis hocha la tête avec une triste expression de doute, et s'éloigna sans répondre.

Je ne vous peindrai pas la fièvre qui s'empara de Roland après que fut partie pour la France cette lettre apostillée si généreusement. Quoiqu'il n'eût jamais encore supposé que des considérations d'un autre ordre pussent être mises dans la balance des mères avec les exigences suprêmes d'une sympathie décidée, il attendait la réponse avec anxiété. L'espérance et la foi n'ont-elles pas aussi leurs angoisses lorsque l'instant du jugement s'approche? Les jours lui paraissaient longs, malgré l'amoureux emploi qu'il faisait de leurs heures. L'avenir tuait le présent. Au bout de deux semaines, la vigie du môle signala deux voiles. Quelques heures après, le commandant de notre corvette décachetait l'ordre de rejoindre le lendemain l'escadre devant Alger, et Roland ouvrait une lettre dont les premières lignes communiquèrent à tout son corps un tremblement nerveux. Madame de Kerandreff refusait formellement son consentement. Elle avait envisagé la position de son fils avec la légèreté que les personnes d'un âge froid mettent dans leurs jugemens sur la valeur des passions. Ce petit roman éclos dans un pays méridional, lui avait inspiré au fond de la Bretagne, des soupçons que la tournure poétique de la lettre de Roland, et la correspondance d'amour dont il lui parlait avec exaltation pour toucher son cœur, justifiaient entièrement aux yeux d'une femme habituée à traiter un mariage comme une affaire. Mme de Kerandreff rappelait à Roland les principes absolus de soumission qui sont admis dans nos familles, et lui expliquait avec une âcreté dédaigneuse qu'il était tombé dans une intrigue malhabilement ourdie par une famille d'aventuriers, à l'aide d'une coquette peu sévère.

La forme et le fond de cette lettre, moitié irritée, moitié ironique, tombèrent aussi lourdement l'un que l'autre sur le cœur du pauvre aspirant. Ses espérances étaient coupées à la racine, mais le dévouement de sa passion augmenta. Le généreux jeune homme sentait qu'il devait à Esperanza plus de tendresse et surtout de respect à cause des suppositions cruelles que le simple récit de ses amours avait fait naître. Il renonça dans son ame à sa famille, et retourna toutes ses affections vers celle qui l'avait accueilli comme un fils. Mais, hélas! il vit en même temps que, de ce côté, il allait aussi être repoussé par un juste sentiment d'orgueil. Il n'osait pas reparaître au château de San Luis. Il se représentait terrible la figure du marquis de Montesa quand il rendrait au noble vieillard la promesse qu'il avait reçue à genoux. Lorsque après une course pénible qu'il fit à pied, il entra dans le salon où la famille du marquis était réunie, tout son courage l'abandonna. Les idées qu'il avait rassemblées pendant sa route, les phrases qu'il avait préparées disparurent au moment où il en avait besoin. Il n'aborda même pas ce sujet, et parla seulement du départ dont nous avions reçu l'ordre. Le marquis sortit enfin. A peine le bruit de ses pas avait-il

cessé de se faire entendre sur les dalles du perron, que le secret sortit de la poitrine de Roland. Pourquoi eût-il hésité de le confier à Esperanza? C'était un malheur commun qu'ils ressentaient de la même manière. L'outrage que la jeune fille recevait de la mère de son amant était perdu dans l'immense douleur qui les inondait; et tous deux, courbés sous le fouet du supplice, oubliaient quelle main l'infligeait. Quels tristes et longs adieux ils se firent! Il leur semblait que leurs cœurs venaient de se mieux rapprocher encore, pour qu'ils sentissent d'une manière plus aiguë le déchirement de la séparation. Quand il fallut partir, Roland pria Esperanza de l'accompagner près de son père. En faisant l'aveu qu'il ne pouvait plus reculer, il voulait avoir près de lui, pour affronter l'honneur du vieux gentilhomme, la fille des Montesa qui lui avait déjà pardonné.

Ils rencontrèrent le marquis assis sur les pierres de la même brèche par laquelle Roland était entré pour la première fois dans le château de San Luis. Un cigarite à moitié brûlé était entre ses doigts, et sa tête découverte, exposée au soleil comme une ruine blanchie, reposait sur sa main droite, dans l'attitude d'une méditation douloureuse. Pour la première fois, Roland remarqua sur son front deux cicatrices que ses cheveux, alors épars, couvraient ordinairement. Un rocher sans verdure séparé de sa terre maternelle par la violence des courans, ne fait pas au milieu de la mer une image plus saisissante de la solitude orageuse, que le marquis assis comme il l'était sur les débris de cette terrasse. Une fois encore l'aspirant, maintenant saisi de compassion, faillit reculer devant sa tâche. Il fit enfin un violent effort :

— Monsieur le marquis, dit-il d'une voix étouffée, j'ai une lettre de ma mère.

— Nous trouve-t-elle d'assez bonne lignée pour faire entrer nos filles dans sa maison, monsieur? demanda l'Espagnol avec toute la fierté de sa nation.

— Oh! de bonne lignée! répondit Roland avec angoisse, est-ce pour cette raison qu'elle pourrait refuser?

Le marquis de Montesa se redressa tout d'une pièce comme un lion blessé. — Elle refuse, s'écria-t-il d'une voix qui tremblait de colère. Il jeta son cigarite qu'il écrasa entre les pierres; d'une main, il saisit sa fille, la pressa contre lui, de l'autre, il serra fortement celle de Roland; et descendit la brèche qui terminait son domaine, en les entraînant avec lui. Quand ils furent arrivés sur la pelouse, Esperanza s'arracha violemment de son bras. Elle vint se placer de l'autre côté de l'aspirant, lui prit la main qui lui restait libre, et dit, en regardant fixement le marquis :

— Mon père, faites bien attention à ceci. Je vous déclare que tout à l'heure encore nous avons juré tous les deux de ne jamais appartenir à d'autres.

Le marquis s'arrêta, jeta sur sa fille et sur Roland un regard de foudroyante indignation.

— Monsieur, dit-il, vous partez demain. Nous ne nous reverrons jamais, j'espère.

Il secoua sa main encore une fois par une étreinte convulsive et remonta seul dans le jardin.

— Ami, dit Esperanza en montrant à Roland le ciel, nous nous reverrons du moins là-haut, mais ici-bas aussi, ayons-en la confiance; prends mon nom pour ton cri d'armes, et que ta devise soit celle-ci : *Firme y leal.* Quand tu reviendras, je t'attendrai.

Le lendemain nous partîmes. Le vent du sud nous avait arrêtés tout le jour au milieu de la passe étroite de la rade, mais, le soir, un souffle à peine sensible qui venait de l'est nous permit d'appareiller. A l'aide de cette petite brise, notre corvette rampait le long de la côte de Minorque dont les rochers caverneux et les plateaux nus s'étendaient à perte de vue sur une ligne droite sans brisures. La lumière du crépuscule jetait sur cette terre grisâtre des couleurs ternes et mélancoliques que chaque minute effaçait. Seules, les tours de vigie qui s'élevaient au-dessus de chaque pointe, comme des sentinelles immobiles, avaient encore sur leurs créneaux quelques teintes plus vives. Elles semblaient attendre notre passage et garder ces derniers rayons roses de soleil pour nous les jeter en signe d'adieu. Les bras croisés sur le parapet de la corvette et la tête appuyée sur eux, Roland regardait passer l'un après l'autre les sommets décharnés des collines. Une statue, sur le tombeau où on l'a couchée, n'est pas plus immobile qu'il ne l'était. Il voyait défiler devant lui ces fantômes blancs dans une longue procession qui semblait faire les funérailles de son amour, et il cherchait s'il ne pouvait pas deviner au milieu d'eux Esperanza suivant de son côté les mouvemens du cercueil qui l'emportait. Lorsque nous doublâmes la pointe de la petite baie où il avait débarqué un mois avant, l'obscurité commençait à rendre les objets indistincts. Les profils de la terre ne reflétaient même plus les lueurs jaunes du couchant, dont la zône était abaissée au-dessous d'eux et se remontrait lugubre au-delà du dernier promontoire. C'était comme à la fin d'une cérémonie funèbre, lorsque l'on a éteint le dernier cierge et que tout devient silencieux dans l'église, autour du mort enveloppé de son drap noir. Roland s'arracha brusquement à ce spectacle et se mit à marcher à grands pas sur le pont. Le vent, déjà devenu contraire, nous forçait en

cet instant à nous engager dans le canal dangereux qui sépare Minorque de la petite île d'Ayre, et les apparences du temps nous donnaient de grandes inquiétudes. Les vapeurs élevées pendant le jour s'épaississaient d'instant en instant; du côté de l'orient une nuée à grain montait dans le ciel, et derrière elle venait une autre nuée qui enveloppait tout l'horizon, comme une armée en marche derrière son avant-garde. Presque aussitôt après que ce signe eut paru, la corvette craqua en s'inclinant sous la force du vent. La raffale passa sur nous avec la vitesse de la flamme, et la tempête qui la suivait de près s'engouffra bientôt dans nos voiles en retentissant d'un son plein, grave et incessant. Elle pesait sur toute la surface de la mer d'une manière si égale qu'elle n'y soulevait pas une vague; mais elle la faisait mugir comme un enfer de plomb qui bout, et lui donnait une couleur matte d'une profondeur sans fin. Notre position devint tout à coup critique. A droite, l'île d'Ayre nous barrait la route de la pleine mer; à gauche, la pointe Saint-Philippe nous barrait l'entrée du port. A chaque bordée vers l'une ou vers l'autre, le vent et les courans nous faisaient tomber en dérive, et nous voyions se fermer le passage que nous essayions de franchir. La terre était à moins d'un mille au-dessous de nous, et nous croyions sentir déjà ses racines s'enfoncer dans la membrure du navire.

Au moment où le grain tomba sur nous, Roland éprouva un bonheur farouche à être ramené au péril de sa vie sur l'île que son adieu venait à peine de quitter. Il monta sur la dunette pour revoir la masse obscure de la terre, et chercha dans les découpures de cette silhouette le pli du vallon boisé qui formait l'avenue du château de San Luis. Le ciel était éclairé dans cette partie, mais ce n'était plus par les feux mourans du soleil que les nuages étaient traversés. Ils réfléchissaient une lumière dont le foyer brûlait au-dessus d'eux. Une langue rouge parut soudain, précisément au-dessus de la crête, qui dérobait à la vue la maison d'Esperanza, et le grain passant dans le même moment à cet endroit de l'atmosphère, la fit éclater en un vaste incendie. La cime de la colline parut en feu. D'énormes volutes de flammes s'élevèrent au-dessus d'elle en tourbillonnant, et jetèrent sur les arbres de la forêt une illumination violette qui se prolongeait jusqu'à la plage de la mer.

Roland avait aperçu le premier cette lueur. Il l'observait attentivement, espérant d'abord que ce serait celle d'un feu passager allumé sur les montagnes en réjouissance de quelque fête. Mais l'éclat formidable qu'elle jeta bientôt lui ôta toute incertitude sur le ravage que les flammes exerçaient, et l'objet qu'elles avaient atteint. Toutes les ondulations des collines étaient rendues distinctes par le puissant re-

flet qu'elles recevaient. Il était facile de reconnaître le terrain qui environnait le château de San Luis, et par-dessus le profil de la côte se voyait le sommet des toits encore intacts, entourés d'une frange ondoyante de feu. Esperanza était là. Peut-être avait-t-elle été surprise entre les murailles qui brûlaient; peut-être poussait-elle des cris en appelant à son secours celui qui lui avait juré de mourir le même jour qu'elle : et l'abîme les séparait. Roland se tordit les mains de désespoir. Il s'agita quelque temps avec la rage de l'impuissance, et, les angoisses faisant place à l'abattement du désespoir, il alla reprendre, contre le parapet, la même position qu'il avait gardée pendant les premières heures du voyage. De temps en temps il écoutait avec anxiété si le bruit de la mer, lorsqu'elle se divise en grinçant sur les récifs du rivage, ne devenait pas plus rapproché; il faisait quelques pas sur le pont, consultait le ciel pour voir, du côté où la tempête avait son centre, s'il ne découvrait pas l'annonce d'un naufrage prochain, qui aurait brisé ses liens. Se jeter dans la fournaise pour sauver Esperanza ou mourir auprès d'elle, était la pensée qui absorbait toute son énergie et le torturait comme un supplice d'enfer. Quand il avait calculé quelle chance avait la corvette d'échapper au danger imminent que nous courions, il revenait à son poste et restait perdu dans sa morne observation, calculant à leur tour les progrès de l'incendie, et remuant dans son ame ces deux questions : A-t-elle déjà péri? Pourrai-je la sauver?

Tout à coup il entendit le capitaine crier à son oreille : — Kérandreff! Sautez en bas, leste! Faites monter une amarre sur le pont. Vous allez emporter le bout sur cet écueil. — Armez un canot! commanda l'officier de quart, d'une voix qui retentit comme la note d'un clairon.—Tout n'est pas perdu si nous pouvons faire tête une demi-heure, ajouta le capitaine. Allons, allons, enfans! dit-il en frappant d'impatience le dos d'une de ses mains contre la paume de l'autre, il s'agit de vie ou de mort!

Roland se réveilla brusquement, car le sentiment de ce qui se passait autour de lui l'avait abandonné depuis quelques instans. Il regarda de tous les côtés. La corvette était arrêtée en face de la baie aux Sables, environ à quarante pieds de la chaussée naturelle qui en défendait l'entrée. Le mât de beaupré avait craqué pendant un revirement de bord, et trempait à moitié dans la mer. Les voiles étaient serrées en désordre, et les deux ancres que nous avions jetées au fond chassaient, quoique assez lentement pour nous laisser l'espoir de sauver le navire. A quelque distance sur l'avant à nous un écueil dressait au-dessus de la mer sa tête pointue comme une aiguille. C'était de ce rocher que le capitaine voulait se servir comme d'une ancre de fortune, afin de gagner quelques momens, décisifs

dans cette position. Mais il n'y avait pas une minute à perdre pour que la corvette pût y être amarrée avant que d'avoir dérivé jusque sur les rochers, car la grosse mer devait retarder la marche du canot et rendre cette manœuvre longue.

Au moment où il allait descendre pour exécuter cet ordre, dont l'accomplissement le rejetait encore loin du rivage désiré, Roland se retourna une dernière fois vers l'endroit d'où les flammes s'élançaient. Il vit la rougeur ardente du ciel s'augmenter avec rapidité, et les parties les plus élevées du château de San Luis, qui jusque-là étaient restées noires, se lézarder de traits de feu. Alors il fut saisi d'un vertige et s'avança sur la dunette pour se précipiter à la mer et gagner la plage en nageant. Cependant une habitude d'obéissance militaire le retint. Il se hâta de s'élancer dans l'entrepont, où un groupe de matelots tiraient du fond de la cale le cordage qui faisait notre dernier moyen de salut. Mais là encore il fut poursuivi par la même image de désolation qui avait ébloui sa vue. Entre ces deux dangers également pressans, auxquels le dévouaient son devoir d'un côté, son amour de l'autre, il combattait, mais son cœur hésitait à peine. — Nous sommes prêts, lieutenant, lui dit le quartier-maître, quand le dernier pli du cordage eut dépassé l'écoutille. — C'était l'instant de la décision. Roland mit un pied sur l'échelle pour se rendre à son poste, puis l'amour reprit sur lui sa puissance de fascination; il rentra dans l'entrepont, réfléchit un moment, et s'enfuit éperdu vers la chambre d'arrière. — Le canot est prêt, cria l'officier sur le pont. Où est l'aspirant de service? — Kerandreff! partez donc vite, dit le capitaine en le cherchant des yeux. — Où est donc l'aspirant de service? appela-t-on de plusieurs côtés. Roland ne paraissait pas. — Partez à sa place, me dit le capitaine en me conduisant précipitamment vers le canot. — J'y descendais, quand j'entendis des voix d'alarme qui s'élevaient sur l'arrière de la corvette, et qui criaient : Un homme à la mer! — Plusieurs matelots accouraient vers moi en criant dans leur trouble : Laissez filer le canot derrière! il y a un homme à la mer! — Un homme à la mer! capitaine! m'écriai-je en sautant dans l'embarcation. Faut-il aller le chercher d'abord? — Le capitaine hésita un instant; puis il me dit avec tristesse : — Pensons d'abord au navire. — Avant les avirons! Hardi! garçons; nage un bon coup! Gagnons cette roche.

Roland s'était jeté par le sabord d'arcasse, qui servait de fenêtre à la chambre du capitaine. Il arriva comme un plomb au fond de la mer, à quelques pieds de la ligne des galets, mais malgré la tourmente, il parvint à regagner la surface de l'eau, et à s'y maintenir par momens, assez long-temps pour ne pas périr. Trois lames le roulèrent successivement sous elles, la dernière le lança, à demi brisé, sur la partie la plus

basse du récif. Une femme attendait là, les pieds dans la mer, le cou tendu en avant. Elle allait à la rencontre de toutes les grandes vagues, entrait au milieu d'elles, et sans fléchir, elle les laissait se briser contre ses jambes, pour voir plus tôt, quand elles se retiraient, si son bien-aimé leur avait échappé. En se relevant et séparant devant ses yeux le voile d'eau salée qui tombait de sa chevelure, Roland vit debout, au-dessus de lui, la figure d'Esperanza; il la prit pour une apparition, essuya ses yeux de nouveau, s'approcha d'elle, et quand ils se reconnurent tous deux, ils poussèrent un grand cri en s'embrassant étroitement. La même pensée les avait amenés sur cette plage, les deux déserteurs! une pensée de dévouement qui méprisait tous les autres devoirs. Ils restèrent muets quelque temps, étonnés de se trouver si égaux en amour l'un pour l'autre, et se remercièrent dans leurs ames de la sympathique inspiration qui les réunissait une fois encore. — Tu es donc sauvé! s'écrièrent-ils ensemble. — Je savais bien que tu ne pouvais pas me quitter pour long-temps, dit Esperanza; j'avais trop souffert, je n'aurais pas tardé à mourir. Mais tu le vois, Dieu nous protége. Nous ne nous séparerons plus maintenant. Viens. Elle voulait l'emmener, mais Roland l'arrêta en lui montrant la corvette qui s'avançait peu à peu vers les rochers et dont la membrure commencait à se démolir avec fracas. L'instant de retard qu'il avait apporté au départ du canot, avait décidé du sort du navire. — Maintenant que tu es en sûreté, dit-il tristement, voilà où est mon poste. Je vais attendre pour m'y remettre, quoi qu'il puisse m'en arriver. Cette destruction est mon œuvre. Déserteur! ajouta-t-il avec une expression poignante de honte et de remords. Esperanza tomba à genoux en recevant cette cruelle réponse. — Non, ne m'abandonne pas, dit-elle, suis-moi. Je connais une retraite sûre, je t'y mènerai, et je veillerai sur toi le jour et la nuit. Viens, viens donc, répétait-elle en traînant Roland par le bras. Est-ce qu'il y a dans le monde une idée que tu ne puisses pas me sacrifier à moi, qui ai quitté pour toi mes parens? Tu crois que je me présenterai sans toi devant mon père? La mer m'aura bien plutôt engloutie, dit-elle avec délire. Oh! tu ne veux pas du bonheur! Roland la prit dans ses bras, et l'emporta au travers des ronces jusque dans le sentier qui conduisait à la fontaine où il avait autrefois découvert les premières traces de ses pas. — Tu le veux, Esperanza, dit-il en se mettant en marche pour remonter le vallon boisé; tu veux être tout mon bien, ma famille, mon asile. Tu as raison, mon ange! c'est vers le bonheur que tu me mènes. Allons. — Donne-moi ton bras, Roland, que je m'appuie sur toi, dit la jeune fille en lui faisant voir ses pieds tout ensanglantés.

Ils arrivèrent ainsi sur le lieu où la veille existait le château de San

Luis. Les arbres du jardin sous lesquels ils passèrent n'avaient plus qu'un reste de feuillage noirci. Quelques poutres jetaient encore des flammes, et une épaisse colonne de fumée montait au-dessus des ruines calcinées. Les deux jeunes gens virent de loin le marquis de Montesa, assis parmi les cendres et les débris de son habitation. Dolores était debout près de lui et ne le quittait pas des yeux. Elle recevait les rapports des domestiques qu'elle avait envoyés à la recherche de sa sœur, et en faisait partir d'autres dans une nouvelle direction. Pour le marquis, il avait la tête appuyée entre ses deux poings fermés, et paraissait plongé dans l'insensibilité du désespoir. Roland pénétra aussitôt dans toute son étendue la signification de cette scène. Il se laissa traîner par Esperanza plutôt qu'il ne la suivit, et se cacha derrière elle pendant qu'elle se présentait aux yeux de son père.

— Oh! mon enfant, d'où viens-tu? s'écria le marquis de Montesa, en sortant à cette vue de la létargie où il était plongé. Pourquoi nous as-tu quittés? — Il serrait avec étonnement dans ses mains la robe mouillée de sa fille et levait sur sa figure un regard inquiet, rempli autant de douleur que de joie. Esperanza s'écarta un peu et montra Roland, dont les vêtemens, encore tout trempés par ce naufrage, disaient assez par quel intérêt puissant elle avait été entraînée et quel était l'objet de sa prière. — Pour lui! dit le marquis, d'un ton d'amère déception qui remplaça le miséricordieux accent du père; c'est pour lui que tu nous avais abandonnés! — Il se leva de toute sa hauteur et mesura Roland avec défi. — Monsieur, lui dit-il, est-ce que le roi de France vous a dégagé de son service? Vous avez mal choisi le lieu de votre retraite. Retournez ailleurs, vous ne pouvez pas rester ici. — Mon père, dit Esperanza, il faut qu'il y reste. Son navire est en pièces sur les rochers de Cala Corps. Il l'a déserté pendant le naufrage parce que nous étions en danger. C'est pour moi qu'il s'est rendu coupable de cette faute et qu'il a bravé les lois de son pays. Tant que ma tête reposera sous un toit, la sienne y sera en sûreté à côté de moi. — Roland la remercia du regard et prit courage. — Monsieur le marquis, dit-il humblement, vous pouvez disposer de mon sort, car je n'attends pas d'autre protection que la vôtre. Si vous me renvoyez, j'irai me livrer. Demain, une balle et un peu de poudre auront fait justice de mon crime. La sentence et la grâce sont entre vos mains. — Vous avez raison, répondit le marquis avec une inflexible rigueur, expiez le crime après l'avoir commis. Il ne vous reste qu'une faveur à rechercher, c'est de mourir sous le drapeau que vous avez trahi. Allez la demander, monsieur. — Allons ensemble, dit Esperanza en saisissant Roland par la main et l'emmenant du côté de la mer. Ils par-

tirent sans que le marquis fît un pas pour reprendre sa fille. Dolores vint s'agenouiller devant lui. — Mon père, dit-elle, rappelez ces enfans. Que ferons-nous quand vous n'aurez plus qu'une fille. C'est déjà dans les troubles de votre vie que s'est éteint le seul amour que j'aie connu, allez-vous tuer encore celui de ma sœur? Depuis que don Felipe a été massacré en vous défendant, je ne vous ai jamais demandé compte de son sang; qu'il rachète aujourd'hui celui de ce jeune homme. Je ne veux pas vivre seule avec mes souvenirs. — Le marquis, à ce souvenir, agita vivement sa main devant ses yeux pour en écarter la vision terrible, puis il se remit à considérer avec un sourire plein d'amertune Roland et Esperanza, qui remontaient d'un pas ferme la dernière pente de la colline. Une minute encore, et sa fille disparaissait derrière le rideau des arbres. Enfin le chef de famille offensé tomba vaincu devant le père. Le marquis prit son élan avec la légèreté d'un cerf poursuivi par le chasseur. Il atteignit les deux enfans au moment où ils commençaient à descendre dans le vallon, et saisit Esperanza, en lui disant entre mille baisers: — Tu m'aurais donc laissé pour toujours, ma fille? — Venez, monsieur, dit-il à Roland, vous qu'elle aime mieux que son père, venez. C'est mon sort qui maintenant est entre vos mains. Que Dieu veille sur nous tous.

Le lendemain, quand, sur la plage jonchée de débris de la corvette, nous fîmes l'appel de l'équipage, personne ne répondit au nom de Roland de Kerandreff. Le commissaire dressa procès-verbal des circonstances qui se rapportaient à cette disparition. Nous n'eûmes aucun doute sur la fin tragique de Roland, et signâmes l'acte de son décès. En apprenant cette nouvelle, sa mère fit célébrer ses obsèques, et son frère prit le deuil. — Deux jours après notre naufrage, toute la famille de Montesa avait quitté Minorque.

Deux années après, j'étais dans la rade de Palma, où avait relâché l'armée qui allait à la conquête d'Alger. Les vents qui soufflaient du sud ne nous annonçaient pas un départ prochain; l'amiral louvoyait avec toute la flotte en dehors de la baie, qui était remplie par les seuls bâtimens de transport et leurs convoyeurs; *la Créole*, sur laquelle j'étais embarqué, faisait partie de ces derniers; je profitai de ce loisir pour descendre à terre et visiter la ville, dont les monumens carrés à la mauresque et la cathédrale gothique, bâtie sur un monticule au bord de la mer, se détachaient magnifiquement sur le fond noirâtre des montagnes de l'intérieur. Après avoir admiré les arceaux élancés de l'église et m'être fait ouvrir le tombeau où la momie de Jayme II d'Aragon repose depuis l'an 1311, avec couronne et manteau de drap d'or, je me dirigeai vers l'Alameda. Il était midi, et la cuisante réverbération du soleil avait chassé tous les promeneurs

de la rue où je marchais. Cependant, à l'un des nombreux détours du chemin, j'aperçus, dans une autre ruelle étroite et sinueuse, un jeune homme qui, pour oser braver ainsi la chaleur, devait être, d'après le proverbe de son pays, un prêtre, un voleur ou un Français. Le Mallorquin m'eut atteint bientôt, et me considéra au passage avec une attention marquée. Il était roulé dans son manteau, un chapeau de paille à larges bords ombrageait sa figure, dont la couleur olivâtre très foncée semblait être plutôt l'effet du hâle que la complexion naturelle de son teint. Une épaisse barbe noire couvrait tout son menton et ses joues. Aussitôt qu'il m'eut observé, il doubla le pas, mais un instant après, et comme par réflexion, il se ralentit, avec l'intention évidente de se laisser accoster, et se mit à chanter une vieille romance espagnole dont la musique avait été mon air favori pendant mon séjour à Mahon. Quand il se trouva près de moi, il appuya significativement sur ces deux vers de la chanson,

Venid vos a mis palacios
Donde la fiesta tendremos.

et repartit de son pas pressé. Le son de cette voix, qui ne m'était pas inconnu, la façon romanesque dont ce rendez-vous m'était donné, me frappèrent tous deux; je suivis l'étranger mystérieux dans le dédale des rues solitaires où il s'engageait. Les maisons devant lesquelles nous passions n'avaient pas de fenêtres à l'extérieur; à peine quelques jours de souffrance étaient-ils pratiqués dans leurs épaisses murailles; aucun œil ne nous voyait. Mais l'Espagnol se tenait toujours à une grande distance devant moi et retournait seulement quelquefois sa figure de mon côté, pour voir si je ne perdais pas sa trace. Nous arrivâmes à la porte de San Carlos et nous prîmes, en sortant de la ville, une route à profondes ornières qui remontait le long de la petite rivière Riera. Au premier coude du chemin qui le mit hors de la vue des remparts, mon guide s'arrêta et se découvrit en me regardant avec un sourire amical. Une ressemblance incomplète entre ce visage et celui de Roland se présentait inutilement à mon souvenir. — Hé bien! me dit-il en me tendant la main, on oublie donc bien vite les morts! — Roland de Kerandreff... m'écriai-je avec stupéfaction. — J'ai connu quelqu'un qui portait ce nom, répondit-il, mais il n'existe plus, je crois. Je m'appelle don Roldan Adorno. La maison que j'habite n'est pas éloignée d'ici; ma femme sera honorée de vous y recevoir avec la pauvre fête que nous pouvons faire aux étrangers. Si vous ne craignez pas de vous promener à cette heure par un sentier raboteux, je serai heureux de vous y conduire, et, chemin faisant, pour vous distraire, je vous raconterai une histoire neuve et intéressante.

Il quitta bientôt ce ton de plaisanterie qui me laissait incertain sur l'identité de sa personne avec l'ami que je croyais mort, et il m'embrassa avec effusion. — Marchons vite, me dit-il; c'est uniquement dans l'espoir de te retrouver que j'ai osé m'aventurer ce matin dans les rues de Palma : les autres compatriotes qui rôdent par ici ne me seraient guère agréables à rencontrer, quoique mon déguisement soit assez sûr, il me semble. D'ailleurs, maintenant que tu es convaincu de ma résurrection, j'ai hâte de te montrer mon paradis. — Nous continuâmes notre route, et Roland me fit le récit de son histoire. — Tu me pardonnes d'avoir cédé à l'entraînement de ce moment terrible? me demanda-t-il, encore confus au souvenir du désastre qu'il avait causé. Long-temps j'ai été bourrelé par le remords. Le matin de votre naufrage, j'ai erré dans les environs de la baie où flottaient les restes de la corvette. J'ai entendu ta voix, lorsque tu donnais aux matelots des ordres pour le sauvetage. Le risque d'être découvert me contraignit à m'éloigner. Depuis, la pensée de cette faute a été le seul nuage qui ait troublé mon ciel. Mais si tu pouvais comprendre quelle douce existence j'ai trouvée! Le nom espagnol que le marquis de Montesa m'a fait prendre, et le titre de son gendre, m'ont mis dans cette île, à l'abri des poursuites que nous craignîmes d'abord. Au milieu de cette sécurité, ma vie est remplie par un seul sentiment que je comprends mieux tous les jours sans l'épuiser jamais. Les élémens du bonheur sont bien simples! si tu savais! De l'amour, un beau ciel, une campagne toujours verte, voilà ce que Dieu a créé de plus doux pour nous. C'est là que se trouve la source des jouissances profondes et éternelles. — Roland me fit arrêter un instant, pendant qu'il considérait avec satisfaction le paysage déroulé sous nos yeux. Nous avions traversé des vergers de tamarins, d'orangers, de mûriers, qui produisaient, à cette distance, l'effet d'un bois touffu, et par-dessus cette marqueterie de verdure, ma vue allait jusqu'à la rade de Palma, où les flammes blanches des navires français brillaient en s'agitant au vent.

Derrière nous, la plaine s'enfonçait à une grande profondeur jusqu'à la Sierra Alfabia qui la terminait comme l'amphithéâtre d'un cirque. Les premiers plans des montagnes étaient ondoyans, veloutés par des bois épais de mûriers, les gorges transparentes et d'une couleur azur d'eau dont la vue communiquait une sensation de fraîcheur. A l'entrée de l'un de ces petits vallons, était posé l'asile embaumé que Roland habitait. La maison était à moitié cachée par une cour plantée de vieux tilleuls, dont quelques-uns mariaient leurs branches en voûte par-dessus les terrasses. A droite, le vallon fuyait au milieu d'alternatives d'ombre et de lumière; à gauche, quelques collines semées de touffes de myrtes descen-

daient jusqu'au mur du jardin. Roland me montra du doigt Esperanza qui l'attendait sur la porte de sa maison, tenant un enfant entre ses bras.

— Trouves-tu mon exil bien cruel? me demanda-t-il.

Dès qu'elle nous eut aperçus, la jeune femme vint à notre rencontre. Elle était vraiment bien belle. Le bonheur qui a duré sans ombre pendant plusieurs années donnait à sa figure quelque chose de séduisant qui faisait du bien à voir, sans inspirer cependant le désir, car cette douce lumière, qui se reflétait sur tout le monde, ne brillait dans son véritable éclat que pour un seul. Esperanza tendit à Roland sa fille, une petite fille fraîche et souriante, qui avait les yeux bleus de son père, déjà lucides et profonds comme le ciel sous lequel elle était née, et nous fit entrer dans la maison. A notre arrivée, tout s'empressa autour de nous. Dolores nous conduisit dans une salle fraîche où le soleil n'avait pas encore introduit un seul rayon. Cette adorable femme semblait être pour Roland moins qu'une mère et plus qu'une sœur. Elle lui souriait avec reconnaissance, essuyait la sueur de son front, en s'arrêtant à sa chevelure, dans laquelle Esperanza avait seule le droit de passer la main. Le marquis ne parut pas. Il se promenait seul dans la campagne, suivant son humeur sauvage. Je passai quelques heures au milieu d'eux, enchanté par ce spectacle d'union, de paix, où tout était tranquille, plein de lumière et d'harmonie, comme la surface d'un lac au-dessus duquel la lune est suspendue.

— Tu ne reviendras plus en France, dis-je à Roland lorsqu'il me reconduisit sur le chemin de Palma. Ne penses-tu jamais avec regret que tu ne reverras plus ta mère ni ta patrie? — Ma mère..., me répondit-il en fronçant les sourcils. Il s'arrêta long-temps sur cette idée sans que la douceur revînt sur son visage. Enfin il secoua la tête pour chasser le souvenir qui l'irritait, et me quitta en disant : Tu sais, Ernest, qu'il n'y a jamais qu'une patrie; la mienne est ici. Gardes-en le secret pour tout le monde. Je ne veux plus qu'un bruit de France y parvienne. Adieu! nous ne nous reverrons plus sans doute; conserve-moi un bon souvenir.

Depuis ce jour, je n'ai pas entendu parler de Roland; mais j'ai réfléchi souvent à ses amours contrariés avec imprudence, à sa poursuite du bonheur faite avec foi en dehors des voies communes et si pleinement récompensée. J'en suis devenu un peu romanesque.

Voluntades que avasallas,
Amor, con tu fuerza y arte,
No hay poder que las aparte
Pues apartalas es juntalas.

Cte Albert de Circourt.

LES INFLUENCES.

LE NOTAIRE DE CHANTILLY,

PAR M. LÉON GOZLAN (1).

L'histoire n'enregistre que les faits et les mouvemens politiques ou sociaux. Mais ce n'est là qu'une des faces d'une époque ou d'une nation. L'autre est représentée par les mœurs et les habitudes de la vie privée. Celle-ci appartient au roman. Pour que le roman soit vrai, pour que l'histoire soit complète et comprise, il faut que le roman et l'histoire s'expliquent l'un par l'autre. Les fabliaux et les romans de chevalerie complètent l'histoire des temps féodaux; les romans de Crébillon fils, de Laclos, de Louvet, expliquent l'histoire de la régence et des temps de la décadence aristocratique et des dissolutions du clergé.

En lisant les grandes chevauchées des hauts barons de la féodalité, en voyant les Villeroi, les Soubise, les Bernis, et tous les favoris des maîtresses royales, commander des armées ou mener l'église, on comprend de reste quelle corrélation intime existe entre les évènemens sociaux et les mœurs, entre l'histoire et le roman.

Or l'histoire, en France du moins, n'a à enregistrer de nos jours aucun des faits ou des évènemens qui étaient accomplis jadis par l'aristocratie et le clergé. L'aristocratie et le clergé n'existent plus politiquement; la

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Dumont.

nation, ou si l'on aime mieux, la bourgeoisie a pris leur place; c'est donc elle qui fournit les faits à l'histoire; l'histoire est donc bourgeoise. Si le roman veut être vrai, il doit, dans la part qui lui revient, être comme l'histoire; car la vie privée, pas plus que la vie sociale et politique, ne tient compte de l'aristocratie et du clergé. Quelques particularités exceptionnelles ne prouveraient rien : les exceptions ne sont pas les mœurs ! et les romanciers qui parlent encore aristocratie et clergé, quand ces choses et leurs attributs sont morts, ne sont plus que de grands enfans qui jouent aux osselets; leurs livres ont pour nous tout juste le caractère de vérité que nous pourrions trouver au *Cyrus* et à la *Clélie* de Mlle de Scudéry.

C'est à ce point de vue que M. Léon Gozlan a dû infailliblement se placer quand il a conçu son livre des *Influences*. Et ce n'est que comme conclusion qu'il a pu dire dans sa préface : *le roman est l'histoire de la bourgeoisie.*

Cette définition est juste. Elle le serait davantage si elle disait : *l'histoire des mœurs de la bourgeoisie.*

C'est donc l'histoire des mœurs de la bourgeoise qu'a faite et que promet de continuer M. Léon Gozlan, qui vient d'agrandir ainsi la mission du romancier, dont il fait avec raison l'auxiliaire de l'historien qu'il complète.

Après avoir dressé par la pensée la synthèse qui lui a montré couchés à terre et sans vie, l'aristocratie, le chergé, tous les grands *états* qui ont constitué la vieille société française, M. Léon Gozlan s'est demandé quelles influences étaient exercées par ces divers états, et ensuite à quelles professions dans la bourgeoisie, car la bourgeoisie ne se compose que de professions, ces influences étaient allées après leur chute.

C'est ici que M. Léon Gozlan me semble avoir un peu rétréci son horizon. Il me semble surtout n'avoir pas assez tenu compte du travail lent et progressif par lequel la bourgeoisie avait fini par pénétrer dans l'organisation politique et sociale, avec laquelle elle faisait corps. On dirait qu'entre l'ancien et le nouveau régime il s'est élevé une épaisse et haute muraille, et que la bourgeoisie, qui, la veille, n'était rien au-delà, est, en une nuit, devenue tout en-deçà. Ce serait un arbre qui aurait porté des fruits sans avoir de racines.

Notre ingénieux auteur fait du prêtre la clé de voûte de l'ancien ordre social, et je me garde bien de ne pas accepter comme un fait cet axiome, que bien des gens pourront traiter de paradoxe, mais dont la déduction est amenée par un brillant enchaînement d'exemples.

« Le prêtre, dit M. Léon Gozlan, le prêtre résumait tout. Il avait l'oreille des rois et le cœur des familles. Il était de moitié dans tous les entrepri-

ses humaines, dirigeant la fortune, en conseillant le sage emploi, consolant de ses pertes, ou en dressant le partage avec l'impartialité la plus désintéressée. Sa curiosité salutaire pénétrait dans les irrégularités les plus cachées et les plus douloureuses du ménage, pour les voiler quand la révélation n'eût été que du scandale, pour les taire afin que le repentir accompagnât silencieusement la confession. Aussi la dureté personnelle, la faiblesse des mères, l'ingratitude filiale, étaient amenées sans bruit aux pieds de ce juge, qui, à force de prières, de raisons, d'ascendant infatigable, rendait presque nulle l'intervention des tribunaux, ces arènes d'où le vainqueur sort toujours mutilé; le prêtre qui bénissait l'épée du guerrier, aspergeait d'eau lustrale la proue du vaisseau, afin qu'il marchât sans danger sur les mers; le prêtre qui chantait la victoire de celui-ci, le retour au port de celui-là, qui disait à la mère coupable: Je vous pardonne! au père cruel, à la fille égarée: Je vous pardonne! le prêtre qui était l'homme de tous les hommes, celui qui présidait à toutes les associations humaines, depuis les plus hautes jusqu'au plus humbles, qui sacrait les rois et bénissait le rabot des pauvres compagnons menuisiers; qui prononçait l'oraison funèbre de Henriette de France, et répandait l'huile sainte sur les membres souillés de Marion Delorme; ce prêtre où est-il? Qui a recueilli son héritage, sa grande monarchie? »

Et M. Léon Gozlan répond que la dépouille du prêtre est passée au notaire d'abord, au médecin ensuite.

Au notaire : car c'est à lui que l'on confie les secrets du foyer, les divisions intestines de la famille, les projets de fortune, les faiblesses de l'ambition. Le notaire conseille ou repousse les mariages entre les familles, il engage la parole d'autrui ou la dégage. Il impose ou défend les transactions les plus décisives de la fortune. Le notaire possède mieux que la femme le chiffre caché des capitaux bien ou mal acquis du mari, mieux que le fils les épargnes du père.

Au médecin : car le médecin s'appuie sur deux auxiliaires toujours à ses côtés, ses premiers ministres, l'espoir et la peur. On est à lui par la déplorable nécessité de lui avouer ce qu'on cèle à tout le monde, la douleur, la plaie, l'ignoble infirmité. Pour le médecin il n'existe ni rang, ni âge, ni beauté, ni pudeur, il y a un corps! Ainsi le notaire est debout près de votre coffre, et le médecin est assis au fond de votre alcôve.

Tout cela est fort spirituellement trouvé, tout cela est vrai. Mais prenez garde, pour que votre axiome sur l'influence perdue du prêtre ne soit pas un paradoxe, il faut qu'au temps où le prêtre était tout ce que vous avez dit, le notaire et le médecin ne fussent nullement ce que vous

dites. Or, même dans ce temps, le notaire était le confident obligé des intérêts de la famille; il engageait la parole d'autrui et la dégageait. Je sais bien que dans nos vieilles comédies, le tabellion n'apparaît que pour faire signer les parties au contrat; mais son action s'est passée derrière la toile, il arrive avec le contrat tout rédigé, et pour le rédiger il a bien fallu qu'il eût connaissance de la situation des fortunes et des intérêts des familles.

Et le médecin avait-il moins à ses ordres, en ce temps qu'aujourd'hui, ses deux ministres, l'espoir et la peur? Le rang, l'âge, la pudeur, la beauté, existaient-ils davantage pour lui? Croyez-vous que Molière, en mettant au théâtre les mœurs de son temps, se fût pris ainsi corps à corps avec le médecin, si le médecin n'avait pas eu de l'influence sur l'intérieur des familles? Qui brouille et réconcilie tour à tour la famille du *Malade imaginaire?* Est-ce le prêtre ou le médecin? Et pour remonter plus haut, en qui Louis XI avait-il confiance? Qui appelait-il le plus souvent à son aide? son confesseur, ou son médecin Coitier? Miron, le médecin de Charles IX, ne fut-il pas mis dans le secret terrible de la Saint-Barthélemy?

Vous le voyez, ce que le notaire et le médecin sont aujourd'hui, ils l'étaient autrefois. S'ils ont enlevé quelque chose au prêtre, c'est peu de chose; en sorte que l'on peut dire de la société actuelle, comparée à l'ancienne, que le notaire et le médecin n'y sont pas de plus; mais seulement que le prêtre y est de moins... Et est-il bien vrai qu'il y soit de moins, sinon avec l'influence de corporation, avec son influence personnelle?

Est-ce un bien? est-ce un mal, que cette annulation de l'influence du prêtre?

Pour décider cette question, vous montrez le prêtre n'ayant aucun intérêt personnel sur la terre, aucune attache matérielle, ni ménage qui corrompît sa probité par la nécessité de laisser une fortune à de nombreux enfans; ni enfans qui l'empêchassent de répandre sur les enfans des autres son ardente sollicitude; ni femme, piége incessamment ouvert aux faiblesses de l'ame; ni patrie, *ce mobile de tout égoïsme;* et vous en concluez, sous forme d'interrogation, que le prêtre qui n'avait que Dieu pour père, pour ami, pour confident, pour ambition, pour espoir, pour refuge, était un roi social autrement juste, humain, impartial, que ces petits souverains liés à la misère de la femme, à la misère des enfans, à la misère de la propriété : choses sacrées pour être citoyens; choses détestables, dites-vous, pour gouverner les hommes.

Vous vous donnez raison en mettant en fait ce qui est en question : sans

doute, le prêtre n'était pas lié à toutes les misères que vous venez d'énumérer; mais dans ce nombre, n'en subissait-il pas quelques-unes? n'était-il pas, de plus, lié à d'autres qui, pour n'être pas de la même nature, n'en étaient pas moins impérieuses et insurmontables? Est-il exact de dire qu'il n'avait aucun intérêt personnel sur la terre, aucune attache matérielle? Mais alors pourquoi la simonie et tant d'autres crimes figurent-ils dans les statuts de la discipline ecclésiastique? D'où étaient donc sortis la plupart des immenses richesses que possédait le clergé? Si le prêtre n'était point dévoré de l'amour de la propriété pour son compte personnel, il l'était pour son ordre; et où est la différence?... Il n'avait point de patrie... la patrie que vous appelez le mobile de l'égoïsme, et que j'appelle le mobile du dévouement, parce que la patrie, c'est tout un peuple, tout un pays! Mais il appartenait à une corporation, mobile d'un égoïsme plus étroit, parce qu'une corporation, c'est quelques-uns. Il n'avait point d'ambition! mon Dieu! Et la feuille des bénéfices, et les abbayes, et le canonicat, et la mitre, et le chapeau rouge? Il ne se contentait pas d'une paroisse, d'un diocèse, d'une province; il lui fallait des royaumes à gouverner. Or, toutes ces misères auxquelles le prêtre était sujet, ne vous semblent-elles pas choses aussi détestables pour gouverner les hommes, que celles qui pèsent sur les bourgeois que vous appelez de petits souverains?

Je connais votre réponse à tout ceci. Ces abus, dites-vous, résultaient de la débilité humaine et non du principe en vertu duquel les prêtres régnaient sur le monde. Je le veux bien; mais les principes ne marchent pas seuls, il faut des hommes pour les appliquer. Si vous voulez conserver le principe, changez les hommes.... Dix-huit siècles n'ont pu y parvenir.

Je sais que si je m'arme de votre réponse, pour défendre le principe démocratique contre les conséquences que vous voulez tirer aussi des misères attachées aux influences triomphantes de la bourgeoisie, vous me répliquerez à votre tour : Changez les hommes! Mais que prouvera cela? Que vous et moi avons raison, vous contre la bourgeoisie, moi contre les prêtres. J'en serai quitte, afin d'avoir le dernier mot, pour vous dire : La bourgeoisie a le pouvoir, le prêtre l'a perdu; dix-huit siècles ont prouvé ce que le prêtre pouvait faire; essayons de la bourgeoisie, le présent et l'avenir sont à elle. Nos enfans décideront entre les deux principes.

Parmi les héritiers du prêtre, M. Léon Gozlan range encore les professions d'avocat et de journaliste. Mais le rapprochement me semble un peu forcé. Par leur position, qui exerce son ascendant plus sur la politique et sur l'opinion que sur l'individu et sur la famille, l'avocat et le

journaliste me semblent être bien plus les héritiers des influences de l'aristocratie, toutes politiques et gouvernementales.

Mais je dois en finir avec l'idée fondamentale du livre de M. Léon Gozlan; si je lui ai prêté une si longue attention, ce n'a été que pour témoigner du respect que la critique doit à un ouvrage consciencieusement élaboré. C'est une bonne fortune qui ne lui échoit pas souvent. Entrons donc au plein cœur de notre société bourgeoise dont M. Léon Gozlan a commencé l'histoire.

La lutte y est engagée entre les intérêts moraux et les intérêts matériels. Les intérêts moraux sont représentés dans le livre par Clavier le vieux conventionnel, Édouard de Calvaincourt le jeune officier vendéen, et Caroline de Meilhan, pauvre jeune orpheline, placée sous la dépenpance du premier par la reconnaissance et les besoins de la vie, liée au second par l'amour et par la religion instinctive des préjugés de caste. M. Léon Gozlan a fait preuve d'esprit d'observation en plaçant les intérêts moraux de notre époque dans la foi politique à toutes les nobles et saintes croyances qui, autrefois, élevaient l'ame, enfantaient les grandes et généreuses pensées et jetaient de la poésie sur l'existence d'un homme comme sur celle d'une nation. La foi politique seule est restée, c'est la seule à laquelle avec une ame ardente, une intelligence haute, un cœur bien fait, on puisse se prendre à cette heure; les autres ne sont plus! et encore faut-il se hâter : au train dont la matière s'empare de toutes les issues, de toutes les phases de la vie pour la traquer et l'asservir, la foi politique ira bientôt rejoindre les autres, tuée qu'elle sera à son tour par la raillerie, le dédain, l'égoïsme, et surtout par l'aspect du triomphe paisible et des joies insolentes de ceux qui l'ont reniée. Oui, hâtez-vous de prier sur ce dernier Calvaire de la vie ..... demain il y aura un comptoir.

Les intérêts matériels sont représentés par Maurice, le notaire de Chantilly, par Léonide, sa femme, par Reynier, son beau-frère, un homme d'affaires. Ceci est la vie positive dans toute la sèche acception du mot. Tout est calculé par doit et avoir; tout est porté pour balance au chapitre des profits et pertes. Tant qu'il y a profit à garder l'honneur, va pour l'honneur!... La chance tourne-t-elle? on se laisse aller sur une pente insensible, on espère se raccrocher aux branches échelonnées aux parois du précipice, on roule de chiffres en chiffres jusqu'au total de l'addition... Profond abîme!... on y trouve écrit infamie et fortune, à moins qu'on n'aime mieux y lire : suicide!

Dans cette lutte que les intérêts moraux et les intérêts matériels livrent entre eux, les intérêts matériels seuls arrivent triomphans

au but. S'il en eût été autrement, le livre de M. Léon Gozlan aurait menti à ce qu'est déjà le siècle et à ce qu'il menace de devenir bien plus encore.

Ainsi Clavier le conventionnel n'a qu'une idée fixe, c'est sa vieille haine contre l'aristocratie qu'en 93 il coucha par terre, lui coupant la tête et rasant les tourelles de ses châteaux, qu'il trouvait trop hautes. S'il s'est emparé des biens de l'aristocratie, c'est parce que ces biens étaient une arme, et qu'en se retournant, son ennemi pouvait la ramasser; son ennemi exterminé, ces biens lui pèsent comme s'il les avait sur la poitrine. Il veut les rendre; c'est dans cette prévision qu'il sauva jadis Caroline de Meilhan du massacre de la famille sur laquelle s'exerça la confiscation nationale; mais, sa haine contre l'aristocratie survivant à son besoin de restitution expiatoire, ne voulant pas que les biens qu'il a mis tant de conscience à administrer et à accroître, reviennent jamais à la caste sur laquelle il les avait conquis, il interdit à Mlle de Meilhan, sous peine d'exhérédation, le mariage avec un homme de naissance. Eh bien! toute l'énergie dont le conventionnel a soutenu sa carrière, reçoit un démenti; Caroline s'éprend d'amour, et c'est pour un homme de naissance! et bien plus, cet homme de naissance est un des plus ardens promoteurs du soulèvement de la Vendée. Après avoir passé cinquante ans à choyer une idée de vengeance et de foi politique, cette idée n'offre plus qu'un rêve, et quand il veut la faire passer à l'état de réalité, le conventionnel meurt à la peine.

Après avoir échappé dans la Vendée aux incendies, aux balles des gardes nationaux et de la troupe de ligne, aux arrêts de cours d'assises, aux visites domiciliaires et au droit de grace, Édouard de Calvincourt est tué dans l'échauffourée d'un parti politique qui n'est pas le sien, la veille même du jour où, devenu libre par la mort de son père adoptif, sa jeune amante consent à partager son exil et à prendre son nom.

A son tour, après avoir subi, pour son amour, d'abord les reproches, puis la silencieuse et sèche froideur de l'homme qui, depuis le berceau, lui tient lieu de père; après l'avoir vu mourir sans qu'un mot de tendresse et de pardon soit tombé sur elle, quand elle touche au moment d'être payée de tous ses sacrifices, Caroline de Meilhan perd l'objet de cette vive affection à qui elle a immolé repos, gratitude et fortune.

Les intérêts matériels, au contraire, jouent avec les difficultés et maîtrisent les évènemens. Vous croyez qu'ils sont à bout de voie? n'ayez pas peur; dans le terrible et dernier va-tout qu'ils poussent sur le tapis, ce

qui a été le matin une cause de ruine imminente devient précisément le soir même une cause de salut.

Ainsi, le notaire Maurice s'est laissé entraîner à jeter dans une spéculation d'achat et de démolition de tout un quartier, ce jeu de l'industrie, une partie des fonds confiés à sa probité; la spéculation manque, les fonds sont dévorés. Il chiffre sa position, sa ruine est certaine, son infamie aussi : quitte ou double! lui crie-t-on, le déshonneur ne sera pas plus grand pour 1,000,000 que pour 500,000 francs, et sur ce qui lui reste des fonds déposés par ses cliens, il lève cinq cents autres mille francs pour les jeter dans une opération de bourse, ce jeu de la politique. L'opération réussit; elle rapporte 1,800,000 francs, bénéfice net 800,000 francs. Pour ce qui est de l'honneur et de la probité, il n'y en a pas plus, il n'y eu a pas moins; d'ailleurs, ce n'est pas cela qui a été chiffré : bénéfice net, vous dis-je, 800,000 francs!

Ainsi, encore, Léonide est une femme adultère. Mais elle a épousé son mari par dépit, et son mari l'a épousée pour payer avec la dot sa charge de notaire. Vous voyez bien que ce mariage a été une affaire; donc, avant de rompre avec l'adultère, avant d'écouter les mouvemens du cœur blessé et de la dignité offensée, il faut prendre la plume, et voir ce que l'on peut gagner ou perdre. Or, c'est Léonide qui revient de Paris, apportant dans un portefeuille les produits de l'opération de bourse. Comment oser jeter à la porte, après lui avoir coupé le visage, une femme qui peut bien vous avoir ravi l'honneur de la vie privée, mais qui vous rend l'honneur de la vie publique, et par-dessus tout une femme, qui, de ruiné que vous étiez le matin, vous met le soir de 800,000 francs au-dessus de vos affaires. On rend grace à Dieu de ce qu'elle n'a pas eu l'idée de vous quitter en les emportant, et de ce qu'à l'adultère elle n'ajoute pas le vol.

Sans contredit aussi, Reynier, le beau-frère de Maurice, a d'étranges paradoxes au service des idées qu'il s'est faites sur la manière d'utiliser les fonds déposés chez un notaire; il en a de singuliers pour blâmer et rendre vaine la réserve qu'apporte un notaire à ne pas faire entrer les secrets de son étude dans les confidences conjugales. Bien certainement aussi, cet homme est un mauvais génie qui ouvre à l'ambition des voies que n'approuvent pas toujours ni la délicatesse ni l'exacte probité, celles même que se contente d'exiger le Code pénal;... En retour, il groupe si bien les chiffres d'une entreprise; il a une hardiesse si franche, qu'on ne saurait dire si elle ne vaut pas mieux que la prudence; il a en lui une confiance qui fascine et attire si bien la confiance des

autres; dans le danger, il est toujours si bien maître de lui, il est si prompt à trouver des ressources et une issue, qu'en vérité on ne peut se détacher de sa fortune... Sans doute, c'est lui qui a conseillé l'opération industrielle où les premiers 500,000 francs des cliens ont été engloutis, mais aussi c'est lui qui, après l'avoir conseillée, a présidé à l'opération de bourse qui les a plus que triplés; comment, dès-lors, sans la plus noire ingratitude, ne pas le garder pour conseiller, pour associé, pour ami?

Ainsi, les intérêts matériels s'enchaînent les uns aux autres comme les mailles d'un même réseau : qu'une seule soit rompue, et le réseau y passe tout entier. C'est en cela que l'idée fondamentale du livre des *Influences* a été merveilleusement développée par la mise en œuvre.

M. Léon Gozlan n'a point fait un fripon de Maurice, car alors Maurice aurait agi par sa propre nature d'homme, et non par les conséquences de sa profession de notaire : le livre eût été manqué. Le livre a voulu prouver que les hommes qui, par leur profession, exercent aujourd'hui sur la société une part de l'influence qui était autrefois dévolue au prêtre, sont eux-mêmes soumis à tant d'influences, influence de ménage, influence de parenté, influence d'ambition, influence de fortune, qu'il est à craindre qu'ayant reçu de la nouvelle organisation sociale la mission de conduire la société, ils ne l'exploitent dans leur seul intérêt, esclaves qu'ils sont, luttant au jour le jour contre les tortures du besoin. C'est pour cela que Maurice, honnête homme au fond, est entraîné par des vices qui ne sont pas les siens, qu'il reconnaît, qu'il maudit, contre lesquels il se débat, mais qui finissent par le vaincre et s'agitent sous son nom. Il n'est pas l'auteur, il est l'éditeur responsable; ce qui est pire, car il n'a plus de volonté à lui. Ayant la volonté du mal, il pourrait au moins avoir celle du bien!

Quelque paradoxale que puisse paraître à quelques-uns cette tyrannique sujétion des influences, l'idée qui les a signalées et dramatisées aura cela d'utile que bien des susceptibilités honorables en seront excitées, et qu'à quelque distance qu'on s'en tienne déjà, on cherchera à s'en garantir davantage.

Si, des passions et des idées qui sont groupées autour de l'idée créatrice, nous passons à l'action du drame qui leur donne la couleur et la vie, et si nous voulons ne nous point départir de la franchise dont nous avons toujours fait une loi à notre critique, il nous faudra couper le drame en deux.

La première partie, celle qui maintient l'action dans le réel et sert à développer les passions qui se meuvent autour de l'idée première du livre et la fécondent, celle-là est belle, vraie, dans la nature. Ce que font les personnages, il est impossible qu'ils ne l'aient pas fait. Ces personnages, vous les avez rencontrés, entendus, vus agir de la sorte et dans des

circonstances pareilles; ils ne sont ni plus beaux ni plus laids que nous ne les connaissons; ce ne sont pas des héros, ce sont des hommes. Au nombre de ces tableaux, de ces mots échappés à la passion, il faut mettre la conversation dans laquelle Reynier et sa sœur Léonide, la cupidité et la vengeance, deux passions qui se sont devinées mutuellement, détruisent, à qui mieux mieux, les scrupules qui les empêchent d'entrer en moitié et en tiers dans les secrets du cabinet de Maurice, confessionnal des intérêts matériels de la famille; la scène où Léonide et Reynier, forçant et brouillant les cartons de Maurice, tombent presque instinctivement, celle-là sur les papiers qu'attendait sa haine, celui-ci sur les actes qui établissent la solidité de la fortune qu'il convoite. Il est impossible que l'auteur, à travers une serrure, n'ait pas surpris à l'œuvre les deux coupables indiscrets; bien certainement aussi, il était à la table du festin qu'à deux doigts de sa perte, le notaire a offert, pour leur faire prendre patience, aux cliens qui, effrayés par le bruit du canon dont les boulets labourent les rues de Paris, sont accourus en masse pour retirer le dépôt de leurs contrats et de leurs écus. Il a dû entendre les quolibets par lesquels les plus avisés d'entre tous ces paysans témoignent de leur défiance; il a dû aussi suivre par degrés la timide déférence du client pour les avis du patron, s'élevant peu à peu au ton d'assurance du créancier à l'égard du débiteur, et arrivant enfin aux airs insolens de l'homme qui, pour son argent, peut disposer de votre liberté et de votre honneur. Je me garderai bien surtout d'oublier la douleur profonde et attérée du vieux conventionnel, quand il apprend que la loi lui refuse le droit d'imposer une interdiction de mariage, et qu'il sent échapper ainsi la réalisation du rêve énergique de sa vie; c'est lorsqu'on a trouvé de si saisissantes vérités qu'on a bien le droit de dire : Le roman est l'histoire des mœurs.

Mais, en retour, il faut bien le dire, dans les parties du drame qui forment les chaînons éloignés de l'action, et qui pourraient être rompus et enlevés, sans que la profondeur et la vérité de l'idée première du livre en fussent le moins du monde altérées; dans cette partie qui rentre dans l'imprévu, dans l'exceptionnel de l'existence, et qui constitue le roman proprement dit, où, quoi qu'on fasse, on veut toujours quelque chose de merveilleux, les personnages, si raisonnables en tout le reste, deviennent d'une incroyable excentricité. Il y a dans les scènes de cette partie de l'intrigue une sorte de prestidigitation qu'on n'oserait pas mettre même sur le compte du hasard, ce grand arrangeur de choses inouies. Ce sont des feux de Bengale; c'est la fantasmagorie du vieux roman anglais. Pour avoir voulu s'élever plus haut que la terre, les personnages disparaissent dans les brouillards et les nuées... Ceci est le droit de naturalisation payé aux romanesques abonnés des cabinets de

lecture, c'est la part imposée par l'éditeur, lequel, sous le prétexte qu'il connaît le goût du public qui achète, ou du moins qui lit, parvient à faire toujours entrer quelque chose du marchand dans l'œuvre de l'artiste. C'est à ces exigences que M. Léon Gozlan a sacrifié, sans contredit, quand il a écrit la scène où Maurice, s'il en veut croire ses yeux, ne peut plus douter de l'adultère qui le déshonore. Il est séparé seulement par un rideau rouge de sa femme et de l'ami qui, pour le trahir, viole les droits de l'hospitalité; il entend les chants et les éclats de rire qui accompagnent les tournoiemens d'une valse folle; bien plus! projetées par la lueur des bougies, leurs ombres gigantesques se dessinent en silhouette sur le rideau; quand ils passent, l'air, agité par leurs mouvemens rapides, frappe Maurice au visage... Maurice tient deux pistolets au poing, et Maurice se retire, et deux cadavres ne râlent pas dans le boudoir, où naguère deux amans s'enivraient de volupté!... Ce sont de ces choses qu'on peut bien chercher à ne pas croire, à oublier quand on ne les a pas vues; mais les voir, tenir sous la main le corps qui outrage et l'arme qui venge, et ne pas tourner l'arme contre le corps... c'est faux... Puis, le lendemain, subir sa honte sans même oser montrer qu'on la subit à bon escient... c'est encore plus faux.

Après en avoir fini avec mes études de fond et de détails, il ne me resterait plus qu'à arriver au style du livre de M. Léon Gozlan; mais en cela que puis-je révéler aux lecteurs de ce recueil où le brillant écrivain jette si souvent à pleines mains les trésors de couleurs qui tombent de sa plume. Le style dans ce livre est approprié aux passions et aux personnages mis en jeu. Avec Clavier le régicide, il est sec, heurté, cassant, comme cette éloquence éjaculatoire de la convention dont la rhétorique n'avait point enseigné les secrets. Il y a de l'onction et quelque chose de la bonhomie de Montaigne dans les causeries du notaire avec ses cliens. Il est léger, plein de verve, allant à tort et à travers quand il sert à exprimer les pensées de Reynier, l'homme d'affaires, qui ne parle que par millions, et qui, bonne ou mauvaise fortune, vous semble toujours prêt à dire comme dans le *Distrait :* Saute, marquis! si Reynier était marquis! Mais là où, sauf quelques taches très marquées de négligence, le style de M. Léon Gozlan est étincelant de coloris, de chaleur, de poésie élégante et sentie, c'est dans la description des merveilles dont l'art et la nature ont doté Chantilly, c'est dans l'évocation des souvenirs du passé. Je connais peu de morceaux encore où il y ait plus d'éloquence et de larmes, plus d'idées fraîches et neuves, riantes et tristes à la fois que dans les détails du suicide de Caroline de Meilhan, qui chauffe aux degrés du soleil des tropiques l'atmosphère d'une serre où elle meurt asphyxiée par le parfum des fleurs.

Peut-être trouvera-t-on que dans l'examen du livre d'un écrivain dont

les travaux se font distinguer dans ce recueil, nous avons poussé un peu loin le droit de n'être pas toujours de l'avis d'un auteur si haut placé. Mais que voulez-vous? on a tant médit de la critique depuis quelque temps, que si elle fait montre de franchise et de courage envers ses amis, les autres, ceux pour qui elle n'a ni répulsion, ni sympathie, n'auront plus aucune bonne raison pour la récuser. Puis, après tout, il n'est pas sûr que j'aie raison contre le livre de M. Léon Gozlan. Si le vrai est ce qu'il peut, comme on l'a dit, c'est M. Léon Gozlan qui est dans le vrai, et c'est moi qui ai fait du paradoxe.

C. Feuillide.

AU POÈTE.

Allez, poète, allez; la couronne et les palmes
Sont pour l'ardent coursier guidé par des mains calmes.
Allez, les yeux fixés sur le vaste horizon.
Qu'importe le chemin? Et que fait la saison?
Isolez-vous toujours. La poésie est sainte;
Menez-la par la main sur les monts, hors d'atteinte.
Laissez gronder là-bas. Que les temps soient meilleurs,
Ou qu'ils soient plus mauvais, votre vie est ailleurs...
Ailleurs sont vos amours. Tel que l'anachorète,
Perdez le souvenir des villes, ô poète!
Dépouillez-vous d'espoir; vous avez peu d'amis;
Les meilleurs dans la mort sont peut-être endormis....
Comme on voit remonter les deux rives de l'onde,
On ne voit qu'en passant ce qu'on aime, en ce monde.
N'attendez donc jamais votre rêve d'hier.
Avec la destinée, enfant, soyez plus fier.

Peut-être avez-vous vu sur le bord de son aire,
Un aiglon attentif aux éclats du tonnerre,

Et prêt à s'envoler du nid de ses aïeux,
Tant il trouve de gloire et d'harmonie aux cieux.
Il hésite, l'oiseau; mais sitôt que l'orage
De son premier éclair a fendu le nuage,
Il part, et répondant au cri qui l'appela,
Il acclame la foudre et lui dit : Me voilà!
Alors la flamme et lui se roulent dans le vide,
Ardens, insoucieux, car le Seigneur les guide.
Où vont-ils, s'enivrant de bitume et d'éclairs?...
Et quand reviendront-ils des célestes déserts?...
Nul ne le sut jamais. Peut-être aiglon et foudre
Par un archange errant seront-ils mis en poudre.

Ainsi l'artiste saint, de moment en moment,
Écoute une clameur qui vient du firmament,
Et, dédaignant l'avis de la foule grossière,
Il part.... dût-il du ciel retomber en poussière.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

BULLETIN.

Le ministère ne s'est pas encore complété, car l'adhésion du maréchal Soult, qu'on attendait depuis si long-temps, n'est pas arrivée; on a ainsi perdu huit jours en expectative, et aujourd'hui que le maréchal refuse nettement, il faut recommencer sur de nouveaux frais; on dit, au reste, que M. Soult n'a pas mis grande coquetterie dans sa réponse, qu'il s'est expliqué assez promptement, et qu'il n'y a pas de sa faute si sa réponse n'est pas arrivée plus tôt. L'émissaire qu'on avait dépêché vers lui n'a d'abord quitté Paris que le vendredi 9 septembre; au train dont il passait sur la grande route, stationnant et couchant dans les auberges, prenant le chemin, sinon le plus court, du moins le plus pittoresque, étudiant les mœurs du pays, et dessinant d'après nature, cet émissaire avait plutôt l'air d'un voyageur qui court la province pour son plaisir, que d'un courrier chargé d'une affaire pressée. Arrivé chez le maréchal, il a trouvé celui-ci assez mal disposé, par suite de ces retards, à se contenter d'une ouverture verbale faite par un tiers, et surpris qu'on ne lui eût pas écrit directement. L'émissaire est reparti; on a écrit au maréchal, qui voulait tout simplement faire un refus en règle sur une proposition en règle, et maintenant le portefeuille de la guerre est au concours. Le maréchal Molitor n'a pas été fort vivement pressé; ce n'est pas, comme on l'a dit, parce qu'il a fait la campagne de 1823 en Espagne, et qu'il se trouverait ainsi engagé dans la question extérieure qui se représente en ce moment; c'est fort mal comprendre les devoirs et la philosophie de la profession militaire, que de tirer de pareilles conséquences d'un fait d'armes; ceux des soldats de l'empire qui avaient abandonné la carrière après 1815, ont très bien fait, et ceux qui ont accepté du service, n'ont pas mal fait. M. Molitor est un gardien soigneux des traditions de l'honneur français; ces sentimens ne sont pas chez lui ceux d'une superstition aveugle, mais bien d'une religion noble et éclairée; il aurait donc pu apporter dans le cabinet les antécédens du général qui n'a jamais laissé une armée française se battre sans lui, et y figurer, comme ministre, avec une entière indépendance, quant à la question d'Espagne : on n'a pas trouvé de difficultés dans la position de M. Molitor à l'égard des constitutionnels de 1823, mais bien dans son caractère et son humeur dont la mansuétude ne pas-

sera jamais en proverbe. Cette fois, d'ailleurs, on paraît décidé à se passer, s'il le faut, d'une *grande épée*, et l'on nie la nécessité d'offrir le ministère de la guerre à un maréchal : on se donne ainsi de grandes facilités de recherche, et déjà l'on a pu remuer plusieurs noms qui brillent au grade de lieutenant-général. S'il est vrai que des tentatives ont été faites auprès de M. de Caux, honnête et bon administrateur, il est certain qu'il a répondu : J'ai 80,000 francs de rente et peu de souci des affaires publiques; au chiffre près, c'est la même réponse que celle de M. de Coigny, qui ne voulait pas de l'ambassade de Madrid parce qu'il a 400,000 francs de revenu. Dans ce moment-ci on songe fort sérieusement au général Schramm.

Le ministère du commerce est aussi vacant, et sur le point d'être démembré. M. Martin (du Nord) est très réellement malade; M. Guersent, son médecin, a trouvé sa santé fort altérée et non rétablie, comme il l'espérait par un voyage en Suisse. M. Martin (du Nord) est revenu en toute hâte de Berne, où il a éprouvé de violentes atteintes de gastrite.

L'acceptation de la préfecture de police, par M. Gabriel Delessert, a beaucoup réjoui le nouveau cabinet, qui avait médité ce choix comme un hommage rendu aux autorités supérieures de la garde nationale, dont M. Delessert a été général.

Le 22 février se disperse dans ses terres, sur les grandes routes, ou se livre au plus absolu repos. M. de Montalivet est sur le point de partir pour le Berry; M. d'Argout assiste tranquillement, en compagnie de M. Pasquier, à une représentation de *Kean*, et le lendemain vient, dans une stalle, entendre *les Huguenots*. M. Thiers est arrivé à Toulon, et le bâtiment *le Sphynx* le porte en Italie. De tous ces départs, de l'absence des chambres, de l'arrangement probable des affaires de Suisse, va résulter un armistice politique, une intermittence de polémique de deux à trois mois, à moins toutefois que l'Espagne n'enfante quelque grave évènement dont il faudra s'occuper. Il paraît, du reste, que M. Guizot rencontre des difficultés auxquelles il ne s'attendait pas; on le dit fort préoccupé de la découverte des deux collègues qui lui manquent.

La nouvelle de l'entrée de Gomez à Madrid est prématurée; mais des émigrations nombreuses amènent à nos frontières des familles entières. Isturitz a pu s'échapper, grace aux soins de M. Villiers, l'ambassadeur anglais, aux cris de *muera*; et M. de Toreno est heureusement arrivé à Bayonne, après avoir mis à l'abri une partie de sa fortune. M. de Toreno vient en France chercher contre les exaltés un refuge qu'il y a trouvé déjà contre les persécutions de Ferdinand. Telle est la logique des partis.

Les journaux et les lettres qui arrivent d'Allemagne contiennent les détails les plus minutieux sur la cérémonie du couronnement. L'entrée de l'empereur à Prague a été pompeuse, brillante et remarquable par plusieurs particularités d'étiquette germanique assez curieuses; par exemple, la marche du cortége était ouverte par douze postillons conduits par un maître de poste, et que suivaient dix autres maîtres de poste à cheval; le grand maître et le directeur supérieur de la poste venaient ensuite pour compléter le personnel de cette administration, dont tous

les degrés étaient représentés dans cette pompe impériale. L'empereur, l'impératrice, la noblesse, les dignitaires, se sont rendus à l'église, et ont ensuite reçu les félicitations et les députations des états de Moravie et de Silésie.

La cérémonie du couronnement était fixée au 7 septembre. L'archevêque d'Olmutz allait demander, selon l'usage, au souverain « s'il voulait demeurer fidèle à la sainte religion, gouverner et protéger le royaume d'après les principes de justice de ses frères? » A quoi le roi devait répondre: « *Je le veux*, » en prêtant serment à genoux.

Dès le 6 septembre, tous les préparatifs étaient faits; mais au dernier moment, celui qui devait jouer, après l'empereur, le rôle le plus imposant dans cette solennité, l'archevêque d'Olmutz, manque au rendez-vous impérial. Il était mort : une attaque de choléra venait de l'enlever. Toute la ville de Prague est consternée de cet évènement, dans lequel les esprits accessibles à la superstition voient un triste augure.

Le camp de Compiègne est aussi brillant que jamais; les troupes n'ont pas encore commencé les grandes manœuvres, et les curieux qui croyaient assister à de petites guerres ont été désappointés; ces grands exercices auront lieu dans une semaine. Le prince royal et le duc de Nemours ne quittent pas le camp, et chaque jour ils répandent autour d'eux de bonnes paroles et de bonnes œuvres; les revues sont, dit-on, magnifiques, et rien n'égale l'ensemble et la variété de ces défilers de troupes de toutes armes. On remarque que les officiers-généraux ont renoncé au pantalon garance et repris la grande botte à l'écuyère et les culottes blanches. Les soldats se trouvent bien du régime et des travaux militaires que leur apporte le retour de ces grandes réunions; ils font très bon accueil aux visiteurs qui viennent voir leurs jeux et leurs habitations de toile. L'un d'eux disait l'autre jour à un curieux qui avait désiré goûter la soupe de la brigade : — N'est-ce pas, monsieur, que cette soupe est bonne? — Certainement.— Mais il y manque quelque chose; elle serait bien meilleure si les choux étaient prussiens. Il faudra bien du temps avant d'ôter de l'esprit de nos soldats que tous les choux de l'Europe leur appartiennent.

Royaumont est une somptueuse habitation que possède à dix lieues de Paris M. le marquis de Bellissen. On y mène la vie agitée des eaux et la vie confortable du meilleur château. Il y a quelques jours, ce noble domaine était encombré d'une foule élégante et aristocratique attirée par l'appât d'une représentation théâtrale; il ne s'agissait rien moins que d'un opéra-comique. Le poème était composé par une personne dont il suffit de dire le nom pour désigner un homme d'esprit, et inspiré par un roman de Walter Scott. Voici le sujet : Un jeune homme, voulant obtenir l'amour d'une jeune personne qu'il sait fort romanesque, se présente à elle sous les apparences de Rob-Roy, et se fait passer pour ce chef écossais; le moyen réussit; la jeune miss se passionne pour Robert-le-Rouge, et, lorsqu'elle découvre le stratagème, elle aime encore assez celui qui s'en est rendu coupable pour le lui pardonner et l'épouser. La musique de ce charmant enfantillage nous a paru très jolie. On a beaucoup applaudi un quartetto d'une gracieuse facture, et surtout un boléro parfaitement

chanté par Mme de Forges. Le succès de cette musique a été tel, qu'à l'instant même on a arraché à M. de Flottow la promesse d'écrire un opéra pour l'un de nos deux théâtres.

L'hospitalité de Royaumont est grande et noble. On y surveille avec un soin ingénieux le bien-être de tous les visiteurs. On déjeune à dix heures, on dîne à trois; on dîne une seconde fois à six heures, et l'on soupe à deux heures du matin; toute la journée se passe en divertissemens dont la variété est confiée au bon plaisir et au caprice de chacun. Les moines de l'ancienne abbaye seraient bien étonnés si, revenant visiter leur vieux manoir, ils trouvaient de jeunes et belles femmes emportées au milieu de leur réfectoire par le tourbillon de la valse et les licencieux enchaînemens du galop; et si, voulant chanter matines, ils se rendaient dans leur oratoire, ils seraient peut-être plus surpris encore d'y entendre un chœur de Rossini ou de Bellini : Royaumont gardera le souvenir de cette fête musicale dont les détails ont transpiré dans le public, et se souviendra aussi de l'étonnante hardiesse d'une amazone qui a fait reculer les plus audacieux cavaliers. La belle miss W..., dont la grace égale l'intrépidité, a parié dernièrement qu'elle ferait le trajet de Royaumont à Chantilly (deux lieues) en vingt minutes, malgré un temps épouvantable et une pluie battante. Miss W.... a gagné.

— A la course de chevaux de dimanche 11 septembre, *Belida* à M. Lupin, *Franck* à lord Seymour, et *Bas-de-Cuir* à M. Fasquel, ont disputé le prix principal de 3,500 fr. *Franck*, au premier tour, est arrivé en deux minutes vingt-deux secondes quatre cinquièmes, suivi de *Belida* et de *Bas-de-Cuir*.

A la seconde épreuve, *Belida* et *Bas-de-Cuir* ayant été retirés, *Franck* a couru seul.

Ce cheval nous paraît destiné à donner souvent le même spectacle : tous ses rivaux sont terrifiés.

Une course intéressante a eu lieu entre *miss Kelly*, *Albion* et *Volante* pour le grand prix royal de 12,000 fr. La distance à parcourir était deux tours de l'hippodrome.

A la première épreuve, *Volante* a pris la tête et conservé son avantage jusqu'au bout. Elle est arrivée la première.

A la seconde épreuve, *Albion* a été retiré, et la lutte s'est engagée entre *miss Kelly* et *Volante*. La victoire est restée à *Volante*, qui a eu besoin de tous ses moyens pour battre *miss Kelly*.

Vaudeville. *Le Frère de Piron*, par MM. Lockroy et Arnould. — On a supposé, pour la nécessité de ce vaudeville, que Piron avait un frère, que ce frère était pur, candide, chaste, marchand de moutarde de Dijon, et voulait se faire recevoir membre d'une académie morale établie dans la ville. Cette académie conteste les titres de ce pauvre moutardier, quand arrive un dragon qui, confondant Piron le chaste avec Piron le cynique, dépose aux pieds de l'académie *le théâtre de la foire* et la fameuse ode que la pudeur nous empêche de nommer : le malentendu s'explique, l'académie morale, qui a fait une scène atroce à Piron le moutardier, répare sa

méprise en le recevant dans son sein. Le peintre jeune est très naïvement bête dans ce quiproquo assez spirituel.

Odéon. — *Gymnase Castelli.* — En attendant que les souscriptions du quartier Saint-Germain aient relevé le temple de la littérature et redressé les autels du second Théâtre-Français, M. Harel livre ce vaste désert au délicieux babil d'une troupe de charmans petits enfans. Quand on a vu les figures hâves, dépravées, le teint vicieux et les membres rachitiques des bambins qui jouent la comédie sur le théâtre de M. Comte et du passage de l'Opéra, et fument des cigarres après le spectacle, on est étonné de la fraîcheur, de la bonne santé, de l'air honnête et obéissant des enfans de M. Castelli. Ce sont de petits êtres de douze ans, qui dansent, chantent, mangent des pommes et du sucre dans les entr'actes, sans bruit, sans tumulte; ceux-là ne fument pas, ne s'écrivent pas des lettres d'amour, et ne refusent pas des rôles au-dessous de leur talent. M. Castelli promène dans toute l'Europe ce petit pensionnat ambulant, dont la bonne conduite, les bons principes rassurent les malheureux parens qui lui confient leurs fils : ils mangent à des heures réglées, font leurs prières, et appellent M. Castelli *papa*. Ils sont du reste aussi intelligens, aussi bons comédiens qu'enfans soumis et chastes. Tout Paris traverse les ponts pour aller les voir jouer *les Deux Ménages* et *Riquet à la Houppe*.

— *La Première Communion*, par M. Delécluze. Rien de plus suave, de plus gracieux que cette nouvelle de l'auteur de *Mademoiselle de Liron*. Dans un cadre restreint sur des proportions peu étendues, M. Delécluze a déployé un talent distingué de composition et de style, et si l'on excepte l'accident romanesque dont l'auteur s'est servi pour amener son dénouement, et qui ressort d'une façon d'autant plus improbable que le récit est plus naturel et plus vrai, *la Première Communion* restera comme un morceau de goût, de sentiment, je dirai presque de raisonnement, auprès des plus charmantes pastorales et des plus naïves élégies. C'est une heureuse idée de placer son livre sous la protection des enfans ; les hommes le sont quelquefois, les gens d'esprit surtout ; les femmes toujours.

Louise de Soulanges a quinze ans et demi, elle est dans ce plein développement de force, de santé, d'intelligence, qui mène rapidement les jeunes filles de l'enfance à l'adolescence ; sa franchise est extrême, sa loyauté et son indépendance d'esprit la distinguent entre toutes ses compagnes ; elle remplit exactement, avec plaisir même, tous ses devoirs de religion, mais elle persiste à dire qu'elle ne croit pas en Dieu, qu'elle ne le comprend pas ;... et voilà pourquoi Louise n'a pas encore fait sa première communion, tandis qu'on songe déjà à la marier avec M. Edmond de Lébis ; de là les larmes, les inquiétudes maternelles.

Edmond de Lébis avait vingt-quatre ans. Animé dès son enfance de la piété la plus fervente, cette disposition chez lui s'était encore augmentée par l'exemple d'une dévotion héréditaire dans sa famille. Son ame, fort élevée, était rigoureuse envers elle-même ; il était naturellement sage, et pour lui l'ordre, le repos et la bonne conduite, étaient les véritables élémens du bonheur. Les passions, quand elles s'infiltrent dans les

ames de cette trempe, pour être moins éclatantes, ne s'y établissent souvent qu'avec d'autant plus de ténacité, et l'amour surtout, dès qu'il les a pénétrées, n'y prend que la place qu'il y trouve, mais la remplit, y germe, y grandit, et n'en peut plus sortir.

La conversion de Louise ne s'opérera pas à la suite des prédications et des instructions de son confesseur; les prières ardentes de sa mère et de M. de Lébis furent sans doute entendues au ciel, mais ce n'est point à elles précisément que reviendra l'honneur d'avoir fait luire dans cette jeune ame le flambeau de la vérité, momentanément voilé; la science, la logique, l'amour maternel, échoueront contre cette incrédulité en quelque sorte physique et instinctive; mais un jour les ténèbres de son esprit disparaîtront sur-le-champ devant un mot prononcé par une pauvre paysanne, missionnaire d'une nouvelle espèce, qui, par sa simplicité sans bornes, sa foi naïve et robuste, frappe, surprend, écrase, confond l'intelligence jusque-là rebelle de la jeune Louise de Solanges.

Un jour que Mme de Solanges se promenait, avec sa fille et M. de Lébis, dans la campagne, Louise lui demanda la permission d'aller aider une petite paysanne qui cueillait des fraises non loin de là; Mme de Solanges consentit. Ici se place une scène vraiment pathétique à force de naturel.

La jeune Toinette était âgée de quatorze ans; sa figure, assez gracieuse, mais sans régularité, était seulement remarquable par une expression singulière de bonté, jointe à cet air grave et triste même, que donne aux enfans des campagnes l'habitude anticipée d'un travail régulier et pénible... On ne se figure guère, dans les grandes villes, la part singulièrement active que les petites filles de campagne prennent à l'éducation des jeunes enfans dès qu'elles ont atteint l'âge de six ou sept ans : c'est à elles que l'on confie les enfans nouveau-nés; ce sont elles qui les bercent et les soignent, qui les portent, les promènent et les couchent, et à cela près de l'allaitement, pour lequel il faut avoir recours à la mère, ce sont les petites filles aînées des familles qui élèvent et gouvernent les nouvelles générations jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Ces soins, les travaux pénibles des champs qui s'y joignent souvent encore, et l'idée du besoin, pris de si bonne heure, pèsent sur ces jeunes créatures, leur ravissent presque toujours la fraîcheur du jeune âge, et les privent de la jeunesse de l'esprit. Il n'y a que dans les idylles et sur les théâtres que l'on trouve des villageois gais dans leurs manières et insoucians par bonheur. Dans la réalité, les paysans, même dès le bas âge, sentent le joug de la vie; il est lourd pour eux, et à cela près d'une certaine pétulance toute corporelle qui fait parfois illusion, leur imagination est déjà vieillie à quatorze ans.

Qui leur tiendra donc lieu de jeunesse, de beauté, de plaisirs, de bien-être, à ces pauvres plantes rachitiques, étiolées, flétries avant d'avoir pu s'épanouir? une seule chose : la foi. Toinette a vu Dieu, Dieu lui a parlé; du haut de sa croix, Dieu lui a dit : Ta mère est morte, Toinette; c'est toi qui auras soin de ton père, de ton frère et de ta sœur, je t'en donnerai la force et le courage.

Louise revint vers sa mère à pas lens, la tête penchée vers la terre et se recueillant en elle-même ; puis, quand le soir elle fut rentrée dans sa chambre, elle s'agenouilla, joignit les mains, et fixant son regard avec une ardeur extraordinaire sur le crucifix placé au fond de son alcôve, elle vit Dieu, avec les yeux de Toinette, avec les yeux de la foi, de la charité et de l'amour; le spectacle était nouveau et magnifique, Louise en fut éblouie, que dis-je? c'était trop beau, il fallait en mourir. Quand on a entrevu le ciel dans toute sa splendeur et contemplé l'Éternel face à face, et qu'on est un homme fort et un penseur profond comme Pascal, on devient fou, on a aperçu l'abîme au-dessus de sa tête, on croit le voir à ses pieds; quand on est une simple et candide jeune fille, l'on referme ses ailes et l'on reprend son vol vers un monde meilleur. Ne serait-ce pas là le cas de citer le poète antique si nous ne parlions d'une vierge chrétienne :

> Purpureus velùti cum flos succisus aratro
> Langues cit moriens; lasso ve papavera collo
> Demisere caput, pluviâ cùm forte gravantur.

La mort de Louise, comme nous l'avons dit, se trouve amenée par un accident malheureusement peu vraisemblable. Au moment même où Louise rentre dans la sacristie après avoir fait sa *première communion*, la grande croix d'argent, violemment heurtée par deux enfans de chœur, se détache et va frapper à la tête Louise de Solanges.

Cet expédient une fois accepté, nous rentrons dans la narration simple, naturelle et délicate. Les derniers momens de Louise, la douleur de sa mère, et surtout la conduite si modeste, l'affliction si courageusement contenue, la vertu héroïque d'Edmond de Lébis, sont esquissées d'une main habile qui sait ménager ses couleurs et disposer ses teintes.

Voilà ce petit livre: ce n'est ni une pastorale grecque comme *Daphnis et Chloé*, ni un roman intime comme *Paul et Virginie;* mais une esquisse légère, travaillée, un peu courte; si l'émotion que l'on éprouve ne pénètre pas bien avant dans le cœur, au moins le souvenir que l'on en conserve se joue-t-il avec grace à la surface de l'esprit, et l'imagination s'en berce à ses heures de loisir.

LES

FEMMES DE LIMA.

Il n'est point de lieu sur la terre où les femmes soient plus libres, plus fortes qu'à Lima. Il semble que les Liméniennes absorbent à elles seules la faible portion d'énergie vitale que ce climat chaud et énervant départit à ses habitans. A Lima, les femmes sont généralement plus grandes et plus heureusement organisées que les hommes : à onze ou douze ans, elles sont tout-à-fait formées; presque toutes se marient vers cet âge, et sont très fécondes, ayant communément de six à sept enfans; elles ont de belles grossesses, accouchent facilement, et sont promptement rétablies. Presque toutes élèvent leurs enfans, mais toujours avec l'aide d'une nourrice, qui donne, comme la mère, la nourriture à l'enfant. C'est un usage qui leur vient d'Espagne, où, dans les familles aisées, les enfans ont toujours deux nourrices. Les Liméniennes ne sont pas belles généralement, mais elles sont fort gracieuses. Elles n'ont point la peau basanée, comme on le croit en Europe; la plupart sont, au contraire, très blanches; les autres, selon leurs diverses origines, sont brunes, mais d'une peau unie et veloutée, d'une teinte chaude et pleine de vie. Les Liméniennes ont toutes de belles couleurs, les lèvres d'un rouge vif, de beaux cheveux noirs et bouclés naturellement, des yeux noirs d'une expression indéfinissable d'esprit, de fierté et de langueur : c'est dans cette expression qu'est tout le charme de leur personne. Elles parlent avec beaucoup de facilité, et leurs gestes ne sont pas moins expressifs que les

paroles qu'ils accompagnent. Leur costume est *unique;* Lima est la seule ville du monde où il ait jamais paru. Vainement a-t-on cherché, jusque dans les chroniques les plus anciennes, d'où il pouvait tirer son origine; on n'a pu encore le découvrir; il ne ressemble en rien aux différens costumes espagnols, et ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on ne l'a pas apporté d'Espagne; il a été trouvé sur les lieux, lors de la découverte du Pérou, quoiqu'il soit en même temps notoire qu'il n'a jamais existé dans aucune autre ville d'Amérique. Ce costume, appelé *saya*, se compose d'une jupe et d'une espèce de sac qui enveloppe les épaules, les bras et la tête, et qu'on nomme *menton*. Nos élégantes Parisiennes se récrieront sans doute sur la simplicité de ce costume; elles sont bien loin de se douter du parti qu'en tire la coquetterie. Cette jupe, qui se fait en différentes étoffes, selon la hiérarchie des rangs et la diversité des fortunes, est d'un travail tellement extraordinaire, qu'elle a droit à figurer dans les collections, comme objet de curiosité. Il n'y a qu'à Lima qu'on peut faire confectionner ce genre de costume, et les Liméniennes prétendent qu'il faut être *né à Lima* pour pouvoir être ouvrier en *saya*; qu'un Chilien, un Aréquipénien, un Cuzquénien, ne pourraient jamais parvenir à *plisser la Saya*. Cette assertion, dont je ne me suis pas inquiétée, prouve combien ce costume est en dehors de tous les costumes connus. Je vais donc tâcher, par quelques détails, d'en donner une idée. Pour faire une *saya* ordinaire, il faut de douze à quatorze aunes de satin (1); elle est doublée en florence ou en petite étoffe de coton très légère. L'ouvrier, en échange de vos quatorze aunes de satin, vous rapporte une petite jupe qui a trois quarts de haut, et qui, prenant la taille à deux doigts au-dessus des hanches, descend jusqu'aux chevilles du pied; elle a tout juste par le bas la largeur nécessaire pour qu'on puisse mettre un pied devant l'autre, et marcher à très petits pas. On se trouve ainsi serrée dans cette jupe comme dans une gaîne; elle est plissée entièrement de bas en haut, à très petits plis, et avec une telle régularité, qu'il serait impossible de découvrir les coutures. Ces plis sont si solidement faits, ils donnent à ce sac une telle élasticité, que j'ai vu des *sayas* qui duraient depuis quinze ans, et qui conservaient encore assez d'élasticité pour dessiner toutes les formes et se prêter à tous les mouvemens. Le *menton* est aussi artistement plissé, mais fait en étoffe très légère; il ne saurait durer autant que la jupe, ni le plissage résister aux mouvemens continuels de celle qui le porte, non

(1) Ce satin est importé d'Europe; ce vêtement se faisait, avant la découverte du Pérou, avec une étoffe de laine fabriquée dans le pays. On ne se sert plus de cette étoffe que pour les femmes pauvres et les malades.

plus qu'à l'humidité de son haleine. Les femmes de la bonne société portent leur *saya* en satin noir, les élégantes en ont aussi en couleurs de fantaisie, telles que violet, marron, vert, gros-bleu, rayé, mais jamais en couleurs claires, par la raison que les *filles publiques* les ont adoptées de préférence. Le *menton* est toujours noir; enveloppant le buste en entier, il ne laisse apercevoir qu'un œil. Les Liméniennes portent toujours un petit corsage, dont on ne voit que les manches; ces manches, courtes ou longues, sont en riches étoffes : en velours, en satin de couleur, ou en tulle; mais la plupart des femmes vont bras nus en toutes saisons. La chaussure des Liméniennes est fort élégante : ce sont de jolis souliers recouverts en satin de toutes couleurs, ornés de broderies; ce sont des bas de soie à jours en diverses couleurs, dont les coins sont brodés avec la plus grande richesse. Partout la chaussure des femmes espagnoles est d'une élégance remarquable, mais il y a tant de coquetterie dans celle des Liméniennes, qu'elles semblent exceller dans cette partie de leur ajustement. Les femmes de Lima portent leurs cheveux séparés de chaque côté de la tête, tombant en deux tresses parfaitement faites, et terminées par un gros nœud de rubans. Cette mode, cependant, n'est pas exclusive; il y a des femmes qui portent leurs cheveux bouclés à la *Ninon*, descendant en longues boucles sur le sein, que, selon l'usage du pays, elles laissent presque toujours nu. Depuis quelques années, la mode de porter de grands châles de crêpe de Chine, richement brodés en couleur, s'est introduite. L'adoption de ce châle a rendu le costume plus décent, en voilant dans son ampleur les formes un peu trop fortement dessinées. Une des recherches de leur luxe est encore d'avoir un très beau mouchoir de batiste brodé, garni de dentelles. Ainsi vêtue, la Liménienne est charmante. Rien de gracieux comme ses mouvemens d'épaule, lorsqu'elle attire le *menton* pour se cacher entièrement la figure, qui, par instans, se montre à la dérobée.

Une Liménienne en *saya*, ou vêtue d'une jolie robe venant de Paris, ce n'est plus la même femme; on cherche vainement, sous le costume parisien, la femme séduisante qu'on a rencontrée le matin dans l'église de Sainte-Marie. Aussi, à Lima, tous les étrangers vont-ils à l'église pour admirer sous leur costume national ces femmes d'une nature à part. Tout en elle est, en effet, plein de séduction : la démarche, les poses, lorsqu'elles se mettent à genoux pour prier, penchant la tête avec malice, et laissant voir leurs jolis bras couverts de bracelets, leurs petites mains dont les doigts resplendissans de bagues courent sur un gros rosaire avec une agilité voluptueuse, tandis que leurs regards furtifs portent l'ivresse dans tous les cœurs.

Un grand nombre d'étrangers m'ont raconté l'effet magique qu'avait produit sur l'imagination de plusieurs d'entre eux la vue des Liméniennes. Leur ambition aventureuse leur avait fait affronter mille périls dans l'espoir que la fortune les attendait sur ces lointains rivages; les Liméniennes leur en paraissaient être les *prêtresses;* ils croyaient que pour les dédommager des souffrances d'une traversée pénible, et récompenser leur courage, Dieu les avait fait aborder dans un pays enchanté. Ces écarts d'imagination ne paraissent pas invraisemblables quand on est témoin des folies, des extravagances que ces belles Liméniennes font faire aux étrangers. Le désir ardent de connaître les traits qu'elles cachent avec tant de soin, les fait suivre avec une avide curiosité; mais il faut avoir une grande habitude des *sayas* pour suivre une Liménienne sous ce costume, qui leur donne à toutes une grande ressemblance; il faut un travail d'attention bien soutenue pour ne pas perdre les traces de celle qui vous a fasciné d'un regard: elle se glisse dans la foule, et bientôt dans sa course sinueuse, comme le serpent à travers le gazon, se dérobe à votre poursuite. S'il suffisait de la beauté des formes, du charme magnétique du regard, pour assurer l'empire que la femme est appelée à exercer, je puis affirmer que les femmes de Lima l'emporteraient aisément sur les plus séduisantes Européennes, grace à leur costume national. Mais si la beauté impressionne les sens, elle ne saurait obtenir d'empire durable et puissant qu'autant qu'elle les subjugue. Ces Liméniennes enchanteresses, après avoir électrisé l'imagination des jeunes étrangers qui abondent au Pérou, venant à se montrer telles qu'elles sont, sans nulle sensibilité dans le cœur, sans noblesse dans l'ame, incapables de ressentir un amour pur et vrai, ne paraissant aimer que l'argent, détruisent elles-mêmes d'un seul mot le brillant prestige de fascination que leur beauté avait produit. Cependant les femmes de Lima gouvernent les hommes parce qu'elles leur sont bien supérieures en intelligence et en force morale. La phase de civilisation dans laquelle se trouve ce peuple est encore bien éloignée de celle où nous sommes arrivés en Europe. Il n'existe au Pérou aucune institution pour l'éducation de l'un ou de l'autre sexe; l'intelligence ne s'y développe que par les forces natives. Ainsi la prééminence des femmes de Lima sur l'autre sexe, quelque inférieures, sous le rapport moral, qu'elles soient aux Européennes, doit être attribuée à la supériorité d'intelligence que Dieu leur a départie.

On doit néanmoins faire observer combien leur costume national leur est favorable et seconde leur intelligence pour leur faire acquérir cette grande liberté, cette force morale et cette influence dominatrice dont elles jouissent. Si jamais elles abandonnaient ce costume, sans prendre des

mœurs nouvelles, et qu'elles ne remplaçassent pas leur déguisement actuel par l'acquisition des vertus nobles et solides, dont jusqu'alors elles n'auraient pu sentir le besoin, on peut dire, sans hésiter, qu'elles paraîtraient aux hommes civilisés les dernières des créatures : elles ne pourraient plus se livrer à cette activité incessante que leur déguisement favorise; elles passeraient d'une supériorité brillante à une affreuse nullité, sans aucun moyen de suppléer au manque d'estime qu'on professe généralement pour les êtres qui ne sont accessibles qu'aux jouissances des sens. En preuve de ce que j'avance, je vais tracer une légère esquisse des usages de la société de Lima, et l'on jugera, d'après cet exposé, de la justesse de mon observation.

La *saya*, ainsi que je l'ai dit, est le costume national; toutes les femmes le portent, à quelque rang qu'elles appartiennent; il est respecté et fait partie des mœurs du pays, comme en Orient le voile de la musulmane. Depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année, les Liméniennes sortent ainsi déguisées; et quiconque oserait enlever à une femme en *saya* le *menton* qui lui cache entièrement le visage, à l'exception d'un œil, serait l'objet d'une indignation générale et sévèrement puni. Il est établi que toute femme peut sortir *seule;* la plupart se font suivre par une négresse, mais ce n'est pas d'obligation. La saya change tellement la personne, et jusqu'à la voix, dont les inflexions sont altérées, qu'à moins que cette personne n'ait quelque chose de remarquable, comme une taille très élevée ou très petite, qu'elle ne soit boiteuse ou bossue, il est impossible de la reconnaître. Je crois qu'il faut peu d'efforts d'imagination pour comprendre toutes les conséquences qui peuvent résulter d'un état de déguisement continuel que le temps et les usages ont consacré, et que les lois sanctionnent, ou du moins respectent. Une Liménienne déjeune le matin avec son mari en petit peignoir à la française, ses cheveux retroussés absolument comme nos dames de Paris; veut-elle sortir, elle passe sa *saya* sans corset (la ceinture de dessus serrant la taille suffisamment), laisse tomber ses cheveux, se *tape* (1), c'est-à-dire se cache la figure avec le *menton*, et sort pour aller où elle veut. Elle rencontre son mari dans la rue, qui ne la reconnaît pas (2); elle l'agace de l'œil, lui parle, se fait offrir des glaces, des fruits, des gâteaux, lui donne un rendez-vous, le quitte, et entame aussitôt une autre conversation avec un officier qui passe et lui plaît. Elle peut pousser,

(1) *Tapada* veut dire cacher la figure avec le *menton*.

(2) Plusieurs maris m'ont assuré ne point reconnaître leurs femmes lorsqu'ils les rencontraient.

aussi loin qu'elle le désire, cette nouvelle aventure, sans jamais quitter son *menton;* elle va voir ses amis, fait un tour de promenade, et rentre chez elle pour dîner. Son mari ne lui demande pas où elle est allée, car il sait parfaitement que, si elle a intérêt à lui cacher la vérité, elle lui répondra un mensonge; et comme il n'a aucun moyen de l'en empêcher, il prend le parti le plus sage, celui de ne point s'en inquiéter. Ainsi ces dames vont seules au spectacle, aux courses de taureaux, aux assemblées publiques, aux bals, aux promenades, aux églises, en visites, et sont bien vues partout. Si elles rencontrent quelques personnes avec lesquelles elles désirent causer, elles leur parlent, les quittent, et restent libres et indépendantes au milieu de la foule, bien plus que ne le sont les hommes le visage découvert. Ce costume a l'immense avantage d'être à la fois économique, très propre, commode, tout de suite prêt, sans jamais nécessiter le moindre soin.

Il est de plus un usage dont je ne dois pas omettre de parler. Lorsque les Liméniennes veulent rendre leur déguisement encore plus impénétrable, elles mettent une vieille *saya* déplissée, déchirée, tombant en lambeaux, un vieux *menton* et un vieux corsage; seulement les femmes qui désirent se faire reconnaître pour être de la bonne société, se chaussent parfaitement bien, et prennent un de leurs plus beaux mouchoirs de poche; ce déguisement, qui est *reçu,* se nomme *disfrasada.* Une *disfrasada* est considérée comme *fort respectable;* aussi ne lui adresse-t-on jamais la parole : on ne l'approche que très timidement; il serait inconvenant et même déloyal de la suivre. On suppose avec raison que, puisqu'elle s'est *déguisée*, c'est qu'elle a des motifs *importans* pour le faire, et que par conséquent on ne doit pas s'arroger le droit d'examiner ses démarches.

D'après ce que je viens d'écrire sur le costume et les usages des Liméniennes, on concevra facilement qu'elles doivent avoir un tout autre ordre d'idées que celui des Européennes, qui, dès leur enfance, sont esclaves des lois, des mœurs, des coutumes, des préjugés, des modes, de tout enfin; tandis que sous la *saya* la Liménienne est libre, jouit de son indépendance, et se repose avec confiance sur cette force véritable que tout être sent en lui, lorsqu'il peut agir selon les besoins de son organisation. La femme de Lima, dans toutes les positions de la vie, est toujours *elle;* jamais elle ne subit aucune contrainte; jeune fille, elle échappe à la domination de ses parens, par la liberté que lui donne son costume; quand elle se marie, elle ne prend pas le nom de son mari, elle garde le sien, et reste toujours maîtresse chez elle; lorsque le ménage l'ennuie par trop, elle met sa *saya,* et sort, comme font les hommes en prenant leurs

chapeaux, agissant en tout avec la même indépendance d'action. Dans les relations intimes qu'elles peuvent avoir, soit légères, soit sérieuses, les Liméniennes gardent toujours de la dignité, quoique leur conduite, à cet égard, soit certes bien différente de la nôtre. Ainsi que toutes les femmes, elles mesurent la force de l'amour qu'elles inspirent à l'étendue des sacrifices qu'on leur fait. Mais comme depuis sa découverte, leur pays n'a attiré les Européens à une aussi grande distance de chez eux que pour l'or qu'il recèle; que l'*or seul*, à l'exclusion des talens ou de la vertu, y a toujours été l'objet unique de la considération et le mobile de toutes les actions; que seul il a mené à tout, les talens et la vertu à rien, les Liméniennes, conséquentes dans leur façon d'agir à l'ordre d'idées qui découle de cet état de choses, ne voient de preuves d'amour que dans les masses d'or qui leur sont offertes; c'est à la valeur de l'offrande qu'elles jugent de la sincérité de l'amant, et leur vanité est plus ou moins satisfaite selon les sommes plus ou moins grandes ou le prix des objets qu'elles reçoivent. Lorsqu'on veut donner une idée du violent amour que M. tel avait pour Mme telle, on n'use jamais que de cette phraséologie : « Il lui donnait de l'or à plein sac; il lui achetait, à prix énormes, tout ce qu'il trouvait de plus précieux; il s'est ruiné entièrement pour elle. » C'est comme si nous disions: « Il s'est *tué pour elle !* » Aussi la femme riche prend-elle toujours l'argent de son amant, quitte *à le donner à ses négresses*, si elle ne peut le dépenser; pour elle, *c'est une preuve d'amour*, la *seule* qui puisse la *convaincre qu'elle est aimée*. La vanité des voyageurs leur a fait déguiser la vérité, et lorsqu'ils nous ont parlé des femmes de Lima et des bonnes fortunes qu'ils ont eues avec elles, ils ne se sont pas vantés qu'elles leur avaient coûté leur petit trésor, et jusqu'au souvenir donné par une tendre amie à l'heure du départ. Ces mœurs sont bien étranges, mais elles sont vraies. J'ai vu plusieurs dames de la bonne société porter des bagues, des chaînes et des montres que des hommes leur avaient données.

Les dames de Lima s'occupent peu de leur ménage; mais comme elles sont très actives, le peu de temps qu'elles y consacrent suffit pour le tenir en ordre. Elles ont un penchant décidé pour la politique et l'intrigue; ce sont elles qui s'occupent de placer leur mari, leurs fils, et tous les hommes qui les intéressent. Pour parvenir à leur but, il n'y a pas d'obstacles ou de dégoûts qu'elles ne sachent surmonter. Les hommes ne se mêlent pas de ces sortes d'affaires, et ils font bien; ils ne s'en tireraient pas avec la même habileté. Elles aiment beaucoup le plaisir et les fêtes, recherchent les réunions, y jouent gros jeu, fument le cigarre, et montent à cheval, non à l'anglaise, mais avec un large pantalon, comme les hommes. Elles ont une passion pour les bains de mer, et nagent très bien.

En fait de talens d'agrément, elles pincent de la guitare, chantent assez mal (il en est cependant quelques-unes qui sont bonnes musiciennes), et dansent avec un charme inexprimable les danses du pays.

Les Liméniennes n'ont en général aucune instruction, ne lisent point, et restent étrangères à tout ce qui se passe dans le monde. Elles ont beaucoup d'esprit naturel, une compréhension facile, de la mémoire, et une intelligence surprenante. Leur religion consiste à observer scrupuleusement, non le rite catholique, mais les pratiques usitées dans leur pays, pratiques qui, en mille circonstances, sont d'un ridicule qui scandalise les Européens.

J'ai dépeint les femmes de Lima telles qu'elles sont, et non d'après le dire de certains voyageurs. Il m'en a coûté sans doute, car la manière aimable et hospitalière avec laquelle elles m'ont accueillie, m'a pénétrée pour elles des plus vifs sentimens de reconnaissance; mais mon rôle de voyageuse *consciencieuse* me faisait un devoir de dire toute la vérité.

Mme Flora Tristan.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA COMMUNE.

SECOND ARTICLE.

La commune est donc l'association spéciale à laquelle ont abouti, universellement, chez tous les peuples sans exception, les races affranchies. C'est en elle que l'esclave s'est trouvé racheté de ce qu'on peut nommer sa damnation sociale; c'est en elle qu'il est devenu complètement homme; c'est par elle qu'il a pris rang parmi ces autres hommes qui n'ont jamais été déchus, que la poésie appelle divins, et que l'histoire appelle nobles. Il n'y a ainsi, dans le fait de la commune, comme nous l'avons dit, rien de contingent ni de local; elle ne tient à aucun hasard de siècle ni de royaume; elle n'affectionne avec prédilection ni l'Orient, ni l'Occident, ni la Judée, ni la Grèce, ni l'Italie, ni la Gaule; elle est une phase de la vie et du développement des races esclaves; or, d'un côté, comme il n'y a pas une seule nation chez laquelle l'esclavage ne se soit trouvé établi, elle est un fait universel; de l'autre, comme il n'y a pas une nation chez laquelle l'esclavage n'ait disparu ou

ne doive disparaître, elle est un fait nécessaire. Universelle et nécessaire, elle se trouve liée de cette façon aux destinées mêmes des sociétés, dont elle est un élément, une forme, une loi inévitable; c'est-à-dire qu'elle est humaine.

Bien évidemment ce n'est pas le mot, le nom même de commune, dont nous disons qu'il est universel et nécessaire, mais bien le fait que ce mot, que ce nom désigne. En d'autres termes, nous prétendons établir que cette association qui s'est produite en France, par exemple, au XIIe siècle, et que nous appelons commune, est absolument de la même nature que l'association des races affranchies de toute l'antiquité; et, réciproquement, que l'association des races affranchies de toute l'antiquité a eu absolument la même forme que la commune. De cette manière, la commune du moyen-âge serait, à la dénomination près, ce fait humain dont nous avons entrepris l'histoire; ce fait qui, tout entier, pour la forme et pour le fond, se trouve dans la Bible, dans l'Odyssée, dans le code papyrien et dans les chartes; on pourrait le suivre et l'étudier avec le même fruit dans toutes ses manifestations successives, et s'appuyer avec autant de raison, pour le reconstruire, sur un texte de Moïse que sur un texte de Dumoulin.

Peut-être est-ce le moment de dire à nos lecteurs que nous allons nous écarter d'une manière notable, dans le sujet que nous traitons, du sentiment de quelques hommes d'une grande valeur historique, et au talent desquels nous avons toujours été l'un des premiers à rendre toute justice. Aussi est-ce en raison même de l'estime et du respect que nous avons professés en toute occasion pour leurs lumières, que nous sentons le besoin de nous justifier en quelque sorte d'oser penser autrement qu'eux. Mais la liberté de la science est quelque chose de si inviolable, et ils ont eu à la réclamer eux-mêmes si hautement, si justement, de leurs devanciers, qu'ils trouveront tout simple et tout légitime que nous la revendiquions après eux. Néanmoins, et quoique nous trouvions leurs travaux sur la matière qui nous occupe ou incomplets ou erronés, nous y reconnaissons trop de patience, trop de mérite, trop de vraie sagacité pour qu'il nous soit possible de passer outre à l'exposition de nos idées, sans donner aux leurs cette marque de déférence, de les mentionner et de les examiner.

Il y a donc principalement trois hommes qui ont traité, avec plus ou moins de profondeur, la matière des communes; M. Raynouard, M. Augustin Thierry et M. Guizot. Nous demandons bien pardon au public de ce qu'il pourra trouver d'étrange dans ce que nous allons dire, mais nous ne pouvons pas regarder M. de Sismondi comme un historien de quelque valeur. L'opinion de M. Raynouard est que les communes n'ont point, à vrai dire, d'existence propre, et qu'elles ne sont que le prolongement et le complément du système municipal des Romains appliqué à la Gaule. Partout où se forme une commune, M. Raynouard cherche à montrer qu'il y avait eu auparavant un municipe. Pour ce qui est des municipes eux-mêmes, il voit en eux des villes conquises, politiquement ou militairement, et admises à jouir du droit romain. Ces notions sont tirées d'un chapitre des Nuits attiques d'Aulu-Gelle; nous montrerons plus bas qu'il n'a pas été parfaitement entendu. Du reste, M. Raynouard ne trouve en définitive, dans les municipes, qu'un certain cadre administratif inventé par les Romains, appliqué par eux à toute l'Europe, particulièrement à la Gaule, dont les communes sont la continuation, et qui n'aurait jamais existé si Rome ne l'avait pas créé. M. Thierry trouve que les communes sont un fait *suî generis*, spontané, propre à la France, même au centre et au nord de la France. Il pense que ce fait est proprement la première forme qu'ait revêtue dans l'histoire moderne le principe démocratique et révolutionnaire, et il donne l'insurrection pour point de départ à toute commune. A tel point, que de la conjuration qui avait lieu pour l'établir serait sortie la dénomination de *jurés*, donnée aux magistrats des communes, tandis que les magistrats des villes municipales se nommaient consuls. On voit déjà que les théories de M. Raynouard et de M. Augustin Thierry sont à peu près la négation l'une de l'autre; et l'on verra en son lieu que toutes deux sont repoussées par les faits. M. Guizot admet à la fois, et selon de certaines proportions, dans l'organisation des villes du moyen-âge, la municipalité romaine et la commune, dont il comprend du reste le mécanisme de la même manière que M. Raynouard et M. Thierry; de plus il pénètre jusqu'au principe même de la commune, dont M. Raynouard n'a point parlé, et dont M. Thierry a dit seulement, d'une manière vague, que c'était l'élément démocratique et révo-

lutionnaire; et il pense que le principe de la commune, c'étaient les esclaves des seigneurs et des couvens amenés en masse à l'état libre par de nombreuses et de successives émancipations. D'ailleurs, et c'est là peut-être tout ce qui manque à sa théorie, mais ce manquement est énorme, M. Guizot ne dit point et ne laisse pas même soupçonner qu'il pût dire que la commune est autre chose qu'un accident propre à l'histoire moderne; il ne lui vient pas en idée de la comparer au système municipal, et il ne paraît pas avoir jamais eu la pensée de soupçonner qu'elle eût existé quelque part avant le XIIe siècle.

Nous espérons que nous viendrons à bout de montrer clairement, dans le courant de ce travail, ce qu'il y a d'erroné dans les deux premières de ces théories, et ce qu'il y a d'incomplet dans la troisième. Nous pensons bien qu'on ne nous supposera pas inspiré par le désir de trouver des erreurs dans les œuvres d'autrui; nous avons un but beaucoup moins personnel et beaucoup plus digne. Ce n'est pas notre faute si la science humaine est un champ partout ensemencé, et où il n'est guère possible de planter une idée sans en arracher une autre. Nous subissons cette nécessité. Peut-être arracherons-nous un pied de froment pour planter un pied de chardon; c'est ce dont le lecteur jugera. Nous ne tenons sérieusement qu'à une chose, c'est à montrer notre intention dans tout son désintéressement et dans toute sa pureté. Du reste nous ne combattrons les théories que nous venons d'exposer qu'au fur et à mesure que nous compléterons la nôtre. La meilleure et la plus sincère façon de critiquer une idée, c'est de la remplacer.

Nous sommes arrivé dans notre sujet à dire que la commune, chez tous les peuples, c'est l'association politique et administrative des esclaves. Nous avons toutefois beaucoup plus préparé, et en quelque sorte annoncé ce fait que nous ne l'avons prouvé. Les choses que nous avons déduites le montrent comme possible et même comme probable; il nous reste à déduire celles qui le rendront certain.

Nous demandons qu'on veuille bien admettre sur parole, en attendant les preuves, qui viendront à leur moment et l'une après l'autre, qu'il y a dans l'histoire deux sortes de communes, celle que nous nommerons commune spontanée et celle que nous nomme-

rons commune artificielle. Nous avons besoin de faire séparément l'exposé de l'origine et de la valeur de ces deux sortes d'associations, d'abord pour montrer qu'elles rentrent l'une et l'autre dans le grand principe que nous avons émis, ensuite pour faire voir qu'elles embrassent et comprennent ce que M. Raynouard appelle municipes et ce que M. Thierry appelle communes insurrectionnelles, c'est-à-dire, en définitive, pour faire toucher du doigt combien notre théorie explique rigoureusement et complètement deux ordres de faits en apparence si éloignés l'un de l'autre, qu'il n'a semblé possible à deux historiens distingués d'en pouvoir rendre nettement compte qu'à l'aide de deux systèmes qui se combattent et qui se nient.

Ce que nous appelons commune spontanée est la commune primitive, la commune naturelle, la commune type; celle qui s'est formée d'elle-même, sans modèle, sans plan, sans autre intention que d'exister. C'est à celle-là que sont arrivés, en tout pays, les esclaves; c'est celle-là qui se rencontre au début de tous les peuples, qui est la plus ancienne et la plus universelle. Avant de dire à quels signes nous la reconnaissons dans les poètes et dans les historiens de l'antiquité, nous allons la prendre en flagrant délit de formation au moyen-âge, et dans des circonstances si complètement analogues à celles qui se remarquent, par exemple, dans la Bible et dans Homère, qu'en argumentant du siècle de Louis-le-Gros au siècle de Josué, de Thésée ou de Ménélas, nous ne sortirons pas de cette rigueur des lois de la dialectique, qui exige qu'on procède toujours de ce qui est plus connu à ce qui l'est moins.

Rien n'est plus fréquent, dans l'histoire du moyen-âge, que la formation de communes avec des hommes récemment sortis d'esclavage. Nous y avons donc des exemples à choisir. La révolte des bourgeois de Bruges et l'assassinat de Charles-le-Bon, comte de Flandre, en 1127, est un des évènemens de nature et d'intention démocratique qui retentirent le plus dans le XIIe siècle. Or, le prévôt du chapitre de Bruges, le premier de ces bourgeois et le plus riche, l'auteur et l'instigateur de la sédition, Bertulphe, était réclamé par le comte comme esclave, jouissant, il est vrai, d'une espèce de liberté, mais seulement par faveur et par condescendance. Il est certain, d'un côté, par l'enquête que fit faire le comte,

que Bertulphe ne put fournir aucun acte d'affranchissement; et il est si vrai, d'un autre côté, qu'il était ainsi esclave, quoiqu'il fût devenu prévôt, c'est-à-dire grand-juge, dans toute l'étendue de la juridiction du chapitre, et non pas serf seulement, comme l'ont mis les traducteurs de la chronique de Galbert, qu'un chevalier ayant épousé une de ses nièces, il fut lui-même déclaré esclave au bout d'un an et un jour, suivant la coutume du comté. La grande révolte des habitans de Véselay contre l'abbé et le chapitre de Sainte-Marie-Madeleine de Véselay, en 1152, offre également le spectacle d'une association tumultueuse de serfs et d'esclaves qui veulent obtenir l'association légale de la commune; et dans la municipalité insurrectionnelle et provisoire qui fut formée, le prévôt Simon fut réclamé comme serf de corps par le chapitre. La charte communale donnée par Philippe-Auguste aux habitans de Saint-Jean-d'Angely, en 1204, leur accorde le droit de marier leurs enfans et de tester, ce qui prouve nettement qu'ils ne jouissaient pas encore des droits civils et qu'ils sortaient d'esclavage. Un chapitre de la charte accordée par l'évêque Geoffroy à la ville d'Amiens défend, sous peine d'amende, d'appeler les bourgeois *serfs*, d'où il suit qu'en effet ils cessaient tout nouvellement de l'être. Roger de Rosoy étant devenu évêque de Laon, en 1175, il écrivit à Louis VII, pour le prier d'avoir pitié de son église, en abolissant la commune de Laon, qu'il appelle une *commune de serfs*. Voici un dernier exemple de ce que nous avons dit touchant la formation des communes par des esclaves, et nous nous bornerons à celui-là, parmi beaucoup d'autres, parce qu'il généralise notre principe et le confirme dans ce qu'il a de théorique. C'est un passage de Guibert, abbé de Nogent, rapporté même et traduit par M. Thierry dans sa quatorzième lettre sur l'histoire de France, mais traduit avec une omission essentielle que nous allons réparer : « Commune, mot nouveau et exécrable, signifie que *tous ceux qui sont soumis à la capitation* ne paient plus qu'une fois l'an, *à leurs maîtres, la redevance habituelle du servage*....., et pour les autres tailles arbitraires qu'on a coutume d'infliger aux serfs, ils en sont tout-à-fait exempts. » Nous aurons à nous expliquer longuement plus bas sur les communes qui se sont fondées, ou en totalité, ou en partie, avec des hommes libres; mais nous avons suffisamment fait entrevoir qu'il

y en a un fort grand nombre de celles que nous avons appelées spontanées, c'est-à-dire qui servent de cadre à l'association des esclaves.

Nous ne pouvons pas passer sous silence un fait immense qui se remarque dans l'affranchissement général des races esclaves, surtout dans leur affranchissement en France, au moyen-âge, et que les historiens divers de la liberté populaire ont néanmoins complètement oublié. C'est une des sources les plus abondantes des classes bourgeoises; mais comme il n'a ni la forme du municipe, ni la forme de la commune, ceux qui ont traité de la municipalité et des communes l'ont franchi complètement sans l'apercevoir. Nous voulons parler de ces serfs innombrables, qui étaient primitivement esclaves, soit des seigneurs, soit des monastères, soit des chapitres, mais qui, malgré leur nombre, s'étant trouvés divisés par petits groupes ou disséminés par bandes dans les campagnes, n'ont jamais été érigés expressément en commune. Presque toute la population agricole et une multitude considérable de bourgs et villages, dont les habitans, primitivement esclaves, puis serfs, puis affranchis, ont été versés en définitive dans la masse commune du tiers-état, n'ont ainsi jamais passé par la forme de l'association communale. Il ne faudrait pas penser que ces populations, pour n'avoir pas eu des communes, aient été privées de tous priviléges, et maintenues dans de plus dures conditions que les bourgeois municipaux; tout se réunit au contraire pour établir que les seigneurs laïques ou ecclésiastiques desquels elles relevaient, et dont elles étaient les justiciables, ne leur laissaient la plupart du temps aucun regret à l'égard des institutions communales dont elles étaient privées. Le grand catalogue des chartes imprimées de Bréquigny est rempli de diplômes qui établissent ou confirment les franchises de ces sortes de populations, et même nous n'en citerons spécialement aucun, en quelque façon par l'embarras du choix, et par la crainte de nous voir entraîné à des développemens hors de proportion avec notre sujet. Nous nous bornerons à énoncer les deux motifs qui nous ont poussé à mentionner ce grand fait de l'histoire des bourgeoisies, que personne encore n'a étudié, pas même expressément signalé; d'abord, c'est pour faire remarquer que les communes et les corporations ne comprennent pas, il s'en faut, toutes les

origines du tiers-état; ensuite c'est pour avoir une transition logique et naturelle qui nous conduise à l'histoire de la commune spontanée, c'est-à-dire de la commune à esclaves, parmi les peuples anciens.

En remontant l'ordre des temps, et en prenant les peuples italiens, avant d'arriver aux peuples grecs et juifs, on trouve que l'affranchissement des communes romaines, ou l'établissement des municipalités italiennes, se rapporte à des temps très reculés, par exemple à peu près aux deux premiers siècles de la république. Nous prions de remarquer que nous dirons toujours désormais indifféremment communes, municipalités ou municipes, absolument comme si ces trois noms correspondaient à la même chose; nous réservant d'expliquer plus bas les différences, qui seront peut-être importantes, mais qui peuvent être provisoirement passées sous silence, sans qu'il résulte de leur omission aucune difficulté notable pour l'intelligence de notre sujet. L'établissement des municipalités romaines est donc, disions-nous, fort ancien; nous parlons de leur établissement général et de leur diffusion par toute l'Italie; car la première commune latine est placée peut-être au-delà des temps historiques, et n'est pas, à coup sûr, plus moderne que la fondation de Rome. Ceux donc qui ont suivi jusqu'à présent l'enchaînement de nos idées, et qui s'en sont bien pénétrés, doivent se demander ce que devenaient les races esclaves de l'Italie au fur et à mesure de leur affranchissement, puisqu'il ne se forme plus de municipalités à peu près à partir du IIe siècle de la république, et qu'il ne s'opère en définitive qu'un petit nombre d'expatriations par les colonies. C'était précisément en des agrégations partielles, en des groupes séparés et de trop peu d'importance pour devenir des municipalités, en de petits entassemens, semblables aux villages et bourgades du moyen-âge, que se résolvaient les populations affranchies de l'Italie. Nous nous contentons de mettre un peu en saillie, sans le dessiner dans ses formes exactes et rigoureuses, ce fait que nous signalons, d'abord parce que, n'ayant pas eu son historien, il faudrait, pour le faire profondément connaître, d'immenses lectures que nous n'avons pas; ensuite, parce qu'il n'est au fond qu'un côté et une partie de notre matière. Toutefois, si l'on veut suivre la génération de ce fait dans

l'histoire, la législation impériale ne laisse pas que de porter par intervalles des traces assez marquées de son passage. Ainsi tout ce qui, dans le Code de Justinien, se rapporte à l'institution des juges pédanées, qui étaient des juges de village, et pareils à ceux qui exerçaient les basses justices seigneuriales du moyen-âge, avec le titre populaire de juges sous l'orme, est un indice de l'établissement général des bourgades en dehors de la forme municipale. On peut encore noter, entre autres, comme établissant le même fait, le droit de justice attribué par Justinien aux maîtres sur les laboureurs, c'est-à-dire aux seigneurs sur les affranchis, dans la novelle 80. Et si l'on voulait poursuivre la vérification de ce même point dans d'autres directions, on trouverait que l'empereur Claude faisait confirmer par le sénat, par excès de déférence, les jugemens que ses intendans ou prévôts rendaient dans l'étendue de ses domaines, et qu'il demanda aux consuls la permission d'établir des foires dans les bourgades bâties sur ses terres. Or, les justices seigneuriales et l'établissement des marchés dans les bourgs, toutes choses qui se rencontrent abondamment en France, et sous la même forme, depuis le VIIe siècle jusqu'au XIVe, témoignent de la manière la plus formelle qu'il s'opérait, en dehors du cadre des municipalités, un grand développement de population affranchie, de même nature par conséquent et de même origine que la masse de la population communale.

Quant à ce qui est de la commune romaine elle-même, elle est, avons-nous déjà dit, d'institution fort ancienne, et doit être rapportée au moins à l'entrée des temps historiques de l'Italie, c'est-à-dire pas plus tard que la fondation de Rome. Les raisons que nous avons à déduire pour cela sont nombreuses, et de plus d'une sorte. Nous demandons toutefois qu'on nous permette de ne pas les déduire encore, et qu'on nous pardonne l'ordonnance, peut-être fort capricieuse en apparence, de notre travail. La matière que nous traitons est si difficile et a fait trébucher des esprits si forts, que c'est tout au plus si nous ne trébucherons pas, à notre tour, même en demandant et en obtenant toute la bonne volonté de nos lecteurs. Il est donc convenu que nous allons laisser là, pour le moment, la formation de la commune spontanée en Italie, à laquelle on peut d'ailleurs compter que nous reviendrons en son lieu;

et nous allons passer outre à la formation de la commune grecque et de la commune juive.

Nous n'avons pas encore trouvé une occasion naturelle de dire pourquoi nous faisons entrer la municipalité juive dans notre cadre. C'est pourtant une explication qui nous est nécessaire, et que nous allons hasarder ici sous forme de parenthèse, sans savoir au juste si le moment que nous prenons pour cela est le meilleur ou le pire. Nous avons mis, ou plutôt nous voulons mettre la commune juive à côté de la commune grecque, de la commune romaine et de la commune francaise, parce que les Juifs, qui sont la tige et le centre des peuples sémitiques, peuvent être considérés comme représentant l'Orient; et que nous étions désireux, dans l'explication universelle, humaine et absolue, que nous voulons donner de la commune, de la montrer toujours identique dans les circonstances les plus opposées, par exemple parmi les peuples d'Orient et parmi les peuples d'Occident. Les témoignages que nous sommes allés chercher et que nous irons chercher encore dans la Bible, ne sont donc pas un effet du désir d'enfler notre érudition, mais font partie intégrante de notre pensée, et sont des étais naturels de notre sujet. Cela dit, nous reprenons.

Ce n'est pas une chose aisée que de reconstruire une commune grecque du temps de Ménélas, ou une commune juive du temps de Josué. On n'exigera donc pas de nous, nous l'espérons, que nous arrivions avec autant de titres que s'il s'agissait d'une commune française sous Philippe-Auguste. Il y a même plus, et on le comprendra sans peine, ce n'est que par des preuves indirectes, latérales, éloignées, mais positives néanmoins, que nous établirons l'existence des communes grecques et juives aux deux époques de la dispersion des chefs et du séjour dans le désert. Nous sommes presque honteux de tous les détours que nous allons être obligé de prendre, et surtout de ces excuses incessantes que les escarpemens de notre matière nous forcent à faire à nos lecteurs, toutes les fois que nous ne marchons pas à notre but aussi vite et aussi droit que nous le voudrions; l'essentiel est que nous ne défaillions pas en route, ce qui est arrivé à bien d'autres qui valaient mieux que nous.

Il y a de certains signes, signes positifs, selon nous, et que nous expliquerons tout-à-l'heure, qui indiquent infailliblement l'exis-

tence des communes dans un pays et dans une époque ; de telle façon que si quelqu'un de ces signes séparés, et surtout si ces signes réunis se rencontrent dans une époque et dans un pays, nous concluons avec assurance qu'il y a commune. C'est avec ce procédé logique que nous allons arriver à la commune grecque et à la commune juive ; nous disons bien haut notre secret et notre méthode, afin que les lecteurs en soient juges.

Le premier de ces signes, c'est l'existence des mercenaires et des mendians. Sans vouloir rappeler à ce sujet ce que nous avons déjà dit au commencement de ce travail, il est évident que, durant les périodes primitives, c'est-à-dire durant les périodes d'esclavage pur, il n'y avait pas de mendiant, puisque chaque maître nourrissait ses esclaves. Aujourd'hui même, malgré l'affaiblissement considérable de leurs institutions primitives, les colonies européennes des Antilles et de la mer des Indes n'ont pas un seul mendiant, et nous avons même, depuis quelques années, sous les yeux, une sorte d'image assez fidèle des peuples à constitution primitive, dans les Arabes de l'Atlas et du désert, où la mendicité est une chose parfaitement inconnue et inouie, toujours par cette raison que tous les maîtres y sont au-dessus du besoin, puisqu'ils sont maîtres, et tous les esclaves pareillement, puisqu'ils sont esclaves ; ceux-là ayant toujours, vu qu'ils donnent ; ceux-ci ayant encore, vu qu'ils reçoivent. Les premiers pauvres qui se voient dès la formation des grands peuples proviennent ainsi des affranchis mercenaires, lesquels ayant été livrés à eux-mêmes avec leur pécule et leur industrie, c'est-à-dire, en termes d'économiste, avec un capital et un crédit naturellement peu importans, courent le risque de dépenser l'un et de perdre l'autre, et d'être réduits ainsi à l'aumône pour y suppléer. Or, comme moins il y a d'ouvriers mercenaires en un pays, plus ils y ont des chances de s'enrichir, trouver des mendians chez un peuple, c'est signe que les mercenaires, c'est-à-dire les affranchis, y sont déjà en grand nombre ; et comme d'un autre côté, les affranchis ont été toujours et partout repoussés avec mépris du gouvernement et des alliances des familles nobles, trouver des affranchis en grand nombre chez un peuple, c'est une présomption bien forte, c'est presque un indice positif, qui peut en quelque façon porter à croire qu'ils y forment

une association séparée, confrérie, corporation ou commune, ce qui est la même chose, du plus au moins.

Voilà déjà un pronostic sur la foi duquel nous sommes tout disposé à croire, en présence des textes de l'Odyssée, du Lévitique et du Deutéronome, qu'il y avait eu affranchissement des communes chez les Grecs et chez les Juifs à l'époque de la dispersion des chefs et à l'époque du séjour dans le désert. Nous avons, plus haut, cité nos preuves, qui sont l'existence des mendians; il y en a de mentionnés dans l'Odyssée, dans Hésiode et dans le Lévitique. Nous avons déjà dit qu'on n'en trouvait pas dans l'Iliade; et, dans les poètes primitifs, dans Homère surtout, le silence sur un grand fait, équivaut presque à une affirmation, à cause de la scrupuleuse exactitude avec laquelle toutes les réalités historiques, politiques, même scientifiques, morales et religieuses, y sont toujours consignées. Nous disons qu'il y a silence, relativement aux pauvres, dans Homère, et en cela nous renonçons, il est vrai, au témoignage de l'Odyssée, poème que nous considérons comme quelque peu postérieur à l'Iliade; car il y a un passage dans le quatrième livre, où il est dit formellement qu'il n'y avait pas de pauvres dans le camp des Grecs. Toutefois, d'autres raisons, car nous les disons toutes, celles qui sont contre nous aussi sincèrement, on l'a vu, que celles qui sont pour nous; d'autres raisons nous portent à affirmer que, bien qu'il ne soit pas fait mention de pauvres dans l'Iliade, la population troyenne devait néanmoins être organisée en commune. D'abord il est fait mention de mercenaires au livre vingt-unième; et, pour ce qui regarde l'établissement des municipalités, l'existence des mercenaires est un signe à peu près aussi certain que l'existence des pauvres, puisqu'elle suppose, quoique à un moindre degré, la mise en œuvre des affranchissemens. En second lieu, il y a un passage dans le neuvième livre, où il est nettement fait mention d'une association, qui ne peut être qu'une association communale. Achille dit à Ajax qu'il a été traité par Agamemnon comme un misérable chassé de sa confrérie. Ce passage se trouve littéralement répété au seizième livre, vers 58. Le mot μετανάστης ne signifie, à lui tout seul, que banni d'une association, d'un corps, d'une cité; mais le mot de mépris ἀτίμετος indique évidemment qu'il s'agit d'une association fort au-dessous d'Achille, qui était gentilhomme, et qui s'en

vantait souvent. Enfin, et nous n'en venons aux preuves de mots qu'après avoir passé par les preuves de faits, l'expression de bourgeois ou de citoyens se trouve formellement dans l'Iliade au livre vingt-deuxième; et il ne faut pas oublier combien les textes primitifs sont précis, particuliers et d'un sens étroit. D'ailleurs il y a tant de passages dans Homère qui établissent la position élevée de la noblesse troyenne, qu'il n'est pas possible d'appliquer le mot πολῖται à d'autres hommes qu'à des bourgeois.

Nous avons encore un autre signe, et celui-ci sera commun aux Grecs et aux Hébreux, qui nous sert à constater, quand nous le trouvons, la formation des communes; c'est l'existence des villes murées. C'est ici que nous renouvelons nos instances auprès du lecteur, pour qu'il mette à notre service toute sa bonne volonté, et qu'il laisse à nos preuves le temps et la liberté de se produire.

La plupart des gens s'imaginent en effet que la construction des maisons et la construction des villes est la chose la plus capricieuse et la plus facultative du monde, et qu'on n'en peut tirer aucune preuve pour ou contre quoi que ce soit : il n'en est rien néanmoins. L'histoire de l'architecture a ses lois comme toute autre, qu'elle ne suit pas sans cause, et dont elle ne s'écarte pas sans motif; le tout est de trouver ces motifs et ces causes. Le malheur est qu'il y a peu d'ordres de faits qu'on se soit occupé de classer; et voilà pourquoi il semble, au premier coup-d'œil, qu'il y en a peu qui aient une signification, et qu'on puisse employer à quelque chose. L'ordre des faits architecturaux est dans ce cas. Nous allons essayer de les coordonner, pour les faire servir ensuite à l'exposition de nos autres idées. Qu'on nous permette seulement de faire remarquer la singularité de notre position. Nous avons mille raisons de croire que l'histoire de l'architecture nous serait fort utile pour notre histoire de la commune; mais, comme cette histoire n'existe pas, nous sommes forcé, au préalable, de nous la faire. Ce sont donc deux difficultés pour une que nous sommes obligé d'affronter, et nous sommes à peu près dans le cas d'un bûcheron envoyé pour abattre une forêt, et qui aurait à commencer, avant tout, par se forger une cognée.

Nous croyons, et nous dirons pourquoi en son lieu, que, lorsqu'une ville s'entoure d'un mur, c'est une preuve certaine que les

maisons qu'elle contient sont construites par masses, ou, comme on dit, en pâtés. La cause première de ce fait est beaucoup plus simple qu'on ne pense ; et la voici en deux mots. L'architecture reproduit toujours l'organisation des sociétés ; à des familles isolées, ayant leurs priviléges individuels, elle construit des maisons isolées; à des familles réunies en quelque association, et auxquelles cette association donne leur valeur et leur force, elle construit des maisons associées ; et de même que tout château correspond infailliblement à un gentilhomme, de même tout mur mitoyen correspond infailliblement à deux bourgeois.

Nous avons quelque regret à rentrer un peu maintenant dans l'histoire des races nobles, que nous avons l'intention de traiter à part; mais les races nobles et les races esclaves sont deux grands faits qui se tiennent si étroitement embrassés, qu'il y a une multitude de cas où il est impossible de toucher à l'un sans toucher à l'autre. Il y en a même certains où ils sont si évidemment l'un vis-à-vis de l'autre, cause ou effet, restriction ou généralisation, qu'il devient tout-à-fait indispensable de les étudier simultanément pour les bien comprendre individuellement. Nous allons donc expliquer un peu ce qu'étaient les maisons isolées, pour expliquer tout-à-fait ce qu'étaient les maisons associées.

Primitivement, c'est-à-dire avant l'époque des affranchissemens, car il importe de remonter là pour que les deux histoires des races nobles et des races esclaves soient bien distinctes et ne fassent pas irruption l'une dans l'autre ; primitivement, une maison isolée, un château, appartenait toujours à un gentilhomme, à l'un de ces nobles, à l'un de ces pères, que les poètes nomment divins, et ce château avait essentiellement un donjon. Ceci est fondamental et universel ; et rien n'est plus historiquement rigoureux que l'expression d'Horace dans cette ode où il dit que la mort frappe également de son pied les masures des pauvres et les donjons des races princières. *Turris* veut dire strictement donjon dans ce passage, et voici pourquoi. Il y a un autre vers d'Horace, le premier de sa première ode, où le poète s'adresse à Mécène, qu'il qualifie en sa langue, *edite atavis regibus*. Il n'y a pas eu encore un seul traducteur qui ait compris ce vers. La difficulté est dans le mot *regibus*, dont on a coutume de prendre la signification moderne, et dont il

fallait prendre la signification primitive, qui est celle qu'Horace emploie en dédiant son livre à Mécène, auquel il débite sa titulature, en sa qualité de parasite, et de la même façon que Pierre Corneille débitait la sienne à son éminence sérénissime monseigneur le cardinal de Richelieu. Il y a, en effet, dans Plutarque, un endroit où il mentionne quatre familles, dont les membres avaient seuls le droit, à Rome, de prendre dans leur titulature la qualification de *reges*, c'est-à-dire de princes : c'étaient les Mamerci, les Calphurnii, les Pinarii et les Pomponii. Mécène descendait de l'une de ces quatre familles ; et Horace le lui rappelle en le qualifiant *rex*. Le mot *turris*, accolé à *reges*, ne signifie donc pas seulement une tour, mais une tour de prince, une tour seigneuriale, un donjon. Du reste, le palais de Mécène, à Rome, avait son donjon ; Horace, son poète, lui écrit qu'il serait heureux de boire avec lui à son ombre. Nous verrons, plus bas, que toutes les maisons seigneuriales sont aussi désignées dans les poètes sous le nom de *maisons hautes*, à cause de la tour qu'elles avaient. Et il ne saurait y avoir aucun doute à l'égard de la tour de Mécène, car elle est expressément nommée par Suétone, qui raconte que Néron y monta pour voir l'incendie de Rome.

Le propre de la maison des nobles était, avons-nous dit, d'avoir une tour et d'être isolée. C'est un principe qui ne souffre pas d'exception de quelque valeur chez quelque peuple que ce soit. Dans Homère, Patrocle et Hector sont mentionnés comme ayant une *maison haute*. Dans l'Énéïde, Turnus en a une pareillement. On lit dans Suétone qu'Auguste, étant encore au berceau, disparut un jour dans la maison de campagne de sa famille, et que sa nourrice l'ayant long-temps cherché, elle le trouva au haut de la tour. Chez les Germains eux-mêmes, les maisons des nobles avaient leur donjon. Velleda habitait le sien ; et le souvenir de la tour de Salomon, bâtie sur le Liban, du côté de Damas, est resté uni, chez les Hébreux, au souvenir de la Sunamite. C'est fort péniblement, fort difficilement, que nous reconstruisons, dans leur caractère essentiel seulement, les demeures seigneuriales des temps primitifs ; et ce doit être probablement la faute de nos lectures, trop bornées, si nos renseignemens ne sont pas plus nombreux et plus précis. Il paraît, du reste, que les donjons de ces châteaux étaient destinés à leur défense, car ces châteaux étaient fortifiés dans les campa-

gnes, et ils étaient à l'écart dans les villes. Dans l'Odyssée, la maison d'Ulysse, qui a pareillement sa tour, sur laquelle les aigles venaient se poser, est ceinte d'une muraille, dont l'entrée était fermée par une porte solide et à deux battans. Dans cette enceinte se tenaient les levriers nourris par le châtelain; et, chose qui surprendra peut-être, les oies nourries par la châtelaine. Cette maison était donc à peu près comme un de ces châteaux du XIVe siècle, qui se voient encore dans le Bourbonnais et dans le Quercy. Homère ajoute qu'il n'y avait que celle d'Ulysse qui fût ainsi parmi toutes celles d'alentour. On trouve dans Virgile deux passages où sont mentionnés très positivement ces sortes de châteaux fortifiés, l'un dans l'Énéide, l'autre dans les Géorgiques. Quant aux maisons seigneuriales qui se trouvaient dans des villes closes, elles étaient à part, et sur une hauteur. Celles de Priam, d'Hector et de Pâris, étaient toutes trois séparées, à ce que rapporte Homère. Virgile en dit autant de celle d'Anchise et de celle du roi Latinus.

Tous les témoignagnes que nous avons recueillis sur les maisons des nobles dans les temps primitifs, sont unanimes sur ces deux points, qu'elles avaient un donjon et qu'elles étaient isolées. Le donjon était le signe de la juridiction seigneuriale, et l'isolement la conséquence de la juridiction paternelle; même les raisons de ce dernier fait ne sont pas difficiles à donner. Nous avons déjà montré que le fait général et primitif sur lequel repose la valeur historique des familles nobles, c'est la puissance paternelle, et que la puissance paternelle elle-même repose sur la succession non interrompue des aïeux. Or, cette puissance paternelle, exercée au nom des aïeux, avait son siége auprès du foyer, qui était, en quelque sorte, le sanctuaire de la justice domestique. Coriolan, banni de Rome, alla s'asseoir au foyer de Tullus, roi des Volsques. C'était précisément là que les pères de famille sacrifiaient aux dieux de la maison, qui s'appelaient *dieux des parens*, DIVI PARENTUM, de la même manière que la Bible dit : *le dieu de nos pères, le dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob*. Or, de même que dans une famille noble tout entière il n'y avait qu'un père, dans une maison noble il ne pouvait y avoir qu'un foyer, qu'un sanctuaire, qu'un tribunal; et, de même qu'un étranger n'entrait pas en participation de la puissance paternelle d'un noble, de même une maison voisine de la maison

noble n'entrait pas en participation de la sainteté de son foyer. L'autorité paternelle du noble était un tout parfait; la maison du noble en était un autre. Les maisons ne se sont associées qu'avec les hommes.

L'association des maisons, c'est-à-dire la création du mur mitoyen, est contemporaine de l'association des affranchis et de la création des bourgeoisies. C'est une histoire fort difficile, mais qui serait fort importante à faire, et que nous ne pouvons qu'esquisser. D'abord, c'est un fait général pour toutes les villes primitives qu'elles se sont formées par l'accumulation des maisons bâties autour d'un château. Le château est sur la hauteur et les maisons descendent dans la plaine. Plus tard, le château privé se change en citadelle publique et prend, dans l'ancienne Grèce par exemple, le nom d'*acropolis*. Toutes les villes primitives ont ainsi leur acropolis. Ensuite, il est certain, par beaucoup d'exemples de grande autorité, que ce château était la demeure du seigneur primitif, du maître héroïque, du père *divin*, et que les maisons bâties à l'entour étaient la demeure de ses esclaves affranchis, devenus les bourgeois de la commune qu'ils ont formée, laquelle étant, la plupart du temps, un asile, se grossissait de tous les esclaves fugitifs, de tous les criminels du dehors et de tous les aventuriers. C'est là, disons-nous, la règle générale pour la formation des villes primitives, que tous les témoignages historiques viennent confirmer.

Par exemple, en ce qui touche Troie, Homère raconte que Dardanus, fils de Jupiter, bâtit son château sur la hauteur, et que long-temps après il bâtit dans la plaine la ville sacrée d'Ilium, pour des hommes parlant diverses langues, lesquels avaient habité jusqu'alors au pied du mont Ida. Il est évident, d'un côté, que la cité d'Ilium est appelée *sacrée* parce qu'elle servait d'asile; ensuite, que ces hommes parlant diverses langues, et par conséquent appartenant à diverses nations qui habitaient au pied du mont Ida, et qui se réunirent dans la cité, étaient des serfs ou des affranchis, parce qu'on ne peut pas supposer que des hommes libres, des nobles de diverses nations, se soient trouvés réunis naturellement au pied du mont Ida. Platon parle, dans son traité *des Lois*, de l'avantage qu'il y avait à ne posséder que des esclaves parlant

diverses langues, pour éviter les complots, par la difficulté des communications. D'ailleurs, c'était une chose si remarquée des anciens que l'édification des demeures seigneuriales sur les hauteurs, et des maisons des affranchis dans la plaine, que, pour désigner un noble, ils disaient presque toujours un homme né en haut lieu, et pour désigner un bourgeois, un homme du commun, ils disaient un homme né en bas lieu. Les exemples de ces sortes de locutions sont si nombreux, que nous éprouvons quelque embarras à choisir. Il y en a dans Tite-Live, dans Cicéron, dans Valère-Maxime, dans le Traité des hommes illustres, attribué à Pline, et en cent autres endroits, dans le détail desquels nous croyons inutile d'entrer. Même, cette locution des anciens est entrée dans notre langue, et nous disons aussi un homme de haut lieu, un homme de bas lieu. Troie n'est pas le seul exemple de l'accumulation des populations de race affranchie autour du château seigneurial; le même fait se retrouve dans ce que Plutarque raconte de la fondation d'Athènes par Thésée, et de la fondation de Rome par Romulus. Au moyen-âge, ce phénomène historique abonde. Un chroniqueur du XIIe siècle raconte que Louis VII fondait, sous sa protection, une multitude de *villes nouvelles*, ce qui faisait grand tort aux monastères et aux seigneurs des environs, dont les esclaves venaient s'y réfugier. A proportion qu'on remonte dans l'histoire, les exemples analogues se multiplient. En 1118, c'est une autre charte qui permet aux moines de Machecoul de bâtir un bourg libre. Le 28 juillet 1100, c'est une autre charte qui détermine et sanctionne l'enceinte du bourg de Nogaro dans l'enclave de l'église de Sainte-Marie-d'Auch, et qui est aujourd'hui un chef-lieu de canton. En 1080, un Archambaud de Livier, près d'Ancenis, donne à un monastère un terrain pour y construire un bourg. Nous bornons là ces témoignages, qui sont infinis par eux-mêmes, et qui établissent d'une manière bien évidente, à ce qu'il nous paraît, que la fondation des villes s'est opérée en tout temps et en tout pays d'une manière analogue, au moyen-âge comme dans l'antiquité, ce qui ne serait pas si les causes et les circonstances qui faisaient bâtir les villes de l'antiquité n'étaient pas les mêmes que celles qui les faisaient bâtir au moyen-âge.

Lorsque les affranchis d'un seigneur se groupaient ainsi autour

de son château, les maisons qu'ils construisaient étaient moins des maisons que des masures. C'était une façon de bâtisses fort misérables, comme on en voit dans les villages actuels, et qu'Horace nomme *tabernæ*. Ce n'est donc pas de prime-abord que les maisons bourgeoises ont été bâties en pâté et ont eu le mur mitoyen. D'abord les premiers affranchis et les réfugiés étaient trop pauvres pour construire leurs maisons en pierres; ensuite ce ne fut, à proprement parler, que lorsqu'un grand nombre d'entre eux furent amoncelés sur un point, et eurent un peu garni l'enceinte primitive, que les lois sur la voirie prirent naissance et mirent quelque régularité dans ce qu'on peut nommer la police des maisons. En prenant pour exemple l'histoire des lois romaines sur la voirie, toutes ces idées se font jour et se justifient merveilleusement. Ainsi, quoique Rome eût une espèce de commune dès sa fondation, comme nous le montrerons plus bas, cette commune, ou association d'affranchis, resta presque à l'état de confrérie jusqu'à l'expulsion des rois, et ne prit les caractères essentiels de la municipalité que vers l'an de Rome 260, lors de la création des tribuns et des édiles, qui institua une magistrature bourgeoise avec une juridiction civile analogue au droit d'échevinage qui a eu lieu dans les communes de France, jusqu'à l'édit de Moulins, sous Charles IX. Aussi trouve-t-on qu'avant la formation complète de la commune romaine, c'est-à-dire avant la création des édiles, les maisons régulièrement bâties qui appartenaient toutes encore à la noblesse, étaient tenues isolées l'une de l'autre. Tacite témoigne de même qu'après l'incendie de Rome par les Gaulois, l'an 390 avant l'ère vulgaire, et par conséquent cinquante-trois ans avant l'entrée des bourgeois dans l'exercice de la préture, qui eut lieu l'an de Rome 416, et qui fut la véritable sanction de l'institution communale, les maisons étaient éloignées l'une de l'autre dans l'enceinte de la ville. Cet état de l'ancienne Rome peut être assimilé à l'état de l'ancien Paris, rempli d'hôtels à tourelles crénelées, et où même les maisons bourgeoises étaient la plupart du temps séparées entre elles, parce qu'elles étaient bâties sur de petits terrains tenus en fief.

Ce fut peu à peu, et principalement vers le temps des empereurs, que les maisons bourgeoises de Rome se groupèrent en masses, à l'exception toutefois des hôtels des nobles qui restèrent long-temps

encore séparés. A Auguste commencent les servitudes urbaines, qui sont le résultat de ce nouvel ordre de choses. Il fixa la hauteur des maisons de manière à ce qu'elles ne s'interceptassent pas mutuellement le jour. Sous Néron apparaissent les lois produites par le mur mitoyen, et qui portent dans les lois sur les servitudes les noms de *Oneris ferendi, Tigni immittendi, Non officiendi luminibus,* et quelques autres. C'est ainsi que les maisons mettent à peu près huit siècles pour passer du système de l'isolement au système de l'association, juste le temps qu'il avait fallu aux affranchis pour entrer au sénat, et conquérir sans dispute la participation aux affaires politiques. Plutarque, racontant le privilége que le sénat romain accorda à Valérius Publicola pour ses grands services, d'ouvrir la porte de sa maison en dehors, rapporte que toutes les maisons des Grecs s'ouvraient ainsi anciennement. Cette indépendance des maisons et l'espèce de seigneurie qu'elles exercent autour d'elles, même sur la voie publique, est le caractère de l'époque antérieure à l'établissement des bourgeoisies, et le point de départ de l'architecture; les servitudes urbaines, ébauchées sous Auguste, et complétées sous Néron, sont le caractère de l'époque essentiellement municipale, et le point d'arrivée de l'architecture. Elle a pour *alpha* la porte ouverte en dehors et le donjon, et pour *oméga* la porte ouverte en dedans et le mur mitoyen.

Maintenant, il faut bien comprendre que le mur d'enceinte est le complément naturel et nécessaire des maisons bourgeoises construites en pâté, c'est-à-dire associées, et qu'il est à une commune ce qu'une ligne de circonvallation est à un camp. Le mur est en effet l'unité de la défense appliquée à des intérêts multiples qui se sont rapprochés, combinés et unis. En général, la maison isolée, le château, n'a pas de murs, étant lui-même une sorte de citadelle avec son donjon. La maison bourgeoise, au contraire, est beaucoup trop pauvre pour avoir sa tour particulière; elle se réunit à ses pareilles pour faire masse, et toutes ensemble, qui ne font qu'un seul et même corps, s'environnent d'un seul et même mur qui est leur défense commune. Il est à remarquer dans l'histoire que dès qu'un serf, par suite de quelques révolutions politiques, devient anobli, ou même bourgeois, il s'empresse aussitôt de donner à sa pauvre maison ouverte et démantelée le signe dis-

tinctif de la noblesse qui est le donjon crénelé. Le serf de l'église de Véselay, qui se montra le plus hardi dans la révolte contre l'abbé, n'eut pas de cesse, durant l'insurrection et dans l'attente de la commune qu'il espérait fonder, qu'il n'eût bâti une superbe tour à sa masure, et l'une de ses plus grandes douleurs fut certainement de la voir tomber sous le marteau victorieux du chapitre. Un chroniqueur du XIIIe siècle rapporte que dans la petite ville municipale d'Avignon, il y avait déjà de son temps trois cents maisons nobles ou bourgeoises qui s'étaient ainsi morionnées de tourelles. D'ailleurs, le mur d'enceinte n'est pas le seul monument unitaire que l'association communale ait produit. Il y a encore l'hôtel-de-ville, qui est pour le côté civil de la commune, ce que le mur d'enceinte est pour son côté militaire. Considérée dans son unité, la commune a une existence seigneuriale; elle a donc sa loi, son juge, son gibet, son bourreau. Étant ainsi souveraine, elle donne lieu à une architecture qui rentre dans les conditions de l'architecture noble, c'est-à-dire qui aboutit à une maison isolée avec sa tour, avec cette différence néanmoins, qu'elle dédouble en quelque sorte cette maison, ne conservant que son foyer, qui est le siége de la justice, dans l'hôtel-de-ville, et transportant sa tour, qui est le symbole de la puissance, sur les remparts.

Du reste, l'histoire des villes bourgeoises ceintes de murs est éclaircie et contrôlée par l'histoire des villes nobles qui restèrent toujours ouvertes. Ainsi, Sparte, qui était par excellence une ville de nobles où il n'y eut jamais ni corps de métiers, ni artisans, ni par conséquent association communale, n'eut jamais non plus de murailles. A Sparte, il faut ajouter Numance en Espagne; Thucydide les signale l'une et l'autre comme des cités héroïques, c'est-à-dire comme de ces villes où la puissance des pères *divins* était dans toute sa rigueur. D'ailleurs, l'histoire prouve que les peuples ne s'enferment pas dans des villes murées avant la période des affranchissemens et des bourgeoisies; les Gaulois cisalpins, qui firent une si rude guerre à l'Italie, habitaient des villes ouvertes; les Germains du temps de Tacite n'avaient pas de villes, et ce n'est qu'un peu avant le milieu du Xe siècle, vers 930, que l'empereur Henri-l'Oiseleur fit murer les villes d'Allemagne.

Nous croyons donc, par toutes les considérations que nous

avons déduites, qu'une ville ne prend un mur d'enceinte que lorsque ses maisons n'ont pas le donjon, lorsqu'elles ne sont pas isolées, c'est-à-dire lorsqu'elles sont bâties en pâté et avec le mur mitoyen, ce qui est un signe infaillible de bourgeoisie; d'où nous sommes tout-à-fait porté à conclure, que dès qu'on trouve une ville murée dans les livres primitifs, c'est une preuve qu'ils ont été composés à une époque où il y avait déjà une institution communale. Les Hébreux avaient donc des communes du temps de Moïse, puisqu'il est fait mention de villes murées en plusieurs endroits du Lévitique, et les Grecs du temps d'Homère, puisque la ville de Troie était ceinte d'un mur. Il est même à remarquer que parmi tant de villes qui sont nommées dans l'Iliade et dans l'Odyssée, Homère mentionne avec grand soin celles qui avaient des murs, et que leur nombre est fort peu considérable par rapport à celles qui n'en avaient pas. Il y a au moins près de cent villes citées par Homère, et sur ce nombre quatre seulement ont des murs, en y comprenant Troie : ce sont Thyrinthe, Gortine et Calydon.

Nous n'insisterions pas plus long-temps sur ce point si la matière que nous traitons n'était pas si neuve, et en quelque façon si peu usitée, et si la théorie historique que nous soulevons n'avait pas autant de chances qu'elle en a de passer pour étrange et paradoxale. Nous ne voyons pas trop quelles difficultés un peu sérieuses peuvent être opposées à ce que nous venons d'exposer; mais comme nous ne voudrions point paraître avancer des opinions à la légère sur des matières si graves, voici encore une autre nature et une autre série de preuves établissant, sans réplique à ce qu'il nous paraît, que les villes murées sont réellement des villes bourgeoises ou communales.

Ces preuves appartiennent à l'histoire du droit, et sont tirées de la différence fondamentale qui s'observe entre la propriété qui est dans l'enceinte d'une ville, et la propriété qui est hors de ses murs. A prendre la propriété par son côté le plus général, et dans son histoire la plus sommaire, on trouve qu'elle est toujours constituée au même point de vue que la famille, et voici ce que nous entendons par ces mots. Il y a tout un ordre de familles qui sont, si l'on peut ainsi dire, constituées pour durer toujours et toujours dans le même état; dans lesquelles le fils continue exactement le père, dans ses droits,

dans ses prérogatives et dans ses actions, et où c'est un devoir, le premier et le plus saint de tous, de maintenir et de laisser après soi toutes choses en l'état où les avaient maintenues et laissées les aïeux; ce sont les familles nobles. Il y en a d'autres dont on peut dire qu'elles recommencent à chaque génération, dans lesquelles il n'y a précisément aucune tradition domestique qu'il faille observer sous peine de déchéance historique, et où les fils sont beaucoup plus occupés à s'établir, à se poser eux-mêmes, qu'ils ne le sont à continuer leurs ancêtres; ce sont les familles bourgeoises. Or, l'histoire prouve que la propriété est constituée dans ces deux ordres de familles comme les familles elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elle est perpétuelle et substituée dans les premières, mobile et aliénable dans les secondes.

Les preuves de ceci sont partout, et nous demandons au lecteur de ne pas insister longuement sur ce point, lequel sera amplement et complètement traité dans l'histoire des races nobles, et sur lequel nous n'allons dire que ce qui est strictement nécessaire à notre sujet. Ce n'est peut-être point précisément par la substitution, c'est-à-dire par l'immobilité, que commence la propriété noble; elle est d'abord, mais long-temps avant les émancipations, et pendant peu de temps, aliénable à volonté, et cette première période, qui est fort courte, est également celle où les enfans, dans l'esclavage pur, ne succèdent pas encore nécessairement, c'est-à-dire où l'autorité du père est entière et absolue sur sa famille et sur sa terre. Il y a une seconde période, durant laquelle la perpétuité des familles s'organise par l'institution du droit des aînés, et c'est alors que la propriété devient immobile et substituée. Enfin, il y a une troisième période, qui est la dernière, durant laquelle le père perd à peu près tous droits sur les enfans, en même temps qu'il se dérobe à tout devoir de solidarité avec les aïeux; où il rentre, pour ainsi dire, dans la jouissance de sa personnalité que la substitution lui avait enlevée, et où sa part de propriété redevient mobile et aliénable sans condition. Si l'on tenait à avoir, dès à présent, quelques preuves de ceci, nous pourrions citer, pour la jurisprudence romaine, l'action pour la vente des biens, introduite seulement par le préteur Publius Rutilius l'an 648 de Rome, et pour la jurisprudence française, une multitude de chartes antérieures au XIIe siècle,

dans lesquelles des chefs de famille, qui vendent ou qui donnent leurs patrimoines, font intervenir dans l'acte jusqu'à leurs enfans au berceau, tant le fils était saisi de la succession, même du vivant de son père. Il y a même dans les assises de Jérusalem, un article fort curieux, qui nous transporte à ce moment transitoire où la propriété allait cesser d'être absolument substituée dans les familles, pour devenir aliénable et commerciale. Il y est dit que si un homme veut vendre son héritage, le droit exige que ses parens l'achètent; que si ses parens ne peuvent pas ou ne veulent pas l'acheter, il peut le vendre à un étranger; mais que, même dans ce cas, les parens ont sept jours pour faire casser la vente et reprendre l'héritage. Nous nous bornerons ici à ce peu de faits relativement à l'histoire de la propriété substituée, laquelle, ainsi que nous l'avons dit, veut être traitée avec l'histoire des races nobles. Nous devons dire encore que la propriété des corporations, lesquelles sont des sortes de familles perpétuelles, est également substituée par nature. Pour être économe de preuves, la propriété des corporations marchandes de l'empire romain, était inaliénable; et le pape Urbain VIII est le premier qui soit sorti de la jurisprudence des canons qui sanctionnaient l'inaliénabilité perpétuelle des biens de l'église; à quoi il faut ajouter que le principe de cette dérogation remonte à Paul II, lequel avait permis l'aliénabilité, pendant trois ans, moyennant autorisation papale.

De son côté, la propriété bourgeoise est au contraire essentiellement mobile, comme l'espèce de famille dont elle forme le côté matériel. Dans toutes les législations, elle a toujours conservé son caractère spécial d'aliénabilité, et jamais il ne lui a été donné de pouvoir être substituée. Il paraît même certain, à en juger du moins par le spectacle de l'histoire passée, et à ne point se préoccuper de ce que pourra produire l'histoire à venir, qu'il est dans la nature de la propriété d'échapper à l'immobilité qui la frappe dans les premiers âges de l'histoire, et que le progrès consiste pour elle, comme pour les enfans et la femme des pères héroïques et divins, à se soustraire à l'action absorbante de la famille primitive, pour acquérir une valeur propre, individuelle, distincte, et comme une sorte de personnalité. Aujourd'hui, la France est le pays du monde où la propriété a opéré le plus d'évolutions successives, et où elle

est complètement détachée de la famille, ou plutôt individualisée et mobilisée comme la famille. La loi sur les majorats a été le dernier coup porté à la vieille propriété immobile et substituée, et probablement ceux qui en ont été les promoteurs ne songeaient guère à l'espèce de fonction nécessaire et providentielle qu'ils remplissaient en ce moment.

Donc, et pour résumer tout ceci, toutes les fois que l'on rencontre, dans les livres primitifs, une propriété mobile et aliénable, il n'y a pas moyen de ne pas reconnaître en elle une propriété bourgeoise, par la raison que les livres primitifs ne le sont pas assez pour nous montrer la propriété noble avant qu'elle soit entrée dans l'immobilité des substitutions, ou le sont beaucoup trop pour nous la montrer après qu'elle en est sortie. La mobilité de la propriété est donc un indice aussi certain de l'existence des bourgeoisies, que les mendians le sont de l'existence des affranchissemens.

Or, voici précisément que, dans la Bible, par exemple, la propriété mobile et aliénable ne se rencontre que dans les villes murées. D'abord Moïse met toujours un grand soin, lorsqu'il parle de villes, d'indiquer si elles sont ouvertes ou murées. Ainsi, lorsqu'il envoie douze commissaires chargés de lui faire un rapport sur la terre promise, il leur recommande d'examiner la fertilité du terrain, quelles sont les villes, si elles ont des murs, ou si elles n'en n'ont pas. Dans le Lévitique, la propriété est substituée et aliénable seulement pour sept ans, après lesquels les premiers possesseurs la reprennent, ce qui est un progrès sur l'époque primitive où elle était inaliénable absolument; mais cette propriété est la propriété noble, car la propriété bourgeoise est mobile et aliénable. La preuve de ceci se trouve dans les versets 29 et 30 du même chapitre, où il est dit que si une maison a été vendue dans une ville ceinte de murs, et que le propriétaire ne l'ait pas rachetée dans l'année, elle est aliénée pour toujours; et le verset 31 ajoute, que si cette maison se trouve dans une ville qui n'est point ceinte de murs, elle sera soumise à la loi qui régit les terres, c'est-à-dire à la loi noble, à la loi de substitution, et le premier possesseur la reprendra la septième année. Et ce qui est un dernier trait à ajouter à tout ceci, c'est que le verset 34 défend expressément de rien

aliéner dans les faubourgs, c'est-à-dire hors des murs d'enceinte, où tout est substitué, terres et maisons.

Il y a donc, parmi les Juifs, deux droits civils différens qui régissent la propriété selon qu'elle se trouve ou dans l'enceinte ou hors de l'enceinte d'une ville; et telle est l'importance de ce mur d'enceinte, c'est-à-dire telle est la différence des deux sortes de sociétés qu'il sépare, que d'un côté la propriété a une certaine nature, et de l'autre côté une nature contradictoire; d'un côté, elle est aliénable et commerciale; de l'autre côté, elle est immobile et substituée. Or, l'histoire de la propriété prouve que les terres mobiles ou commerciales sont toujours ou une propriété bourgeoise ou une propriété noble parvenue au dernier degré de son développement; et il faut remarquer que ce dernier cas ne peut pas être celui dont il est question dans le Lévitique, non-seulement parce que la propriété noble y est à l'état de substitution, mais parce qu'elle y était encore parmi les juifs au temps où a été composé le livre de Ruth, et même au temps où écrivait Jérémie. Il faut donc nécessairement conclure que la propriété aliénable des villes murées était une propriété bourgeoise, ce qui établit qu'il y avait une bourgeoisie dans ces villes, chose déjà prouvée d'ailleurs par le fait même de leurs murs.

Nous sommes ainsi ramené à ce que nous avons déjà dit au début de nos deux dissertations sur l'histoire des maisons et sur l'histoire de la propriété, à savoir que toutes les villes murées que l'on trouve dans les lieux primitifs sont des villes bourgeoises, et où il y a déjà une commune. Et comme il faudrait, pour que cela ne fût pas exact, qu'une foule de choses sur les maisons et sur la propriété fussent fausses, qui sont d'ailleurs incontestables, nous ne croyons pas qu'il soit possible de nous disputer ce résultat. Nous devons néanmoins répéter encore ici que toute l'histoire des races esclaves, que nous faisons, sera bien autrement éclairée, autrement nette et évidente, après l'histoire des races nobles que nous ferons; de telle sorte que si nous ne pouvons pas faire qu'il ne reste quelque nuage sur nos idées, ce nuage se dissipera certainement, nous l'espérons, à mesure que nous les aurons toutes mises dehors, et suffisamment développées et étayées entre elles. Les parties trouveront leur commentaire dans le tout.

En attendant, et nous croyons avoir assez fait pour qu'on nous pardonne cette hardiesse, si c'en est une, nous posons comme un principe acquis qu'il y avait eu établissement des communes parmi les Juifs dès le temps de Moïse, et parmi les Grecs dès le temps d'Homère, et nous tirons cette certitude des villes murées qui sont mentionnées dans le Pentateuque et dans l'Iliade. Pour ce qui est des Romains, il est évident qu'ils ont eu leur commune dès la fondation de Rome, et l'on trouve même dans Plutarque que Numa régla les statuts des confréries et des corporations des ouvriers et des marchands.

Nous devons déclarer, sans plus tarder, que nous ne prétendons pas précisément que la commune de Jéricho et la commune de Troie ressemblèrent exactement à ce qu'a été au XIIIe siècle, par exemple, la commune de Soissons et la commune de Reims, c'est-à-dire qu'il y eut exactement les mêmes formes administratives et le même nombre d'échevins; nous espérons faire voir bientôt que les détails de l'organisation administrative ne sont pas ce qui constitue essentiellement la commune, et que le nombre, les fonctions et le nom des administrateurs n'y font rien; mais ce que nous croyons fermement, c'est qu'il y avait à Jéricho, à Troie, à Calydon, à Gortine, dans le petit nombre de villes murées qui se trouvent citées par Moïse et par Homère, une association d'hommes de race affranchie, vivant à part de la race noble, ayant leurs statuts propres, leur droit civil distinct, même leur administration séparée; et c'est dans cette association d'affranchis organisés entre eux que nous faisons consister la commune, quel que soit d'ailleurs le mécanisme de cette organisation; qu'il y ait un chef ou qu'il y en ait deux, qu'il s'appelle consul, maire, prévôt ou échevin. Nous croyons en outre que ces communes primitives se sont organisées spontanément, graduellement, un peu chaque jour, sans préméditation arrêtée, sans vœu précis, sans plan pour l'avenir, sans théorie politique quelconque, et que néanmoins pour s'être ainsi formées paisiblement, insensiblement, sans bruit, sans révolte, sans massacre, elles n'en furent pas moins des communes, tout aussi bien, tout aussi complètement que celles de Laon ou de Cambrai, dans lesquelles la rébellion et le meurtre ne sont, à notre avis, que des circonstances locales et des accidens fortuits, sans valeur générale

et sans signification humaine. Nous ne pensons donc pas, comme M. Augustin Thierry, que l'insurrection soit le caractère fondamental de la commune, à tel point qu'il ne puisse pas y avoir commune sans qu'il y ait eu révolte, et que le nom des jurés, dans les communes du nord de la France, vienne du serment fait après la conspiration; nous reconnaissons la commune à un caractère beaucoup plus intime, beaucoup plus profond, beaucoup plus général, qui est, comme nous l'avons dit, l'association des races esclaves; et quant au nom de *juré*, tiré, selon M. Thierry, du serment des conspirateurs, on peut dire, à l'encontre de cette théorie, qu'il y avait dans le midi de la France plus de cent municipalités, toutes formées sans révolte, comme celles de Bordeaux, de Bayonne, de Saint-Sever, de Mont-de-Marsan, de Roquefort, de Gobertet, de Villeneuve, de Saint-Justin, de Cazères, de Grenade, de Perquie, de Duhort, de Bascou, de Rigault et autres, dont les membres s'appelaient *jurés*, sans avoir néanmoins jamais conspiré; tandis que des membres de communes violentes et insurrectionnelles, comme ceux de la commune provisoire de Véselai, ne s'appelèrent pas *jurés*, mais *consuls*.

Cette commune, qui était formée ainsi par les races esclaves, sans intention réfléchie, et seulement par l'impulsion tirée de la nature des choses, qui commence, poursuit, se développe toute seule, et qui adopte dans le tâtonnement perpétuel de sa marche une grande variété de formes accidentelles, est ce que nous avons nommé la commune spontanée. Elle est contemporaine des premières associations d'affranchis, des premières corporations de marchands, des premières confréries d'ouvriers, n'a pas de modèle qui la précède, et n'a même pas dans l'histoire de nom qui lui soit spécial. Nous lui donnons celui de commune, parce que nous avons reconnu qu'il peut rigoureusement lui appartenir, ayant absolument la même origine et la même nature que les associations du moyen-âge qui l'ont porté. Les anciens, qui l'avaient au milieu d'eux, n'ont guère pris garde à elle et ne l'ont point étudiée et analysée; soit qu'il soit vrai en histoire, comme en psychologie, que la réflexion ne vienne que long-temps après l'action, soit que le mouvement intime de la vie des peuples s'opère si lentement qu'il échappe à l'œil de ceux qui l'observent de près, et qu'il ne devienne

sensible, comme celui des étoiles, qu'après de grandes périodes séculaires.

Ce que nous avons appelé commune artificielle n'est guère autre chose, pour le fond, et est tout-à-fait la même chose pour la forme. Il est néanmoins important de se rendre compte des différences qui existent entre la commune spontanée et la commune artificielle, pour éviter les graves méprises dans lesquelles sont tombées, à notre avis, au sujet du régime municipal, des historiens aussi graves et aussi intelligens que M. Raynouard, M. Augustin Thierry et M. Guizot. Voici donc en quoi consiste proprement la commune artificielle.

De toutes les communes de l'antiquité, celle de Rome est celle qui eut le plus de durée, de puissance et d'éclat. Elle se forma naturellement, graduellement; chaque siècle qui passa sur elle lui ôta quelque forme ancienne et lui apporta quelque forme nouvelle; elle se développa sans plan prémédité, sans théorie préconçue, et elle se soumit à Auguste, comme elle s'était soulevée contre Tarquin, sans s'en être inquiétée, sans s'en être occupée; enfin elle se montre, pendant toute la durée de son histoire, avec tous les caractères des communes spontanées. Cependant elle devint de bonne heure conquérante, et telle fut sa fortune, qu'elle finit par envahir d'abord l'Italie, et puis le monde. Or, il arriva que lorsque Rome n'eut plus de rivale, lorsque les provinces se firent vassales de ses grandes familles patriciennes, lorsque les rois se mirent sous le patronage du sénat, un grand nombre de bourgs et de villes lui demandèrent la faveur de se donner un gouvernement comme le sien. Il paraît que c'est à peu près vers la première grande invasion gauloise qu'un assez grand nombre de bourgs et de villes d'Italie se donnèrent le gouvernement romain, absolument de la même façon que la France, la Belgique, l'Espagne et le Portugal se sont donné le gouvernement de l'Angleterre; du reste, ces bourgs et ces villes avaient leur droit civil propre et leurs coutumes, dont ils ne se dépouillèrent pas. Ils ne changèrent que le mécanisme de leur gouvernement, mais ils le changèrent entièrement, et ils s'imposèrent le mécanisme romain, systématiquement, à priori, coûte que coûte, quoi qu'il fallût sacrifier d'habitudes indigènes et de

traditions nationales, car ces bourgs et ces villes avaient déjà un gouvernement, une administration, une forme sociale propre, chose que M. Raynouard semble n'avoir pas remarquée dans le passage d'Aulu-Gelle, qu'il a néanmoins cité.

Or, voici l'effet de cette adoption de la forme du gouvernement de la ville de Rome par les villes et les bourgs de l'Italie d'abord, et puis par les villes et les bourgs de l'Espagne, de la Gaule et des autres provinces, un effet singulier. Ces villes et ces bourgs, qui adoptaient ce gouvernement, ne se demandaient pas d'où il venait, quelle était son origine, sa nature, son histoire; ils n'en avaient pas l'intelligence critique, et l'idée ne leur venait pas de se demander s'il avait été autrefois autrement qu'il n'était à l'heure présente; bien moins encore pouvaient-ils soupçonner, en le voyant servir à des sénateurs, qu'il avait primitivement servi à des affranchis, et qu'il avait été un gouvernement d'esclaves long-temps avant de devenir un gouvernement de patriciens. Ils le prenaient tel qu'ils le voyaient, tel que le temps l'avait fait, et ils se façonnaient à son image.

Au bout de quelques siècles, le cadre de l'organisation municipale de Rome, lequel s'était longuement et péniblement construit pièce à pièce, révolution à révolution, se trouva donc artificiellement et théoriquement imposé à toutes les villes de l'empire. Les Romains qui propageaient cette forme de gouvernement local, et les villes qui l'adoptaient, ne considéraient, comme nous disions, que sa valeur présente, et ne s'inquiétaient pas de la fonction qu'elle avait précédemment remplie dans l'histoire. Les uns et les autres, qui la voyaient appliquée à des populations libres et à des races nobles, ignoraient qu'elle avait commencé par formuler exclusivement les associations des affranchis : ils ne voyaient de cette vieille institution que sa dernière phase et que son progrès suprême; ils la donnaient au monde telle que mille années de métamorphoses successives l'avaient faite, de telle sorte que la nature de la commune se trouva tout à coup changée. Tant qu'elle s'était formée d'elle-même et par une force d'organisation spontanée, elle avait été un gouvernement d'affranchis; dès que la théorie législative l'eut envahie et l'eut établie de propos délibéré, elle devint un gouver-

nement d'hommes de toute race, et de populations de toute origine.

C'est en ne perdant pas de vue ces deux sortes de communes, la spontanée et l'artificielle, l'une s'organisant de toutes pièces et servant à des populations d'origine affranchie, l'autre s'érigeant par imitation et d'après les statuts d'une commune voisine, et servant à des populations mixtes, que l'on trouve la clé de toutes les contradictions dans lesquelles sont tombés des historiens d'ailleurs fort éminens, qui ont abordé les difficultés du moyen-âge (1).

A. Granier de Cassagnac.

(1) L'histoire de la commune faisant partie d'un livre qui sera publié plus tard sous le titre d'*Introduction à l'histoire universelle*, nous n'avons pas trouvé de grave inconvénient à supprimer dans la *Revue* toutes les preuves et citations qui donnent à ce travail une base scientifique.

THÉOBALD.

Il n'y a pas long-temps de ceci, tous les auteurs de ce drame de famille ne sont pas morts, et il est quelqu'un qui s'écriera peut-être en parcourant ces pages, en reconnaissant un à un tous ces personnages revêtus de noms supposés : Me voilà!.... Soit! Je ne recule pas devant son ressentiment; elle n'est qu'une femme, et moi un pauvre vieillard dont elle a brisé les derniers jours.

Il faisait un de ces mauvais temps de l'équinoxe par lesquels la pluie tombe fouettée sous des coups de vent impétueux. Personne, point de bruit dans les rues solitaires qui avoisinent le Luxembourg; seulement un orgue de Barbarie jouait faux et mélancolique à l'abri de la porte cochère. Huit heures sonnaient quand j'entrai dans le salon de ma sœur, Mme la marquise de Pons.

C'était une personne d'autrefois, que ma sœur; elle avait passé les belles années de sa vie à la cour de Marie-Antoinette; de bien mauvais jours succédèrent à tant d'éclat et de fortune, puis le sort l'avait encore relevée, et quarante ans plus tard elle vivait heureuse avec ce qui lui restait des débris de ce grand naufrage. Elle était imposante au premier abord et parfaitement aimable dans l'intimité; on voyait encore sous ses rides sa beauté d'autrefois, et

sa haute taille, pleine de grace et de dignité, était loin d'annoncer ses quatre-vingts ans. Il lui était resté du grand monde où elle avait vécu un certain aspect froid et réservé; mais, les premiers complimens finis, elle devenait gaie, causeuse, et, Dieu lui pardonne! frivole comme une heureuse fille de quinze ans. Toutes les affections de Mme de Pons et les miennes reposaient sur la fille de son fils unique, mort déjà, sur un ange, sur Valérie de Pons.

Ce soir-là donc nous étions en famille. Mme de Pons faisait de la tapisserie; Valérie, assise à ses pieds, sur un tabouret, dévidait les soies. Elle avait sur ses genoux un gros bouquet de fleurs d'automne déjà pâlies par le froid, mais dont les parfums légers s'exhalaient plus suaves dans la chaude atmosphère du salon. De l'autre côté de la table, Théobald dessinait dans un album; son regard appliqué allait incessamment du groupe posé devant lui à son dessin, auquel il souriait avec une joie d'artiste. Dans un mois, Théobald de Montmaur devait épouser notre Valérie.

J'étais debout, devant la cheminée, avec le comte Anatole de Saint-Servien; sa parenté avec Théobald l'admettait de droit dans notre intimité; c'était un bon garçon, insignifiant de toute manière, de ces gens qu'on estime et qu'on aime sans sentir leur absence ni leur présence.

A l'aspect de ce calme tableau d'intérieur, je me sentais plein de bons pressentimens pour l'avenir. Théobald était bien l'époux que j'avais voulu pour Valérie : un nom honorable, peu de fortune, mais une position qui devait grandir, une ambition mesurée, un caractère loyal et généreux, une vie sans reproche. Valérie aussi semblait sourire au bonheur que nous lui avions fait; son regard timide se levait sur Théobald avec une indicible expression de confiance et de tendresse, puis il revenait vers moi plein de reconnaissance.

— Venez là, mon oncle, me dit-elle, en désignant un fauteuil près de la table; il faut que M. Théobald vous mette aussi dans mon album.

— Glorieuse! m'écriai-je, tu veux que ma vieille figure fasse ressortir tes dix-sept ans. Dans ce petit tableau d'intérieur, il y a déjà bien assez, ce me semble, des quatre-vingts ans de Mme la marquise.

— Ah! je n'avais pas songé au contraste, interrompit ingénuement Valérie, on n'a pas de ces vanités-là quand on n'est pas belle!

Elle était pourtant charmante en parlant ainsi : il y avait tant de douceur et de sérénité dans ses yeux bleus, tant de grace dans son sourire et ses manières!

Je passai derrière Théobald; son dessin était charmant; seulement la tête de Valérie, à force d'avoir été retouchée, devenait ce qu'on appelle, en terme de métier, un peu gâchée; on sentait que l'artiste avait voulu embellir la ressemblance et ne pouvait y parvenir.

— Mademoiselle, dit-il en effaçant vivement un trait qu'il essayait en vain, voulez-vous incliner un peu la tête?

Elle se pencha vers sa grand'mère, et ses beaux cheveux blonds retombèrent en longues boucles sur sa joue.

— Bien! mademoiselle, fit Théobald satisfait.

Et il se hâta de dissimuler, sous ces boucles légèrement avancées, le profil peu régulier de Valérie.

— Mon Dieu! pensai-je, il s'aperçoit trop que cette enfant n'est pas belle!...

En ce moment la pluie battit avec violence contre les fenêtres, et le tonnerre gronda.

— Quel temps affreux! s'écria le comte Anatole, qui depuis une demi-heure écoutait la pluie sans mot dire.

— J'en suis d'autant plus contrariée, dit ma sœur, que j'attendais ce soir une visite, Mme de Las Bermejas.

— Mme de Las Bermejas! répéta le comte en se levant, Mme de Las Bermejas! Une Espagnole dont le mari a été tué en Navarre, et qui, prisonnière des carlistes, leur a échappé comme par miracle?

— Elle-même, monsieur le comte.

— Mais c'est une héroïne que cette femme-là! Parle-t-elle français?

— Comme vous. Quoique Espagnole, elle a été élevée à Paris.

— Ah! tant mieux! J'eusse été bien fâché de ne pas la comprendre. Et sans cette triste pluie elle serait venue ce soir? N'êtes-vous pas fort contrarié, Théobald?

— Du tout, répondit-il en souriant doucement à Valérie; cette visite eût dérangé l'intimité de notre soirée. On est si bien ainsi en famille au coin du feu, quand l'orage gronde et ferme la porte aux ennuyeux et aux importuns! D'ailleurs, voyez-vous, je n'aime pas les héroïnes. J'ai plus de sympathie pour une femme douce, gracieuse, timide, que pour ces viragos qui montent à cheval comme un cuirassier, et font le coup de fusil sans sourciller. Une héroïne! mais c'est une monstruosité.

— La! la! mon cher, interrompit le comte en regardant Valérie. Je comprends que vous n'ayez de sympathie que pour une femme toute faible, toute jeune, toute gracieuse, mais il m'est bien permis, à moi, d'aimer les femmes fortes. Je me figure Mme de Las Bermejas! grande, brune, le regard fier, la démarche noble; laide peut-être, mais de cette laideur que fait passer une belle physionomie! N'est-ce pas, madame, que j'ai pressenti Mme de Las Bermejas?

— Oui, à peu près, dit ma sœur en riant; je vous présenterai un de ces jours chez elle, et vous verrez.

— Quelle contrariété que cette horrible pluie! s'écria encore le comte Anatole en allant vers la fenêtre, où l'eau bruissait comme une cataracte.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'une voiture s'arrêta devant la porte. Il y eut un moment de silence.

— Voilà sans doute Mme de Las Bermejas, dit Valérie en souriant à Théobald, comme pour le consoler de cette visite.

— Je crois que le cœur me bat, dit à demi-voix le comte Anatole en relevant ses cheveux et en se posant au coin de la cheminée.

Au bout d'une minute, on annonça Mme de Las Bermejas. Elle s'avança légèrement, releva son voile noir, salua tout le monde et s'assit à côté de Mme de Pons.

Je ne saurais dire quelle impression d'admiration et de surprise me causa, au premier aspect, Mme Inès de Las Bermejas; il faut avoir vu sa merveilleuse beauté pour comprendre ce qu'elle inspire. Qu'on se figure une de ces têtes qu'a créées, dans un moment de bonheur, l'imagination du peintre et qu'il s'indigne de ne pouvoir jeter sur la toile aussi belle, aussi suave qu'il l'a comprise: une taille majestueuse, un cou gracieux à demi caché sous une profu-

sion de dentelles noires, et des mains blanches et mignonnes croisées avec coquetterie sur une lugubre robe de deuil.

Je ne sais ce que dit d'abord cette femme, tant j'étais absorbé dans une muette contemplation de sa beauté; le son de sa voix me frappa pourtant; il était doux, argentin, et son accent légèrement étranger, quoiqu'elle parlât très purement français. Théobald aussi considérait avec surprise l'héroïne; mais je crus voir que ses préventions ne s'étaient pas complètement effacées; il reprit bientôt son dessin et travailla sans mot dire. Alors Mme de Las Bermejas le considéra à son tour, puis elle regarda Anatole. Il n'y avait point de comparaison possible entre ces deux hommes. Théobald a une de ces physionomies qui parlent à l'imagination des femmes, un regard plein de pensée, un sourire indéfinissable; le comte Anatole, frais, vermeil et un peu myope, ressemble à tout le monde; il se faisait remarquable autant que possible pour attirer l'attention de Mme de Las Bermejas qui, sans se soucier de ses coquetteries, sans prendre garde à lui qui la regardait trop et à Théobald qui ne la regardait pas, causait avec la marquise.

Ma sœur était triomphante; elle avait la manie des surprises, et celle-ci fut complète; cependant Anatole n'oubliait pas que Mme de Las Bermejas avait une histoire à raconter, une histoire dont elle fut l'héroïne, et qui, publiée par les gazettes, occupa tout Paris pendant un jour. Il fit si bien, avec l'aide de la marquise, que Mme de Las Bermejas fut obligée d'en parler. Peut-être n'eut-elle pas trop de regret à recommencer ce récit où elle jouait un si grand rôle et qu'on lui avait sans doute demandé tant de fois. Pourtant elle répondit simplement à une question directe d'Anatole: — Il est vrai, j'ai été condamnée à passer par les armes comme un soldat: c'était une fin moins ignominieuse que la potence ou l'échafaud; mais, à parler franchement, ceci est une faible consolation dans un pareil moment.

— Condamnée à mort! répéta la marquise; moi aussi, je fus condamnée à mort en 93; mais j'étais cachée... Et ces monstres ont eu pitié de vous? ils n'ont pas osé vous tuer?

Mme de Las Bermejas secoua la tête. — Ils ont osé, dit-elle, mais un miracle m'a sauvée.

Elle se tut comme frappée de ce terrible souvenir; puis elle re-

prit en jetant un regard sur Théobald qui dessinait toujours avec application : — Mon mari venait d'être tué sous les murs de Vittoria ; je restais seule dans un pays en feu, entre deux partis qui s'égorgeaient. Il fallait fuir dans les montagnes, me cacher dans quelque village ; et encore quelle y eût été ma sûreté ? quel sauf-conduit m'eût protégée contre les bandits que la guerre civile assure de l'impunité dans toutes leurs entreprises ? Je résolus de me réfugier en France.

Un seul domestique m'accompagnait ; je ne pris ni passeport ni sauf-conduit qui eussent donné l'éveil sur mon projet.

Nous partîmes de Vittoria dans une voiture à moi, comme pour aller à la campagne. Je n'emportais que quelques vêtemens ; j'avais cousu mon or et mes bijoux dans les coussins de la voiture. Quel voyage ! Nous parcourions un pays affamé, ruiné par cette sanglante guerre... des chemins rompus, des champs sans culture, des villages dont la population décimée fuit à l'aspect d'un uniforme et a horreur de tous les drapeaux, car christinos et carlistes ont également pesé sur elle !

Tout alla bien d'abord ; nous évitions par de longs détours les positions occupées par les guérillas, et je passai deux nuits à l'abri dans des maisons abandonnées. Le soir du troisième jour j'arrivai à une pauvre *venta* des environs d'Estella ; mes mules étaient harassées et ne pouvaient plus avancer. Savez-vous ce que c'est qu'une venta ? C'est une écurie, un chenil où mangent et dorment pêle-mêle des moines, des marchands, des soldats, des mendians et des muletiers. Il fallut pourtant s'y arrêter. Après le souper, Perico, mon domestique, se coucha sur un peu de paille en plein air. Je remontai dans mon calezin et j'essayai de dormir. Il faisait une de ces belles nuits d'Espagne si suaves et si transparentes. Le calezin était sous un grand mûrier à la porte de la venta ; de cet endroit élevé, la vue s'étendait au loin. Vers minuit, la lune se leva claire et resplendissante ; on eût dit déjà le jour. Devant moi se déroulait une vaste plaine semée de bouquets d'arbres ; à l'horizon s'élevaient les remparts et les clochers d'une petite ville entourée de noires collines. Tout dormait dans ces campagnes désertes, hormis le grillon qui chantait sous les herbes du chemin. Que le ciel était beau ! que la nature était calme en ce moment !

comme il faisait bon vivre sur cette heureuse terre toute parfumée des premières fleurs du printemps! Il semblait impossible que le pillage, l'incendie et la mort fussent si près!

Je m'assoupis dans cette contemplation; mais parfois mes yeux fatigués se rouvraient et regardaient machinalement dans le crépuscule. Bientôt, il me sembla que de distance en distance apparaissaient successivement des feux dont les clartés pâlissent aux rayons de la lune; puis un cri singulier retentit au loin et se répéta près de moi. Je m'éveillai tout-à-fait. Perico accourut.

— Señora, me dit-il avec un certain trouble, bien qu'il fût brave, les carlistes arrivent du côté d'Estella; que faut-il faire?

— Il faut partir, partir sur-le-champ! répondis-je. En ceci j'eus tort, il fallait rester.

Au bout de dix minutes nous étions en route; l'hôte, que j'avais largement payé, dut courir sur l'heure au-devant des carlistes pour me signaler. Nous marchâmes toute la nuit par des chemins affreux, bordés de bois et de précipices; au point du jour je me trouvai à l'entrée d'un vallon où coulaient les eaux débordées d'un petit torrent; des chênes ombrageaient le chemin coupé d'épouvantables fondrières; au-dessus s'avançaient de grands rochers à pic, au sommet desquels voletaient des corbeaux. Oh! jamais, jamais le sombre aspect de ces lieux ne sortira de ma mémoire! Je me rappelle chaque arbre, chaque tronc renversé, chaque pierre, et cette croix de bois plantée au bord du chemin pour marquer la place où périt quelque pauvre voyageur.

Nous semblions marcher seuls, dans un désert, au bout du monde. Tout-à-coup une voix cria de derrière les arbres : Arrête!....

Perico mit les mules au galop; des coups de fusil partirent des deux côtés de la route. Perico tomba, les mules s'arrêtèrent, et je descendis instinctivement de mon calezin...

— Et alors, madame, interrompit le comte Anatole, qui ne respirait plus; alors vous fîtes courageusement feu sur les brigands?

— Hélas! non, répondit Mme de Las Bermejas avec une simplicité adorable; j'avais grand'peur, et je me pris à pleurer. Des soldats entouraient le calezin; à leur uniforme en guenilles, je reconnus des carlistes. L'officier qui les commandait vint à moi et m'interrogea.

Je m'étais assise au bord du chemin, et je détournais la tête pour ne pas voir le corps de ce pauvre Perico, qui gisait là tout sanglant. Aux questions dont on me pressait je répondis que j'étais Française, et que je m'en allais dans mon pays. Dans ce temps-là, on brisait ma malle, on visitait, on éparpillait tout ce qu'elle contenait, on criait, on vociférait autour de moi. Oh! j'avais peur; je me sentais mourir, seule à la merci de ces hommes!

Mme de Las Bermejas se tut, et passa la main sur son front avec un mouvement d'épouvante. Théobald avait laissé aller son crayon; il la regardait, et on sentait dans ce regard une sorte d'interrogation, de doute poignant.

— Ces hommes étaient de vrais Espagnols, continua Mme de Las Bermejas, comme si elle eût répondu à la pensée de Théobald; ils étaient fanatiques, cruels, capables d'assassiner une femme, mais non de l'outrager. L'officier me conduisit un peu à l'écart; deux soldats me gardèrent à distance, et l'on tint conseil au milieu du chemin. Il y avait là cinq ou six officiers, un moine et deux ou trois hommes qui ne portaient pas d'uniforme. On parlait avec action dans ce groupe. Une centaine de soldats se tenaient plus loin dans un profond silence. Il ne me vint pas à l'esprit que ma vie fût en péril, et pourtant je frissonnais, priant Dieu de toute mon ame pour moi et pour ce pauvre Perico, dont j'avais causé la mort. Mes yeux se détournaient avec horreur de ce cadavre, à côté duquel je craignais d'être abandonnée dans cette solitude. La présence des carlistes me rassurait en ce moment au lieu de m'épouvanter; j'avais peur surtout de rester seule.

Des soldats arrivaient et repartaient aussitôt. De temps en temps j'entendais au loin des coups de fusil : on se battait aux environs. Tout cela dura une heure. Enfin, les deux soldats qui me gardaient me ramenèrent au bord du chemin; le groupe m'environna; tous les visages étaient mornes, impassibles; tous les regards se détournaient de moi.

— Doña Inès de Las Bermejas, approchez, dit un officier qui portait les galons de colonel d'état-major.

Je tressaillis en entendant mon nom.

— Doña Inès de Las Bermejas, continua le colonel, vous êtes

accusée et convaincue d'espionnage et de rébellion au gouvernement de sa majesté catholique le roi don Carlos. Recommandez votre ame à Dieu : le conseil militaire ici présent vous condamne à mort.

Une profonde terreur, une angoisse inexprimable me saisirent. Mourir! mourir à vingt ans! Je me jetai à genoux, je protestai de mon innocence, je demandai la vie en pleurant.

C'est une lâcheté dont un homme se sentirait déshonoré; mais une pauvre femme peut sans honte demander la vie à ses bourreaux. Je voulais vivre. La misère, l'isolement, la plus dure condition, j'eusse tout accepté. —

Théobald regarda encore Mme de Las Bermejas avec la même curiosité inquiète. Elle continua :

— Oui, tout, hors le déshonneur!... Mais ces hommes n'eurent pas pitié de moi; ils s'éloignèrent. Le moine était là pour me confesser. J'essayai de lui parler, mais ma voix s'éteignait; je restai sans mouvement, agenouillée dans la poussière et les yeux fixés sur une douzaine de fusils réunis en faisceau sur le bord du chemin. Mon regard ni ma pensée ne pouvaient se détacher de ces armes. Je ne pleurais plus, je ne demandais plus grace, je ne voyais rien que ces fusils noirs et luisans; puis, au-dessus de ma tête, le ciel si beau. Le moine m'exhortait, je ne l'entendais pas; je ne l'entendis que lorsqu'il me dit :

— Ma fille, faites un acte de contrition, tout est fini pour vous... Les voici.

Alors je me tournai vers lui. C'était un vieillard; il avait les larmes aux yeux.

— Mon père, lui criai-je en saisissant sa robe, je suis innocente! sauvez-moi! Je ne vous quitte pas! Ils n'oseront pas me tuer près de vous! Ayez pitié d'une pauvre femme!... Voyez, je suis jeune, pleine de vie, et on veut que je finisse si tôt!... J'ai encore tant de jours devant moi!... Ils en rendront compte à Dieu, ceux qui me les ôtent!...

Le moine essaya de me repousser; mais je m'attachai à lui, je me traînai à ses genoux. Alors j'entendis derrière moi les baguettes

frapper dans les fusils. Ce bruit sec retentit dans ma tête alourdie; mes mains lâchèrent la robe du moine, je sentis qu'il s'en allait.

Il y eut un assez long silence, puis des coups de fusil, et la vie me manqua.

Quand je repris mes sens, j'étais couchée au bord du chemin sur les coussins de mon calezin; le moine, assis près de moi, fumait son cigarre. Nous étions seuls. Je me souvins de tout en ouvrant les yeux, je sentis que je n'étais point morte, mais je me crus au moins fort blessée. Le moine essaya de me soulever, et me fit boire un peu de vin, qui me ranima tout à coup.

— Ma fille, me dit-il avec satisfaction, vous avez eu plus de peur que de mal. Allons, prenez courage et remerciez Dieu.

Je voulus lui rendre grace, car je compris qu'il m'avait sauvé la vie; mais je ne pus que joindre les mains en pleurant.

— Bien, bien! fit-il, ne vous effrayez pas, vous n'avez pas été touchée; les balles ont passé haut et vous étiez à genoux... A présent qu'allez-vous faire?

— Je vais gagner la frontière, lui répondis-je; dites-moi seulement, mon bon père, de quel côté il faut marcher?

Le moine secoua la tête.

— Vous allez en France! s'écria-t-il; mauvais pays!... Tous les malheurs de l'Espagne viennent de là. Un véritable Espagnol ne peut pas y vivre.

— Hélas! lui dis-je toute tremblante et craignant de l'irriter, je sais bien que c'est un mauvais pays où l'on ne vit guère chrétiennement; mais en Espagne il n'y a point de sûreté pour moi, mon père.

Il hocha la tête d'un air convaincu, et se leva en me disant :

— Allons, ma fille, c'est moi qui vous servirai de guide; je veux achever ce que j'ai commencé.

Je baisai ses mains.

— Ma fille, reprit-il en désignant le nord, quand vous serez là-bas, derrière ces montagnes, n'oubliez pas notre Espagne, et priez Dieu pour Fray Antonio de Léon.

Le calezin était encore au milieu du chemin, mais les mules

avaient disparu. Je cherchai des yeux le corps de Perico; le moine me montra une fosse nouvellement creusée au pied de la croix de bois. Pauvre Perico! il était jeune; lui aussi devait aimer la vie!

Je pris dans le calezin mon or et mes bijoux; je voulais les partager avec le moine : il refusa. Nous partîmes à pied. Le lendemain j'étais en France. —

Mme de Las Bermejas se tut. Valérie et ma sœur lui serrèrent les mains; toutes deux pleuraient. Mon cœur de vieux garçon s'était ému à ce récit; le comte Anatole faisait de grandes exclamations; Théobald seul ne dit rien.

Bientôt Mme de Las Bermejas fut admise dans notre intimité. Peu de femmes ont aussi parfaitement le don de plaire. Il y a en elle une sorte de grace nonchalante, un parler naïf et piquant, qui captivent autant que sa rare beauté. Sa position était singulière, quoique fort naturelle : veuve, sans famille, et avec une médiocre fortune, elle se trouvait à vingt ans parfaitement libre, sans que personne y eût à redire. Je crus qu'elle pourrait épouser le comte Anatole; mais je compris, sur un mot, qu'elle ne le trouvait pas assez riche. Elle le traitait froidement, bien plus froidement que Théobald, avec lequel elle prit, dès les premiers jours, un certain ton de franchise et d'abandon. Il semblait que son titre de fiancé en eût fait pour elle un homme sans conséquence, et dût le rendre invulnérable à ses séductions. Je voyais ceci d'un autre œil, et dès le premier jour j'eus des inquiétudes que je gardai pour moi seul, me fiant à la raison de Théobald et au temps qui rapprochait le jour de son mariage.

Une des ruses de Mme de Las Bermejas était de le supposer passionnément amoureux de Valérie; elle avait trop de pénétration pour voir de l'amour là où il n'y avait qu'une faible affection, et je ne pouvais lui passer cette fausseté, dont je ne comprenais pas le but.

Un soir, nous étions encore en famille chez ma sœur, la conversation avait tourné au sérieux; on débattait de graves questions; il s'agissait de mariage. Le comte Anatole faisait un paradis de cette union où l'un, toujours amoureux et soumis, vivait aux pieds de l'autre, toujours belle et heureuse. Bien que j'aie prêché le célibat d'exemple, je disais, moi, que le mariage est la meilleure fin

qu'un homme raisonnable puisse faire après avoir dépensé la moitié de sa jeunesse.

Mme de Las Bermejas écoutait presque distraite et jouait avec son éventail, sceptre léger, si gracieux aux mains d'une Espagnole. Quand j'eus fini, elle se pencha un peu hors de la causeuse où elle était ensevelie, et me regarda en secouant la tête.

— Un mariage de convenance! fit-elle, quelle triste folie! Je comprends qu'on sacrifie sa liberté à une passion exclusive, profonde, dont il faudrait mourir, ne pouvant y renoncer; je comprends qu'on plie avec joie sous un joug indissoluble, quand on ne voit hors de là que solitude et désespoir : ceci est un mariage d'amour. Je comprends encore qu'on s'enchaîne pour grandir sa position, faire sa fortune : alors c'est un mariage d'ambition. Mais sans ambition, sans amour au cœur, jeter son indépendance aux pieds d'une femme, lier son avenir, et dire indifféremment, en face de cet irrévocable et terrible engagement : Je n'aime point, je ne fais ma position ni ma fortune, mais c'est un mariage de convenance. Ah! cette folie, je ne la comprends pas!

— Ni moi non plus, dit naïvement Valérie; la pauvre enfant aimait si tendrement son fiancé.

— Ni moi! répéta le comte Anatole avec feu.

Théobald ne dit rien et leva sur Mme de Las Bermejas un regard triste, profond, un regard que ne remarqua pas Valérie.

— Autrefois, essaya de dire Mme de Pons, on ne faisait que des mariages de convenance, et il y avait d'heureux ménages. Quand j'épousai le marquis de Pons, je ne l'avais vu que deux fois. Pouvais-je aimer un homme que je ne connaissais pas? Mais je l'aimai, et lui aussi m'aima passionnément après notre mariage.

— C'est qu'on ne lui avait pas donné le temps de vous aimer avant, madame la marquise, répondit l'Espagnole.

J'étais blessé dans Valérie, irrité contre Mme de Las Bermejas. Pourtant que pouvais-je lui reprocher? Elle avait tout l'air de croire que Théobald adorait sa fiancée.

Le comte Anatole nous quitta de bonne heure pour aller à un bal de noce. Le petit cercle se rétrécit encore autour de la cheminée; Théobald resta appuyé contre la table; sa main distraite promenait au hasard le crayon sur la première feuille de l'album

de Valérie. J'y jetai un coup d'œil et je reconnus le profil fin et charmant de Mme de Las Bermejas. Tout à coup Théobald sembla s'éveiller d'une distraction, il se mit à dessiner rapidement, avec application; je regardai encore : le portrait en profil était habilement tracé dans les branches d'un saule; on ne voyait qu'un arbre, et le hasard ou une minutieuse attention pouvaient seuls découvrir cette parfaite ressemblance.

A onze heures, Mme de Las Bermejas se leva. Ordinairement une voiture de place la ramenait chez elle, rue de Tournon. Je sonnai pour avertir son domestique.

— Quel beau clair de lune! quelle nuit sereine! dit-elle en allant vers la fenêtre dont elle entr'ouvrit les rideaux : qu'une promenade serait bonne par ce froid piquant! Je vais marcher jusque chez moi.

— Il faut prendre le bras de M. Théobald, dit la bonne Valérie; il vous ramènera. Et comme Mme de Las Bermejas remerciait avec un petit geste d'hésitation, elle ajouta tout bas : On ne saurait en médire, un homme presque marié...

Théobald avait reculé. Ce premier mouvement parut si bizarre à ma sœur et à Valérie, qu'elles se prirent à rire. Toutes deux l'interprétèrent par le regret de les quitter si tôt; Mme de Las Bermejas et moi, nous le comprîmes mieux.

— Allons, monsieur Théobald, dit tranquillement l'Espagnole en avançant sur son front ce voile de dentelle sous lequel elle était si ravissante.

Théobald mettait ses gants. Il ne parla point, car le son de sa voix eût trahi son émotion. Mme de Las Bermejas posa sa petite main sur le bras qu'il lui présenta; alors il pâlit et devint tremblant; elle sourit. Ils partirent ensemble.

Je retournai tout consterné près du feu, Mme de Pons entra dans sa chambre, et Valérie vint s'asseoir à mes pieds sur un tabouret. Elle semblait absorbée dans de profondes réflexions, et je commençais à l'observer avec inquiétude, quand elle me prit la main et me dit avec une sérénité d'ange : N'est-ce pas, mon oncle, que je suis bien heureuse?

Le lendemain, Mme de Pons donnait une petite fête; Valérie avait voulu réunir encore une fois, chez sa grand'mère, ses amies d'en-

fance; peut-être, dans l'innocent orgueil de son bonheur, était-ce pour leur montrer son fiancé. On devait danser, et pour la première fois elle se trouvait l'heureuse reine d'un bal.

A neuf heures, Mme de Las Bermejas arriva. Elle avait quitté ses habits de grand deuil pour mettre une simple robe de satin blanc; ses longs cheveux nattés étaient retenus par un bouquet de violettes de Parme; point de dentelles, point de bijoux : qu'elle était belle! Tous les yeux se tournèrent d'abord vers elle, puis la foule des danseurs l'environna. Sans paraître se soucier le moins du monde de cette admiration et de ces hommages, elle déclara ne vouloir pas danser, et vint s'établir dans le boudoir, à côté d'une table où deux de mes vieilles amies commençaient une partie d'échecs.

Un moment après Théobald entra. Son premier regard chercha Mme de Las Bermejas. Valérie rougit toute joyeuse à son aspect; elle ne l'avait pas vu de la journée.

On dansait dans le salon; le comte Anatole, refusé avec opiniâtreté par Mme de Las Bermejas, qui semblait décidée à ne bouger de la nuit, se consolait en papillonnant autour de quelques jolies femmes. Théobald me parut triste et calme; il dansa la première contredanse avec Valérie, et s'assit ensuite à l'autre extrémité du salon.

J'allai m'installer dans le boudoir, et je commençai une partie d'échecs avec Mme de M., une vieille femme sourde et distraite à côté de laquelle on peut tout dire. Je tournais le dos à Mme de Las Bermejas, mais une glace réfléchissait en face de moi son attitude et sa physionomie. Elle restait enfoncée dans son fauteuil, souriante, impassible, répondant à peine à ceux qui venaient la saluer, et les yeux fixés sur notre partie d'échecs. Cela dura ainsi jusqu'à une heure du matin.

Je commençais à croire que je m'étais trompé, quand Théobald s'approcha. Mme de Las Bermejas tourna la tête et lui sourit légèrement. Il s'assit à ses côtés. J'avais l'air d'être absorbé dans mon jeu.

— Avez-vous passé une bonne journée? dit Mme de Las Bermejas avec intérêt.

Il secoua la tête.

—Non, non, madame, répondit-il à voix basse, j'ai de trop pénibles pensées pour que rien m'en puisse distraire.

—Allons donc! des scrupules de bonheur!

—Hélas! oui, je voudrais mieux aimer celle qui mérite tant d'amour.

— Je n'y vois rien d'impossible, elle est charmante! Tenez, je reste confondue en vous trouvant si indifférent. Mais vous ne pouvez donc connaître ce bonheur, ces émotions ineffables? Oh! monsieur Théobald, vivre ainsi à deux, avec une même pensée, une même volonté, aimer de toutes les facultés de son ame, c'est être heureux comme les anges du ciel...

En parlant ainsi, elle arrêtait sur lui ses yeux noirs et voilés de tristesse. Il semblait fasciné sous ce regard; je le vis frissonner, ses lèvres blanchirent, il ne respirait plus. Puis un singulier retour le rendit à lui-même.

—Vous avez aimé M. de Las Bermejas, madame? dit-il froidement.

Elle ne répondit pas, mais un imperceptible sourire de dédain passa sur sa bouche et dit clairement : Ni M. de Las Bermejas, ni personne au monde.

En ceci je crois qu'elle disait vrai.

—Alors vous aviez fait un mariage de convenance? dit Théobald avec une sorte de joie.

—Oui. J'avais seize ans alors! aujourd'hui je ne prononcerais pas avec une indifférence si imprudente le serment qui lierait tout mon avenir.

—Vous ne voulez pas vous remarier?

—Non, répondit-elle après un silence et avec une profonde mélancolie, non, monsieur Théobald.

Il la regarda, troublé de l'expression qu'elle mettait à ces paroles si simples.

—Je ne veux plus faire un mariage de convenance, reprit-elle en souriant doucement.

—Mais un mariage d'amour?

Elle secoua tristement la tête.

—L'amour! dit-elle, l'amour! Mais qui le comprendra selon

mon cœur? C'est le nom qu'on donne ici au manége d'une vaniteuse coquetterie, aux empressemens d'une galanterie fade et obséquieuse. Regardez autour de nous. Est-ce le comte Anatole qui comprend l'amour? Oh! non; il a les joues trop vermeilles, il danse de trop bonne grace, il sourit trop à toutes les femmes pour en aimer aucune. Est-ce Valérie? Heureuse enfant qui n'a jamais pleuré en vous attendant, que jamais le bruit de vos pas ne fit pâlir et frissonner. Et vous-même...

— Moi! interrompit Théobald avec amertume, moi! oh! vous m'avez bien observé, madame!

— Vous n'aimez pas Valérie, continua-t-elle, vous ne l'aimerez jamais; elle n'en sera pas malheureuse, parce qu'elle ne comprend pas ce qui manque à votre bonheur.

— Croyez-vous que je le comprenne, moi? dit Théobald avec une profonde tristesse.

Elle garda un moment le silence, puis elle répondit avec un soupir : Oui.

— Alors, reprit-il emporté, vous devez me plaindre! je suis si malheureux depuis...

Elle l'arrêta d'un regard; il se tut subitement, et joignant les mains il murmura avec une douleur qu'il ne cherchait plus à contenir :

— Vous voyez si j'ai souffert!

— Pauvre Théobald! dit tout bas Mme de Las Bermejas, et il sembla qu'une larme venait au bord de ses paupières, et luisait dans ses cils noirs.

Il pâlit d'une poignante émotion; sa main effleura la main gantée de Mme de Las Bermejas.

— Mais, je ne suis pas marié! dit-il d'une voix brève et frémissante, je suis libre encore! Ah! j'ai compris ce soir combien je pourrais être heureux!

Mme de Las Bermejas baissa les yeux et ne répondit pas; ils s'entendaient bien sans plus de paroles. Je cherchai des yeux Valérie; l'heureuse et confiante jeune fille dansait dans le salon et souriait de loin à son fiancé.

Mme de Las Bermejas partit un quart d'heure après. Théobald

s'assit à la place qu'elle venait de quitter, et resta là dans une profonde rêverie ; je jouais toujours aux échecs avec Mme de M.

A trois heures, quand tout le monde partait, Théobald se leva et vint à moi : Monsieur, me dit-il, je voudrais vous voir seul demain matin.

—Mon ami, lui répondis-je avec calme, quoique j'eusse l'ame navrée, demain c'est impossible ; je pars à sept heures pour Beauvais où je resterai quatre jours. Dimanche prochain, si vous voulez, j'irai en arrivant vous demander à déjeuner.

— A dimanche, monsieur, dit-il en me tendant la main d'un air triste et affectueux ; à dimanche.

Il allait sortir.

—Bonsoir, monsieur Théobald, dit doucement Valérie en venant à lui. Mon Dieu ! vous ne vous êtes pas amusé ce soir ! Ah ! moi aussi j'aime mieux le coin du feu et notre cercle intime.

Au retour de Beauvais, le dimanche suivant, j'allai descendre chez Théobald. Je le trouvai seul dans son cabinet. Il vint à moi et me tendit la main d'un air triste, mais parfaitement calme. Je ne m'étais pas attendu à lui trouver cette physionomie ; elle accusait un certain sang-froid qui n'allait pas avec ce qu'il avait à me dire. Nous nous assîmes devant son bureau.

— Monsieur, dit-il en me présentant une lettre ouverte, l'évêque de D...., mon parent, est mort ; Anatole est son héritier ; j'ai un legs de 200,000 francs.

— Je vous en fais de grand cœur mon compliment ! m'écriai-je, vous ne comptiez pas du tout sur cette succession.

— Non. Elle triple ma petite fortune. J'en suis heureux pour Mlle Valérie, répondit-il en refermant la lettre qu'il jeta brusquement sur le bureau.

Je compris sur-le-champ quel scrupule allait empêcher Théobald de rompre son mariage, et dans le fond de mon ame j'en remerciai Dieu, car il me semblait que cette union devait être heureuse. Pourtant, je dis avec une certaine crainte : Théobald, vous aviez quelque chose à me confier ce matin, je suis venu pour vous entendre.

— Non, rien, monsieur, me répondit-il en appuyant son coude sur la lettre, ce n'était rien ; pardon de vous avoir laissé venir.

Je n'eus pas le courage d'insister, seulement je lui dis : Théobald, si vous aviez des chagrins, je crois que c'est à un vieil ami tel que moi que vous devriez les confier.

Il secoua la tête d'un air si réservé, si froid, que cette conversation en resta là. Un calendrier était sur la table, Théobald le prit et me montra une marque à la plume sous la date du 25 novembre.

— C'est dans dix jours, dit-il, n'avons-nous oublié aucune formalité?

— Aucune, mon ami, lui répondis-je, navré du triste sang-froid avec lequel il s'occupait de ces arrangemens.

On servit le déjeuner, et la conversation demeura sur le même sujet; nous parlâmes de mille détails relatifs à la cérémonie. Anatole ne pouvait y assister, il venait de partir pour régler les affaires de cette succession qui lui donnait soixante mille livres de rente.

Il était depuis long-temps décidé que le mariage de Valérie se ferait à la campagne, dans une charmante maison près de Meudon. Mme de Pons y avait élevé Valérie, et une sorte de superstition s'attachait pour elle à la marier dans la même chapelle où on la baptisa. Sans dire nos motifs, j'avais insisté pour que les noces se fissent tout-à-fait en famille; ma sœur me laissait faire, et j'en étais presque étonné; car je savais qu'elle tenait à un peu d'apparat. J'aurais dû me défier davantage de cette condescendance qui me dispensait de donner le prétexte que j'avais imaginé pour exclure Mme de Las Bermejas dont ma sœur ne pouvait plus se passer.

En sortant de chez Théobald, je me hâtai d'aller chez moi. Valérie accourut, et se mit sur son tabouret près de mon fauteuil.

— Mon bon oncle, dit-elle, vous ne savez pas le bonheur qui arrive à M. Théobald? Il hérite de 200,000 francs. Eh bien! j'en suis presque fâchée; on pourra croire que je suis aussi heureuse et fière de sa fortune que de lui-même. Oh! non, je l'aimerais pauvre!

Elle se tut en rougissant d'avoir dit si haut toute sa pensée, et cacha son visage contre moi. Je la baisai au front; elle pleurait.

— Qu'as-tu, ma bonne Valérie? lui demandai-je avec inquiétude....

— C'est un enfantillage, mon bon oncle, me dit-elle en souriant à travers ses larmes, je suis si heureuse, si heureuse que j'ai peur qu'il m'arrive quelque grand malheur...

— Enfant! m'écriai-je, ne sommes-nous pas là pour t'en garder. Ton avenir est beau; dans quelques jours, il sera fixé, tu seras la femme de Théobald.

— Oui, dit-elle gravement, il n'y a que la mort qui puisse briser mon bonheur.

Le même jour, nous partîmes pour la campagne. Nous y fûmes absolument seuls; Théobald ne vint pas une seule fois à Paris. Quiconque n'eût pas su ce qu'il avait au cœur l'aurait cru épris d'amour pour un ange qui ne vivait que pour lui. Il l'environnait de soins empressés, il semblait tout occupé de l'avenir vers lequel ils marchaient ensemble; mais hélas! il n'y avait au fond de ces témoignages que la volonté d'accomplir un devoir et l'énergie du parti pris.

Ces dix derniers jours passèrent rapidement pour tous; le 25 novembre se leva radieux comme un jour de printemps; je le saluai avec joie comme le terme de mes inquiétudes et le commencement d'un bonheur tranquille que des passions insensées ne pourraient pas renverser. Mes craintes s'étaient évanouies si près du but de tous mes désirs! Ce fut le cœur tout rempli de bons pressentimens que j'embrassai Valérie lorsqu'elle vint le matin de ce jour solennel s'agenouiller près de mon lit et me demander ma bénédiction.

Nous passâmes la matinée dans la chambre de ma sœur; Théobald resta chez lui, respectant ces émotions, ces vagues frayeurs d'une jeune fille que l'amour même qu'elle a au cœur ne rassure point en ces derniers momens.

La marquise de Pons était bonne et frivole, je l'ai dit; elle employa toute cette matinée à s'occuper de la toilette de Valérie, à se tourmenter de mille détails. Elle allait, venait, donnait des ordres, et de temps en temps me souriait d'un air satisfait.

Le mariage devait être célébré à la mairie vers sept heures du soir, ensuite à l'église de Meudon. Les témoins seuls avaient été

invités à y assister. Mme de Pons déjeuna chez elle avec Valérie. J'allai retrouver Théobald; il était d'une gaieté qui m'attrista: l'heureuse Valérie se recueillait et priait en face de son bonheur; lui s'étourdissait pour achever courageusement son sacrifice. En ce moment, j'eus un remords de ne l'avoir pas forcé à s'expliquer dix jours auparavant; maintenant, il était trop tard. Je compris qu'il souffrait beaucoup, que peut-être il sentait le besoin de me parler à moi, son ami, son autre père. Mais à quoi bon? Dans deux heures, il allait épouser Valérie; et puis, il valait mieux que le nom de cette femme ne fût pas prononcé, que ces poignantes douleurs n'eussent point d'écho.

Je laissai Théobald à sa toilette de marié; au bout d'une demi-heure il vint me trouver dans la bibliothèque. Jamais je ne l'avais trouvé si remarquablement beau; son vêtement noir, sa physionomie pâle et animée eussent pourtant fait douter s'il s'agissait pour lui d'un jour de mort ou de mariage.

J'étais occupé avec mon valet-de-chambre. Théobald s'approcha machinalement de la bibliothèque et prit un livre; il l'ouvrit, le rejeta vivement, et vint s'asseoir près du feu en essayant de sourire, mais ses mains tremblaient. Je relevai le volume; c'était un voyage en Espagne que nous avait prêté Mme de Las Bermejas.

Quand nous descendîmes au salon, vers six heures, Théobald était de sang-froid; il alla vers Valérie qui donnait le bras à sa grand'mère, et lui baisa la main avec émotion. Elle était vêtue de blanc, avec sa couronne de fleurs d'oranger et son voile de mariée. C'était ainsi une pure et ravissante créature, un ange en face duquel s'effaçaient les mauvaises pensées, les folles passions. Théobald éprouva cette influence, son regard devint plus serein; en ce moment il oublia peut-être Mme de Las Bermejas.

Le salon était fort éclairé, resplendissant de cristaux, tout orné de fleurs naturelles, mais nous semblions perdus dans cette vaste pièce. J'engageai ma sœur à passer dans le petit salon.

— Non pas! non pas! fit-elle d'un air triomphant, car il va nous venir du monde. Croyez-vous que je veux ainsi marier Valérie de Pons sous la cheminée?...

Elle n'avait pas achevé que les deux battans de la porte s'ouvrirent, et l'on annonça Mme de Las Bermejas, puis vingt personnes

de notre connaissance intime, des parens, des amis de nos deux familles.

— C'est une surprise, mon ange, dit tout bas la marquise à Valérie, qui recevait les complimens, toute rougissante et joyeuse.

J'étais atterré.

Mme de Las Bermejas s'avança tranquillement, et prit place à côté de Valérie. Elle avait une parure toute blanche, des fleurs blanches dans ses cheveux noirs, et une riche mantille jetée à l'espagnole sur sa tête; on eût dit aussi une mariée; elle était belle à rendre un homme fou. Je cherchai des yeux Théobald, il avait le visage caché derrière son mouchoir; je ne vis que son front si pâle, que le blanc de la batiste ne faisait pas contraste.

Il y eut un quart d'heure de félicitations et de complimens, puis on vint annoncer que les voitures étaient avancées. Tout le monde se leva. Dans ce mouvement, Mme de Las Bermejas se rapprocha de Théobald; j'étais derrière elle. Il parut chercher à se rendre maître d'une émotion profonde, d'une douleur qui le brisait. Son regard était fixe, ses jambes fléchissaient; il appuya sa main tremblante sur le bouton de la porte qui donnait dans la chambre de la marquise.

— Courage! lui dit Mme de Las Bermejas en le regardant fixement, courage, Théobald!...

— Ah! je suis un malheureux fou! répondit-il d'une voix étouffée; car je vous aime!... je vous aime!...

L'abominable vanité de cette femme, son atroce coquetterie, furent alors satisfaites; un sourire imperceptible d'orgueil lui échappa, tandis qu'elle s'éloignait brusquement de Théobald avec un mouvement de surprise et de compassion fort bien joué.

Alors Valérie sortit de la chambre de sa grand'mère où elle avait été prendre son bouquet et son missel. Je conduisis Théobald vers la marquise de Pons à laquelle il devait donner la main; il se laissait faire machinalement. Ensuite je m'approchai pour mener Valérie; elle était debout contre la cheminée et si pâle, si émue, qu'elle semblait près de s'évanouir. Sa main tomba instinctivement sur mon bras, nous descendîmes.

Le trajet fut court. Valérie s'était jetée au fond de la voiture, je respectais son silence à l'approche d'un moment si solennel. Quand

nous descendîmes à la mairie, sa main tremblait dans la mienne, je la vis défaillir.

— Allons! mon enfant, lui dis-je, faut-il tant de craintes et d'angoisses pour accomplir sa destinée?... une heureuse destinée?

Nous entrâmes, elle se laissa conduire à sa place près de Théobald, en face du maire qui allait prononcer l'irrévocable formule: Vous êtes unis au nom de la loi...

Le cercle nombreux et brillant des assistans environnait les mariés, on faisait silence; Mme de Pons pleurait attendrie, et me serrait la main; l'Espagnole regardait Théobald.

Le maire lut lui-même le texte de la loi, ensuite il dit : M. Théobald de Montmaur, prenez-vous Mlle Valérie de Pons pour votre légitime épouse?

— Oui, monsieur, répondit Théobald d'une voix ferme.

— Et vous, Melle Valérie de Pons, acceptez-vous M. Théobald de Montmaur pour votre légitime époux?

— Non, monsieur, répondit-elle d'une voix mourante, et en essayant de se lever; mais elle retomba inanimée.

Il y eut un cri de surprise dans toutes les bouches. Mme de Pons se précipita vers sa petite-fille, et la prit dans ses bras en disant : Elle est folle, mon Dieu! ma pauvre enfant est folle! mon Dieu! ayez pitié de nous!... Valérie, ouvre les yeux... Regarde-moi... Mais tu veux donc me faire mourir?...

Théobald avait les yeux hagards, le sourire étrange d'un fou. Il prit les mains de sa fiancée et les tint dans les siennes, en répétant à Mme de Pons : Au nom du ciel, madame, calmez-vous! Ceci a été un moment de frayeur, de délire... Elle va reprendre ses sens, et nous achèverons la cérémonie. Au nom du ciel, calmez-vous!

On fit respirer des sels à Valérie, on lui jeta de l'eau froide au visage; enfin elle rouvrit les yeux. Son regard s'arrêta sur Théobald, penché sur ses mains; elle essaya de parler, mais la voix lui manqua, et se raidissant dans une horrible convulsion, elle retomba en arrière en poussant de sourds gémissemens.

Tous les témoins de cette scène inouïe étaient dans la consternation. Mme de Las Bermejas se tenait à l'écart comme épouvantée. Il fallut emporter Valérie. Mme de Pons monta en voiture avec elle; j'emmenai Théobald; il était accablé, anéanti.

— Théobald, lui dis-je, avec des larmes que je ne cherchais pas à cacher, Théobald, je vous supplie, par tout ce qu'il y a de sacré, d'être franc avec moi... Qu'avez-vous dit à cette enfant?

— Rien, me répondit-il en pleurant aussi sans contrainte, rien, je le jure sur l'honneur!

— Alors, m'écriai-je, c'est Mme de Las Bermejas!

Il secoua très vivement la tête.

— Rien non plus, j'en réponds sur l'honneur.

— Alors, dis-je avec des sanglots, cette pauvre enfant est folle! Ah! ceci est une affreuse douleur pour nos vieux jours... Théobald, hélas! nous serons seuls malheureux, car vous redevenez libre...

— Assez, monsieur, interrompit-il en me prenant la main, assez!... Un autre regarderait ce qui vient de se passer comme un affront; moi, je n'y vois qu'un grand malheur, et rien n'est rompu.

— Tout est rompu, lui répondis-je, mais vous resterez notre ami.

Quand nous rentrâmes, on venait de coucher Valérie. Quelques amis veillaient consternés dans le salon. Mme de Las Bermejas était retournée à Paris sous prétexte d'envoyer promptement un médecin.

Quand je montai dans la chambre de Valérie, les convulsions s'étaient calmées, elle semblait assoupie. Je jugeai qu'après cette horrible secousse, il fallait la laisser dans un complet repos, et je ne m'alarmai point de ce sommeil léthargique dont aucune parole ne pouvait la tirer. Ma sœur fit mettre un lit près de celui de sa petite-fille, et nous veillâmes près d'elle toute la nuit. D'heure en heure Théobald venait demander des nouvelles.

Le lendemain matin nous étions tranquilles et rassurés. Valérie dormait toujours, son visage était blanc, reposé, sans aucune expression de souffrance. J'attendais son réveil.

Théobald ne pouvait rester; il retourna à Paris; je promis de lui écrire deux fois par jour.

Vers midi le médecin de Mme de Pons arriva. Je lui dis tout, ensuite je le menai au lit de Valérie. J'espérais des paroles rassurantes; il ne nous dit rien, et passa une demi-heure près de la malade, écoutant sa respiration inégale, soulevant parfois cette tête

qui retombait inerte, et ne pouvant dissiper ce sommeil qui maintenant me remplissait d'effroi.

— Docteur, dit alors Mme de Pons en pleurant, je le vois, ma pauvre Valérie est bien mal!..

Il la rassura et m'emmena dans le salon.

— Monsieur, me dit-il, il faut ramener à Paris madame la marquise.

— Eh quoi! m'écriai-je atterré, Valérie!...

— Elle est fort mal. Une inflammation des membranes du cerveau... Qui sait ce qu'il y a dans cette tête?... Ah! que la science est petite devant ces maladies foudroyantes, et dont malheureusement le diagnostic n'est certain qu'à l'autopsie!... Nous allons essayer quelques moyens, mais je ne vous cache pas que j'ai peu d'espoir. Emmenez madame la marquise, elle est hors d'état de supporter l'agonie que je prévois. Moi je reste ici.

Il rentra dans la chambre de Valérie. Ma pauvre sœur venait de se trouver mal, il avait fallu la porter dans son lit. Au moment où je traversais le salon pour me rendre chez elle, un domestique se présenta; il venait savoir des nouvelles de la part de Mme de Las Bermejas.

— Annoncez-lui, répondis-je, que Mme la marquise et Mlle Valérie de Pons sont à l'agonie.

Comment dire les angoisses des quatre jours qui suivirent celui-ci? La pauvre Valérie ne reprit point connaissance, elle ne sortit point de cet affreux sommeil qui, à chaque instant, ressemblait davantage à la mort. Ses yeux fermés n'avaient point de larmes; son corps était immobile, insensible; le feu même ne lui causait nulle douleur. Je ne la quittai pas, épiant, attendant un mouvement, une parole. Parfois il me semblait que ses lèvres remuaient et balbutiaient quelques mots. Alors je me penchais sur elle, je l'appelais; mais jamais elle ne me répondit.

La dernière nuit je veillais près d'elle; le médecin allait de sa chambre à celle de ma sœur; il avait promis de ne plus me quitter pendant ces deux agonies.

— Docteur, lui dis-je avec des sanglots, vous ne les sauverez donc ni l'une ni l'autre!... Hélas! ma sœur, si à bout de ses jours, d'une santé si débile, devait mourir... La science n'a point de mi-

racles pour reculer ce terme inévitable; mais Valérie! Valérie!... A dix-sept ans... Rien ne peut-il donc la faire vivre, rattacher les fils de cette existence qui s'en va?

— Ils sont brisés! répondit tristement le docteur, elle est morte déjà; sa mémoire, son intelligence, ses plus nobles facultés ne sont plus; quelle secousse pourrait la tirer de ce néant?... Qui pourrait la réveiller?

— Elle ne nous répond pas, mais peut-être elle nous entend, dis-je, frappé d'une idée soudaine.

Le docteur secoua la tête. Je pris une bougie et j'allai près du lit. Elle était là, raide, immobile; ses mains blanches comme de la cire reposaient croisées sur sa poitrine; sa tête s'enfonçait dans l'oreiller au milieu de ses cheveux épars; elle avait les yeux à demi-ouverts, les joues et les lèvres d'une pâleur livide.

— Valérie, lui dis-je en me penchant sur elle, Valérie, voici Théobald; il est là, il veut te voir.

A ce nom, elle n'ouvrit point les yeux, elle ne bougea pas; mais une faible rougeur monta à ses joues.

— Valérie! mon enfant! m'écriai-je, tu m'entends?...

Elle agita ses mains et tomba dans une affreuse convulsion; ses yeux étaient ouverts, et elle les tournait vers moi sans me reconnaître; sa respiration inégale se taisait par momens.

— Monsieur, retirez-vous, retirez-vous, au nom du ciel! me dit le docteur en la soutenant; ce spectacle vous tue....

Valérie se dressa, porta ses deux mains à son front, et dit distinctement : — Je suis un malheureux fou!... Je vous aime! Je vous aime!...

Alors je me rappelai que la malheureuse enfant était dans cette chambre à la porte de laquelle se trouvait Théobald, quand Mme de Las Bermejas vint lui parler.

— Je suis un malheureux fou!... Je vous aime!... répéta Valérie en froissant dans ses mains son épaisse chevelure. Puis elle retomba, ses yeux se fermèrent, et sa bouche n'eut plus ni plaintes ni paroles. Vers le matin elle mourut.

Ma sœur ne survécut qu'une dizaine de jours à sa petite-fille, et je demeurai seul au monde après tant d'années de ce bonheur intime que j'avais trouvé dans notre heureuse famille. Je gardai

pour moi seul les dernières paroles de Valérie; elles eussent été un affreux remords pour Théobald, et j'étais sans haine contre lui.

Je quittai bientôt les lieux où je trouvais de si poignans souvenirs, de si cruels regrets; j'allai en Italie. Théobald m'écrivait souvent; ses lettres m'étaient bonnes, car je l'aimais toujours; il me semblait qu'il n'était pas heureux; il ne me parlait jamais de lui, et m'annonçait des projets de voyage dans tous ses post-scriptum.

En revenant à Paris, il y a quinze jours, j'entendis, pour la première fois depuis trois mois, prononcer le nom de Mme de Las Bermejas; elle venait d'épouser le comte Anatole de Saint-Servien. Le lendemain j'allai voir Théobald. Hélas! quelles peines profondes l'avaient dévoré! qu'il était vieilli! Nous nous parlâmes à cœur ouvert, et c'est moi qui dut le consoler.

— Je suis un lâche et misérable homme! me dit-il avec amertume, car je l'aime toujours, cette femme.

— Est-il possible? m'écriai-je; elle nous a fait tant de mal!...

Les larmes vinrent aux yeux de Théobald.

— C'est une ame de bronze, continua-t-il; si vous saviez!... Elle me laissait tout espérer, je l'adorais, j'étais son esclave... Un jour elle m'annonce froidement son mariage avec Anatole. J'ai été lâche alors... Je l'ai suppliée, j'ai pleuré à ses pieds en lui demandant son amour, qui était ma vie, sa main, qu'elle ne voulait donner qu'avec son amour. Un mariage de raison est une odieuse folie, lui disais-je, telle était votre opinion; on ne doit se marier que par amour... — Ou par ambition, me répondit-elle. Et ce fut son dernier mot; je ne l'ai pas revue... je ne la reverrai jamais....

— Ceci est un malheur auquel le temps apportera remède, lui dis-je; tout s'efface au cœur du jeune homme, car l'avenir est là avec de nouvelles joies et de nouvelles douleurs. Il n'est de regrets durables que chez nous, pauvres vieillards, qui ne pouvons rien ressaisir.

Théobald secoua la tête.

— Croyez-vous, me dit-il, que je n'aie rien fait pour dépouiller cette odieuse folie? Ma raison ni ma volonté n'ont pu dompter cet instinct qui fait battre mon cœur à sa seule pensée, qui m'attache à sa beauté, à son ame sèche, infernale. Vous voyez que je

la connais bien. Ah! devenir un seul jour le maître de cette femme, la dominer, la voir trembler devant moi, m'aimer ou feindre de m'aimer!... Je mourrais sans regret pour quelques heures d'un tel bonheur!... Vous le voyez, je suis fou!...

— Il faut voyager.

— Oui, me répondit-il en ouvrant une feuille jetée entre une foule de papiers, voici mon passeport; je pars, je vais en Espagne.

— En Espagne!

— Oui; je vais tâcher de me faire tuer au service de la reine Christine; car, voyez-vous, la vie me pèse; je ne pense pas, comme cette femme, que ce soit un si grand malheur de mourir jeune,.... Et puis alors elle me plaindra, et peut-être elle aura un remords.

— Ah! Théobald! m'écriai-je, consterné de cette démence, Valérie est trop vengée!

— Pauvre ange! dit-il en levant au ciel un morne regard.

Je le quittai tout navré : hier il est parti.

H. Arnaud.

Revue du Monde Musical.

LA FILLE DU DANUBE,

Ballet en deux actes de M. Taglioni, musique de M. Adam, décors de MM. Cicéri, Diéterle, Séchan, Feuchère et Despléchin.

Le fleuve Scamandre confisquait les jeunes filles à son profit; le Danube produit des jeunes filles; elles poussent près de ses bords parmi les joncs et les plantes aquatiques. Les galans du voisinage n'ont qu'à se baisser pour en prendre, et l'histoire ne dit pas que parmi ces champignons au teint de neige, à la tige élégante, il y en ait aucun de malfaisant, aucun de ceux qui recèlent un poison mortel sous le satin de leur écorce. Il paraît que les nymphes ont dégénéré comme les champignons depuis que le Danube a cessé de les faire éclore. Ce Danube fertile ou fécond, ce Danube laissant des bachelettes sur son rivage, comme la mer Rouge laisse de jolis escargots vêtus de rubis, comme la mer du Nord laisse des cachalots sur sa grève, donnait-il des œuvres nouvelles, ou bien se bornait-il à restituer à l'humaine espèce les individus que son confrère Scamandre lui avait escamotés? C'est une question que je ne puis résoudre à l'instant, faute d'objets de comparaison. Peut-être un jour quelque bloc de glace nous amènera des groupes de nymphes du Scamandre en chair et en os; on a bien trouvé des tapirs et des mastodontes qui n'avaient pas même perdu le poil de leurs moustaches. Nous délivrerons ces nymphes de leur prison de cristal; et si, par fortune, leurs paroles se sont gelées aussi, Rabelais nous donnera le moyen de réchauffer ces discours, ces propos, ces caquets, ces cancans engourdis, et nous ne manquerons pas d'interprètes pour nous les expliquer.

Jusqu'à ce que l'on ait fait cette heureuse trouvaille, je me vois forcé de recourir au livret de *la Fille du Danube* pour vous expliquer le mystère de sa naissance, et vous faire connaître sa généalogie, qui se perd dans les brouillards, les ondes et l'écume du fleuve. Je serai donc aussi

naïf, aussi simple, j'allais dire aussi bête, qu'un livret de ballet; mais ce sont de ces choses qu'on se dit à soi-même, témoin Bridoison. Il ne faut pas promettre plus qu'on ne peut tenir.

Une jeune enfant de quatre ou cinq mois, née viable, puisqu'elle barbotait dans les joncs avec les canards, jolie comme tous les amours qui folâtraient jadis sur les bords du Scamandre, bien plus gracieuse que Romulus et Rémus, ces louveteaux enfans du Tibre, fut trouvée, non par une princesse fille de Pharaon, mais par une vieille femme ayant nom Irmingarde. Cette bonne vieille la prit en affection, l'éleva, lui apprit tout ce qu'elle savait; non, je me trompe, Irmingarde était bavarde à l'excès, ses gestes multipliés me l'annoncent, et pourtant elle ne put apprendre à parler à sa jeune pupille. La jeune fille était de la nature des carpes, des saumons; muette comme un turbot à la sauce aux câpres; et vous savez que l'on apprend à hurler avec les loups. La jeune fille avait poussé parmi les joncs, les glaïeuls; on lui donna le nom de *Feldblume* (fleur des champs). Je ne vous dirai rien des histoires merveilleuses que Feldblume contait, des ballades qu'elle chantait; la pauvre fille était muette, vous le savez. Mais notre joli poisson féminin avait des ouïes très bien organisées, et quand elle eut seize ans, elle écouta les propos galans de Rudolph, gentil écuyer du baron Wilisbad.

Vous pourriez fort bien ne pas faire connaissance avec les ancêtres de ce baron; ces braves gens n'ont rien à démêler avec les rivaux qui se disputent la main de Feldblume. Mais le livret remonte le cours du fleuve de la vie, et prend l'histoire à sa source. Je ne dois pas me montrer moins érudit et moins libéral. Le baron de Wilisbad, frère du baron régnant, était seigneur de Meringen, pays d'où nous sont venues les méringues, comte de Neyding, Doneschingen, Balding, Patathingk et autres lieux. Il périt sous les remparts de Prague, à côté de l'empereur Sigismond, au siége de cette ville, si vaillamment défendue par le fameux Ziska, général des Hussites. *Ziska* signifie borgne, comme *Feldblume*, fleur des champs. Ce borgne se battait comme un enragé; ses ennemis crurent qu'il était aisé de le mettre hors de combat en lui crevant son œil. Cet œil fut le point de mire de tous les archers; ils visèrent si souvent et si bien, qu'ils finirent par le toucher, et Ziska devint aveugle. Son courage ne se ralentit pas, il se fit guider au milieu des batailles; l'aveugle frappait comme un sourd, et dispersait la troupe des vrais croyans. Il s'exposait à tant de périls, qu'à la fin il perdit ses bras, et fut blessé mortellement. « Camarades, emportez-moi, dit-il à ses guides, il me reste mon ventre; jurez que vous l'écorcherez après ma mort, que de sa peau vous ferez un tambour : cet instrument sonore battra la charge à coups précipités, ses

roulemens seront encore mon cri de guerre; je serai toujours parmi vous, et l'ennemi ne perdra point la coutume de fuir devant Ziska. » Ces dernières volontés du général mourant furent exécutées avec un soin religieux, et le magique tambour, orné d'un tablier magnifique, produisit tout l'effet qu'avait prédit Ziska. C'est depuis lors que l'on a décoré si galamment les timbales de la cavalerie; c'est depuis le tambour du chef hussite que l'on s'est attaché à s'emparer, à défendre les timbales d'un régiment, comme son étendart.

Le livret nous parle du célèbre Ziska sans dire un mot des causes de sa haute renommée; je m'empresse de réparer cette omission.

Le comte de Meringen, frère aîné du baron de Wilisbad, avait épousé, successivement, trois femmes qui toutes les trois étaient mortes subitement. Les nobles dames des environs redoutaient un semblable lot, elles craignaient que le diable ne vînt leur tordre le cou au moment où elles franchiraient le seuil du château de Doneschingen, la couronne de mariée en tête. Voilà donc cet infortuné Wilisbad condamné au célibat pour toute sa vie, avec tant de principautés; il ne saurait trouver une princesse, pas une seule châtelaine pour tant de châteaux. Aussi jure-t-il une *haine éternelle* à toutes les damoiselles qui s'occupent à *broder des armoiries sur une robe de velours*. Le sort en est jeté, Wilisbad épousera une fille de rien, une vilaine, une fille tombée des nues, et Wilisbad jette les yeux sur Feldblume. Il donne un bal tout exprès pour elle, bal dans lequel les extrêmes se touchent, où l'on ne rencontre aucun moyen terme, aucun juste-milieu qui réunisse la paysanne à la grande dame. Pour être admis chez le baron, il faut être vêtu de brocard ou de bure, chaussée en pantoufles d'or ou porter des sabots; encore n'est-on pas obligé de les laisser à la porte.

On se promène, on danse, et l'on danse à ravir. Le galop inventé par le baron pour mêler ses deux sociétés, les brouiller de toutes les manières pour les séparer ensuite, est d'un effet charmant. Quand on a bien cabriolé, caracolé, manœuvré par colonne et à tiroirs, formé le grand moulinet et resserré le peloton, Wilisbad s'explique à hauts et intelligibles gestes, et déclare à Feldblume qu'il l'a choisie pour la compagne de sa gloire et la châtelaine de son cœur. Les dames, qui ne voulaient pas du baron, n'en frémissent pas moins de colère en voyant que le rusé célibataire a trouvé le moyen de se choisir une épousée; Feldblume frissonne à son tour d'avoir donné fort innocemment dans le piége. Mais on ne l'y prendra pas, elle refuse Wilisbad; le baron veut lui faire entendre raison, elle se bouche les oreilles; il s'approche, elle s'éloigne; il veut l'arrêter, elle saute sur l'appui d'une grande croisée, au moyen de trois gra-

dins qui, depuis un quart d'heure, annonçaient que l'on grimperait par là, jette son bouquet bleu à Rudolph, son danseur favori, lui dit avec la main : Souviens-toi de moi, et saute dans le Danube. Tout le monde est grandement désappointé, moi tout le premier qui prêtais l'oreille pour entendre la mélodie de Grétry, *Dans le sein d'un père ton cœur va voler.* Le Danube est père puisqu'il a une fille, il a un sein, un sein plus grand encore que celui de tous les pères nobles de ma connaissance. C'est voler dans ce sein que d'y arriver en sautant par la fenêtre; donc M. Adam doit être critiqué, censuré, blâmé, pour avoir manqué trois fois à la vérité dramatique, à la sagesse des nations, qui récolte les proverbes musicaux avec un soin particulier.

Mais comment se fait-il que la gentille Feldblume se lance dans le fleuve de gaieté de cœur, elle qui ignore sa naissance? N'avons-nous pas vu, tous tant que nous sommes, une jeune femme se lever du lit conjugal pour aller attraper des souris. Cette femme ignorait pourtant qu'elle avait été chatte. Feldblume vole dans le sein d'un père, c'est la force du sang qui la guide, elle donne de grandes brassées au papa, fait le saut de carpe en entrant dans son cabinet, descend l'escalier de cristal et se réjouit dans ce nouveau manoir comme le poisson dans l'eau. Il est juste de dire qu'elle avait été initiée en songe à ces mystères aquatiques. La nymphe du Danube était sortie des ondes pendant la nuit, pour mettre une bague au doigt de Rudolph et de Feldblume qui dormaient très innocemment ensemble, au son d'une musique de tritons fort agréable.

Ces tritons m'ont charmé, leur habileté m'a fait rêver, un de leurs instrumens m'a paru fantastique. Cette conque marine donnait des sons graves et pleins que le cor refuse, elle exécutait des coulés interdits au trombone. Musique de triton, me disais-je, cela n'est ni chair ni poisson. J'ai serré de plus près mon virtuose aquatique, j'ai suivi son dessin de basse; à la troisième ondulation, j'ai pensé qu'il avait emprunté le grand cor à piston que M. Meifred a perfectionné. A la quatrième, j'étais certain que M. Meifred gouvernait lui-même son précieux instrument. Ce morceau, qui revient ensuite, a fait le plus grand plaisir, il est parfaitement rendu; suavité, justesse, élégance, bonne disposition de l'harmonie et des instrumens de cuivre, rien n'y manque, et j'en fais mon compliment au musicien comme aux exécutans.

Rudolph s'échappe du château de Meringen, il méprise les douceurs de ce manoir antique, son bonheur est tombé dans l'eau; s'il se promène comme fou sur le bord du fleuve, c'est qu'il a réellement perdu la tête. L'orchestre nous l'a dit avant le lever du rideau, l'orchestre nous a redit les quintes de l'ouverture du *Délire.* Ceux qui n'ont pas été avertis

par ce premier signal, ont du moins reconnu le second, la romance de *la Folle*. Rudolph va chercher sa belle dans le fond de la rivière, Orphée prit autrefois un autre chemin. Au moment où il va se jeter dans le sein de son beau-père le Danube, une ombre légère et voilée s'offre à ses yeux. C'est Feldblume ou son fantôme qui danse, qui voltige et qu'il ne peut saisir. Wilisbad et sa suite arrivent, Rudolph tourne la tête, c'en est fait, le fantôme a disparu. Le baron imagine alors de donner un autre fantôme à son page; une jeune fille se voile, et vient prendre la place de Feldblume. Rudolph s'y trompe un instant, mais le voile tombe, le page malheureux reconnaît son erreur, et se précipite dans le fleuve.

Nous le suivons au milieu du Danube. Il se noie comme de plus habiles pourraient faire. La nymphe a recours à sa boîte pour les asphixiés, sa main habile et bienfaisante lui rend la vie et la raison. Rudolph a oublié qu'il avait été fou, mais le vieux Danube, qui dans sa jeunesse a eu le prix de mémoire au collége de Vienne, se rappelle que Rudolph s'est laissé tromper par une jeune fille voilée, et veut que le page soit soumis à la même épreuve. Pour la rendre plus difficile il ordonne que toutes ses nymphes se voileront, que Feldblume paraîtra au milieu d'elles. Rudolph n'obtiendra sa maîtresse qu'après l'avoir reconnue ou devinée. Voilà donc le bal masqué organisé dans la rivière. Toutes les nymphes entourent Rudolph, l'agacent, l'intriguent en lui offrant les *coquillages les plus rares*. Le page ne sait trop s'il se décide pour l'huître, l'oursin ou la clovisse; il paraît que la coquille présentée par Feldblume est la plus précieuse, Rudolph se précipite sur le bijou, reconnaît celle qui le porte, il est *dans les bras de sa bien-aimée*. J'emprunte de temps en temps quelques mots au livret, je chercherais en vain des expressions plus propres et plus claires que celles de *la Fille du Danube*.

La voilà fiancée, mariée même si vous voulez; le père Danube et sa grande vestale consacrent cette union. Le feu sacré ne brille pourtant pas sur l'autel. A peine a-t-on fini cette cérémonie, que le père Danube met ses enfans à la porte, dans la crainte qu'un rhumatisme aigu ne vienne les saisir. Wilisbad se comporte comme le meilleur fils du monde; c'est un rival comme on n'en voit plus, il dote richement le ménage amphibie, lui donne la seigneurie de Doneschingen sise sur le bord du fleuve; et, pour terminer saintement une vie dont les commencemens avaient été fort orageux, il se choisit une retraite à Bologne dans le couvent des Augustins. C'est là qu'il mourut le 21 décembre 1452.

Le ballet ne finit point par les funérailles de Wilisbad comme vous pourriez l'imaginer, c'est toujours le livret qui parle, bien que la toile soit baissée depuis que Rudolph et Feldblume se sont heureusement tirés

de l'eau. Est-il causeur ce livret ? Tandis que M. Trévaux nomme les auteurs; tandis que l'on applaudit le chorégraphe, le musicien, les décorateurs; tandis que l'on appelle Mlle Taglioni et qu'un tonnerre d'applaudissemens, une grêle de bouquets éclatent et tombent sur la scène, le livret suit toujours le fil de sa période ; rien ne saurait l'arrêter, il nous conte encore que « le seigneur Rudolph éleva à la mémoire de son bienfaiteur la chapelle dont on voit encore les ruines à la mi-côte du Truenfels, sur la route qui conduit de Doneschingen à Ferenbach. »

Mlle Taglioni s'est montrée merveilleuse de charme et de variété d'expression. Quelle brillante cour lui servait de cortége ! Un pas de cinq dansé par Mabille et par Mmes Noblet, Dupont, Julia, Duvernay, a été couvert d'applaudissemens. Un autre pas exécuté par Mazillier, Mlle Taglioni, Blangy, Maria, a fait éprouver de vives jouissances aux amateurs. Le galop est d'un effet pittoresque, enchanteur; Mazillier s'est montré mime excellent.

La musique de M. Adam est légère, vive, adroitement combinée, traitée avec plus de soin que ne l'exige le ballet. Les décors des premier, deuxième et quatrième tableaux sont charmans. Les costumes d'une élégance parfaite, d'une fraîcheur digne des tailleurs du père Danube; les pages du baron de Doneschingen sont très galamment harnachés.

La Fille du Danube est une sœur de *la Sylphide*, Mlle Taglioni lui promet la même destinée. Succès brillant.

C. B.

Marguerite de Valois, *Valentine de Nangis*, tels sont les titres de deux romances publiées par M. Blondeau. Ces deux compositions d'un tour élégant, écrites avec une grande pureté de style, sont recherchées par les amateurs.

BULLETIN.

C'est en vain que l'on voudrait se dissimuler tout ce qu'il y a de grave et de compliqué dans la situation politique actuelle. Les difficultés croissent, les obstacles se multiplient, les visages se rembrunissent, des bruits d'intervention circulent, et sans qu'on doive beaucoup y ajouter foi, ces rumeurs sont néanmoins des symptômes importans à constater comme témoignant des craintes et des préoccupations générales. On a parlé d'une intervention anglaise en Portugal; mais rien, dans les précédens du cabinet de Saint-James, ne peut faire prévoir une pareille détermination, d'une intervention autrichienne en Suisse pour hâter l'expulsion des réfugiés, d'un congrès européen; voilà pour la part des gouvernemens. Il n'y a que pour la France que le mot d'intervention a cessé d'être en usage. Enfin, le fait le plus significatif, et qui mérite une attention particulière, c'est la dépression assez forte et progressive des fonds publics, et les dispositions nouvelles des banques de Londres et d'Amsterdam qui élèvent leur escompte à cinq pour cent. Tout annonce que les liquidations de la fin du mois seront fort lourdes.

En vérité, ceci est un phénomène curieux, et nous assistons à un bizarre spectacle. L'Europe jouit d'une tranquillité absolue, nous sommes en pleine paix, les rois voyagent; hier c'était le roi de Naples qui visitait nos musées; on annonce l'arrivée du roi Othon, et les soldats du camp de Compiègne comptent sur la visite du roi de Prusse. Eh bien! c'est au milieu de cette quiétude générale, pendant que les hommes politiques sont absens, comme l'a dit un journal officiel, que deux révolutions populaires se produisent au jour, et substituent à des chartes imitées de celles de France et d'Angleterre des constitutions radicales; la Suisse est toute retentissante du procès assez triste de l'espion Conseil; l'ambassade de Naples ne cache point ses craintes; la Grèce remue; le roi de Prusse va, dit-on, abdiquer en faveur du prince régent; un ministère doctrinaire dirige les affaires de la France; en Angleterre, les tories semblent reprendre quelque espoir, et vouloir tenter une lutte corps à corps contre

O'Connell; enfin, des banques nationales, destinées à soutenir le crédit public dans des momens de crise, partagent ces frayeurs et augmentent le malaise public en élevant le taux de leur escompte. Cette situation, nous le répétons, est grave, nous laissons en dehors toute question de personne pour constater les difficultés des conjonctures et ce qu'il faudrait de modération, d'esprit libéral et éclairé, pour conserver à la France un rôle de médiatrice universelle au milieu des révolutions populaires et des interventions absolutistes.

Le ministère espagnol s'est constitué. M. Mendizabal a consenti à reprendre les finances; M. Campuzzano, arrivé récemment à Paris, est chargé, dit-on, de rassurer les créanciers espagnols. En attendant, l'émigration continue, non pas, comme on pourrait le croire, par suite du triomphe de la constitution de 1812, mais devant les progrès croissans du carlisme. Gomez vient de faire sa jonction avec Cabrera et Quilez, et menace la capitale. On a reproché, avec grand bruit, aux libéraux espagnols les désordres qui ont accompagné la proclamation de la constitution; mais a-t-on songé aux épouvantables réactions qui suivraient l'entrée des carlistes à Madrid? L'opinion des hommes qui ont fait la guerre dans ce pays, est que, de même que rien n'empêchera les carlistes d'entrer à Madrid, rien ne pourra les y maintenir. Ce sera donc du sang versé en pure perte, et du sang libéral. En attendant, M. Isturitz, le plus fougueux adversaire de M. Martinez de la Rosa, et le premier qui a mis la cognée à l'*estatut real*, vient d'être présenté au roi par M. le général Alava.

— Les courses du Champ-de-Mars, poursuivies cette année d'une inconcevable fatalité de mauvais temps, n'avaient attiré que peu de monde. Le prix du roi (4,500 francs et un vase en vermeil) a été disputé par *Agélie*, à M. de Cambis, et *Albion* à lord Seymour. *Albion* a perdu d'un cinquième de seconde. Le prix du prince royal a été remporté par *Franck*, ce beau cheval que l'on a comparé à *Félix*, et qui le rappelle effectivement. *Franck* et *Volante*, à qui sa victoire sur *miss Annette* a donné sur-le-champ les honneurs de la popularité, sont les deux grands noms des courses de l'année 1836.

— M. Horace Vernet est de retour à Paris, où il ne compte point d'ailleurs faire un long séjour. L'empereur de Russie a largement payé à M. Horace Vernet la préférence que celui-ci lui a donnée sur sa patrie. C'est ainsi qu'un lieutenant-général a été attaché à sa personne pendant toute la durée de son voyage en Russie. Le désir de visiter Moscou s'empare-t-il de M. Horace Vernet, l'empereur lui prête ses propres relais, dont la rapidité est presque fabuleuse, et trente-six heures suffisent pour transporter de Saint-Pétersbourg à Moscou le favori du czar. Nous ne parlons point des cadeaux. On cite, entre autres preuves de la munificence impériale, le don d'une armure orientale enrichie de pierreries. Cette armure se trouvait dans le musée formé par l'empereur à Tsarskoe-Celo. En parcourant le musée, le peintre s'arrêta pour la contempler avec admiration, et l'empereur, qui l'accompagnait, la fit aus-

sitôt transporter chez lui. Enfin, 300,000 roubles de tableaux lui ont été commandés.

M. Horace Vernet n'est point d'ailleurs le seul artiste français qui ait trouvé en Russie accueil et protection : M. Tanneur, peintre de marines, s'est vu également comblé de cadeaux et a obtenu une commande de 150,000 roubles pour peindre les ports de la Russie.

— Pendant que M. Horace Vernet va peindre pour le czar Nicolas, les victoires de la Russie, peut-être l'incendie de Moscou, peut-être la prise de Varsovie, dix jeunes peintres ont en attendant concouru pour le prix de Rome, et leurs tableaux sont en ce moment exposés dans la grande salle des Beaux-Arts. Le sujet indiquait le moment ou *Moïse fit devant les anciens ce que le seigneur avait ordonné*, c'est-à-dire de faire jaillir de l'eau du rocher pour désaltérer les Israélites. Une demande que l'on peut se faire en entrant, c'est celle de savoir quelle est l'influence qui domine aujourd'hui les élèves. Ce n'est assurément pas celle de David, ni même de Gros, si grand coloriste néanmoins dans *les Pestiférés de Jaffa*; ce n'est point celle de M. Ingres, il faut pour cela trop de patience et d'observation; celle de M. Horace Vernet, il faut trop d'esprit; celle de M. Delaroche, car M. Delaroche est sur un milieu tellement glissant, qu'il est difficile, en l'imitant, de ne pas rester en arrière de lui, ou de ne pas le dépasser, c'est-à-dire de s'arrêter à M. Coignet ou d'aller jusqu'à M. Delacroix. Il nous a semblé qu'en général le coloris, qui paraît avoir été la préoccupation principale des concurrens, se rapproche davantage de celui d'un grand homme, mort comme Géricault dans toute la force de son talent, du coloris de Léopold Robert. Une composition fort spirituelle est celle de M. Papety, qui a représenté Moïse immobile sur la colline, pendant que le peuple, femmes, enfans, vieillards, s'empressent en bas et se distribuent l'eau. Le Moïse manque de grandeur et ne ressort point assez; cette multitude de personnages ne donne non plus l'idée de tout un peuple qui, après avoir souffert la soif dans le désert, est tout à coup sauvé par un miracle. Le tableau de M. Guignet offre plusieurs imitations du Poussin, et ainsi soutenu par les souvenirs du maître, il peut réclamer, sinon le mérite de l'originalité, au moins celui de la simplicité et de la grandeur. Mais autant les personnages de M. Papety sont turbulens, autant ceux-ci sont calmes et composés : c'est tomber d'un excès dans l'autre. M. Roulin se fait remarquer par la pureté de son dessin et la sagesse de sa composition. Nous placerions ensuite M. Leloir, malgré son héroïne de théâtre qui se pâme sur la gauche, M. Brossard, M. Murat.

— Nous nous réjouissons de voir encourager le talent de nos jeunes artistes sur la recommandation de la faveur publique. M. Louis Boulanger, à qui son beau tableau du *Triomphe de Pétrarque* avait valu la médaille d'or à la dernière exposition, a été chargé par la liste civile de peindre pour le musée de Versailles la procession des états-généraux se rendant à la paroisse de Saint-Louis avant l'ouverture de l'assemblée. Ce grand travail, qui sera divisé en trois toiles, ne formera pas moins de soixante dix-neuf pieds de peinture en largeur, sur dix de hauteur.

Théâtre-Français. — *Léonie*, tragédie en cinq actes, et en vers, de M. Delrieu. — Nous avons, au sujet de cette tragédie, une querelle à faire au Théâtre-Français; et, quoique la scène se passe, au troisième acte, dans les forêts de la Germanie, ce n'est pas, certes, une querelle d'Allemand. Nous demanderons, en conséquence, au Théâtre-Français, ce que lui a fait M. Delrieu pour lui jouer le mauvais tour d'exhumer de ses cartons, de préférence aux tragédies de MM. Viennet et Fulchiron, la tragédie de M. Delrieu, lequel n'est point député et pas même académicien, ce qui est une honte pour l'Académie. M. Delrieu est l'auteur d'une assez estimable tragédie d'*Artaxerce*, et de plusieurs autres pièces de théâtre qui ont réussi dans leur temps. M. Delrieu est un homme honorable qui ne s'est point associé bruyamment aux préjugés littéraires de plusieurs de ses amis; rien donc ne peut faire comprendre ni excuser la conduite du Théâtre-Français à son égard. Pour nous, nous ne voyons qu'un moyen de justifier M. Jouslin de la Salle aux yeux du public. Depuis quelque temps, M. Jouslin de Lasalle est uniquement préoccupé de reprendre l'ancien répertoire : Boissy, Dancourt, et même Montfleury, ont été ressuscités; M. Jouslin de Lasalle aura pris *Léonie* pour l'ouvrage de quelque homonyme de M. Delrieu, qui florissait du temps de Danchet et de Campistron, pendant cette période qui sépare la mort de Racine de l'apparition de Voltaire. Seulement pourquoi avoir changé le titre de la pièce, pourquoi ne pas l'avoir donnée sous son vrai nom de *Pharamond?* Cette reprise, donc, du *Pharamond* de M. Delrieu, a obtenu un succès d'estime. C'est avec douleur que nous avons entendu quelques réclamations mal sonnantes s'élever contre un ouvrage fort purement écrit, fort court, avantage que n'ont point les énormes mélodrames modernes, et qui n'a que le tort de rappeler le dénouement d'*Alzire*.

— *Le Cadet de Cascogne* a pleinement réussi au Vaudeville. Etre cadet, et cadet de Gascogne, c'était trop de deux pour faire fortune.

—La poésie de nos jours en est aux regrets, aux provocations, aux gémissemens; le ciel est sombre, dit-elle, les temps sont durs, le sentier pavé de cailloux et d'épines; et elle s'enferme dans sa solitude et son immobilité. Nous ne savons si le siècle s'occupe beaucoup de la poésie, mais il est certain que la poésie s'occupe très peu du siècle. En vain chercherait-on dans tous les recueils de poésie, un cri sympathique, une idée générale, quelque chose ayant un but et une tradition : ce ne sont que rêveries et monologues. Or on ne rêve jamais si bien que lorsqu'on est seul, et nous nous étonnons que les poètes se plaignent de leur isolement. Il est profondément amer et douloureux pour tout homme qui porte en soi le culte de la pensée et l'amour du beau, de ne se heurter qu'à des angles aigus, à des promontoires stériles, que n'ont jamais baignés les grandes eaux de la mer, et sur lesquels il ne croit pas un fruit pour désaltérer le voyageur. Si la tentative de M. de Lamartine a été accueillie avec une faveur aussi marquée, c'est qu'indépendamment de l'incontestable talent du poète, il y avait là un premier pas dans une voie nouvelle plus large

et plus haute. *Jocelyn* était un appel fait aux bons sentimens de la nature humaine, au côté naïf, simple, usuel, pratique, de la vie. Il faut que cette vérité entre bon gré mal gré dans tous les cerveaux, qu'il n'y a point d'art, point de poésie en dehors des conditions sociales où nous vivons; la question de forme est résolue, il est temps de mettre à l'ordre du jour, la question de principe : quand Balzac et Malherbe eurent donné l'instrument, le XVIIe siècle vint, qui s'en servit et se mit à l'œuvre.

A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que nous prétendions substituer l'esprit de parti à l'individualisme. Sans doute c'est déjà un progrès, c'est avoir fait la moitié du chemin, mais ce n'est point être arrivé au sommet; c'est avoir encore un pied embarrassé dans l'argile mondaine. L'air que l'on respire à cette demi-élévation, se ressent encore par momens des miasmes terrestres. Un peu de courage, ô poète! et là haut, sur la cime, tu te remueras à ton aise dans une atmosphère de sérénité; le dernier voile qui te dérobait les divins exemplaires tombera, et tu pourras admirer à ton aise la merveilleuse pureté et les grandes lignes de ces figures divines qui s'appellent l'Amour, le Dévouement, l'Épouse, la Mère, et auxquelles Shakspeare a donné pour noms de baptême, Juliette, Cordélie, Desdémona.

M. Turquety, auteur de *Poésies catholiques*, est de ceux qui se sont contentés de cette demi-lumière, et qui ont fait halte avant d'arriver au but. Nous le louerons donc, d'une part, d'avoir rompu avec cet égoïsme monotone qui soupire éternellement sur une lyre banale; mais nous le blâmerons d'avoir façonné le crucifix en épée, d'avoir emprunté au donjon féodal des armes rouillées et qui ne peuvent plus être d'aucun usage. Il ne suffit pas de dire : Mon père était un homme puissant et fort, respectez-moi, car je suis son fils; il faut d'abord prouver que l'on est également fort et puissant; or on ne peut l'être qu'à des conditions différentes, en se soumettant aux progrès du temps. En vérité, les chances sont par trop en notre faveur, quand nous marchons le pistolet au poing contre un chevalier du moyen-âge; si longue que soit son épée, elle n'atteint pas à quarante pas; si épaisse que soit son armure, elle ne résiste pas à une balle de plomb. Nous avons donc quelque regret de voir M. Turquety si mal protégé contre nos attaques. Il y a deux cents ans que Montaigne écrivait (nous demandons pardon de citer Montaigne à M. Turquety): « Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense s'il ne l'est parfaitement; les moyens d'assaillir, je dis sans batterie et sans armée, et de surprendre nos maisons, croissent tous les jours au-dessus des moyens de se garder; les esprits s'aiguisent généralement de ce costé-là, l'invasion touche touts, la deffense non, que les riches. » Depuis Montaigne, les esprits n'ont cessé de *s'aiguiser* du côté de l'invasion, et j'ai bien peur que M. Turquety n'ait fait un contre-sens, lorsqu'il a traduit d'après un vieux manuscrit latin enfoui dans je ne sais quel monastère de Bretagne: « Donc il ne s'agit plus aujourd'hui de l'art religieux; il s'agit uniquement de l'art catholique. La vérité est une, il faut l'accepter toute ou la répudier toute. » C'est avec des formules aussi acerbes, aussi tranchées, que l'on compromet et que l'on gâte les meilleures causes; ces apparences de force

ne recouvrent que de la faiblesse. Oui, il y a aujourd'hui dans les esprits un remarquable mouvement vers toutes les idées religieuses; les uns y arrivent par l'art, les autres par l'histoire, quelques-uns par la science, comme Ampère et Cuvier. Mais ce mouvement ne se restreint à aucune forme; c'est le produit du rationalisme moderne cherchant sa sanction dans l'ordre religieux. Assurément, nous n'attachons pas une grande valeur de réforme au protestantisme; nous ne pensons pas qu'il ait produit rien de bien grand ni de bien nouveau; mais nous montrer Luther emporté par le diable et brûlant dans l'enfer, c'est quelque chose qui répugne au bon sens, et je dirai plus, qui donne un démenti à la Providence; car, sans la permission de la Providence, comment comprendre l'œuvre de Luther? Les grands phénomènes historiques ne relèvent-ils pas immédiatement de Dieu? Le diable pouvait dire à Luther : Je m'empare de ton ame parce que tu as été orgueilleux, cruel, débauché; mais s'il lui avait dit : Viens à moi parce que tu es Luther, le père de la réforme en Europe, Luther aurait pu lui répondre : Je n'ai été qu'un instrument entre les mains d'une puissance supérieure à la tienne.

La forme de M. Turquety a quelque mouvement; il se sert peu de la strophe ailée, et de l'alexandrin à rimes plates; il mêle quelquefois avec bonheur tous les rhythmes, toutes les mesures. Mais il en résulte souvent aussi des expressions prosaïques, des répétitions de mots qui manquent leur effet. Ses rimes, généralement bonnes, sont par momens bizarres et affectées; nous ne croyons pas à la possibilité d'employer en poésie des mots tels que *confessional*, par exemple. Nous citerons, parmi les pièces les plus remarquables de ce recueil, *la Course de la Mort*, *la Chute de Satan* et *le Déluge*, où le poète nous montre *le soleil effrayé remontant brusquement de nuage en nuage, comme un guerrier vaincu que l'on force à la fuite*. Dans *la Course de la Mort*, je trouve une strophe fort belle, et qui peut donner un échantillon du style tout à la fois inspiré, prosaïque et affecté, de M. Turquety.

Étoiles qui flottez là-haut, dans cette voûte,
Étoiles dont je suis l'invariable essor,
Vous qui semblez aussi détourner vos yeux d'or,
Vous qui me méprisez sans doute;
Etoiles, prenez garde. Oh! j'apprendrai la route
De la sphère infinie où vous régnez encor.
Oh! quand pourrai-je sur leur trace
Me jeter hardiment par des sentiers pareils;
Quand pourrrai-je à la fin poser mon doigt de glace
Sur le dernier rayon du dernier des soleils.

Après un émule de M. de Lamartine, car les poésies catholiques de M. Turquety ne sont rien moins qu'une critique détournée du christianisme de *Jocelyn*, voyons un de ses amis, M. Léon Bruys d'Ouilly, qui a placé son roman en vers, *Thérèse*, sous le patronage du grand poète. *Thérèse* est un recueil de chants élégiaques écrits avec un remarquable sentiment de la mélodie. L'Ulysse de cette nouvelle Odyssée va en Italie, Niobée des nations, patrie des tombeaux, cette terre qui a eu toutes les grandeurs et toutes les infortunes, et qui a nourri le monde autant avec

son sang qu'avec son lait; et en Italie le poète laisse échapper à l'aspect de Venise des larmes de compassion. Il y a en effet quelque similitude entre l'amant de Thérèse et cette fiancée de l'Adriatique :

Je vis dans le passé, toi tu vis dans l'histoire;
Ton bonheur et le mien ne sont qu'un souvenir.

On ne peut reprocher à ce gracieux poème qu'un peu de monotonie et de banalité; c'est encore là une de ces demi-tentatives pour sortir de la contemplation stérile du moi et pénétrer dans un monde plus idéal, plus naïf, plus compâtissant.

— *Pierre Gringoire*, vers publiés par M. Paul Delasalle! Ces vers sont sombres et amers; pouvait-on en attendre d'autres du pauvre Gringoire, si malheureux dans ses amours, si malheureux au théâtre? Mais aussi pourquoi Gringoire se condamne-t-il à de froides allégories, car c'est encore de l'allégorie qu'il fait après sa mort, et M. Delasalle est un homme de trop d'esprit et de trop de chaleur pour ne pas convenir que l'allégorie manque souvent son but.

— *Les Primevères* de M. Edouard l'Hôte n'ont point été flétries, comme les vers du pauvre Gringoire, par le vent de l'adversité et de la misère, et elles fleurissent modestement avec toute la senteur de la première jeunesse. Mais après le printemps vient l'été, après les fleurs les fruits; nous attendons M. Edouard l'Hôte à quelque chose de plus sérieux.

— M. Victor Leroux, dans *les Voix du siècle*, a fait preuve d'audace et de courage. Il s'en prend à son siècle, soit; mais encore faut-il, quand on est l'écho du siècle, avoir la voix forte et sonore, et le souffle exhalé de la poitrine du poète se perd dans la trompette éclatante qu'il a voulu emboucher. Il y a cependant dans ces vers, qui trahissent tant d'inexpérience, un louable sentiment d'indépendance.

— *L'Auberge des trois pins*, par MM. Roger de Beauvoir et Alphonse Royer. — Nous éprouvons presque de l'embarras à recommander au public ces curieux chapitres qui ont déjà paru dans cette *Revue*. Fruit du voyage en Belgique de MM. Roger de Beauvoir et Royer, ce livre résume la société belge sous sa face actuelle. Le comte de Banières est un type excellent de cette vie aventurière et fardée que certains étrangers promènent à Bruxelles. La préface ou plutôt l'enseigne de ce livre est à elle seule un petit roman plein de style et d'intérêt.

— Un livre dont l'idée est tout à la fois heureuse et originale, à l'exécution duquel on a apporté tout le soin et le bon goût désirables, *le Dodecaton* ou *le Livre des Douze*, vient de paraître (1). C'est la première fois, peut-être, que des noms aussi connus, des talens aussi divers se seront vus de si près et en si bonne fortune. M. Mérimée s'y fait présenter par *Don Juan*, M. Loève-Veimars a écrit *Belphégor*, M. Alfred de Vigny, un charmant proverbe, et Georges Sand, *le Dieu inconnu*. MM. Alfred de Musset, A. Dumas, Stendhal, Léon Gozlan, Janin, Emile Souvestre, s'y sont donné rendez-vous. C'est un livre qui se produit sous des noms d'heureux augure.

(1) Chez Victor Magin, 2 vol. in-8°.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-TROISIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Une Tournée en Flandres, par M. Félix Pyat. 5
Une Mission à Tunis. — Dernier article, par M. J.-L. Lugan. . 31
Le Palais des Beaux-Arts, par M. V. Schœlcher. 43
Une Visite à l'Escurial, par Lord Feeling. 56
Bulletin.. 65
Alfieri, par Mme A. Dupin. 73
Une Nuit en Diligence. — Extrait des Mémoires du Diable, par M. Frédéric Soulié. 100
Voyages. — Subiaco, par M. de Magnoncourt. 119
Féerie Franc-Comtoise, par M. X. Marmier. 128
Bulletin. 139
Sur un Monument de l'île de Gâvr' Innis, dans le Morbihan, par M. P. Mérimée. 145
Mme Éliza Guizot, par Mme Tastu. 154
Une Folie de jeunesse, par M. le comte Albert de Circourt. . 167
Les Influences. — Le Notaire de Chantilly, de M. Léon Gozlan, par M. C. Feuillide.. 188
Au Poète, par M. Jules de Saint-Félix. 200
Bulletin. 202
Les Femmes de Lima, par Mme Flora Tristan. 209
Études historiques. — La Commune, second article, par M. A. Granier de Cassagnac. 217
Théobald, par M. H. Arnaud. 248
Revue du Monde Musical. — *La Fille du Danube*, par M. Castil-Blaze. 275
Bulletin. 281

ERRATA DU TRENTE-TROISIÈME VOLUME.

Page 33, ligne 32, au lieu de: toute la puissance de *la bonté* d'une femme, lisez: *la beauté*.

34, 16, au lieu de: il y avait un endroit impénétrable aux rayons du soleil, où *le monde* venait souvent se baigner, lisez: où *Amonda* venait souvent, etc.

REVUE
DE PARIS.

XXXIV.

IMPRIMERIE DE H FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

UNE

EXCURSION A GOA.

Dans le mois de novembre 1835, je me trouvais à la côte Malabare : j'avais le dessein de me rendre à Bombay, et me sentant peu de goût pour les traversées de mer, qui, outre l'incertitude attachée souvent à leur durée, ont encore l'inconvénient de ne permettre d'apercevoir les côtes qu'à l'aide d'un télescope, j'avais préféré la voie de terre. Un des points curieux de ces contrées, que les bruits répandus à cette époque dans le sud de l'Inde entouraient d'un intérêt plus vif encore, c'était Goa. J'en avais entendu parler quelquefois pendant mon séjour à Pondichéry : les droits de don Pèdre et de don Miguel étaient venus, disait-on, y chercher un dernier champ de bataille. On y faisait manœuvrer sur la carte des armées au petit pied; on leur donnait même encore les costumes de ces premiers conquérans des mers, dont la race abâtardie se retrouve presque partout sous le nom de *Ropas*, et la galanterie portugaise y rappelait, disait-on aussi, les beaux jours de la cour brillante de Goa, cette perle de l'Inde.

Je remontai la côte Malabare, et, en me rapprochant de plus en plus de ce petit royaume, je fus étonné de l'absence absolue de toutes nouvelles positives. D'après l'opinion générale, toutes relations avaient depuis long-temps cessé avec la côte et les pays anglais environnans; chacun répétait des bruits de pillages, de massacres et de proscriptions : le voyageur devait éviter de passer dans des lieux où il ne pouvait réclamer aucune assistance d'autorités non-constituées, et variant selon les hasards journaliers des guerres civiles qui s'étaient, pour ainsi dire, acclimatées dans ces contrées. Après avoir vainement pris langue à Tellichery,

à Cannanore, je m'étais fais donner une lettre de recommandation pour un personnage qualifié d'ancien (*late*) secrétaire du gouvernement, et j'en étais à redouter presque les effets de ce genre d'introduction, qui pouvait me jeter dans les embarras des suspects, tant la roue de la politique tourne vite dans ce pays.

Ayant fait une dernière halte de quelques heures à Mangalone, où j'avais été reçu avec la plus cordiale et en même temps la plus haute hospitalité par les autorités anglaises, j'avais enfin, aidé des conseils de mes nobles hôtes, arrêté mon plan de campagne. — Le collecteur, M. Cotton, voulut bien faire partir devant moi un de ses péons chargé de m'annoncer au gouvernement problématique de Goa, quel qu'il fût, et de demander l'autorisation de traverser le territoire portugais, insistant pour que je ne fusse inquiété par aucune mesure vexatoire de police locale. Ce qui devait naturellement m'imposer plus de réserve et de circonspection, c'était la crainte que mes lettres ne fussent ouvertes. Porteur de plusieurs dépêches pour mon gouvernement, et honoré de lettres de recommandation pour les autorités anglaises des villes que je devais encore traverser avant d'arriver à Bombay, je ne pouvais consentir à soumettre mes papiers à aucun contrôle.

Sedashagur était le point extrême de la frontière. Je m'y rendis, et là, sans attendre les réponses peut-être indécises d'autorités en conflit, je louai une barque indienne, ce qui me laissait la faculté de me diriger vers l'endroit de la côte qui me conviendrait le mieux. Un trajet de mer d'une soixantaine de milles m'amena, au bout de vingt heures, à l'entrée de la rivière de Goa.

La perspective admirable qui s'ouvrit alors devant moi me fit éprouver une émotion que je ne connaissais pas encore. J'ai parcouru environ douze cents milles du territoire indien; j'ai rencontré assez souvent des sites délicieux, surtout sur cette côte Malabare; mais ici il y avait, dans le tableau qui se déroulait presque magiquement sous mes yeux, quelque chose de tout-à-fait à part, et je demeurai étonné de la sublime étrangeté de la scène. Sur les hauteurs qui dominent de chaque côté la rivière, dans les îles, des forts, des couvens, toute l'architecture portugaise du XVIe siècle; ces murs larges et élevés qui ont eu leurs jours de puissance et de fière et inquiète domination, témoins muets aujourd'hui d'une décadence rapide, semblaient cependant encore, sous un soleil brûlant, étendre avec orgueil de grandes ombres dorées sur un sol indien, foulé jadis avec tant d'éclat par la première conquête européenne apparue en Asie.

Après une halte de quelques momens à la hauteur du fort d'Aguada,

les inspecteurs me permirent de continuer ma route; et mon *pattemar* (barque du pays), avec ses deux voiles enflées, passa sous les forts placés à distance sur la rive droite, comme devant les édifices et les couvens situés sur la rive gauche. Je mouillai le soir près du quai, et mes craintes, déjà bien affaiblies par les distractions du paysage, s'évanouirent complétement. Peu d'instans après avoir fait prévenir de mon arrivée, je reçus à mon bord un aide-de-camp du gouvernement, et, pour toute espèce d'enquête, une invitation à un bal brillant que l'on donnait le soir même en l'honneur du passage de l'évêque de Calcutta. Je trouvai à Goa des gens bons, serviables, et empressés d'accueillir un étranger avec toute sorte d'égards. Je fis mes visites aux autorités; elles n'étaient alors que provisoires; et au lieu de ces massacres, de ces querelles sanglantes dont on m'avait tant parlé, j'appris que la petite révolution portugo-indienne s'était opérée presqu'à l'amiable.

Don Pèdre, voulant renverser l'ancien état de choses établi dans cette partie éloignée de ses royaumes, avait, à l'époque de la restauration de sa puissance à Lisbonne, supprimé la vice-royauté de Goa. Quelques députés de la colonie s'étaient rendus vers ce temps en Portugal. — L'un d'eux, médecin obscur et Indien du plus beau noir, eut le bonheur de plaire à l'empereur, qui lui dit : « Retourne chez toi, tu seras préfet; et pour diviser les pouvoirs, pour remplacer cette vice-royauté que je supprime, tu agiras comme gouverneur civil, et je t'adjoins un gouverneur militaire : travaillez de concert au bonheur de mes sujets. »

Le nouvel ordre de choses débarqua à la côte Malabare, en février 1834. Les Européens de naissance ou d'origine furent vivement émus de cette suprématie accordée pour la première fois au sang noir sur l'aristocratie blanche. Cependant il faut dire que, comme les Indiens furent jadis forcés dans cette colonie d'embrasser le christianisme, et de se mêler avec la population conquérante, les influences de caste et les préjugés de naissance n'ont pas là la même valeur que dans toutes les autres parties de la vaste presqu'île. Le préfet ne sut ni comprendre sa position, ni justifier son élévation par des mesures sages et utiles au pays. — Des révoltes se déclarèrent dans la province fertile de Bardes, à l'extrémité nord de ses états; une sédition militaire assez grave eut lieu à Tiracole à l'occasion de la paie, et une soixantaine de morts restèrent sur la place. Alors l'émotion se propagea dans les sept provinces de la colonie : de là, quelques assassinats, quelques proscriptions. Goa mit sur pied sa force armée, montant à cinq ou six mille hommes. L'ordre finit par se rétablir, une transaction eut lieu, mais à la condition expresse que le nouveau préfet irait s'embarquer au bas de la rivière, et quitterait des lieux où sa

royauté à courte échéance avait enflammé toutes les passions. Depuis cette époque, il est réfugié à Daman, méditant parfois, dit-on, de reconquérir avec une flotte digne du temps des Albuquerques son pouvoir légitime, et de donner à la presqu'île le merveilleux spectacle d'une restauration noire. Quant aux autorités provisoires, étonnées elles-mêmes de leur grand coup d'état, elles en ont référé à la reine dona Maria. En attendant sa réponse, un gouvernement nul et sans force, où l'administration militaire, civile et judiciaire repose en des mains indépendantes les unes des autres et sans responsabilité, suffit néanmoins pour maintenir dans une inaction inoffensive qui ressemble à l'ordre, les trois cent cinquante mille sujets environ de ces *estados portuguezes*.

Pangim, le siége actuel du gouvernement, ville nommée à tort le *Nouveau Goa* par quelques étrangers, n'offre aucun édifice remarquable. Cependant ses quais sont beaux, ses places grandes : l'ensemble en plaît; le boulevart derrière la ville, adossé à la montagne, l'esplanade, sont de charmantes promenades d'où l'on découvre la pointe de l'île, les forts à l'entrée de la rivière et les vaisseaux en pleine mer, qui passent en dédaignant l'ancienne reine de ces parages pour remonter maintenant la côte jusqu'à Bombay.

Le vieux et véritable Goa, situé à cinq ou six milles sur la rivière au-dessus de Pangim, n'est plus qu'un désert. Ses eaux, n'étant plus contenues par la main des hommes, ont envahi une grande partie des territoires environnans; toutes les îles, entre lesquelles elles circulaient autrefois claires et courantes, ne reçoivent plus de culture, et sont devenues des marais dont les miasmes fiévreux répandent la mortalité. Cette influence meurtrière, qui a chassé les habitans de Goa, s'étend déjà à Pangim où les pauvres populations, fuyant devant l'invasion marécageuse au lieu de la combattre, et descendant de la rivière vers la mer, étaient venues chercher un climat moins malsain et un sol moins homicide.

Au commencement du XVIIe siècle, d'après les registres des divers paroisses, Goa pouvait renfermer cent cinquante mille communians auxquels il faudrait ajouter en étrangers, banians (marchands du pays) et autres Hindous, cinquante mille personnes au moins; ce qui ferait approximativement une population de deux cent mille ames, sans comprendre les faubourgs, alors fort considérables et très peuplés. Et maintenant l'île tout entière, appelée Rissuarie, ne renferme pas quatorze mille habitans. Son port, qui recevait les flottes du Portugal aux nombreux vaisseaux, et qui vit réunie sous le pavillon de Lisbonne l'escadre d'un des rajahs puissans de la côte, le rajah d'Honawr, est abandonné.

Toute l'agriculture se réduit à la culture du riz, mais en quantité tout

au plus suffisante pour nourrir une population décimée. Le cocotier abonde et il est très beau dans le pays; il forme l'*article* principal d'exportation, effectuée au moyen de pattemars qui font le cabotage et vont à Bombay. La colonie fait encore un peu de sel, produit quelques fruits excellens, tels que mangues, bananes, pamplemousses.

On y fait aussi, comme dans toute l'Inde, du toddy, espèce de boisson fermentée, provenant du palmier.

Le mouton n'y est pas délicat, mais la volaille y est fort commune et presque pour rien; le bœuf est rare, et il est difficile de s'en procurer, parce que ce n'est pas une nourriture en usage.

Le principal impôt est celui du tabac, dont on fait une grande consommation.

Du reste, point de commerce, point de fortune considérable; les familles réputées aisées peuvent avoir de cinq à six cents roupies de revenus (la roupie vaut un peu moins de 50 sous.) Dans les classes pauvres, une, deux, au plus trois roupies par mois sont le salaire des ouvriers et des serviteurs. Aussi beaucoup de gens de la colonie vont-ils chercher fortune ailleurs; ils émigrent ordinairement à Bombay et trouvent à se placer comme tailleurs, cuisiniers, teneurs de tavernes.

Pendant ma résidence de quelques jours à Pangim, j'avais loué une maison toute entière qui ne me coûtait de loyer qu'une roupie par jour. La volaille me revenait à trois tangs (douze sous); la douzaine d'œufs à deux sous; le riz, mesure suffisante pour plusieurs repas, huit sous; le pain quatre sous, le beurre au même prix; le bois de cuisine deux sous, le lait idem, l'huile de coco seize sous; tout cela pour la fourniture de plusieurs jours; et encore ces prix, laissés à la discrétion d'un daubachi (mon interprète et serviteur indien), étaient-ils nécessairement fort *exagérés*.

Lorsqu'on fait une visite au vieux Goa, on est obligé de chercher ses anciens monumens au milieu de ruines recouvertes de ronces et parmi des massifs de cocotiers, énergiques enfans de la nature, qui leur disputent ce terrain usurpé par l'homme. On débarque sur le quai, dit du Vice-Roi; une esplanade, plantée d'arbres assez beaux, existe encore. Près de là, sur la droite, se trouve l'arsenal, où quelques tristes débris de barques indiennes sont les seuls souvenirs de nos premiers navigateurs. Plus de port! plus l'ombre d'un navire! le temps a tout détruit et la nature a confirmé cet arrêt de mort. La rivière, répandue en de vastes marais, refuse, dans sa honte, le passage aux vaisseaux qui ne peuvent naviguer sur ses ondes flétries. Si, à de long intervalles, un petit bâtiment de guerre veut forcer la passe et remonter seulement jusqu'à

Pangim, il est forcé de désarmer à l'embouchure et de déposer son artillerie au fort d'Aguada, près de la mer.

Des monceaux de décombres, quelques blocs d'une grosse pierre de taille jaunie au soleil, une porte d'entrée, arrondie en voûte, et sous laquelle on aperçoit, en passant, une statue assez informe de Gama, voilà tout ce qui rappelle maintenant, sur les ruines de tant de palais, la gloire et la splendeur des premiers vice-rois. L'intrépide Albuquerque, deux fois conquérant de Goa, et, qui, en jetant les fondemens de cette belle colonie, trouvait encore le temps de prendre possession de Malacca au nom du Portugal, ou d'aller explorer le détroit d'Ormutz, revint finir sa vie dans la disgrace, ici même où il s'était illustré; noble victime des caprices et de l'envie d'une cour lointaine. Ici, encore, vécurent et le célèbre Vasco de Gama et son illustre fils Étienne, héros de cette aventureuse expédition dans la mer Rouge et de ce pélerinage au mont Sinaï, à la châsse de sainte Catherine, la patronne de Goa. Que de hautes et hardies pensées conçues et exécutées dans ces lieux où règnent aujourd'hui deux taciturnes souveraines, la solitude et la mort!

Plus loin, ce sont les ruines du sénat, de l'hôpital, du palais de l'archevêché, réunies autour d'une assez belle place : un des côtés en est surtout remarquable; les fondations bouleversées et les fentes profondes qui les sillonnent, indiquent quelque évènement extraordinaire, quelque secousse violente; on dirait qu'un tremblement de terre a passé par là. C'est qu'il faut venir jusqu'en ces pays lointains saisir les dernières traces de l'inquisition. Ce fut en 1812, à l'instigation du cabinet de Londres, et à l'époque où les Anglais avaient établi garnison dans les états de Goa, que la cour de Rio-Janeiro permit la suppression du sombre tribunal. Ce bâtiment, malgré sa pesante masse, fut en un instant détruit; on avait jeté ces blocs de granit sur la pensée humaine, en se redressant elle les renversa. Des serpens et d'autres reptiles se disputent seuls aujourd'hui l'intérieur de ces hideux souterrains.

Les nombreux couvens qui furent élevés dans la cité sont encore debout dans leurs magnificences. C'est Saint-Gaétan, de l'ordre des théatins qui vinrent d'Italie au XVIIe siècle, et qui ont imité dans leur église la coupole de Saint-Pierre au Vatican; c'est le couvent des franciscains qui entretenaient des relations religieuses et scientifiques avec Daman, Din et Macao, Bon Jésus, où est la châsse de saint François-Xavier, le fondateur de l'ordre des jésuites dans l'Inde, en l'an 1543. Il avait accompagné le gouverneur-général Martin de Souza à Goa, avait fait des voyages aux Moluques, et après être venu assister dans ses derniers momens le respectable vice-roi Jean de Castro, était retourné finir lui-même sa vie et sa mission

près de Canten, dans l'île de Sancie. Son corps, ramené d'abord à Malacca, fut transporté à Goa et confié aux jésuites qui le déposèrent dans la belle châsse que l'on voit encore ; elle est placée dans une chapelle sur un monument en marbre noir d'Italie. Les bas-reliefs sont très bien exécutés et représentent les actions principales du saint ; sa statue existe aussi, elle est en argent massif. — Enfin, parmi ces innombrables couvens qui rivalisent de grandeur et de hardiesse d'architecture, domine, sur la montagne du Rosaire, l'immense collége des Augustins. Peu de villes en Europe peuvent s'enorgueillir d'un édifice aussi remarquable; les cloîtres, les longues et larges galeries, les cours intérieures et l'église ornée de onze autels, sont d'un grandiose admirable. Nulle part ailleurs, on ne rencontrerait rien de comparable aux traces du culte extérieur rendu autrefois ici à cette religion chrétienne qui, imposée par de fiers conquérans à des populations vaincues, sentait le besoin de s'entourer de tout ce qui pouvait agir sur l'imagination, et de frapper des esprits orientaux par la pompe de ses cérémonies et la magnificence de ses basiliques.

Ainsi donc, parmi tant de grandeurs passagères, au milieu de ces décombres que le pied heurte à chaque pas, de ces restes du pavé des rues, de ces bois de cocotiers qui ont remplacé les massifs des maisons, et dans cette enceinte d'une ville silencieuse et abandonnée depuis longtemps, s'élèvent seules encore, comme des oasis, les vivantes traditions de l'omnipotence de la religion chrétienne au moyen-âge. Elles se maintenaient jusqu'à présent dans ce désert triste et morne par les soins des derniers habitans, à la robe noire ou blanche, dignes gardiens des ruines de ces grandeurs humaines dont ils prêchent le néant. Mais, lors de mon passage, depuis huit mois, un ordre cruel, inspiré à Lisbonne par le zèle peu raisonné de l'esprit démocratique (car la philosophie a aussi son fanatisme), un ordre transmis au gouvernement de Goa, a fait expulser de chaque couvent une cinquantaine de malheureux qui s'y recrutaient encore et empêchaient les murs de tomber. Aujourd'hui moines et religieuses, presque tous Indiens, sont allés de nouveau se confondre avec leur race pauvre, misérable et fainéante. — Dans un petit nombre d'années, lorsque ces vastes bâtimens, dévorés déjà, et avec une effroyable rapidité, par le salpêtre, n'étant plus entretenus par la main de l'homme qui luttait constamment contre l'action corrosive des élémens, se seront écroulés, de Goa il ne restera plus que le souvenir, et ces lieux sur lesquels s'acharne le génie de la destruction, exhalant, au milieu de ronces et de broussailles épaisses, des miasmes homicides, ne seront plus connus que par le soin de l'Indien à les éviter.

F. DE M. S.

L'INTRIGUE

DANS LA CUISINE,

OU

CE QUI VIENT DE LA FLUTE RETOURNE AU TAMBOUR.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

J'ai dit, dans la préface d'une de mes éditions, que lorsqu'on aimait à jouer des proverbes, il fallait en faire; cela était vrai, surtout à l'époque où ce goût me prit. Je donnais une fête à une jolie maison de campagne près de Paris. Parmi les invités se trouvaient des hommes célèbres par leur réputation littéraire; je ne citerai que Geoffroy, parce qu'il est mort; les autres vivent encore, Dieu merci! et je n'ajouterais rien à leur réputation en les nommant. Ma vanité était excitée, ce qui n'est pas rare quand on est jeune; je fis la petite pièce qu'on va lire. Pourquoi ne l'ai-je pas fait imprimer plus tôt? C'est qu'il m'était venu des délicatesses que j'avais adoptées sans les comprendre; il y avait apparemment de cela dans l'air qu'on respirait alors. J'aurais pu me rappeler cependant qu'elle avait été jouée, et plusieurs fois, devant des femmes d'une bonne réputation, parmi lesquelles je puis compter ma mère, et que mon but principal était de faire justice de toutes les filles-mères qu'on produisait alors sur la scène. Le théâtre du Vaudeville en a fait la nomenclature dans un couplet que voici :

Sur chaque théâtre on fait un enfant.
La jeune Lisbeth a fait un enfant.
La folle à Palmer a fait un enfant;
  Alix en donna la méthode.
Dans *Anacréon* on fait un enfant.
La belle Laurence a fait un enfant

Qui veut, à son tour, lui faire un enfant:
Voilà la morale à la mode (1).

Le fond de ces pièces était présenté du côté sentimental, par conséquent niais; je pris le fond du côté vrai, par conséquent comique, en mettant l'intrigue dans la cuisine, et en faisant précéder le proverbe d'un prologue sur les mélodrames du temps.

N'ayant pas fait imprimer cette pièce dans les deux premiers volumes que j'ai publiés, ne trouvant plus à la placer convenablement dans les volumes qui ont suivi, je me décidai à ne la faire paraître qu'après l'édition complète de mes proverbes, et en dehors de cette édition.

Le prologue m'a servi plusieurs fois en le modifiant selon les circonstances, parce qu'il m'offrait la facilité d'y placer des personnages d'après le talent qui les distinguait. Ainsi, à Hambourg, deux femmes, dans la position la plus élevée, se présentaient comme actrices au Général qui jouait le directeur du théâtre, se disputant des rôles dans la pièce de Roxelane. L'une, née en Pologne, exécutait, avec une rare perfection, les danses de son pays; l'autre chantait à ravir. Pour les juger, le directeur faisait danser la première et chanter la seconde, ce qui n'empêchait pas Mlle Larmoyant de venir à son tour.

En écrivant l'*Intrigue dans la cuisine*, je n'avais pas pensé à la difficulté de trouver dans ma société une femme d'un talent assez exercé pour jouer le rôle principal. Je m'adressai à Mlle Rose Dupuis, si décente dans toutes ses habitudes, si séduisante par son organe, et si jolie. Elle accepta, et je lui dus incontestablement un succès qui passa mes espérances. Les applaudissemens qu'elle reçut, lorsqu'elle réclama l'indulgence d'un auditoire qui avait le droit d'être difficile, ne me laissèrent aucun doute à cet égard.

(1) *Lisbeth* et *le Major Palmer*, à l'Opéra-Comique.
Alix de Beaucaire, au Grand-Opéra.
Anacréon chez Polycrate, id.
Laurence, de M. Légouvé, à la Comédie-Française.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.

LE DIRECTEUR d'un théâtre. — FLORICOUR, comédien. — Mademoiselle LARMOYANT, comédienne.

(La scène se passe en province chez le Directeur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR, FLORICOUR.

LE DIRECTEUR.

Vous allez me taxer d'enfantillage, mon cher Floricour; mais je vous avoue que ce n'est pas sans crainte que je vois avancer le moment de la représentation de cette pièce. Je sais bien que c'est l'auteur qui est responsable des choses que l'on y trouvera à redire; que nous avons affaire à un public rempli d'indulgence; que notre parterre n'est pas composé, comme celui de la capitale, d'écoliers turbulens et de juges impitoyables; malgré cela, je tremble.

FLORICOUR.

Parce que vous aimez à trembler; c'est votre nature; il y a beaucoup de gens comme cela. Mais moi qui suis ami de l'auteur, et qui, par conséquent, devrais trembler bien davantage, je n'ai pas la moindre inquiétude. Si l'on se pique ici, comme c'est l'ordinaire des villes de province, d'imiter le ton et les airs de la capitale, je vous assure qu'on applaudira cette pièce, parce qu'elle est tout-à-fait dans le goût du jour.

LE DIRECTEUR.

Je ne croirai jamais qu'on souffre des filles-mères sur les théâtres de Paris.

FLORICOUR.

Je vous dis qu'on ne veut plus que cela. C'est une rage.

LE DIRECTEUR.

Vous vous moquez de moi, j'en suis sûr; et vous vous entendez avec l'auteur pour me persuader que sa pièce ne révoltera pas. Je n'ai jamais été à Paris, il est vrai; mais si les pièces dont vous me parlez existaient réellement, que diable! mes correspondans m'en auraient au moins envoyé quelques-unes; il ne m'en est pas encore tombé entre les mains.

FLORICOUR.

Cela n'est pas surprenant. Ces sortes d'ouvrages sont d'une complexion si frêle, qu'on doit craindre de les faire voyager.

LE DIRECTEUR.

Quoique directeur de spectacle, j'ai toujours préféré les pièces morales à celles qui font de l'argent; aussi ne suis-je guère avancé; mais j'ai la réputation d'un honnête homme et vous allez peut-être me la faire perdre. Que je me repens de ma faiblesse!... (On entend du bruit.) D'où vient donc ce bruit?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE LARMOYANT.

FLORICOUR.

Je ne me trompe pas; c'est mademoiselle Larmoyant. Quelle divinité vous envoie vers nous?

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Le diable.

FLORICOUR.

En vérité.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Je ne suis pas fâchée, Floricour, de vous trouver ici pour vous faire juge de ce qui m'arrive. L'envie, qui s'attache toujours au mérite, avait fait pour moi un véritable enfer de l'Ambigu-Comique où je jouais, comme vous savez, à la grande satisfaction de tout Paris. Outrés de ma supériorité, mes camarades, hommes et femmes, se sont entendus pour me donner tous les déboires possibles. Je suis assez aguerrie, Dieu merci! et j'aurais fait tête à l'orage, sans un maudit Laffairé qui recrutait des sujets pour je ne sais quel directeur de cet endroit. Le désir de me venger d'imbéciles que ma retraite allait réduire à la paille, m'engagea à prêter l'oreille aux propositions de ce Laffairé, et sur sa parole, j'eus la simplicité de me mettre en route. Mais ne voilà-t-il pas qu'en arrivant ici, j'apprends que mon apoco de directeur a complété sa troupe, et que je deviens inutile. Vous me connaissez, Floricour; vous savez combien je suis douce, combien je suis bonne, comme on fait de moi tout ce qu'on veut pour peu qu'on sache s'y prendre; mais mettez-vous à ma place. N'ai-je pas raison d'être furieuse? Aussi je ne me possède pas. Vous qui me paraissez en pied dans ce misérable taudis, rendez-moi donc le service de me dire où je trouverai ce traître de directeur afin que je puisse au moins me satisfaire. Il faut que je voie ce directeur. Où est-il?

LE DIRECTEUR, avec le plus grand sang-froid.

Ici, mademoiselle; et c'est moi.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Ah! c'est vous, monsieur?

LE DIRECTEUR.

Moi-même, mademoiselle.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Vous m'avez entendue? Je m'efforcerai d'être calme. Je suis calme. Que me répondrez-vous? Là, voyons, que me répondrez-vous?

LE DIRECTEUR.

Vous me faites plus coupable que je ne le suis. M. Laffairé est une tête légère qui ne m'a rien fait dire, et comme mon théâtre ouvrait aujourd'hui pour la première fois de la saison, j'ai dû prendre mes précautions. Au surplus, mademoiselle, j'entends trop bien mes intérêts pour ne pas profiter de votre bonne volonté. Mais faites-moi la grace de m'apprendre quel est votre emploi?

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Les princesses vindicatives, les femmes coupables et les filles-mères.

LE DIRECTEUR.

Les filles-mères! je n'aurais jamais cru qu'avec un physique aussi imposant, vous pussiez jouer dans le comique.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Qui vous parle de comique, monsieur? Il me semble n'avoir pas dit un mot de cela.

LE DIRECTEUR.

Vous avez nommé dans votre emploi les rôles de filles-mères.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Sans doute.

LE DIRECTEUR.

Eh bien?

MADEMOISELLE LARMOYANT.

D'où venez-vous donc, si vous ne savez pas que ces sortes de rôles sont le *nec plus ultra* du pathétique?

LE DIRECTEUR.

Du pathétique!

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Comment Floricour ne vous a pas mis plus que cela au courant des pièces en vogue?

FLORICOUR.

Il refuse de me croire.

LE DIRECTEUR.

Tant mieux, tant mieux si les filles-mères sont à la mode; car vous saurez que nous en avons une dans la pièce de ce soir. Elle n'est pas tragique à la vérité; ce n'est qu'une cuisinière.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Une cuisinière, monsieur! Une cuisinière fille-mère! C'est étrange-

ment abuser du genre que de le ravaler ainsi jusqu'à la bourgeoisie... Vous serez sifflé, je vous le prédis, et vous n'aurez que ce que vous méritez. Une cuisinière fille-mère! je n'en reviens pas.

LE DIRECTEUR.

Une fille-mère pathétique me paraît encore plus inconcevable, et je serais curieux de voir comment on s'y prend pour intéresser en faveur d'un personnage aussi grivois.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

On peut vous satisfaire. Floricour, savez-vous encore votre rôle du comte de Walbeck dans la pièce de ce nom? Nous répéterions devant monsieur la scène de la forêt.

FLORICOUR.

Je sais vingt rôles de pères indulgens, et si celui du comte de Walbeck ne me revenait pas en entier, j'y suppléerais par des lambeaux de rôles semblables. Les auteurs eux-mêmes ne font pas autre chose.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Fort bien. Je vais mettre monsieur au fait du sujet. Laure de Walbeck, poursuivie par une destinée malheureuse, a donné le jour à trois enfans, dont pas un n'a le même père. Après des incidens inouis qui remplissent les deux premiers actes, elle se trouve, au commencement du troisième, égarée dans une forêt, pendant la nuit, avec Frédéric, le seul enfant qui lui reste. A propos, Floricour : qui est-ce qui fera cet enfant?

FLORICOUR.

Nous n'en avons pas encore.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Un théâtre sans enfans! la chose est neuve. Il nous en faut un cependant. Ce n'est pas que je ne puisse m'en passer pour le commencement de la scène; mais pour la fin, cela est impossible; l'effet serait manqué.

FLORICOUR.

Je vais prier l'un de nos acteurs de se charger de cette fin de scène; vous pouvez même commencer; je serai revenu à temps pour ma replique.

(Il sort.)

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Mettez-vous bien dans l'esprit, monsieur, la situation cruelle d'une jeune personne vertueuse abandonnée successivement par trois hommes qui l'ont séduite, et qui retrouve un père dont elle redoute le courroux. Supposez-moi les cheveux épars, une robe déchirée par les ronces de la forêt, le reste me regarde et je commence :

« Malheureuse Laure! Les jours brillans de ton bonheur, en s'éloignant

de toi, ne t'ont laissé que l'affreuse obscurité de l'infortune. La plus rare vertu n'a pu fléchir ce ciel courroucé! Infortunés dont mes bienfaits ont tant de fois soulagé la misère, que sont devenus les vœux que vous faisiez pour moi? Ah! le plus cruel de mes maux est de ne pouvoir vous tendre encore une main secourable. Il est donc vrai que la bienfaisance est le seul sentiment durable au cœur d'un être généreux.

« Et vous, vous, barbares époux qui m'avez tour à tour et séduite et trompée, que vous avais-je fait pour me traiter avec autant de cruauté? Ma faiblesse, en rêvant des protecteurs, n'a rencontré que des bourreaux. Trois fois, triste lierre, j'ai cherché l'ormeau secourable, trois fois le désespoir a suivi mon erreur.

« Viens, mon fils, mon seul bien; viens, viens te reposer sur le sein de ta mère. La Providence, en m'enlevant tes deux frères, semble avoir voulu resserrer encore les liens qui m'unissent à toi. Vivante image de ton père, tu n'abuseras pas comme lui, des dons précieux de la nature... J'entends marcher; ce sont les pas d'un homme; cache-toi derrière ce feuillage, ô mon fils.... Mon Dieu, je te rends grace; ce n'est qu'un vieillard, et mon innocence cette fois ne courra aucun danger.

LE COMTE DE WALBECK.

« Une voix a frappé mon oreille; elle a retenti jusqu'au fond de mon cœur. Serait-ce la sympathie du malheur, et ces bois recèlent-ils quelques infortunés?

LAURE.

« Quels accens!

LE COMTE.

« Une jeune fille! grands dieux! Que de souvenirs amers cette vue me rappelle!

LAURE.

« Approchez, bon vieillard, et n'imputez qu'à l'intérêt que vous m'inspirez les questions que je brûle de vous faire. Que cherchez-vous si tard dans cette forêt?

LE COMTE.

« La mort.

LAURE.

« Juste ciel! Quel est votre nom?

LE COMTE.

« Un secret.

LAURE.

« Votre âge?

LE COMTE.

« Soixante-douze ans.

LAURE.

« Votre état?

LE COMTE.

« Homme d'honneur et père malheureux. »

LE DIRECTEUR.

Comment dites-vous ?

FLORICOUR.

Homme d'honneur et père malheureux.

LE DIRECTEUR.

Ah! c'est là votre état. Continuez.

LAURE.

« Encore une question, de grace, ce sera la dernière. Eûtes-vous des enfans?

LE COMTE.

« Une fille.

LAURE.

« Existe-t-elle encore?

LE COMTE.

« J'ignore si le ciel l'a soustraite à la malédiction dont je voulais l'accabler avant de descendre dans la tombe.

LAURE.

« Mon père, révoquez cet arrêt cruel.

LE COMTE.

« Vous, ma fille?

LAURE.

« Qui va expirer à vos pieds, victime de vos préjugés.

LE COMTE.

« De tous les préjugés qui désolent l'humanité, je n'en ai qu'un, celui de haïr le vice et de chérir la vertu. Fuis loin de moi, opprobre de mon sang; tu as flétri ma vieillesse, déshonoré mes cheveux blancs. Voilà donc le fruit de soixante ans de vertu! Fuis, fuis, te dis-je.

LAURE, au désespoir.

« Non, mon père; vous m'écouterez. J'ai perdu mon innocence, il est vrai; mais la vertu me reste; sa voix est encore toute puissante sur mon ame. Si les cœurs durs me repoussent, les cœurs sensibles m'admireront. Mon père, ne me punissez pas d'avoir cédé à la voix impérieuse de la nature et du sentiment. Mon père, regardez-moi. Le cruel, il détourne les yeux. Mon père, voyez l'état où vous réduisez votre enfant.

(Elle tombe à genoux.)

LE COMTE, avec fureur.

« Je te donne ma malédiction.

LAURE, d'un ton d'égarement.

« O terre, entr'ouvre-toi. Mon père m'a maudite. Il a dit d'une voix imposante et sévère : Je te donne ma malédiction. (Dans le délire.) Je suis contente, bien contente. Je vais quitter un monde qui ne peut m'apprécier, pour jouir dans le ciel des récompenses destinées aux ames justes et bienfaisantes. Les méchans ne m'y poursuivront pas; ils n'ont point d'accès dans l'asile que je vais habiter. (A son père qu'elle ne reconnaît pas.) Qui êtes-vous? Ah! c'est toi, bonne Mathurine; tiens, prends cet anneau. Prends-le. C'est tout ce qui me reste. Comme tu me regardes! Je suis bien changée, n'est-il pas vrai? Ce sont eux qui en sont cause.

LE COMTE.

« Eux! Qui?

LAURE.

« Les méchans.

LE COMTE.

« Qui sont-ils ces méchans?

LAURE.

« Mes époux. Ils m'ont fait bien du mal.

LE COMTE.

« Elle a perdu la raison. Qu'ai-je fait? Père cruel! Ma fille, je ne suis pas Mathurine; je suis ton père.

LAURE.

« Un père!... Plus... Il m'a maudite.

LE COMTE.

« Mon enfant, regarde-moi... Dans cette forêt, seul, sans secours! La mesure de mes maux est à son comble. Ma Laure!

LAURE.

« Oui, bonne Mathurine, je suis ta Laure à toi. Tu ne m'as jamais abandonnée dans mes malheurs. Je te lègue mon fils; tu l'aideras à verser quelques fleurs sur ma tombe.

LE COMTE.

« Je croyais qu'elle n'avait plus d'enfant. Laure, reviens à toi. Je rends justice à ton ame angélique. Ton fils deviendra le mien, et si tu parviens à retrouver l'un de tes époux, je l'adopte pour gendre.

LAURE, revenant à elle par degré.

« Quel baume salutaire vient tout à coup cicatriser mes plaies!... Un ange m'a mise à l'abri de ses ailes..... Je respire plus librement.... mon père!

LE COMTE.

« Ma chère enfant! Où est ton fils? que je lui prodigue mes plus tendres caresses.

LAURE.

« Paraissez, Frédéric, et venez tomber aux genoux du père de votre mère.

FRÉDÉRIC.

« Ah! grand-papa.

(Fin de la scène.)

LE DIRECTEUR, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

MADEMOISELLE LARMOYANT, avec humeur.

Qu'avez-vous donc à rire, monsieur?

LE DIRECTEUR.

Je vous demande pardon, mademoiselle; mais je n'ai jamais rien vu d'aussi bouffon.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Et moi, monsieur, je n'ai jamais rien vu d'aussi ridicule que votre théâtre. Des enfans d'une taille comme on n'en voit nulle part, un directeur d'une ignorance à faire pitié! Si votre public est aussi impertinent que vous, je ne regrette pas de n'avoir rien à démêler avec lui. Adieu, monsieur, je retourne à l'Ambigu-Comique; c'est là, là seulement qu'on sait apprécier les vraies beautés du genre.

(Elle sort avec l'acteur qui a joué Frédéric.)

SCÈNE DERNIÈRE.

LE DIRECTEUR, FLORICOUR.

FLORICOUR.

Elle sort piquée, et vraiment elle a sujet de l'être.

LE DIRECTEUR.

Ma foi! j'aurais étouffé si je me fusse retenu plus long-temps. J'avoue que je ne me faisais pas idée de pareilles folies.

FLORICOUR.

Je ne trouve pourtant rien de si extravagant dans cette scène. D'abord, elle est belle de style.

LE DIRECTEUR.

Allons donc! La forme et le fond, tout se ressemble. Une fille qui a trois époux et pas de mari; qui ne regrette pas son innocence parce que sa

vertu lui reste; qui prend son père pour sa nourrice, et qui tombe dans le délire pour faire des sentences. Je défierais le poète le plus harmonieux de faire passer de pareilles balivernes.

FLORICOUR.

On les écoute cependant, on les applaudit même tous les jours à Paris.

LE DIRECTEUR.

Ils sont fous, à Paris.

FLORICOUR.

Il y a une excuse à tout; et puisque les filles-mères sont à la mode, il faut bien, par respect pour les convenances, les parer d'un vernis séduisant.

LE DIRECTEUR.

Eh! morbleu, c'est un tort de plus. Où est la nécessité de séduire? A quoi bon mêler et le ciel, et la Providence, et la bienfaisance dans tout cela? Et puis ces évanouissemens, ces absences d'esprit et ces retours à la raison qui arrivent tout juste quand on a ému un imbécile de père. Le beau spectacle à donner en exemple!

FLORICOUR.

On n'a pas non plus la prétention d'offrir cela en exemple.

LE DIRECTEUR.

Alors, faites du gai, du vrai, du naturel; ce n'est jamais dangereux. Ce que je viens de voir me raccommode avec notre pièce nouvelle. Notre héroïne me paraît parfaite à présent, positivement parce qu'elle n'a pas de vernis séduisant. Elle est trop occupée des embarras de sa situation pour faire de grandes phrases; aussi ne cherche-t-elle pas à éblouir; et si elle obtient quelque indulgence, ce sera, je l'espère, parce qu'elle ne cherche pas à paraître meilleure qu'elle n'est. C'est un mérite.

FLORICOUR.

Ah! mon cher directeur, vous en revenez toujours à réclamer l'indulgence.

LE DIRECTEUR.

C'est que nous en avons grand besoin. Si l'ouverture de notre théâtre s'annonçait par une chute, savez-vous bien que nous risquerions de n'avoir personne de la saison?

FLORICOUR.

N'ayez aucune inquiétude, je connais les usages de Paris. Nous ferons entrer dans la salle plus d'amis que de billets payans; et parbleu! il faudrait que nous fussions bien maladroits si nous n'étions pas applaudis.

FIN DU PROLOGUE.

L'INTRIGUE
DANS LA CUISINE.

PERSONNAGES.

TOINETTE, cuisinière.
JAVOTTE.
SANS-QUARTIER, soldat, amant de Toinette.
M. TAPIN, bourgeois, autre amant de Toinette.
BLAISE, domestique.

(La scène se passe dans une ville de garnison. Le théâtre représente une cuisine.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE, seul.

Parguenne! faut avouer que celui-là qu'a dit qu'un bonheur n'arrive jamais sans l'autre était un homme d'un fier génie, oui. C'est que c'est vrai comme tout. Moi, par exemple, je ne savais que devenir. Eh bien! le même jour que j'apprends la mort de ma tante Bernard qui me laisse six cents francs d'héritage, v'là-t-il pas que j'entre dans cette maison-ci, qui est ben la meilleure de la ville? Quand n'y aurait que cette mamzelle Toinette! Quel Roger Bontemps! Alle n'engendre pas de mélancolie, toujours. Ce n'est pas qu'alle ne me tarrabuste ben queuque fois, mais c'est si gentiment qu'on ne peut pas lui en vouloir. Monsieur l'aime comme ses petits boyaux. Ma fine! il a raison; c'est vraiment une fille d'or pour donner de la réputation à une maison. Nous sommes ici comme

dans une manière d'étape depuis que son cousin le militaire est arrivé : on rit, on boit, on chante..... prrrr.... L'ouvrage se fait quand on a le temps. Monsieux ne dit jamais rien; pourvu qu'on ne dérange pas ses livres et ses écritures, le reste lui est égal. Avec tout ça, c'est un drôle d'homme que monsieux; ils disent tous qu'il a de l'esprit; je ne va pas à l'encontre; mais je ne changerais pas avec lui. Non, je ne voudrais pas changer avec lui. Car, enfin, il y a une chose certaine, c'est que je le trompe, moi, et que, lui, il ne me trompe pas. Or, celui qui trompe a toujours plus d'esprit que celui-là qui se laisse tromper. Pas plus tard que l'autre jour encore, j'avais envie d'une belle paire de souliers tout neufs, qu'il n'avait pas mis deux fois : j'entre dans son cabinet à l'heure ousqu'il aime le moins à être dérangé, et je lui dis comme ça d'un air ben bête : Monsieux, que je lui dis, faut tout de même que vous ayez marché sur queuque chose de coupant, car vous avez un de vos souliers qu'est tout fendu. — Queuque ça me fait, imbécille, qu'il me dit. — Dam, monsieux, que je lui dis, je n'étais pas fâché de dire ça à monsieux avant que de les faire raccommoder. — Est-ce que je porte des souliers raccommodés? qu'il me dit alors avec sa grosse voix. Garde-les pour toi et va-t'en. — Mais, monsieux, que je lui dis encore pour le faire bisquer, c'est que c'est vos souliers neufs. — Fichtre, qu'il se met à dire, car il jure queuque fois, monsieur, veux-tu ben t'en aller et me laisser tranquille. — Ah! mon Dieu! que je lui dis, il n'faut pas vous mettre en colère pour ça. Mon Dieu! monsieur, v'là que je m'en vas (il rit aux éclats). La bonne dupe! C'est que c'est, ma fine, d'excellens souliers, et qui ne sont pas plus déchirés que moi. (On sonne.) Allons, v'là qu'on sonne, à présent. On n'est jamais dérangé dans cette maison-ci que quand on est à rien faire. (Il va ouvrir.)

SCÈNE II.

BLAISE, JAVOTTE.

BLAISE.

Tiens! c'est mamzelle Javotte. Bonjour, mamzelle Javotte.

JAVOTTE.

Toinette est-elle là?

BLAISE.

Non, mamzelle Javotte; mais attendez, je vas voir à l'appeler; alle est sans doute dans sa chambre.

JAVOTTE.

Où est sa chambre?

BLAISE.

Tout près celle à monsieux.

JAVOTTE.

Je vais y monter.

BLAISE.

Ça serait peine perdue; vous n'y entreriez point. N'y a jamais qu'alle qui y mette le pied.

JAVOTTE.

Queu mystère!

BLAISE.

C'est comme ça.

JAVOTTE.

Dis-moi un peu : y a-t-il long-temps qu'elle n'a vu le dragon?

BLAISE.

Son cousin? Il a déjeuné ici ce matin avec deux de ses camarades; il viendra goûter ce soir.

JAVOTTE.

Fort bien. Appelle-la.

BLAISE, à la coulisse.

Mamzelle Toinette, mamzelle Javotte a queuque chose à vous dire; descendez.

TOINETTE, dans la coulisse.

Je n'ai pas le temps; dis-lui de revenir.

JAVOTTE.

Toinette, c'est de la part d'un de vos cousins.

TOINETTE.

Quel cousin?

JAVOTTE.

C'en est un que vous ne connaissez pas encore.

TOINETTE.

Qu'il aille se promener; j'en ai assez pour le moment.

JAVOTTE, à Blaise.

Est-ce que M. Tapin serait là-haut, par hasard?

BLAISE, affectant un air niais.

Qu'est-ce que c'est que M. Tapin? Je connais ben ce nom-là; mais je ne sais pas ce que c'est.

JAVOTTE.

L'imbécile! Il va me faire croire qu'il ne connaît pas M. Tapin, ce bourgeois qui demeure au coin de la rue de Paris, et qui prend toujours

son temps pour rendre visite à ton maître quand il sait qu'il est sorti, afin de ne trouver que Toinette, et de pouvoir s'enfermer des heures entières avec elle.

BLAISE.

Oh! oui, oui.

JAVOTTE.

Sais-tu pourquoi ils s'enferment ainsi?

BLAISE.

La belle malice! c'est pour ne pas être dérangés.

JAVOTTE.

Dérangés de quoi?

BLAISE, d'un air de confidence.

Il lui montre l'histoire.

JAVOTTE.

L'histoire! C'est impayable. Toinette étudiant l'histoire, et l'histoire de M. Tapin encore. (Elle rit.) Quel conte que cette histoire-là! Et ton maître, lui, qu'est-ce qu'il lui montre quand il l'emmène à sa petite maison du rempart?

BLAISE.

Comment peut-on le savoir? Alle ne se plaint jamais.

JAVOTTE.

Pauvre petite colombe! Elle amasse une dot pour quelque imbécile.

BLAISE.

Je voudrais ben être cet imbécile-là, moi; car alle sera riche, dà! Et pis avec ça, je ne sais pas comment alle s'y prend. Moi, quand je sors d'une maison, la première chose qu'on me recommande, c'est de n'y plus remettre les pieds; au lieur qu'alle, alle reste toujours bien avec tous les maîtres qu'alle quitte. De cette manière, vous comprenez que si alle venait à se marier d'un jour à l'autre, tous ces maîtres-là ne pourraient pas s'empêcher que de lui bailler queuque chose, et c'est fort avantageux dans les commencemens d'un ménage. Mais je l'entends; je vous laisse avec alle. Au revoir, mamzelle Javotte. (Il sort.)

SCÈNE III.

JAVOTTE, seule, ensuite TOINETTE.

JAVOTTE.

Est-alle heureuse, cette Toinette! V'là un nigaud tout prêt à l'épouser quand alle voudra; et moi, v'là bentôt dix ans que j'en cherche un sans pouvoir le trouver.

TOINETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce cousin qui vous a chargé de me parler?

JAVOTTE.

C'est un cousin de ma façon. Je me mêle aussi de faire des cousins, moi.

TOINETTE.

Javotte, allez-vous recommencer vos commérages?

JAVOTTE.

Écoute donc, ma fille, tu n'es pas une princesse; on peut ben badiner un instant avec toi avant de te parler raison. (D'un air d'intérêt.) Si tu savais ce qu'on dit de toi à la fontaine. On est si bavard dans cette ville-ci! on est si curieux, si trigaud! C'est qu'hier, j'ai vu le moment où je serais quasi forcée de me battre pour soutenir ton parti.

TOINETTE.

Vous êtes bien bonne; je me moque des propos, moi. Telle qui crie contre moi voudrait bien être à ma place.

JAVOTTE.

C'est qu'il paraît qu'on sait tout ce que tu fais.

TOINETTE.

Je parie que la plus instruite n'en sait pas la moitié.

JAVOTTE.

Tu prends un mauvais chemin, ma fille.

TOINETTE.

Je prends le chemin qui me convient, ma bonne.

JAVOTTE.

C'est qu'on te voit encore arriver de ton village avec tes sabots et ton jupon de calmandre. Dame! alors, tu n'avais pas des lingots d'or à tes oreilles.

TOINETTE.

Je les ai, ma foi, ben gagnés, c'est le fruit de mon travail.

JAVOTTE.

Et tes bonnets à dentelle, et tes jupons garnis... C'est que ça saute aux yeux, vois-tu?

TOINETTE.

C'est bien pour ça que je les porte; j'aime mieux faire envie que pitié.

JAVOTTE.

Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas aller à la fontaine toujours; car tu y serais mal reçue.

TOINETTE.

Dieu merci! je n'y vais jamais; je suis trop maladroite, j'y casse toutes mes cruches.

JAVOTTE.

Tu plaisantes toujours; mais tu te déshonoreras, tu te perdras, et si tu quittes cette maison-ci, tu n'en trouveras pas d'autre, mon enfant, tu ne pourras plus servir.

TOINETTE.

Je me ferai dame, on me servira.

JAVOTTE.

Ah! Toinette dame! madame Toinette!

TOINETTE.

Tiens! ce serait la première fois qu'une servante serait devenue maîtresse, n'est-ce pas? Et sans aller chercher si loin, madame Ledoux, la marchande de draps, n'avait pas été la cuisinière de monsieur Ledoux avant de devenir sa femme?

JAVOTTE.

Oui, berce-toi d'ça. Madame Ledoux était sage; elle n'avait jamais eu d'enfant que d'son mari avant de l'épouser. Ton maître t'épousera, compte là-dessus. Ce n'est pas l'embarras, on dit qu'ça presse. Tu as beau te serrer, nous ne nous y trompons pas.

TOINETTE.

Je le crois ben, vous devez vous y connaître; vous y avez toutes passé. Si mon maître ne m'épouse pas, ça sera un autre.

JAVOTTE.

T'as raison, ce serait ben malheureux si cet enfant-là manquait de père.

TOINETTE.

Vous en cherchez encore pour les vôtres. Quand vous changez de maison pour cause de maladie, on sait ben ce que c'est que ces maladies-là.

JAVOTTE.

Tu fais la fière parce que tu es jeune et que tu te crois jolie; mais veux-tu que je te dise ta bonne aventure? tu finiras par épouser Blaise.

TOINETTE.

Qui? Blaise.... Fi donc! un imbécile... un valet!

JAVOTTE.

Un imbécile!... Ce sont ceux-là qui couvrent les sottises des autres. Un valet! ça te sied ben; un valet vaut mieux pour mari qu'un soldat. Mais où as-tu donc la tête? Tu deviens folle, ma chère. Tu es ben heureuse

que je sois discrète; car si je racontais cela, ce serait à qui te jetterait la pierre.

TOINETTE.

Ah! çà, Javotte, voulez-vous finir? Je ne vas pas vous chercher chez vous; laissez-moi chez moi.

JAVOTTE.

V'là comme tu reçois les conseils de tes amies?

TOINETTE.

Mes amies! j'ai toujours entendu dire qu'il n'y avait pas d'amitié possible entre des femmes.

JAVOTTE.

V'là pourquoi tu n'connais qu'des hommes. Sans adieu, Toinette. Si l'occasion se présente, tu me reverras, ma petite. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

TOINETTE, seule.

Mais voyez un peu cette Javotte qui veut me prêcher; la drôle de chose que le monde! Chacun, en son particulier, se croit en droit de régenter les autres, sans penser souvent qu'il aurait plus besoin de sermon que ceux à qui il en fait. (A Blaise qui entre.) Qu'est-ce que tu veux, Blaise?

SCÈNE V.

TOINETTE, BLAISE.

BLAISE.

V'là vot' cousin et monsieur Tapin qui viennent d'arriver presque en même temps.

TOINETTE.

As-tu dit à monsieur Tapin que j'étais sortie, comme je te l'avais recommandé ce matin?

BLAISE.

Je lui ai d'abord dit que vous n'y étiez pas; mais il m'a donné de l'argent, et je lui ai dit comme ça que j'allais voir si vous y étiez.

TOINETTE.

A-t-il vu mon cousin?

BLAISE.

Oh! que nenni. Comme vot' cousin avait aperçu monsieur Tapin qui rôdait autour de la maison, il a saisi le moment où il avait le dos tourné, et crac, il est entré. Il est dans le petit jardin.

TOINETTE.

Eh! bien, il faut renvoyer monsieur Tapin.

BLAISE.

Il ne s'en ira pas; il vient de voir sortir monsieur; il ne craint pas d'être dérangé. Il s'est déjà installé dans la salle basse; il a pris un livre en vous attendant.

TOINETTE.

Quel embarras! Ma foi, dis-lui de monter; je tâcherai de le renvoyer tout de suite.

BLAISE, va pour sortir.

Oui, mamzelle. (Revenant sur ses pas). Et vot' cousin, qu'est-ce que j'en ferai? I va faire le diable.

TOINETTE.

Tâche de l'amuser.

BLAISE.

A quoi? Il va falloir écouter ses batailles, ça fait des frayeurs épouvantables. Toute la nuit je suis comme un poisson dans mon lit. Que d'hommes il a tués dans sa vie. Oh! ciel, mamzelle Toinette, vous ne doutez pas combien il est vigoureux ce garçon-là.

TOINETTE, souriant.

Si fait, si fait; mais empêche-le de monter. (Elle lui donne des clés). Tiens, voilà les clés de la cave, donne-lui de ce vin qu'il aime tant.

BLAISE.

Il y en a plus, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Comment! il n'y en a plus?

BLAISE.

Non, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Qu'est-il donc devenu? Il y en avait cinquante bouteilles, et monsieur n'en a pas bu deux fois.

BLAISE.

Dam! apparemment que le cousin a bu le reste.

TOINETTE.

Blaise, vous êtes un fripon, un domestique infidèle.

BLAISE.

Moi! mamzelle Toinette; c'est mal à vous de dire ça; je n'ai jamais touché à ce vin. Moi, infidèle! j'aurais plutôt bu toute la cave que de prendre une seule bouteille de ce vin-là; et ça à cause de vot' cousin. Ah! ciel, est-il possible? me traiter de domestique infidèle!

TOINETTE.

Allons, tais-toi, et donne-lui-en d'autre. Tu détacheras cette grosse pierre qui ne tient presque plus, tu la jetteras sur un tas de bouteilles vides; je dirai à monsieur que je lui avais déjà parlé de la faire cimenter, et que c'est sa faute si son vin est perdu.

BLAISE.

Queu génie! voyez un peu; je n'suis que d'la Saint-Jean auprès d'vous.

TOINETTE.

Va vite.

BLAISE.

Oui, mamzelle Toinette. Tiens! v'là l'cousin; il s'est lassé d'attendre, à ce qu'il paraît.

SCÈNE VI.

TOINETTE, BLAISE, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER.

Bonsoir, ma cousine.

TOINETTE.

Bonsoir, mon cousin. Blaise, fais attendre M. Tapin; dis-lui que je suis sortie, mais que je ne tarderai pas à rentrer.

BLAISE.

N'ayez pas d'inquiétude. (Il sort.)

SCÈNE VII.

TOINETTE, SANS-QUARTIER.

TOINETTE.

Dis donc, grand vaurien, es-tu fou de monter, au risque d'être vu par M. Tapin?

SANS-QUARTIER.

Je me moque du Tapin, et s'il s'avisait de me dire un mot, je l'aurais bientôt mis en état de n'en pas dire deux.

TOINETTE.

Tu parles comme un imbécile; tu sais bien qu'il faut le ménager.

SANS-QUARTIER.

Bast, le ménager! Mon avis, au contraire, serait de lui faire une bonne peur pour le forcer à reconnaître l'enfant.

TOINETTE.

Laisse-moi faire, et ne te mêle de rien.

SANS-QUARTIER.

Je n'aime pas toutes ces lanterneries-là. C'est un pékin qui craint toujours pour sa réputation.

TOINETTE.

C'est par là que je le tiens.

SANS-QUARTIER.

Mène-le tambour battant, morbleu !

TOINETTE.

Je ne suis pas sotte, peut-être. Repose-toi sur moi.

SANS-QUARTIER.

Ah ! que je voudrais être à ta place ! tu verrais comme je l'arrangerais ton monsieur réputation. Je lui dirais : « Monsieur Tapin, soyez père, ou renoncez à vos oreilles ! »

TOINETTE, riant.

Eh bien ! je lui dirai cela.

SCÈNE VIII.

TOINETTE, SANS-QUARTIER, BLAISE.

BLAISE.

M. Tapin s'impatiente ; il va monter ici, parce qu'il a peur d'être vu des passans dans la salle basse.

TOINETTE.

Blaise, mon ami, fais entrer mon cousin dans ta chambre.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi donc me cacher ? le Tapin ne me fait pas peur.

TOINETTE.

Je vous en prie, mon cousin. M. Tapin est l'ami de monsieur, et je ne voudrais pas qu'il lui dise que je reçois chez lui des militaires.

SANS-QUARTIER.

Ces diablesses de femmes vous font faire tout ce qu'elles veulent pourtant.

BLAISE.

Allons, cousin, voulez-vous entrer dans mon appartement ?

SANS-QUARTIER, entrant dans la chambre.

Cousine, ne m'y laissez pas trop long-temps, au moins.

TOINETTE.

Non, ne craignez rien. Et toi, Blaise, laisse monter M. Tapin.

(Blaise sort.)

SCÈNE IX.

TOINETTE, seule, elle prend de l'ouvrage.

Ayons l'air occupé. M. Tapin dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices. De ce côté-là, je suis à l'abri de reproches, car j'ai furieusement d'occupation.

SCÈNE X.

TOINETTE, MONSIEUR TAPIN.

MONSIEUR TAPIN.

Eh bien! mignonne, pourquoi toutes ces façons-là? je croyais, en vérité, que tu ne voulais plus me voir. Sais-tu qu'il y a quinze jours que je ne suis venu?

TOINETTE.

Si je le sais! oui, sans doute; le temps de votre absence m'a paru assez long.

MONSIEUR TAPIN.

Je n'ai pas pu revenir plus tôt, ma belle... Ferme donc cette fenêtre, que je puisse t'embrasser.

TOINETTE.

Pas ici, monsieur Tapin, Blaise n'aurait qu'à monter.

MONSIEUR TAPIN.

Eh bien! allons chez toi.

TOINETTE.

Oh! non, monsieur n'aurait qu'à rentrer, ce serait comme l'autre fois, et vous ne sauriez plus comment sortir.

MONSIEUR TAPIN.

Tu es encore embellie... (On entend du bruit dans la chambre de Blaise.) N'entends-je pas du bruit?

TOINETTE.

C'est le chat.

MONSIEUR TAPIN.

Donne-moi au moins ta main. (On entend encore du bruit.) Je ne me trompe pas, j'ai entendu remuer.

TOINETTE.

Ce n'est rien, vous dis-je.

MONSIEUR TAPIN.

Est-tu sûre que Blaise ne soit pas dans sa chambre?

TOINETTE.

Certainement.

MONSIEUR TAPIN.

C'est que pour ma réputation....

TOINETTE, l'interrompant.

Ne craignez rien.

MONSIEUR TAPIN.

Il faut nous arranger pour nous voir avec plus de sûreté.

TOINETTE.

Ce sera bien difficile. Vous ne savez pas que monsieur s'est avisé de m'aimer et qu'il m'épie comme vous faisiez quand j'étais chez vous.

MONSIEUR TAPIN.

Ton maître t'aime! et toi, l'aimes-tu?

TOINETTE, d'un air piqué.

Quelle demande!

MONSIEUR TAPIN.

Et depuis quand ce bel amour lui a-t-il pris?

TOINETTE.

Il y a déjà long-tems que....

MONSIEUR TAPIN, l'interrompant.

Parle plus bas.

TOINETTE.

Il y a déjà long-temps que je croyais m'en apercevoir; mais hier il m'a dit comme ça : « Toinette, tu es une fille sage, rangée, tu as bien soin de ma maison; tu la mènes avec économie; ta gaieté me plaît; je pensais à me marier; si tu veux, je resterai garçon, et il n'y aura jamais d'autre femme que toi dans la maison. »

MONSIEUR TAPIN, vivement.

Et qu'as-tu répondu?

TOINETTE, d'un air ingénu.

Vous devez bien vous en douter. On ne peut pas avoir deux attachemens à la fois. D'ailleurs, je ne veux pas perdre ma réputation; et sans vous je serais toujours restée tranquille.

MONSIEUR TAPIN.

Je te connais bien, ma chère petite. Tiens, tu m'as demandé un anneau : le voici. Dis-moi donc ce que tu veux en faire; il te servirait presque de bracelet. Il est juste à la mesure que tu m'as donnée.

TOINETTE, donnant l'anneau à Sans-Quartier, qui s'avance sans être vu de M. Tapin.

Il ne faut rien vous cacher, c'est pour envoyer à mon frère.

MONSIEUR TAPIN.

C'est bien! Mais, ma poule, comment allons-nous faire? Tu as voulu sortir de chez moi à cause de ta réputation; si ton maître t'aime, tu ne peux plus rester avec lui.

TOINETTE.

Je le quitterai, que voulez-vous? Aussi bien, je ne puis rester longtemps dans cette maison. Ah! M. Tapin, que j'ai de choses à vous dire!

MONSIEUR TAPIN.

Parle, mon enfant; dis moi tout ce que tu voudras. Pauvre petite poulette! dis-moi tout ce que tu voudras.

TOINETTE, feignant de pleurer.

Je n'oserai jamais, quoique ce soit votre faute.

MONSIEUR TAPIN.

Tu pleures, Toinette! Instruis-moi donc vite, ma bonne; tu me fais souffrir.

TOINETTE, même jeu.

Pendant les quinze jours que vous avez été absent, je me suis aperçue... (Pleurant plus fort.) Monsieur Tapin, vous ne mourrez pas sans enfant.

MONSIEUR TAPIN, d'un air froid.

Expliquez-vous?

TOINETTE.

Je crois que je me fais assez entendre.

MONSIEUR TAPIN.

Vous plaisantez, sans doute; je suis plus que persuadé que cela n'est pas. D'ailleurs, mademoiselle, vous auriez tort de dire des choses comme cela avant d'être sûre que vous ne vous trompez pas.

TOINETTE.

Malheureuse Toinette! devais-tu t'attendre à verser des larmes sur une chose que tu avais toujours désirée! Je me disais: « Ce bon M. Tapin qui souhaite tant d'être père... et qui n'a jamais pu l'être du vivant de sa défunte... Peut-être que... si... par hasard... il le devenait par moi.... ça me l'attacherait pour toujours. » Ah! M. Tapin, qu'on est sujet à se tromper quand on aime de bonne foi et qu'on est sans malice!

MONSIEUR TAPIN.

Vous, sans malice! je ne suis pas votre dupe, et je sais de vos nouvelles.

TOINETTE, avec fermeté.

Quelles nouvelles pouvez-vous savoir? Parlez, monsieur, je ne crains rien.

MONSIEUR TAPIN.

Vous avez des amoureux.

TOINETTE, d'un ton caressant.

Oui, monsieur, j'en ai un... le plus séduisant, mais le plus perfide qu'on puisse avoir.... Un amoureux qui m'a trompée, que j'ai aimé sans doute trop facilement, mais que toute autre que moi aurait aimé à ma place; un amoureux qu'il suffit de regarder pour cesser d'être sage... un amoureux qui a tout pour lui : figure, tournure, esprit.... Ah! monsieur, pourquoi vous ai-je connu?

MONSIEUR TAPIN.

Plus bas, donc; les voisins vont nous entendre. En admettant la vérité de ce que vous dites, parlez : quelles sont vos prétentions?

TOINETTE.

Que celui qui m'a mise dans l'embarras, m'en retire.

MONSIEUR TAPIN.

Que faut-il faire pour cela?

TOINETTE.

Donner un père à mon enfant.

MONSIEUR TAPIN.

Ne comptez pas là-dessus; cela ne sera jamais.

TOINETTE.

Je suivrai donc ma première idée. Madame votre sœur est une dame respectable, qui s'intéresse à moi; c'est elle qui m'a retirée de chez vous pour me soustraire à vos séductions; la chère dame croyait s'y prendre à temps; je lui conterai tout, et je suis sûre qu'elle aura pitié de moi.

MONSIEUR TAPIN.

Toinette, gardez-vous bien de faire ce que vous dites.

TOINETTE.

Vous m'abandonnez, monsieur, je ne dois plus suivre vos conseils. J'irai chez madame votre sœur.

MONSIEUR TAPIN.

Ma sœur... ma sœur est une vieille prude, et vous... un petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein pour me perdre de réputation.

TOINETTE.

Il fallait me laisser mon innocence, monsieur; je ne serais point au-

jourd'hui forcée de vous déplaire; mais si vous tenez à votre réputation, croyez que la mienne m'est tout aussi précieuse; c'est mon seul bien à moi.

MONSIEUR TAPIN.

Comme vous parlez haut! Ne nous échauffons pas, vous savez que cela me fait mal. Soyez discrète, on aura soin de vous. Tenez, voilà ma bourse; que mon nom ne soit pas prononcé dans tout ceci. On ne vous abandonnera pas. Allons, prenez ma bourse.

TOINETTE, prenant la bourse.

Pardine, monsieur, je sais bien que ce n'est pas la générosité qui vous manque. Vous réfléchirez, et peut-être vous viendra-t-il quelques bonnes idées pour moi.

MONSIEUR TAPIN.

Nous verrons, nous verrons. Adieu, Toinette. Je suis pressé, je m'en vais. (Il sort.)

SCÈNE XI.

TOINETTE, SANS-QUARTIER.

TOINETTE.

Le vieux canard est-il assez dur à cuire?

SANS-QUARTIER.

Comme tu l'as retourné! Ce n'est morbleu pas ta faute si la mèche n'a pas pu prendre. Combien y a-t-il dans la bourse?

TOINETTE.

Je n'en sais rien.

SANS-QUARTIER.

Voyons.

TOINETTE.

Chut! voici Blaise. Nous verrons cela plus tard.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

BLAISE, riant de toutes ses forces.

Queuque vous avez donc fait à ce pauvre M. Tapin? Lui qui prend toujours tant de précautions pour sortir d'ici, il s'enfuit aujourd'hui comme si le diable l'emportait. Il n'a morguenne pas regardé s'il y avait des voisins aux portes. Ah! le drôle de corps. Je parie qu'il y a du cousin là-dedans.

TOINETTE.

Nous te conterons cela. Approche-nous, en attendant, une table pour que nous goûtions.

BLAISE.

Avec ben du plaisir. (En apportant la table.) Que je suis donc curieux de savoir cette histoire-là! Je vas satisfaire à la fois ma curiosité et mon appétit. Nous pouvons nous asseoir, tout est prêt.

TOINETTE.

Justement, mon petit Blaise, tu ne resteras pas avec nous. Toi qui as de l'esprit, tu comprends bien que si monsieur rentrait et qu'il ne trouvât personne en bas, il monterait droit ici, et c'est ce qu'il faut empêcher.

BLAISE.

Vous avez toujours des raisons pour me renvoyer, moi qui vous aime tant.

TOINETTE.

Mon cher petit Blaise, c'est parce que tu es mon ami que je ne me gêne pas avec toi.

BLAISE.

A ce compte-là, vot' cousin n'est donc pas vot' ami, car vous prenez toujours furieusement de mitaines pour lui parler.

SANS-QUARTIER.

Allons, bavard, laisse-nous.

BLAISE.

Ah! çà, cousin, si je suis bavard, ce n'est pas à vous à le dire; je ne vous ai jamais ennuyé du récit de mes batailles, moi.

SANS-QUARTIER.

Tu raisonnes, je crois.

BLAISE.

Parbleu!

TOINETTE, se mettant entre eux deux.

Ne vous voilà-t-il pas comme deux coqs. Allons, Blaise, ne me fâchez pas; prenez cette bouteille et un morceau de pâté, et descendez tout de suite.

BLAISE.

Et de la salade?

TOINETTE.

Prends-en aussi.

BLAISE.

Merci, mamzelle Toinette. Dites donc à vot' cousin, une fois pour toutes, de ne pas me rudoyer comme ça.

TOINETTE.

Mon cousin est un bon garçon, qui sait ben ce que tu vaux.

BLAISE.

Vrai? Sans rancune, cousin; je descends.

SCÈNE XIII.

SANS-QUARTIER, TOINETTE.

TOINETTE.

Ce pauvre garçon! Tu as tort de le traiter comme tu fais.

(Ils s'asseoient.)

SANS-QUARTIER.

C'est un poltron. N'est-il pas bien à plaindre? Je voudrais, sarpebleu, être à sa place. Bien nourri, bien logé, bien habillé, rien à faire... Si jamais je redeviens bourgeois, je me fais bientôt domestique, va. C'est le sort le plus heureux.

TOINETTE.

Tu es dans tes humeurs noires, aujourd'hui. Tiens, voyons ce qu'il y a dans cette bourse, ça t'égaiera. (Elle compte.) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix pièces de cent sous. Cinquante francs et deux pièces de quarante, ça fait cinquante-quatre francs.

SANS-QUARTIER, avec humeur.

Cinquante-quatre francs! Comme l'eau va toujours à la rivière. Un pauvre soldat se battrait bien cinquante-quatre ans qu'il n'amasserait jamais une pareille somme; et cependant, qui est-ce qui en a plus besoin que lui?

TOINETTE.

On dirait que cet argent te fait de la peine.

SANS-QUARTIER.

A moi? Non. Pourquoi?

TOINETTE.

Je ne sais, mais tu as l'air triste.

SANS-QUARTIER.

Allons, je suis triste, à présent. Vous voilà bien, vous autres femmes; quand on ne vous dit pas des fadeurs, des fariboles, on est triste.

TOINETTE.

Grand Dieu! sur quelle herbe as-tu donc marché?

SANS-QUARTIER, avec une humeur plus marquée.

Faut-il que je chante, que je danse?

TOINETTE.

C'est clair, tu as quelque chose qui te tracasse; je veux le savoir.

SANS-QUARTIER.

Ah! tu veux le savoir.

TOINETTE.

Oui. Qu'est-ce que c'est?

SANS-QUARTIER.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Comme tu es tourmentante! Je m'étais pourtant bien promis de ne pas te le dire; mais le moyen d'être discret avec les femmes. Eh bien! j'ai perdu ma capote pendant ma dernière faction. Je l'avais mise dans la guérite, et tandis que je me promenais, on l'a enlevée. Je serai obligé d'en payer une autre, et par-dessus le marché, bloqué pour quinze jours.

TOINETTE.

On ne s'en est donc pas encore aperçu? Qu'est-ce que ça coûte, une capote?

SANS-QUARTIER.

Elle n'était pas neuve; mais, pour en avoir une pareille, c'est encore une affaire de dix-huit à vingt francs.

TOINETTE.

Tiens, prends ces quatre pièces de cent sous. Es-tu content, à présent?

SANS-QUARTIER.

Ma petite Toinette, il faut que je t'embrasse.

TOINETTE.

Te voilà revenu dans ta belle humeur; je suis contente. Que ne parlais-tu plus tôt, grand innocent?

SANS-QUARTIER.

Je n'aime pas à avoir l'air de demander, vois-tu?

TOINETTE.

Avec moi, est-ce que tu dois avoir peur?

SANS-QUARTIER.

Si j'étais riche aussi, tu n'aurais qu'à désirer, rien ne me coûterait. Je voudrais que tu fusses mise comme une duchesse. Les plus beaux bonnets, les plus belles collerettes, des châles magnifiques, des colliers d'or... Mais je ne suis pas heureux. Non, non, je ne suis pas heureux!

TOINETTE.

Tu soupires encore!

SANS-QUARTIER.

Il faut que je ne te cache rien. Tu connais bien Jean-Louis...

TOINETTE.

Oui, celui que vous appelez Petit-Jean; c'est un bon garçon qui rit toujours. Il ne lui est rien arrivé?

SANS-QUARTIER.

Non; mais il ne sera pas long-temps sans qu'il lui arrive quelque chose.

TOINETTE.

Comment?

SANS-QUARTIER.

Je lui prendrai la mesure de mon sabre sur la figure.

TOINETTE.

Finis donc avec tes bravades.

SANS-QUARTIER.

Il n'y a pas de bravades là-dedans. Ça vaut fait. Ce joli cœur ne s'est-il pas avisé de prendre mon chapeau neuf. Monsieur se grise régulièrement tous les soirs. Dimanche dernier, le fourrier me dit: « Sans-Quartier, on va battre la retraite; Petit-Jean n'est pas rentré, voyez donc s'il ne se serait pas laissé tomber dans quelque fossé de l'avenue. » Je vais le chercher; je le trouve effectivement, couché par terre, ivre-mort, et sans chapeau; je cherche autour de lui, je ne vois rien. Je le ramène avec bien de la peine; toute la chambrée s'aperçoit qu'il n'a pas son chapeau, et cependant, le lendemain, il se trouve que c'est moi qui avais perdu le mien. Tu vois si c'est un fripon.

TOINETTE.

A la bonne heure. Malgré tout cela, il pourrait encore fort bien te tuer et j'aime mieux que tu lui laisses ton chapeau.

SANS-QUARTIER.

C'est bien ça, morbleu! Voilà ce qui s'appelle du cœur. Quand tu voudras me donner des conseils comme ça, tu pourras les garder pour toi, entends-tu?

TOINETTE.

Je t'en achèterai un autre.

SANS-QUARTIER.

Poule mouillée!

TOINETTE.

Plus beau.

SANS-QUARTIER.

Poltronne!

TOINETTE.

Plus fin.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

SANS-QUARTIER.

Pauvre femmelette! Il ferait beau te voir acheter un chapeau de militaire. Tu te connais à cela, toi, n'est-ce pas?

TOINETTE.

Achète-le pour moi.

SANS-QUARTIER.

Il t'en coûterait dix écus pour sauver la vie à Petit-Jean! Il ne les vaut pas.

TOINETTE.

C'est égal, prends-les, et promets-moi de le laisser tranquille.

SANS-QUARTIER.

Je me ferais moquer de moi.

TOINETTE.

Tu diras que tu as retrouvé ton chapeau.

SANS-QUARTIER, prenant la bourse qui est sur la table.

Que tu me contraries, va. Tu peux bien dire qu'il n'y a que toi au monde qui puisse me faire faire une chose comme celle-là.

TOINETTE.

Ah çà! tu me tiendras parole?

SANS-QUARTIER.

Pour qui me prends-tu? Quand j'ai promis une chose, on peut s'en fier à moi. Depuis que je t'ai dit que je t'aimais, me suis-je démenti, ma bonne Toinette? (Il soupire.) Je voudrais bien à présent ne pas t'aimer autant.

TOINETTE.

C'est galant.

SANS-QUARTIER.

Je m'entends bien, mille bombes! Quand je me plains de mon état, j'ai mes raisons. Vous êtes bien dans une ville, vous y avez une inclination, vous êtes content, heureux..... crac, ce n'est plus cela.

TOINETTE.

Encore du nouveau! Est-ce que ta tête se dérange, mon pauvre Sans-Quartier?

SANS-QUARTIER.

Ne me regarde pas comme cela; tu me fends le cœur. Pourquoi ne puis-je pas t'épouser! Le colonel s'est prononcé là-dessus malheureusement. Il ne veut pas que nous nous marions ni les uns ni les autres. Si tu voulais me suivre comme ça, tu ne manquerais de rien. Nous aurions tous bien soin de toi. C'est un sort comme un autre. Veux-tu venir avec nous?

TOINETTE.

Venir!... où? Vous ne partez pas?

SANS-QUARTIER.

Au contraire. Demain à quatre heures du matin. L'ordre est arrivé ce soir au quartier. Nous sommes remplacés ici par des chasseurs.

TOINETTE.

Tu te moques de moi; cela n'est pas possible. Si vite que cela! Ne plaisante pas, Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Ce n'est, parbleu! que trop vrai. Nous allons sur la frontière.

TOINETTE.

Sur la frontière!

SANS-QUARTIER.

Hélas! oui.

TOINETTE.

Et nous ne nous reverrons plus!.... Sans-Quartier, si tu m'aimes vraiment, il faut que tu me trouves une place sur cette frontière.... Le plus vite possible. Les gages ne me font rien.

SANS-QUARTIER.

Ce sera la première chose dont je m'occuperai, je t'en réponds.

TOINETTE.

Je ne veux plus penser qu'à te rejoindre. Aussitôt que tu m'auras trouvé une maison, fût-ce une bicoque, je me mets en route pour m'y présenter.

SANS-QUARTIER.

N'aie pas d'inquiétude; j'arrangerai cela, ma bonne amie..... J'ai fait une lettre, que voici. Elle est pour un de mes amis, brigadier dans les chasseurs qui vont nous remplacer. Veux-tu te charger de la remettre? tu m'obligeras.

TOINETTE.

Donne-la-moi; je la lui porterai moi-même. Mais n'oublie pas ma place.

SANS-QUARTIER.

J'y suis aussi intéressé que toi peut-être. Tu crois donc que je ne t'aime pas?

TOINETTE.

Si fait, mon grand; je te demande pardon. C'est que je voudrais être déjà partie.

SANS-QUARTIER.

Voilà huit heures, je vais faire un tour chez nous. Comme nous avons campo ce soir, à cause du départ de demain, je reviendrai te voir.

TOINETTE.

Tu t'en vas déjà?

SANS-QUARTIER.

Sans adieu; je reviens tout de suite.

SCÈNE XIV.

TOINETTE, seule.

Ce qu'il vient de me dire me coupe bras et jambes. Demain, à quatre heures du matin, il sera en route! Comme le bonheur passe vite! Qui est-ce qui aurait dit cela hier?.... Cette caserne devant laquelle je passais toujours avec tant de plaisir, l'idée d'y aller à présent qu'il n'y sera plus me fend le cœur; il faudra cependant m'y résoudre. Je lui ai promis de porter sa lettre... Si je la jetais au feu, ma commission serait faite, et son camarade s'en passerait peut-être bien. (Elle regarde la lettre.) Comme elle est cachetée! trois cachets! C'est donc d'une grande importance? Je n'ai jamais été si heureuse, car je n'ai pas encore vu de son écriture. (Elle lit l'adresse.) L'adresse est bien mise : « A monsieur, monsieur Beau-Soleil, brigadier dans le 21e de chasseurs. » Que peut-il écrire à ce M. Beau-Soleil? (Elle entr'ouvre la lettre) Impossible de rien voir. (Elle rompt les cachets.) Ma foi, je suis bien sotte de me gêner; lisons à notre aise. Je recacheterai cela après du mieux que je pourrai. (Elle lit.)

« MON CHER BEAU-SOLEIL,

« La présente est pour t'apprendre que je suis en bonne santé, et que notre régiment quitte cette ville; c'est le tien qui doit nous remplacer. Suivant nos conventions, je t'avertis que la fille à qui je laisse cette lettre pour toi est dans une bonne maison; il y a toujours bon vin et bonne chère; c'est une vraie pâte à soldats. Tâche de t'arranger avec elle, elle est de facile composition. Vous parlerez de moi, et ça me consolera de ne pas vous voir. J'espère que Sauvage m'aura rendu le même service où nous allons.

« N'ayant rien de plus à te mander, je finis en me disant

« SANS-QUARTIER. »

TOINETTE, après avoir lu.

L'indigne! comme il me traite : *une fille de facile composition*, parce qu'il m'a plu tout de suite. La belle occasion pour médire des hommes, si j'en avais le temps; mais, heureusement, ils ne sont pas tous de même; et, dans ma colère, je me sentirais la force d'épouser Blaise pour me ven-

ger de cet ingrat... Plus je réfléchis et plus je trouve que c'est le seul parti qui me reste. M. Tapin s'est déclaré formellement. Mais épouser Blaise! quel parti violent! N'importe, je ne veux plus me mettre à la merci de scélérats qui vous plantent là et se moquent de vous. Un Sans-Quartier, qui aurait dit cela de lui? Cette lettre m'a rendu un grand service en me désabusant sur le compte du traître. (On entend le tambour.) N'entends-je pas le tambour? C'est drôle, le cœur me bat d'une force... Je me croyais plus aguerrie. Quelqu'un monte l'escalier... Ce n'est que Blaise. Le sot rôle que de faire les avances à cet animal-là.

SCÈNE XV.

TOINETTE, BLAISE.

BLAISE, chantant.

Voilà le tambour qui bat,
Mon amant s'en
Mon amant s'en
Mon amant s'en va.

Ah! mamzelle Toinette! je devine à présent d'où venait l'humeur du cousin; c'est qu'il est obligé de déguerpir. Morgué! ça ne doit pas l'amuser. Descendez donc un peu sur la place, vous rirez bien. Je crois que toutes les filles de la ville y sont rassemblées; les unes pleurent, les autres crient; et puis on s'embrasse, et puis on se fait des promesses de fidélité... Elles ont toutes jeté leur bonnet par-dessus les ponts; elles se moquent de ce qu'on en peut dire; les plus mijaurées sont cent fois pires que les autres. Ce départ-là dévoilera bien des secrets; les commères vont avoir de quoi bavarder. Vous ne riez pas de tout cela?

TOINETTE, feignant de rire.

Ça doit être très plaisant.

BLAISE.

Descendez donc avec moi pour voir ça par vous-même.

TOINETTE.

Non, vraiment; on s'imaginerait peut-être que je vais faire mes adieux à quelque soldat.

BLAISE.

Quel conte! On sait bien que vous ne donnez pas dans le petit monde.

TOINETTE.

Qu'est-ce que c'est que le petit monde? Blaise, ne méprisons personne, chacun a son prix.

BLAISE.

Oui; mais une demoiselle comme vous.

TOINETTE.

Une demoiselle comme moi n'est qu'une cuisinière, mon ami, et ne doit pas prétendre à vouloir passer pour autre chose.

BLAISE.

Il y a bien des maîtresses qui ne vous valent pas.

TOINETTE.

Tu me parles comme un amoureux.

BLAISE.

Ça vous étonne; ça ne m'étonne guère, moi. Si ce n'eût été votre cousin à qui vous disiez tout, et qui se serait moqué de moi, il y a long-temps que je vous aurais parlé comme ça.

TOINETTE, à part.

Bon, il vient de lui-même où je voulais l'amener. (Haut.) Ce n'était donc que mon cousin qui te faisait peur?

BLAISE.

Oui, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Et moi?

BLAISE.

Vous..... Pour vous je disais comme ça : Si alle en rit, alle en rira; mais si alle n'en rit pas, peut-être ben que ça la fera réfléchir. Je suis un bon garçon, pas gênant; j'ai de l'économie, j'sis un peu vilain même; ça ne fait pas de mal dans un ménage; alle est jolie, avenante, agaçante; alle a du *quibus*, j'ai aussi queuque petit'chose par devers moi; qui est-ce qui dit que nous ne pourrions pas nous établir un jour? Un petit cabaret, ça n'est pas cher. Queuques pièces de mauvais vin qu'on corrige avec de l'eau... Il y a ici un tas de bouteilles vides qui ne servent à rien, c'est une acquisition de moins pour nous. Au bout de queuque temps, eh! ben, si les affaires ont pris une bonne tournure, not'petit cabaret se change en une auberge. J'ai déjà reluqué des draps qui sont là-haut dans la grande armoire, qui seraient excellens pour des voyageurs, et dont monsieur peut ben se passer. Avant de quitter cette maison, nous mettrions de côté tous les plats et les assiettes écornées, une douzaine de verres, de façon que petit à petit nous deviendrions comme tout l'monde.

TOINETTE.

Diable! vous n'êtes pas sot, maître Blaise.

BLAISE.

N'est-ce pas donc, mamzelle Toinette? Que je suis donc content que vous me rendiez justice! Mon petit plan ne vous paraît-il pas bien arrangé? S'il pouvait vous tenter!

TOINETTE.

Mon cher Blaise, je ne suis pas tout-à-fait maîtresse à cet égard. Tu sais que monsieur m'a dit cent fois qu'il se chargeait de mon établissement.

BLAISE.

Vous êtes riche, vous pouvez vous passer de lui.

TOINETTE.

Songe donc à une chose; si c'est monsieur qui me marie, il ne pourra pas se dispenser de me faire un présent. Monsieur est généreux, et il ne faut pas jeter à ses pieds ce que l'on tient dans sa main.

BLAISE.

C'est bien dit. Mais s'il vous ait un cadeau en vous mariant à un autre, je ne vois pas que cela soit si avantageux.

TOINETTE.

Il y aurait bien moyen d'arranger les choses.

BLAISE, vivement.

Comment?

TOINETTE.

Oh! il faudrait pour cela plus de courage que tu n'en as... Il faudrait parler à monsieur.

BLAISE.

Je lui parlerai.

TOINETTE.

Lui dire....

BLAISE, l'interrompant.

Je lui dirai...

TOINETTE.

Tu ne sais pas seulement ce qu'il faudrait lui dire; laisse-moi donc achever.... Au fait, c'est inutile, tu n'oserais jamais.

BLAISE.

Vous ne me connaissez pas, mamzelle Toinette; si une fois je me mets dans la tête que ce que j'dirai à monsieur m'assurera votre main et ne nous privera pas du cadeau, je serai ben fort, allez.

TOINETTE, hésitant.

Tu lui diras donc que... nous avons été si loin que nous ne pouvons plus revenir sur nos pas. Comprends-tu?

BLAISE.

Non, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Je ne sais comment m'expliquer. Tiens, il faudrait lui faire entendre ce que dit la chanson et lui dire que nous avons été tous deux au bois et que nous en sommes revenus trois. Y es-tu à présent?

BLAISE.

Hum!

TOINETTE.

Ne veux-tu pas? Tu n'as qu'à dire.

BLAISE.

Prenez donc garde, mamzelle Toinette, que ça va me faire passer pour un jeune homme sans retenue. D'ailleurs, vous savez ben que j' n'aime pas mentir.

TOINETTE.

Eh! mon garçon, il n'y a pas de mariage où il n'y ait toujours un peu de mensonge.

BLAISE.

Vous ne croiriez pas, ça me coûte.

TOINETTE.

N'y pensons plus.

BLAISE.

Comme vous avez tout de suite pris votre parti!

TOINETTE.

Voilà comme je suis, moi.

BLAISE.

Allons, ma fine! je suis résolu. Tant pis. Monsieur se fâchera, eh! ben, il se fâchera; après il s'apaisera, ensuite il donnera. Je ne suis plus embarrassé que d'une chose, c'est comment que je lui tournerai mon compliment. Tenez-vous là, mamzelle Toinette, que je répète ça devant vous; vous me direz si je m'y prends bien. D'abord je le saluerai comme ça, et pis après je commencerai par lui dire : mamzelle...

TOINETTE.

Qu'est-ce que tu dis donc? mamzelle!

BLAISE.

Que je suis bête! c'est qu'en parlant à monsieur je ne pense qu'à vous. Je lui dirai : Monsieur,... ce n'est pas mal ça, monsieur; sauf le respect que je vous dois, je voudrais aussi épouser mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Il ne faut pas dire aussi.

BLAISE.

J'ai une mémoire qu'est tarriblement traîtresse ; alle me boute toujours dans la tête des choses qui ne devraient pas y entrer, et alle ne m'aide jamais à trouver ce que je cherche... Queu sabbat est-ce que j'entends sur l'escalier ? Voyons donc voir pour voir.

SCÈNE XVI.

TOINETTE, BLAISE, JAVOTTE, et peu après MONSIEUR TAPIN et SANS-QUARTIER, ivre.

JAVOTTE.

C'est encore moi, Toinette. Malgré ta mauvaise réception de tantôt, comme je suis bonne, moi, je te ramène ton amoureux. Il est un peu dans les brindezingues, aussi me suis-je fait aider pour le soutenir. M. Tapin et lui sont encore sur l'escalier. J'ai bien choisi mon second, n'est-ce pas ?

TOINÊTTE.

Je ne suis étonnée que d'une chose, c'est que vous qui tiendriez tête à un régiment, vous vouliez me faire croire qu'il a fallu vous aider pour soutenir un soldat. Depuis quand êtes-vous donc devenue si délicate ?

JAVOTTE.

Depuis que je pense à me faire dame.

SANS-QUARTIER, ivre.

Mignonne, Toinette passera avant toi pour ça, alle a pris les devans. (A Toinette.) Ma toute belle, faut pas faire tes gros yeux ; je dis la vérité, je le sais bien peut-être. (A M. Tapin en lui frappant sur l'épaule.) N'est-ce pas donc, papa ?

TOINETTE à M. Tapin.

En vérité, monsieur, avec vos craintes continuelles pour votre réputation, vous êtes dans une étrange compagnie. Demain vous serez la fable de toute la ville.

MONSIEUR TAPIN.

Toinette, cessez ce ton de reproche ; il me semble qu'il ne vous sied point.

JAVOTTE.

Pardonnez-moi, monsieur, elle a raison. Il n'y a pas d'excuse pour une personne précautionneuse comme vous, d'avoir été vous lier avec une fille comme elle.

TOINETTE.

Taisez-vous, méchante vieille.

JAVOTTE.

Là, là, ne sois pas si fière de ton âge; il n'y a pas vingt ans de différence entre nous, et comme tu vas plus grand train que moi, tu arriveras plus vite.

SANS-QUARTIER à M. Tapin.

Brave homme, payez-leur à boire pour les appaiser.

MONSIEUR TAPIN.

Que voulez-vous dire à boire?

SANS-QUARTIER.

Et oui, M. Grégoire. N'est-ce pas comme ça que nous nous sommes raccommodés. Ah! Toinette, j'aime ce petit homme-là, comme mon frère.... Qu'est-ce que je dis? comme mon père, plus que mon père et mon frère ensemble. C'est un homme... (A Javotte qui rit.) Oui, c'est un homme, faut pas rire pour ça, Javotte. Je n'connais pas son pareil pour verser à boire. Il m'a donné d'l'argent. Aussi je lui ai dit : Papa, v'là d'l'argent qui va s'trouver en pays d'connaissance et je lui ai montré la bourse qu'il t'a donnée tantôt. Faut pas mentir, il a ri un peu jaune en voyant ça; mais comme il savait tout, il n'm'en a pas voulu.

TOINETTE, à Blaise.

Blaise, descendez.

BLAISE.

Mamzelle Toinette, ça m'amuse trop.

SANS-QUARTIER.

C'est ça, mon garçon, faut savoir résister au sesque. D'ailleurs, nous avons besoin d'toi. Puisque mon ami sait toute l'histoire, mon ami n'épousera pas, c'est toi qu'épousera, Nicolas. J'te donne la cousine.

TOINETTE, à M. Tapin.

Combien de temps, monsieur, avez-vous décidé de faire durer cette scène ridicule? Si elle doit se prolonger, je vais quitter la place.

SANS-QUARTIER.

Qu'est-ce que dit la cousine?

JAVOTTE.

Elle vous remercie d'avoir éclairé M. Tapin.

SANS-QUARTIER.

Tais-toi, carlin.

BLAISE, à part.

Attrape.

SANS-QUARTIER.

Ah! çà, v'là mon argent gagné. J'pars demain d'grand matin, moi,

et j'file. Bonsoir la compagnie. Pensez à moi, je n'vous oublierai pas. (A M. Tapin.) Allons, papa, venez m'conduire.

JAVOTTE.

Le joli bijou! Que j'aurais honte d'avoir un amoureux dans c't'état-là.

SANS-QUARTIER.

V'nez-vous donc? j'm'impatiente.

M. TAPIN.

Je vous suis. (Tendrement à Toinette.) Ah! Toinette, Toinette!

JAVOTTE.

Adieu, ma boune, sans rancune.

SCÈNE XVII.

TOINETTE, BLAISE.

TOINETTE.

Eh bien! mon ami Blaise, voilà assez de propos pour un jour. Qu'en penses-tu?

BLAISE.

Vous me connaissez ben mal, si vous croyez que je m'arrête à des propos. Tout ça avec moi et pis rien, c'est la même chose.

TOINETTE.

En vérité, plus je te connais et plus je vois que tu as un bon esprit.

BLAISE.

Croyez-vous donc qu'on ne m'en ait pas déjà dit de toutes les couleurs sur votre compte? « Mamzelle Toinette par ci, Mamzelle Toinette par là.... » Allez faire vos histoires ailleurs que je leur répondais; on n'en parlerait pas tant si elle n'était pas si gentille.

TOINETTE.

Ce que tu me dis là me va au cœur, mon bon ami Blaise.

BLAISE.

Alle est jeune, que je continuais, la jeunesse n'a qu'un temps; il n'y a que les sots qui n'en profitent pas. Oh! je ne suis ni envieux comme Javotte, ni jaloux comme M. Tapin, ni méchant comme vot'cousin. Ben du contraire.

TOINETTE.

Puisque tu es de cette humeur, moquons-nous des mauvaises langues et poursuivons notre projet. Demain matin, sans plus tarder, il faut parler à monsieur.

BLAISE.

Que nenni, mamzelle, je ne suis pas si bête.

TOINETTE.

Explique-toi.

BLAISE.

C'n'est pas ce qu'on dit qui me fait à moi, c'est ce que je vois. Tenez, mamzelle Toinette, si j'étais un magister, je ferais de la morale, mais j'ai de l'ambition, je veux faire mon chemin. Or pour faire son chemin faut amasser, entasser. Vous, c'est tout le contraire. Que vous ayez de bonnes connaissances, que vous en profitiez, rien de mieux; je veux ben que vous soyez un panier; mais un panier percé, c'est autre chose. Avec vous ce qui vient de la flûte retourne au tambour; ça je l'ai vu, j'en suis témoin, par ainsi.....

TOINETTE, avec dignité.

C'en est assez, Blaise; dans quelque position que je me trouve, jamais homme ne pourra se vanter de m'avoir refusée.

BLAISE.

Dame! mamzelle Toinette, vous entendez bien ma raison.

TOINETTE.

C'est assez, vous dis-je. Votre ouvrage est-il fait? Montez chez monsieur, voyez s'il ne lui manque rien.

BLAISE.

Oui, mamzelle. Il sort.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

TOINETTE, seule.

Allons, il faut prendre mon parti. Sans-Quartier m'a traitée comme je traitais M. Tapin; Blaise est trop intéressé pour faire un bon mari; Javotte triomphe, ses propos reviendront tôt ou tard à monsieur; d'ailleurs je ne puis pas rester dans cette ville. Il n'y a que Paris où je puisse trouver des ressources. Mais les connaisseurs y sont en si grand nombre qu'il est difficile de s'y distinguer; ils veulent de la grâce, de l'esprit, du naturel; ils exigent qu'on ne s'éloigne pas de la vérité, alors même qu'on cherche à leur faire illusion. Messieurs, si j'étais rassurée par vos suffrages, je me mettrais en route avec plus de confiance; qui peut vous plaire est certain de réussir partout.

THÉODORE LECLERCQ.

UN TABLEAU DE 1506.

PREMIÈRE MANIÈRE DE RAPHAEL.

Quand on étudie la peinture dans ses origines et ses transformations, on est bien forcé de s'avouer que notre magnifique collection du Louvre est fort incomplète. Plusieurs écoles, plusieurs grands maîtres y sont à peine représentés. Il n'y a pas une douzaine de tableaux espagnols, et c'est chez le maréchal Soult qu'il faut aller admirer les Murillo, les Cano, les Juanes et les Zurbaran. L'école allemande compte seulement au Musée deux Jean de Bruges, un petit Hemmelinck, quelques Cranack médiocres, quelques Lucas de Leyde, et quelques Holbein ; mais ces compositions ne sont pas capitales, et le sublime Albert Durer manque tout-à-fait. De l'école flamande, nous ne possédons pas non plus les chefs-d'œuvre : tous les artistes qui ont visité la Belgique, et particulièrement Anvers, s'accordent à dire que nous connaissons à peine Rubens par la série des Médicis. Ainsi de beaucoup d'autres maîtres, ainsi des Italiens. Où sont les préparateurs de la Renaissance, les Domenico Bruzacorzi, les Masaccio? Où est Michel-Ange? Nous avons vu, dans la galerie du général Fabvier, un apôtre en pied de Michel-Ange ; le gouvernement n'a pas cherché à l'acquérir, et la précieuse toile est passée, je crois, en Russie. Nous ne soupçonnons qu'imparfaitement les diverses manières du Corrége; et, quant à Raphaël, on ne saurait suivre les phases successives de son génie sur les tableaux du Louvre. On ne comprend guère à Paris les essais de Raphaël. Il demeure

convenu que sa première manière tient au Pérugin; mais comment a-t-il quitté le style péruginesque, qui fut son tâtonnement d'écolier, pour arriver à son style propre et individuel? Il y a une transition dont les degrés échappent entre le Raphaël de Pérouse et le Raphaël de Rome. On voit le résultat obtenu sans saisir les moyens de succès. C'est encore un mystère pour les peintres qui n'ont pas fait le voyage d'Italie; et comment s'expliquer un maître, si l'on n'est pas initié à toutes les gradations de son talent?

Un jour on nous présenta chez M. le docteur Boucher Dugua pour examiner un chef-d'œuvre dont on ne pouvait au juste préciser l'auteur. Ce tableau, peint sur toile, et transporté sur panneau de cèdre, a quarante-deux pouces de haut sur trente-trois pouces de large : il vient d'Italie, où il fut acheté pendant les guerres de l'empire. Plusieurs amateurs l'attribuaient à Léonard de Vinci ou à son école. Quelques-uns affirmaient qu'il était de Raphaël; M. Ingres, entre autres, partageait cette dernière opinion. M. Ingres est compétent sur la matière : il a étudié Raphaël toute sa vie, au milieu des églises et des palais de Rome. Suivant lui, le tableau avait été peint par Raphaël dans les premières années du XVIe siècle, après sa sortie de l'école du Pérugin.

On nous mit donc en face d'une *Sainte Famille* éblouissante. La Vierge est assise au milieu de la campagne; de la main droite, elle soulève un voile transparent qui protège Jésus couché et endormi; de la main gauche, elle fait avancer le jeune saint Jean. Tout près, au second plan, saint Joseph considère l'enfant divin. Dans le fond, quelques petites figures se dessinent sur un paysage calme et sévère. Les devans sont finis avec un soin minutieux, et toute la scène est enveloppée d'une ineffable harmonie.

Nous admirions le style et la pureté des lignes, l'expression de la Vierge, l'arrangement et la limpidité des draperies bleues, vertes et rouges, l'éclatante fraîcheur du coloris, la grandeur de l'ensemble et la perfection des détails. Oh! l'angélique madone aux cheveux d'un brun doré, comme les épis mûrs du froment! Oh! les délicieuses mains que le Christ a baisées tant de fois! O Raphaël! ô Léonard! qui de vous deux a fait descendre sur cette toile une inspiration du ciel?

Après l'extase, l'analyse. Plus nous considérions le chef-d'œuvre, plus nous lui trouvions des deux manières de Léonard et de Raphaël. M. Boucher Dugua, appuyé sur l'autorité de M. Ingres, était pour le Sanzio; et nous, tout en avouant notre ignorance du premier style raphaëlesque, nous penchions pour Léonard. Voici, en effet, le paysage et l'horizon, voici des cheveux frisés qui tiennent à ce maître; puis voici une tour-

nure de saint Joseph qui rappelle un peu la naïve école allemande du xve siècle. Cependant Raphaël seul a inventé la transparence et l'éclat de ces étoffes. La composition surtout est de Raphaël; il l'a reproduite plusieurs fois presque dans le même arrangement; la Vierge soulève ainsi une gaze légère dans le *Sommeil de Jésus* (1186) et la *Sainte Famille* (1191) du Louvre; le groupe est disposé ainsi dans la *Vierge et l'enfant Jésus* de la galerie de Vienne, dont la bibliothèque possède des gravures par Pietro Anderloni di Brescia et par Agricola : c'est une même attitude, ce sont les mêmes mains, le même pied avancé, le même paysage.

Mais si notre embarras était extrême, notre admiration était complète. Nous parcourions à la loupe tous ces merveilleux détails, quand nous aperçûmes vaguement quelques signes d'or au bas du tableau.

— Une signature !

Ce fut un cri de joie. Nous épelons avidement ces lettres enfoncées dans la pâte, et nous lisons le nom de Raphaël, avec ce millésime : DVI. Raphaël en 1506! Il avait vingt-trois ans! Nous tenons un trésor, une lumière, un document historique et non plus seulement un chef-d'œuvre sans parenté! 1506! Voilà bien l'époque où Raphaël puise avec inquiétude à toutes les sources, où il s'inspire chez tous les grands maîtres, afin de résumer toutes les beautés et toutes les poésies dans les magnifiques épopées dont il sera le créateur. Voilà une signature irrécusable, analogue en tout aux signatures des Raphaël du musée; mêmes lettres, même or, même procédé, mêmes abréviations. Voilà le jalon que nous cherchions tout-à-l'heure; ce n'est plus le Raphaël élève du Pérugin; ce n'est pas encore le Raphaël de la Fornarina.

Maintenant, pour bien faire comprendre cette œuvre et en expliquer le style, il faut suivre la vie et les commencemens de Raphaël. Nous emprunterons en partie cette esquisse au consciencieux travail de M. Quatremère de Quincy.

Tout le monde sait que Raphaël naquit en 1483, de Jean Sanzio, qui était le quatrième peintre de la famille. Le père, après quelques leçons, se voyant surpassé par son fils, alla trouver à Pérouse le Pérugin, dont la renommée était très répandue en Italie. Le jeune Raphaël entra dans cette école, atteignit bientôt son nouveau maître, et le quitta vers 1500. Livré à lui-même, il exécuta ses premiers ouvrages à Città del Castello. Il imitait alors la peinture du Pérugin, qu'on pourrait confondre avec la sienne. M. Sommariva possède un petit *Saint George* daté de cette époque. Vers le même temps, Pinturichio, qui avait étudié chez Pérugin avec Raphaël, s'associa son ancien condisciple pour les fresques de la sa-

cristie de Sienne. Ces travaux occupèrent Raphaël depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à l'âge de vingt ans environ, c'est-à-dire pendant les trois premières années du seizième siècle. Il est probable qu'en 1503, il vint faire un voyage à Florence, attiré par la célébrité de ses peintres. Il y retourna une seconde fois en 1504, comme le prouve une lettre authentique de la duchesse d'Urbin pour le recommander au gonfalonier Soderini, le même qui offrit à Léonard la décoration de la salle du grand-conseil. Léonard de Vinci était alors le maître le plus en vogue à Florence. Il est certain que Raphaël et lui s'y trouvèrent ensemble dans le même temps.

Ce fut là que Raphaël peignit divers tableaux, entre autres la *Sainte Famille de Lorenzo Nazi*, gravée par Morghen. Cette composition est la première qui manifeste, avec le plus de clarté, le changement de manière, ou plutôt l'abandon du style péruginesque.

La mort de son père et de sa mère le rappelèrent cette même année à Urbin. Il y fit le petit *Saint George, à cheval, combattant le dragon*, et le petit *Saint Michel* du Louvre. On sent déjà le maître, mais le style n'est pas encore propre et tranché.

En 1505, il quitta Urbin pour la dernière fois, vint encore à Florence, et se lia d'amitié avec Fra Bartolomeo. La période de 1505 à 1508 fut partagée entre les ouvrages de Pérouse, où il se rendit deux fois, et ses *nouvelles études* à Florence. Par le mot études, dit M. Quatremère de Quincy, nous entendons parler surtout de ses liaisons avec les plus habiles maîtres de cette ville, et dont on verra qu'il parvint à fondre dans sa manière les différentes qualités. Ce qui n'a pas besoin d'être prouvé, quand on compare les œuvres de Raphaël et de Léonard, c'est qu'il y avait entre eux une sympathie naturelle, un goût égal pour le même genre de grâce et de pureté de style ou de dessin. Plus d'un tableau de Raphaël peint vers cette époque, tel par exemple que la *Jardinière*, ne semble-t-il pas de la même famille ? La *Jardinière* du Musée est de 1507. On la présente ordinairement comme le type de la première manière de Raphaël. Mais il faut se garder d'attacher une importance trop absolue à ces divisions imparfaites et à ces classemens arbitraires. La première manière de Raphaël ne saurait avoir un type, puisqu'elle est nécessairement multiple et infiniment variée. Elle embrasse la période écoulée depuis la sortie de l'école de Pérouse jusqu'au voyage à Rome, de 1500 à 1508. Or, pendant ces huit années, le style de Raphaël ne porte point un cachet unique. Le jeune peintre imite tour à tour Pérugin, Maaccio, Fra Bartolomeo ou le Vinci; il glane dans tous les champs fertiles, s'appropriant, à la façon des hommes de génie, toutes les richesses éparses chez

les grands artistes. Il cherche sa propre nature et la révélation de son individualité. Attendez! Il sera tout-à-l'heure à Rome, et vous aurez le vrai Raphaël à l'état complet. Dès-lors, vous ne découvrirez plus d'influence étrangère. L'unité apparaît, unité rayonnante, qu'aucun peintre n'a surpassée.

La *Vierge au poisson*, du musée de Madrid, marque ce qu'on a appelé cette seconde manière; et enfin la *Sainte Famille*, du Louvre (nº 1184), que Raphaël exécuta pour François Ier, en 1518, deux ans avant sa mort, constate le plus haut point auquel il se soit élevé.

Mais nous n'avons point ici, pour le besoin de notre sujet, à suivre la vie et les productions de Raphaël après 1508. Nous savons par ce rapide exposé ce qui intéresse la *Sainte Famille* de 1506. Nous avons l'explication de cette analogie frappante avec le style du Vinci. C'était l'époque où le sublime jeune homme subissait l'influence du sublime vieillard. Je crois qu'il faut rapporter au même temps ce délicieux portrait dont la tête coiffée d'une toque est si mélancolique. De tous les Raphaël du Musée, c'est celui qui se rapproche le plus des Léonard, à cause du ton brunâtre des cheveux et de la franchise du clair-obscur. Il y a des artistes qui répètent naïvement que Raphaël n'était pas coloriste : sans doute ce qui domine chez Raphaël, c'est le style de la composition et l'exquise pureté des lignes; mais l'effet de la couleur et de la lumière est toujours élevé juste au ton qui convient. Chez le Titien et chez Rubens, avant toutes choses, on est d'abord saisi par l'exubérance de la couleur. C'est l'aspect principal sous lequel la vie se manifeste. L'œil est pris avant le cœur. On peut dire, en ce sens-là, que le Titien et Rubens sont plus peintres, et que Raphaël est plus poète.

T. Thoré.

EMBELLISSEMENS DE PARIS.

LA PLACE DE LA CONCORDE.

Nous avons sous les yeux un plan d'embellissement, c'est le mot, pour la place de la Concorde, arrêté par le conseil municipal de Paris. Bien que les travaux aient déjà commencé, nous pensons qu'il est temps encore d'adresser à l'administration quelques observations sur ce projet, susceptible, nous le croyons, d'être avantageusement modifié. Mais, d'abord, nous devons le faire connaître à nos lecteurs.

D'après le plan en question, présenté par l'un de nos meilleurs architectes, M. Hittorff, les quatre fossés creusés le long des Tuileries et des Champs-Elysées, avec leurs balustrades et leurs petites guérites en pierre, tout cela doit subsister. L'obélisque de Luxor, tout le monde le sait, s'élèvera au milieu de la place, entouré de sphinx à sa base. De chaque côté du monolithe, et à cinquante mètres à peu près de son piédestal, dans l'axe du pont, deux fontaines formeront des nappes d'eau jaillissantes, dont le trop plein alimentera deux petits bassins dans chaque fossé. Ces fontaines et l'obélisque se trouveront alors compris dans un très grand trottoir isolé au milieu de la place, long de plus de cent mètres, large de douze ou quinze, arrondi à ses extrémités, et éclairé par des candelabres de fer ou de bronze. Leur forme est celle d'une colonne composite terminée par une boule dorée. Qu'on se figure un immense plateau, un surtout, je demande pardon de cette expression vulgaire, au

milieu d'une table; les fontaines et l'obélisque de Luxor remplaçant les vases de fleurs qui figurent d'ordinaire sur un surtout les jours de gala.

Sur chaque fossé une passerelle ou un pont est jeté, non point perpendiculairement, comme les ponts qu'on bâtit sur les rivières, mais obliquement. Du côté des Champs-Elysées, l'angle saillant est coupé, et c'est là qu'est jetée la passerelle; mais du côté des Tuileries, il aurait fallu entamer le jardin pour répéter cette disposition. En conséquence, le pont passe précisément sur l'angle droit du fossé.

Voilà donc, de compte fait, quatre ponts : le premier aboutissant au Cours-la-Reine, le second à l'avenue de l'Elysée-Bourbon, le troisième à la rue de Rivoli, le dernier, enfin, au quai des Tuileries. La largeur de chacun est de sept mètres, les trottoirs non compris. J'oubliais de dire que les guérites en pierre seront surmontées de statues : il y en a deux au débouché de chaque pont.

Entre le plateau central et les fossés reste un grand espace vide; on le plante en gazon, ou bien on le sable et on l'entoure de trottoirs sablés. Bien entendu qu'un large passage est réservé autour du plateau; des avenues y mènent du pont de la Concorde, de la rue royale, des Champs-Elysées et des Tuileries; quatre grandes voies abontissant à l'espèce d'hippodrome qui entoure le plateau. De plus, quatre avenues, plus étroites, y conduisent obliquement par les quatre passerelles. De la sorte sont formés huit compartimens de forme irrégulière, quatre grands et quatre petits. Quant aux avenues obliques, les deux du côté des Champs-Elysées sont dans le prolongement des passerelles; les deux autres, au contraire, font un coude, et un coude assez raide, précisément au débouché de leurs passerelles. Toutes les quatre aboutissent précisément en face des fontaines.

Il me semble déjà entendre les badauds se récrier et dire : Si peu de chose pour tant d'argent; cette décoration, si long-temps attendue, qu'on nous promettait magnifique, se réduit donc à deux fontaines, huit statues et quelques candelabres! Car il ne faut pas s'imaginer que les badauds susdits tiennent le moindre compte, à la ville et à l'architecte, des trottoirs, des ponts, des compartimens sablés. Il faut au Parisien quelque chose de notable, qu'on ne puisse voir qu'en levant bien la tête. Alors il conçoit que cela coûte cher. C'est du monumental, non de l'utile, qu'il demande. On lui *doit* des trottoirs et des ponts. Il s'en servira sans la moindre reconnaissance, et ne verra là nul embellissement.

Quoique injuste au fond, cette critique a un côté vrai. Mais, il faut en convenir, la grandeur même de cette place de la Concorde est un obstacle désespérant à toute décoration. Impossible de la meubler, qu'on me passe

cette expression triviale. Que peut-on y mettre qui ne soit rapetissé par ses proportions énormes? Et que l'on y réfléchisse bien, le problème à résoudre tourne dans un cercle vicieux. On veut une grande décoration, mais on veut aussi que la place reste grande. De plus, on ne doit pas masquer les bâtimens qui l'entourent : c'est là sa beauté, sa gloire. Ce n'est point ici le cas de faire un *square* anglais, planté de beaux arbres. Les Champs-Elysées et les Tuileries sont là, d'ailleurs, avec leurs grandes masses de verdure. En ajouter encore sur la place, ce serait vouloir convertir un quart de Paris en forêt. Nous pensons donc qu'on a fait sagement, qu'on *devait* borner la décoration de la place à deux fontaines et à l'obélisque.

L'obélisque, nous n'aurions pas conseillé de le mettre là. Tous les étrangers nous reprochent de leur avoir enlevé la place où les menaient leurs ciceroni; où, en tournant sur eux-mêmes, ils embrassaient d'un coup d'œil un ensemble unique de monumens grandioses. A cela on peut répondre que ce qui est fait est fait. L'obélisque est comme installé. Il en coûterait trop cher pour le déplacer encore. On ne doit plus penser qu'à en tirer le meilleur parti possible.

Remarquons que malgré son piédestal énorme, odieux à tous les antiquaires qui veulent examiner les hiéroglyphes, l'obélisque tout seul au milieu d'une vaste place ne fera pas grande figure. Il sera mesquin et pauvre : un piquet planté au milieu d'une cour. Nous voudrions masquer ce piédestal et lui composer une base large et fournie. Nous voudrions en rapprocher les deux fontaines, voir le monolithe lui-même le centre d'un bassin duement entouré de sphinx, de statues, surtout de force jets d'eau; cela formerait un groupe important au milieu de la place, et qui, d'abord, concentrera l'attention divisée si l'on éloigne les fontaines. De trois pierres précieuses un joaillier ne ferait pas un collier; il les monterait en bague ou en agrafe. En un mot, il vaut mieux réunir en un même groupe ce que l'on a de beau à montrer.

Outre le mauvais effet qui résulterait de l'isolement de ces trois ornemens principaux de la place, nous pensons que les fontaines, au point qu'elles occupent dans le plan, auraient l'inconvénient de nuire d'une manière notable à la circulation. Rappelons-nous qu'elles se trouvent au débouché des avenues obliques. Une voiture qui de la rue de Rivoli irait aux Champs-Élysées (en été, c'est le grand passage), après avoir traversé le fossé, est arrêtée tout d'abord par la fontaine qui fait face à la Madeleine, obligée, en tournant court à droite, de la doubler comme la borne d'un cirque, puis de tourner encore pour prendre la grande allée de Neuilly; et nous ne parlons point du coude qu'elle rencontre en dé-

passant le pont jeté sur le fossé. L'avenue oblique et la passerelle n'ont que sept mètres. Combien de fois dans ce coude les roues heurteront-elles le trottoir! Combien de chevaux se cabrant effraieront les passans! Il sera bon que les cochers s'avertissent de loin, car deux voitures de front dans ce tournant courraient assurément quelques risques.

En résumé, la réunion des fontaines à l'obélisque aurait, à notre avis, l'avantage de rendre le passage plus facile, et de présenter à la vue une masse pittoresque. Nous pensons encore qu'il est de toute nécessité d'élargir les passerelles et les avenues obliques, de supprimer même le tournant, dussent les compartimens sablés en paraître plus irréguliers.

Nous avons dit que la place serait éclairée au gaz. Le principe de réunion que nous avons déjà posé reçoit ici une application nouvelle. Dans le modèle proposé, quatre becs de gaz sortent du fût de chaque colonne. Or, en quelque lieu qu'on se place, on ne pourra en voir plus de trois; il y en aura toujours un masqué par la colonne. Il est évident qu'un faisceau unique de lumière éclairera mieux que quatre becs séparés. On devra sacrifier, il est vrai, une imitation de colonne rostrale. Élégante, d'ailleurs, est-elle bien à sa place servant de conduit au gaz? Chez les anciens, la forme de chaque chose en caractérisait la destination. Il est temps que nos architectes cherchent des formes nouvelles pour des usages et des besoins nouveaux, bien loin de donner aux types antiques une destination qu'ils n'ont jamais eue. Un homme aussi habile que M. Hittorf ne peut être embarrassé pour disposer ses tuyaux de gaz de la manière à la fois la plus élégante et la plus utile.

Nous n'avons pas vu si dans le plan nouveau on s'était occupé du nivellement de la place : ce serait une opération bien coûteuse; mais si l'on ne fait disparaître ses grandes ondulations, les compartimens sablés et les trottoirs présenteront l'aspect le plus bizarre et le plus tourmenté. Gabriel, qui commença la place, s'était résigné à ces mouvemens de terrain, comme on peut le voir par les moulures de ses balustrades qui suivent les pentes existantes. Un nivellement entraînerait donc forcément la reconstruction d'une grande partie des balustrades.

Puisqu'il s'agit d'embellir la place de la Concorde, il ne serait pas mal à propos, ce nous semble, de s'occuper aussi des avenues qui y conduisent. Il n'est personne qui n'ait été choqué du mauvais effet de ces énormes statues, guindées sur d'énormes piédestaux, qui écrasent le pont Louis XV. Combien de fois n'a-t-on pas demandé leur éloignement! Un bon système d'éclairage, qui pourrait aussi servir à la décoration, vaudrait dix fois mieux que ces lourdes figures. Si leur effet pittoresque est nul ou mauvais, on peut également critiquer leur position sous le rapport de la

convenance. Rien de mieux que de montrer au pays ses grands hommes; mais pour les abords de la chambre des députés, nous voudrions un autre choix. Qu'ont de commun Duguesclin, et Bayard, et Condé, et Sully même avec le gouvernement constitutionnel?

Déjà il avait été question de placer ces douze grands hommes en espalier le long des Champs-Élysées; se détachant sur le vert des arbres, on s'en promettait un effet heureux. Mais ne serait-ce pas prendre une trop grande liberté avec eux, que de les aligner ainsi pour la décoration comme on fait dans les Tuileries d'Annibal et du Rémouleur? Nous devons plus d'égards à nos grands hommes. Il leur faut une place honorable, un Panthéon.

A notre sentiment, c'est à Versailles que ces statues seraient le plus convenablement placées dans ce musée français qui se forme par les soins du roi. Là, tous les arts se sont réunis pour célébrer nos gloires nationales. Sur la toile, sur le marbre, on y lit nos fastes glorieux. La maison d'un Romain avait une salle pour les images de ses aïeux illustres! Le roi donne à la France un palais pour ses grands citoyens. Bayard serait là à côté de François Ier, Sully près de Henri IV, Condé et Tourville près de Louis XIV, dont la grande figure semblerait ouvrir la porte de son Élysée à tous les Français illustres.

P..... M.....

Revue du Monde Musical.

L'année dernière, au moment où les chanteurs et les symphonistes du Théâtre-Italien se préparaient à faire sonner les premiers accords de *I Puritani*, on apprend que Bellini vient de rendre le dernier soupir. Cette semaine, à l'instant où les mêmes artistes allaient commencer l'épreuve du même ouvrage, quatre lettres, venant de Londres ou de Manchester, annoncent que, par un effroyable *da capo*, la mort a frappé la reine des cantatrices, la jeune et belle Malibran : elle est tombée, comme Bellini, dans toute la force de l'âge, au milieu de ses triomphes. Ses derniers accens, véritable chant du cygne, marquent le degré suprême où se soit élevé son talent. « Elle devait finir ainsi, » disaient ses camarades, ses amis, qui, depuis quelque temps, la voyaient parcourir l'Europe avec la vitesse d'un messager diplomatique; chantant à Naples, à Bruxelles, à Milan, à Londres, à des intervalles si rapprochés, que les journaux se croisaient en route pour aller conter à Londres, en Italie, les prouesses qui venaient de signaler, encore une fois, à Milan comme en Angleterre, le merveilleux talent de la virtuose. « Elle devait finir ainsi, » disaient ses admirateurs, effrayés de ses prodiges comme de ses folies d'artiste. Une telle activité, une telle dépense journalière, faisaient craindre une ruine complète. Le cheval de Lénore courait toujours, sa fougue constante l'emportait au bout de l'horizon avec la vitesse de la pensée; son œil de feu n'avait pas le temps d'éblouir notre faible vue; mais est-il de coursier nourri dans nos prairies qui puisse disputer le prix à ce rude joûteur, à ce fantastique animal? Le cheval de Mazeppa sait éviter tous les écueils qui menacent sa tête, il franchit les abîmes prêts à l'engloutir; s'il s'arrête, c'est qu'il est mort; il tombe épuisé de fatigue.

Ce que les amis, les admirateurs de Mme Malibran avaient craint pour

elle, dans ces derniers temps, m'avait inspiré des alarmes lors de son début au théâtre de Paris. Beaucoup de gens s'écrient : « Je l'avais bien prédit! » quand arrive une catastrophe imprévue; et l'on n'est pas moins persuadé qu'ils n'ont rien prévu, rien prédit. Mais il est des feuilles qui enregistrent les dits du journaliste; il peut, vingt ans après, faire revivre sa parole, et justifier, la preuve en main, ses prédictions flatteuses ou funestes. La mienne a ces deux qualités; pourquoi faut-il que j'aie deux fois deviné! Pourquoi faut-il que j'aie été prophète de malheur!

Quand je vis la jeune virtuose paraître sur la grande scène de notre Académie royale de Musique, dans le rôle colossal de *Semiramide*, j'admirai son talent déjà merveilleux sous plus d'un rapport. Sa verve musicale, son audace, m'étonnèrent; l'ambition de ses efforts, son ardeur infatigable me firent espérer le plus brillant avenir pour la débutante; mais ce ne fut pas sans crainte que je vis une ame de six pieds s'agiter, se débattre dans un corps frêle et gracieux. Le lendemain j'écrivis : « Mme Malibran-Garcia possède une voix magnifique, un beau talent; elle sera sans doute un jour une des plus grandes cantatrices de notre époque. Le travail et l'exercice peuvent lui faire acquérir ce qui lui manque; cependent je l'engage à tempérer son ardeur pour l'étude; la fatigue est souvent funeste aux jeunes chanteurs. Il faut savoir se reposer à propos, et songer à conserver, pour acquérir ensuite avec plus de certitude et de succès. » Toujours poursuivi par l'idée que ce jeune prodige serait arrêté au milieu de sa course, dévoré, consumé par le feu qui brûlait dans son sein, je ne pus me défendre de citer le vers de Virgile :

Si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris!

Marie-Félicité Garcia est née à Paris en 1808, de parens espagnols. Son père, Manuel Garcia, de Séville, était alors premier ténor du Théâtre de l'Impératrice. On se souvient de la beauté de sa voix, du charme délicieux de son exécution, de la perfection, de la solidité de son talent. On se souvient des succès qu'il obtint dans *la Griselda*, *la Molinara*, dans *Il Matrimonio segretto* surtout; il chantait le fameux air : *Pria che spunti*, d'une manière ravissante. Plus tard, il prit une autre direction, quitta les rôles gracieux pour les personnages tragiques, don Juan, Otello; bien d'autres rôles du même genre, qu'il joua et chanta avec une rare supériorité, complétèrent sa réputation. Tous mes lecteurs ont été témoins de ses derniers triomphes. Je ne les rappellerai que pour les comparer aux premiers, et dire que le Garcia de 1808 était un virtuose tout aussi précieux que celui qu'ils ont admiré quinze ans plus tard. Marietta Garcia

était fille d'un tel père, elle fut l'élève d'un tel maître. Il semble que la nature et l'art devaient se donner la main pour former la jeune cantatrice. La nature s'était montrée avare de ses dons; Marietta possédait le sentiment de la musique au degré le plus éminent, mais sa voix était rebelle, dure et voilée. Manuel ne désespéra point de l'avenir de sa fille; il connaissait si bien le mécanisme de la voix, qu'il ne fut point arrêté par les obstacles que lui présentait l'organe de Marietta. L'étude, le travail, en triompheront, dit-il; il faudra bien que cette voix sorte enfin; elle est là, je la sens, je la devine. C'est un diamant brut; il s'agit de le polir, et nous arriverons à le faire briller du plus vif éclat.

Le père Garcia était un rude polisseur; il n'admettait excuse, prétexte, ni raison; avec lui, il fallait travailler, réussir ou crever, sans cesse battre le fer. Sans cesse? non, car trop souvent il battait autre chose. Tout ce que les maîtres ont écrit pour l'éducation des chanteurs : solfèges, études, exercices, vocalises, avaient été revus cent et cent fois par Marietta; elle ne pouvait plus rien obtenir de cette bibliothèque épuisée, son père alors imagina de lui donner la collection des concertos de Viotti. Tous les jours il fallait que cette nouvelle pâture fût dévorée. Ce n'était point assez d'avoir solfié les traits scabreux notés pour le violon, d'avoir franchi, d'un pas ferme et sûr, l'énorme distance qui sépare le bourdon de la chanterelle, d'avoir posé gracieusement avec la voix les mélodies destinées à l'archet, infatigable puisqu'il n'a pas besoin de respirer; il fallait encore que Marietta recommençât la redoutable collection à six reprises différentes, afin que chacun de ces concertos passât par tous les degrés de la gamme, et fût transposé au moyen des six autres clés. Je ne parle point du travail du piano, cet exercice était un véritable repos, l'élève se jetait sur le clavier pour se remettre de ses fatigues vocales. Jamais enfant de chœur, et l'on sait comment les chefs de psallette leur fourraient la musique dans la tête, jamais enfant de chœur ne fut soumis à un travail plus opiniâtre. *Labor improbus omnia vincit.* Marietta reçut enfin de son père la voix admirable qu'il lui avait promise, elle en reçut aussi un admirable talent; cette dernière condition était moins difficile à remplir.

A l'âge de huit ans, Marietta fit son premier début à Naples, au théâtre de *I. Fiorentini*, dans la comédie. Elle ne chantait pas, mais elle jouait à ravir des rôles d'enfant. Ce fut à Londres qu'elle parut ensuite dans l'opéra, s'acquittant à merveille des petits rôles qui lui étaient confiés, et s'élevant peu à peu, sous l'aile paternelle, à des parties plus importantes. Elle s'y distingua dans *il Crociato* de Meyerbeer : elle y re-

présentait Félicia; les couplets *Giovinetto cavalier* lui firent beaucoup d'honneur. Ce fut son premier triomphe vocal.

« Mlle Garcia est une jeune personne d'une figure agréable; sa taille, sans être grande, est suffisante pour son emploi. Sa voix est pleine et sonore; elle est d'une belle étendue de *si* en *si*. Les sons élevés ont de la vigueur; ils sortent sans effort, et leur timbre est flatteur. On peut reprocher à Mlle Garcia d'avoir la vocalisation lourde, l'articulation peu nette dans les traits d'agilité, et une tendance à chanter plus haut que le ton. Ce dernier défaut peut être causé par la crainte que doit inspirer un premier début. » Voilà ce que disait le feuilleton du *Journal des Débats* du 13 mai 1827; il rendait compte de la reprise de *Torvaldo e Dorliska* Mlle Garcia succédait à Mlle Naldi dans cet opéra de Rossini. Son premier début à Paris eut lieu par le rôle de Dorliska; rôle assez important, bien qu'il fût dédaigné par les *prime donne*, qui n'ont jamais inscrit sur leurs tablettes Giulietta, et se sont défendues de jouer Amenaïde. Il est vrai que le voisinage de Romeo, de Tancredi, leur inspirait des alarmes, et qu'il est cruel pour la sensible Giulietta d'entendre applaudir un peu trop son cher Romeo, et de voir tomber les couronnes à ses pieds.

Marietta suivit sa famille à New-York, et ne craignit pas d'attaquer hardiment tous les premiers rôles du répertoire; elle réussit également dans l'opera-buffa et l'opera-seria. L'Otello par excellence sut se faire une Desdemona digne de lui. La famille Garcia formait à elle seule une compagnie chantante, et l'on voyait chaque soir Otello, Yago, Desdemona, Emilia, ou bien Almaviva, Figaro, Rosina, Berta, représentés par le père et le fils Garcia secondés par la sœur et la mère. Je crois même qu'un oncle, un *zio*, un *barbo*, comme disent les Vénitiens, était aussi de la partie, et remplissait les rôles d'Elmiro et de Bartolo dans cet opéra de famille.

Soumise aux volontés d'*un* père, comme les héroïnes de théâtre qu'elle représentait, aux volontés d'un père qui savait commander impérieusement, Marietta consentit à épouser M. Malibran, négociant français d'un âge mur, établi à New-York. On le croyait très riche, il devait enlever au théâtre la jeune cantatrice, et lui donner un rang, une fortune, capables de la dédommager de ce qu'elle perdrait en couronnes, en applaudissemens.

Des revers imprévus arrêtèrent les intentions libérales de M. Malibran, qui, bientôt, fut obligé de faire connaître sa position, et de déclarer à sa femme qu'il fallait remonter sur la scène, et chercher dans les ressources de son talent l'espérance de son avenir. Cette mésaventure fut un coup de bonheur pour l'art musical. Les cantatrices sont des moines d'une autre espèce à qui le mariage devrait être interdit. Quand elles sont assez peu

sages pour prendre un époux, quand elles rongent leur frein au coin du foyer conjugal, déplorant leur folie, ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est une volée de coups de bâton de la part du maître qu'elles se sont donné, ou bien la grêle, l'inondation, l'incendie, qui viennent ruiner de fond en comble le nouveau ménage. Toutes celles qui se jettent dans cet abîme n'y restent pas, témoin Mme Malibran; elle fut rendue au théâtre dont elle devait être le plus bel ornement, et c'est à Paris que son merveilleux talent vint faire sa première explosion.

Le 12 janvier 1828, Mme Malibran paraît à l'Académie royale de Musique dans une représentation que l'Opéra-Italien donnait au bénéfice de Galli dans cette grande salle. *Semiramide*, la dernière scène de la tragédie anglaise *Romeo and Juliet*, et le premier acte du *Barbiere di Siviglia*, formaient ce spectacle formidable et d'un attrait si puissant et si varié. Mme Malibran, Mlle Smithson, Mlle Sontag à la fois! Quel début que celui de la nouvelle Sémiramis! Ce n'était plus la petite fille que nous avions entendue dans le rôle de Dorliska, mais la souveraine de Babylone, tendre, fière, impérieuse, et cachant ses dix-neuf ans sous l'éclat de sa majesté royale. Je ne parlerai point des transports d'enthousiasme qui éclatèrent après son premier solo, qu'elle dit avec autant de noblesse que d'élégance; après cette phrase véhémente, *trema il tempio*, qui fait trembler les cantatrices : elle l'attaqua, la suivit, la termina d'une manière victorieuse, mais effrayante. Il semblait que la virtuose devait succomber après une explosion qui semblait si fort au-dessus de ses moyens physiques. Elle fut sur-le-champ engagée à notre Théâtre-Italien et devint *prima donna* du premier théâtre du monde. Dès ce moment, sa carrière fut une suite de victoires; elle triompha dans tous les genres, sous la cuirasse de Tancredi, et sous le grotesque accoutrement de Fidalma, la vieille tante du *Matrimonio segretto*. Après avoir chanté le rôle de Sémiramis, on la voyait prendre celui d'Arsace; après Anna, paraissait Zerlina, et ces deux caractères, d'une couleur si tranchée, étaient rendus parfaitement par la même actrice; la même voix chantait alternativement les mélodies aiguës du soprane et les arpèges graves du contralte. Tour à tour naïve et pathétique dans *la Gazza ladra*, malicieuse et spirituelle dans *il Barbiere*, modeste et soumise comme Cendrillon, tirant l'épée avec la noble fierté d'un paladin, tragique et sublime dans *Otello*, luttant d'esprit et de bouffonnerie avec Campanone dans *la Prova;* telle était cette Malibran qui semblait avoir épuisé toutes les ressources de son génie dramatique, au moment où elle quitta la France.

Bellini lui préparait de nouveaux succès en Italie. *Norma*, *la Sonnambula*, *I Capuletti*, opéras de ce jeune maître, qui devait, hélas! lui montrer le chemin du tombeau, venaient d'être mis en scène par une illustre

prima donna. La Pasta s'était admirablement signalée en représentant Norma et la Sonnambula, dont les rôles avaient été écrits pour elle. Mme Malibran s'en empare, les compose, les crée à sa manière, et, par une coquetterie d'artiste, dont on apprécia bientôt l'artifice, je devrais dire la perfidie, elle s'appliqua à donner tout l'éclat, toute la puissance de son exécution aux morceaux que la Pasta laissait dans la demi-teinte. On l'applaudit avec enthousiasme; et, tout en la remerciant d'avoir mis au jour de belles choses qui jusqu'alors avaient passé inaperçues, on pensa que la Malibran redoutait trop la rivalité de la Pasta pour s'aventurer à tenter les mêmes effets aux mêmes endroits. C'est justement ce que Marietta voulait faire croire; quand elle vit que l'opinion s'était prononcée sur ce point, elle changea de gamme, suivit la marche indiquée par la Pasta, et battit cette cantatrice sur son propre terrain. Elle brilla partout où la Pasta avait brillé et la surpassa. Une troisième épreuve fut encore plus décisive, car elle y joignit les prodiges d'exécution de la première et de la seconde.

Partout, en Italie, elle fut accueillie avec transport; les couronnes pleuvaient à ses pieds : on détela ses chevaux; la foule des amateurs traîna sa voiture; une autre fois, elle fut enlevée et portée sur les bras de ses admirateurs. Les entrepreneurs se la disputaient; on lui faisait souscrire des engagemens, trois mois à l'avance, à des prix énormes, et jusqu'alors inconnus, inouis. Le plus hardi de tous, celui de Trieste, lui donna 4,000 fr. par soirée, et voulut encore lui faire accepter, après l'accomplissement du traité, une parure de diamans. La cantatrice refusait, disant que c'était bien assez de la somme comptée, et qui lui avait été proposée, n'ayant jamais eu l'intention de mettre un tel prix à ses exercices. « Acceptez, répliqua le directeur, acceptez; je puis vous offrir ce cadeau, ce petit souvenir; il vous rappellera que j'ai fait d'excellentes affaires avec vous, et je pense qu'il pourra vous décider à revenir une seconde fois. »

L'activité de cette fougueuse existence paraîtrait fabuleuse, si nous n'avions pas vu Marietta se gouverner parmi nous, et remplir ses engagemens au théâtre, résister à la fatigue des répétitions, des représentations, après avoir galopé le matin et le soir au bois de Boulogne, à lasser deux chevaux. C'est pendant la répétition qu'elle se faisait servir à déjeuner, sur la scène, et pendant que les autres acteurs récitaient l'opéra. Ses voyages, ses courses, ses études, ses travaux, rempliraient deux vies d'artiste, et deux vies complètes encore. Elle part pour Sinigaglia pendant les chaleurs de juillet; c'est sur le siége du cocher qu'elle se met en route, elle conduit, active les chevaux; brûlée par le soleil d'Italie, couverte de poussière, elle arrive et va sur-le-champ se jeter à la mer, nage comme un dauphin, et rentre à son hôtel faire sa toilette après cette

ablution. Dernièrement encore, elle part de Bruxelles pour Londres, revient à Paris, fait des courses dans la Brie, et retourne à Londres : ce n'était pas un courrier, mais une colombe voyageuse. On sait ce que c'est que la vie d'un chanteur dans la capitale de l'Angleterre, la vie d'un chanteur dramatique et placé au premier rang. Trois ou quatre matinées musicales l'attendent après la répétition, et quand le rideau tombe et qu'il peut s'échapper du théâtre, les soirées commencent, se prolongent jusqu'au matin; et le virtuose monte en voiture pour aller de l'une à l'autre. Mme Malibran tenait tête à tous ces engagemens; bien plus, elle donnait le dimanche à ses amis, et ce jour, d'un repos absolu pour toute l'Angleterre, était encore pour Marietta un jour de joyeuses fatigues; elle jouait, folâtrait comme un enfant avec sa famille et ses nombreux amis; elle leur prodiguait les trésors de sa voix, les agrémens de son esprit.

Son mariage s'était conclu malgré sa volonté, de graves nullités le rendaient attaquable; Marietta voulut le faire rompre, elle y réussit, et vint à Paris s'unir avec M. de Bériot, qui l'aimait passionnément et qu'elle avait préféré à tous les adorateurs empressés de lui plaire, M. de Bériot, digne d'un tel choix, et dont le superbe talent de violoniste n'était pas le principal mérite aux yeux de Marietta. Ils vivaient heureux, la gloire et la fortune versaient à pleines mains leurs faveurs sur ce couple si bien assorti. Ils étaient ensemble à Manchester; jouant et chantant aux fêtes musicales données le matin à l'église et le soir au concert. Marietta se sentait mal depuis quelques jours, elle chanta pourtant; le lendemain à l'église, quand l'orgue fait sonner toute son harmonie, elle est vivement saisie par cette explosion, elle rit aux éclats, pleure ensuite à chaudes larmes, se remet et chante sa partie. Le soir au concert, elle surmonte encore son malaise, et dit avec Mme Caradori le duo d'*Andronico*. Jamais sa voix n'avait fait entendre des sons plus purs, plus mélodieux, plus vibrans; jamais les traits rapides et brillans ne s'étaient échappés de son gosier flexible avec autant de charme et de légèreté. Enfin, sur le dernier repos de dominante, elle attaque le *si* aigu, le serre, le bat avec l'*ut dièse*, et tient pendant un laps de temps énorme, le trille le plus juste, le plus éclatant, le plus net, le plus éblouissant qu'une femme ait jamais exécuté. Tout le monde en fut émerveillé, toutes les voix criaient *brava*, toutes les mains applaudissaient encore, lorsque la cantatrice, terrassée par ce dernier effort, se retira d'un pas tremblant; Mme Assandri lui prêta le secours de son bras pour l'accompagner dans la chambre voisine, où Marietta tomba sans connaissance, tourmentée par une crise nerveuse d'une violence effrayante.

CASTIL-BLAZE.

(*La suite au numéro prochain.*)

Le camp de Compiègne, qui a été si peu favorisé du beau temps et qui a failli se dissoudre plusieurs fois devant un redoublement d'intempéries, vient enfin de recevoir ses hôtes royaux; les grandes manœuvres ont commencé dès le lendemain. M. le duc d'Orléans, qui est l'ame du camp de Compiègne, et qui a su se concilier à un degré égal le respect des officiers, l'amour du soldat, l'admiration de toute l'armée pour ses connaissances en art militaire, a fait exécuter *un passage de la ligne en avant.* On n'a eu à déplorer qu'un seul accident. Le roi a visité à pied les deux camps de Nemours et d'Orléans. Chaque corps d'armée a donné en particulier une représentation propre à son arme; c'est ainsi que deux compagnies d'infanterie ont exécuté des exercices gymnastiques et des mouvemens en avant et en arrière à la baïonnette; une compagnie du génie a fait sauter des *fougasses;* ce sont des mines chargées de pierres et de débris, et qui, en éclatant avec violence, peuvent donner une idée d'une éruption volcanique.

Chaque tente était en outre décorée d'emblèmes, de sculptures, de petits monumens où nos soldats ont déployé un véritable talent d'artiste et d'architecte; quelques-uns même ne se sont pas fait faute de poésie, et la science lapidaire s'est enrichie de plusieurs inscriptions pittoresques. Une fontaine a été décorée d'une inscription en l'honneur du duc d'Orléans.

Le 16e de ligne avait multiplié les forteresses et les grottes; le 8e léger avait construit une grande quantité de tombeaux, et figuré des ruines d'édifices célèbres, entre autres le tombeau de Mahomet suspendu entre le ciel et la terre, l'arc de l'Étoile, une pyramide d'Égypte; on remarquait, chez le 10e de ligne, le pont d'Arcole, le Panthéon, le tombeau d'Héloïse et d'Abailard. Dans le camp de Nemours, les soldats du génie avaient élevé un blockhaus avec fossés et chemin couvert. Les meuniers, les diables, les magiciens, jouaient un grand rôle dans toutes ces sculptures faites à la hâte. Napoléon n'a pas été oublié, et nos soldats l'ont représenté sur sa colonne et dans son tombeau de Sainte-Hélène. Au moment où le roi allait remonter en voiture pour retourner en campagne, le général Buchet a fait battre la générale, et sur-le-champ les huit mille hommes, formant le camp de Nemours, se sont trouvés réunis sur le front de bandière avec armes et bagages. Cette prise d'armes, remarquable par la rapidité et l'ordre avec laquelle elle fut exécutée, avait été concertée secrètement entre le général Buchet et le duc d'Orléans.

L'Opéra s'est transporté à Compiègne pour jouer *le Dieu et la Bayadère;* Mlle Taglioni a dansé, et Levasseur a failli s'enrhumer. Six cents personnes environ avaient été admises à cette représentation.

Le ministère se renferme dans une immobilité complète. Les fonds français ont repris un mouvement de hausse; rien, d'ailleurs, n'indique que les graves difficultés au milieu desquelles s'est installé le ministère, touchent à leur terme. La question de la présidence de la chambre, mise en

avant par les journaux du tiers-parti, a été maladroitement éludée par la presse doctrinaire. Il faut avouer, cependant, que le ministère fait contre fortune bon cœur, et que jamais le langage de ses organes n'a été plus fier et plus dédaigneux. L'un d'eux a annoncé d'une façon bien prématurée, nous le croyons, que le ministère débuterait par la présentation d'un projet de loi pour la répression des sociétés secrètes. Il est assez maladroit, au milieu de la tranquillité profonde dont jouit le pays, de venir raviver le fantôme oublié des associations. Nous doutons, d'ailleurs, que M. Persil se prête à d'inutiles et imprudentes mesures, au lieu de s'occuper des importantes réformes que réclament la magistrature et le conseil d'état. M. Duchâtel s'occupe, de son côté, avec zèle, de préparer une loi sur les sucres.

Les deux seuls ministres qui aient encore jugé à propos d'annoncer leur avénement à leurs subordonnés par des circulaires sont M. le général Bernard et M. de Gasparin. On a regretté, dans la circulaire de M. de Gasparin, l'absence de toute indication précise de ce que l'on exigeait des préfets. M. de Montalivet, pendant son court séjour au ministère, avait imprimé à ce département une activité et une régularité remarquables. Son attention s'était portée à la fois sur l'administration des prisons, sur les chemins vicinaux et sur les conseils généraux. On doit à son goût éclairé, à son esprit de haute impartialité bon nombre d'améliorations importantes. Mais M. de Montalivet est maintenant retiré dans ses propriétés du Berry.

La défaite de Gomez, d'abord révoquée en doute par quelques amis peu habiles du ministère, se confirme de la façon la plus éclatante. Le brigadier Alaix, qui vient de remporter cet avantage signalé, est un de ces braves généraux dont le nom est peu répandu à l'étranger, mais qui, en revanche, sont bien connus du soldat, qui vivent avec lui, partagent ses fatigues, et battent l'ennemi lorsqu'ils peuvent le joindre. Alaix est à la poursuite de Gomez. Les habitans de Requena se sont défendus avec héroïsme; les femmes ont traîné les canons. Mais les Espagnoles sont coutumières du fait, et Sarragosse aurait au besoin de nombreux imitateurs. Ce succès a produit une forte hausse dans les fonds espagnols à la bourse de Londres. L'effet moral de cette victoire est immense; elle montre combien il eût été facile à un ministère fidèle aux engagemens du traité de la quadruple alliance, de terminer, ou plutôt de restreindre dans les montagnes de la Navarre, cette guerre qui épuise le sang et l'or de l'Espagne. Les nouvelles du Portugal continuent à n'arriver que par l'intermédiaire des journaux anglais, et principalement des correspondans tories qui présentent les affaires sous un jour fort sombre.

Le parlement anglais pourra bientôt tenir ses séances à Paris, et nous aurions là, en vérité, un échantillon précieux des talens oratoires de la chambre des communes. Le parti conservateur serait représenté par M. Peel et M. Parnell; le parti radical par M. Grote. M. Manners Sutton remplirait les fonctions de *speaker*. L'émigration espagnole pourrait bien, de son côté, y venir former de nouvelles cortès: M. Isturitz, M. de Toreno, n'ont fait probablement que précéder M. Martinez de la Rosa et

M. Galiano. M. Alava, ex-ambassadeur, ex-général, s'est trouvé tout installé. M. Marliani a été nommé consul-général à Paris, et deux émissaires de M. Mendizabal, se rendant à Londres, ont traversé la capitale il y a quelques jours.

— Le Théâtre-Français, qui reste toujours notre premier théâtre, a vu rentrer cette semaine Mlle Mars dans *Tartuffe*, et M. et Mme Volnys dans *Don Juan d'Autriche*. Mlle Mars et Mme Volnys, que nous rapprochons sans aucune intention, semblent n'avoir de commun que le parti pris de pousser toutes deux à l'excès leurs qualités et leurs défauts. Mlle Mars devient de plus en plus insaisissable dans ses nuances, et Mme Volnys, de plus en plus violente et exagérée dans sa pantomime.

Le public, qui s'était porté en foule à ces deux rentrées, s'est montré plus prodigue d'applaudissemens pour Mme Volnys que pour Mlle Mars. Il est vrai que Mlle Mars jouait Molière, et Mme Volnys, M. Casimir Delavigne : or, en faisant la part de l'auteur, dans les applaudissemens, nous trouvons que *Tartuffe* doit s'estimer fort heureux d'avoir pu trouver place sur l'affiche entre *Don Juan d'Autriche* et *Angelo*, qu'on reprendra sans doute aussi à la rentrée de Mme Dorval.

Vaudeville. — *Le Diable amoureux*. Ce n'est, en vérité, ni la faute de la constitution de 1812, ni celle du diable, deux êtres fort distincts, mais qui ne font qu'un dans l'esprit de certaines gens, si ce vaudeville est espagnol, si Mlle Fargueil s'appelle tour à tour Pepita, Maria, Saphira, Estelle, et nous représente le diable amoureux. On nous a épargné le coup de poignard; mais, voyez comme on ne s'exécute jamais de bonne grace, on a laissé, dans ce vaudeville, la trappe et la guitare. Après deux pièces franchement amusantes comme *le Frère de Piron* et *le Cadet de Gascogne*, il ne fallait pas aller si loin que l'Espagne pour trouver une intrigue obscure, bizarre, et qui met l'esprit à la torture. Si nous ne tenions, avant tout, à la réputation de bon diable, nous dirions que les auteurs avaient le diable au corps en écrivant ce vaudeville, où se trouve, d'ailleurs, une jolie scène.

— Le Palais-Royal a mis en scène *le Rapin*, ce loustic d'atelier, ce héros du calembour, cette colonne de l'art, de l'art romantique surtout. Le rapin a l'œil vif, la chevelure tombant sur les oreilles, le chapeau en cône, la redingote de velours. Le rapin, à bien plus juste titre que nos étudians en droit et en médecine, peut se vanter d'être l'héritier des écoliers du moyen-âge. De même que ceux-ci prenaient parti pour Abeilard ou pour Guillaume de Champeaux, le rapin se dévoue à la défense des principes de tel ou tel maître. Le rapin, comme toutes les gloires de ce monde, ne pouvait échapper au couplet du vaudeville. Le théâtre du Palais-Royal s'en est, d'ailleurs, fort bien trouvé. *Le Rapin* rendra au directeur, aux auteurs et acteurs, caricatures pour caricatures.

LE GRUTLI.

I.

Albert d'Autriche, qui était de la maison de Habsbourg, parvint au trône impérial en 1298. A l'époque de son avénement, il n'existait, en Helvétie (1), ni association, ni cantons, ni diète. Quant à l'empereur, il possédait seulement, au milieu de ces contrées, à titre de chef des comtes de Habsbourg, plusieurs villes et forteresses qui font aujourd'hui partie des cantons de Zurich, Lucerne, Zug, Argovie, etc., etc. Les autres comtes auxquels appartenait le reste du pays, étaient ceux de Savoie, de Neufchâtel et de Rapperschwyl. Il serait difficile de faire l'histoire individuelle de cette noblesse, riche, débauchée et remuante, toujours en guerre et en plaisir, épuisant le sang et l'or de ses vassaux, et couvrant chaque cime de montagnes de tours et de forteresses, d'où, comme des aigles de leurs aires, ils s'abattaient dans la plaine pour y enlever l'objet de leur désir, qu'ils revenaient mettre en sûreté derrière

(1) L'Helvétie ne prit le nom de Suisse qu'après la confédération.

les murs de leurs châteaux. Et que l'on ne croie pas que les laïques seuls se livrassent à ces déprédations; non, les puissans évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne vivaient de la même manière, et les riches abbés de Saint-Gall et d'Ensielden suivaient l'exemple de leurs chefs mitrés, comme la petite noblesse celui des hauts barons.

Au milieu de cette terre couverte d'esclaves et d'oppresseurs, trois communes étaient restées libres. C'étaient celles d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, qui, dès 1291, prévoyant les jours de malheur, s'étaient réunies et engagées à défendre mutuellement, envers et contre tous, leurs personnes, leurs familles, leurs biens, et à s'aider, le cas échéant, par les conseils et par les armes. Cette alliance leur fit donner le nom d'*Eidsgenossenn*, c'est-à-dire alliés par serment. Albert, alarmé de cette démonstration, voulut les forcer de renoncer à la protection de l'empire, et de se soumettre à celle plus immédiate et plus directe des comtes de Habsbourg, afin que si aucun de ses fils n'était élu au trône romain, après lui ils conservassent au moins la souveraineté de ces pays, qui, sans cela, échappaient à la noble maison des ducs d'Autriche. Mais Uri, Schwitz et Underwald avaient trop vu quels brigandages infâmes s'exerçaient autour d'eux pour donner dans le piége. Ils repoussèrent les propositions qui leur furent faites, en 1305, par les députés d'Albert, et supplièrent qu'on ne les privât pas de la protection de l'empereur régnant, ou, selon l'expression usitée à cette époque, qu'on ne les séparât point de l'empire. Albert leur fit répondre que son désir était de les adopter comme enfans de sa famille royale; il offrit des fiefs à leurs principaux citoyens, et parla d'une création de dix chevaliers par commune. Mais ces vieux montagnards refusèrent, disant qu'ils ne demandaient que le maintien de leurs anciens droits et non de nouvelles faveurs. Alors Albert, voyant qu'il n'y avait rien à faire de ces hommes par la corruption, voulut voir ce qu'on en pourrait faire par la tyrannie; il leur envoya deux baillis autrichiens, dont il connaissait le caractère despotique et emporté : c'étaient Hermann Güessler de Broünegg et le chevalier Beringuer de Landenberg. Ces nouveaux baillis s'établirent dans le pays même des confédérés, ce que leurs devanciers ne s'étaient jamais permis. Landenberg prit possession

du château royal de Sarnen, dans le haut Unterwalden, et Güessler, ne trouvant point de séjour digne de lui dans le pauvre pays qui lui était échu en partage, fit bâtir une forteresse à laquelle il donna le nom d'*Urijoch*, ou joug d'Uri. Dès-lors commença et fut mis à exécution le plan d'Albert, qui espérait, à l'aide de cette tyrannie, déterminer les confédérés à se détacher eux-mêmes de l'empire, et à se mettre sous la protection de la maison d'Autriche. Les péages furent augmentés, les plus petites fautes punies par de fortes amendes, et les citoyens traités avec hauteur et mépris.

Un jour qu'Hermann Güessler faisait sa tournée dans le canton de Schwitz, et qu'il passait à Sarnen, il s'arrêta devant une maison que l'on achevait de bâtir, et qui appartenait à Werner Stauffacher.

— N'est-ce point une honte, dit-il, en s'adressant à l'écuyer qui le suivait, que de misérables serfs bâtissent de pareilles maisons, quand des chaumières seraient trop bonnes pour eux?

— Laissez-la finir, monseigneur, répondit l'écuyer, et lorsqu'elle sera achevée, nous ferons sculpter au-dessus de la porte l'aigle de la maison de Habsbourg, et nous verrons si son maître est alors assez hardi pour la réclamer.

— Tu as raison, dit Güessler, et piquant son cheval, il continua son chemin. La femme de Werner Stauffacher était sur le seuil de la porte; elle entendit cette conversation, et donna aussitôt l'ordre aux ouvriers de laisser là leur ouvrage, et de se retirer chez eux. Ils obéirent. Lorsque Werner Stauffacher revint, il regarda avec étonnement cette maison solitaire, et demanda à sa femme pourquoi les ouvriers s'étaient retirés, et qui leur en avait donné l'ordre.

— Moi, répondit-elle.

— Et pourquoi cela, femme?

— Parce qu'une chaumière est tout ce qu'il faut à des vassaux et à des serfs.

Werner poussa un soupir et entra dans la maison; il avait faim et soif; il s'attendait à trouver le dîner préparé; il s'assit à table; sa femme lui servit du pain et de l'eau, et s'assit près de lui.

— N'y a-t-il plus de vin au cellier, femme, plus de chamois dans les montagnes, plus de poissons dans le lac? dit Werner.

— Il faut savoir vivre selon sa condition. Le pain et l'eau sont le dîner des vassaux et des serfs.

Werner fronça le sourcil, mangea le pain et but l'eau. La nuit vint, ils se couchèrent. Avant de s'endormir, Werner prit sa femme entre ses bras, et voulut l'embrasser; elle le repoussa.

— Pourquoi me repousses-tu, femme? dit Werner.

— Parce que des vassaux et des serfs ne doivent point désirer donner le jour à des enfans qui seront vassaux et serfs comme leurs pères.

Werner se jeta à bas du lit, se rhabilla en silence, détacha de la muraille une longue épée qui y était pendue, la jeta sur ses épaules, et sortit sans prononcer une parole. Il marcha sombre et pensif jusqu'à Brunnen. Arrivé là, il fit prix avec quelques pêcheurs, traversa le lac, arriva, deux heures avant le jour, à Attingausen, et alla frapper à la maison de Walter Furst, l'un des hommes les plus considérés de l'Uri. Le vieillard vint ouvrir lui-même; et, quoique étonné de voir paraître Werner à cette heure de la nuit, il ne lui demanda point la cause de cette visite, mais donna l'ordre à un serviteur d'apporter sur la table un quartier de chamois et du vin.

— Merci, père, dit Werner, j'ai fait vœu de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau, jusqu'à un moment peut-être bien éloigné encore, celui où nous serons libres!

— Ce sont de bonnes paroles que celles que tu viens de dire; mais auras-tu le courage de les répéter à d'autres qu'au vieillard que tu appelles ton père?

— Je les répéterai à la face de Dieu, qui est au ciel, et à la face de l'empereur, qui est son représentant sur la terre.

— Bien dit, enfant; il y a long-temps que j'attendais de ta part une pareille visite et une semblable réponse. Je commençais à croire que ni l'une ni l'autre ne viendraient.

On frappa de nouveau à la porte. Walter Furst alla ouvrir. Un jeune homme, armé d'un bâton qui ressemblait à une massue, était debout sur le seuil. Un rayon de la lune éclairait ses traits pâles et bouleversés.

— Mechtal! s'écrièrent à la fois Walter Furst et Stauffacher.

— Et que viens-tu demander? continua Walter Furst, effrayé de sa pâleur.

— Asile et vengeance! dit Mechtal d'une voix sombre.

— Tu auras ce que tu demandes, répondit Walter Furst, si la vengeance dépend de moi comme l'asile. — Qu'est-il donc arrivé, Mechtal?

— Il est arrivé que j'étais à labourer ma terre, et que j'avais à ma charrue les deux plus beaux bœufs de mon troupeau, lorsqu'un valet de Landenberg vint à passer.

— Voilà de trop beaux bœufs pour un vassal, dit-il; il faut qu'ils changent de maître!

— Ces bœufs sont à moi! lui dis-je, et comme j'en ai besoin, je ne veux pas les vendre.

— Et qui parle de te les acheter, manant? A ces mots, il tira de sa ceinture un couteau à dépouiller le gibier, et coupa les traits.

— Mais si vous me prenez cet attelage, comment ferai-je pour labourer ma terre?

— Des paysans comme toi peuvent bien traîner leur charrue eux-mêmes.

— Tenez, lui dis-je, il en est encore temps, passez votre chemin, et je vous pardonne.

— Et où est ton arc ou ton arbalète pour parler ainsi?

Il y avait près de moi un jeune arbre; je le brisai.

— Si tu fais un pas, me répondit-il, je t'éventre comme un chamois!

D'un seul bond je fus près de lui, le bâton levé.

— Et moi, si vous portez la main sur mon attelage, je vous assomme comme un taureau!

Il étendit le bras et toucha le joug; oui, je crois qu'il le toucha du bout du doigt. Mon bâton tomba et le valet de Landenberg avec lui. Je lui avais rompu le bras, comme si c'eût été une baguette de saule.

— Et tu as bien fait, c'était justice.

— Je le sais et je ne m'en repens pas, continua Mechtal; mais je n'en fus pas moins forcé de me sauver. J'abandonnai mes bœufs, et me cachai tout le jour dans les bois du Roestock; puis, la nuit venue, je pensai à nos frères d'Uri qui sont bons et hospitaliers; je pris la passe de Sarnen, et me voilà.

— Sois le bien-venu, Mechtal, dit Walter Furst en lui tendant la main.

— Mais ce n'est point tout, il nous faudrait un homme intelligent que nous pussions envoyer à Sarnen, afin qu'il sache ce qui s'est passé depuis hier, et quelles mesures de vengeance ont été prises contre moi par le Landenberg.

En ce moment, un pas alourdi par la fatigue se fit entendre, et un instant après un homme frappa en disant: Ouvrez, je suis Ruder. Mechtal ouvrit la porte pour se jeter dans les bras du serviteur de son père; mais il le trouva si pâle et si abattu, qu'il recula épouvanté.

— Qu'y a-t-il, Ruder? dit Mechtal d'une voix tremblante.

— Malheur sur vous, mon jeune maître! malheur sur le pays qui voit tranquillement de pareils crimes! malheur sur moi qui vous apporte de si fatales nouvelles!

— Il n'est rien arrivé au vieillard? dit Mechtal; ils ont respecté son âge et ses cheveux blancs? la vieillesse est sacrée!...

— Respectent-ils quelque chose? y a-t-il quelque chose de sacré pour eux? Ils l'ont pris; ils ont voulu lui faire dire où vous étiez; et comme il ne le savait pas, pauvre vieillard! ils lui ont crevé les yeux.

Mechtal jeta un cri terrible. Werner et Walter Furst se regardèrent les cheveux hérissés et la sueur sur le front.

— Ils lui ont crevé les yeux, dis-tu? et cela, parce que je m'étais sauvé comme un lâche; ils ont crevé les yeux du père parce qu'il ne voulait pas livrer le fils! Ils ont enfoncé le fer dans les yeux d'un vieillard!... Ils n'ont plus assez de nos larmes, et ils nous font pleurer le sang. Ah! mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de nous!

Werner s'approcha de Mechtal. — Ne pleure pas comme un enfant, nous vengerons ton père.

— Nous le vengerons, avez-vous dit, Werner?

— Nous le vengerons, reprit Walter Furst.

En ce moment, le refrain d'une chanson joyeuse se fit entendre à quelque distance, et au détour du chemin on vit, aux premiers rayons du jour, apparaître un nouveau personnage.

— Rentrez! s'écria Ruder en s'adressant à Mechtal.

— Reste, dit Walter Furst, c'est un ami.

— Et qui pourrait nous être utile, ajouta Werner.

L'étranger approchait toujours. C'était un homme de trente-cinq ans à peu près; il était vêtu d'une espèce de robe brune qui lui descendait jusqu'aux genoux seulement, et qui tenait le milieu entre le costume monacal et le vêtement des laïques. Cependant ses cheveux longs, ses moustaches et sa barbe, taillées comme celles des bourgeois libres, indiquaient que s'il appartenait au cloître, c'était fort indirectement. Sa démarche était d'ailleurs bien plus celle d'un soldat que d'un moine, et l'on aurait pu le prendre pour un homme de guerre, s'il n'eût porté à la place de l'épée une écritoire pendue à sa ceinture, et dans une trousse d'archer vide de flèches, un rouleau de parchemin et des plumes. Son costume était complété, du reste, par un pantalon de drap bleu collant sur la jambe, par des brodequins lacés dessus, et il portait le long bâton ferré, sans lequel voyage si rarement le montagnard. Dès qu'il avait aperçu le groupe qui s'était formé devant la porte, il avait cessé de chanter, et il avançait avec un air ouvert qui annonçait sa certitude de trouver des figures de connaissance. En effet, il était encore à quelques pas, que Walter Furst lui adressa la parole.

— Sois le bien-venu, Wilhelm, lui dit-il. Où vas-tu si matin?

— Dieu vous garde, mon père. Je vais toucher les revenus du *Fraumunster* de Zurich, qui a quelques redevances dans le haut Unterwalden.

— Ne peux-tu t'arrêter un quart d'heure avec nous, pour écouter ce que va te dire ce jeune homme?

Wilhelm se tourna du côté de Mechtal, et vit qu'il pleurait; alors il s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Que Dieu sèche vos larmes, frère! lui dit-il.

— Que Dieu venge le sang! répondit Mechtal; et il lui raconta tout ce qui venait d'arriver. Wilhelm écouta ce récit avec une grande compassion et une profonde tristesse.

— Et qu'avez-vous résolu? dit Wilhelm, lorsqu'il eut fini.

— De nous venger et de délivrer notre pays, répondirent les trois hommes.

— Dieu s'est réservé la vengeance des crimes et la délivrance des peuples, dit Wilhelm.

— Et que nous a-t-il donc laissé à nous autres hommes?

— La prière et la résignation qui les hâtent.

— Wilhelm, ce n'est point la peine d'être un si vaillant archer, si tu réponds comme un moine quand on te parle comme à un citoyen.

— Dieu a fait la montagne pour le daim et le chamois, et le daim et le chamois pour l'homme; voilà pourquoi il a donné la légèreté au gibier et l'adresse au chasseur. Vous vous êtes donc trompé, Walter Furst, en m'appelant un vaillant archer; je ne suis qu'un pauvre chasseur.

— Adieu, Wilhelm, va en paix!

— Dieu soit avec vous, frères!

Wilhelm s'éloigna; les trois hommes le suivirent des yeux en silence, jusqu'à ce qu'il eût disparu au premier détour du chemin.

— Il ne faut pas compter sur lui, dit Werner Stauffacher, et cependant c'eût été un puissant allié.

— Dieu réserve à nous seuls la délivrance de notre pays. Dieu soit loué!

— Et quand nous mettrons-nous à l'œuvre? dit Mechtal; je suis pressé; mes yeux pleurent, et ceux de mon père saignent.

— Nous sommes chacun d'une commune différente; toi, Werner, de Schwitz; toi, Mechtal, d'Untervalden; et moi, d'Uri: choisissons, chacun parmi nos amis, dix hommes sur lesquels nous puissions compter; rassemblons-nous avec eux au Grutli. Dieu veut ce qu'il veut; et, lorsqu'ils marchent dans sa voie, trente hommes valent une armée!

— Et quand nous rassemblons-nous? dit Mechtal.

— Dans la nuit de dimanche à lundi, répondit Walter Furst.

— Nous y serons, répondirent Werner et Mechtal. Et les trois amis se séparèrent.

II.

Parmi les dix conjurés du canton d'Unterwalden qui devaient accompagner Mechtal au Grutli dans la nuit du 17 novembre, était un jeune homme de Wolfranchiess, nommé Conrad de Baumgarten. Il venait d'épouser par amour la plus belle fille d'Alzellen; et le désir seul de délivrer son pays l'avait fait entrer dans la conjuration, car il était heureux.

Aussi ne voulut-il pas dire à sa jeune femme quel motif l'éloignait d'elle. Il feignit une affaire au village de Brunnen; et, le 16 au soir, il lui annonça qu'il quittait la maison jusqu'au lendemain. La jeune femme pâlit.

— Qu'y a-t-il, Röschen (1)? dit Conrad. Il est impossible qu'une chose aussi simple vous fasse une telle impression!

— Conrad, dit la jeune femme, ne pouvez-vous remettre cette affaire?

Conrad la regarda.—Serais-tu jalouse, pauvre enfant?—Röschen sourit tristement. — Mais, non, c'est impossible, continua-t-il. Il est arrivé quelque chose que tu me caches.

— Peut-être ai-je tort de craindre, répondit Röschen.

— Et que peux-tu craindre dans ce village, au milieu de nos parens, de nos amis?

— Tu connais notre jeune seigneur, Conrad?

— Oui, sans doute, répondit celui-ci en fronçant le sourcil. Eh bien?

— Eh bien! il m'a vue à Alzellen avant que je fusse ta femme.

— Et il t'aime? s'écria Conrad en fermant les poings et en la regardant fixement.

— Il me l'a dit, autrefois, et je l'avais oublié; mais, hier, je l'ai rencontré sur le chemin de Stanz, et il m'a répété les mêmes paroles.

— Bien! bien! murmura Conrad; insolens seigneurs! ce n'était donc pas assez de mon amour pour la patrie, vous voulez que j'y joigne ma haine pour vous; mais hâtez-vous d'amasser de nouveaux crimes sur vos têtes, le jour de la vengeance va venir!

— Qui menaces-tu ainsi? dit Röschen, oublies-tu qu'il est le maître?

— Oui, de ses vassaux, de ses serfs et de ses valets. Mais moi, Röschen, je suis de condition libre, citoyen de la ville de Stanz, seigneur de mes terres et de ma maison; et si je n'ai pas droit, comme lui, d'y rendre justice, j'ai droit de me la faire.

— Mon Dieu! murmura Röschen.

— Écoute, reprit Conrad, nous nous effrayons à tort peut-être,

(1) Rosette.

je n'ai dit à personne que je dusse partir. Personne ne le sait donc. Je ne serai absent que jusqu'à demain à midi. On me croira près de toi et tu seras respectée.

Conrad embrassa Röschen et la quitta.

Le rendez-vous était, nous l'avons dit, au Grutli. Personne n'y manqua.

C'est là, dans cette petite plaine, qui forme une prairie étroite entourée de buissons, au pied des bois du Seelisberg, que dans la nuit du 17 novembre 1307, la terre donna au ciel l'un de ses plus sublimes spectacles : celui de trois hommes promettant sur leur honneur de rendre, au risque de leur vie, la liberté à tout un peuple. Walter Furst, Werner Stauffacher et Mechtal, étendirent le bras, et jurèrent à Dieu, *devant qui les rois et les peuples sont égaux, de vivre ou de mourir pour leurs frères ; d'entreprendre et de supporter tout en commun ; de ne plus souffrir, mais de ne pas commettre d'injustices ; de respecter les droits et les propriétés du comte de Habsbourg ; de ne faire aucun mal aux baillis impériaux, mais de mettre un terme à leur tyrannie ;* priant Dieu, si ce serment lui était agréable, de le faire connaître par quelque miracle. Au même instant, trois sources d'eau vive jaillirent aux pieds des trois chefs. Les conjurés crièrent alors gloire au Seigneur, et levant la main, jurèrent à leur tour de rétablir la liberté en hommes de cœur : l'exécution de ce dessein fut remise à la nuit du 1er janvier 1308 ; puis, le jour approchant, ils se séparèrent, et chacun reprit le chemin de sa vallée et de sa cabane.

Quelque diligence que fît Conrad, il était midi, lorsqu'en sortant de Dallenwyl, il aperçut le village de Wolfranchiess, et près du village, la maison où l'attendait Röschen ; tout paraissait tranquille. Ses craintes se calmèrent à cette vue ; son cœur cessa de battre ; il s'arrêta pour respirer. En ce moment il lui sembla que son nom passait à ses oreilles, porté sur une bouffée de vent. Il tressaillit et se remit en marche.

Au bout de quelques minutes, il entendit une seconde fois une voix qui l'appelait, il frémit, car cette voix était plaintive, et il crut reconnaître celle de Röschen ; cette voix venait de la route ; il se lança vers le village.

A peine eut il fait vingt pas, qu'il aperçut une femme accourant

à lui, échevelée, éperdue, qui dès qu'elle l'aperçut, étendit les bras, prononça son nom, et sans avoir la force d'aller plus avant, tomba au milieu du chemin. Conrad ne fit qu'un bond pour arriver près d'elle, il avait reconnu Röschen.

— Qu'as-tu, ma bien-aimée? s'écria-t-il.

— Fuyons, fuyons, murmura Röschen, en essayant de se relever.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il est venu, Conrad, parce qu'il est venu pendant que tu n'y étais pas. Et profitant de ton absence, et de ce que j'étais seule... il a exigé que je lui préparasse un bain.

— L'insolent. Et tu as obéi?

— Que pouvais-je faire, Conrad? Alors il m'a parlé de son amour, il a étendu la main sur moi. Je me suis sauvée, t'appelant à mon aide; j'ai couru comme une insensée; puis, quand je t'ai aperçu, les forces m'ont abandonnée, et je suis tombée tout à coup comme si la terre manquait sous mes pieds.

— Et où est-il?

— A la maison, dans le bain.

— L'insensé! s'écria Conrad en s'élançant vers Wolfranchiess.

Röschen tomba à genoux, les bras tendus vers l'endroit où avait disparu Conrad. Elle resta ainsi un quart d'heure, immobile et muette, comme la statue de la prière. Puis tout à coup elle se releva et poussa un cri. C'était Conrad qui revenait, pâle, et tenant à la main une coignée rouge de sang.

— Fuyons, Röschen, dit-il à son tour, fuyons, car nous ne serons en sûreté que de l'autre côté du lac; fuyons sans suivre de route, loin des sentiers, loin des villes; fuyons, si tu ne veux pas que je meure de crainte, non pour ma vie, mais pour la tienne. — A ces mots, il l'entraîna à travers la prairie.

Röschen n'était pas une de ces fleurs délicates et étiolées, comme il en pousse dans nos villes : c'était une noble montagnarde, forte et puissante en face du danger, habituée au soleil et à la fatigue. Conrad et elle eurent donc bientôt atteint le pied de la montagne. Alors ils s'enfoncèrent dans le plus fourré du bois, gravissant les flancs de la montagne par des sentiers connus des seuls chasseurs. Plusieurs fois Conrad voulut s'arrêter; mais toujours Röschen lui rendit le courage en lui assurant qu'elle n'était pas fatiguée. Enfin,

une demi-heure avant la tombée de la nuit, ils arrivèrent au sommet d'un des prolongemens de Rostock. De là ils entendaient le bêlement des troupeaux qui rentraient à Feedorf et à Bauen, et au-delà de ces deux villages ils apercevaient, couché au fond de la vallée, le lac des Waldstatten, tranquille et pur comme un miroir. A cet aspect Röschen voulait continuer sa route, mais sa volonté dépassait ses forces; aux premiers pas qu'elle fit, elle chancela; Conrad exigea d'elle qu'elle prît quelques heures de repos, et lui prépara un lit de feuilles et de mousses, sur lequel elle se coucha, tandis qu'il veillait près d'elle.

Conrad entendit mourir l'une après l'autre toutes les clameurs de la vallée; il vit s'éteindre successivement les lumières qui semblaient des étoiles tombées sur la terre. Puis, aux bruits discordans des hommes, succédèrent les bruits harmonieux de la nature; aux lueurs éphémères allumées par des mains mortelles, cette splendide poussière d'étoiles que soulèvent les pas de Dieu. La montagne a, comme l'Océan, des rumeurs immenses qui s'élèvent tout à coup au milieu des nuits de la surface des lacs, du sein des forêts, des profondeurs des glaciers. Dans leurs intervalles on entend le bruit continu de la cascade ou le fracas orageux de l'avalanche, et tous ces bruits parlent au montagnard une langue sublime qui lui est familière, et à laquelle il répond par ses cris d'effroi ou ses chants de reconnaissance, car ces bruits lui présagent le calme ou la tempête.

Aussi Conrad avait-il suivi avec inquiétude la vapeur, qui, ternissant le miroir du lac, commençait de s'élever à sa surface, et qui, montant lentement dans la vallée, se condensait autour de la tête nuageuse de l'Axemberg. Plusieurs fois déjà il avait tourné avec anxiété les yeux vers le point du ciel où la lune allait se lever, lorsqu'elle apparut, mais blafarde et entourée d'un cercle brumeux, qui voilait sa pâle splendeur. De temps en temps aussi, des brises passaient portant avec elles une vapeur humide et terreuse, et alors Conrad se retournait vers l'occident, les aspirant avec l'instinct d'un limier et murmurant à demi : Oui, oui, je vous reconnais, messagers d'orage, et je vous remercie; vos avis ne seront pas perdus. Enfin, une dernière bouffée de vent apporta avec elle les premières vapeurs enlevées aux lacs de Neufchâtel et aux

marais de Morat, Conrad reconnut qu'il était temps de partir, et se baissa vers Röschen.

— Ma bien-aimée, murmura-t-il à son oreille, ne crains rien, c'est moi qui t'éveille.

Röschen ouvrit les yeux et jeta ses bras au cou de Conrad.

— Où sommes-nous? dit Röschen; j'ai froid!

— Il faut partir, Röschen; le ciel est à l'ouragan, et nous avons à peine le temps de gagner la grotte du Rikenbach, où nous serons en sûreté contre lui; puis, lorsqu'il sera passé, nous descendrons à Bauen, où nous trouverons quelque batelier qui nous conduira à Brunnen ou à Silligen.

— Tu as raison, il n'y a pas un instant à perdre. Fuyons, Conrad! fuyons!

A ces mots, ils se prirent par la main et coururent aussi vite que le leur permettaient les difficultés du terrain, dans la direction de la grotte du Rikenbach.

Cependant l'ouragan s'était déclaré en même temps que les premiers rayons du jour, et se rapprochait en grondant. De dix minutes en dix minutes des éclairs sillonnaient le ciel, et des nuages, s'abattant sur la tête des fugitifs, leur dérobaient un instant l'aspect de la vallée, et les laissaient imprégnés d'une humidité froide et pénétrante qui glaçait la sueur sur leur front. Tout à coup, et dans un de ces intervalles de silence où la nature semble rappeler à elle toutes ses forces pour la lutte qu'elle va soutenir, on entendit dans le lointain les aboiemens d'un chien de chasse.

— Napft! s'écria Conrad en s'arrêtant tout à coup.

— Il aura brisé sa chaîne et aura profité de sa liberté pour chasser dans la montagne, répondit Röschen.

Conrad lui fit signe de faire silence, et il écouta, avec cette attention profonde d'un chasseur et d'un montagnard habitué à tout deviner, salut et péril, d'après le plus léger indice. Les aboiemens se firent entendre de nouveau, Conrad tressaillit.

— Oui, oui, il est en chasse, murmura-t-il; mais sais-tu bien quel gibier il quête? Nous sommes poursuivis, Röschen. L'enfer a donné une idée à ces démons. Ne sachant où me retrouver, ils ont détaché Napft, et ils se sont fiés à son instinct.

— Mais qui peut te faire croire...?

— Écoute, et remarque avec quelle lenteur les aboiemens s'approchent; ils le tiennent en laisse pour ne pas perdre notre piste, sans cela Napft serait déjà près de nous; tandis que, de cette façon, il en a pour une heure encore avant de nous rejoindre.

Napft aboya de nouveau, mais sans se rapprocher d'une manière sensible; au contraire, on eût dit que sa voix était plus éloignée que la première fois.

— Il perd notre trace, dit Röschen avec joie, la voix s'écarte.

— Non, non, répondit Conrad; Napft est un trop bon chien pour leur faire défaut; c'est le vent qui tourne. Écoute, écoute! Un violent coup de tonnerre interrompit les aboiemens qui venaient effectivement de se faire entendre de plus près, mais à peine fut-il éteint, qu'ils retentirent de nouveau.

— Fuyons! s'écria Röschen; fuyons vers la grotte!

— Et que nous servira la grotte maintenant? si dans deux heures nous n'avons pas mis le lac entre nous et ceux qui nous poursuivent, nous sommes perdus!

A ces mots, il lui prit la main et l'entraîna.

— Où vas-tu? s'écria Röschen, tu perds la direction du lac!

— Viens! viens! il faut que nous luttions de ruse avec ces chasseurs d'hommes. Il y a trois lieues d'ici au lac, et si nous allions en ligne droite, avant vingt minutes, pauvre enfant! tu ne pourrais plus marcher. Viens, te dis-je!

Röschen, sans répondre, rassembla toutes ses forces, et s'avança rapidement dans la direction choisie par son mari. Ils marchèrent ainsi dix minutes à peu près; puis tout à coup ils se trouvèrent sur les bords d'une de ces larges gerçures si communes dans les montagnes : un tremblement de terre l'avait produite dans des temps que les aïeux avaient eux-mêmes oubliés; et un précipice de vingt pieds de largeur et d'une lieue de long, peut-être, s'étendait sur les flancs de la montagne. Conrad jeta un cri terrible. Le pont fragile, qui servait de communication d'un bord à l'autre, avait été brisé par un rocher qui s'était détaché de la cime du Rostock. Röschen comprit tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce cri; et, se croyant perdue, elle tomba à genoux.

— Non, non, ce n'est point encore l'heure de prier, s'écria Conrad les yeux brillans de joie. Courage, Röschen! courage! Dieu ne nous abandonne pas tout-à-fait!

En disant ces mots, il avait couru vers un vieux sapin ébranché par les ouragans, qui poussait solitaire et dépouillé au bord du précipice, et il avait commencé l'œuvre de salut en le frappant de sa cognée. L'arbre, attaqué par un ennemi plus acharné et plus puissant que la tempête, gémit de la racine au sommet; il est vrai que jamais bûcheron n'avait frappé de si rudes coups.

Röschen encourageait son mari tout en écoutant la voix de Napft, qui, pendant tous ces retards et ces contretemps, avait gagné sur eux. — Courage, mon bien-aimé! disait-elle, courage! Vois comme l'arbre tremble! il chancelle! il tombe! O mon Dieu! je te remercie, nous sommes sauvés!

En effet, le sapin coupé par sa base, et cédant à l'impulsion que lui avait donnée Conrad, s'était abattu en travers du précipice, offrant un pont impraticable pour tout autre que pour un montagnard, mais suffisant au pied d'un chasseur.

— Ne crains rien, s'écria Röschen en s'élançant la première, ne crains rien, Conrad, et suis-moi.

Mais, au lieu de la suivre, Conrad, n'osant regarder le périlleux trajet, s'était précipité à terre et assujettissait l'arbre avec sa poitrine, afin qu'il ne vacillât pas sous le pied de sa bien-aimée. Pendant ce temps, les aboiemens de Napft se faisaient entendre, distans d'un quart de lieue à peine. Tout à coup Conrad sentit que le mouvement imprimé à l'arbre par le poids du corps de Röschen avait cessé; il regarde: elle était sur l'autre bord, lui tendant les bras, et l'excitant à la rejoindre.

Conrad s'élança aussitôt sur ce pont vacillant d'un pas aussi ferme que s'il eût passé sur une arche de pierre; puis, arrivé près de sa femme, il se retourna, et d'un coup de pied fit rouler le sapin dans l'abîme. Röschen suivit l'arbre du regard, et, le voyant se briser sur les rochers et bondir de profondeurs en profondeurs, elle détourna les yeux et pâlit. Conrad, au contraire, fit entendre un de ces cris de joie, comme en poussent l'aigle et le lion après une victoire; puis, passant son bras autour de la taille de Röschen, il s'enfonça dans un sentier frayé par le chamois. Cinq minutes après,

ceux qui les poursuivaient, guidés par Napft, arrivèrent sur le bord du précipice.

Cependant la tempête redoublait de force, les éclairs se succédaient sans interruption, le tonnerre ne cessait pas un instant de se faire entendre; la pluie tombait par torrens; les cris des chasseurs, les aboiemens de Napft, tout était perdu dans ce chaos. Au bout d'un quart d'heure, Röschen s'arrêta. — Je ne puis plus marcher, dit-elle en laissant tomber ses bras et en s'affaissant sur ses genoux! Fuis seul, Conrad! fuis, je t'en supplie!

Conrad regarda autour de lui pour reconnaître à quelle distance il se trouvait du lac; mais le temps était si sombre, tous les objets avaient pris, sous le voile de l'orage, une teinte si uniforme, qu'il lui fut impossible de s'orienter. La pente du sol lui indiquait bien à peu près la route qu'il avait à suivre. Mais sur cette route pouvaient se trouver de ces accidens de terrain si communs dans les montagnes, et que les jambes du chamois ou les ailes de l'aigle peuvent seules surmonter. Conrad, à son tour, laissa tomber ses bras, et poussa un gémissement comme un lutteur à demi vaincu.

En ce moment, un long et bizarre murmure se fit entendre, la montagne oscilla trois fois comme un homme ivre, et un brouillard chaud, comme la vapeur qui s'élève au-dessus de l'eau bouillante, traversa l'espace.

Une trombe! s'écria Conrad, une trombe! et prenant Röschen dans ses bras, il se jeta avec elle sous la voûte d'un énorme rocher, serrant d'un bras sa femme contre sa poitrine, et se cramponnant de l'autre aux aspérités de la pierre.

A peine étaient-ils sous cet abri, que les cimes des sapins tressaillirent; puis, bientôt, ce mouvement se communiqua aux branches inférieures. Un sifflement, dont le bruit dominait celui de l'ouragan, s'empara à son tour de l'espace; la forêt se courba comme un champ d'épis; des craquemens affreux se firent entendre, et ils virent les troncs des arbres les plus forts voler en éclats, se déraciner, et fuir devant le souffle de la trombe, tournoyans comme une ronde insensée de gigantesques et effrayans fantômes. Au-dessus d'eux, une masse épaisse de branchages, de rameaux brisés et de bruyères suivaient la même impulsion; au-dessous bondissaient des milliers de rocs arrachés à la montagne,

et qui tourbillonnaient comme des grains de poussière. Heureusement, celui sous lequel ils étaient abrités resta immobile, protégeant les fugitifs, qui, se trouvant au centre même de l'ouragan, suivirent, d'un œil épouvanté, la marche de l'effrayant phénomène. La trombe s'avança en ligne droite et, renversant tous les obstacles, marcha vers Bauen, passa sur une maison qui disparut avec elle, atteignit le lac, coupa le brouillard, rencontra une barque qu'elle abîma, et s'en alla mourir contre les rochers de Axemberg, laissant l'espace qu'elle avait parcouru vide et écorché comme le lit d'un fleuve mis à sec.

— Allons, voilà notre chemin tout tracé! s'écria Conrad en entraînant Röschen. Nous n'avons qu'à suivre le ravin, il nous conduira au lac.

— Peut-être aussi, dit Röschen, en rassemblant toutes ses forces pour suivre Conrad, peut-être l'ouragan nous aura-t-il débarrassés de nos ennemis.

— Oui, répondit Conrad, oui, si j'avais laissé le pont derrière moi; car, ils se seraient trouvés sur la même ligne que nous, et il est probable que nous aurions vu passer leurs cadavres au-dessus de nos têtes; mais ils ont été obligés de prendre à gauche pour tourner le précipice; la trombe leur aura donné du temps pour nous joindre, et la preuve, tiens, les voici.

En effet, on recommençait à entendre les aboiemens de Napft.

Conrad, voyant que les forces de Röschen l'abandonnaient, la prit dans ses bras, et chargé de ce fardeau, continua la route plus rapidement qu'il n'aurait pu le faire suivi par elle.

Dix minutes d'un silence de mort succédèrent aux quelques mots que les époux avaient échangés entre eux; mais pendant ces dix minutes, Conrad avait gagné bien du terrain; le lac lui apparaissait maintenant à travers le brouillard et la pluie, éloigné de cinq cents pas au plus. Quant à Röschen, ses yeux étaient fixés sur l'étrange vallée qu'ils venaient de parcourir. Tout à coup Conrad la sentit tressaillir. Bientôt des cris de joie se firent entendre, c'étaient ceux des soldats qui les poursuivaient, et qui les avaient aperçus. Au même instant, Napft vint bondir près de son maître; il avait, en le reconnaissant, brisé sa chaîne aux mains de celui qui la tenait : quelques anneaux pendaient encore à son collier.

— Oui, oui, murmura Conrad, tu es un chien fidèle, Napft; mais ta fidélité nous perd mieux qu'une trahison; maintenant ce n'est plus une chasse, c'est une course.

Conrad se dirigea en droite ligne vers le lac, suivi à trois cents pas environ par huit ou dix archers du seigneur de Wolfranchiess; mais, arrivé au bord de l'eau, un autre obstacle se présenta. Le lac était soulevé comme une mer en démence, et malgré les prières de Conrad, aucun batelier ne voulut risquer sa vie pour sauver la sienne. Conrad courait comme un insensé, portant Röschen à demi évanouie, demandant aide et protection à grands cris, et toujours poursuivi par les archers, qui, à chaque pas, gagnaient du terrain.

Tout à coup un homme s'élança d'un rocher au milieu du chemin. — Qui demande secours? dit-il.

— Moi, dit Conrad, pour moi et pour cette femme que vous voyez. Une barque au nom du ciel, une barque?

— Venez, dit l'inconnu en s'élançant dans un bateau amarré dans une petite anse.

Conrad sauta dans le bateau, et y déposa Röschen. Quant à l'inconnu, il déploya une petite voile, et, se plaçant au gouvernail, il détacha la chaîne qui retenait la barque au rivage; aussitôt elle s'élança bondissant sur chaque vague, et s'animant au vent comme un cheval aux éperons et à la voix de son cavalier. A peine les fugitifs étaient-ils à cent pas du rivage, que les archers y arrivèrent.

— Vous venez trop tard, mes maîtres, murmura l'inconnu; nous sommes maintenant hors de vos mains. Mais ce n'est pas tout, continua-t-il en s'adressant à Conrad, couchez-vous, jeune homme, ne voyez-vous pas qu'ils fouillent à leurs trousses. Une flèche va plus vite que la meilleure barque, fût-elle poussée par le démon de la tempête lui-même. Ventre à terre, vous dis-je! Conrad obéit, protégeant Röschen de son corps. Au même instant un sifflement se fit entendre au-dessus de leurs têtes, une flèche se fixa en tremblant dans le mât; les autres allèrent se perdre dans le lac.

L'étranger regarda avec une curiosité calme la flèche dont tout le fer avait disparu dans le trou qu'elle avait fait.

— Oui, oui, murmura-t-il, il pousse dans nos montagnes de bons arcs de frêne, d'if et d'érable, et si la main qui les bande et l'œil

qui dirige le trait était plus exercée, on pourrait s'inquiéter de leur servir de but. Baissez-vous encore, jeune homme, voilà une seconde volée qui nous arrive.

En effet, une flèche s'enfonça dans la proue, et deux autres perçant la voile, y restèrent arrêtées; le pilote les regarda dédaigneusement.

— Maintenant, dit-il à Conrad et à Röschen, vous pouvez vous asseoir; avant qu'ils aient le temps de tirer une troisième flèche de leur trousse, nous serons hors de leur portée. Il n'y a qu'un vireton d'arbalète poussé par un arc de fer, qui puisse envoyer la mort à la distance où nous sommes. Et tenez, voyez, si je me trompe. Une troisième volée vint s'abattre dans le sillage du bateau. Les fugitifs étaient sauvés de la colère des hommes, et n'avaient plus à redouter que celle de Dieu. Mais l'inconnu semblait aguerri contre la seconde aussi bien que contre la première; et une demi-heure après être parti d'une rive, Conrad et sa femme débarquaient sur l'autre. Quant à Napft, qu'ils avaient oublié, il les avait suivis à la nage. Avant de quitter l'étranger, Conrad pensa de quelle importance un homme aussi intrépide pouvait être dans la conjuration, dont il faisait partie. Il commença donc de lui dire ce qui avait été résolu au Grutli, mais aux premiers mots l'étranger l'arrêta.

— Vous m'avez appelé à votre secours, et j'y suis venu, comme j'aurais désiré que l'on vînt au mien, si je m'étais trouvé dans une position pareille à la vôtre. Ne m'en demandez pas davantage, car je ne ferais pas plus.

— Mais au moins, s'écria Röschen, dites-nous quel est votre nom, que nous le portions dans notre cœur, auprès de celui de nos pères et de nos mères; car, comme à eux, nous vous devons la vie.

— Oui, oui, votre nom, dit Conrad; vous n'avez aucun motif pour nous le cacher.

— Non sans doute, répondit naïvement l'étranger en amarrant sa barque au rivage, je suis né à Bürglen; je suis receveur du fraumunster de Zurich, et je me nomme Wilhelm.

A ces mots il salua les deux époux et prit le chemin de Fluelen.

III.

Le lendemain du jour où les choses que nous venons de raconter s'étaient passées, on annonça au bailli Hermann Güessler de Broünegg, un messager du chevalier Beringuer de Landenberg; il donna l'ordre de le faire entrer. Le messager raconta l'aventure de Mechtal et la vengeance de Landenberg.

A peine eut-il fini, qu'on annonça un archer du seigneur de Wolfranchiess. L'archer raconta la mort de son maître et de quelle manière le meurtrier s'était échappé, grace au secours que lui avait porté un homme nommé Wilhelm de Bürglen, village placé sous la juridiction de Güessler. Le bailli promit qu'il serait fait justice de cet homme.

Il venait d'engager sa parole, lorsqu'on annonça un soldat de la garnison de Schwanau. Le soldat raconta que le gouverneur du château, ayant attenté à l'honneur d'une jeune fille d'Art, avait été surpris à la chasse par les deux frères de cette jeune fille, et assommé par eux. Puis les assassins s'étaient réfugiés dans la montagne où on les avait poursuivis inutilement.

Alors Güessler se leva, et jura que si le jeune Mechtal qui avait cassé le bras à un valet de Landenberg, que si Conrad de Baumgarten qui avait tué le seigneur de Wolfranchiess dans son bain ; que si les jeunes gens qui avaient assassiné le gouverneur du château de Schwanau tombaient entre ses mains, ils seraient punis de mort. Les messagers allaient se retirer, mais Güessler les invita à l'accompagner auparavant sur la place publique d'Altorf.

Arrivé là, il ordonna qu'on plantât une longue perche, et sur cette perche il plaça son chapeau, dont le fond était entouré de la couronne ducale d'Autriche; puis il fit annoncer à son de trompe que tout noble, bourgeois ou paysan passant devant cet insigne de la puissance des comtes de Habsbourg, eût à se découvrir en signe de foi et hommage. Cela fait, il congédia les messagers en leur ordonnant de raconter ce qu'ils venaient de voir, et d'inviter ceux qui les avaient envoyés à en faire autant dans leurs juridictions respectives, ce qui était, ajouta-t-il, le meilleur moyen de reconnaître les ennemis de l'Autriche; enfin il plaça une garde de douze archers

sur la place, et leur ordonna d'arrêter tout homme qui refuserait d'obéir à l'ordonnance qu'il venait de rendre.

Trois jours après, on vint le prévenir qu'un homme avait été arrêté pour avoir refusé de se découvrir devant la couronne des ducs d'Autriche. Güessler monta à l'instant à cheval, et se rendit à Altorf, accompagné de ses gardes. Le coupable était lié à la perche même, au haut de laquelle était fixé le chapeau du gouverneur, et, autant qu'on en pouvait juger à son justaucorps de drap vert de Bâle et à sa toque ornée d'une plume d'aigle, c'était un chasseur des montagnes. Arrivé en face de lui, Güessler donna ordre qu'on détachât les liens qui le retenaient. Cet ordre accompli, le chasseur, qui savait bien qu'il n'en était pas quitte, laissa tomber ses bras, et regarda le gouverneur avec une simplicité digne, aussi éloignée de la faiblesse que de l'arrogance.

— Est-il vrai, lui dit Güessler, que tu aies refusé de saluer ce chapeau?

— Oui, monseigneur, car nos pères nous ont appris à ne nous découvrir que devant Dieu, les vieillards et l'empereur.

— Mais cette couronne représente l'empire.

— Vous vous trompez, monseigneur; cette couronne est celle des comtes de Habsbourg et des ducs d'Autriche. Plantez cette couronne sur les places de Fribourg, de Zug, de Bienne et du pays de Glaris, qui leur appartiennent, et je ne doute pas que les habitans ne lui rendent hommage; quant à nous, qui avons reçu de l'empereur Rodolphe le privilége de nommer nos juges, d'être gouvernés par nos lois et de ne relever que de l'empire, nous devons respect à toutes les couronnes, mais hommage seulement à la couronne impériale.

— Mais l'empereur Albert, en montant sur le trône romain, n'a point ratifié ces libertés accordées par son père.

— Il a eu tort, monseigneur, et voilà pourquoi Uri, Schwitz et Unterwalden ont fait alliance entre eux, et se sont engagés par serment à défendre mutuellement envers et contre tous leurs personnes, leurs familles, leurs biens, et à s'aider les uns les autres par les conseils et par les armes. Tenez, monseigneur, continua le chasseur, que l'empereur y prenne garde, qu'il se souvienne du siége de Berne où sa bannière impériale fut prise; de Zurich, dans

laquelle il n'osa point entrer, quoique toutes les portes fussent ouvertes. Je sais qu'il vengea ce double échec sur Glaris, mais Glaris était faible et fut surprise sans défense, tandis que nous autres confédérés, nous sommes prévenus et armés.

— Et où as-tu pris le temps d'apprendre les lois et l'histoire, si tu n'es qu'un simple chasseur, comme on pourrait le croire d'après ton costume?

— Je sais nos lois, parce que c'est la première chose que nos pères nous apprennent à respecter et à défendre; je sais l'histoire, parce que je suis quelque peu clerc, ayant été élevé au couvent de Notre-Dames-des-Ermites; ce qui fait que j'ai obtenu la place de receveur des rentes du Fraumunster de Zurich. Quant à la chasse, ce n'est point mon état, mais mon amusement, comme celui de tout homme libre.

— Et comment te nomme-t-on?

— Wilhelm de mon nom de baptême, et Tell de celui de mes aïeux.

— Ah! répondit Güessler avec joie. N'est-ce pas toi qui as porté secours à Conrad de Baumgarten et à son épouse, lors du dernier ouragan?

— J'ai donné passage dans ma barque à un jeune homme et à une jeune femme qui étaient poursuivis; mais je ne sais pas leur nom.

— N'est-ce pas toi aussi que l'on cite comme le plus habile chasseur de toute l'Helvétie?

— Il enlèverait à cent cinquante pas une pomme sur la tête de son fils, dit une voix qui s'éleva dans la foule.

— Dieu pardonne ces paroles à celui qui les a dites, s'écria Wilhelm; mais, à coup sûr, elles ne sont pas sorties de la bouche d'un père.

— Tu as donc des enfans? dit Güessler.

— Quatre : trois garçons et une fille. Dieu a béni ma maison.

— Et lequel aimes-tu le mieux?

— Le plus jeune, peut-être, mon petit Walter, car c'est celui qui a le plus besoin de moi, ayant sept ans à peine.

Güessler se retourna vers un des gardes qui l'avaient suivi à cheval.

— Courez à Burglen, lui dit-il, et ramenez-en le jeune Walter.

— Oh! vous n'avez sans doute que de bonnes intentions, monseigneur. Mais que voulez-vous faire de mon enfant?

— Tu verras, dit Güessler en se retournant vers le groupe et en causant tranquillement avec les écuyers et les gardes qui l'accompagnaient. Quant à Wilhelm, il resta debout à la place où il était, la sueur sur le front, les yeux fixes et les poings fermés.

Au bout de vingt minutes, le garde revint, ramenant l'enfant assis sur l'arçon de sa selle; puis, arrivé près de Güessler, il le descendit à terre.

— Mon fils! s'écria Wilhelm. L'enfant se jeta dans ses bras.

— Tu me demandais, père? dit l'enfant en frappant ses petites mains l'une dans l'autre.

— Comment ta mère t'a-t-elle laissé venir? murmura Wilhelm.

— Elle n'était point à la maison. Il n'y avait que mes deux frères et ma sœur. Oh! ils ont été bien jaloux, va. Ils ont dit que tu m'aimais mieux qu'eux.

Wilhelm poussa un soupir et serra son enfant contre son cœur.

Güessler regardait cette scène avec des yeux brillans de joie et de férocité; puis, lorsqu'il eut bien donné aux cœurs du père et du fils le temps de s'ouvrir : — Qu'on attache cet enfant à cet arbre, dit-il en montrant un chêne qui s'élevait à l'extrémité de la place.

— Pour quoi faire? s'écria Wilhelm en le serrant dans ses bras.

— Pour te prouver qu'il y a parmi mes gardes des archers qui, sans avoir ta réputation, savent cependant diriger une flèche.

— Attacher mon enfant, pour exercer l'adresse de tes soldats! oh! ne fais pas cela, gouverneur! Dieu ne te laisserait pas faire.

— Que me veulent-ils donc, père? dit le petit Walter effrayé.

— Ce qu'ils te veulent! mon enfant, ils veulent t'égorger!

Les soldats s'élancèrent sur Wilhelm, et lui arrachèrent son fils. Wilhelm se jeta aux pieds du cheval de Güessler.

— Monseigneur, lui dit-il en joignant les mains, monseigneur, c'est moi qui vous ai offensé, c'est moi qu'il faut punir. Ma femme et mes enfans quitteront l'Helvétie; ils vous laisseront ma maison, mes terres, mes troupeaux; ils s'en iront mendier de ville en ville, de maison en maison et de chaumière en chaumière. Mais, au nom du ciel! épargnez cet enfant.

— Il y a un moyen de le sauver, Wilhelm, dit Güessler.

— Lequel! s'écria Tell en se relevant et en joignant les mains; oh! lequel! dites. Et si ce que vous exigez de moi est au pouvoir d'un homme, je le ferai.

— Il y a une voix qui a dit tout-à-l'heure que tu étais si habile chasseur, que tu enlèverais à cent cinquante pas de distance, une pomme sur la tête de ton fils.

— Oh! c'était une voix maudite, et j'avais cru qu'il n'y avait que Dieu et moi qui l'avions entendue, moi pour lui pardonner, Dieu pour la punir.

— Eh bien! Wilhelm, continua Güessler, si tu consens à me donner cette preuve d'adresse, je te fais grace.

— Impossible, monseigneur, ce serait tenter Dieu.

— Alors je vais te prouver que j'ai des archers moins craintifs que toi. Attachez l'enfant.

— Attendez, monseigneur, quoique ce soit une chose bien cruelle, bien infâme, laissez-moi réfléchir.

— Je te donne cinq minutes.

— Rendez-moi mon fils, pendant ce temps au moins.

— Lâchez l'enfant, dit Güessler. L'enfant courut à son père.

— Ils nous ont donc pardonné, père? dit l'enfant, en essuyant ses yeux avec ses petites mains, en riant et pleurant à la fois.

— Pardonné! sais-tu ce qu'ils veulent? Oh! mon Dieu, comment une pareille pensée peut-elle venir dans la tête d'un homme? Ils veulent qu'à cent cinquante pas, j'enlève, avec une flèche, une pomme sur ta tête.

— Wilhelm, cria Güessler, l'heure est passée, décide-toi.

L'enfant fit un signe d'encouragement à son père. — Oh! jamais, jamais, murmura Wilhelm.

— Mon père veut bien, dit l'enfant. Et il s'élança des bras de Wilhelm, pour courir de lui-même vers l'arbre.

Wilhelm resta anéanti, les bras pendans et la tête sur la poitrine.

— Donnez-lui un arc et des flèches, dit Güessler.

— Je ne suis pas archer, s'écria Wilhelm, en sortant de sa torpeur; je suis arbalétrier.

Güessler se tourna vers les soldats qui avaient arrêté Wilhelm, comme pour les interroger.

— Oui, oui, dirent-ils, il avait une arbalète et des viretons.

— Qu'on les lui rende, dit Güessler; maintenant, une pomme. On lui en apporta une pleine corbeille; Güessler en choisit une. — Allons, Wilhelm, je veux te faire beau jeu, dit le gouverneur, que dis-tu de celle-ci?

Wilhelm prit la pomme, la regarda, et la rendit en soupirant.

— Allons, voilà qui est convenu; mesurons la distance.

— Un instant, dit Wilhelm, une distance loyale, des pas de deux pieds et demi. C'est la mesure, n'est-ce pas, messieurs les archers? C'est la mesure pour les tirs et pour les défis.

— On la fera telle que tu désires, Wilhelm, et l'on mesurera la distance en comptant cent cinquante pas de deux pieds et demi.

Wilhelm suivit celui qui calculait l'espace, mesura lui-même trois fois la distance, puis voyant qu'elle avait été loyalement prise, il revint à la place où étaient son arbalète et ses traits.

— Une seule flèche, cria Güessler.

— Laissez-la-moi choisir au moins, dit Wilhelm, ce n'est pas une chose de peu d'importance que le choix du trait. N'est-ce pas, messieurs les archers?

— Eh bien! choisis, reprit Güessler; mais une seule, tu m'entends?

— Oui, oui, murmura Wilhelm en cachant un vireton dans sa poitrine. Une seule, c'est dit.

Wilhelm examina toutes ses flèches avec la plus scrupuleuse attention; il les prit et reprit les unes après les autres, les essaya sur son arbalète pour voir si elles s'emboîtaient exactement dans la rainure, les posa en équilibre sur son doigt pour s'assurer si le fer n'emportait pas de son côté, ce qui aurait fait baisser le coup. Enfin, il en trouva une qui réunissait toutes les qualités suffisantes; mais, long-temps après l'avoir trouvée, il fit semblant de chercher parmi les autres afin de gagner du temps.

— Eh bien! dit Güessler avec impatience.

— Me voilà, monseigneur, dit Wilhelm; le temps de faire ma prière.

Wilhelm se mit à genoux, et parut absorbé dans sa prière; pendant ce temps on liait l'enfant à l'arbre; on voulut lui bander les yeux, mais il refusa.

— Eh bien! dit Wilhelm, en s'interrompant, ne lui bandez-vous pas les yeux?

— Il demande à vous voir, répondirent les archers.

— Et moi je ne veux pas qu'il me voie, s'écria Wilhelm, il fera un mouvement en apercevant la flèche, et je tuerai mon fils. Laisse-toi bander les yeux, Walter, je t'en prie à genoux.

— Allons, courage! père, lui cria Walter.

— Oui, dit Wilhelm en mettant un genou en terre et en bandant son arbalète. Puis se tournant vers Güessler : — Monseigneur, il est encore temps, épargnez-moi un crime et à vous un remords. Dites que tout cela était pour me punir, pour m'éprouver, et que maintenant que vous voyez ce que j'ai souffert, vous me pardonnez. Au nom du ciel! au nom de la vierge Marie! au nom des saints! grace! grace!...

— Allons, hâte-toi, Wilhelm! dit Güessler, et crains de lasser ma patience. N'est-ce pas chose convenue? Chasseur, montre ton adresse!

— Mon Dieu! ayez pitié de moi! murmura Wilhelm en levant les yeux au ciel. Ramassant son arbalète, il y plaça le vireton, appuya la crosse contre son épaule, leva lentement le bout; puis, arrivé à la hauteur voulue, cet homme, tremblant tout-à-l'heure comme une feuille agitée par le vent, devint immobile comme un archer de pierre. Pas un souffle ne se faisait entendre; toutes les respirations étaient suspendues; tous les yeux étaient fixés; le coup partit! Un cri de joie éclata : la pomme était clouée au chêne, et l'enfant n'avait point été atteint. Wilhelm voulut se lever, mais il chancela, laissa échapper son arbalète, et retomba évanoui.

Lorsque Wilhelm revint à lui, il était dans les bras de son enfant. Après l'avoir embrassé mille fois, il se tourna vers le gouverneur, et rencontra ses yeux étincelans de colère.

— Ai-je fait ainsi que vous me l'aviez ordonné, monseigneur?

— Oui, répondit Güessler, tu es un vaillant archer! je te pardonne, comme je te l'ai promis; mais nous avons un autre compte à régler ensemble. Tu as donné secours à Conrad de Baumgarten, et tu dois être puni comme son complice!

Wilhelm regarda autour de lui comme un homme qui devient fou.

— Conduisez cet homme en prison, continua Güessler. C'est un procès en forme qu'il faut pour punir l'assassinat et la haute trahison!

— Oh! il doit y avoir une justice au ciel! dit Wilhelm, et il se laissa tranquillement conduire dans son cachot.

Quant à l'enfant, il fut fidèlement rendu à sa mère.

IV.

Cependant le bruit des divers évènemens accomplis dans cette journée s'était répandu dans les villages environnans, et y avait éveillé une vive agitation. Wilhelm était généralement aimé; la douceur de son caractère, ses vertus domestiques, son dévouement désintéressé au service de toutes les infortunes, en avaient fait un ami pour la chaumière et le château. Son adresse extraordinaire avait ajouté à ce sentiment une admiration naïve, qui le faisait regarder comme un être à part. Les peuples primitifs sont ainsi faits. Forcés de se nourrir par adresse, de se défendre par la force, ces deux qualités sont celles qui élèvent dans leur esprit l'homme au rang de demi-dieu. Hercule, Thésée, Castor et Pollux n'ont point eu d'autre marchepied pour monter au ciel.

Aussi, vers le milieu de la nuit, vint-on prévenir Güessler qu'il serait possible qu'une révolte eût lieu, si on lui laissait le temps de s'organiser. Güessler pensa que le meilleur moyen de la prévenir était de transporter Wilhelm hors du canton d'Uri, dans une citadelle appartenant aux ducs d'Autriche, et située au pied du mont Righi, entre Küsnach et Weggis. En conséquence, et pensant que le trajet était plus sûr par eau que par terre, il donna l'ordre de préparer une barque; et, une heure avant le jour, il y fit conduire Wilhelm. Güessler, six gardes, le prisonnier et trois bateliers, devaient former tout l'équipage du petit bâtiment.

Lorsque le gouverneur arriva à Fluelen, lieu de l'embarcation, il trouva ses ordres exécutés. Wilhelm, les pieds et les mains liés, était couché au fond de la barque; près de lui, et comme preuve de conviction, était l'arme terrible, qui, en lui servant à donner une preuve si éclatante de son adresse, avait éveillé tant de craintes dans le cœur de Güessler. Les archers, assis sur les bancs inférieurs, veillaient sur lui; les deux matelots, à leur poste près du petit mât, se tenaient prêts à mettre à la voile, et le pilote attendait sur le rivage l'arrivée du bailli.

Güessler prit place au haut bout de la barque; le pilote s'assit au

gouvernail; les bateliers déployèrent la voile, et le petit bâtiment, léger et gracieux comme un cigne, commença de glisser sur le miroir du lac. Cependant, malgré ce lac bleu, malgré le ciel étoilé, il y avait quelque chose de sinistre dans cette barque, passant silencieuse comme un esprit des eaux. Le gouverneur était plongé dans ses pensées; les soldats respectaient sa rêverie, et les bateliers, obéissant à contre-cœur, accomplissaient tristement leurs manœuvres sur les signes qu'ils recevaient du pilote. Tout à coup une lueur météorique traversa l'espace, et, se détachant du ciel, parut se précipiter dans le lac. Les deux bateliers échangèrent un coup d'œil; le pilote fit le signe de la croix.

— Qu'y a-t-il, patron? dit Güessler.

— Rien jusqu'à présent, monseigneur, répondit le vieux marinier; cependant il y en a qui disent qu'une étoile qui tombe du ciel est un avis que nous donne l'ame d'une personne qui nous fut chère.

— Et cet avis est-il de mauvais ou de bon présage?

— Hum! murmura le pilote, le ciel se donne rarement la peine de nous envoyer des présages heureux; le bonheur est toujours le bien-venu.

— Ainsi cette étoile est un signe funeste?

— Il y a de vieux bateliers qui croient que, lorsqu'une semblable chose arrive au moment où l'on s'embarque, il vaut mieux regagner la terre s'il en est encore temps.

— Oui; mais lorsqu'il est urgent de poursuivre sa route?

— Alors il faut se reposer sur sa conscience, répondit le pilote, et remettre sa vie à la garde de Dieu. Un profond silence succéda à ces paroles, et la barque continua de s'avancer, comme si elle eût eu les ailes d'un oiseau de mer.

Cependant, depuis l'apparition du météore, le pilote tournait avec inquiétude ses yeux du côté de l'orient, car c'était de là qu'allaient lui arriver les messagers de mauvaises nouvelles; bientôt il n'y eut plus de doute sur le changement de l'atmosphère. A mesure que l'heure matinale s'avançait, les étoiles pâlissaient au ciel; un quart d'heure avant l'aurore, le vent tomba tout à coup, le lac devint couleur de cendre; et l'eau, sans être agitée par aucun vent, frissonna comme si elle eût été prête à bouillir.

— Abattez la voile, cria le pilote.

Les deux mariniers se dressèrent contre le mât, mais avant qu'ils eussent accompli l'ordre qu'ils venaient de recevoir, de petites vagues couronnées d'écume s'avancèrent rapidement, venant de Brunnen, et semblèrent accourir à l'encontre de la barque.

— Le vent, le vent! s'écria le pilote; — tout à bas!

Mais, soit maladresse de ceux à qui ces ordres étaient adressés, soit que quelque nœud mal formé empêchât l'exécution de la manœuvre, le vent était sur le bâtiment avant que la voile fût abattue. La barque surprise trembla, comme un cheval qui entend rugir un lion; puis, sembla se cabrer et tourna d'elle-même comme si elle eût voulu fuir les étreintes d'un si puissant lutteur. Mais dans ce mouvement, elle présenta le flanc à son ennemi. La voile, tout-à-l'heure incertaine, s'enfla, et parut prête à se fendre. Le pilote coupa, avec son couteau, le cordage qui la retenait : elle flotta un instant comme un pavillon au bout du mât où elle était retenue; enfin, les liens qui l'attachaient se brisèrent, elle s'enleva comme un oiseau avec les dernières bouffées de vent; et la barque, n'offrant plus aucune prise à la bourrasque, se redressa lentement, et reprit son équilibre. En ce moment, les premiers rayons du jour parurent; le pilote se replaça à son gouvernail.

— Eh bien! maître, dit Güessler; le présage ne mentait pas, et l'évènement ne s'est pas fait attendre. Croyez-vous que nous en soyons quittes pour cette bourrasque, ou bien ce coup de vent n'est-il que le précurseur d'un orage plus violent?

— Il arrive parfois que les esprits de l'air et des eaux profitent de l'absence du soleil pour donner de pareilles fêtes sans la permission du Seigneur, et alors, au premier rayon du jour, les vents se taisent et disparaissent, s'en allant où vont les ténèbres; mais le plus souvent, c'est la voix de Dieu qui a dit à la tempête de souffler; alors elle doit accomplir sa mission tout entière, et malheur à ceux contre qui elle a été envoyée.

— Tu n'oublieras pas, je l'espère, qu'il s'agit de ta vie en même temps que de la mienne.

— Oui, monseigneur, je sais que nous sommes tous égaux devant la mort; mais Dieu est tout puissant; il a dit à l'apôtre de marcher sur les flots, et l'apôtre a marché comme sur la terre; et tout lié et garotté qu'est votre prisonnier, il est plus sûr de son salut s'il est

dans la grace du Seigneur, que tout homme libre qui serait dans sa malédiction. Un coup de rame, Frantz, un coup de rame, que nous présentions la proue au vent, car nous n'en sommes pas encore quittes et le voilà qui revient sur nous.

En effet, des vagues plus hautes et plus écumeuses que les premières accouraient menaçantes; et quoique la barque offrît le moins de prise possible, le vent qui les suivait la fit glisser en arrière, avec la même rapidité que ces pierres plates que les enfans font bondir sur la surface de l'eau.

— Mais, s'écria Güessler, commençant à comprendre le danger, si le vent nous est contraire pour aller à Brunnen, il doit être favorable pour regagner Altorf.

— J'y ai bien pensé, continua le pilote; mais regardez au ciel, monseigneur, et voyez les nuages qui passent entre le Dodiberg et le Tittis; ils viennent du Saint-Gothard et suivent le cours de la Reuss; c'est un souffle contraire au vent qui soulève ces vagues, et avant cinq minutes, ils se seront rencontrés.

La prophétie du pilote ne tarda point à s'accomplir; les deux orages qui s'avançaient au-devant l'un de l'autre se rencontrèrent; un éclair flamboya, et un coup de tonnerre terrible annonça que le combat commençait. Le lac ne tarda point à partager cette révolte des élémens; ses vagues, tour à tour poussées et repoussées par les souffles contraires, s'enflèrent, comme si un volcan sous-marin les eût fait bouillonner, et la barque parut ne pas leur peser plus qu'un de ces flocons d'écume qui blanchissaient à leur cime.

— Il y a danger de mort, dit le pilote; que ceux qui ne sont point occupés à la manœuvre fassent leur prière.

— Que dis-tu là, prophète de malheur? s'écria Güessler, et pourquoi ne nous as-tu pas prévenus plus tôt?

— Je l'ai fait au premier avertissement que Dieu m'a donné, monseigneur, mais vous n'avez pas voulu le suivre.

En ce moment une vague furieuse vint se briser contre les flancs de l'esquif, le couvrit, et jeta un pied d'eau dans la barque.

— A l'œuvre, messieurs les hommes d'armes, cria le pilote; rendez au lac l'eau qu'il nous envoie, car nous sommes assez chargés ainsi; vite, une deuxième vague nous coulerait.

—Ne vois-tu aucun moyen de nous sauver, et n'y a-t-il pas d'espoir?

— Il y a toujours espoir, monseigneur, même lorsque l'homme avoue que la science est inutile, car la miséricorde du Seigneur est plus grande que les connaissances humaines.

— Comment as-tu pu prendre une pareille responsabilité, ne sachant pas mieux ton métier, drôle? murmura Güessler.

— Quant à mon métier, monseigneur, répondit le vieux marin, il y a quarante ans que je l'exerce, et il n'y a peut-être dans toute l'Helvétie qu'un homme meilleur pilote que moi.

— Alors, que n'est-il ici pour prendre ta place! s'écria Güessler.

— Il y est, monseigneur, dit le pilote. Ordonnez qu'on détache les cordes du prisonnier, car si la main d'un homme peut nous sauver à cette heure, c'est la sienne.

Güessler fit signe qu'il y consentait; un léger sourire de triomphe passa sur les lèvre de Wilhelm.

— Tu as entendu, lui dit le vieux marinier en coupant avec son couteau les cordes qui le garottaient.

Wilhelm étendit les bras comme un homme qui ressaisit sa liberté, et alla prendre au gouvernail la place abandonnée, tandis que le vieillard, prêt à lui obéir, fut s'asseoir au pied du mât avec les deux autres bateliers.

— As-tu une seconde voile, Rudenz? dit Wilhelm.

— Oui, mais ce n'est pas l'heure de s'en servir.

— Prépare-la, et tiens-toi prêt à la hisser.

— Quant à vous, continua Wilhelm en s'adressant aux mariniers, à la rame, enfans, et nagez dès que je vous le dirai. En même temps il pressa le gouvernail; la barque, surprise de cette brusque manœuvre, hésita un instant. Puis, comme un cheval qui reconnaît la supériorité de celui qui le monte, elle tourna enfin sur elle-même.

— Nagez! cria Wilhelm aux matelots qui, se courbant aussitôt sur leurs rames, firent marcher le bateau dans la direction voulue.

— Oui, murmura le vieillard; il a reconnu son maître et il obéit.

— Nous sommes donc sauvés, s'écria Güessler.

— Hum! fit le vieillard fixant ses yeux sur ceux de Wilhelm, pas encore; mais nous sommes en bon chemin, car je devine. Sur mon ame, tu as raison, Wilhelm, il doit y avoir entre les deux montagnes de la rive droite un courant d'air qui, si nous l'atteignons, nous mènera en deux minutes sur l'autre bord. Ce serait la pre-

mière fois qu'il y aurait pareille fête dans l'air sans que le vent d'ouest s'y mêlât. Eh! tiens, le voilà qui siffle comme s'il était le roi du lac.

Wilhelm se tourna en effet vers l'ouverture désignée par le vieux pilote. Une vallée séparait deux montagnes, et par cette vallée le vent d'ouest établissait un courant et soufflait avec une telle violence, qu'il formait une espèce de route sur le lac. Wilhelm s'engagea dans cette ornière liquide, et tournant sa poupe au vent, il fit signe aux bateliers de rentrer les avirons et au pilote de hisser la voile. Il fut obéi, et la barque commença de cingler avec rapidité vers la baie de l'Axemberg.

Dix minutes après, comme l'avait prédit le vieillard, et avant que Güessler et les gardes fussent revenus de leur étonnement, la barque était près de terre. Wilhelm ordonna d'abattre la voile, et feignant de se baisser pour amarrer un cordage, il posa la main gauche sur son arbalète et pressa de la droite le gouvernail; la barque vira aussitôt, et la poupe se présentant la première, Wilhelm s'élança, léger comme un chamois, et retomba sur un rocher à fleur d'eau, tandis que la barque, cédant à l'impulsion que lui avait donnée son élan, retourna vers le large. D'un deuxième bond, Wilhelm fut à terre; avant que Güessler et ses gardes songeassent même à pousser un cri, il avait disparu dans la forêt.

Lorsque la stupéfaction causée par cet accident fut dissipée, Güessler ordonna de gagner la terre, afin de se mettre à la poursuite du fugitif. Ce fut chose facile, deux coups de rames suffirent. Un des mariniers sauta sur le bord, tendit une chaîne; et malgré les vagues, le débarquement se fit sans danger. Aussitôt un archer partit pour Altorf avec ordre d'envoyer des écuyers et des chevaux à Brunnen, où allait les attendre le gouverneur.

A peine arrivé dans ce village, Güessler fit annoncer à son de trompe que celui qui livrerait Wilhelm recevrait 50 marcs d'argent et serait exempt d'impôts, lui et ses descendans, jusqu'à la troisième génération. Pareille récompense fut aussi promise pour Conrad Baumgarten. Vers le milieu du jour, les chevaux et l'écuyer arrivèrent; Güessler, tout entier à sa vengeance, refusa de s'arrêter plus long-temps, et partit aussitôt pour le village d'Art où il avait aussi des mesures de rigueur à prendre contre les assassins du gou-

verneur de Schwanau. A trois heures il sortit de ce village, et, côtoyant les rives du lac de Zug, il arriva à Immensée, qu'il traversa sans s'arrêter, et prit le chemin de Küssnach.

C'était pendant une froide et sombre journée du mois de novembre que s'étaient accomplis les derniers événemens que nous venons de raconter; Güessler, désirant arriver avant la nuit à sa forteresse, pressait de l'éperon son cheval, engagé dans le chemin creux de Küssnach. Arrivé à l'extrémité, il ralentit le pas en faisant signe à son écuyer de le rejoindre. Celui-ci, que le respect avait retenu en arrière, s'avança; les gardes et les archers suivaient à quelque distance. Ils cheminèrent ainsi pendant quelque temps sans parler; enfin Güessler, tournant la tête de son côté, le regarda comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son ame, puis tout à coup :

— Niklaus, m'es-tu dévoué? lui dit-il.

L'écuyer tressaillit.

—Pardon, monseigneur, mais je m'attendais si peu à cette question.

— Que tu n'es point préparé à y répondre, n'est-ce pas? Eh bien! prends ton temps, car c'est une réponse réfléchie que je demande.

— Et elle ne se fera pas attendre, monseigneur; sauf mes devoirs envers Dieu et envers l'empereur, je suis à vos ordres.

— Tu partiras ce soir pour Altorf; tu y prendras quatre hommes, tu te rendras cette nuit avec eux à Burglen, et là, seulement, tu leur diras ce qu'ils auront à faire.

— Et qu'auront-ils à faire, monseigneur?

— Ils auront à s'emparer de la femme de Wilhelm et de ses quatre enfans. Aussitôt en ton pouvoir, tu les feras conduire dans la forteresse de Küssnach, où je les attendrai, et une fois là..... il faudra bien qu'il se livre lui-même, car chaque semaine de retard coûtera la vie à un de ses enfans, et la dernière à sa femme.

Güessler n'avait point achevé, qu'il poussa un cri, lâcha les rênes, étendit les bras et tomba de son cheval. L'écuyer se précipita à terre pour lui porter secours, mais il n'était déjà plus temps, une flèche lui avait traversé le cœur.

C'était celle que Wilhelm Tell avait cachée sous son pourpoint lorsque Güessler le força d'enlever une pomme de la tête de son fils, sur la place publique d'Altorf.

V.

La nuit du dimanche au lundi suivant, les conjurés se réunirent au Grutli; la mort de Güessler avait provoqué cette réunion extraordinaire.

Plusieurs étaient d'avis d'avancer le jour de la liberté, et de ce nombre étaient Conrad Baumgarten et Mechtal.

Mais Walter Furst et Werner Stauffacher s'y opposèrent, disant qu'ils trouveraient certainement Landenberg sur ses gardes, ce qui rendrait l'expédition mille fois plus hasardeuse; tandis qu'au contraire, si le pays restait tranquille, malgré la mort de Güessler, il attribuerait cette mort à une vengeance particulière, et ne s'en inquiéterait que pour rechercher le meurtrier.

— Mais, en attendant, s'écria Conrad, que deviendra Wilhelm? que deviendra sa famille? Wilhelm m'a sauvé la vie, et il ne sera pas dit que je l'abandonnerai.

— Wilhelm et sa famille sont en sûreté, dit une voix dans la foule.

— Maintenant, dit Walter Furst, arrêtons le plan de l'insurrection.

— Si les anciens me permettent de parler, dit, en s'avançant, un jeune homme du haut Unterwalden, nommé Zagheli, je proposerai de me charger de la prise du château de Rossberg.

— Et combien demandes-tu d'hommes pour cela?

— Quarante.

— Fais attention que le château de Rossberg est un des mieux fortifiés de toute la juridiction.

— J'ai des moyens d'y pénétrer.

— Et quels sont-ils?

— Je ne peux le dire.

— Es-tu sûr de trouver les quarante hommes qu'il te faut?

— J'en suis sûr.

— C'est bien, ton offre est acceptée. — Zagheli rentra dans la foule.

— Moi, dit Stauffacher, si l'on veut m'abandonner cette entreprise, je me charge du château de Schwanau.

— Et moi, ajouta Walter Furst, je prendrai la forteresse d'Uri.

Un assentiment unanime accueillit ces propositions. Chaque con-

juré prit l'engagement, pendant les cinq semaines qui restaient encore à passer, de recruter des soldats parmi ses amis les plus braves, et l'on adopta, avant de se séparer, les trois bannières sous lesquelles on marcherait. Uri choisit pour la sienne une tête de taureau, avec un anneau brisé, en mémoire du joug qu'il allait rompre; Schwitz, une croix en souvenir de la passion de Notre Seigneur; et Unterwalden, deux clés en commémoration de l'apôtre saint Pierre qui était en grande vénération à Sarnen.

Ainsi que l'avaient prévu les vieillards, le meurtre de Güessler fut considéré comme le fait d'une vengeance particulière. Les poursuites inutiles, dirigées contre Wilhelm, se ralentirent faute de résultat, et tout redevint calme et tranquille dans les trois juridictions jusqu'au jour où devait éclater la conjuration.

Le soir du 31 décembre, le gouverneur du château de Rossberg fit, comme d'habitude, la visite des postes, plaça les sentinelles, donna le mot d'ordre, et fit sonner le couvre-feu. Alors le château lui-même parut s'endormir comme les hôtes qu'il renfermait; les lumières disparurent l'une après l'autre, le bruit s'éteignit peu à peu, et les seules sentinelles, placées au sommet des tours, interrompirent ce silence par le bruit régulier de leurs pas et les cris de veille répétés de quart d'heure en quart d'heure.

Cependant, malgré cette apparence de sommeil, une petite fenêtre donnant sur les fossés du château s'ouvrit avec précaution; une jeune fille passa sa tête craintive, et, quelle que fût l'obscurité de la nuit, essaya de plonger ses regards dans le fossé du château. Au bout de quelques minutes elle laissa échapper le nom de Zagheli. Ce nom avait été dit si bas, qu'on eût pu le prendre pour un soupir de la brise, ou pour un murmure du ruisseau. Cependant il fut entendu, et une voix plus forte et plus hardie, quoique prudente encore, y répondit par le nom d'Anneli. La jeune fille resta un moment immobile, la main sur la poitrine comme pour en étouffer les battemens. Le nom d'Anneli se fit entendre une seconde fois.

— Oui, murmura-t-elle en se penchant vers l'endroit d'où semblait lui parler l'esprit de la nuit. Oui, mon bien-aimé; mais pardonne-moi, j'ai peur.

— Que peux-tu craindre? dit la voix, tout est endormi au château, les sentinelles seules veillent au haut des tours? Je ne puis

te voir, et à peine si je t'entends. Comment veux-tu qu'elles nous entendent et qu'elles nous voient?

La jeune fille ne répondit pas, mais elle laissa tomber quelque chose; c'était le bout d'une corde à laquelle Zagheli attacha l'extrémité d'une échelle qu'Anneli tira à elle et fixa à la barre de sa fenêtre. Un instant après le jeune homme entrait dans sa chambre. Anneli voulut retirer l'échelle de corde.

— Attends, ma bien-aimée, lui dit Zagheli, car j'ai encore besoin de cette échelle, et ne t'effraie pas surtout de ce qui va se passer; car le moindre mot, le moindre cri serait ma mort.

— Mais, qu'y a-t-il, au nom du ciel? dit Anneli. Ah! nous sommes perdus! Regarde, regarde; — et elle lui montrait un homme qui apparaissait à la fenêtre.

— Non, Anneli, nous ne sommes pas perdus; ce sont des amis.

— Mais moi! je suis déshonorée, s'écria la jeune fille en cachant sa tête dans ses mains.

— Au contraire, Anneli, ce sont des témoins qui viennent assister au serment que je fais de te prendre pour femme aussitôt que la patrie sera délivrée.

La jeune fille se jeta dans les bras de son amant; les vingt jeunes gens montèrent les uns après les autres; puis, Zagheli retira l'échelle et ferma la fenêtre.

Les conjurés se répandirent dans l'intérieur. La garnison surprise, endormie, ne fit aucune résistance; les Suisses enfermèrent les Allemands dans la prison du château, revêtirent leurs uniformes, et le drapeau d'Albert continua de flotter sur le château, qui ouvrit, le lendemain, ses portes à l'heure accoutumée.

A midi, la sentinelle placée au haut de la tour aperçut plusieurs cavaliers qui se dirigeaient à toute bride vers la forteresse. Deux conjurés se placèrent à la porte; les autres se rangèrent dans la cour. Dix minutes après, le chevalier Landenberg franchissait la herse, qui se baissait derrière lui. Le chevalier était prisonnier comme la garnison.

Le plan de Zagheli avait complètement réussi. Nous avons vu que vingt des quarante hommes nécessaires à son entreprise avaient escaladé avec lui le château et s'en étaient rendus maîtres. Les vingt autres avaient pris le chemin de Sarnen. Au moment où Landen-

berg sortait du château royal, pour se rendre à la messe, ces vingt hommes se présentèrent à lui, apportant comme présens d'usage des agneaux, des chèvres et des poules. Le gouverneur leur dit d'entrer au château et continua sa route. Arrivés sous la porte, ils tirèrent de dessous leurs habits des fers aiguisés qu'ils mirent au bout de leurs bâtons, et s'emparèrent du château. Alors l'un d'entre eux monta sur la plate-forme, et fit entendre trois fois le son prolongé de la trompe montagnarde. C'était le signal convenu. De grands cris de révolte se firent entendre de rue en rue. On courut vers l'église pour s'emparer de Landenberg; mais, prévenu à temps, il s'élança sur son cheval et prit la fuite vers le château de Rossberg. C'est ce qu'avait prévu Zagheli.

Les plus grands soins et les plus grands égards furent prodigués au bailli impérial pendant le reste de la journée. Le soir il demanda à prendre l'air. Zagheli l'accompagna sur la plate-forme de la forteresse. De là il pouvait découvrir tout le pays soumis encore la veille à sa juridiction; et détournant les yeux de la bannière où les clés d'Unterwalden avaient remplacé l'aigle d'Autriche, il les fixa dans la direction de Sarnen, et demeura immobile et pensif.

A l'autre angle du parapet était Zagheli, immobile et pensif aussi, les yeux fixés sur un autre point. Ces deux hommes attendaient, l'un un secours pour la tyrannie, l'autre un renfort pour la liberté.

Au bout d'un instant une flamme brilla au sommet de l'Axemberg. Zagheli jeta un cri de joie.

— Que veut dire ce signal? dit Landenberg.

— Que Walter Furst et Wilhelm Tell ont pris le château d'Urijoch.

— Toutes les Alpes sont-elles donc changées en volcan? s'écria Landenberg. Voilà le Righi qui s'enflamme.

— Oui, répondit Zagheli en bondissant de joie. Lui aussi arbore la bannière de la liberté.

— Comment! murmura Landenberg; est-ce donc aussi un signal?

— Oui, et ce signal annonce que Werner Stauffacher et Mechtal ont pris le château de Schwanau. Maintenant tournez-vous de ce côté, monseigneur!

Landenberg jeta un cri de surprise en voyant le Pilate se couronner à son tour d'un diadème de feu.

— Et voilà, continua Zagheli, voilà qui apprend à ceux d'Uri et

de Schwitz que leurs frères d'Unterwalden ne sont pas en arrière, et qu'ils ont pris le château de Rossberg et fait prisonnier le bailli impérial.

— Et que comptez-vous faire de moi? dit Landenberg en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Nous comptons vous faire jurer, monseigneur, que jamais vous ne rentrerez dans les trois juridictions de Schwiz, d'Uri et d'Unterwalden; que jamais vous ne porterez les armes contre les confédérés; que jamais vous n'exciterez l'empereur à nous faire la guerre : et lorsque vous aurez fait ce serment, vous serez libre de vous retirer où vous voudrez.

— C'est bien, dit Landenberg. Maintenant je désire descendre dans mon appartement. Un pareil serment demande à être médité, surtout lorsqu'on veut le tenir.

Le hasard cette fois avait semblé favoriser les confédérés de toutes les manières. Le nouvel an de la liberté avait sonné pour l'Helvétie le 1er janvier 1308; et, le 15 du même mois, avant même que la nouvelle de l'insurrection fût parvenue à l'empereur, il apprenait la défaite de son armée en Thuringe. Il ordonna aussitôt la levée de nouvelles troupes, déclara qu'il marcherait lui-même à leur tête; et fit, avec son activité ordinaire, tous les préparatifs de cette campagne. Ils étaient terminés à peine, lorsque le chevalier Beringuen de Landenberg arriva d'Unterwalden, et lui raconta ce qui venait de se passer. Albert écouta le récit avec impatience et incrédulité; puis, lorsqu'il ne lui fut plus permis de conserver aucun doute, il étendit le bras dans la direction des trois cantons, et jura sur son épée et sa couronne impériale d'exterminer jusqu'au dernier de ces misérables paysans. Landenberg fit ce qu'il put pour le détourner de ces desseins de vengeance; mais tout fut inutile. L'empereur décida qu'il marcherait lui-même contre les confédérés, et fixa au 24 février le jour du départ de l'armée.

La veille de ce jour, Jean de Souabe, son neveu, fils de Rodolphe, son frère cadet, se présenta devant lui; Albert avait été nommé tuteur de cet enfant pendant sa minorité; mais, depuis deux ans, son âge l'affranchissait de la tutelle impériale, et cependant Albert avait constamment refusé de lui rendre son héritage : il venait, avant le départ de son oncle, essayer une dernière tentative. Il se

mit donc respectueusement à genoux devant lui, et lui redemanda la couronne ducale de ses pères. L'empereur sourit, dit quelques mots à un officier de ses gardes, qui sortit, et rentra bientôt avec une couronne de fleurs. L'empereur la posa sur la tête blonde de son neveu; et, comme celui-ci le regardait étonné : — Voilà, lui dit l'empereur, la couronne qui convient à ton âge; amuse-toi à l'effeuiller sur les genoux des dames de ma cour, et laisse-moi le soin de gouverner tes états. — Jean devint pâle, se releva en tremblant, arracha la couronne de sa tête, la foula aux pieds, et sortit.

Le lendemain, au moment où l'empereur montait à cheval, un homme, couvert d'une armure complète et la visière baissée, vint se ranger près de lui. Albert regarda cet inconnu; et voyant qu'il demeurait à la place qu'il avait prise, il lui demanda qui il était, et de quel droit il marchait à sa suite. — Je suis Jean de Souabe, fils de votre frère, dit le cavalier en levant sa visière. J'ai reclamé hier ma souveraineté, vous m'avez refusé, et vous avez eu raison; il faut que le casque ait pesé sur la tête où pèsera la couronne; il faut que le bras qui portera le sceptre ait porté l'épée. Laissez-moi vous suivre, sire, et à mon retour vous ordonnerez de moi ce que vous voudrez. Albert jeta un coup d'œil profond et rapide sur son neveu. — Me serais-je trompé! murmura-t-il. Et, sans lui rien promettre ni lui rien défendre, il se mit en route. Jean de Souabe le suivit.

VI.

Le 1er mai 1308, l'armée impériale arriva sur les bords de la Reuss, des bateaux avaient été préparés pour le passage des troupes, et l'empereur allait descendre dans l'un d'eux, lorsque Jean de Souabe s'y opposa, disant qu'ils étaient trop chargés pour qu'il laissât son oncle s'exposer au danger que couraient de simples soldats. Il lui offrit en même temps une place dans un petit batelet où se trouvaient seulement Walter d'Eschenbach, son gouverneur, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Balm et Conrad de Tegelfeld; l'empereur s'assit près deux, chacun des chevaliers prit son cheval par la bride, afin qu'il pût suivre son maître en nageant, et la petite barque, traversant la rivière avec rapidité, déposa sur l'autre bord l'empereur et sa suite.

A quelques pas de la rive, et sur une petite éminence, s'élevait

un chêne séculaire; Albert alla s'asseoir à son ombre afin de surveiller le passage de l'armée, et détachant son casque, il le jeta à ses pieds.

En ce moment, Jean de Souabe, regardant autour de lui, et voyant l'armée tout entière arrêtée sur l'autre bord, prit sa lance, monta sur son cheval, et, faisant quelques feintes manœuvres comme s'il joûtait, il prit du champ, et, revenant au galop sur l'empereur, il lui traversa la gorge avec sa lance. Au même instant, Robert de Balm, saisissant le défaut de la cuirasse, lui enfonçait son épée dans la poitrine, et Walter d'Eschenbach lui fendait la tête avec sa hache d'armes. Quant à Rodolphe de Wart et à Conrad de Tegelfeld, le courage leur manqua, et ils restèrent l'épée à la main sans oser frapper.

A peine les conjurés eurent-ils vu tomber l'empereur qu'ils se regardèrent, et, que, sans dire un mot, ils prirent la fuite, chacun de son côté, épouvantés qu'ils étaient l'un de l'autre. Cependant Albert expirant se débattait sans secours; une pauvre femme qui passait accourut vers lui, et le chef de l'empire germanique rendit le dernier soupir dans les bras d'une mendiante qui étancha son sang avec ses haillons. Quant aux assassins, ils restèrent errans dans le monde; Zurich leur ferma ses portes, les trois cantons leur refusèrent asile. Jean, le parricide, gagna l'Italie en remontant le cours de la Reuss sur les bords de laquelle il avait commis son crime; on le vit à Pise déguisé en moine, puis il se perdit du côté de Venise, et l'on n'en entendit plus parler. Walter d'Eschembach vécut trente-cinq ans caché sous un habit de berger dans un coin du Wurtemberg, et ne se fit connaître qu'au moment de sa mort. Conrad de Tegelfeld disparut comme si la terre l'avait englouti, et mourut on ne sait ni où ni comment. Quant à Rodolphe de Wart, livré par un de ses parens, il fut pris, roué vif, et exposé vivant encore à la voracité des oiseaux de proie. Sa femme, qui n'avait pas voulu le quitter, resta agenouillée près de la roue du haut de laquelle il lui parlait pendant le supplice, l'exhortant et le consolant jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

Parmi les enfans d'Albert (1), deux se chargèrent de sa ven-

(1) L'empereur Albert eut vingt-un enfans. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

geance, ce furent Léopold d'Autriche et Agnès de Hongrie, Léopold en se mettant à la tête des troupes, Agnès en présidant aux supplices. Soixante-trois chevaliers innocens, mais parens et amis des coupables, furent décapités à Farwonghen; Agnès, non-seulement, assista à l'exécution, mais encore se plaça si près d'eux, que bientôt le sang coula jusqu'à ses pieds, et que les têtes roulaient à l'entour d'elle. Alors on lui fit observer que ses vêtemens allaient être souillés. — Laissez, laissez, répondit-elle, je me baigne avec plus de plaisir dans ce sang que je ne le ferais dans la rosée du mois de mai. — Puis, le supplice terminé, elle fonda avec les dépouilles des morts le riche couvent de Konigsfelden (1), sur la place même où son père avait été tué, et s'y retira pour finir ses jours dans la pénitence, la solitude et la prière.

Pendant ce temps, le duc Léopold se préparait à la guerre : d'après ses ordres, le comte Othon de Strassberg passa le Brunig avec quatre mille combattans. Plus de mille soldats furent armés par les gouverneurs de Wellisau, de Wallhausen, de Rothenbourg et de Lucerne, pour surprendre Unterwalden du côté du lac. Quant au duc, il marcha contre Schwitz avec l'élite de ses troupes, conduisant à sa suite des chariots chargés de cordes pour pendre les rebelles.

Les confédérés rassemblèrent à la hâte mille trois cents hommes, dont quatre cents d'Uri et trois cents d'Unterwalden; la conduite de ce corps fut donné au vieux chef nommé Rodolphe Reding de Biberek, dans l'expérience duquel les trois cantons avaient grande confiance. Le 14 novembre la petite armée prit ses positions sur le penchant de la montagne du Sattel, ayant à ses pieds des marais presque impraticables, et derrière ces marais le lac Égeri.

Chacun venait de prendre son poste de nuit lorsqu'une nouvelle troupe de cinquante hommes se présenta; c'étaient des bannis de Schwitz, qui venaient demander à leurs frères la faveur d'être admis à la défense commune, tout coupables qu'ils étaient. Rodolphe Reding prit l'avis des plus vieux et des plus sages, et la réponse unanime fut : qu'il ne fallait pas compromettre la sainte cause de la liberté en admettant des hommes souillés parmi ses défenseurs. Les

(1) Champ du roi.

bannis se retirèrent, marchèrent une partie de la nuit, et allèrent prendre poste dans un bois de sapins situé au haut d'une montagne sur le territoire de Zug.

Le lendemain, au point du jour, les confédérés virent briller les lances des Autrichiens. De leur côté, les chevaliers, en apercevant le petit nombre de ceux qui les attendaient pour disputer le passage, mirent pied à terre, et ne voulant pas leur laisser l'honneur de commencer l'attaque, marchèrent au-devant d'eux. Les confédérés les laissèrent gravir la montagne, et lorsqu'ils les virent épuisés par le poids de leurs armures, ils descendirent sur eux comme une avalanche. Tout ce qui avait essayé de monter à cette espèce d'assaut fut renversé du premier choc, et ce torrent d'hommes alla du même coup s'ouvrir un chemin dans les rangs de la cavalerie qu'elle refoula sur les hommes de pied, tant le choc fut terrible et désespéré.

Au même moment on entendit de grands cris à l'arrière-garde; des rochers qui semblaient se détacher tout seuls descendaient en bondissant, et sillonnaient les rangs, broyant hommes et chevaux. On eût dit que la montagne s'animait et, prenant parti pour les montagnards, secouait sa crinière comme un lion. Les soldats épouvantés se regardèrent, et voyant qu'ils ne pouvaient rendre la mort pour la mort, se laissèrent prendre à une terreur profonde et reculèrent. L'avant-garde, écrasée sous les massues armées de pointes de fer des bergers, se replia en désordre. Le duc Léopold se crut enveloppé par des troupes nombreuses; il donna l'ordre ou plutôt l'exemple de la retraite, quitta l'un des premiers le champ de bataille, et le soir même, dit un auteur contemporain, fut vu à Wintherthier pâle et consterné. Quant au comte de Strasberg, il se hâta de repasser le Brunig en apprenant la défaite des Autrichiens.

Ce fut la première victoire que remportèrent les confédérés. La fleur de la noblesse impériale tomba sous les coups de pauvres bergers et de vils paysans, et servit d'engrais à cette noble terre de la liberté. Quant à la bataille, elle prit le nom expressif de *Morgenstern*, parce qu'elle avait commencé à la lueur de l'étoile du matin.

C'est ainsi que le nom des hommes de Schwitz devint célèbre dans le monde, et qu'à dater du jour de cette victoire les confédérés furent appelés Suisses, du mot *Schwizer*, qui veut dire homme

de Schwitz. Uri, Schwitz et Unterwalden devinrent le centre autour duquel vinrent se grouper tour à tour les autres cantons, que le traité de 1815 porta au nombre de vingt-deux.

Quant à Wilhelm Tell, qui avait pris une part si active, quoique si involontaire, à cette révolution, après avoir retrouvé sa trace sur le champ de bataille de Laupen, où il combattit comme simple arbalétrier avec sept cents hommes des petits cantons, on le perd de nouveau de vue pour ne le retrouver qu'au moment de sa mort, qui eut lieu, à ce que l'on croit, au printemps de 1354. La fonte des neiges avait grossi la Schachen, et venait d'emporter une maison avec elle. Au milieu des débris, Tell vit flotter un berceau, et entendit les cris d'un enfant : il se précipita aussitôt dans le torrent, atteignit le berceau et le poussa sur la rive. Mais au moment où il allait aborder lui-même, le choc d'une solive lui fit perdre connaissance, et il disparut. Il y a de ces hommes élus dont la mort couronne la vie.

Le fils aîné du savant Heller publia, en 1760, un extrait d'un écrivain danois du XIIe siècle, nommé Saxo-Grammaticus, qui raconte le fait de la pomme, et l'attribue à un roi de Danemarck. Aussitôt l'école positive, cette bande noire de la poésie, déclara que Wilhelm Tell n'avait jamais existé, et, joyeuse de cette découverte, tenta de retirer au jour solennel de la liberté suisse les rayons les plus éclatans de son aurore; mais le bon peuple des Walstetten garda la religion traditionnelle de ses pères, et resta dévot à ses vieux souvenirs. Chez lui, le poème est encore vivant comme s'il venait de s'accomplir (1); et, si sceptique que l'on soit, il est impossible de douter, lorsqu'en parcourant cette terre éloquente, on voit les descendans de Walter Furst, de Stauffacher et de Mechtal, prier Dieu de les conserver libres, devant la chapelle consacrée à la naissance de Wilhelm et à la mort de Güessler.

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Les archives d'Altorf conservent les noms de cent quatorze personnes qui assistèrent en 1380 à l'érection de la chapelle de Tellen Plate (Pierre de Tell), et qui avaient connu personnellement Wilhelm Tell. Sa famille, d'ailleurs, ne s'est éteinte dans la descendance mâle qu'en 1684, et dans la descendance femelle qu'en 1720. Jean-Martin et Werena Tell sont les noms des deux derniers membres de la famille.

DU ROMAN.[1]

C'est une vérité, désormais triviale, que la pensée humaine a revêtu des apparences différentes selon les siècles, et que l'esprit général de chaque époque impose le moule dans lequel cette pensée doit prendre un corps. Cependant rien de plus commun que les efforts qui tendent à reconstituer des formes anéanties. Je dirai plus : l'éducation artistique est partout fondée uniquement sur l'observation de ces formes, et c'est en étudiant les habits que l'on donnait à l'idée il y a plusieurs siècles, qu'on apprend à lui tailler les habits qu'elle doit porter de nos jours.

Certes, nous comprenons tout ce que l'analyse des grandes œuvres d'autrefois peut donner à l'esprit d'expérience, d'adresse et de ressort; mais au moins faudrait-il que l'on y cherchât des modèles de ce qui a dû être fait, non de ce qui doit se faire; que l'on observât les procédés du génie ancien comme exemple, jamais comme règle à imiter. Ces codes de l'art, promulgués il y a dix siècles, vont à peu près à nos littératures comme les lois de Lycur-

(1) M. Emile Souvestre, auquel son ouvrage sur *les Derniers Bretons* a fait une place si honorable dans les lettres, va publier un nouveau roman sous le titre de *Riche et Pauvre*. Le morceau qu'on va lire sert de préface à ce roman, qui paraîtra très prochainement chez le libraire Charpentier, rue de Seine, 31. (*N. du D.*)

gue iraient à nos mœurs. Chaque âge se fait sa poétique en même temps que son histoire, puisqu'après tout la poétique d'un âge n'est que l'histoire de son art, et il n'est donné à aucune puissance humaine de remettre en honneur une forme qui appartient à un autre temps, parce que pour cela il faudrait reconstituer les mœurs, les croyances d'une société entière.

Le monde ancien différa du monde moderne dans presque toutes ses tendances. Les premiers siècles furent consacrés à fonder le principe d'association. Les nations se créaient, et pour donner plus de cohérence à ces agglomérations naissantes, il était nécessaire de leur donner non-seulement des affections, mais des haines communes. L'esprit national, c'est-à-dire l'égoïsme de famille sur une très grande échelle, fut donc alors un esprit providentiel. Il fallait que les peuples fussent l'un par rapport à l'autre comme des armées ennemies en présence, afin qu'ils serrassent leurs rangs, et qu'ils s'accoutumassent à suivre un même drapeau. La fraternité du bivouac était la plus facile à établir entre des hommes encore peu liens, et celle dont ils devaient le plus aisément comprendre les avantages.

Tous les efforts de l'antiquité durent donc tendre à créer la vie collective, et comme les sociétés font toujours et immanquablement ce qu'il faut qu'elles fassent, le sentiment de la vie collective fut alors porté au plus haut degré. La littérature s'empreignit nécessairement de ce caractère de généralisation. Ce fut alors que naquit l'épopée, immense *Marseillaise* chantée devant chaque peuple pour le conserver uni par la gloire et la haine. Homère et Eschyle s'efforcèrent de resserrer les liens de la nationalité en exaltant l'esprit grec et l'opposant à l'esprit barbare; Platée, Marathon, Salamine, furent les conséquences logiques de cette éducation nationale; les Grecs ne firent qu'y continuer le poème de leurs aïeux.

Plus tard, lorsque la société hellénique disparut pour faire place à la société romaine, à Homère succédèrent les discours du forum, les opinions du sénat et les harangues des généraux. Ce fut là, pendant presque tout le temps de la puissance latine, la seule littérature de Rome. Rome, en effet, n'avait rien dans ses élans qui rappelât la merveilleuse poésie de la Grèce; c'était une nation poli-

tique, gouvernée par des vieillards, qui travaillait moins pour l'épopée que pour l'histoire. Ce ne fut que plus tard, lorsque la Grèce subjuguée lui eut envoyé ses rhéteurs et ses poètes, qu'elle accoutuma son oreille à l'harmonie du mètre, et son esprit aux éblouissantes fantaisies de l'art. Mais alors son caractère primitif s'était effacé; alors ce n'était plus la république austère régie par une assemblée de rois; c'était déjà la ville corrompue qu'un barbare marchandait, et que les prétoriens devaient bientôt mettre à l'encan. Le vieil esprit romain s'était même tellement éteint partout, que le peu qui en restait s'était réfugié dans un empereur. Auguste, le seul homme peut-être de l'empire qui eût conservé des réminiscences de la tradition antique, voulut la réveiller par la poésie. Il oublia que pour avoir une Illiade romaine il lui manquait deux choses indispensables, des Romains et un Homère. Virgile fit son Énéide; mais l'heure de ces grandes hymnes était passée. Le lien qui réunissait les Romains en un faisceau avait été brisé; la nationalité était morte, et avec elle l'espoir de lui trouver un poète. L'œuvre de Virgile, habilement brodée de fictions élégantes, fut une œuvre toute littéraire. Homère avait fait de l'épopée un fleuve immense coulant à travers les bois, les champs et les montagnes; Virgile prit ce fleuve, en détourna les eaux, et les dispersa à travers les vallées en mille rivières rapides ou gazouillantes. Sous ses mains, le poème épique perdit son sauvage désordre et sa grandeur. Il fit de cette terre vierge une sorte de jardin anglais dans lequel l'imagination pût se promener sans fatigue et sans embarras. Ainsi, son livre, qui aurait dû surtout s'adresser au peuple pour réédifier l'esprit public, ne s'adressa en réalité qu'à la cour polie d'Auguste, et demeura une pure étude d'art soumise à la dissection des rhéteurs et à l'admiration des grammairiens.

Cependant de nouvelles destinées se préparaient pour la civilisation ancienne. Un double déluge allait emporter sa morale et ses constitutions; les apôtres étaient venus et les barbares arrivaient. Une nouvelle société, fondée sur l'Evangile et la conquête, donna naissance à la féodalité : le moyen-âge commença. Or, pendant toute sa durée, les peuples se présentèrent presque constamment sous une double face. Tandis que la foi commune créait une sorte de nationalité religieuse, les suites de la conquête amenaient des

oppositions d'intérêts humains qui jetaient partout la division. Le monde sembla alors vivre de deux vies distinctes, l'une collective, l'autre individuelle. Au point de vue religieux, l'humanité entière ne se partageait qu'en deux camps, les chrétiens et les infidèles; mais au point de vue politique, les pennons ennemis se comptaient par milliers. Ces deux états coexistans donnèrent lieu nécessairement à deux littératures. Ainsi, tandis que d'un côté les thèses, les traités ascétiques, les légendes pieuses, exprimaient les tendances religieuses, d'un autre, les livres de chevalerie, les chroniques, les ballades, racontaient les épisodes merveilleux, tendres ou guerriers, de la vie individuelle. Or, nulle trace de l'art antique ne se trouvait dans ces œuvres nouvelles. Les formes homériques ne pouvaient en effet convenir aux idées de cet univers récemment créé. Tout était changé sur la terre. Il y avait eu dans le monde intellectuel quelque chose de semblable à ces cataclysmes qui, au dire des géologues, ont plusieurs fois transformé la création. Tout un ordre d'idées dormait, comme une armée détruite, sous les ruines du Parthénon et du Capitole. Le règne du *lieu commun* était fini : car il ne faut point que le mépris dans lequel ce mot est tombé depuis nous le fasse mal comprendre. L'antiquité fut livrée, sous tous les rapports, à l'empire du *lieu commun,* c'est-à-dire des vérités générales, parce qu'elle avait à établir des bases incontestables à la progression sociale. Le *lieu commun,* en effet, n'est autre chose que la synthèse populaire : c'est l'expression de ce qui est aussi clair à toutes les raisons que le soleil l'est à tous les yeux. Les premiers siècles intellectuels durent être nécessairement employés à la consécration de ces idées-mères; c'étaient des points de rappel que l'on posait pour l'esprit humain, afin qu'il ne s'égarât pas dans la course qu'il allait entreprendre. Une fois cette mission remplie, la vieille société se retira pour faire place à une autre, plus jeune, plus ardente et plus subtile. Alors s'effectua une révolution prodigieuse. L'antiquité avait écouté la voix de la nature entière, comme un orchestre immense jouant à la fois mille symphonies; la nouvelle génération voulut connaître chaque partition en détail. Une avidité scrutatrice s'empara des intelligences; le monde moral, dont on n'avait entrevu que les masses, fut sondé dans tous ses mystères. Alors naquirent tous ces hardis plongeurs que l'on vit s'élancer dans les abîmes de

l'inconnu. Beaucoup ne reparurent plus, mais quelques-uns revinrent avec une vérité qu'ils rapportaient du fond de l'océan comme une perle précieuse. Par ce moyen, le trésor de l'humanité alla toujours grossissant, et le nombre des *lieux communs* augmenta chaque jour : preuve irrésistible du progrès, alors même que nous n'en aurions point d'autre; car c'est surtout en regardant combien d'idées couronnées par l'acclamation générale ont été mises hors de bataille que l'on peut juger de l'avancement du combat : chacune de ces doctrines entrées dans le domaine public est comme une borne milliaire que l'esprit humain a dépassée.

Cependant, à mesure que les études partielles s'approfondissaient, les généralités se morcelaient de plus en plus. Le royaume intellectuel, triangulé comme un terrain à cadastrer, se trouva livré à mille expérimentations séparées. Mais dans cette vaste division de main-d'œuvre, faite aux sciences et aux arts, tous les partages ne se trouvèrent pas également favorables, tous les ouvriers également habiles. Quelques-uns avaient prodigieusement avancé leurs tâches; d'autres, plus faibles ou moins chanceux, étaient demeurés en arrière. En un mot, l'arbre de la science du bien et du mal avait poussé comme tous les arbres de la terre, avec des branches inégales. Il n'était plus possible de resserrer, comme l'avait fait le grand rapsode, l'art, le savoir et la religion dans les cercles d'or d'une épopée, car ces trois manifestations avaient pris des développemens différens ou même opposés, de sorte *que le monde n'était plus rond.* C'est ainsi que l'on peut expliquer l'absence de toute œuvre réellement synthétique, depuis Homère et la Bible. En effet, Homère et la Bible avaient exprimé deux civilisations dont l'homogénéité ne se reproduisit plus et ne se reproduira jamais. La tendance vers l'analyse appartient essentiellement à l'esprit moderne, et est destinée à croître avec lui. Qu'on ne dise point que c'est là marcher à l'anarchie intellectuelle, ni qu'il faut refaire une synthèse à l'humanité; une synthèse est un lieu d'arrêt ou de repos, et l'humanité ne s'arrête ni ne se repose. Elle a dû en avoir une au point de départ, parce qu'il fallait bien partir de quelque chose; mais l'avenir ne lui en garde point : le but qu'elle cherche est mouvant; il fuit devant elle; c'est l'horizon. Elle aura beau marcher des siècles, l'infini est là, et la synthèse qu'elle attend ne se trouve

que dans le ciel. Le jour où elle s'arrêterait ayant atteint le terme, elle serait devenue néant ou Dieu.

Mais si l'on doit à la tendance analytique la destruction du poème épique, c'est à elle aussi que l'on doit la création du roman. Le roman, en effet, n'est autre chose qu'un poème particulier, et l'on pourrait dire peut-être que *le Paradis perdu, l'Enfer* et la *Jérusalem délivrée* furent les premiers romans plutôt que les derniers poèmes épiques; car que sont *l'Enfer* et *le Paradis perdu*, sinon des légendes? qu'est-ce que la *Jérusalem délivrée*, sinon un roman de chevalerie?

Quoi qu'il en soit, l'histoire littéraire des sociétés modernes nous prouve que la popularité du roman a toujours été croissant jusqu'à notre temps, où nous le croyons destiné à acquérir une importance et une utilité toutes nouvelles.

On a répété jusqu'à satiété que nous vivions dans un siècle de fièvre et de transition, ce qu'on a dit successivement de tous les siècles, et avec raison, car tous en effet sont fiévreux et transitoires par cela seul qu'ils marchent et qu'ils désirent. Néanmoins, il faut le reconnaître, depuis cent ans nous désirons beaucoup et nous marchons vite, ce qui prouve seulement que l'existence sociale se développe en nous et que nous vivons plus que nos pères : mais dans cette marche des générations nouvelles vers les terres promises, tous ne vont pas du même pas. Quelques-uns, explorateurs ardens et solitaires, cherchent en avant, à travers les sentiers inconnus, à entrevoir l'horizon désiré. De temps en temps ils rencontrent, comme Colomb, des herbes flottantes, qui leur disent que le nouveau monde est proche, et alors ils jettent un cri de joie et d'avertissement; mais ceux qui suivent l'entendent seuls; la foule est trop loin. Elle s'avance lentement dans la plaine, aveugle, méfiante, et s'arrêtant devant tous les veaux d'or. Cependant il faut qu'on lui transmette le cri des pionniers aventureux qui lui cherchent sa route, afin qu'elle hâte le pas et sache s'il faut se diriger à l'orient ou à l'occident. Or ce sera là, si nous ne nous trompons, la mission du roman. A lui appartient désormais de vulgariser les idées d'avancement, de les personnifier et de les faire agir, pour leur donner en quelque sorte l'autorité de l'exemple. Comme l'épopée antique, il fournira

au peuple des modèles, il lui résumera la science, il lui nommera les dieux qu'il doit adorer et lui apprendra son *credo* de chaque jour. Ce sera le journalisme avec l'art et la réflexion de plus. Politique, morale, philosophie, critique, histoire, tout sera de son domaine; il étendra sur tout ses draperies dorées et ses réseaux de fleurs. Aux hommes qui souriront de ces destinées présagées au roman, nous dirons que tout cela existe déjà, que le roman s'engage depuis long-temps dans cette voie, et que chaque jour il s'initie davantage à sa mission. Qu'il la comprenne mal parfois, et qu'il prêche l'erreur; qui nie cela? Les prêtres sont mauvais, mais reconnaissez qu'il y a des prêtres! Du reste, les fadaises de Scudéry et les futilités de Marivaux étaient à notre sens de plus fâcheux symptômes pour leur époque que les sophismes de la nôtre. Certes, il se dit des choses tristes et coupables, mais du moins ces choses se disent sérieusement. La foule se désaccoutume des bagatelles sonores et devient pensive; or c'est là un progrès immense. Ce qui déprave un peuple, ce ne sont pas les sophismes, c'est la légèreté. Le temps fait justice des premiers, tandis que la seconde devient bientôt caractère et inaptitude. Il y a douleur sans doute à voir la morale, la pudeur et la croyance, fauchées comme des moissons mûres et jetées en litière aux passions; bien des cœurs se dessèchent à l'ardeur du feu mis aux racines de l'arbre de vie, bien d'autres s'énervent et se découragent, mais il en est qui mûrissent en face de ces incendies. Puis, que restera-t-il bientôt de cette insurrection de quelques-uns contre le devoir, sinon le sentiment plus général et plus profond de sa sainteté? Voyez les anges révoltés eux-mêmes, les souffrances qu'ils ne peuvent cacher protestent perpétuellement contre leurs paroles; ils veulent nier le dieu, et ils pleurent encore son paradis.

Peut-être faut-il d'ailleurs qu'à certains jours les vérités soient ainsi passées au feu pour être éprouvées; l'alliage fond à cet essai et l'or pur reste seul. Aussi, quelque erronées qu'aient été les thèses soutenues, nous regardons l'introduction des discussions morales et philosophiques dans le roman comme un grand service rendu. On a appelé le plus grand nombre à l'examen des vérités capitales autrefois abandonnées à quelques-uns; on a déchiré le rideau derrière lequel les grands-prêtres de l'intelligence tenaient ca-

chées ces mystérieuses sublimités. Maintenant, ces questions, dépouillées de leur appareil scolastique, sont accessibles à la raison la plus naïve; les idées sont devenues des actes, les syllogismes des personnes; les systèmes se sont fait chair et sont présentés à tous comme un coin de la vie réelle. Notre jugement ne risque plus de s'égarer dans les abstractions tortueuses; le fait est là, clair, accompli, et toute discussion philosophique se trouve ramenée à une question de jury.

Le roman est donc déjà et sera chaque jour davantage le livre initiateur. Soit qu'il cherche à devenir un catéchisme du cœur avec Bernardin de Saint-Pierre, ou qu'il raconte avec Chateaubriand toutes ces poétiques oppressions de l'ame que la religion guérit; soit que Scott lui ouvre de nouveaux horizons historiques et force l'art à serrer de plus près la réalité; ou que Sainte-Beuve et Alfred de Vigny lui fassent effleurer les fibres les plus mélancoliques et les plus intérieures; soit même que George Sand le lance, l'épée à la main, contre les préjugés sociaux, au risque de lui faire égorger en chemin quelques vertus, le roman aura fait son devoir, si, par quelque chemin que ce soit, il a poussé vers le vrai. Car le vrai en tout a son importance : il tient toujours par un lien plus ou moins délié à l'utile, qui n'est que le vrai dans l'ordre pratique, au vertueux, qui n'est que le vrai dans l'ordre moral.

Mais ce qu'il faut surtout, c'est que le roman gradue ses enseignemens et les assortisse à chaque classe. On a trop méprisé jusqu'à présent le roman populaire : l'intelligence des masses a aussi besoin de son pain noir. Il y a de la poésie encore dans ces œuvres informes et grossières que l'on dédaigne, de la poésie trop pâle sans doute pour que les regards accoutumés à toutes les splendeurs de l'art l'aperçoivent, mais visible et brillante pour la foule qui vit habituellement dans les ténèbres. Qui sait, d'ailleurs, si le dédain que l'on a affecté pour ce genre peu littéraire n'en a point éloigné ceux qui auraient pu le régénérer? Le roman populaire est encore à créer : il faudra, pour l'inventer, un homme chaud d'inspiration, bon d'élan, peu scrupuleux des délicatesses de l'art, mais saisissant d'instinct les grandes faces d'un drame, à la fois déclamateur et rapide, emphatique et naïf; un homme, enfin, qui ait en lui-même les inclinations de ce grand

enfant ignorant et sublime qu'on nomme le peuple. Au bas de ce portrait nous laisserions notre plume écrire un nom propre, si nous ne craignions de froisser des prétentions plus hautes.

Une des plus éloquentes indications de l'importance sociale qu'a prise le roman dans notre siècle, est sa transformation. Longtemps ce ne fut qu'un récit invraisemblable et prodigieux au moyen duquel on s'efforçait d'intéresser cette curiosité enfantine et ces émerveillemens crédules dont tout homme garde en lui quelques germes. Le roman alors succédait au poème; il le continuait en l'exagérant, comme il arrive toujours à la décadence d'un genre, et tendait de toutes ses forces à s'éloigner de la vie réelle. Quand il y tombait malgré lui, c'était comme Icare, parce que ses ailes s'étaient fondues. Il est bien évident qu'à cette époque le roman ne pouvait prétendre à aucune influence directe ou positive. C'était simplement le conte de fées modifié et étendu. Les scènes du drame se passaient en Abyssinie, sur les bords du Lignon, ou dans le royaume de Golconde. Là paraissaient des enfans oubliés en nourrice avec un collier de perles et qui se trouvaient fils de princes; des héroïnes chevauchant par les montagnes en croupe d'un scélérat qui les respectait; de nobles amans cherchant leurs fiancées à travers des souterrains ou des chambres à fausses trappes, et quelque vertueux ermite en barbe blanche qui reparaissait de loin en loin, comme le chœur antique, pour servir du lait et des fruits, prêter sa natte au voyageur et faire une invocation au dieu de la nature! Ce ne fut point sans de grands efforts que l'on put sortir le roman de cette étrange poétique. Le goût pour les merveilleuses aventures avait été si vivement surexcité, que les premiers écrivains qui voulurent revenir au monde vrai ne le purent qu'en transigeant avec les habitudes. Ainsi, il fallut que Le Sage entremêlât son chef-d'œuvre de ridicules nouvelles espagnoles pour le faire lire, et l'abbé Prévost put à peine se faire pardonner son chevalier Desgrieux par son imbroglio de Cléveland.

Quoique l'on ne soit point encore arrivé à permettre que le roman se resserre dans l'empire du réel, et qu'on y cherche les combinaisons émouvantes plutôt que l'observation sagace, il faut reconnaître qu'il tend chaque jour davantage à se simplifier et à se faire la chambre obscure de la société. Là, en effet, est tout son

avenir. Plus il sera fidèle en décalquant le monde, plus il se mêlera à nos passions intimes, à nos désirs, à nos pensées, plus il entrera avant dans nos besoins, plus nous nous abandonnerons à son autorité. Troubles du cœur, aspects tristes ou joyeux de l'existence, fougueuses aspirations de l'intelligence, gracieux caprices de l'imagination, il faut que nous trouvions tout chez lui : le drame et la comédie, la satire et l'élégie, la plaidoirie et le traité. Puis, derrière la vie apparente, il en est une autre sans réalisation, espèce de vie rêvée, qui a ses douleurs, ses gaietés, ses amours, ses séparations, sans qu'il en paraisse rien au dehors, si ce n'est un nuage passager sur le front, un éclair fugitif dans les yeux : ce poème intérieur, que nous ne lisons jamais nous-mêmes, le roman nous le racontera. Il nous fera la propre histoire de notre ame, comme le médecin celle de notre corps; il posera successivement le doigt sur tous les points de notre cœur, et quand la pression nous fera crier, nous dirons : C'est là. Mais pour que le romancier joue ce grand rôle, il faut qu'il sente la valeur de son œuvre; il ne faut point qu'il la méprise lui-même, en y hasardant tous les écarts de sa fantaisie. Plus la foule qui l'écoute est nombreuse, plus sa parole doit être réservée. Qu'importe la futilité prétendue du titre et de la forme? Otera-t-elle donc au livre sa dangereuse influence? Vous croirez-vous innocent parce que vous vous serez servi d'une cassolette de parfums pour incendier ma maison? Ce titre et cette forme légère que vous invoquez pour excuse, n'aggravent-ils pas plutôt la faute? Plus sérieuse, votre œuvre se fût adressée à moins d'intelligences; son action eût été moins funeste; mais vous avez empoisonné le pain, qui est l'aliment de tous. Qu'on ne pense pas nous en imposer, d'ailleurs; l'immoralité d'une œuvre est un signe d'impuissance. Le génie est salubre et bienfaisant, comme tout ce qui est fort; ce sont les natures faibles ou malsaines qui vous communiquent leur fièvre. Il est toujours facile de semer le trouble dans les ames : un mot brûlant, une parole hardie, un doute amer, et tout remue en elles, tout y soupire et s'y effraie; mais c'est là la victoire du vent sur une fleur qu'il effeuille, de la foudre sur l'arbre qu'elle brise; une victoire lâche et aisée. Au contraire, ce qui est vraiment grand, vraiment difficile, c'est de connaître les voix qui consolent, c'est de pouvoir retrou-

ver quelques-unes de ces notes célestes que les anges chantent, dit-on, dans le ciel, et par lesquelles il n'y a plus ni douleur, ni temps, ni espace. Ce qui est noble et beau, c'est d'aviver dans notre sein les sources sacrées, c'est de nous faire sentir plus fortement en nous la vie de tous, c'est d'écarter tous les nuages de l'intelligence, de manière à ce qu'elle soit comme la colonne lumineuse des Hébreux. — Vulgaires résultats aux yeux de plusieurs, nous le savons; risibles illusions, que l'on n'avoue pas toujours sans en rougir; mais saintes vérités, qui, pour quelques-uns, sont comme le vieux soleil, toujours aussi belles, aussi chaudes, aussi vivifiantes.

On nous pardonnera ces quelques mots sur la morale du roman; car peu s'en faut que ces lieux communs ne soient devenus aujourd'hui des hardiesses et des nouveatés.

Si nous écrivions une poétique sur le roman, il nous resterait beaucoup à dire sur sa forme et sur sa composition; mais la question d'art est encore trop obscure pour être absorbée. Le roman, tel que nous le comprenons, est si nouveau parmi nous, qu'il n'a jusqu'à présent ni langage propre ni attitude prise. C'est un jeune homme de belle espérance, mais qui fait son entrée dans le monde avec quelque gaucherie. Placé au point d'intersection de tous les genres, il semble toujours prêt à tomber dans chacun; on dirait un voyageur arrivé au carrefour d'un labyrinthe et qui cherche sa route. Cependant on peut prévoir qu'il tendra de plus en plus à borner son action et qu'il cherchera moins à presser les évènemens qu'à les analyser dans tous leurs détails. Toujours placé au cœur du sujet, l'auteur aura par ce moyen plus entière conscience de son œuvre; il l'atteindra plus logiquement de tous les côtés et pourra mieux en resserrer l'ensemble dans les réseaux de la pensée. Le romancier n'imitera plus le Péruvien ignorant qui parcourt ses immenses vallées en grattant le sol pour en obtenir quelques parcelles d'or; mais, semblable à l'Espagnol, il choisira son lieu et s'y fixera pour y creuser la mine qui doit l'enrichir. S'il fallait appuyer par des exemples l'avantage de ces recherches renfermées dans un cercle étroit, nous pourrions citer l'auteur patient et infatigable qui, à force de se ramasser sur lui-même, de rétrécir son espace et de creuser au même endroit, est arrivé à

la découverte de ce diamant rare qu'il a appelé *Eugénie Grandet*.

Un écueil pourtant est à éviter dans ce système de composition, c'est l'anihilation du drame au profit de l'analyse didactique. Parmi les romanciers les plus avancés de notre époque, il en est peu qui aient heureusement tourné cette difficulté. Il ne faut point s'y tromper pourtant; la simplification des évènemens ne peut avoir pour but que de renforcer l'action et non de l'amaigrir. Il faut qu'en bornant le temps et l'espace de ses combinaisons, l'auteur les rende plus concrètes, plus logiques, plus nuancées. Il faut que la sobriété même de ses inventions tourne à l'avantage de l'émotion et qu'il étreigne assez puissamment les quelques faits embrassés pour en extraire jusqu'au dernier sourire, jusqu'à la dernière larme. Ainsi compris, les romans deviendront de plus en plus les mémoires de tous, et chacun pourra y trouver un épisode de sa propre vie, ou un secret de son ame. Il n'est point douteux qu'un tel système doive conduire à des effets nouveaux et profondément remuans. Jusqu'à présent le roman a été pris généralement plus ou moins entre le ciel et la terre; en le ramenant au vrai, on lui ouvre un monde presque inconnu. On a encore peu essayé l'histoire des familles; on n'a guère attaqué ces veines secrètes de l'existence privée, où se cachent tant de fièvres dévorantes. *André* et *Eugénie Grandet* sont dans ce genre des tentatives admirables, mais isolées. Et cependant, que de douleurs à dire, que de caractères à peindre, que de drames touchans ou terribles à raconter! L'art est trop resté dans le monde apparent, il n'a point dépassé les seuils. Asmodée a bien pu enlever les toits pour un jour et lui faire voir au fond de chaque demeure comme dans un corps entr'ouvert; mais il n'a eu que le temps d'y jeter un coup d'œil, il y a vu des actions et non des existences. Pour que le romancier saisisse tous ces mystères du foyer encore inexplorés, il lui faut la patience des longues études. Ce n'est qu'après avoir regardé long-temps au-dedans des hommes qu'il saura apercevoir ses moindres rides intérieures, et reconnaître, comme le matelot qui distingue le navire perdu dans la brume, tous les sentimens qui surgissent aux horizons les plus lointains de son cœur.

Quant au style du roman, il devra suivre les mêmes modifications que la conception elle-même. Ce ne sera ni le prosaïque par-

lage des anciens romanciers ni les chatoyantes arabesques en vogue de nos jours ; ce sera quelque chose de rapide et de flottant comme la parole ; à la fois ode et prose, ainsi que dans Shakspeare ; un discours mobile, changeant, mais sans contrastes heurtés, sans boutades fantasques, et surtout dépouillé de cette phraséalogie redondante, espèce de brodage à la mécanique qui défigure toute pensée par ses vulgaires ornemens. Du reste, il est un écrivain qui nous semble avoir résolu le problème. L'auteur de *Jacques*, et lui seul à notre avis, est parvenu à rencontrer ce style si transparent qu'on ne le voit point et que la pensée brille à travers, si souple qu'on ne lui reconnaît point d'attitude propre.

Nous savons qu'on lui a reproché cette souplesse, et qu'on a voulu y voir une absence d'originalité ; mais autant vaudrait accuser les Alpes de résumer le monde et d'avoir en même temps leurs têtes dans les neiges et leurs pieds dans les fleurs. Ce que l'on appelle le cachet d'un écrivain en fait de style est rarement autre chose que la monotonie d'une forme. On reconnaît au milieu de toutes ses originalités prétendues la même note résonnant comme le bourdon qui accompagne la musette pastorale, et ces ames, pareilles aux timbres d'horloge, semblent n'avoir qu'un seul côté qui retentisse. Ah ! combien nous aimons mieux les génies déliés qui ne sont point des moules, mais des lyres ; les voix qui ont tous les accens, et qui, riches et variées comme la nature, vous font entendre tour à tour les chants ineffables de l'océan, de la terre et des cieux.

E. Souvestre.

UNE

COURONNE D'ÉPINES.[1]

Jusqu'à présent M. Michel Masson s'était renfermé dans la peinture des mœurs populaires, et sur ce terrain, qui lui est familier, il a obtenu de légitimes succès. Le livre qu'il publie aujourd'hui, quoique le héros s'appelle Richard Savage, est cependant uni aux livres précédens par une intime parenté; car, dans la *Couronne d'épines* comme dans les *Contes de l'atelier*, M. Michel Masson s'est attaché à montrer le bonheur dans le travail, la paix dans la médiocrité. Il a changé ses personnages; mais en réalité il n'a fait que traiter une face nouvelle du même sujet. Son livre intéresse par des ressorts très simples, et certes, aujourd'hui, c'est un mérite assez rare. L'auteur a trouvé moyen d'écrire deux volumes sans épisodes bizarres, sans caractères exceptionnels, et de nourrir son récit tout entier par la seule analyse du cœur. Un succès fondé sur de pareils élémens mérite d'être étudié, et, quels que soient les défauts de la *Couronne d'épines*, la critique ne peut se dispenser d'appeler l'attention sur le roman de M. Masson.

J'ai toujours pensé que le génie poétique pouvait offrir le sujet d'une biographie intéressante, mais ne suffisait pas à remplir le cadre d'un roman ou d'un drame. D'illustres exemples, qu'il est inutile de rappeler, viendraient à l'appui de cette affirmation. Mais,

(1) 2 vol. in-8o, chez Dupont.

sans emprunter à l'Allemagne ou à la France des argumens victorieux, il est facile, par la seule réflexion, d'arriver à la conviction que j'énonce. Qu'est-ce, en effet, que le génie poétique, sinon une faculté sur laquelle le vie réelle n'a que peu ou point de prise? Il est très vrai que le poète qui n'a pas vécu, qui ne s'est pas mêlé activement aux passions humaines, qui n'a pas subi l'espérance et le regret, sera toujours condamné à n'occuper qu'un rang secondaire; il est très vrai que le poète réduit au spectacle unique de sa pensée ne peut guère s'élever au-dessus des rhéteurs. Mais qu'on y prenne garde, le poète se souvient de la vie lorsqu'il invente; dans la vie réelle, il ne fait qu'amasser les élémens de ses travaux futurs. Quoi qu'il fasse, il ne peut mener de front la souffrance et l'inspiration. Ces deux états de l'ame, loin d'être simultanés, sont séparés le plus souvent par un immense intervalle. Une souffrance trop récente se poétise difficilement. Il faut aux douleurs humaines, comme aux lignes du paysage, l'éloignement de la perspective. C'est à cette condition seulement que la poésie et la peinture deviennent harmonieuses. C'est pourquoi le poète pris en lui-même ne sera jamais capable d'exciter les sympathies de l'auditoire ou du lecteur. Car, à l'heure de l'inspiration, il se sépare de l'humanité, ou du moins il n'appartient plus à l'humanité vivante; il entre dans la région des idées pures; et, tant qu'il n'a pas quitté le trépied, il ne peut s'engager dans l'action d'un drame ou d'un roman.

Cependant, je conçois que M. Masson, résolu à faire un livre utile, ait été séduit par la biographie de Richard Savage. Je conçois qu'il ait cherché, dans l'orgueilleuse misère de ce poète mort en prison, le second terme du syllogisme qu'il voulait formuler. Peu d'hommes, en effet, ont été plus malheureux que Richard Savage; peu d'hommes ont agi aussi délibérément contre eux-mêmes, et travaillé avec une opiniâtreté aussi constante à détruire le bonheur qui s'offrait à eux. Fils naturel d'une grande dame qui ne voulut jamais le reconnaître, élevé chez un cordonnier, secouru plus tard par un ami de sa mère, lié d'amitié avec les esprits les plus éminens de son temps, pensionné tour à tour par un grand seigneur et par une comédienne, écrivant ses poèmes dans les tavernes, sur un papier d'emprunt, quelquefois même sur un papier ramassé au coin d'une borne, nourri pendant plusieurs années

d'une souscription faite pour la publication de ses ouvrages qu'il ne réunit jamais de son vivant, Savage offre un ample sujet de méditation; car malgré tous les avantages qui s'offraient à lui, malgré les amitiés illustres dont il fut honoré, malgré les protecteurs généreux dont il partagea la bourse et la table, il réussit à mourir en prison à l'âge de quarante-six ans; il avait perdu sa liberté pour une somme de 200 fr. Sa naissance, dont il se plaignit toute sa vie, loin de lui fermer l'entrée de la société, lui valut des secours qu'il n'aurait jamais obtenus par son seul mérite. S'il n'eût pas été le fils de lady Macclesfield, aurait-il reçu, pendant plusieurs années, de lord Tyrconnel une pension de 200 livres sterling; de miss Oldfield, une pension de 50 guinées qu'il toucha jusqu'à la mort de cette comédienne; de Steele une pension de même valeur; de Pope des libéralités nombreuses qui se renouvelèrent long-temps avant de se décourager? Condamné pour avoir pris part à une querelle de mauvais lieu, aurait-il été gracié par l'intervention de la comtesse d'Hertford auprès de la reine d'Angleterre? Assurément non; car les œuvres de Savage, bien que recommandables à plus d'un titre, sont plutôt des promesses que des monumens achevés. Le meilleur de ses poèmes, *le Bâtard*, dédié à sa mère, est une inspiration de colère pleine de verve et d'énergie, mais n'aurait pas fixé long-temps l'attention publique. Quant à la tragédie de *sir Thomas Overbury*, on y rencontre çà et là de belles pages, des couplets harmonieux; mais elle manque de composition et de rapidité. Il faut donc reconnaître que Savage, loin d'avoir été méconnu dans son génie, ou persécuté pour sa naissance, a été secouru par le malheur même dont il se plaignait, et loué bien au-delà de son mérite. Bien des hommes, qui ont produit de grandes choses avant l'âge de quarante-six ans, n'ont pas rencontré sur leur route la moitié des encouragemens qui vinrent au-devant de Savage. S'il se fût borné à dépenser en une nuit le prix d'un manuscrit achevé dans l'espace d'un mois ou d'une semaine, il n'aurait eu à se reprocher que sa prodigalité. Mais il dissipait avec la même imprévoyance les guinées qu'il n'avait pas gagnées, les aumônes qu'il devait à ses amis et à ses protecteurs, et il joignait à sa misère l'humiliation d'une perpétuelle reconnaissance, c'est-à-dire d'une dépendance perpétuelle. Enfin, dans les dernières années de sa vie, quand, par le conseil

de Pope, il eut quitté Londres avec l'intention de renoncer à ses habitudes dispendieuses, sur quoi fonda-t-il ses moyens d'existence? Sur une promesse qu'il ne devait jamais réaliser, sur la publication de ses œuvres, dont il avait touché le prix plusieurs fois. Certes, il y a dans une pareille vie plus de honte encore que de malheur. Ramenée à ses véritables élémens, la misère de Savage peut se traduire par deux mots : l'orgueil et la paresse. Qu'il fût doué d'un génie éminent, je ne veux pas le nier; mais que l'occasion lui ait manqué pour le montrer, je ne l'accorderai jamais, Les amis de sa mère avaient pris soin de réparer les lacunes de sa première éducation; il était soutenu par des protecteurs généreux. S'il n'a pas fait ce qu'il pouvait faire, c'est qu'il a passé toute sa vie à regretter le rang qui ne lui appartenait pas; s'il n'a pas produit les poèmes qu'il promettait, c'est qu'il a rêvé jusqu'à son dernier jour l'oisiveté opulente de la famille qui le rejetait. Il n'avait d'autre ennemi que lui-même.

M. Michel Masson n'a pas complètement méconnu la réalité que nous indiquons, mais il l'a transformée pour l'accomplissement du dessein qu'il avait conçu. Il n'a pas aboli l'orgueil du poète, car cette donnée était utile à la démonstration; et, quoique nous ayons peu de goût pour les romans démonstratifs, nous sommes forcés de reconnaître que l'auteur a déguisé habilement la volonté sous l'invention. Il a tenté de prouver, mais il a dissimulé ses preuves, et l'évidence est venue d'elle-même. Mais il a fort exagéré l'animosité de lady Macclesfied contre son fils illégitime. Il a fait de Richard Savage un orgueilleux persécuté. Selon nous, l'orgueil livré à lui-même, dégagé de la persécution qui l'excite et le justifie aux yeux du plus grand nombre, convenait beaucoup mieux au dessein du roman. Quoique l'auteur ait eu l'adresse de montrer l'homme plus souvent que le poète, cependant il n'a pas absolument évité l'écueil du sujet. Quand il essaie de peindre les mouvemens tumultueux du génie inspiré, et de lire dans les plis du visage, dans les rides du front, dans le feu de la prunelle, les pensées qui obsèdent le poète, il abandonne nécessairement la trame de son récit, et l'intérêt languit. Les symptômes du génie ont été si souvent décrits, et la description, quelle qu'elle soit, a si peu de chose à faire avec le jeu des caractères, qu'il est bien difficile d'intéresser le

lecteur par l'image la plus fidèle d'une tête inspirée, le poète s'appelât-il Homère ou Byron. Une fois la persécution admise et l'orgueil justifié, la paresse profite naturellement de la même excuse que l'orgueil; ou plutôt la paresse obstinée qui entretenait la misère de Savage s'efface d'elle-même et n'a plus aucune importance dans le caractère du poète. Savage, tel que le conçoit M. Masson, n'a plus qu'une plaie incurable, et cette plaie, c'est l'amour de la gloire. C'est à la gloire qu'il sacrifiera la sécurité de sa personne, la bienveillance de ses protecteurs, et jusqu'à l'amour d'une femme qui lui est dévouée. C'est par la gloire qu'il sera grand et misérable; c'est par la gloire qu'il obtiendra et qu'il perdra l'amour. Cette donnée est contredite par la biographie, mais, considérée poétiquement, est acceptable et féconde. Ce n'est pas la réalité complète, mais c'est une part de la réalité logiquement interprétée.

Lady Macclesfield, la mère du poète, aurait beaucoup gagné, je crois, en demeurant fidèle à l'histoire. Le public aveu qu'elle fit de sa faute témoignait bien plus de haine pour son mari que pour son enfant. Le but de la comtesse disant hautement la faute qu'elle avait commise était d'obtenir sa séparation. Cette franchise, nous le croyons du moins, bien qu'intéressée, ne s'accorde guère avec la persécution obstinée que M. Masson attribue à lady Macclesfied. Si Richard Savage n'a pas rencontré dans sa mère la bienveillance et la tendresse qu'il avait droit d'attendre, c'est à lui surtout que ce malheur est imputable. Bien qu'il n'ait pas été reconnu, il est probable qu'il n'aurait jamais été abandonné, s'il n'eût pris plaisir à se souiller de toutes les manières, et à se bannir lui-même de la famille où il voulait entrer, s'il n'eût pas ajouté à sa célébrité littéraire une célébrité de taverne. Je pense que M. Michel Masson eût agi sagement en ne donnant pas à lady Macclesfield un amant de la pire espèce, un amant qu'elle nourrit; car ce libertinage cynique n'est d'aucune utilité dans le roman. Puisque la mère de Richard Savage a racheté sa faute par la franchise de son aveu, et par la durée de son repentir ; puisque le caractère ainsi posé se conciliait très bien avec les souffrances du poète, il eût mieux valu, selon nous, respecter la réalité. L'avilissement de lady Macclesfield n'est qu'une souillure étourdie.

Lord Rivers, le père de Richard Savage, est peut-être la figure la plus habilement tracée de tout le livre. Le courtisan, l'homme à bonnes fortunes, qui n'est plus que l'ombre de lui-même, se prêtait naturellement à la caricature. M. Michel Masson a vu l'écueil et a su l'éviter. Il s'est résolu à la sobriété dans la peinture de ce caractère, et il a bien fait. Au lieu de s'acharner sur cette ruine impuissante et de livrer au mépris et à la risée ce libertin demi-fou, demi-imbécile, il a mieux aimé dessiner le côté austère et tragique. Mais dans ce portrait, comme dans celui de lady Macclesfield, M. Masson a commis une faute grave; en attribuant à lord Rivers une maîtresse et un enfant qui ne sont ni lady Macclesfield, ni Richard Savage, il a partagé l'intérêt qui devait se concentrer sur le héros et sur sa mère. Toutefois, nous le répétons, lord Rivers est tracé plus savamment que lady Macclesfield, et cette figure est d'un bon effet.

L'auteur semble avoir réservé toutes ses sympathies pour deux caractères plébéiens, David Sauveur et Jane Pretty. Comme il avait arrêté dans sa pensée que le bonheur est dans la médiocrité, il s'est montré logique en dessinant avec amour les deux figures qui représentent le désir modeste, la paix laborieuse, la résignation confiante. David Sauveur paraîtra peut-être à bien des lecteurs doué d'une vertu exagérée. Il se rencontrera des incrédulités dédaigneuses qui accueilleront avec un sourire les sacrifices multipliés que David s'impose pour le bonheur de Jane et pour celui de Richard Savage. Une pareille abnégation semblera fabuleuse et presque absurde à force de grandeur. Mais je crois que la réflexion sera plus indulgente, et ne refusera pas d'accepter comme une donnée poétique, comme une donnée vraie, cette générosité imprévoyante jusqu'à la folie. Que David Sauveur ne soit pas une figure vulgaire, je le veux bien; que les hommes capables de sacrifier leur bonheur au bonheur d'une personne aimée ne se rencontrent pas tous les jours, cela ne fait pas question. Mais ces hommes ne sont pas impossibles, et la poésie doit les admettre.

Quant à Jane, elle ne soulève pas les mêmes objections que David Sauveur. Elle obéit naïvement à sa vanité. Elle commence par la compassion, elle continue par l'éblouissement, et finit par la misère et l'abandon. Elle pleure sur les vers de Richard Savage;

elle passe de la douleur à l'admiration; elle prend pour l'instinct du dévouement la joie qu'elle éprouve en se voyant remarquée par un homme supérieur. Elle détourne la tête du bonheur paisible qui lui sourit pour courir au-devant de la souffrance et de l'humiliation. Elle entrevoit l'abandon, et elle persévère dans la destinée qu'elle s'est faite. Avant de se lier par un serment irrévocable, elle devine que l'amant préféré ne croira pas aux devoirs qu'elle s'impose; mais, malgré sa clairvoyance, elle ne veut pas retourner en arrière, elle s'acharne au malheur qu'elle pourrait éviter. Sans doute Jane se conduit comme une folle; mais sa folie n'a rien d'exceptionnel, d'inattendu, d'inintelligible. Elle souffre par sa volonté; mais elle souffre loyalement. Elle ne se plaint pas et se résigne. Elle subit sans murmurer les douleurs qu'elle a prévues. Elle jette un regard désespéré sur le bonheur qu'elle pouvait saisir et qu'elle a dédaigné; mais sa folie s'arrête devant le blasphème et s'interdit la révolte.

Il est facile de prévoir l'action construite avec ces personnages. Cette action, je me plais à le dire, ne languit pas un seul instant; et quoique les ressorts inventés par l'auteur, bien que simples en eux-mêmes, n'aient peut-être pas toute la vraisemblance désirable et ne soient pas aussi ménagés qu'ils devraient l'être, cependant le lecteur n'éprouve ni impatience ni désappointement. Richard Savage, chassé par sa mère, recueilli par David Sauveur, aimé de Jane Pretty, caché dans le boudoir de miss Oldfield jusqu'au jour de la représentation, arrêté après son triomphe, et condamné pour meurtre à la prison perpétuelle, délivré par les prières de Jane auprès de la reine, et réduit enfin à la profession de maître d'école dans un obscur village, est assurément une conception heureuse et pleine de naturel. Mais le personnage d'Ennly Badgers, dont jusqu'ici je n'ai pas parlé, complique inutilement la fable inventée par M. Masson. David Sauveur, en sacrifiant à Richard Savage le bonheur qu'il espérait trouver auprès de Jane Pretty, a bien assez prouvé sa générosité. Il a donné sa fiancée; pourquoi l'obliger à donner sa mère?

La substitution de Richard Savage à David Sauveur, qui serait acceptable si elle était utile, est de mauvais goût, parce qu'elle ne sert à rien. Puisque l'auteur voulait montrer l'orgueil aux prises

avec l'affection, Jane Pretty suffisait au dessein qu'il avait conçu. Ennly Badgers, bien que vraie en elle-même, ne peut ni hâter ni retarder d'une heure le dénouement qui se prépare. C'est pourquoi je voudrais la rayer de la liste des personnages.

Je dois signaler dans le récit de M. Masson une faute plus grave; la seconde partie de son livre est en réalité la première. La lutte de la mère et du fils précède l'entrevue de Richard Savage avec David Sauveur et Jane Pretty, et cependant l'auteur nous introduit d'abord chez David Sauveur, et décrit les progrès de l'amour de Jane pour Richard avant de nous mener chez lady Macclesfield. Cette marche rétrograde ne s'explique par aucun motif plausible, et ne me paraît pas logique. L'auteur tenait-il à mettre en regard dès les premières pages Richard et David, l'orgueil et le dévouement? Si telle a été son intention, c'est, à notre avis, une intention puérile. Il eût mieux valu, selon nous, suivre la méthode inverse, et placer d'abord le fils face à face avec sa mère. C'est l'ordre naturel des évènemens, et le poète en le suivant ne compromet aucune de ses ressources.

La conclusion de ce roman, qui charmera sans doute le plus grand nombre des lecteurs, ne s'accorde cependant pas avec le reste du livre. Les pensées développées dans la quatrième partie sont bien ce que nous attendions, mais elles ne sont pas présentées comme elles devraient l'être. La forme épistolaire adoptée par l'auteur ressemble volontiers à un escamotage, et supprime toutes les difficultés de la mise en présence. Si les lettres de Jane étaient plus longues, si elles racontaient à la manière de Richardson les petits incidens de la vie domestique, nous n'aurions à regretter que le défaut d'harmonie dans les diverses parties de la composition. Mais Jane, en peignant à David sa douleur qui grandit chaque jour, se contente d'indications sommaires, et reste au-dessous de la tâche que l'auteur lui a confiée. Nous avions bien prévu que Richard infligerait à Jane le repentir et le désespoir; qu'il regretterait, dans l'asile paisible choisi pour lui par David, la gloire et le bruit de Londres; qu'il se sentirait humilié par le bonheur obscur et uniforme contre lequel il a changé sa prison; qu'il pousserait la folie jusqu'à souhaiter le retour de la persécution. Mais le devoir de M. Masson était de nous montrer jour par

jour toutes les angoisses de Jane, toutes les colères tyranniques de Richard. Les prémisses avaient été posées largement dans les trois premières parties du livre; nous avions le droit d'exiger que la conclusion fût dessinée avec la même ampleur. Telle qu'elle est, la quatrième partie du roman de M. Masson semble tourner court et nous dérobe les détails que nous espérions. Le désappointement est d'autant plus vif que la conclusion devait résumer le livre; car tous les chapitres précédens ne sont, à vrai dire, que la préparation du dernier. Jusqu'au moment où Richard se trouve seul avec Jane, nous ne voyons que les souffrances de l'orgueil solitaire; dès que Jane est devenue la femme de Richard, un nouvel ordre d'émotions se développe sous les yeux du lecteur, c'est le malheur contagieux. L'orgueil qui a perdu Richard doit rendre inutile le dévouement de Jane. Or, ce nouvel ordre d'émotions que M. Masson nous avait promis, est présenté de telle sorte que nous l'entrevoyons sans avoir le temps de l'étudier.

Malgré toutes ces taches que nous signalons hardiment, parce que M. Masson nous semble mériter la franchise, *une Couronne d'Épines* obtiendra certainement de nombreux suffrages, non seulement parmi les hommes du monde, mais encore parmi les esprits sérieux. Il règne dans ce livre un ton de bonne foi qui commande l'attention et qui enchaîne la sympathie; depuis la première jusqu'à la dernière page le cœur se sent à l'aise et se dilate dans une région pure et sereine. Ce n'est pas un livre écrit avec des mots, comme tant de livres creux et admirés qui se publient aujourd'hui; c'est une œuvre de conscience et de probité, conçue et accomplie dans une intention loyale; et quoique nous soyons loin d'attribuer à l'imagination une mision dogmatique, cependant nous devons tenir compte à l'auteur des idées élevées qui l'ont dominé pendant qu'il écrivait. Il nous a donné mieux qu'un pamphlet contre la gloire égoïste, il nous a montré l'orgueil debout et désespéré, seul au milieu des ruines qu'il a faites; c'est un beau sujet dont M. Masson a traité plusieurs parties très habilement.

J'insiste avec d'autant plus de plaisir sur la valeur et l'intérêt de ce livre, que l'érudition et le style ne sont pour rien dans le succès d'*une Couronne d'épines*. C'est donc un succès, sinon irréprochable et complet, du moins de bon aloi. L'élégance et l'har-

monie des périodes n'éblouissent personne, car il n'y a pas dans ces deux volumes une seule période harmonieuse ou élégante. La précision et la nouveauté des détails historiques ne surprennent pas l'admiration; car, excepté Richard Savage et lord Rivers, qui sont écrits correctement, tous les noms anglais sont estropiés d'une façon incroyable. Les rues ne sont pas mieux traitées que les personnages, et se composent de syllabes impossibles. Lady Macclesfield s'appelle Macclesfiels, miss Oldfield, Oldfiels; il y a un courtisan qui se nomme Gordonnell's; les *square* se transforment en *squarre*. C'est un perpétuel cliquetis de barbarismes, qui accuse une parfaite ignorance de la langue anglaise; ignorance bien excusable, sans doute, mais que nous n'aurions pas soupçonnée, si M. Masson eût pris la peine de consulter un plan de Londres et le *peerage* de la Grande-Bretagne. *Une Couronne d'épines* est un livre sans savoir et sans style, mais un livre intéressant et souvent bien conduit; et voilà pourquoi je félicite sincèrement M. Michel Masson. Ce que l'auteur ne sait pas, il l'apprendra, et ce qu'il peut par lui-même, bien des écrivains habiles ne l'apprendront jamais.

G. P.

Revue du Monde Musical.

Mme MALIBRAN. — FIN.

Elle tombe; la violence du mal, de la crise nerveuse, augmente; on la saigne, elle meurt ou du moins elle achève de mourir pendant quelques jours encore. Mme de Bériot, il faut bien que je lui donne son nouveau nom, Mme de Bériot était enceinte; les spasmes, les angoisses, les douleurs, les tourmens de la cantatrice qui succombe sous le poids de ses fatigues, de son exaltation d'artiste, se confondent, aux yeux du médecin, avec les accidens qui poursuivent la femme grosse, ou pour mieux dire il ne songe qu'à celle-ci. La saignée est résolue; Lablache, témoin de cette scène de désolation, comprend que l'on va chercher un chirurgien. « Au nom de Dieu, Mariette, au nom de ton mari, de ton enfant, je t'en prie, je t'en conjure, ne permets pas que l'on te saigne! Il y va de ta vie, attends au moins que ton mari soit là, pour le consulter. » Lablache parlait italien, le docteur s'exprimait en anglais; la malade était leur interprète. Le médecin avait déjà deviné les objections du chanteur; il dit en souriant qu'il fallait renvoyer M. Lablache à ses cavatines qu'il exécutait à ravir, mais que son avis ne devait être d'aucun poids en cette circonstance. Le chirurgien arrive. Persuadée par le médecin, ou lassée par la douleur, Mme de Bériot se résigne; elle tend son bras, et le livre à la lancette. « En ce moment je crus voir la hache du bourreau s'abaisser sur la tête de l'infortunée Marietta; le sang coule, elle est morte, » dit Lablache; hélas! il n'avait pas tort. Une agonie de neuf jours retarda cet horrible dénouement.

Vantez-nous maintenant cette vie d'artiste exempte de soucis, de chagrins! Montrez-nous ces joyeux troubadours suivant le cours de leurs plaisirs, se livrant à toutes les jouissances; ils sont toujours contens, car ils chantent toujours. Hélas! que de cavatines pleines de folie ont été dites

dans la perfection par des virtuoses blessés cruellement au cœur. Quand la douleur la plus poignante vous déchire, vous pouvez pleurer au moins; il faut que l'artiste rie, qu'il chante quelquefois quand le cadavre de sa sœur, de son père, de son fils, n'est pas encore refroidi, quand le vêtement de deuil n'est pas encore taillé. Voyez ce malheureux Bériot faisant briller son archet devant un peuple immense qui l'applaudit; entendez ce virtuose moduler des phrases gracieuses, attaquer des traits pleins d'audace, des trilles scintillans, des passages d'un rhythme qui entraîne, d'une gaîté si vive qu'elle fait danser le public sur les banquettes. Cet homme dont la joie est si communicative, cet homme qui badine avec tant d'élégance, de légèreté sur son instrument, doit être bien gai. Non, cet homme a la mort dans l'ame, il a vu tomber celle qu'il chérit, il ne connaît pas encore tous les dangers qui la menacent, mais il sait qu'elle se tord, qu'elle lutte contre la violence du mal. Voyez-vous cet artiste triomphant sur la scène? les bravos, les applaudissemens flatteurs que votre admiration lui prodigue, sont encore un bienfait pour lui : ils étouffent les cris de son amie aux prises avec la mort. Voyez- vous ce violoniste suivant sa période avec tout le feu du génie et l'artifice du talent? Tandis que le prestige de son art l'enlève pour un instant aux affections de son cœur, on jette à croix ou pile la vie et la mort de sa femme, dans la chambre voisine, à deux pas de lui; cloué sur sa planche, enchaîné par son devoir, il ne peut pas joindre sa voix, son suffrage, à ce conseil suprême, où l'on délibère en anglais, en italien, en français, sans s'entendre. Un prince français expire aux sons brillans d'un boléro, d'une contredanse, mais ce n'était pas sa femme qui les exécutait. Quel sentiment douloureux, quel souvenir poignant, sont attachés à l'air que Bériot jouait sur son violon en ce moment fatal!

Le monde a perdu sa cantatrice la plus habile, sa *prima donna* par excellence. Si l'intrépide voyageuse s'est arrêtée à Manchester, c'est qu'elle y est morte. C'est là qu'elle repose, c'est là qu'une plaque d'airain a été scellée sur sa tombe. « Maria-Félicia de Bériot, décédée le 23 septembre 1836, à l'âge de 28 ans. » Singulière inscription, conséquence bizarre, mais juste, du mariage des cantatrices!

Le nom de Garcia s'est répandu par-delà les mers, celui de Malibran a retenti dans l'univers entier; ces deux noms célèbres, ces deux noms qui rappellent une infinité de triomphes obtenus dans l'art du chant et au théâtre sont tout-à-fait omis, oubliés sur l'inscription tumulaire. On leur substitue un nom fameux sans doute, mais qui n'offre aucun rapport avec les talens de celle qui l'a porté. Voyez-vous le mari répudié se saisir de la renommée de la femme illustre, et l'époux que la grande artiste s'était

choisi obligé de confier ses droits à la mémoire d'un bedeau de Manchester; lequel pour un schelling expliquera longuement aux curieux comme quoi il se fait que Bériot signifie Malibran sur ladite inscription. Mais dans vingt ans, dans cinquante ans si l'on veut, on ne s'occupera pas plus de la Malibran qu'on ne songe aujourd'hui à la Gabrielli, à la Saint-Huberti, bien autrement admirées et fêtées dans leur temps. Le bedeau de Manchester aura des successeurs, qui laisseront la tradition se perdre. Alors Maria-Félicia de Bériot ne sera plus pour les voyageurs, comme pour les habitans de Manchester, la fille de Garcia, l'épouse de Malibran, mais bien la fille ou la nièce de Bériot, violoniste d'un grand talent, et l'on croira peut-être que le reste de souvenir conservé à la virtuose est dû à son talent sur le violon. Le peintre, le sculpteur, le poète, le musicien, laissent après eux leurs ouvrages; le financier lègue ses écus, ses châteaux magnifiques; le chanteur le plus riche en talent emporte tout; point d'héritage, rien ne reste, et pour avoir un autre virtuose qui le remplace, il faut recommencer par la première gamme.

La voix de Mme Malibran était un *mezzo soprano*, pouvant attaquer en passant, et d'une manière très brillante, les sons aigus du *soprano* le mieux caractérisé. Cette voix se prolongeait aussi dans le grave jusqu'au *sol* du contralte, note que l'on fait sonner à vide sur la quatrième corde du violon. Mme Malibran possédait ainsi toute l'étendue des trois voix de femme réunies, en exceptant toutefois la quinte suraiguë que certaines cantatrices, telles que la sœur de Mozart, Mme Féron, et même Mlles Renault, Pingenet, de l'ancien Opéra-Comique, gouvernaient à leur fantaisie. Mme Malibran possédait ce triple registre comme Martin tenait le quadruple registre des voix d'homme, c'est-à-dire qu'il lui était permis de parcourir cet immense ravalement dans des traits d'exécution improvisés sur des repos, dans des passages inventés pour lier deux phrases ou ramener le motif principal d'un air, mais non pas de se maintenir hors de sa voix médiaire et d'y chanter posément comme un soprane réel l'aurait fait. Ainsi, dans l'air de *I Capuletti : La mia spada*, sur le premier repos de dominante, elle attaquait le *ré* suraigu, le serrait vivement, descendait de deux octaves, sans s'arrêter arrivait sur le *sol* le plus grave en articulant les notes *ré mi ut ré si ut la si sol*, et reprenait victorieusement son motif, *la mia spada*. C'était admirable, éblouissant; elle avait d'un seul trait parcouru le domaine des trois voix, j'en conviens, mais après cette fougueuse inondation, le torrent vocal rentrait dans son lit et manœuvrait sans contrainte dans le diapason de l'air de Romeo que Bellini a écrit pour le *mezzo soprano*.

Rien n'est plus facile que de juger la véritable voix d'un virtuose qui

en possède plusieurs : il faut le laisser faire, il se placera de lui-même dans le diapason réel qu'il a reçu de la nature. La voix de Martin est un ténor qui se prolongeait jusqu'au *ré* de la basse la plus grave. Martin a toujours chanté la partie de ténor toutes les fois qu'il n'était point secondé par Elleviou dans l'exécution d'un opéra. *Gulistan, le Chaperon*, vingt ouvrages écrits pour lui et sous sa dictée, l'attestent. J'ai toujours considéré Martin comme un ténor; j'avais des contradicteurs quand j'osais caractériser ainsi cette voix si étendue; l'expérience a prouvé que j'avais raison. Lorsque ce chanteur vint pour la dernière fois prêter son secours à ses camarades de l'Opéra-Comique, on retrouva le timbre et la fraîcheur des sons du ténor; l'octave basse, les sons supplémentaires avaient disparu.

« Mme Malibran chantait tous les rôles du répertoire, tenait tous les emplois, et surpassait toutes ses rivales présentes et passées. » Voilà ce que bien des journaux ont répété; c'est une exagération pardonnable à des littérateurs qui ne savent pas entendre la musique, et n'ont aucun sentiment du ton. Si la voix de Mme Malibran vous charme au point de déguiser l'artifice de la transposition, écoutez du moins le cor de Gallay, si bien sonnant avec Mlle Sontag, si grave et presque sourd avec Mme Malibran. Ce cor vous dira que la cantatrice, pour ramener la cavatine à sa voix médiaire, et la chanter sans gêne, en a fait baisser le ton dans *la Gazza ladra* comme dans *Semiramide*, etc. Si la transposition est permise à Tamburini, ce baryton vous chantera demain *Il mio tesoro, di tuoi frequenti palpiti*, et tout le répertoire de Rubini. On joue parfaitement sur la clarinette et sur le basson des airs, des concertos écrits pour la flûte.

Mme Malibran chantait tous ces rôles de divers genres avec une grande supériorité de talent; elle était admirable de verve et d'originalité. Mais a-t-elle, non pas surpassé, mais égalé Mme Fodor dans *la Gazza ladra*, *il Barbiere*, *Don Giovanni*, Mlle Sontag dans Anna et dans Sémiramis, Mme Pisaroni dans tous les rôles de contralte? Les variations de Rode, *Di piacer mi balza il cor*, *Di tanti palpiti*, ne sont-ils pas encore la propriété bien reconnue et bien légitime de Mmes Sontag, Fodor, Pasta? Elles ont posé des bornes, planté leur étendart à une hauteur inaccessible encore. Mme Malibran a-t-elle chanté les rôles de la comtesse dans *le Nozze di Figaro*, de Carolina dans *il Matrimonio segreto?* Non, sans doute. Ces rôles éminens, dira-t-on, ne convenaient pas à ses moyens. Elle n'avait donc pas toutes les voix; elle n'a donc pas surpassé Mme Fodor, ni même Mme Barilli.

Il faut être juste, le lot de Mme Malibran est assez beau pour n'avoir rien à envier à personne. L'ensemble de ses avantages physiques, de ses qualités

morales, de son organe, de ses talens, était une merveille. Ceux qui l'ont vue, la harpe en main, pleurer la romance du *Saule*, en garderont toujours le souvenir. Est-il possible de rencontrer un plus parfait accord, une harmonie d'un charme plus puissant? Ceux qui l'ont vue ensuite danser avec Campanone, faire éclater la gaîté la plus folle dans le duo le plus grotesquement bouffon qu'on puisse imaginer, vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, coiffée d'un chapeau de paille, ont encore devant les yeux la ravissante Corilla. Desdemona était bien belle! mais Corilla si leste, si gracieuse, si séduisante, si spirituelle, si jolie, me paraissait un prodige plus étonnant.

Vous parlerai-je d'Arsace, de ce Tancrède si bien équipé, si gentil avec ses moustaches? Vous souvient-il du jour où ce paladin voulut tirer son épée, et ne tira que la poignée? Quel éclair de fureur brilla dans ses beaux yeux! Tancrède ne se troubla point, et le glaive qu'il emprunta sur-le-champ flamboya dans sa main au bruit des fanfares de Rossini.

La voix de Mme Malibran était vibrante, pleine d'éclat et de vigueur, sans jamais perdre ce timbre flatteur, ce velouté qui lui donnait tant de séduction dans les morceaux tendres et passionnés. Elle éclatait comme la foudre dans le dernier duo d'*Otello*, après avoir sanglotté dans la romance, après s'être réduite dans la prière à un *pianissimo* qu'on eût pris pour le silence, si tout l'auditoire n'eût été maîtrisé, frappé d'admiration et d'immobilité. Cette voix partait du *sol* grave du contralte, et s'élevait jusqu'au *mi* suraigu; peut-être avait-elle encore outrepassé cet immense diapason depuis que je ne l'ai entendue. Vivacité, justesse, audace dans l'attaque, gammes chromatiques ascendantes ou descendantes, trilles, sauts d'octaves, de douzième, de quinzième, arpéges, traits éblouissans de force, de grace ou de coquetterie, tout ce que l'art peut faire acquérir, elle le possédait. Musicienne comme Lablache ou comme Rossini pour la lecture et l'intonation, elle était assez habile en composition pour produire des pièces fugitives d'un goût délicieux, d'un tour élégant, d'une mélodie pleine d'originalité. Une telle cantatrice n'était point embarrassée pour inventer des broderies, des points d'orgue, et tous les ornemens qu'elle jetait à profusion dans tous ses morceaux d'exécution. Elle ne prenait pas la peine de les préparer quand elle devait les dire seule, la cantatrice se fiait à son inspiration qui la servit toujours à merveille. Mais elle combinait, notait les traits destinés pour ses duos; on se souvient des points d'orgue placés par Mme Malibran dans les trois duos de *Tancredi*: elle disait les plus brillans avec Mlle Sontag; ils eurent un tel succès que la tradition en est restée.

L'inspiration du moment réglait seule ses effets les plus dramatiques. Aussi, les représentations de Mme Malibran offraient-elles un attrait tou-

jours nouveau; on était sûr que le rôle ne serait pas le même que la dernière fois. Un jour elle me dit, en entrant en scène : « Je suis très enrhumée, je ne puis pas faire une note. —Tant mieux, répliquai-je, vous nous ajusterez le rôle pour Ninette enrhumée, et je suis persuadé que vous ne toucherez pas aux notes qui pourraient vous trahir. » Elle chanta d'abord avec précaution, avec un artifice inconcevable; au second acte, sa voix s'était dégagée; elle put renoncer à ses ingénieux escamotages, et se livrer à toute sa verve musicale. C'était à la fin d'un opéra qu'elle se montrait dans tout son éclat; sa voix infatigable sortait alors avec plus de liberté. Ce n'était point assez d'exécuter sa partie ornée des traits les plus brillans; elle empruntait encore des passages aux violons. Dans cette même *Gazza ladra*, dont elle baissait la cavatine, elle saisissait le trait des premiers violons dans le petit chœur en *sol* qui termine la pièce, et battait les notes suraiguës *ré, mi, ré, mi, ré*, de manière à dominer l'orchestre. D'autres fois elle imposait silence aux choristes, comme dans le finale du *Barbiere*, pour faire vibrer la rentrée en *mi bémol* qu'elle leur enlevait.

Musicienne parfaite, actrice prodigieuse, belle, spirituelle, d'une taille élégante, elle réunissait tous les genres de séduction, et ses mœurs furent irréprochables. Vive, impérieuse quelquefois, elle se montra toujours bienfaisante envers les artistes malheureux, et ses dons étaient offerts avec une ingénieuse délicatesse. Elle buvait, dit-on. Je suis obligé de combattre cette assertion; je ne la détruirai point par la négative absolue. Mme Malibran était d'une grande sobriété; à ses repas ordinaires, je ne lui ai jamais vu boire autre chose que de l'eau rougie; mais elle trouvait dans le vin de Madère une activité puissante qui disposait son gosier aux grands effets qu'elle voulait en obtenir. Elle a souvent abusé de ce stimulant, pris au théâtre, dans sa loge, pendant ses repos, ou le matin avant d'aller chanter à l'église, au concert. La preuve qu'elle n'avait pas un goût décidé pour le vin, c'est qu'elle l'abandonna et lui substitua le vinaigre tempéré avec de l'eau, limonade plus malfaisante encore. Les médecins lui firent connaître le danger de ce corrosif : elle cessa d'en user et reprit le vin de Madère.

Pour donner une idée du tour original de son esprit, je vais transcrire un billet dont je m'emparai dès que la notification qu'il renferme eut produit son effet.

« Ni moi, ni mon travail, nous ne sommes rien, avec ou sans la moindre comparaison avec l'immense éternité de notre seigneur Dieu ! Cependant, tout Dieu qu'il est, il lui a fallu un jour de repos après six jours de création. Je n'ai travaillé, je n'ai créé qu'un misérable jour, et, comme vous pouvez bien le penser, un jour ne me suffit pas pour me reposer.

« Je ne suis pas comme Pénélope, je ne puis pas défaire le lendemain

la fatigue de la veille ; je suis même tout le contraire : la veille je ne suis pas malade, mais le lendemain je n'en puis plus. En rentrant hier au soir chez moi, j'ai été très malade. Aujourd'hui, j'ai une courbature, ou pour mieux dire un torticolis dans tous les membres. J'ai toute la peine du monde à barbouiller ce peu de mots. Ainsi, mon cher Severini, point de Malibran demain ; je ne puis pas même jouer Rosina ! ! !

« Ayez pitié de la pauvre courbaturée !

« Ce mercredi soir. »

Mme Malibran savait le français, l'espagnol, l'italien, l'anglais, un peu l'allemand ; elle a chanté des pièces écrites dans ces quatre premières langues. Une cantatrice polyglote à ce point était sans exemple dans le monde musical, depuis Mme Mara, la célèbre virtuose allemande. C'est au théâtre de Drury-Lane et dans l'opéra anglais que Mme Malibran s'est fait entendre pour la dernière fois sur la scène; à Manchester, elle ne chantait que dans les concerts.

Au moment où je corrige l'épreuve de cet article, de nouveaux renseignemens m'arrivent; la cause de la mort de la grande cantatrice est connue. Mme Malibran était tombée de cheval, à Londres, vingt jours avant sa maladie ; un coup violent à la tête, une inflammation du cerveau, la portèrent à cet état d'excitation nerveuse que l'on remarqua dans ses derniers exercices. — Elle ne chercha point à prévenir les suites de ce coup, et continua de chanter le matin et le soir. La saignée n'était pas à redouter, au contraire; mais il aurait fallu l'administrer plus tôt, et la redoubler. On l'avait saignée le soir, elle se trouvait mieux; le lendemain elle se laisse entraîner par le lord-maire qui vient la prendre à son hôtel. Deux séances musicales ramenèrent les spasmes et l'irritation, elle tomba le soir pour ne plus se relever.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN.

Les difficultés de la situation actuelle semblent vouloir se compliquer d'une crise semi-belliqueuse dans nos rapports diplomatiques avec la Suisse. M. de Montebello a refusé les dépêches du directoire fédéral, et les douaniers des départemens limitrophes ont reçu ordre d'intercepter l'entrée en France des bestiaux et des voyageurs suisses. La diète, convoquée extraordinairement, aura à statuer sur le genre de réparations que la France se croit en droit d'exiger. En attendant, le canton de Vaud vient de rejeter le dernier *conclusum*, dont les puissances du nord ont déclaré vouloir se contenter pourvu qu'il fût fidèlement exécuté. Cependant l'Autriche rappelle les officiers et les soldats en congé de semestre et rassemble de nouvelles recrues sous les drapeaux.

La gravité des circonstances a accrédité le bruit d'une convocation prochaine des chambres, mais rien ne nous porte à croire jusqu'ici qu'on ait modifié la date du 20 décembre, adoptée dans une réunion antérieure du conseil.

La révolution espagnole semble vouloir se consolider. Une partie des fonds destinés à payer le semestre échu est déjà rentrée dans les caisses de l'état, grace aux expédiens de M. Mendizabal, qu'on a si justement comparé à M. Necker. Puisse sa popularité durer plus long-temps que celle du financier génevois!

M. de Latour-Maubourg a rencontré, en entrant en Espagne, les ambassadeurs des chancelleries absolutistes qui regagnaient en hâte leurs cours respectives. Les efforts de M. de Latour-Maubourg, unis à ceux de M. Villiers, tendront sans doute à faire prévaloir un esprit d'ordre et de modération dans le conseil des ministres espagnols.

Notre ambassadeur à Lisbonne, M. de Saint-Priest, est vivement attaqué par les journaux tories, sous le prétexte de ses relations avec le nou-

veau ministère du comte de Lumiares. L'Angleterre s'est émue à la seule pensée que Lisbonne pût cesser d'être un comptoir anglais; néanmoins, toute démonstration officielle semble ajournée momentanément.

— Le camp de Compiègne est levé, et les troupes ont regagné leurs garnisons. La famille royale se propose d'aller passer le mois d'octobre à Fontainebleau, de nombreuses réparations devant être faites aux Tuileries. Le château de Fontainebleau a été complètement remis à neuf; la chapelle, redorée de la base au sommet, est vraiment éblouissante; les murs ont été recouverts de tapisseries représentant une suite de sujets historiques et mythologiques. Les travaux du musée de Versailles se continuent. Ainsi que nous en avions exprimé le vœu dans notre dernier article sur les embellissemens proposés pour la place de la Concorde, les statues qui écrasaient le pont de leur masse disproportionnée, vont être transportées à Versailles : on a commencé à descendre la statue du grand Condé.

— Il se passe aujourd'hui à la porte de la France, chez un peuple qui se dit notre allié, et qui nous doit son existence politique, car d'existence littéraire il n'en a jamais eu, un fait qui intéresse gravement la prospérité des lettres et de la librairie françaises, et qui ne tendrait à rien moins qu'à leur fermer toute espèce de débouché dans le reste de l'Europe. La contrefaçon belge, qui s'était contentée jusqu'ici de cribler de fautes typographiques des éditions, plus ou moins nombreuses, des principaux romans français, ne prétend pas s'arrêter en si beau chemin; elle rêve une exploitation complète de tout ce qui sortira des presses françaises. A cet effet des sociétés en commandite ont été formées par MM. Haumann, capital social 1,500,000; Wahlen, 100,000,000; Meline, 2,000,000. La souscription ouverte à la bourse de Bruxelles, pour l'obtention de trois cents actions de 500 fr. de la société Wahlen, a produit la somme énorme de 62,991,900 fr. Ainsi l'on a obtenu douze mille cinq cents actions au lieu de cinq cents offertes. En présence d'un brigandage inqualifiable, organisé sur des proportions aussi colossales, la librairie française ne peut rester muette, et le gouvernement ne saurait la livrer pieds et poings liés aux contrefacteurs belges. Le précédent ministre des affaires étrangères, qui en toute occasion a montré un zèle louable en faveur des arts et de la littérature, avait le premier songé sérieusement aux moyens de couper court à la contrefaçon belge. Des ouvertures devaient être faites à ce sujet aux différens gouvernemens de l'Europe pour empêcher l'introduction des contrefaçons belges dans leurs états. La France se serait engagée en retour à interdire chez elle les contrefaçons anglaises et allemandes. La retrait einopinée de M. Thiers

a suspendu la réalisation de ce projet qui eût imprimé une vie nouvelle à la librairie française. Aujourd'hui même MM. Didot et Wurtz doivent exposer à M. de Gasparin les griefs et les justes réclamations des libraires français. Nous souhaitons qu'ils rencontrent un accueil favorable, car l'influence désastreuse des nouvelles sociétés de contrefaçon ne se fera pas attendre. Est-il besoin en vérité de faire intervenir la voix de la morale publique pour combattre un trafic aussi scandaleux? Il s'agit également ici d'une question de moralité et d'une question de droit des gens : la Belgique menace la France d'une sorte de blocus continental, porte un coup fatal à l'une des branches de son industrie, et prélève sur les lettres elles-mêmes une dîme qu'elles ne peuvent ni ne doivent supporter. Jadis les écrivains cherchaient en Hollande un refuge contre les sentences du Châtelet; il serait convenable qu'ils trouvassent aujourd'hui, dans leur propre pays, aide et protection contre les contrefaçons étrangères. On parle d'accorder de nouveaux priviléges de théâtre. Est-ce donc là le meilleur moyen de donner à la littérature une impulsion salutaire? Ne s'agit-il pas d'aller au plus pressé, d'étouffer à l'étranger la contrafaçon qui menace de tout envahir, et de concentrer ses forces à l'intérieur, au lieu de les éparpiller en essais infructueux? Les bons ouvrages dramatiques sont-ils si communs que les théâtres existans ne suffisent pas à les produire devant le public?

—La frégate *la Recherche* est de retour de son expédition dans la mer du Nord. L'expédition, qui avait pour but de découvrir les traces du jeune et infortuné capitaine de frégate de Blosseville, n'a malheureusement pas obtenu de résultat. Aucun indice n'est venu mettre sur la voie de sa disparition. Les jeunes savans, artistes et littérateurs, partis avec Gaimard, rapportent de nombreux souvenirs de leur excursion en Islande. M. Robert a recueilli une collection complète de minéraux; M. Mayer a dessiné les principaux sites du pays; enfin, M. Marmier, chargé par l'Académie française d'étudier les sagas islandaises, a rassemblé tous les matériaux nécessaires pour la composition d'un ouvrage important qu'il prépare sur l'histoire et la littérature de l'Islande.

—L'Opéra est un royaume où les révolutions ministérielles ne sont pas moins nombreuses qu'en politique. Les cadres des premiers sujets, bien remplis du côté des hommes, ne le sont pas également du côté des cantatrices. L'Opéra, qui possédait déjà Nourrit, Levasseur et Dérivis, vient d'engager le ténor Dupré. C'est là une excellente acquisition, le départ présumé de Lafont pourrait compter pour une seconde bonne fortune. On parlait également de la rentrée de Mme Damoreau. La maladie de Mlle Falcon se prolonge, et son absence se fait vivement sentir.

— Le Théâtre-Italien a rouvert ses portes le 1er de ce mois par *I Puritani*. Rubini, Tamburini, Lablache, Mlle Grisi, ont été salués à leur entrée par des bravos et des applaudissemens prolongés. La salle était comble. L'administration s'occupe de la mise en scène de trois ouvrages nouveaux, composés tout exprès pour la société chantante qu'elle dirige : *Malek-Adel, la Tarantola, Ildegonda ;* deux opéras sérieux, séparés par la représentation d'un opera-buffa.

— *Le Mauvais Œil.* Tel est le titre d'une opérette jouée ces jours derniers à l'Opéra-Comique. Il ne s'agit pas d'un borgne, mais d'un homme qui, selon les traditions italiennes, peut jeter un sort, attirer toutes sortes de malheurs sur ceux qu'il regarde. Les Italiens donnent le nom de *jettatura* à cette prétendue faculté. L'action du nouvel opéra se passe pourtant en Espagne ; cela se devine dès les premiers vers de l'introduction, dans laquelle on fait rimer *Biscaye* avec *taille.*

Un officier, du parti de la reine Christine, s'est éloigné de sa troupe ; il se cache dans les montagnes pour échapper aux poursuites des carlistes. Une jeune fille le rencontre pendant la nuit, et le prend pour l'homme au mauvais œil ; elle en a peur d'abord ; cependant la voix douce de l'inconnu la touche ; Inez veut le sauver des périls qui le menacent. L'officier arrive en capucin chez la belle ; il la guérit de la tristesse qui, depuis quelques jours, la tourmentait, et que l'on attribuait à la funeste influence du mauvais œil. Inez donne un rendez-vous au militaire, et le dirige ensuite loin de ses ennemis. Pedro, son rival, est saisi par les carlistes, que l'officier christino disperse, en revenant, avec son escouade. Inez épouse l'officier. Le nom de M. Scribe est sur l'affiche, et précède celui de M. Lemoine. Cette pièce est d'une longueur démesurée. Si l'on ne reconnaît pas ce que M. Scribe a pu metttre dans l'opéra nouveau, il est facile de remarquer ce qu'il en aurait dû supprimer.

La musique est de Mlle Puget : c'est annoncer un opéra-romance. Les chansons de Mlle Puget ont de la vogue ; *le Mauvais Œil* en contient deux fort jolies, et un nocturne, dont les amateurs de ce genre sauront apprécier les tierces et les sixtes gracieusement ajustées. Mme Damoreau chante à ravir une de ces chansons, le bolero, que l'on a fait répéter.

Après *le Bouffe et le Tailleur*, qui, depuis quelque temps, figure sur l'affiche de l'Opéra-Comique, voici venir *le Rossignol. Les Prétendus* auront leur tour sans doute. N'y a-t-il pas assez de pauvretés musicales à ce théâtre, sans aller chercher de telles partitions à l'Opéra comme aux Variétés ?

— Les portraits de Mme Malibran sont aujourd'hui recherchés de toutes parts. Le grand et le petit buste, exécutés par M. Dantan, sont d'une ressemblance parfaite : Mme Malibran avait posé devant le sculpteur. Elle

lui demanda en même temps sa caricature. M. Dantan s'y refusa d'abord, mais il fallut se rendre à la fantaisie de la cantatrice, qui renouvela sa demande par écrit. Cette figurine ne pouvait plus exister après la perte que nous venons de faire ; M. Dantan en a brisé le moule et a détruit tous les exemplaires qui étaient encore à sa disposition.

— L'Espagne est visiblement, à cette heure, le point de mire des voyageurs, des vaudevillistes et des soldats de fortune, le thême sur lequel philosophes et hommes politiques entassent considérations sur considérations et prédictions sur prédictions. M. d'Eckstein, avec sa prodigieuse facilité, a improvisé une grosse brochure où, après avoir prévenu le public qu'il n'était d'aucun parti, d'aucune école, que de son parti et de son école à lui, M. d'Eckstein, l'auteur, proposait d'anéantir d'un seul coup l'œuvre des trois derniers siècles, et d'établir une fédération provinciale sous la présidence d'une monarchie. Nous avons repoussé cette théorie, qui a pu séduire quelques esprits, comme contrariant toutes les données historiques. L'histoire est encore, en définitive, la meilleure base sur laquelle puissent s'appuyer les prévisions de la politique. Or, les tendances générales de la civilisation moderne en Espagne, comme en Italie, comme en Allemagne, ont universellement pour but l'unité; si le fédéralisme provincial a été vaincu au XVIe siècle, lorsqu'il avait à sa tête des hommes comme le brave et infortuné Padilla, c'est que dès-lors il était éminemment stationnaire, hostile à toute espèce de progrès, en contradiction avec les vues de la providence. Le triomphe de l'esprit fédéraliste serait l'arrêt de mort d'une grande nation. On peut concevoir, néanmoins, qu'il soit une condition d'existence pour certaines races que leur position géographique, leur langue, leur petit nombre, isolent tellement des grands états qui les entourent, que ces derniers ont tout à gagner à laisser ces races sauvages dans leur profonde obscurité, et beaucoup à perdre en les attaquant. La partie n'est pas égale, en effet, entre une grande nation et une troupe de pâtres et de contrebandiers.

Les Basques et les Navarrais sont précisément une de ces races isolées qui ne mêlent pas leurs flots au torrent des affaires européennes, et qui, ne s'occupant pas des autres, sont quelque peu fondées à exiger qu'on les laisse tranquilles.

Au sein des vallées du Bastan, il s'est produit un homme qui méritait peut-être de meilleures destinées, un théâtre plus étendu, où il pût déployer toutes ses ressources, et nous ne dirons pas un plus brillant historien, cet homme fut Zumalacarreguy. Voici qu'aujourd'hui un officier de fortune, un de ces hommes plus braves qu'éclairés, qui ont toujours une épée au service de tous les prétendans, M. Henningsen, ancien capitaine de lanciers au service de don Carlos, vient de publier sur Zumalacarreguy, et sur les premières campagnes de Navarre, des mémoires excessivement curieux (1). L'auteur, quoique naturellement porté pour celui qu'il appelle le Roi, et dont il a défendu la cause, met néanmoins dans son ré-

(1) 2 vol. in-8o; chez H. Fournier.

cit une impartialité louable : on suit, avec intérêt et terreur, les diverses péripéties de cette horrible guerre civile; et le livre de M. Henningsen, ne servît-il qu'à soulever dans tous les esprits, à la vue de tant d'inutiles massacres, une indignation universelle, qui forçât les peuples civilisés à mettre fin à de pareilles barbaries, ce livre aurait encore, à nos yeux, atteint un but auquel l'auteur ne prétend pas, peut-être, mais dont il faudrait lui savoir gré.

La guerre de l'indépendance a laissé de profonds souvenirs dans toute l'Espagne; un peuple ne donne pas impunément dans un pareil excès de courage, de fanatisme et de cruauté; les cendres du volcan remuent long-temps encore après que l'éruption a cessé, et continuent d'inquiéter les campagnes environnantes. Il en est ainsi de l'Espagne.

Qui commande les armées? Ce sont les généraux de 1808. Quels hommes composent les assemblées délibérantes? Les députés de 1812. Aucune génération, aucun nom illustre ne s'est produit depuis ce grand mouvement. De là tout ce qu'il y a de routinier et d'exceptionnel dans les deux partis. Que l'on se figure Vergnaud, Condorcet et Brissot montant à la tribune de la chambre des députés; les hommes de clubs, sifflant ou applaudissant dans les tribunes; Montesquiou, Luckner et Rochambeau commandant nos armées, et l'on aura une idée de la situation actuelle de l'Espagne.

« J'ai souvent considéré, dit M. Henningsen, l'attitude des anciens d'un village de Navarre, maintenant retournés à cette expression naturelle de nonchalance et d'indifférence inhérente à leur caractère, et je crois pouvoir dire, sans prévention, qu'ils portent encore aujourd'hui dans leur extérieur des traces profondes de la période agitée de leur existence, comme le cratère d'un volcan éteint. Quoiqu'ils soient, en général, peu communicatifs, cependant, connaissant leurs habitudes, et m'associant à leurs sentimens, je suis souvent parvenu à entendre de leur bouche le récit de cette vieille guerre. »

Zumalacarreguy n'était point un simple chef de guérillas, et il est remarquable que ce Basque dut plus encore ses succès à ses connaissances militaires qu'à sa bravoure personnelle. Quand il eut vu et observé de près l'armée française entrée en Espagne sous les ordres du duc d'Angoulême, il s'appliqua plus particulièrement à l'étude de la tactique, dans laquelle sa supériorité était déjà connue dans l'armée espagnole. En effet, comme colonel, il avait ouvert un cours pour l'instruction des officiers dans les différentes villes où il avait tenu garnison. Mais ce qui avait surtout fait sa réputation, c'était son intelligence et son aptitude pour tout ce qui concernait l'administration et la discipline. — Il était précis et brusque dans sa conversation, sévère et triste dans ses manières. Sa générosité était extrême; et comme sa femme lui reprochait un jour cette générosité irréfléchie, il lui répondit : Nous sommes comme Dieu lorsque nous donnons.

Nous ne ferons que rappeler deux épisodes de cette guerre, l'un qui sert à en montrer toute la barbarie, l'autre moins tragique. Nous ne parlerons pas des filles de Zavala, qui tombées entre les mains de la gar-

nison de Bilbao, étaient placées en avant des tirailleurs dans toutes les rencontres des christinos avec le chef carliste; le malheureux père hésita long-temps à devenir le bourreau de ses propres filles; enfin, étouffant la voix de la nature, il ordonna de faire feu, et eut le bonheur de les arracher aux mains de l'ennemi; les deux soldats qui les tenaient avaient été tués à la première décharge. La mort du comte Via Manuel grand d'Espagne de première classe, qui était parti comme volontaire, offre une gradation vraiment dramatique. Pris par les carlistes, il s'engagea, si on lui conservait la vie, à ne rien entreprendre à l'avenir contre le parti du roi. La franchise de son caractère plut tellement à Zumalacarreguy, qu'il l'invita à sa table, et le traita avec la plus grande distinction. Puis il envoya proposer un échange de prisonniers à Rodil. Cette intimité dura plusieurs jours. Zumala et Via Manuel étaient à dîner lorsque la réponse de Rodil arriva. Elle contenait ces mots: « Les rebelles pris ont déjà été mis à mort. »

Zumala la remit au comte avec le même sang-froid que s'il l'eût reçue pour lui-même et que si ce message avait prononcé sur son propre sort. Via Manuel changea de couleur. Cette nouvelle tombait sur lui comme un coup de foudre. A sa prière, Zumala consentit encore à surseoir à l'exécution et à envoyer un message à don Carlos pour implorer sa clémence. Le message revint avec cette réponse, « que lorsque des soldats et des officiers d'un rang inférieur avaient été condamnés à mort, il était impossible de pardonner à un grand d'Espagne. » Via Manuel fut donc fusillé à Lecumberri.

Voici l'autre épisode qui peut donner une idée de la manière prompte et en quelque sorte semi-barbare dont Zumala administrait la justice dans son armée. Un jour que l'armée carliste était stationnée dans le village de Castillo, un bataillon qui avait fait une longue route, arriva au son du tambour; il pleuvait très fort en ce moment, les soldats avaient déjà attendu un temps beaucoup trop long leurs billets de logement; ils perdirent patience et voulurent enfoncer les portes des maisons voisines pour se mettre à l'abri; à ce bruit, Zumala, qui dictait alors à son secrétaire, se met à la fenêtre, appelle les officiers d'une voix de tonnerre; on lui apprend que ce retard est causé par la faute du quartier-maître, qui était à dîner au moment de l'arrivée. — « Ah! il est à dîner lorsque les troupes l'attendent dans la rue; appelez-moi sur-le-champ ce fou de quartier-maître. » Et en même temps, il ordonna de battre à l'ordre. Le pauvre quartier-maître accourut pâle et tremblant; et croyant qu'on allait le fusiller, commença à réciter de pieuses prières. Il y avait dans ce village un large bassin; Zumala était à son balcon, et donnant des ordres, il fit d'abord dégrader le quartier-maître; puis l'ayant fait mettre à genoux, il ordonna qu'on jetât sur lui deux énormes tonneaux d'eau; genre de punition qui lui fut administrée au grand contentement des soldats.

Ces mémoires, qui ont obtenu un grand succès en Angleterre, n'en obtiendront certainement pas un moindre en France.

DU

DERNIER OUVRAGE

DE

M. DE CHATEAUBRIAND.[1]

Il y a, à la fin de l'*Essai*, dans un petit chapitre fort court, intitulé *Milton*, quelques lignes bien tristes et bien amères qui expliquent pourquoi ce livre a été fait, et qui ôtent à la critique le courage et peut-être le droit d'en blâmer les imperfections. Voici ces lignes, que je ne puis transcrire sans avoir le cœur serré :

« Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes auxquels j'appartenais par la date de l'heure où ma mère m'infligea la vie? Pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'un monde écroulé? J'avais tout à gagner à ne pas traîner sur la terre. Je n'aurais pas été obligé de commencer et de suspendre ensuite mes justices d'outre-

(1) *Essai sur la Littérature anglaise*, suivi de considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions ; — Traduction du *Paradis perdu* de Milton, par M. de Châteaubriand, 4 vol. in-8o, Paris, chez Charles Gosselin.

tombe, pour écrire ces *Essais*, afin de conserver mon indépendance d'homme.

« Lorsqu'au commencement de ma vie l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil : aujourd'hui, rentré dans ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'Eden.... Il m'aura nourri jeune et vieux. Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance. »

Ces quatre volumes ne sont donc pas le fruit d'une inspiration libre venue à son heure et non sollicitée : ils ont été écrits pour *nourrir* l'illustre vieillard. Que ceci soit dit à notre confusion à tous; un homme qui depuis trente-cinq ans nous donne les plus nobles plaisirs de l'intelligence, qui a formé la plupart d'entre nous aux luttes de la presse, qui, ayant à choisir entre les faveurs royales, les gros salaires pour peu de travail, une fin de vie dans l'abondance et les honneurs, et l'estime souvent capricieuse du peuple, une vieillesse au dénuement et l'honneur, a préféré ce dernier lot; un homme qui a écrit les plus belles et les plus durables pages en prose du XIXe siècle, M. de Châteaubriand est réduit à faire des livres de commande pour *conserver son indépendance d'homme*, c'est-à-dire pour échapper à toutes ces misères que sa noble plume cache sous la pudeur de ces expressions dont le commentaire nous ferait rougir. Il y a des hôpitaux pour le pauvre devenu infirme; il y a des caisses de vétérance pour l'employé qui a doucement travaillé pendant trente-cinq ans à une besogne obscure, banale et sans responsabilité; il y a des retraites pour le soldat qui a perdu un membre à la guerre, pour le fonctionnaire supérieur qui a signé pendant un certain laps de temps le travail d'autrui; il y a des dédommagemens à vie pour le ministre renvoyé qui a servi pendant quelques mois à ne pas embarrasser le conseil d'une volonté de plus ou de lumières importunes; il n'y a rien pour l'écrivain de génie arrivé à l'âge du repos, et que les gazettes ont enrichi de prétendus prix d'ouvrages qu'il n'a jamais reçus. Il y a une certaine nation officielle qui vote tous ces dédommagemens et qui pourvoit à toutes ces misères, n'importe les opinions anciennes ou actuelles des bénéficiaires; il y a un trésor appartenant à tous, nous dit-on, d'où l'on tire l'argent qui y subvient, argent fécond

d'ailleurs comme tout argent reconnaissant et bien donné. Il n'y a pas une nation qui pourvoie à la vieillesse de l'écrivain de génie; il n'y a pas dans le trésor public une part pour celui qui n'a rendu que des services moraux, de ces services dont on ne tient pas état sur un registre spécial, qui ne ressortent pas d'une administration, qui ne s'évaluent pas à l'an, jour et heure, et dont il ne reste pas de trace matérielle. Nous croyons être quittes avec lui, quand nous avons payé chèrement à son libraire un exemplaire de ses œuvres, sur lequel il a reçu à peine une obole. Et les sages disent : « Qu'a-t-il fait du produit de ses livres? Que ne l'a-t-il placé en rentes sur l'état, en maisons, en raffineries ? » Eh bien ! quand il serait vrai que l'écrivain de génie n'ait pas tenu un livre de ménage; que nul n'est plus facilement trompé, dépouillé, volé; qu'il ignore l'art d'être libéral sans être prodigue, digne sans être magnifique; qu'il donne souvent ce qu'il n'a pas et qu'il dépense avec incurie ce qu'il a gagné sans avidité; quand il serait vrai qu'il est pauvre par sa faute, au compte de la sagesse bourgeoise, une grande nation ne devrait-elle pas couvrir de sa libéralité une faute dont on n'est pas toujours d'autant plus innocent qu'on est plus honnête, et compter les chefs-d'œuvre de l'écrivain au nombre de ces services qui préservent de la pauvreté celui qui les a rendus? Le vieillard a-t-il donc tant à vivre encore? Les extinctions, si chères aux financiers et aux sages, n'atteindront-elles pas aussi sa tête septuagénaire ?

Lors même que ce livre, au lieu d'être digne de ses aînés, par un grand nombre de pages admirables, serait un livre très médiocre, au-dessous du sujet et surtout de l'écrivain, aurions-nous le droit d'en être surpris, et devrions-nous avoir le courage de le reprocher à l'illustre vieillard ! Dans une retraite dont il a fait volontairement une disgrâce, il complétait ses Mémoires, œuvre naturelle de cette période de la vie où il est arrivé, œuvre de souvenirs, qui se fait sans fatigue, sans secours étranger, sans livres, et où l'écrivain déroule paisiblement le tissu de sa vie, comme le mystérieux ver qui va mourir; et voilà que nous lui imposons un ouvrage d'érudition, de recherche, de patience, pour lequel il aura besoin de compulser de nombreux volumes, peut-être avec les mains, peut-être avec les yeux d'autrui. Il faudra qu'il caractérise avec

exactitude des écrivains qu'on lui pardonnerait très certainement de n'avoir pas lus, et qu'on ne lira pas même sur sa parole, écrivains qui peuvent tenir convenablement leur place dans une histoire littéraire, mais qui sont morts pour l'éducation du genre humain. Il faudra qu'il remue cette poussière de talens de troisième ou quatrième ordre, et qu'il la ressuscite et l'anime sans plaisir et peut-être sans estime; que parmi toutes ces nuances de genres et d'ouvrages oubliés il distingue et divise avec la méthode d'un Baillet, mais sans cette curiosité patiente et cette sympathie d'une intelligence de même ordre, qui peut donner de l'intérêt à ces recoins obscurs de l'histoire littéraire et aux écrivains oubliés qui les peuplent. Il s'entoure de traductions, de notes, de commentaires, de gloses, lui qui auparavant tirait tout de lui-même; il se frappe de stérilité, il tient sa plume captive pour ne pas sortir de son sujet. L'imaginez-vous quittant Warton pour Evans, Edouard William pour Tyrwhit, feuilletant Jones après Ellis, Roquefort après Tressan? Sur le sens d'un vers de Milton, inintelligible à tout jamais, et sans dommage pour personne, il balance l'autorité de Dupré de Saint-Maur avec celle de Luneau de Boisgermain; il hésite entre une traduction française, une traduction italienne et une traduction latine. Quel supplice! Et n'oublions pas pour quelle cause.

Dans l'*Essai*, on voit les traces de cette souffrance d'un grand esprit qui se débat contre les minutieuses conditions du sujet que la nécessité lui impose. Cette nécessité demandait à M. de Châteaubriand deux volumes d'histoire littéraire. Il a fait ces deux volumes, mais en en évitant la matière naturelle, et à force d'éclatans hors-d'œuvre, où il se soulageait des fatigues de l'érudit, des gros scrupules sur de petites choses, en rentrant dans sa vraie voie, qui est celle des idées générales, élevées, mélancoliques, sur la vie et sur les grands hommes que le monde n'oublie jamais. Baillet mépriserait ces hors-d'œuvre et dirait : « Ce n'était pas le lieu, *non erat hic locus.* » Mais nous, ce sont ces hors-d'œuvre qui nous dédommagent d'avoir vu M. de Châteaubriand réduit à l'art des Baillet, sans avoir cette sage médiocrité d'esprit qui en est tout le génie, parce qu'elle est plus capable de cette patience heureuse et calme qui en est toute l'invention. M. de Château-

briand croit avoir eu de la patience : oui, eu égard à lui, forcé de traîner sur ces pensées stériles sa phrase qui ne demandait qu'à voler, d'hésiter quand il voulait conclure, et de sentir son esprit, habitué aux hardiesses de pensée et de langage, à la pompe, aux couleurs, se faire commun, exact dans les choses inutiles, craintif, pâle, pour rester dans le sujet! C'est peut-être un malheur qu'un écrivain de génie touche à un genre d'écrit, en lui-même intéressant et utile, et qui, en d'habiles mains, ne manque ni de profondeur ni de charme : il le déshonore presque par les brillantes inutilités qu'il y coud, car il fait croire qu'il n'a pas de richesses propres, et qu'il a besoin qu'on y en ajoute du dehors. Les œuvres de l'esprit, comme ceux du cœur, doivent être sincères : quand l'écrivain de génie descend à un genre d'ouvrage inférieur à ceux qui ont fait sa gloire, loin de le relever par cette sorte de condescendance, il l'abaisse un peu plus, et la conscience publique est troublée de ce mélange bizarre d'un grand esprit et d'une petite matière, et de ces hors-d'œuvre orgueilleux qui sont là comme en expiation du sujet. Qu'on ne croie pas que j'en fasse le reproche à M. de Châteaubriand. Ma plume aurait menti à un respect auquel l'illustre écrivain m'a permis de mêler un sentiment plus doux, si dans ce que je viens de dire et dans ce que j'ajouterai on voyait percer autre chose qu'un vif regret de cette nécessité qu'il faut accuser des imperfections de son livre, outre un peu de honte pour le siècle et pour le pays qui imposent à leur plus grand écrivain une tâche où sa gloire même veut qu'il échoue.

Les vraies beautés de l'*Essai sur la littérature anglaise* ne sont donc pas dans le brillant canevas historique que M. de Châteauteaubriand a modestement qualifié d'*Essai*, et qui n'a peut-être pas toujours le degré d'exactitude scientifique qu'on peut demander même à un simple canevas; elles sont dans ces belles pages qui, ajoutées en apparence à l'ouvrage pour le grossir, sont elles-mêmes un ouvrage original, sous le titre plus hardi et plus net de *Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions.* C'est là qu'il est beau de voir M. de Châteaubriand, au sortir de quelque chapitre de critique, un peu maigre et écourté, rentrer avec liberté et grandeur, comme sur son vrai terrain, et rendre à sa phrase toutes les magnificences qu'elle avait perdues en traver-

sant les landes arides de l'histoire littéraire. Ne cherchez pas le lien logique de ces pages avec le reste; il n'y en a pas : l'écrivain s'y jette sans transition, et y transporte le lecteur un moment déconcerté, lequel s'attendait à cheminer encore quelque temps dans des idées analogues à celles qu'on lui fait quitter. Il résiste d'abord, il se sent blessé du mépris qu'on semble faire de ses habitudes d'esprit, qu'il a peut-être raison de regarder comme les lois générales de l'esprit humain; mais à la seconde phrase il est vaincu, il est réconcilié avec l'écrivain, il renonce à avoir un livre selon les règles, et lit ces deux volumes à la page la page, avec plus d'entraînement que le plus fort ouvrage de déduction. C'est ainsi que je les ai lus moi-même tout d'une course, tantôt désappointé, tantôt ravi, jamais médiocrement affecté.

Sans doute j'aimerais mieux avoir à admirer un livre régulier, conçu avec profondeur, et développé d'après un plan, sans hors-d'œuvre, sans parties parasites, dont toutes les idées accessoires ne seraient que des corollaires rigoureux de l'idée principale, un livre à la manière des anciens ou de nos maîtres du XVIIe siècle, écrit sous l'empire de ces lois qu'on a eu tort de prendre pour des recettes de rhétorique, et qui ne sont que l'ensemble des moyens les plus éprouvés pour communiquer aux hommes la pensée écrite; j'aimerais mieux que les beautés qui me ravissent dans les deux volumes de M. de Châteaubriand fussent les richesses naturelles d'un sujet vaste, intéressant, abordé et traité dans toutes ses parties, ni à recommencer ni à imiter, que les ornemens et les fleurs d'un sujet à peine indiqué, et au-dessous de l'écrivain; j'aimerais mieux, si nous n'étions dans ce monde que pour des plaisirs d'esprit, vivre à une époque où M. de Châteaubriand eût pu faire le premier ouvrage avec méditation, *au sein du loisir dans la dignité*, que d'être d'un temps où il est réduit à s'arracher à son travail de prédilection pour faire le second avec hâte, sans loisir et sans sécurité; mais je ne voudrais pas que mes préférences me trompassent sur la valeur d'un livre qui, pour n'avoir pas le corps et la force des livres anciens, n'en est pas moins remarquable en soi pour des beautés qu'on ne trouverait pas ailleurs, et qu'on serait heureux d'accepter sans condition; surtout je ne voudrais pas en attribuer les imperfections à un manque de conscience dans l'écrivain.

Si ce n'était presque une injure aussi grande de défendre que d'attaquer la conscience de M. de Châteaubriand, j'essaierais de dire quelle idée je me fais de cette conscience, qui, dans un autre ordre de faits et d'idées, a quelquefois réglé celle du public. Il y a deux sortes de consciences dans les hommes qui écrivent, grands ou petits; ou plutôt la même conscience, qui n'est que le respect que l'écrivain a pour sa pensée et pour le public qui doit la lire, s'exerce diversement. Selon que l'écrivain sera plus penseur qu'homme de style, il donnera plus, soit à la bonne disposition du plan, à l'arrangement des idées, à la méthode, soit à la beauté du langage. Ou il mettra sa conscience dans l'ensemble de l'ouvrage, ou il la mettra dans les détails du style. Tel s'accablera de scrupules infinis sur le nombre et l'ordre des parties, sur la nature et l'étendue des développemens, qui sera très relâché sur le style, et qui n'y voudra même pas arrêter son regard, pour ne pas perdre de vue l'ensemble un moment. Il concevra lentement, et il écrira vite : il cherchera plus à se satisfaire lui-même et à se rendre bon témoignage de ses efforts pour embrasser et posséder un sujet, qu'à contenter le public par des beautés de style, pour lesquelles, d'ailleurs, la main lui manque. Il fera un livre, comme l'honnête homme fait une bonne action, pour le livre même, n'importe ce qu'en pensera le lecteur. Tel autre, plus occupé de l'exécution, estimant moins sa pensée par le plaisir intérieur qu'il en a que par l'effet qu'elle produira au dehors, ayant des lecteurs l'idée qu'ils sont paresseux et mous pour apprécier la grandeur d'un plan, et qu'il faut retenir leur attention fragile par les surprises et les coquetteries du style, ne prendra pas la peine de concevoir un sujet, de tracer un plan, et peu consciencieux en apparence pour ce qui aura troublé le sommeil du premier, il le sera quelquefois jusqu'à la souffrance pour tout ce que celui-ci aura méprisé. D'ailleurs, la force de conception lui manquera sans doute, comme au premier la force d'exécution. Rares et grandes sont les époques où l'écrivain supérieur réunit les deux parties de l'art, et où la distinction de deux sortes de consciences serait une subtilité absurde. C'est qu'alors, par le concours long-temps préparé de toutes les convenances, par un mélange égal de culture et d'instinct dans les ouvrages de l'esprit, dans les écrivains et dans

le public, rien n'est donné au sujet qui ne serve au style, ni au style qui ne serve au sujet : on n'y conçoit pas les détails sans l'ensemble, ni l'ensemble sans les détails ; le style y est un moyen et non pas un but. Les beautés en sont naturelles, parce qu'au lieu d'être le fruit souvent équivoque d'un effort particulier de l'esprit, absorbé tout entier dans la recherche d'un ornement, il semble qu'elles soient nées en même temps que quelque pensée plus heureuse et plus élevée, et précisément aux endroits où un esprit sain devait s'échauffer d'une chaleur douce et naturelle. Plus tard, ce concours ayant été interrompu, et la culture ayant étouffé l'instinct, il y aura séparation entre le sujet et le style, et un certain système pour comprendre l'un sans l'autre : le style sera devenu un but ; il y aura des penseurs et des hommes de style ; distinction, je le répète, qui n'eût pas été comprise de nos ancêtres, mais qui est un fait de ce temps-ci, dont il n'est pas permis de ne point tenir compte, et pour lequel il a bien fallu que la critique imaginât des formules non moins extraordinaires que la chose qu'elles expriment. C'est dans ce sens qu'il faut admettre une conscience particulière pour le style, à l'exclusion du sujet, bien que ce noble mot résiste à un sens si restreint, et que, jusqu'à nos jours, la conscience, dans les ouvrages de l'esprit, ait dû s'entendre de l'œuvre tout entière, et non pas de l'une de ses parties seulement. Encore n'est-ce plus même le style, comme le définissait le grand écrivain Buffon, dont le discours sur le style est premièrement un discours sur l'art de concevoir et de disposer un sujet ; c'est le style séparé de ce qui en est la matière, le style existant par lui-même, le style au mot le mot, le style pour le style.

Je n'ai pas besoin de dire que je place M. de Châteaubriand avant cette époque du règne absolu du style, ou plutôt que je le laisse et le contemple à sa place naturelle, qui est à la fin de nos deux grands siècles, entre les grandes traditions et les petites innovations, mais toutefois à une époque déjà de déclin, quand l'équilibre entre l'instinct et l'extrême culture menace de se rompre, que l'art d'écrire glisse vers le style, qu'on prend pour une définition cette belle parole de Buffon, qui n'est en soi qu'une conclusion : « *Le style, c'est l'homme;* » et qu'insensiblement la critique refait la langue d'après le commencement

de corruption dans les idées, et qualifie le prosateur du nom de poète, l'écrivain du nom d'artiste. Quoique M. de Châteaubriand ait écrit des ouvrages bien conçus, on peut dire que c'est moins par la force de ses plans que par la magnificence de son style qu'il a été grand écrivain. La plupart des innombrables beautés de ce style, surtout dans les deux volumes de l'*Essai*, n'appartiennent pas toujours au sujet, et brillent quelquefois pour elles-mêmes d'un éclat qui ne se réfléchit pas sur l'ensemble. Elles semblent moins des mouvemens naturels d'un esprit ému, qui ne les place pas curieusement, mais les laisse tomber là où le besoin de la pensée les apporte,que des créations propres et isolées, qui ont leur place à part à certains endroits prémédités, où le lecteur a le plaisir fort piquant de les attendre sans prévoir ce qu'elles seront.

Ce n'est pas dans l'ensemble de l'ouvrage qu'il faut aller chercher la conscience de l'illustre écrivain ; et quel mal, après tout, que nous n'y trouvions pas la conscience de ces historiens de la littérature anglaise, qu'il cite avec la persuasion qu'il les a lus, d'un Warton, d'un Evans, d'un Tyrwhit et d'autres, heureux d'avoir été seulement feuilletés. C'est dans la phrase, c'est à chaque ligne qu'il faut voir l'écrivain supérieur pensant à la fois à la précision, à la force, à la prosodie, à l'abondance de l'expression, ne laissant rien d'imparfait par sa faute, et ne manquant que là où le génie même doit manquer, parce que le génie qui met l'homme au-dessus de ses semblables, est pourtant de l'homme qui est borné. S'il est vrai que les chapitres sont quelquefois sans lien avec le titre du livre, et les détails sans lien avec les chapitres, rarement ces détails venus un peu au hasard, tantôt appelés d'un peu loin au secours du sujet, tantôt attirés par l'harmonie de quelque mot sonore qui, en tombant de la plume de l'écrivain, a retenti au fond de sa mémoire, et y a réveillé des analogies; rarement, dis-je, ces détails sont sans grace ou sans profondeur, et sans une beauté propre qui plaît « aux hommes, qui croient encore qu'*écrire* est un *art* (1). » De là, dans l'*Essai*, de très belles pensées, quelquefois, sans qu'il y ait proprement une belle page, et de très belles

(1) Avertissement de l'*Essai*.

pages sans qu'il y ait proprement un livre. La conscience de l'écrivain est toute dans le soin donné au style ; et cette conscience est sans faiblesse, sans relâchement, sans repos.

Malgré ces nombreuses beautés qui n'échappent qu'à ceux qui ne savent pas les voir, les deux volumes de l'*Essai* ont été critiqués même par les plus fidèles, même par ceux qui *croient encore qu'écrire est un art*. Cette sévérité fait honneur au public et aux critiques. Tout n'est donc pas encore perdu, puisqu'on veut qu'un livre remplisse les promesses de son titre, qu'il soit le développement d'une pensée, qu'il n'ait pas de richesses parasites, et puisqu'il y a encore assez de force dans les grandes traditions françaises pour ébranler même des admirations devenues des habitudes. Il est vrai que les mêmes juges sont très indifférens pour les ouvrages signés de noms moins illustres, et qu'ils gardent leur sévérité pour le vieux maître ; mais cela encore est bon, car c'est devant les grands et les puissans qu'il est beau et utile de défendre la majesté de l'art, et non pas devant les faibles et les petits qui lui font des offenses sans conséquence, et qui, nés d'un caprice, meurent par un autre caprice.

Il y a cependant une certaine unité dans cet *Essai*. Cette unité n'est pas extérieure, elle ne se montre pas dans l'arrangement matériel du livre; elle n'est pas dans le livre; elle est dans l'auteur. C'est un esprit de découragement et de tristesse amère qui répand sa mélancolie sur toutes les pages, même les plus indifférentes, et qui juge toutes les grandeurs par leur fin, toutes les gloires par le prix dont on les achète ou dont on les expie, tous les évènemens par la petitesse des ressorts qui les font naître ou éclater. Tous les ouvrages de M. Châteaubriand sont plus ou moins empreints de tristesse, et c'est par là surtout, outre l'éclat de ce style dont tout le siècle a été ébloui, c'est par là qu'ils ont plu à nos générations nées découragées, à tant d'intelligences fatiguées avant d'avoir agi, à tant d'esprits las de tous ces gouvernemens avortés et de toutes ces sociétés recommencées à coups de lois éphémères ; à tant de cœurs dégoûtés avant d'avoir senti. Mais au commencement, cette tristesse avait je ne sais quoi de doux et de sympathique; c'était la souffrance d'un grand esprit voulant tout sentir, tout connaître, tout aimer à la fois, et plus triste de ce

qui lui manquait que satisfait de ce qu'il avait. M. de Châteaubriand était bien alors un fils de cette fin de siècle qui n'a presque pas laissé de vieillards, et les yeux de son esprit s'étaient ouverts pour la première fois sur des ruines d'empires et sur le berceau sanglant d'une société nouvelle; il avait eu sa part de la peine d'esprit de tous; lui aussi était marqué au front de cette pâleur, signe ineffaçable de tous ceux que la foudre a touchés; mais il était jeune, mais il avait reçu du ciel le don du génie; mais il allait y avoir pour lui des réparations de toutes sortes, car quelle société qui aurait eu dix ans de durée régulière, ne lui eût pas fait une place digne de lui? Cette confiance perçait à travers sa tristesse involontaire, et s'il est vrai que, dès ses plus belles années, il se soit plu à parler avec magnificence des misères humaines, c'est moins parce qu'il en connaissait déjà les irréparables flétrissures que parce qu'il les voulait braver d'avance; et cette magnificence même du langage était plutôt d'une imagination qui s'y plaisait, que d'une ame arrivée au déclin de la vie, qui les avait toutes senties par elle-même, ou reçues et réfléchies d'autrui. C'est cette dernière sorte de tristesse qui remplit ce livre, l'un des derniers regards de l'illustre écrivain sur le monde, regard sombre et inquiet. M. de Châteaubriand est arrivé au fond de toute chose. Il semble qu'il veuille tout emporter avec lui dans cette tombe qu'il aime à creuser devant nous, de ses mains glorieuses, et dont la pierre doit être un dernier chef-d'œuvre. Il précipite les temps et les évènemens, afin de pouvoir penser qu'ils ne dureront pas plus que lui, pensée immense, que j'admire avec respect comme le droit du génie et comme la dernière douleur de toutes les grandes ames, loin d'y voir le froid égoïsme du vieillard. Il a tout abandonné, il a dit adieu à tout, excepté à sa gloire, le seul bien qu'il veuille retenir, le seul or dont il soit avare; sa gloire dont il veut toujours faire la plus grande chose, la seule grande chose de son temps, et pour laquelle il semble qu'il se soit inquiété du bruit littéraire qui se fait autour de lui, jusqu'à se montrer un peu dur pour ceux qui le font. Voilà ce qui donne à ce livre un caractère si étrange et le fait lire avec tant d'intérêt. Né du besoin de vivre, échangé contre du pain, il a reçu les secrètes douleurs de l'homme de génie redevenu homme de lettres, et il représente

deux années de cette vie qui n'a plus d'heures à perdre. Peut-être cette unité-là en vaut-elle bien une autre.

La traduction du *Paradis perdu* n'a pas été admirée non plus sans réserve. Beaucoup même ne l'ont pas trouvée digne de l'illustre écrivain. Ils ont fait honneur à M. de Châteaubriand des beaux passages, et ont attribué le reste à une plume auxiliaire. J'oserai encore défendre M. de Châteaubriand, bien qu'il ne m'en ait pas donné le droit, et que je risque peut-être de lui déplaire en relevant des insinuations qui ne peuvent pas l'atteindre. Un homme pour qui le style n'est rien, et qui veut se pousser par des idées systématiques exprimées dans le langage courant, peut signer le travail d'autrui, comme cela s'est vu : pourvu que le système soit défendu et propagé, peu lui importe par quelle plume. Mais l'écrivain qui a un style ne se fait pas aider, et non-seulement il n'emploie pas une plume étrangère, mais je doute qu'il se comprît jamais et qu'il retrouvât sa pensée dans les expressions d'autrui, tant c'est un privilége supérieur et jaloux que d'avoir un style! Son esprit habitué à toujours concevoir la forme la plus parfaite, ou rejettera tout le travail, ou en refera chaque phrase, ce qui, au lieu d'être un secours, est une difficulté de plus. Il est remarquable que les hommes qui ont le don du style, outre leur part de vanité générale, propre à tous les écrivains, en ont une particulière, d'une espèce plus délicate que celle des écrivains négligés. Ceux-ci ont la vanité des choses, ou de ce qu'ils appellent ainsi, et n'ont pas celle des mots; ce sont d'ordinaire des hommes du présent, pour qui écrire est un moyen de fortune ou de pouvoir, d'une espèce seulement un peu plus noble que plaider, vendre ou acheter. Les écrivains sévères ont, au contraire, la vanité des mots, parce qu'ils savent que les mots écrits restent, *scripta manent*, et que les choses n'existent et ne durent que par eux : ces hommes-là aiment leurs écrits, et quelquefois s'y sacrifient comme un père aux enfans qui doivent lui survivre. Ils n'y veulent pas plus souffrir les produits d'une main étrangère, qu'un père ne voudrait souffrir d'étrangers parmi les siens. Les premiers n'estiment leurs livres que par les fruits qu'ils en retirent; les seconds les estiment en eux-mêmes, et souvent en proportion du mal qu'ils se font au dehors en les écrivant. Exprimer dans un langage qui ne doit pas périr une pensée qui ne cessera

jamais d'être vraie, c'est, en effet, un plaisir divin qu'ils paieront, s'il le faut, de leur bonheur sur la terre. La vanité des uns ne sera point blessée du reproche de mal écrire ou d'écrire avec toutes mains; et, quand l'effet est produit, ils ne prennent pas la peine de soutenir leur livre, et n'en ont pas plus d'orgueil que d'une chose qui est hors de service. Les autres sont atteints au plus vif de leur être par les critiques qui s'attaquent à leur style, et cette vanité-là leur tiendrait lieu de conscience, s'ils n'avaient d'ailleurs d'autres motifs nobles, et s'ils ne savaient, par la peine que coûte à l'écrivain le plus habile une pensée bien rendue, quel vol c'est que de dérober à un autre une bonne phrase, et quelle faute que de lui en emprunter une mauvaise. Il n'y a que ceux qui ne savent pas cela qui ont pu accuser M. de Châteaubriand de l'impardonnable faiblesse de s'être fait aider. Non, tout lui appartient dans la traduction de Milton : les beautés comme les imperfections n'en sont qu'à lui : M. de Châteaubriand n'a-t-il donc pas encore gagné le droit qu'on le croie sur parole, quand il donne un travail comme sien? Qui donc pourrait avoir l'honneur de ses fautes?

Le hasard d'une visite m'a rendu le témoin d'un fait que je ne me permettrais pas de donner comme une preuve de la conscience de l'illustre écrivain, mais qui honore trop les lettres françaises, pour que je résiste à en parler. C'était quelques mois avant la publication de ses quatre derniers volumes. J'avais été le voir, usant de la permission qu'il a bien voulu me donner de venir quelquefois l'interrompre; je le trouvai à sa table de travail dans une discussion très vive avec un ami qui a été pour lui depuis plus de trente ans l'ami dont parle Boileau, et mieux encore, l'ami dans toutes les fortunes, M. Bertin l'aîné, un homme de la plus haute intelligence, du savoir le plus étendu et le plus sûr, d'un sens exquis; esprit supérieur qui s'est toujours tenu caché derrière ses œuvres. Il s'agissait d'un de ces nombreux passages de Milton où la pensée est subtile, l'expression vague et obscure. Le critique l'entendait autrement que l'auteur. M. de Châteaubriand tenait beaucoup à son sens. « Je ne défends pas ma traduction, disait-il, je défends Milton. » M. Bertin, qui tenait la plume qui efface, le *transverso calamo* d'Horace, insistait vivement pour sa version, en homme sûr de ne pas déplaire, mais qui s'y fût exposé pour la gloire de

son ami. J'osai me ranger à son opinion. M. de Châteaubriand ne céda pourtant qu'à demi : il défendait en effet Milton, car, à cet endroit-là, il ne pouvait pas y avoir d'amour-propre de traducteur, toute la gloire possible était d'éviter un contresens. Il dit qu'il y reviendrait. La discussion s'engagea sur d'autres passages. M. Bertin appuyait chacun de ses jugemens de raisons lumineuses : M. de Châteaubriand s'y rendait presque toujours, surtout quand le débat portait sur les tournures plutôt que sur les interprétations du traducteur. Il était coulant pour lui-même; il ne résistait un peu vivement que pour Milton, dont il disait que la gloire lui était confiée. Quelquefois il ramenait M. Bertin à son sens. Ainsi furent lus et corrigés, moi témoin, deux livres de Milton. Je sais qu'il en a été de même de tout l'ouvrage. Le plus grand écrivain de ce temps-ci est peut-être le seul qui se soumette encore à la censure préalable de ses amis, et l'écrivain le plus sûr du public est très certainement celui qui a le plus de respect pour le public.

C'est ce soin admirable que M. de Châteaubriand a mis à cet ouvrage, qui veut qu'on prenne en grande considération son système de traduire, et qu'on ne le critique qu'avec discrétion. Ce système est celui de la traduction littérale. « Une traduction interlinéaire, dit M. de Châteaubriand, serait la perfection du genre si on lui pouvait ôter ce qu'elle a de sauvage. » Et un peu plus haut : « Je m'en suis tenu au système que j'avais adopté autrefois pour les fragmens de Milton cités dans le *Génie du Christianisme.* »

Sur ce dernier point, d'abord, j'oserai contredire M. de Châteaubriand par M. de Châteaubriand. J'ai comparé les fragmens cités dans le *Génie du Christianisme* avec les passages correspondans dans la traduction complète, et j'ai cru reconnaître que non-seulement la manière de traduire n'était pas la même pour les mêmes endroits, mais que la première est tout l'opposé de la seconde. Je citerai quelques passages dont la comparaison fera éclater deux choses que, pour mon compte, je ne me lasse pas d'admirer; c'est d'abord la conscience de M. de Châteaubriand, lequel a recommencé des portions de traduction dès long-temps consacrées, et qu'il pouvait transporter toutes faites dans la traduction nouvelle pour soulager son travail d'autant; c'est, en outre, cette beauté d'expression qui n'a été donnée qu'à lui, et qui le suit jusque dans les arides

efforts d'une traduction, jusque dans les embarras volontaires d'une manière systématique. Voici ces passages :

C'est au livre IV, lorsque Satan aperçoit au milieu de toutes les créatures vivantes, si nouvelles et si étranges à la vue :

Two of far nobler shape, erect and tall
Godlike erect, with native honour clad
In naked majesty, seem'd lords of all;
And worthy seem'd....

Traduction des fragmens :

« Il *aperçoit* deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre: on les prendrait pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être. »

Traduction nouvelle :

« Deux d'entre elles (*les créatures vivantes*), d'une forme bien plus noble, d'une stature droite et élevée, droite comme celle des dieux, vêtues de leur dignité native dans une majesté nue, paraissaient les seigneurs de tout, et semblaient dignes de l'être. »

Plus loin, Milton parle de leur nudité :

Nor those mysterious parts were then conceal'd;
Then was not guilty shame : dishonest shame
Of nature's works, honour dishonourable,
Sin-bred, how have ye troubled all mankind
With shows instead, mere shows of seeming pure,
And banish'd from man's life his happiest life
Simplicity and spotless innocence!

Traduction des fragmens :

« Ni vous non plus, mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors ; alors toute honte coupable, toute honte criminelle était inconnue ! Fille du Péché, Pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine

apparence de pureté! Ah! vous avez banni de notre vie ce qui seul est la véritable vie, la simplicité et l'innocence. »

Traduction nouvelle.

« Aucune partie mystérieuse de leur corps n'était encore cachée; alors la honte coupable n'existait point : honte déshonnête des ouvrages de la nature, honneur *déshonorable*, enfant du péché, combien avez-vous troublé la race humaine avec des apparences, de pures apparences de pureté! Vous avez banni de la vie de l'homme sa plus heureuse vie, la simplicité et l'innocence sans tache! »

Dans le même livre, Ève dit à Adam :

That day I oft remember, when from sleep,
I first awaked, and found myself reposed
Under a shade on flovers; much wondering where,
And what I was, whence thither brought, and how.
Not distant far from thence, a murmuring sound
Of waters issued from a cave, and spread
Into a liquid plain; then stood unmoved
Pure as the expanse of heaven : I thither went
With unexperienced thought, and laid me down
On the green bank, to look into the clear
Smooth lake, that to me seem'd another sky.
As I bent dow to look, just opposite
A shape within the watery gleam appear'd
Bending to look on me : I started back,
It started back; but pleased I soon return'd
Pleased it return'd as soon with answering looks
Of sympathy and love....

Traduction des fragmens :

« Je me rappelle souvent ce jour où, sortant du premier sommeil, je me trouvai couchée parmi des fleurs sous l'ombrage; ne sachant où j'étais, qui j'étais, quand et comment j'avais été amenée en ces lieux. Non loin de là, une onde murmurait dans le creux d'une roche. Cette onde, se déployant en nappe humide, fixait bientôt ses flots, purs comme les espaces du firmament. Je m'avançai vers ce lieu avec une pensée timide; je m'assis sur la rive verdoyante pour regarder dans le lac transparent qui semblait un

autre ciel. A l'instant où je m'inclinais sur l'onde, une ombre parut dans la glace humide, se penchant vers moi comme moi vers elle. Je tressaillis, elle tressaillit; j'avançai la tête de nouveau, et la douce apparition revint aussi vite avec des regards de sympathie et d'amour. »

Traduction nouvelle.

« Souvent je me rappelle ce jour où je m'éveillai du sommeil pour la première fois ; je me trouvai posée à l'ombre sur des fleurs, ne sachant, étonnée, ce que j'étais, d'où et comment j'avais été portée là. Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte, et les eaux se déployaient en nappe liquide; alors elles demeuraient tranquilles et pures comme les espaces du ciel. J'allai là avec une pensée sans expérience, je me couchai sur le bord verdoyant pour regarder dans le lac uni et clair qui me semblait un autre firmament. Comme je me baissais pour regarder, juste à l'opposé une forme apparut dans le cristal de l'eau, se penchant pour me regarder; je tressaillis en arrière; elle tressaillit en arrière : je revins bientôt; charmée, elle revint aussitôt avec des regards de sympathie et d'amour. »

Je termine ces citations par un morceau pour les hardiesses duquel M. Châteaubriand demandait pardon, dans une note du *Génie du christianisme*, « en faveur de la lutte contre le texte. » C'est une description du soir :

. . . . . Uriel to his charge
Return'd on that bright beam, whose point now raised
Bore him slope downward to the sun, now fallen
Beneath the Azores; whether the prime orb
Incredibile how swift, had thither roll'd
Diurnal; or this less volubil earth
By shorter flight to the east, had left him there,
Arraying with reflected purple and gold
The clouds that on his western throne attend.

Now came still evening on, and twilight gray
Had in her sober livery all things clad;
Silence accompanied; for beast and bird,
They to their grassy couch, these to their nests,

Were slunk, all but the wakeful nightingale;
She all night long her amorous descant sung;
Silence was pleased : now glow'd the firmament
With living sapphires : Hesperus, that led
The starry host, rode brightest, till the moon,
Rising in clouded majesty, at length,
Apparent queen, unveel'd her peerless light,
And o'er the dark her silver mantle threw.

Traduction des fragmens :

« Cependant le soleil était tombé au-dessous des Açores ; soit que ce premier orbe du ciel, dans son incroyable vitesse, eût roulé vers ces rivages, soit que la terre, moins rapide, se retirant dans l'Orient, par un plus court chemin, eût laissé l'astre du jour à la gauche du monde. Il avait déjà revêtu de pourpre et d'or les nuages qui flottent autour de son trône occidental ; le soir s'avançait tranquille, et par degrés un doux crépuscule enveloppait les objets de son ombre uniforme. Les oiseaux du ciel reposaient dans leurs nids, les animaux de la terre sur leur couche ; tout se taisait hors le rossignol, amant des veilles ; il remplissait la nuit de ses plaintes amoureuses, et le silence était ravi. Bientôt le firmament étincela de vivans saphirs ; l'étoile du soir, à la tête de l'armée des astres, se montra long-temps la plus brillante : mais enfin la reine des nuits, se levant avec majesté à travers les nuages, répandit sa tendre lumière, et jeta son manteau d'argent sur le dos des ombres. »

Traduction nouvelle. La première phrase a été abrégée dans le fragment :

« *Uriel retourna à son poste sur ce même rayon lumineux dont la pointe, maintenant élevée, le porte obliquement en bas* au soleil tombé au-dessous des Açores, soit que le premier orbe, incroyablement rapide, eût roulé jusque-là dans sa révolution diurne, soit que la terre moins vite, par une fuite plus courte vers l'est, eût laissé là le soleil, peignant de reflets de pourpre et d'or les nuages qui sur son trône occidental lui font cortége.

« Maintenant le soir s'avançait tranquille, et le crépuscule grisâtre avait revêtu tous les objets de sa grave livrée ; le silence l'accom-

pagnait, les animaux et les oiseaux étaient retirés, ceux-là à leurs couches herbeuses, ceux-ci dans leurs nids. Le rossignol seul veillait; toute la nuit il chanta sa complainte amoureuse; le silence était ravi.

« Bientôt le firmament étincela de vivans saphirs. Hespérus, qui conduisait la milice étoilée, marcha le plus brillant jusqu'à ce que la lune, se levant dans une majesté nuageuse, reine manifeste, dévoila sa lumière de perle, et jeta son manteau d'argent sur l'ombre. »

Je ne sache pas deux choses plus différentes entre elles que ne le sont ces deux traductions, et s'il y a système, je n'en sache pas deux plus opposés. Dans les fragmens, j'admire la grace des expressions, l'harmonie de la phrase, une élégance sans fadeur, une création, en un mot, aussi originale que les vers du poète. Dans la traduction nouvelle, je ne vois qu'un mot à mot un peu commun, çà et là *sauvage*, comme la traduction interlinéaire, où il n'y a guère à admirer que le dévouement de l'écrivain qui a pu appesantir et garotter ainsi la plume d'or des fragmens, briser le moule de sa phrase majestueuse, rompre sa prosodie, métamorphoser en un langage laborieusement bâtard un style merveilleux de grace, de couleur et de nombre. Que j'aime bien mieux les inexactitudes de la première version, ces trois ou quatre mots un peu précieux peut-être, ces omissions de quelques épithètes parasites, toutes choses dont aucune ne dérobe au poète sa pensée, que tout l'appareil de cette exactitude qui lui ôte sa noblesse, son tour antique, sa poésie. Il y a sans doute quelques améliorations pour la vérité locale; par exemple, *Hespérus* pour l'*étoile du soir*, comme, en un autre fragment que je n'ai pas cité, *Jupiter souriant à Junon*, au lieu du *sourire que le ciel laisse tomber au printemps*, corrections très judicieuses, car elles restituent à Milton son caractère de poète païen peuplant le ciel de la Bible avec les dieux d'Homère. Mais c'est là tout. Et pour cela un Luneau de Boisgermain eût suffi. En quoi donc la main de M. de Châteaubriand a-t-elle été nécessaire, si ce n'est pour être la seule qui eût le droit de mettre un mot comme *déshonorable*, mot inusité, ce qui est bien pis que s'il était nouveau? Car un mot nouveau peut être le signe nécessaire d'une idée ou d'un ordre de faits pour lequel toute une

nation demande ce mot à ses écrivains, au lieu qu'un mot inusité est un mot abandonné, un mot qu'on n'a pas pu soutenir, que les grands écrivains ont dédaigné, que la nation a remplacé par un autre mot ou par un tour plus conforme à son génie.

Mais ce mot à mot que nous achetons si cher, est-il toujours du bon mot à mot? ne faillit-il jamais? M. de Châteaubriand, malgré son admirable patience, soutient-il jusqu'au bout le rôle de Luneau de Boisgermain? ne lui échappe-t-il jamais de se souvenir du Milton des fragmens? le traducteur se tient-il toujours si fortement collé à l'original, que quelquefois la fatigue, l'ennui, une distraction, ne les séparent, et qu'on ne voie, par exemple, le système du mot à mot tout à coup abandonné dans des endroits où ni le génie de la langue, ni le tour, ni la grace du passage traduit, n'en auraient souffert? Dans le morceau d'Ève se regardant pour la première fois dans un lac, je vois ces vers sur les eaux dont ce lac est formé :

> Not distant far from thence a murmuring sound
> Of waters issued from a cave, and spread
> Into a liquid plain....

M. de Châteaubriand, fidèle au mot à mot dans la première partie de sa phrase, traduit : « Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte. » Il faudrait poursuivre, et dire : « Et se répandait dans une surface liquide; » mais qu'est-ce qu'un son murmurant des eaux qui se répand en une surface liquide? M. de Châteaubriand ne pouvait s'y résoudre. Il quitte donc son mot à mot, donne, de son autorité, un sujet au verbe *spread*, et fait cette phrase hardie d'abord, mais qui ensuite a eu peur, et dont la fausse naïveté est presque un faux sens en regard de la phrase spirituelle et savante de Milton : « Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte, *et les eaux* se déployaient en nappe liquide. » Ne préféreriez-vous pas la demi-exactitude, si élégante et si gracieuse, des fragmens? Je ne critique du moins M. de Châteaubriand qu'avec des éloges.

Au neuvième livre où se consomme la chute d'Adam et d'Ève, Ève à demi persuadée par les discours du serpent tentateur, les yeux fixés, contemple le fruit qui doit la perdre :

. . . . . And in her ears the sound
Yet rung of his persuasive words, impregned
With reason, to her seeming, and with truth.

M. de Châteaubriand traduit : « A ses oreilles retentissait encore le son de ces paroles persuasives qui lui paraissaient remplies de raison et de vérité. » Nous voilà bien loin du mot à mot. Où est l'expression si forte, peut-être trop forte, *the sound rung*, le *son sonnait, résonnait, tintait,* si froidement rendue par le *son retentissait encore?* Où est *impregned* dont j'aimerais autant le sens littéral *imprégnées,* que la faible paraphrase *remplie*? Toutefois, comme je combats le système du mot à mot, je ne critiquerai point l'illustre traducteur d'y avoir manqué dans un endroit intraduisible. Mais comment ne pas regretter le *to her seeming,* si simple, si naïf, si visiblement placé avec intention, au milieu du vers, si gracieux, si féminin, *à son idée, à son sens, à ce qu'il lui semblait?* Je vois le mot à mot là où je ne le voudrais pas voir, et je ne le vois pas là où il serait une beauté.

Le système de la version littérale est inexécutable. On y tue le poète qu'on traduit, et on y tue la langue dans laquelle on le traduit. J'oserai même croire, contre l'opinion de M. de Châteaubriand, que la traduction interlinéaire, plus exécutable, parce qu'elle abdique toute prétention à être une langue quelconque, va souvent beaucoup moins près de l'original, bien qu'elle paraisse s'y attacher comme l'ombre au corps, qu'une version en apparence paraphrasée. Et, puisqu'il a été question de Luneau de Boisgermain, heureux homme, qui a eu l'honneur d'être pendant deux ans dans les familiers de M. de Châteaubriand, qu'il me soit permis de dire que ses traductions interlinéaires de César et de Virgile, qu'un hasard m'a fait feuilleter un jour, n'éclaircissent aucune difficulté, et rendent souvent obscures les choses les plus claires. C'est qu'en effet les analogies traduisent mieux que les équivalens; c'est qu'une version intelligente est souvent plus exacte qu'un mot à mot servile. Qu'est-ce qui peut être l'équivalent plus rigoureux de la formule de conversation anglaise *I dare say* que notre *j'ose dire, I* je, *dare* ose, *say* dire? Allez donc employer, vous Français, dans un entretien avec des Anglais, le

I dare say dans le sens de *j'ose dire* : vous ne serez pas compris, pas plus compris que si vous eussiez mis un mot copte ou chinois à la place du mot le plus universellement usité en Angleterre. J'en parle pour l'avoir éprouvé. Chez nous, un certain emploi du *j'ose dire* peut cacher une grande finesse ou d'intention ou de pensée; chez eux, c'est presque un mot qui échappe, une formule explétive, de sorte que là où vous appuyez, eux glissent, et qu'il arrive que votre pensée, séparée de son intention, est inintelligible. Ce qui est vrai de la langue parlée ne l'est pas moins de la langue écrite. Il y a dans chaque langue, et dans les plus grands écrivains de cette langue, une certaine quantité d'expressions et de tours dont le sens est tout-à-fait propre au lieu et au temps, et n'intéresse ni d'autres temps, ni d'autres pays; des figures, des mots parasites, — si nombreux dans les poésies du nord, — des choses données au son, à l'euphonie; un certain style extérieur enfin; vêtement périssable de toutes celles de leurs idées qui ne sont pas vraies pour toujours et pour tous. Cherchez donc des équivalens pour des choses qui n'ont plus de sens, et des mots vivans pour des choses mortes! Donnez donc de la profondeur à des pensées de caprice, un sens précis à une épithète vague : vous briserez la langue de vos pères, la langue de votre génie, pour vous tromper laborieusement sur des passages dont le poète même de qui vous les traduisez, votre frère en gloire, dans sa raison maintenant réunie à la raison divine, sourirait avec des regrets pour vos efforts perdus! J'ai vu des lettrés anglais qui, dans Milton, abandonnent quelques-unes des choses où M. de Châteaubriand s'est peut-être acharné; et je ne pensais pas, sans chagrin, à ce qu'il en avait coûté au plus grand écrivain de notre temps pour mettre au monde des avortons que les nationaux eux-mêmes ne reconnaissent pas et pour donner du corps à des ombres.

Il n'y a peut-être pas de poète qui perde plus à être traduit littéralement que Milton. Milton est inspiré sans doute, et qui ne sait que son vol est aussi hardi que celui de ses anges, qu'il lance d'un souffle si fort dans les espaces de l'infini? Mais Milton est un poète savant et serré; Milton est un logicien du pays de Duns Scot, le *docteur subtil;* son style, plein d'invention et d'élan, est aussi plein d'art; tantôt c'est l'abondante période latine qui s'y déploie, avec

toute la richesse, mais aussi avec la disposition symétrique des phrases incidentes; tantôt c'est la pointe italienne, non pas finement amenée, mais lourde et gauche, et tournant au calembour comme tout jeu de mots dans la bouche d'un grave esprit, qui y *aiguise par la queue* un majestueux développement latin. Rien n'est moins naïf que le style de Milton, si vous en considérez le corps et la structure générale, quoiqu'il n'y ait rien de plus naïf en effet que la plupart de ses traits sublimes. Or, pour un style savant et fort, plein d'inversions, souvent symétrique, toujours très articulé, quoi de moins propre qu'une traduction littérale, avec sa fausse naïveté, son manque d'articulation, ses phrases où la ponctuation flotte au hasard, ses expressions familières grimaçant au milieu des images les plus poétiques et des traits les plus audacieux, et surtout son mélange insupportable de la forme directe et de l'inversion, mélange qui n'est même pas toujours systématique, quoiqu'il se donne pour tel, mais qui est déterminé par le plus ou moins de résistance de la langue française et le plus ou moins d'audace du traducteur, et qui dénature tout le mouvement d'une phrase pour rendre la forme extérieure d'un de ses tours?

Qui est-ce qui reconnaîtrait Milton sous ce début du IXe chant :

« Plus de ces entretiens dans lesquels Dieu et l'ange, hôtes de l'homme, comme avec leur ami, avaient accoutumé de s'asseoir, familiers et indulgens, et de partager son champêtre repas, durant lequel ils lui permettaient sans blâme des discours excusables... »

Qui est-ce qui reconnaîtrait Ève, notre charmante mère, dans ce dialogue avec le serpent :

« Serpent, nous aurions pu éviter notre venir ici, infructueux pour moi, quoique le fruit soit ici en abondance.... »

« Pour le reste, nous vivons loi à nous-même. »

Satan lui dit :

« Dieu a donc dit que du fruit de tous les arbres de ce jardin vous ne mangerez pas?... »

A quoi Ève répond :

« Du fruit de chaque arbre de ce jardin nous pouvons manger.... »

Qui est-ce qui reconnaîtrait là l'auteur de René? M. de Château-

briand a-t-il donc eu un caprice pour l'humble renommée de Luneau de Boisgermain?

Je ne cite pas les phrases les plus bizarres.

Toutefois M. de Châteaubriand avait peut-être le droit de hasarder ces bizarreries et mille autres encore plus fortes, qui, après tout, ne sont que du français défiguré; et beaucoup peuvent n'avoir que de l'admiration pour ce grand dévouement à la propagation du chef-d'œuvre anglais. Mais n'a-t-il pas donné plus qu'il n'avait droit en immolant à Milton non-seulement la phrase française, non-seulement sa propre phrase à lui, si forte, si colorée, si nombreuse, mais encore la langue elle-même, à laquelle il a imposé des mots tels que ceux-ci : *Emparadisé, fragrance, frigidité, déshonorable*, un Dieu qui *increcrait, émaner* au sens actif, *hirsute*, etc.? En quoi ces barbarismes sont-ils plus compréhensibles que les hardiesses de Milton? Comment *emparadisé* fera-t-il comprendre à un lecteur le mot miltonien *emparadised? increer*, à l'actif, *uncreate? hirsute, hirsute*, s'il ne sait pas le latin? Ce sont donc deux obscurités au lieu d'une. Il y a dans le Jules César de Shakspeare deux vers admirables que Porcia, fille de Caton, dit à Brutus, son mari: elle veut savoir de Brutus le secret de la conjuration :

> Think you, I am no stronger than my sex
> Being so father'd and so husbanded?

Faudra-t-il donc, dans le système des barbarismes nécessaires, traduire ainsi ces deux vers :

« Pensez-vous que je ne sois pas plus forte que mon sexe, étant ainsi *empérée* et ainsi *épousée?* »

Un traducteur ordinaire se serait résigné à dire : « ayant un tel père et un tel mari. » Je sais que la hardiesse des expressions du poète est perdue, mais du moins sa pensée reste; au lieu que la traduction barbare substitue des mots inintelligibles à des mots hardis, et tue la pensée pour la vouloir rendre avec plus de force. Voilà donc le but, qui était de *translater* Milton, de nous le rendre transparant, voilà ce but manqué. A quoi bon alors avoir touché à la langue? Nous pourrons admirer le traducteur sacrifiant à son devancier son génie, sa gloire, tout ce qui est à lui, et qui n'est qu'à lui : mais nous nous révolterons s'il donne ce qui n'est pas à lui, mais à tous, ce qui vaut mieux que lui, —

car s'il y a sa part, grande et glorieuse, d'autres grands hommes y ont la leur, outre la nation entière dont le génie y a la sienne, — je veux dire la langue, la langue qui ne doit recevoir de l'étranger que des importations d'idées, et seulement d'idées qui peuvent s'accommoder de son génie. Quant aux mots, qu'ils restent où ils ont été écrits ou parlés pour la première fois; c'est le bien des érudits; le genre humain n'en a que faire; il n'y a pour lui d'hommes de génie, que ceux qui ont eu des pensées qu'aucune traduction ne peut éteindre, et qui subsistent encore, même après cette inévitable mutilation de leur génie, même sans leur langue, même sans leur style. Milton était un nom immense, même avant la traduction de M. de Châteaubriand, parce que ses créations et ses belles pensées avaient pu percer sous les pâles paraphrases de ses précédens traducteurs. Sauvons donc les pensées, c'est à savoir ce qui est la propriété du genre humain, et ce qui est universel dans les grands écrivain de toutes les nations: mais, pour jouir à la fois des pensées et du style, ne composons pas une langue cosmopolite avec des importations de toutes les langues: car en voulant tout faire comprendre dans les écrivains étrangers, nous finirions par ne plus nous comprendre entre nous.

Je sais que c'est un reproche qu'on fait à la langue française d'être rebelle à la traduction des autres langues, surtout d'être la plus pauvre de toutes; et ce reproche nous vient de nos poètes contemporains, dont le génie déborde évidemment cette langue, et toutes les langues auxiliaires dont ils l'enrichissent. Toutefois j'entendrais mieux qu'on dît qu'une traduction, comme tous les gens de goût la conçoivent, c'est-à-dire non servile mais exacte, non littérale mais littéraire, rendant les pensées et autant que possible les tours qui en marquent le mouvement, n'est pas inexécutable, et qu'il y en a des exemples. Les Tusculanes par l'abbé d'Olivet, les fragmens de Pline, par Gueroult, sont de bonnes traductions et d'excellens ouvrages français. Cette pauvre langue n'est pas si peu souple ni si peu variée qu'on le dit. La langue de Montesquieu pourrait approcher de fort près de celle de Tacite; la langue de Fénelon de celle de Cicéron, la langue de Bossuet de toutes les langues. Mais quand il serait vrai que le français ne se prête pas à traduire toutes les délicatesses indigènes des autres langues, et que c'est une œuvre où nos hommes de génie même

échouent, je m'y résigne bien volontiers; car j'y vois une preuve de plus de l'excellence de cette langue, laquelle ne peut s'approprier que les pensées universelles et les beautés qui éclatent à tous les esprits, dans tous les temps, chez tous les peuples, comme l'Évidence. J'y vois que nous avons été chargés par la Providence de recueillir tout ce qui dans les œuvres de chacun appartient à tous, et que, si nous ne sommes pas propres à donner des copies exactes des œuvres de tous les esprits particuliers, seuls peut-être nous avons le privilége, caché en apparence sous une incapacité, de n'en pouvoir reproduire que ce qui y convient à tous, et de posséder en réalité les titres de l'esprit humain? N'y a-t-il pas là de quoi se consoler de ne pouvoir être les Luneau de Boisgermain de toutes les littératures?

Maintenant qu'il est bien entendu que le système de traduction littérale n'est qu'une illusion; que la version interlinéaire n'est pas nécessairement la version la plus exacte, puisque des mots qui paraissent identiques ont des sens tout différens; que ce système convient moins pour Milton que pour tout autre; que les barbarismes obscurcissent l'original, au lieu de le rendre plus clair; qu'enfin il n'y a rien qui vaille qu'on viole la langue, est-il nécessaire que j'insiste de nouveau sur le dévouement de M. de Châteaubriand à Milton, et que j'admire encore combien il a montré de patience, de sagacité, de profondeur, quelquefois de génie d'expression, pour faire un chef-d'œuvre à l'usage des écoliers qui apprennent l'anglais par la méthode Jacotot? Est-il nécessaire que je dise qu'il y a des endroits où le grand écrivain se dépètre du mot à mot, et s'élance du même vol que Milton; que sa langue alors, au lieu de ramper sur les pas de celle du poète, la défie en grace, en force, en majesté; que ce sont deux poètes frères, chantant le même hymne dans deux langues divines? Non; car ce semblerait être une fin d'article complimenteuse, afin de réparer les sévérités de la critique, et de laisser au lecteur une dernière impression de louange. Non; car en voulant avoir l'air de guérir, je me donnerais le ridicule et l'odieux d'avoir voulu ou cru faire des blessures. Je suis sûr que, dans tout ce travail, il n'y aurait que ces louanges-là dont M. de Châteaubriand serait blessé.

NISARD.

LE FIFRE.

Des plaines d'eau jaunâtre, circulairement étagées, des bancs de sable qui apparaissent à vos côtés et qui disparaissent aussitôt, un bruit semblable à celui d'un torrent battu par la roue d'un moulin, un vent qui souffle à déraciner la mer, le soleil caché derrière un rideau d'écume, la terre confondue avec la ligne des flots et ondulant comme eux, des mouettes qui coupent l'air au tranchant de leurs ailes, et dont le bec rose siffle des airs de tempête au-dessus de vos fronts; des requins dodus, aplatissant sous leur ventre rayé le lit des vagues, et jetant leurs regards sanglans et obliques sur vous, les mâts du vaisseau ployés, les voiles inclinées comme des nageoires de poisson, une pluie de sable qui arrête la respiration, et tout à coup un fleuve paisible couché entre deux rives, l'une de sable blond, l'autre couverte d'une végétation envahissante, un silence parfumé, interrompu par le vol diapré des colibris; aussi loin que le regard peut pénétrer, des bosquets de verdure et des herbes hautes comme des arbres, des arbres qui étendent leurs rameaux à trente pieds autour d'eux, des singes batifolant de branche en branche, et, entre ces herbes et ces arbres, des toits de paille, taillés en pain de sucre; sur

votre tête, un soleil perpendiculaire, isolé dans son ciel d'émail; enfin un air primitif, comme il en faut pour remplir la trompe des éléphans et courber toute une forêt comme un seul épi; des senteurs vierges émanées de vastes fleurs dont la corolle est assez large pour cacher un serpent endormi et le bercer comme une mouche; des troupeaux de jeunes négresses toutes nues, vous regardant passer; tels sont les deux spectacles de déchirement et de calme qui se succèdent avec la rapidité de la pensée, quand vous entrez dans le fleuve du Sénégal, après avoir quitté l'Océan et franchi cette ligne de démarcation entre l'eau douce et l'eau salée, qu'on nomme la *Barre*.

Le vaisseau que je montais semblait éprouver, comme l'équipage, la joie d'être sauvé des périls de la barre du Sénégal. Sa quille paresseuse ne fendait qu'avec peine l'eau herbue du fleuve; il prenait du bon temps, ses voiles battaient contre le mât, et l'atmosphère ambiante du pont se parfumait déjà d'une vapeur de cuisine dont elle était veuve depuis bien des semaines.

Je serai compris de ceux qui ont accompli de longues traversées. Quel bonheur d'arriver! quelle métamorphose s'opère dans le voyageur qui touche au port. Voir la terre! la sentir! l'entendre! cette joie a été mille fois décrite; elle sera toujours nouvelle. Pour le marin même, habitué à ces transitions, la vue de la terre est un spectacle attendrissant. Il était triton, il devient homme. Il change de linge, il se dépètre de ses grosses bottes, il se lave complètement les mains, il rase une barbe de trois mois, et il mange à table. Manger à table! vous ne connaissez pas le prix de cette volupté, vous qui n'avez jamais mangé assis sur des cordes goudronnées, quand la tempête, toutefois, permet de manger.

Deux bateaux où ramaient des nègres vigoureux touaient notre petit brick, le long du fleuve, en chantant des chansons dont l'air et les paroles auraient rendu jaloux des crocodiles. Nous voguions vers l'île Saint-Louis, capitale de nos possessions en Afrique. Cette capitale tiendrait dans le Champ-de-Mars. Elle nous apparaissait de loin comme une botte de paille portée sur le fleuve. A mesure que nous en approchions, elle se subdivisait en autant de petites gerbes de foin sec, posées debout, et du sommet desquelles sortaient des rayons de fumée claire.

Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance de l'île, un bateau monté par le médecin de la marine vint s'enquérir des droits que nous donnait notre santé à la libre communication avec les habitans. Nous arrivions d'Europe, pleins d'une vigueur retrempée dans l'Océan, et nous abordions un pays dépeuplé de tout temps par la dyssenterie. La visite hygiénique du docteur me parut assez ironique. Il était lui-même si pâle et si maigre, que nous aurions pu le soumettre à une quarantaine avant de lui permettre de nous inspecter. Son avis fut que nous étions assez bien portans pour braver l'épidémie permanente de la localité.

Quelques heures après nous jetions l'ancre dans un débarcadère situé vers le milieu de l'île, au bord de jardins dont les palmiers trempent leurs rameaux dans le fleuve. J'étais décidément en Afrique (1).

Plein des lectures de Cook, j'attendais toujours les nègres généreux qui donnent des ignames, des melons d'eau, des patates, des bananes, des ananas et des cochons de lait pour un vieux clou. Les cochons de lait ne vinrent pas. En revanche j'eus lieu de remarquer que si la civilisation avait inspiré aux sauvages l'horreur pour les vieux clous et l'amour excessif des pièces d'argent, elle ne leur avait pas encore fait sentir le besoin de ne pas aller tout-à-fait nus. Cette nudité universelle n'a aucun des résultats que certaines imaginations pudibondes craindraient pour les sens. Une négresse ne peut pas être nue pour un blanc ; sa peau est un vêtement éternel. D'ailleurs si les charmes de l'adolescence, étalés sans voile par les jeunes Africaines, pouvaient être un piége pour la sainteté du regard, les ravages de la vieillesse, qui ne se montrent pas moins, neutraliseraient tout danger. Tout balancé, le spectacle ne vaut pas l'attention. En Afrique, la résistance de saint Antoine n'eût pas été très méritoire.

On ne va guère en Afrique, et particulièrement au Sénégal, que

(1) On ne verra dans le récit de ces souvenirs d'enfance qu'un désir de faire passer sous les yeux du lecteur casanier des mœurs et des paysages qui contrastent un peu avec les nôtres. On n'a pas d'autre intention. La bordure biographique de ces tableaux est une nécessité de narration, et non un but. Ce n'est que lorsqu'on y est provoqué qu'il est permis de se mettre en scène, ne fût-ce que pour empêcher les biographes de vivre. Dans ce cas particulier, nous pensons qu'on doit parler de soi avec autorité et de manière à satisfaire les plus impatiens comme les plus difficiles. L. G.

pour faire la traite des noirs, le commerce le plus ruineux du monde, malgré l'avis d'une foule de gens.

Comme au temps de Marco-Polo, ces gens se représentent des mines d'or partout, ou tout au moins des fleuves chariant en paillettes ce luxueux métal. Dans leur croyance, ils voient encore les blancs, ces scélérats de blancs, armés de flèches, suivis de chiens, entrant dans les forêts pour dénicher les noirs, les museler, les lier deux à deux ou quatre à quatre. On les expédie ensuite à l'île de Cuba après les avoir entassés dans une cale sans air, sans jour; ils n'osent pas dire sans espace. O candides philantropes, avec qui je partage, sans contredit, une horreur profonde pour les négriers, mais dont je ne puis accepter les croyances naïves d'un autre âge, sachez que les nègres sont une marchandise très rare aujourd'hui, difficile à se procurer, coûteuse autant que la plus précieuse des denrées, sans excepter l'ivoire et la gomme, et plus périlleuse à transporter d'un continent à l'autre que de la poudre ou du vitriol.

Que ceci serve à rectifier quelques préjugés.

1° Un nègre coûte presque toujours la moitié de sa valeur.

2° On le nourrit fort bien, parce qu'un négrier a au moins autant d'intérêt qu'un philantrope à sauver ses nègres des ennuis de la traversée, de la nostalgie, et surtout de la mort. Un négrier tient à ses esclaves comme un fermier à ses bœufs et ses moutons.

3° Sur dix vaisseaux négriers, cinq sont ordinairement attaqués de la gale par le fait du contact avec les noirs ; sur six, trois sont pris par les navires de l'état; un sur dix est brûlé par les bons nègres.

4° L'Afrique ne produit pas douze livres d'or par an.

Cependant la traite, quelque réduite et difficile qu'elle soit, n'est pas moins une action odieuse, et je n'allais pas la faire en Afrique, d'abord parce que j'aimais les nègres, sur la bonne réputation de Vendredi, ensuite parce qu'à cette époque, les mulâtres et les nègres eux-mêmes la faisaient pour leur compte.

Ma conscience est donc fort tranquille à cet égard : je n'ai vendu d'hommes d'aucune couleur que ce puisse être. Par compensation, elle a à nourrir des reproches d'une autre nature, moins graves sans doute, mais réels; les voici. En partant, j'avais été

chargé d'une foule de commissions par les amis, les parens et les connaissances.

J'avais été prié d'apporter au retour un léopard pour chacun de mes camarades de collége; douze arcs de sauvage et leurs carquois pour des naturalistes qui ramassent des limaçons chez eux, et vous chargent de rapporter des tigres en quantité des pays lointains; trois chevaux pur sang pour des voisins de campagne, et beaucoup de choses rares pour des personnes que je ne connaissais pas; des dents d'éléphant, des éléphans même, du corail, des perles, des rubis, de la poudre d'or.

Personne ne me dit : Tâchez de vous rapporter vous-même.

Il m'est pénible de dire ici que je ne remplis aucune de ces commissions, et que je descendis au port sans perroquets verts, ni tigres, ni éléphans, ni poudre d'or. Je n'usai pas même de l'ingénieuse excuse de ce voyageur qui, comme moi, accablé de commissions pour les pays où il se rendait, répondit les mains vides à son retour : « Mes amis, quelques-uns d'entre vous, il vous en souvient, m'avaient remis, avec la note des objets qu'ils désiraient avoir, l'argent nécessaire pour se les procurer; quelques autres ne m'avaient remis que leurs notes, sans les accompagner de la même précaution. Et qu'est-il arrivé? Par un jour de beau temps, j'examinais sur le pont du vaisseau où j'étais embarqué, vos excellentes notes aux uns et aux autres. J'apportais la plus grande attention à cette lecture, et surtout le plus grand ordre. Sur chaque papier, je posais l'argent de chacun. Voilà qu'un coup de vent s'élève : l'accident est commun en pleine mer. Mais savez-vous quels furent ses résultats? toutes les notes sur lesquelles j'avais pu mettre l'argent qui les accompagnait, résistèrent à la bouffée imprévue, tandis que les autres, plus légères, vous le comprenez parfaitement, s'envolèrent et ne revinrent plus. Ceci explique, mes amis, pourquoi je me suis acquitté des commissions des uns et pourquoi j'ai négligé celles des autres. »

J'aurais rougi d'employer l'apologue de ce voyageur; mais on ne doit pas rougir de ne pas rapporter des léopards et des tigres quand on n'a pas eu le bonheur d'en rencontrer.

Parmi ces recommandations, plus ou moins intéressées, j'en

avais accepté une plus sacrée, dont j'avais tout lieu de croire le sort non moins aventuré, et tout aussi peu par ma faute.

Au moment de mon départ pour l'Afrique, une mère m'avait raconté, tout émue, que son fils, son unique fils, l'avait quittée depuis plus de cinq ans, et ne lui avait jamais donné de ses nouvelles. Elle présumait que ce fils, tête folle, romanesque par désœuvrement, comme on est toujours romanesque, aimant l'indépendance, prétexte admirable pour ne pas avouer qu'on hait l'application d'esprit ou le travail des mains, que ce fils pouvait bien être en Afrique. Comme j'allais dans cette partie du monde, il n'était pas impossible que je le rencontrasse, si cependant il n'avait pas été pris en route par les pirates ou dévoré en arrivant par les crocodiles ou les serpens. Je demandai l'âge de l'aventurier, et sa mère me répondit : « Dix-huit ans. » C'est tout ce qu'elle eut à me répondre, en me laissant entre les mains une lettre adressée à M. Émile Dax.

— Votre fils n'avait-il aucun autre motif pour vous quitter? m'informai-je auprès de la mère d'Emile Dax.

— Aucun. S'il en existait un alors, il est bien loin de nous aujourd'hui. La misère effrayait beaucoup mon fils. Il me disait qu'il voulait aller faire fortune au bout du monde, en Chine, au Pérou, que sais-je? Son père mourut, et tout fut résolu pour Emile ; il s'embarqua pour la Sicile ; de la Sicile, il m'écrivit qu'il allait à Malte; de Malte, je perds ses traces. J'ai écrit au consul ; le consul m'a répondu qu'il ignorait sur quel navire il était monté ; seulement, à cette époque, m'écrivait-il, il en était parti un pour les côtes de la Gambie. Mes recherches n'ont pas cessé depuis, mais elles ont toujours été infructueuses. Et voyez la fatalité : l'oncle d'Emile, ce que je lui apprends, à ce cher enfant, dans cette lettre, l'a fait en mourant son héritier universel; il hérite de quarante mille francs..... Mais, adieu, monsieur, le vent souffle; vous voilà en route. Dieu vous ménage une heureuse traversée!

La mère d'Émile Dax descendit dans la chaloupe; je la perdis bientôt de vue derrière notre poupe et dans le sillage vert de notre bâtiment.

L'île Saint-Louis, où j'étais débarqué, était alors, comme au-

jourd'hui, un lieu d'exil politique. Là étaient agglomérés les utopistes les plus excentriques et jugés les plus dangereux au repos de la France; scélérats uniformément rangés sous l'étiquette du chapeau de paille, du pantalon de guinée bleue ou rose, cultivant des légumes, menant la vie des Colins d'opéra comique. J'ai vu ces monstres redoutés de la restauration pour avoir imprimé quelque innocente brochure intitulée : *Où allons-nous? où sommes-nous?* ou pour s'être montrés dans la rue avec une violette à la boutonnière, passer leurs journées dans un hamac et leurs nuits sur des nattes de jonc. Ces assassins des rois n'osaient pas même se débarrasser des moustiques qui les harcelaient. J'ai vu les derniers débris de la fameuse secte des théophilantropes, braves gens partis d'Europe pour fonder une colonie de sages au Cap-Vert, et devenus peu à peu, à force de faire des concessions au climat, les plus actifs marchands de chair noire. Toujours théophilantropes, ils s'étaient remariés avec des négresses et avaient fécondé de petits théophilantropes Sacatras, Griffes et Quarterons, et plus ou moins hauts en couleur. J'ai connu depuis les philantropes. Les théophilantropes valent mieux. Il y a entre eux la différence du lésard au crocodile.

Je n'oubliai pas la commission de la mère d'Émile Dax, malgré l'affaissement moral et physique auquel j'étais livré, par une chaleur dont les thermomètres ont consacré la violence.

Les uns me dirent : Si votre jeune homme était sur la colonie depuis cinq ans, il sera mort d'une affection de foie; d'autres m'assurèrent que s'il ne s'était écoulé que deux ans depuis son arrivée, il ne devait pas être mort du foie, mais de la dyssenterie; de moins décourageans me persuadèrent qu'il pouvait avoir évité ces deux maladies en s'embarquant avec l'expédition partie pour le haut du fleuve et destinée à protéger le commerce des gommes. En ce cas son silence prouverait simplement qu'il a été tué par les Maures.

Trouver un homme dont on ne sait que le nom dans les colonies où le premier acte est d'en changer, est déjà assez difficile; l'y rencontrer quand il a cessé de vivre, est encore plus embarrassant. Graduellement découragé, mon zèle à découvrir Émile

Dax se changea peu à peu en une espèce d'acquit de conscience sans énergie comme sans effets. Je piquai la lettre de sa mère à la boiserie d'une glace, ainsi qu'on le ferait d'un papillon : c'était une chose morte.

Peu après, le bruit circula dans l'île que des collisions affreuses avaient eu lieu entre les Maures et les Noirs; comme d'usage, les Noirs avaient été battus, exterminés, et leurs villages incendiés avaient servi de brasier pour les cuire. Ceci était le texte des premiers bulletins. Les suivans annonçaient, au contraire, des victoires sans exemple remportées par les Noirs sur les Maures. Si on ne leur avait pas encloué des canons, c'est qu'ils n'en ont pas; et si, par représailles, leurs villages n'avaient pas été la proie des flammes, c'est que les Maures, comme les Bohémiens, n'ont en propre aucune résidence. Ils campent au centre de leurs chevaux, de leurs moutons et de leurs bœufs. Mais les Noirs leur avaient pris trois mille bœufs, six mille moutons et je ne sais combien de veaux. Cette supériorité inouïe des Noirs sur les Maures était due à la bravoure personnelle d'un blanc, d'un Européen, ajoutait-on, qu'avaient choisi les Noirs pour capitaine, pour général et presque pour roi. — Un aventurier!

Si c'est un aventurier, pensai-je, pourquoi ne serait-ce pas mon homme? Sa mère me l'avait dépeint comme très romanesque, c'était lui; comme un ambitieux, c'était lui. Allons voir sa majesté. Je retirais déjà l'épingle qui fixait à la glace la lettre de Mme Dax.

Ne confiant mon projet à personne, j'arrêtai de partir le lendemain pour le village où il trônait au milieu de sa victoire bêlante. La distance à parcourir n'était pas grande : et ce n'était que quelques crocodiles à éviter pour arriver jusqu'à lui à travers les marais.

Je me mis en route un peu avant le lever du soleil, afin d'éviter une marche pénible pendant le jour; je ne pus si vite me diriger cependant, qu'il ne me surprit avant mon arrivée au camp. Depuis, je n'ai oublié que l'incommodité qui suivit le spectacle de ce lever. J'en ai retenu les magnificences.

Dans cette zone de l'Afrique, le lever du soleil n'est précédé d'aucun crépuscule. Il était nuit, il est jour. La transition est même si brusque, que l'attention trompée ne sépare pas de cet éclair

sans orage une détonation imaginaire. A l'apparition de l'astre on croit entendre tonner.

Le soleil se lève; le ciel est blanc de craie. Ce qui est resté des vapeurs de la nuit s'amoncèle, s'enroule en tapis diaphane, et fuit comme l'haleine sur un bois lustré ou du marbre poli. Sous l'épanouissement de cet incendie, la couleur verte des mimosas et des accacias semble déteindre des couches supérieures aux couches inférieures; le haut des arbres est gris pâle, le dessous vert. On dirait des oliviers entés sur des platanes. Le sable du Sahara est roux et friable à l'œil, vu au bord du fleuve; à distance, c'est une crème battue et dorée; plus au fond, c'est une mousse phosphorescente de petites vagues; au-delà enfin, c'est quelque chose qui remue, éblouit, brûle les cils, et qu'il serait impossible d'accuser, s'il ne s'élevait au-dessus de cette ligne pour la déterminer, une tache immobile et échancrée comme une virgule, qui est le cou d'un chameau, ou une autre tache mouvante et en croix, indiquant une autruche qui passe à l'horizon avec les ailes déployées.

Aussitôt ce lever rapide, le fleuve se dégourdit, se détend et coule plus vite. L'analogie des sensations fait croire à un dégel, ou à un vent qui crispe la surface de l'eau. Il n'y a pas de vent, il n'y en a pas pour faire dévier un rayon sur l'angle d'un atôme, pour mettre sur le côté un grain de sable. Si déliées qu'elles soient, les barbes de roseaux montent droites et aiguës. Tout est immobile comme dans un tableau : les grandes et les petites herbes paraissent autant de coups de pinceaux. C'est de la couleur, et pas de mouvement.

Si le regard fouille en ce moment d'éveil universel, entre les deux rives, le spectacle change : ce sont des îles flottantes, comme des nids tombés d'un arbre, tantôt liées en bouquets par d'innombrables rameaux de joncs, de lianes et d'écorces filamenteuses de palmistes ; tantôt elles sont si près de la terre ferme, que des aigrettes posées de distance en distance, comme autant de bouées vivantes et emplumées, marquent le peu de profondeur de l'eau. Sur la tête des aigrettes, passent en poussière bariolée des bouffées de colibris, effrayés par le cri et le vol immense du pélican, qui, de sa robe d'étoffe blanche et empesée cache le soleil, et couvre de son ombre gigantesque des îlots entiers et des pans de

fleuve. Voluptueusement dilatés par cette chaleur de plomb fondu qui torréfie, les crabes grouillent, les crocodiles, couchés sur leurs œufs, bâillent et déroulent leurs anneaux, tandis qu'assis en spirale sur leur queue droite comme un bambou, dardant leurs languettes, des serpens, hauts de dix pieds, regardent amoureusement les oiseaux qui tournent en cercle sur leurs têtes. Ensuite, il y a d'autres oiseaux qui s'envolent précipitamment pour fuir le jour, qui ternirait leur fourreau étincelant. Je ne sais pas leurs noms, s'ils ont des noms; mais il en est de noirs avec la tête blanche; d'autres si verts, qu'on les prendrait pour des feuilles, et qui deviennent pourpres en passant au soleil; d'autres losangés comme un échiquier, et quelques-uns d'or, mais d'or massif. Tout cela est sans choix. Voilà pour les couleurs du ciel, de la terre et du fleuve. Quant au bruit, on n'entend que deux voix au lever du soleil en Afrique : celle de la hyène qui fuit devant le jour, et celle de l'éléphant qui le salue.

J'eus tout lieu de me croire dans le voisinage du camp, à la vue d'une épaisse fumée répandue au-dessus de l'espace que je présumais être le village occupé par les vainqueurs. C'était le témoignage d'une nuit passée à brûler des feux de joie. A mesure que je m'enfonçais dans les broussailles formant les remparts du village, la fumée prenait une teinte rougeâtre, et elle apportait avec elle une odeur de roussi, bien faite pour alarmer un Européen dans un pays où l'antropophagie n'aurait pas été tout-à-fait inconnue. Au sortir de la haie, j'eus sous les yeux le spectacle d'un vaste emplacement couvert de matières à demi brûlées, flambant encore çà et là, et sur lesquelles rôtissaient, sans le luxe du gril, des moutons tout entiers, chair et laines, des collections de bœufs, avec leurs cornes. L'aspect était aussi lugubre qu'infect. On ne me demandera pas si j'étais encore loin du village auquel j'avais le projet de me rendre. J'y étais. Ce tas de feu et de cendres constatait le sort qu'il avait subi de la part des Maures. Aucune autre indication ne me fut nécessaire pour comprendre que ces chairs grillées représentaient évidemment le contingent des bestiaux d'abord conquis par les noirs, et repris par les Maures, restés en dernier lieu les maîtres du champ de carnage où j'étais. J'ai su depuis que ceux-ci avaient fondu, au milieu de la nuit, sur leurs

vainqueurs couchés à terre par le triomphe et l'eau-de-vie, et qu'ils en étaient venus facilement à bout. Dans la précipitation de leur succès ils avaient jugé à propos de diviser en deux parts le fardeau de leur butin. Ils emportèrent les noirs pour les vendre sur la côte à quelques négriers de bonne volonté; ils brûlèrent les bestiaux pêle-mêle avec le village, afin de ne pas embarrasser de troupeaux leur marche militaire.

La victoire des Maures n'avait pas été tellement dégagée de cruauté qu'il ne pendît par-ci par-là aux arbres des cadavres de Noirs balancés au-dessus de la fumée. L'homme de la nature reprend ses droits dans l'occasion. Quand il n'est pas doux, humain, comme l'ont peint les philosophes du XVIIIe siècle, il est alors un peu antropophage, un peu assassin et un peu incendiaire. On n'est pas parfait.

Comme je ne pouvais embrasser d'un seul coup-d'œil le circuit de carnage tracé autour de mon regard, ce ne fut que quelques minutes après mon premier saisissement, que j'en éprouvai un autre bien plus vif. Entre ces corps noirs boucanés par le feu, j'aperçus un cadavre blanc pendu en sens inverse, cela sans doute pour lui faire honneur. A la fraîcheur des chairs, on reconnaissait aisément l'âge encore très jeune de la victime. En voyant cet unique cadavre blanc parmi ces cadavres noirs, j'eus une sinistre pensée. C'était sans doute celui du roi, de ce roi si vite fait par les Noirs, si vite pendu par les Maures; c'était celui du jeune homme que je cherchais; comment s'en assurer? Je ne l'avais jamais vu, et d'ailleurs, par suite de la distinction qu'il avait méritée des Maures, on ne l'avait attaché par les pieds qu'après lui avoir coupé la tête.

J'avoue que je ne m'étais figuré que deux manières possibles de rencontrer Émile Dax. Le voir ou ne pas le voir : j'étais dans l'erreur. On peut voir quelqu'un à moitié.

Mais était-ce bien Émile Dax, celui dont la tête avait servi de trophée à un vainqueur basané? Pour le croire, combien ne fallait-il pas supposer de choses? Admettre qu'il était venu en Afrique, qu'il y avait été proclamé roi, que c'était lui, roi, qu'on avait décapité et pendu par les pieds.

J'étais bien décidé à ne pas embrasser ces suppositions comme

trop désespérantes, et surtout comme trop romanesques ; cependant n'était-ce pas en vertu de quelques-unes de ces suppositions que j'avais toujours espéré et que j'espérais encore le rencontrer en Afrique? Combien avons-nous de logiques? Réponse : autant que de passions.

A mon retour à l'île Saint-Louis, je replaçai une seconde fois à la bordure de la glace la lettre de la mère d'Émile Dax.

On entrait en plein hivernage, terreur de ceux qui n'ont pas été familiarisés, par une longue résidence aux colonies, avec les perturbations atmosphériques qu'amène la saison désignée sous cette dénomination redoutable. Nul ne commettra l'erreur de croire que l'hivernage a quelque analogie avec notre hiver d'Europe. L'hivernage est l'époque des intolérables chaleurs et des tempêtes inconnues à nos climats. Alors les terres des zones torrides semblent encore être sous le coup des déchiremens primitifs. Le ciel verse des pluies dont rien n'exprime la densité et la fougue; des vents, venus de tous les points, cassent les arbres les plus durs, et en jonchent les fleuves lancés hors de leur lit. Quand ces vents et ces pluies accordent une trève de quelques heures, le soleil reparaît dans cette sérénité trompeuse, plus ardent que jamais. On dirait qu'il se rapproche de la terre pour la sécher; c'est pour la préparer à de nouvelles et plus terribles immersions. Le vent d'est tombe sur le sable, rebondit comme s'il eût frappé le fond d'un miroir parabolique, et se déploie dans l'air en atomes corrosifs. L'air est chaud, la terre brûlante, la rivière liède. Tout ce qu'on touche sue ou bouillonne. A chaque instant on s'attend à voir s'embraser les maisons de paille des nègres, accroupis, haletans, sur leurs nattes. Les tuiles et les pierres se calcinent, tombent en poussière; les glaces et les carreaux se fendent dans leurs cadres desséchés. Nu, on étouffe; couché, on fond de chaleur; debout, l'eau ruissèle de votre front à vos pieds; dedans le feu, dehors le feu.

Malheur à l'Européen qui sort alors en plein jour ou le soir au serein si bienfaisant en apparence! Malheur à celui qui, sur la foi d'un ciel étoilé, demande à la nuit, aux ravissantes nuits d'Afrique, plus ravissantes pendant l'hivernage, le calme et une compensation aux douleurs aiguës de la journée! Il respirera les ha-

leines mortelles dégorgées par les lacs et les résidus des forêts. Ses organes se tremperont dans le venin d'une vaste terre morte, et en putréfaction pour renaître. Dès ce moment une langueur générale s'emparera de lui et le rongera jusqu'à la moelle ; il jaunira ; ses membres se courberont, ses chairs fondront comme auprès du feu, quand toutefois le mal ne se saisira pas de lui d'autorité, pour l'emporter après quelques heures de lutte. Ce mal qui prend différens caractères, selon les bandes climatériques, et leurs expositions distinctes, s'appelle ici typhus, là fièvre jaune, au Sénégal dyssenterie.

Cette affreuse maladie, qui n'est que le choléra modifié par un flux de sang perpétuel, dépeuplait, à l'époque où se passe mon récit, la colonie du Sénégal, ses dépendances et surtout sa capitale, l'île Saint-Louis où je résidais. Je puis dire que j'ai connu le choléra par une anticipation dont je suis très peu fier. Avant tout le monde j'ai vu les processions de cercueils, les convives de la veille allant au cimetière le lendemain, et l'existence mise en question pour une bouchée de plus ou pour un verre d'eau bu inconsidérément.

On mourait donc à profusion autour de moi : les plus vieux colons, les naturels mêmes, ne résistaient pas plus à l'épidémie ou à la contagion que les étrangers. On enterrait les noirs dans la chaux, et les blancs dans le sable; voilà tout ce qui diversifiait le caractère de la mortalité, si je ne me trompe.

Qu'on juge des agrémens qu'offrait la résidence : le fleuve était désert; tous les bâtimens français avaient, depuis deux mois, quitté la colonie dont le commerce est ordinairement suspendu pendant l'hivernage; les quelques officiers de la garnison qui, par la distinction de leur esprit, rappelaient les mœurs de la France, étaient morts ou partis pour Galam, la ville de la poudre d'or, poudre si fine qu'elle a toujours glissé entre les doigts de nos factoreries.

Ma seule distraction était une promenade accomplie régulièrement entre l'heure où le soleil allait tomber sous l'horizon, et l'heure où la nuit incomplète n'était pas encore chargée de fraîcheurs. Cette promenade s'étendait de mon logement, placé au bord du fleuve, au palais du gouverneur qui n'en est guère éloigné. J'arrivais toujours dans la cour du palais au moment où la musique militaire du

régiment colonial égayait le dessert du gouverneur par quelque symphonie de Beethoven. Au début de mes promenades lyriques le corps musical était aussi satisfaisant par le nombre que le comportent les règlemens : flûte, hautbois, trombone, grosse caisse, chapeau chinois, trompe, triangle, cymbales, s'y trouvaient, et faisaient leur partie avec beaucoup d'ensemble. Ordinairement je jouissais tout seul de cette distraction dédaignée par les indigènes. Assis sur un banc de pierre, je me transportais avec délices, sur les ailes de quelques airs connus, au fond de la patrie absente. Heureux comme un habitué des Italiens, je ne manquais jamais de revenir chaque soir à mon poste pour partager la musique du gouverneur.

Un jour, je ne m'aperçus pas sans chagrin que la flûte avait fait défaut au concert. Ce n'est pas qu'il se ressentît extrêmement de ce vide; mais j'avais pris en véritable affection chacun de ces braves musiciens à qui je devais l'instant le plus doux de mes journées. Quand le concert fut fini, je m'informai auprès du maître de musique de la raison qui m'avait privé d'entendre la flûte du régiment.

—La flûte est morte hier de la dyssenterie, me répondit-il, en replaçant sa baguette d'ivoire dans le fourreau de cuir. Une excellente flûte, la meilleure de l'armée. C'est une perte irréparable, surtout dans un pays où il n'est pas facile de former des musiciens.

Je m'apitoyai avec le maître sur le sort de la malheureuse flûte, et je rentrai chez moi plus triste que de coutume.

Le malheur lie vite. Bientôt je fus l'ami des musiciens du régiment. Mon exactitude à venir les entendre ne leur fut pas indifférente. Pascal aura toujours raison. « Nous sommes si vains, que nous recherchons les suffrages de toute la terre; et si petits, que les applaudissemens d'un seul nous suffisent. » Les musiciens ne sont pas petits, mais peut-être sont-ils vains.

Parmi mes musiciens, j'en distinguai un plus jeune que les autres, blond et délicat, un peu mélancolique même; l'instrument dont il jouait semblait peu répondre à la situation apparente de son ame. Il jouait du fifre; mais il en jouait à ravir; il en faisait une flûte pour l'harmonie et la sensibilité. Il pleurait avec lui,

chantait et se souvenait. En vérité, il était poète sur son ingrat instrument. A travers ses notes, justes et senties, il me semblait voir passer les coteaux de mon pays, nos barques inclinées sous les saules qui s'inclinent sur la mer. Si vous avez vécu loin de votre pays, au-delà des mers, vous devez savoir les innombrables souvenirs qui renaissent à la sensation d'une odeur locale, d'un accent compatriote, d'une couleur familière. Un jour je lus en Afrique, sur une boîte en carton qui venait de France : *Wilhem, quincailler à Paris, rue Vivienne.* Je baisai respectueusement ces caractères, et je pleurai bien long-temps. Rue Vivienne ! à Paris !

Quelques jours après la perte de la flûte, je remarquai que le chapeau chinois ne retentissait plus à mes oreilles. J'eus un fatal pressentiment.

Ce pressentiment n'était que trop fondé. Mort, le chapeau chinois, comme la flûte. L'un et l'autre jouaient dans un monde meilleur.

La veille, le chapeau chinois avait fini son rôle sur la terre.

« Que voulez-vous ? me dit le maître, vénérable artiste au nez rouge et à la tête carrée, la colonie n'a plus de vin ; il n'en arrive pas une seule futaille de Bordeaux. On nous fait boire du rhum. Le rhum dans l'eau nous tue. »

Je n'osai pas objecter au maître que c'était peut-être le rhum sans eau qui avait tué l'infortuné chapeau chinois.

Ma douleur fut profonde; mais enfin le hautbois, le trombone, la grosse caisse, la trompe, le triangle et les cymbales nous restaient, et le fifre aussi. Le fifre, toujours plus sombre, faisant passer dans son pauvre instrument la tristesse de son cœur. Si Beethoven avait deviné cette ame d'artiste, il eût écrit quelques notes pour le fifre dans l'une de ses admirables symphonies.

Mes infortunes n'étaient pas à leur terme. Le hautbois et le trombone suivirent de près la flûte et le chapeau chinois, et le quatuor, commencé sur la terre, s'acheva dans le ciel.

A partir de cette défection fatale, la superbe musique du gouverneur se réduisit à la grosse caisse, à la trompe, au triangle, aux cymbales et au fifre. Il résulta quelques vices d'harmonie produits par ces lacunes. Comment s'en plaindre sans ingratitude?

L'hivernage poursuivait le cours de ses désolations. Plus de

pluies, mais des ouragans secs qui soulevaient le Sahara et en saupoudraient l'espace. Des raz-de-marée se joignaient à ces effroyables tempêtes pour mêler le bouleversement des eaux de la mer au bouleversement des sables. Il y avait des caravanes emportées, hommes, chameaux et tentes, par les avalanches du désert.

Vers cette époque, je songeai sérieusement à échanger mon séjour dans le fleuve pour celui de l'île Gorée, qui s'élève dans l'Océan, du côté du sud, à quarante lieues environ de l'île Saint-Louis. Gorée est un petit rocher escarpé, pris et rendu vingt fois par les Anglais qui y ont laissé une douzaine d'expressions et leurs gros sous au milieu desquels les indigènes sont heureux de voir trôner la reine des eaux à l'abri de cette imposante légende : *Britannia*. La mer l'isole des émanations putrides du continent, et les vents alisés la rafraîchissent toute l'année. Elle est la providence des victimes de l'hivernage. Malheureusement les migrations n'ont lieu d'ordinaire que vers la fin de cette funeste crise climatérique, quand on a tout juste assez de force pour supporter les fatigues de la traversée. Dans l'une comme dans l'autre partie du monde, on songe à la santé lorsqu'on l'a perdue.

Quoique la mienne ne fût pas hors d'état de tout rétablissement, elle avait besoin de se reposer. Lorsqu'on n'a que des malades et des mourans autour de soi, la santé même n'est qu'une convalescence. J'avais besoin de soulager mes regards; de quitter cette nature corrodée, ce fleuve endormi sous la fièvre, ces arbres sans ombre, ce désert plein de langueur, pour gravir des montagnes, pour boire l'eau des rochers, pour respirer à pleine poitrine l'air généreux et robuste de l'Océan.

Ma résolution était prise, mon passage était arrêté sur un cutter prêt à faire voile pour Gorée; de Gorée, je m'embarquerai pour l'Europe à l'entrée du printemps. Avant de quitter l'île Saint-Louis, j'eus la fantaisie de voir, je n'osai pas dire d'entendre, mes infortunés musiciens. Le devoir m'était imposé par les liens du patriotisme, si sacrés sur un sol étranger, de me charger de leurs commissions pour la France. Mes malles faites, je me rendis au palais du gouverneur, où j'avais d'ailleurs à faire viser mon passeport.

Ce jour-là l'hivernage éclatait dans toute sa violence. L'air sortait d'une fournaise et semblait rougir les rameaux tranchans des palmiers. Avec un bruit creux, les gousses des pains de singes se heurtaient et se détachaient de leurs maigres branches. Beaucoup de cases, déracinées par le vent, laissaient voir entre leurs ruines la pierre noircie du foyer. On sentait le sable couler sous les pieds; on en avait jusqu'aux genoux. Perdus dans l'immensité du ciel, des pélicans criaient de joie au milieu de cette nature en colère, et rejetaient de leur bec les petits poissons dont ils s'étaient trop gorgés. A peine si de loin en loin une vieille négresse se montrait au seuil de sa hutte, pilant du millet dans un mortier écorné comme elle. Il pleuvait des grains de sable qui brûlaient la peau comme autant d'étincelles.

J'arrivai enfin; mais la cour du palais du gouverneur était déserte; point de musiciens. Ils n'étaient pas venus, quoique l'heure fût déjà fort avancée. Quoi! tous morts! depuis dix jours seulement, en dix jours pas un n'avait échappé à la maladie! Cependant il était raisonnable de supposer que trop réduits, par la mort de la flûte, du hautbois, du trombone et de quelques autres instrumens successivement frappés, les artistes survivans avaient été forcés de supprimer tout-à-fait le concert. Que je connaissais mal la discipline militaire!

A peine avais-je, dans mon esprit, admis ces doutes injurieux, que je vis passer sous la porte de la cour du palais le maître de musique du régiment. Il était sans doute suivi de ses rares compagnons; mon impatience était grande à m'assurer de leur nombre.

Le premier qui entra après lui, c'était le fifre. Hélas! le premier fut aussi le dernier; le fifre était seul.

En m'apercevant, le maître me fit un signe qui était toute une histoire. Ce signe voulait dire : « La grosse caisse est morte, le triangle est mort, les cymbales sont mortes; ils sont tous morts; et nous deux, moi le maître, et lui le fifre, nous allons mourir aussi. »

Ils ne s'avancèrent pas moins, l'un et l'autre, jusque sous les fenêtres du gouverneur pour exécuter le dernier solo qu'ils avaient à remplir sur la terre.

Le devoir ne leur disait pas, comme Napoléon à l'un de ses capitaines : « Vous prendrez cent hommes, vous vous porterez à la tête de ce pont, et vous vous ferez tuer ! » Mais la discipline avait dit : « Maître, vous irez, avec votre fifre, jouer pour le gouverneur, et vous mourrez ensuite. »

Ils avaient obéi. Je ne peindrai pas l'état sanitaire du maître. Lui, autrefois replet comme le grosse caisse, bruyant comme la trompe, n'avait plus que la peau sur les os ou sous les os, car les os perçaient la peau. Probablement, il ne buvait plus même du rhum avec de l'eau : le rhum avait été écarté. De sa dignité passée, il n'avait conservé que sa baguette et le mouvement de tête avec lequel il animait ou modérait les musiciens placés sous ses ordres. Emporté par l'habitude, il semblait encore les diriger.

Le fifre m'attendrit. Ses mains décharnées dégagèrent d'un petit étui l'instrument dont il jouait, et ses lèvres pâles s'allongèrent pour en toucher l'embouchure. Il tremblait ; importuné par une excitation nerveuse, il passa à plusieurs reprises ses doigts sous ses cheveux en sueur ; il ne se raffermit qu'avec peine sur ses jambes.

Retrouvant un geste du temps de son ancienne majesté, le maître ordonna à l'orchestre de commencer.

Le fifre commença. Je n'ai jamais su les paroles de l'air qu'il joua ; mais l'air m'était connu. Sans doute un musicien l'aurait trouvé trop simple, il me remua jusqu'au fond de l'ame. C'était encore un air du pays, comme celui qu'il exécutait la première fois que je l'avais entendu. Malheur à celui qui reste insensible à une chanson de la patrie ! Il ne connaît pas la douleur. Jusqu'ici il n'avait joué que pour les autres, cette fois le fifre jouait pour lui. Le pauvre jeune homme croyait, sans doute, en s'abandonnant ainsi à son instrument, être dans quelque bonne ville de garnison au moment de la retraite, quand au retour de la promenade les jeunes filles se rangent pour laisser passer le fifre, le fifre adoré de tout ce qui porte un cœur de grisette provinciale. Peut-être avait-il des rêves plus poétiques ; je ne sais. Quoi qu'il en soit, il fut maître de son émotion jusqu'au bout. Quand il eut fini, le maître, qui avait compris l'effort méritoire de son orchestre, lui serra fortement la main.

Après avoir replacé l'instrument dans l'étui, le fifre vint vers moi, et me dit en me le remettant.

— Comme je n'en jouerai plus, je vous prie, puisque vous retournerez bientôt en Europe, de vous en charger pour le donner à ma mère. Je m'appelle Émile Dax.

Ma lettre était enfin parvenue à son adresse.

Je voudrais pouvoir rapporter ici la joie d'Émile Dax en apprenant qu'il était riche, consigner son retour en France, décrire son bonheur, celui de sa mère; affirmer surtout que l'épidémie ne l'enleva pas, peu de jours après notre entrevue, aux concerts si brillans du gouverneur du Sénégal, mais ces joies d'historien-conteur me sont interdites. J'ai dit ce que je savais; et je ne sais pas davantage.

Le lendemain je n'étais plus dans la colonie.

Seulement j'ajouterai que je remis le fifre d'Émile Dax à un lieutenant de vaisseau marchand qui fit voile de Gorée pour Cherbourg. J'ignore si l'instrument est arrivé à sa destination.

La douane l'a peut-être brisé en quatre morceaux pour s'assurer qu'il ne contenait pas de la poudre d'or.

Léon Gozlan.

LES

NUITS DE ZERLINE.[1]

I.

C'est ce qu'ils disaient tous : *Adorable! fluide!*
Une fleur, un ruban qui tournoie au zéphir!
Une fille à damner un gratteur d'Elzevir!
La rose du balcon, la perle, la sylphide!

Elève de Coulon, — j'entends le professeur,
Coulon, le vieux Coulon, amour en cadenette,
Régentant chaque soir du haut de sa pochette
Cet Olympe écolier que l'on appelle un chœur.

Sa mère avait voulu que Coulon fût son maître...
Sa mère avait pour nom madame Alexina.
Elle était de Livourne et devait s'y connaître;
De bonne heure elle eut soin de former Zerlina.

(1) Le fragment que nous publions est extrait d'un petit drame, *les Nuits de Zerline.* M. Roger de Beauvoir, en enfermant dans un cadre élégant et semé d'observations piquantes une histoire de danseuse qui pourrait bien n'être pas tout entière une fiction poétique, est entré dans une voie où il peut marcher seul vers de légitimes succès. M. Roger de Beauvoir a réuni plusieurs de ses comédies dans un volume de poésies, qu'il publiera prochainement sous le titre de *la Cape et l'Épée.*

Et ce fut un bijou d'amour! — Petite fille,
Les officiers du port la regardaient valser;
Pour un mince ruban tombé de sa résille
Un comte autrichien un jour se fit blesser.

Ce qui fit grand scandale. — Alors, sa digne mère
Jugea qu'il était temps de lui montrer Paris.
Zerline, Italienne, alla Cité-Bergère;
C'est presque toujours là que logent les houris.

II.

Paris, sphinx affamé, la reçut. — O Zerline!
Rien qu'à te voir alors le vieux Faust eût péché!
Soulevez ce rideau de blanche mousseline,
Lecteur. — Nous la trouvons tous deux à sa psyché!

Voilà son col d'ivoire et sa peau diaphane,
Ses longs cheveux de soie et son bras si vanté;
Voilà ses yeux surtout, ses yeux de courtisane,
Où la mélancolie est une volupté.

Vous aviez pressenti que Zerline était brune,
Elle est brune en effet; souple comme l'osier,
Causeuse, et par instans plus pâle que la lune,
Dont la molle couleur blanchit jusqu'au rosier.

Elle est belle, — et déjà toute Parisienne,
Faisant fi des amours, stylets italiens;
Consommant par soirée un flacon de verveine,
Ayant un journaliste, un duc, et quatre chiens!

Zerline ruinait par an dix insulaires...
C'était un parti pris. La belle n'épargnait
Que les gardes-du-corps et les surnuméraires.
L'amant du jour avait l'argent qu'elle gagnait.

. . . . . .

. . . . . .

III.

Mais ce qu'on ajoutait, ce qu'on disait tout bas,
Ce qu'on lui reprochait, bon Dieu! vous le dirai-je?
A vous, son soupirant? — Ne m'interrogez pas,
Ou bien tout votre amour va fondre comme neige.

Le balcon (par ce mot j'entends les abonnés),
Sur ses amans d'un jour bâtissait mainte histoire,
Qu'à périr dans l'an même ils étaient condamnés,
Et que la tour de Nesle enfin était moins noire.

Au moins, soupiraient-ils, Buridan réchappa.
Buridan, l'écolier que seul rendit la Seine.
Mais ici, comptez donc! Voyez. La mort frappa
Hier le jeune Williams, qui n'a pas la trentaine,

Lord Williams! de Zerline amant depuis un mois!
Et le petit Wildair? Et le vieux duc lui-même,
Pauvre duc en son lit ramassé les pieds froids,
Un mardi-gras, messieurs, la veille du carême!

Et Tristram, à Greenwich, l'autre jour dépêché!
Il est vrai que Tristram avait bien quelques dettes...
N'importe, c'est un sort. Quand on l'a repêché,
De Zerline à ses bras il avait les manchettes!

Et l'on m'a dit, messieurs, que c'est depuis ce temps
Que la Zerline est triste, et met un peu moins d'ambre;
On veut que tout le jour elle soit en sa chambre
Avec un chapelet romain pour passe-temps.

— Certes, c'est grand malheur, car cette fille est belle;
Elle amène, monsieur, tout Londre à l'Opéra!

— Moi! j'en veux essayer, je me risque pour elle!
— Avant, lisez, monsieur, l'histoire de Sara.

IV.

Arthur est ce qu'on nomme un poète à la mode;
Romanesque jeune homme, et qui ne croit à rien,
Abîmé de champagne, et mauvais rimeur d'ode,
Mais qui ne chante pas trop mal l'italien.

Il est rose et bien fait. — On le met en musique;
Il enlève beaucoup de femmes dans ses vers;
Il fume, boxe, boit sur la place publique,
Et se fait don Juan. — C'est un de ses travers.

En dépit de cela, c'est un fort bon jeune homme,
Messieurs; — oui, ne voyez qu'un masque dans Arthur;
C'est un enfant naïf, enchanté qu'on le nomme
Roué, — mais de son cœur le miroir est très pur.

Nous avons à Paris beaucoup de ses semblables,
Dérangés par système, honnêtes jeunes gens,
Qui veulent à tout prix boire et casser les tables,
Et rentrent en fumant le soir chez leurs parens,

Frisant du bout du doigt leur moustache innocente,
Faisant sur le parquet sonner leurs éperons,
Et chantant, tout auprès l'alcôve de leur tante,
Un grand air de Monpou plein d'éclatans flonflons.

Adorables roués qui sortent des écoles!
Ah! qui nous aurait dit en troisième autrefois
Qu'ils rimeraient un jour *gondoles, barcaroles,*
Et feraient à Paris deux passions par mois!

Car, il faut bien le dire, — une femme a la fièvre
D'abord qu'on lui présente un jeune et frêle auteur,

Avec un frac de Blin, et sans encre à la lèvre,
Le front triste, et penché comme une pâle fleur!

Elle l'aime, l'écoute, elle boit son sourire!
D'avance il a son cœur, s'il danse le galop;
On le bourre de thé, puis on le force à lire
Douze à quinze cents vers. — Jamais il ne lit trop!

C'est Byron, — Ariel, — Napoléon! — Qu'importe!
C'est un aérolithe en ce monde tombé!
Il est maître d'entrer par la petite porte.
On l'a comme un griffon ou bien comme un abbé.

V.

Oui; — mais des jours d'Arthur Zerline est économe...
Et frémit de les voir de la sorte exposés;
Elle veut de la mort préserver ce jeune homme,
Car elle connaît trop le fiel de ses baisers!

Voilà, de par les saints! une lutte cruelle,
Un martyre inouï que de voir et sentir
Dans son ame couver et germer l'étincelle,
Pour contempler ce feu que l'on doit amortir!

« — Qu'ai-je fait? Pour quel tort, pâle et sombre Ophélie,
Vais-je semant partout ma couronne flétrie?
Pour quel crime mon lit n'est-il qu'un froid cercueil?
Je ne veux plus d'amans dont je porte le deuil!

Plus d'amans! — Vous savez que Zerline est danseuse...
N'importe, elle en a fait elle-même serment,
La voilà retirée et presque vertueuse,
Elle seule a la clé de son appartement.

C'est un petit réduit près le Strand. — Jalousie
Verte et fraîche, un grand store abaissé tout le jour;

Vous diriez que l'on entre en quelque bain d'Asie
Dès le seuil odorant de ce divin séjour !

Elle est là... Madeleine au désert enfermée,
Ses cheveux, longs et noirs, inondent le sofa ;
Elle sommeille encor d'elle-même embaumée,
Belle à toucher le cœur d'un topchi de Jaffa !

Morgane, douce fée, oh ! redis-nous son rêve !
Peut-être elle revoit sa Livourne en dormant,
Naples, dont le phosphore allume au soir la grève,
Ou Venise, en ses eaux, baisant le firmament !

Ou plutôt ne sont-ils pas là, dansant la ronde,
Ses morts d'hier, démons de son sommeil jaloux ;
Tous ceux-là que le temps devant sa porte immonde
A ramassés sortant du premier rendez-vous?

Ombres d'un soir, d'une heure, effroi de sa pensée !
Fontômes qu'elle a vus dans la nuit en sursaut,
Tels qu'en suivait Lenore en sa marche insensée,
Quand le coursier fatal l'emportait au galop?

Farouches visions, qui, dès qu'elle sommeille,
Font craquer sous leurs pieds son lit abandonné !
Funestes cavaliers, dont l'appel la réveille,
Inexorables morts qui n'ont point pardonné !

VI.

Arthur dessèche et meurt. — Dans la ville de Sterne,
Rien qu'en voyant le peuple, il a le mal de mer ;
Il n'aime ni le Parc, gai comme une citerne,
Ni le tir au pigeon, ni le *soda water*.

Liston (1) ne le fait plus sourciller. — Il rumine

(1) L'acteur.

Sur les trottoirs du Strand, droit comme un échiquier,
Contre le peuple anglais, les nègres, la vermine,
Et les mille *cokneys* du peuple boutiquier,

Contre tous les bas-bleus, contre les pâtissières,
Les parieurs d'Epsom, le gin, le parlement,
La Quaterly, le roi, la pluie et les libraires
Dont il ne touche plus, hélas! un sou d'argent!

Et chaque gentleman lui dit : « L'heureux poète!
« L'heureux homme! Voyons, dites-nous, Roméo,
« Comment n'êtes-vous pas mort avec Juliette?
« Vous avez le teint frais pour sortir du tombeau! »

D'autres : « Ce n'est pas vous! cher Arthur! c'est votre ame!
« Vous voilà revenu du Styx assurément!
« Vivre cinq mois comptés avec pareille femme!
« Voulez-vous les détails de votre enterrement?

« Ils sont dans le *Morning-Chronicle*... Énorme page!
« On dit que vous avez pris vous-même un rasoir,
« Et que vous êtes mort avec un beau courage,
« En disant à Zerline : *angel*, *love*, bonsoir! »

— Oh! par trois fois damnés les fâcheux d'Angleterre!
S'écria le poète, ils me disent heureux!
O peuple de haras, vieille et stupide terre,
Où c'est au poids de l'or qu'on pèse l'amoureux.

Crânes épais sur qui l'égoïsme ruissèle,
Froids buveurs, ruminans dans vos stalles de bois,
Vieux Shylocks qui n'avez d'instinct et de prunelle
Que pour l'argent chrétien qui glisse sous vos doigts;

Je vous maudis! — Byron, d'un revers de son aile,
Byron l'Italien un jour vous souffleta;
Vous ne compreniez point, quakers, l'ange rebelle,

Ni le doute hautain que sa bouche chanta;

Vous ne pouviez savoir pourquoi, loin de vos villes,
Il s'en allait courant plein de son rire amer,
C'est qu'il vous savait tous des cœurs durs et serviles,
Prosaïques patrons de vos chemins de fer,

C'est qu'au vieux Parlement, seul et levant le siége,
Magnifiques pédans, il vous avait jugés!
Et que vos chanceliers, orateurs de collége,
Lui semblaient de vieux morts sur leurs ballots rangés!

C'est qu'à l'aigle il fallait un air large et sonore
Où sa plume battit le nuage en son vol,
Le rivage de Grèce, où le noir sycomore
Qui, des monts d'Italie élève encor le sol;

C'est qu'il voulait mourir loin de votre fumée
Et trempé des parfums de l'Italie en fleurs,
C'est que son long exil fut cette terre aimée
Et que pendant sept ans tout Londres but ses pleurs!

Eh bien! je veux mourir comme lui. L'épouvante
Vous prend, rien qu'à me voir courtiser Zerlina,
C'est à ce dernier clou que j'attache ma tente;
Passans, battez des mains, je monte sur l'Etna!

Je suis las de porter ce fardeau sur l'épaule,
La poésie au front, la boue à mes souliers.
Si je me pends, du moins j'aurai choisi mon saule,
Zerline, ange fatal, je m'endors à tes pieds!

ROGER DE BEAUVOIR.

ARCHÉOLOGIE.

LES OBÉLISQUES.

La vogue parisienne procède, dans ses faveurs mobiles, avec un tel système d'exclusion et d'inconstance, qu'il faut, pour marcher à son pas, la devancer et non la suivre, la pressentir plutôt que l'attendre. Quand on parle en même temps qu'elle, c'est déjà trop tard, elle est ailleurs, elle a porté plus loin ses fanfares. Vous en êtes à la statue de Napoléon, qu'elle l'a depuis long-temps quittée pour la Madelaine, sauf à délaisser la Madelaine pour l'arc-de-triomphe et l'arc-de-triomphe pour l'obélisque.

Aujourd'hui, remarquez que nous ne disons pas demain, aujourd'hui l'on peut se croire encore sous le règne de l'obélisque. Dans une semaine, quand la statique aura prononcé son dernier mot au sujet du bloc de pierre, ce sera le tour de la philosophie et l'archéologie. Feu Champollion prendra le porte-voix désormais oisif aux mains de M. Lebas; les calicornes et les cabestans s'inclineront devant l'Ammon-Ra, et l'aréoris puissant dans les panégyries; au lieu de poulies nous aurons la croix à anse, et la coiffure du pschent au lieu du palan de garde : toute chose à point et en son lieu.

Dans la prévision de ce nouvel aspect d'une vogue ambulatoire, il nous a paru utile de rassembler ici, en sommaire, les diverses hypothèses, nées de l'aspect des obélisques, et connues du monde scientifique avant que Champollion eût formulé la sienne. Quoique toutes ces

hypothèses, toutes sans exception, les plus jeunes comme les plus vieilles, nous soient également suspectes, et que plusieurs nous semblent puériles, nous éprouverions néanmoins quelque peine à voir immoler des travaux antérieurs, estimables et ingénieux, à un travail moderne que l'engouement a trop vite couronné. Qu'on pose, si la vogue le veut ainsi, au sommet du pyramidion le buste du philologue contemporain, mais qu'on n'écrase pas sous le socle de l'obélisque Zoëga, Kircher, Jablonski, Paw et Visconti, savans illustres et profonds à qui il n'a manqué que d'avoir la conscience de leurs forces et le sentiment de la faiblesse des autres. La science ne sera plus qu'un charlatanisme, le jour où sa couronne tombera entre les mains du plus hardi.

USAGE DES OBÉLISQUES. — KIRCHER, PAW, GOGUET, BRUCE, JACQUES STUART, VALERIANI, BELLONI, TOMARINI, JABLONSKI, ZOEGA, MERCATI, VISCONTI.

De tous les archéologues, aucun n'a, plus que le jésuite Kircher, patiemment poursuivi cette idée, que les obélisques avaient à la fois une signification religieuse et astronomique. C'était, suivant lui, autant de gnomons placés à l'entrée des temples, et destinés à marquer les heures par la projection de l'ombre. « Les arbres, disait-il, les montagnes, les « édifices, gnomons naturels et indicateurs, ont dû donner aux Égyptiens « la pensée d'arriver à des résultats analogues et plus précis par l'érection « de stèles horaires. »

Cette hypothèse du père Kircher, que l'observation moderne semble avoir ruinée ou à peu près, n'en a pas moins, à diverses époques, frappé des esprits exacts et judicieux. Bandini, dans son ouvrage sur les obélisques, et le comte Joseph de La Tour dans ses *Disquisitiones Plinianæ*, racontent qu'au temps d'Auguste, un mathématicien, nommé Manlius, utilisa l'obélisque du Champ-de-Mars et le convertit en gnomon qui fonctionnait pour l'usage des Romains. D'où l'on arrive à cette déduction que si les obélisques n'ont pas eu cet emploi chez les Égyptiens, ils auraient pu l'avoir. Appion, d'après Joseph, confirme ce fait pour son application à la Grèce, et Goguet en conclut que les Pharaons, si conséquens dans leurs actes, si intelligens dans leurs vues, n'ont pu méconnaître la possibilité de donner à ces monumens splendides, une destination double, la première d'utilité, la seconde d'embellissement.

Jacques Stuart est plus explicite encore dans une lettre qu'il adresse à Charles Wenvorth, comte de Melton. Sa démonstration, quoiqu'inexacte en beaucoup de points, est fort curieuse comme calcul et comme recher-

ches. Avec les auteurs que nous avons cités, il se demande comment les Égyptiens, peuple essentiellement utilitaire, pour nous servir d'une expression moderne, auraient ainsi élevé, dans une pensée tout-à-fait stérile, des monumens énormes et coûteux. « Les obélisques, dit-il, étaient les grands régulateurs des périodes solaires. » En effet l'année égyptiaque avait, c'est toujours Stuart qui parle, si peu de précision mathématique, que le premier jour du mois de Thoth, incessamment errant, devait tomber quelquefois en été, quelquefois en hiver. Un jour seulement dans 1460 années, la révolution solaire se trouvait d'accord avec la révolution annuelle. De là résultait le besoin d'avoir, surtout à l'époque des deux solstices, une mesure fixe qui rétablît la concordance entre les mouvemens de l'astre et le calendrier égyptien. La figure de l'obélisque devait, selon Stuart, répondre à ce service et à ce besoin. Dans ce cas l'obélisque n'aurait point eu d'ombre à midi pendant le solstice d'été : dans l'intervalle qui sépare ce solstice des deux équinoxes, il aurait été rectiligne, tandis que dans tout autre temps, c'est-à-dire entre les deux équinoxes et le solstice d'hiver, l'ombre se serait caractérisée par une terminaison aiguë. Afin d'arriver à cette démonstration laborieuse, Stuart suppose deux natures d'ombre, celle de l'obélisque et celle de son pyramidion; puis il les combine entre elles de manière à en faire ressortir les facultés gnomoniques et régulatrices du monument.

Évidemment tout ceci ne conclut guère. Que les obélisques aient pu servir occasionellement de gnomon, comme le fait tout corps opaque par la projection de son ombre, c'est ce qu'il est impossible de nier; mais qu'ils aient été conçus dans ce but et spécialement affectés à ce service, c'est plus que douteux. De simples cadrans solaires auraient eu des proportions moins colossales, et sans doute les Égyptiens, dont on a exalté les connaissances astronomiques, n'ignoraient pas le procédé bien simple à l'aide duquel on mesure les heures. Les Grecs, leurs copistes, étaient fort habiles en ce genre. Cinq cents ans avant notre ère, on trouve en Grèce, quoi qu'ait pu dire Saumaise, de véritables cadrans solaires, à l'usage du public. Anaximandre en établit un à Milet en Ionie, Anaximène à Sparte, Phérécide à Scyros. On les élevait sur un cippe et on les plaçait au milieu d'un carrefour. Du moins les retrouve-t-on, ainsi figurés, à Rome, sur des bas-reliefs et des mosaïques.

Il faut donc croire que Paw était, plutôt que Kircher, sur la voie des faits quand il a combattu, dans ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens*, son système à propos des obélisques. Il suffit, suivant lui, d'examiner avec quelque attention leur position et leur forme pour comprendre que de tels monumens n'ont jamais pu servir de gnomons. Les

Égyptiens élevaient toujours les obélisques deux par deux, l'un opposé à l'autre, non pas sur de vastes places où l'ombre aurait pu se projeter au loin, mais à la porte des temples et presqu'à leur abri. Quand les temples avaient plusieurs entrées, on multipliait les obélisques, de telle sorte qu'on en a vu jusqu'à six dans la même enceinte. A Philæ, à Louqsor, devant le Memnonium, ces monolithes étaient placés si près l'un de l'autre, qu'à une heure donnée, leurs ombres devaient se confondre. Ensuite le pyramidion de ces aiguilles n'avait rien, par lui-même, qui pût déterminer sur le sol une ligne nette et tranchée comme celle qu'exigerait une mesure précise des heures. Quand on appliqua à Rome, sous Constance et sous Auguste, les obélisques à cette destination, il fallut les surmonter d'un globe, appendice inconnu des Égyptiens, ainsi que le prouvent la mosaïque de Palestrine et les tableaux exhumés des ruines d'Herculanum. Enfin, comme dernière objection, on peut ajouter que nulle part autour des obélisques on n'a trouvé sur le sol des lignes ou des jalons qui pussent faire croire à l'intention d'utiliser la projection de l'ombre. Bruce seul, dans son voyage de la Haute-Égypte, raconte qu'il découvrit, à la base de plusieurs obélisques, des pierres posées vers le nord, de manière à produire l'ombre méridienne, ce qui semblait les affecter évidemment à un service gnomonique; mais ce dire isolé ne prouve rien : les pierres méridiennes de Bruce pourraient être de la même famille que ses cataractes du Nil, qui frappaient de surdité toutes les populations environnantes.

Du reste, les systèmes de Kircher et de Stuart sont moins peut-être le résultat d'une conviction spontanée ou acquise, que l'effet d'une tendance commune aux savans des trois derniers siècles, portés, sur le dire des auteurs anciens, à s'exagérer les connaissances astronomiques de l'ancienne Égypte. On voulait voir de l'astronomie partout, et partout on en voyait. Le puits de Syène, dans lequel le soleil se mirait, dit-on, une fois l'an, à l'époque solsticiale; les pyramides, qu'on a considérées tour à tour comme le produit d'un calcul ou astronomique ou géométrique; tout enfin semblait, aux yeux des érudits, devoir se rapporter à une sorte de science monomane, caractérisée par les mille emblèmes du soleil sculptés sur les parois des temples, et par la foule des Zodiaques qui se dessinaient en or et azur sur ses mystérieux plafonds.

D'autres savans se sont pourtant éloignés de l'hypothèse commune. Pierre Valériani, dans ses commentaires dédiés à Côme, duc de Florence, a soutenu que les obélisques étaient pour les Égytiens ce qu'était pour les Romains la colonne, un simple ornement d'architecture; Belloni, Bergier et Tommasini, en font des monumens funéraires, des es-

pèces de cippes différant entre eux de grandeur et de dimensions comme les pyramides, et se proportionnant à l'importance et à la richesse du mort. Mercati veut que les obélisques aient été dédiés au soleil, et placés ensuite, comme stèles votives, auprès des sépulcres de roi. A l'appui de ce dire, il cite le mausolée d'Auguste à Rome, que flanquaient des obélisques en guise d'ornement, il invoque en outre un anaglyphe d'obélisque, sculpté sur la colonne Antonine, toutes preuves qui, applicables aux stèles secondaires, ne semblent avoir aucun rapport possible avec les grands monolithes. Jablonski suit une autre route. Dans son *Panthéon Ægyptiorum*, il émet cette opinion que les obélisques, dans l'origine, étaient placés dans les temples pour y servir d'idoles et de simulacres; et que plus tard seulement, après plusieurs générations de rois, on a cherché à en faire des édifices votifs, portant gravées sur leurs parois, les uns les victoires des Pharaons, les autres les doctrines mystérieuses du sacerdoce égyptien. Il dit en outre que l'obélisque était le symbole monumental des rayons solaires, et il s'appuie à cet égard de l'autorité de Pline, lequel a écrit que le premier obélisque élevé en Égypte, le fut par Mithras, roi de la ville du soleil. Ammien Marcellin venant à l'appui de Pline, Jablonski a dû admettre et soutenir que les obélisques étaient consacrés au soleil; ce qui peut être vrai pour Héliopolis et son ressort, sans l'être pour les autres nomes qui, ayant d'autres dieux principaux, leur donnaient la préférence dans la dédicace de leurs obélisques. Du reste, ce qui est beaucoup plus hasardé dans l'hypothèse de Jablonski, c'est la pensée que les obélisques aient été adorés comme idoles. Rien, ni dans les textes anciens, ni dans l'aspect des lieux, ne justifierait cette destination. Autour de ces monolithes, on n'a rien remarqué qui pût faire supposer un culte et un service d'offrandes. C'est donc là une fable à peu près gratuite.

Mais de tous les archéologues qui se sont occupés de la question, il en est peu qui l'aient autant approfondie que Zoëga et Visconti. L'un et l'autre, en remontant au berceau des obélisques, les retrouvent, informes et indécis, dans ces *stèles*, que les Grecs ont empruntées aux Égyptiens, pierres votives que l'on a improprement nommées colonnes hermétiques. L'obélisque, d'après ces deux savans, aurait été la dernière et la plus magnifique expression de ces stèles dont tout le sol de l'Égypte était semé. Comme les obélisques, les stèles portaient sur leurs faces lisses des bandes de hiéroglyphes disposés avec art; comme eux, ils s'élevaient à la porte des temples, et quelquefois des palais. Ces stèles variaient beaucoup dans leurs proportions et dans leurs formes. On appelait de ce nom tout morceau de pierre, de marbre, de bronze ou de bois, posé debout; et

ainsi, dans la rigueur de l'acception grecque, la colonne, le pilastre, le cippe, étaient des stèles aussi bien que l'obélisque. Toutefois, dans son application restreinte, une stèle était plutôt un quadrilatère, dont les faces principales s'amoindrissaient en allant vers le haut, tandis qu'au sommet figurait une espèce de petit fronton triangulaire. Ces monumens avaient divers usages : tantôt ils servaient de limites au territoire d'un peuple ou à la propriété d'un grand; et, dans ce cas, leurs inscriptions avaient pour but de prévenir tout litige. Tantôt ils portaient gravés sur leurs faces les plus apparentes les lois, les décrets des magistrats, les actes de corporations, les inventaires des objets précieux consignés dans des temples. Les modèles de ces pierres votives existent en grand nombre dans nos recueils d'archéologie. On peut en voir dans la collection gravée des marbres d'Oxford, dans le Musée véronais de Maffei, dans les monumens du Péloponèse, gravés par le père Paccandi, enfin dans le recueil de Chandler, dont les originaux existent au musée de Londres. C'est sur des stèles de cette nature que, suivant la version des glossateurs anciens, on avait gravé ce code de sciences morales, religieuses et philosophiques, que Pythagore et Platon donnèrent à la Grèce après l'avoir emprunté à l'Egypte. Dans le nombre, les stèles d'Hermès étaient les plus célèbres, parce qu'elles comprenaient à la fois la philosophie, la théologie, l'astrologie et l'astronomie. Celles-là, au lieu de les ériger au dehors, visibles pour tout le monde, nationaux et étrangers, on avait soin de les placer dans des lieux secrets, dans des cavernes, dans des hypogées mystérieux. Clément d'Alexandrie assure que Démocrite avait puisé ses principaux aphorismes sur une stèle babylonienne. Ammien Marcellin est encore plus explicite là-dessus. « On trouve, dit-il, dans des grottes, des stèles appelées aussi *styringes*, particulièrement dans le voisinage de Thèbes. Les styringes sont des corridors souterrains, sur les parois desquels les anciens avaient sculpté des oiseaux et des animaux. C'est ce qu'ils nommaient des lettres hiéroglyphiques. Ils les employaient pour conserver la mémoire des anciennes doctrines et des cérémonies religieuses. »

Ainsi l'obélisque, comme ampliatif de la stèle, aurait eu, suivant Zoëga et Visconti, la même consécration et porté les mêmes attributs : une stèle bifrontale que l'on voit à Rome dans le jardin de Barberini, est invoquée par eux à l'appui de cette opinion. Cette stèle, ornée de divers anaglyphes, est consacrée au dieu Ammon. Les obélisques de la Minerve, de Maffei, de Médicis, ainsi que ceux des musées Borgia et Albani, contiennent des louanges aux dieux et appartiennent aux siècles d'Osiris. Dans l'obélisque Barberini, l'effigie de Thoth ou Hermès figure à la partie supérieure du monument, trait commun et caractéristique de plusieurs stèles et obélisques.

INSCRIPTIONS DES OBÉLISQUES.

Ici, encore, nous sommes dans le champ des hypothèses, celles-ci plus timides, celles-là plus hardies. Les philologues qui nous ont précédé s'étaient bornés à étudier le sens des sculptures hiéroglyphiques, et à l'expliquer ensuite, tant bien que mal, d'après l'aspect des signes. Nos modernes ont dédaigné cette marche de tâtonnement : ils ont lu l'égyptien à livre ouvert; ils ont trouvé une langue dont la clé manquait et manque encore, quoi qu'on ait pu dire.

Sur les plus anciens de ces monumens, et dans les inscriptions qu'ils portent, Mercati découvre une série de prédictions empruntées à l'astrologie; mais ces prédictions, quand viennent les âges subséquens, font place aux actions des rois et aux attributs de leur puissance. Partant de cette donnée, Mercati, un peu trop préoccupé de théologie grecque, distingue, sur les divers monolithes, la nature des inscriptions. Il voit, dans les unes, dédiées à Vulcain, tout ce qui est du ressort du feu et de l'air; dans les autres, dédiées au soleil, tout ce qui concerne les affaires de l'empire; enfin, sur les faces polies des sphynx, ce qui se rapportait au Nil et aux débordemens. Plus tard, pourtant, ces distinctions cessèrent, et les obélisques devinrent seulement de grandes stèles commémoratives élevées en l'honneur des rois. Quand les rois n'avaient rien fait de remarquable, les obélisques demeuraient sans sculptures.

L'opinion de Kircher est que l'on gravait sur ces monumens les notions scientifiques les plus abstraites, celles que la mémoire humaine eût difficilement retenues, et que la tradition seule eût sans doute laissé perdre. Ainsi on y lisait toute la théurgie des Égyptiens, leurs dogmes sur la divinité et sur ses attributs. Warburton, à son tour, a imaginé que les parois des obélisques étaient autant de pages d'histoire; Bruce, autant de formules astronomiques; Bianchini, autant de tableaux chronologiques. Bandini, plus explicite, quoique fort réservé, déclare que l'interprétation des hiéroglyphes est une chose fort incertaine, mais qu'avec les auteurs anciens, il faut y démêler l'éloge dédicatoire aux souverains qui les ont érigés, éloge tellement mêlé à un hommage rendu aux divinités du nome, qu'on peut regarder les obélisques comme des monumens élevés à la fois aux dieux et aux rois. Zoëga et Visconti sont moins affirmatifs. Ils admettent que les objets gravés sur les obélisques sont de différente nature, mais qu'on ne peut rien affirmer sur leur signification. En observant les figures dans les grands obélisques, on voit qu'elles se ressemblent sous le rapport de la disposition et des groupes principaux, ce qui doit faire supposer une sorte de formule générale pour ces dédicaces.

Dans la partie inférieure, on observe assez généralement un homme à genoux, qui présente des offrandes à une autre image figurée debout ou assise. C'est, d'après Zoëga, le roi qui prie la divinité, et il ajoute que les figures gravées sur le pyramidion semblent avoir un tout autre caractère que celles du quadrilatère.

Les savans de l'expédition d'Égypte se sont montrés sobres d'hypothèses à propos des obélisques. Denon les dessine sans chercher à les expliquer; Jollois et Devilliers les mesurent à Thèbes sans essayer d'approfondir l'énigme philologique gravée sur leurs parois; Saint-Genis, qui a vu seulement ceux d'Alexandrie dont il commente les sculptures dans un sens symbolique et religieux, après avoir posé par quelle suite de raisonnemens il a été amené à ce point ce vue, ajoute : « Je suppose que, sur les deux obélisques, on ait voulu traiter un sujet religieux et astronomique : le culte du soleil, par exemple, ou un hommage à Osiris, etc. Les deux monolithes forment ensemble le *livre*. Chacun d'eux, pris séparément, en est un grand *chapitre*, divisé en quatre parties principales qui correspondent au nombre des faces. Chacune de ses parties est subdivisée en trois colonnes, dont les deux extrêmes ont entre elles un rapport de symétrie plus particulier que celui qu'elles ont avec la bande intermédiaire. Enfin, ces bandes se partagent en cadres ou groupes semblables à des *paragraphes* de cette quatrième subdivision de l'ouvrage : les groupes se subdivisent eux-mêmes ensuite en autant d'idées qu'il y a d'emblèmes, ou en autant de membres de *phrase* qu'il y a d'emblèmes collectifs, et en autant de signes, d'idées ou de mots qu'il y a de caractères hiéroglyphiques. Les auteurs de cette espèce de livre ont établi une telle harmonie dans la distribution des matières comprises dans les divers chapitres, qu'il en résulte une grande symétrie, et une harmonie complète dans le dessin. »

C'est à la suite de ces travaux, peu arrêtés comme on le voit, et aussi sur les traces de Raige et du docteur Young, qui avaient voulu extraire de la *Pierre de Rosette* les premiers élémens d'un alphabet égyptien, qu'est venu feu Champollion, la providence de la langue hiéroglyphique. Loin de nous la pensée de vouloir contester la part de gloire qui s'attache à des recherches ingrates et à des investigations laborieuses. Nous ne discutons point ici le mérite du philologue, nous exprimons seulement un doute sur la valeur des résultats qu'il a obtenus. Champollion nous semble avoir d'abord jeté dans un creuset toutes les opinions antérieures; puis, après en avoir dégagé, avec une habileté parfaite, ce qu'elles renfermaient de puérilités ou de contradictions, il a, ce nous semble encore, composé d'avance et ingénieusement, avec leur résidu, un système complet dont il ne restait plus ensuite qu'à trouver la formule. Ainsi, nous le voyons avec

Mercati, admettre dans l'obélisque une consécration divine; avec Bandini un mélange de dédicace aux rois et aux dieux; se rencontrer avec Zoëga pour l'explication des bandes supérieures, avec Saint-Genis pour l'harmonie générale des faces du quadrilatère. Zoëga avait observé avant lui que les côtés du même obélisque se correspondent, et avant lui aussi remarqué ces signes fixes et souvent répétés qu'il appelait *notes*, tandis que Champollion les a nommés *cartouches*, d'après l'ouvrage de la commission d'Égypte.

Ce qui appartient en propre à M. Champollion, c'est la déduction phonétique tirée de ces signes. Étant donné le plan formel de lire sur les obélisques une consécration votive et commémorative aux dieux et aux rois, trouver dans la combinaison des sculptures une explication rationnelle, et d'ailleurs à peu près à l'abri du contrôle, tel était le problème. Champollion, il faut le dire, l'a merveilleusement résolu. De toutes les hypothèses, le sienne est incomparablement la plus belle; c'est une création de génie, même quand on lui contesterait la certitude d'une découverte.

Quoi qu'il en soit, Champollion a le premier lu hardiment sur les obélisques, et dit, par exemple, à propos de notre monolithe parisien : « Il « appartient à deux Pharaons d'Égypte. L'un, Rhamsès II, le tira, vers « l'an 1570 avant l'ère chrétienne, des carrières de Syène, après qu'il eut « châtié les impurs en Asie et en Afrique, comme le disent les inscriptions. « Ramsès III, le Sésostris égyptien, qui succéda à son frère vers 1565, « continua ce travail, après qu'il eut terminé son magnifique pylône de « Louqsor. Tout l'espace que Ramsès II n'avait pas rempli de sculptures « à sa louange, Ramsès III l'affecta à la commémoration de ses gloires... »

Sur cet obélisque, il faut distinguer, suivant Champollion, le bas-relief des offrandes, qui occupe toute la largeur de chaque face au-dessous du pyramidion; puis en tête de trois colonnes d'hiéroglyphes, qui forment comme la pagination de ce livre de granit (c'est aussi l'expression de Saint-Genis), un encadrement surmonté de la figure de l'épervier symbolique, coiffé du pschent entier, et terminé en franges à sa partie inférieure. Au-dessous se déroule l'inscription proprement dite, dans l'ordre qu'indique la tête des oiseaux et des quadrupèdes sculptés. Çà et là, et disposés avec une certaine symétrie, se retrouvent quarante-huit *cartouches*, caractérisés par un encadrement qui entoure des signes hiéroglyphiques. Ces cartouches sont tantôt des noms de rois ou de reines, tantôt des noms de divinités. Le plus souvent on les trouve accouplés l'un à l'autre, et alors ils comprennent à la fois le nom et le prénom. Le prénom, qui emporte une idée religieuse connue, *soleil bienfaisant*, ou

soleil gardien de la vérité, est composé de signes purement idéographiques, tandis que le nom propre comporte des signes phonétiques.

L'obélisque parisien, en admettant cette clé hiéroglyphique, présenterait deux cartouches bien distincts, l'un de Ramsès II, l'autre de Ramsès III ou Sésostris, le premier occupant les colonnes médiales de trois faces de l'obélisque, le second les colonnes latérales de ces mêmes faces et la quatrième face tout entière; de sorte qu'en combinant le tout, il faudrait voir :

Sur la face nord. En tête et sous le pyramidion, le dieu de Thèbes, Ammon-Ra, assis sur son trône, coiffé de deux plumes, et tenant d'une main son sceptre, de l'autre une croix à anse. Devant lui, Ramsès II à genoux lui offre deux flacons de vin, comme l'indique l'inscription : « *Don de vin à Ammon-Ra.* » A la suite de ce bas-relief et dans la colonne médiale figure comme bannière « l'*Aéroris puissant aimé de Saté* (déesse « de la vérité), » et plus loin « *le seigneur de la région supérieure, le* « *seigneur de la région inférieure, régulateur seigneur de l'Égypte, qui a châtié les contrées, Horus resplendissant*, etc. »

Sur la face sud, le même bas-relief où Ramsès II fait encore à Ammon-Ra un don du vin, puis une inscription où l'on rappelle que ce prince a décoré un sanctuaire en l'honneur d'une divinité.

Sur la face est, la répétition des mêmes offrandes et des mêmes éloges.

Voilà ce qui, dans l'obélisque, se rapporte à Ramsès II. Ramsès III, ou Sésostris, a aussi sa part, comme l'on sait, des sculptures du monument. La face ouest lui appartient en entier, et il s'y fait voir, dans l'offrande du vin, coiffé du pschent complet et surmonté du globe ailé du soleil. Les autres faces, nord, sud, et est, le reproduisent et le proclament « l'Aéroris « puissant, gardien des vigilans, grand parmi les vainqueurs, combattant « sur sa force, fort dans les grandes panégyries; l'Aéroris vivant des ré- « gions d'en haut et d'en bas, enfant d'Ammon. »

L'inscription ne tarit pas sur les gloires du grand monarque. Tantôt elle l'assimile au dieu *Mandou*, dont elle le dit le fils; tantôt elle le proclame *l'engendré du roi des dieux pour prendre possession du monde entier*; d'autres fois elle déclare qu'il est, *comme Thmou, un chef né d'Ammon, dont le nom est le plus illustre entre tous; grand par ses victoires, fils préféré du soleil dans sa roqale demeure, celui qui réjouit Thèbes, comme le firmament du ciel, par des ouvrages considérables pour toujours.*

Il ne viendra à la pensée de personne de contester que ce ne soit là des périodes bibliques assez ronflantes, et des orientalismes assez pompeux.

A détailler les divers élémens de ces inscriptions, on y retrouverait au besoin les divers jalons que nous ont laissés les traditions grecque et romaine, et une fusion fort habile des textes d'Hermopion, d'Horapollon, d'Hérodote, de Pline et de Diodore. Si Champollion a voulu conclure de son travail que les anciens avaient à peu près deviné les hiéroglyphes, il faut avouer, d'autre part, que personne n'a mieux que lui tiré parti des élémens qu'ils nous ont laissés. Mais on doit, en revanche, se montrer bien moins accommodant sur les résultats, si l'on persiste à les faire dériver d'un système philologique, complet et infaillible; car il sera possible, un jour, de présenter à l'état de preuve, ce qui existe déjà parmi les philologues à l'état de conviction profonde et motivée.

Nous entendons conclure de ceci que la question de l'écriture hiéroglyphique, si elle doit quelque chose aux idées de Champollion, n'a pas reçu de lui une impulsion aussi grande qu'on se plaît à le supposer dans le public. A la veille d'une inauguration qui tendra de ce côté les intelligences les plus éclairées de la presse, il est utile peut-être d'indiquer que des noms honorés dans la science ont depuis long-temps fait leurs réserves contre un engouement précoce, et que des travaux lentement mûris justifieront ces défiances, en suivant l'hypothèse de Champollion sur son terrain inconsistant et dans ses hardiesses contradictoires.

L. R.

BULLETIN.

La proclamation d'une amnistie en faveur de soixante-deux condamnés politiques n'a produit que peu de sensation dans le public. Cette indifférence s'explique par l'imprévu de cette mesure, par son caractère limité, son absence de grandeur et d'à-propos. Ç'a été pour tout le monde, sans excepter M. Persil, le signataire de l'ordonnance, une sorte de surprise; on s'est étonné de voir cette grande question de l'amnistie, qui avait si vivement préoccupé l'attention publique, dont le maréchal Gérard avait fait une question de portefeuille, M. de Lamartine un thème d'éloquens discours, de la voir, dis-je, ainsi éludée et réduite à de mesquines proportions. Nous tenons à justifier l'indifférence qui a accueill cette mesure; sinon il faudrait y voir un symptôme fâcheux de l'apathie du pays. Pour notre part, quoique cette amnistie partielle ne réponde qu'imparfaitement au besoin universel d'oubli, de douceur et d'indulgence, qui se manifeste de toutes parts, nous y applaudissons sincèrement et sans arrière-pensée : c'est une première victoire remportée sur l'esprit de résistance systématique, on pourrait presque dire un échec pour M. Guizot, qui semble n'être entré au ministère qu'afin de donner un démenti à son passé, de compromettre son présent et rendre impossible son avenir.

Les affaires de Suisse, envenimées d'une façon si déplorable par la conduite à la fois molle et violente de notre ambassadeur, semblent prendre heureusement une tournure plus pacifique. Les Suisses ne peuvent oublier que la France est la protectrice naturelle et inébranlable de l'ordre de choses constitué en 1831. Au moment même où la France

semble en apparence blesser l'orgueil national de la Suisse, elle la défend énergiquement contre les cours du Nord, qui rêvent le rétablissement de l'aristocratie bernoise. La France est plus que jamais le défenseur vigilant de la constitution fédérale; jamais elle ne souffrira que l'on cherche à se prévaloir d'un dissentiment momentané entre deux peuples alliés, pour tenter une restauration aristocratique en Suisse. Il n'en faut pas moins convenir que le commerce, celui de Marseille notamment, souffre beaucoup de l'interruption des communications; qu'il règne une grande fermentation et un grand mécontentement non-seulement dans toute la Suisse, mais même dans les départemens français limitrophes. Quant à la suspension du paiement des pensions dues à des Suisses par le gouvernement français, qui a été représentée par les journaux anglais comme une violation du droit des gens et comme étant de nature à ébranler le crédit français pour l'avenir, elle s'explique, au contraire, par la législation civile qui régit les deux pays. Les rapports de chancellerie se trouvant suspendus, aucun certificat de vie ne peut être visé par les ambassadeurs et présenté au trésor. Un pareil état de choses ne peut néanmoins durer sans exciter de vives réclamations.

Les affaires d'Espagne continuent de se présenter sous un aspect assez favorable. Le général carliste Marotto a été fait prisonnier; le baron d'Ortafa et son fils ont été tués; Gomez, rejeté en Andalousie, par les troupes de la reine, échappera difficilement, dans cette riche province toute libérale, aux poursuites réunies des gardes nationales mobilisées et des corps d'armée d'Alaix, de Quiroga, de Rodil. Néanmoins les fonds espagnols ont éprouvé, depuis deux jours, une baisse très prononcée. Tous les fonds étrangers ont subi également une dépression marquée.

L'expédition de Constantine est résolue et doit se mettre en route le 1er novembre. Nul doute que les armes françaises ne comptent en Afrique une nouvelle victoire en allant à la rencontre d'un nouveau champ de bataille. Le duc de Nemours, jaloux des lauriers de Mascara et de Tlemcen, doit faire partie de l'expédition contre Constantine. Une des idées les plus louables de l'ancien président du conseil avait été d'établir la domination française en Afrique sur des bases larges et fécondes, de créer à Alger un centre puissant et un foyer actif de civilisation, de remplacer le provisoire par le durable; en un mot, de s'approprier cette conquête de la restauration en lui donnant un but, des conséquences, une organisation complète. Le nouveau ministère se montrera-t-il aussi préoccupé de la grandeur de la France, aussi soigneux des intérêts des colons?

M. Thiers est, en ce moment, à Rome, et l'on annonce que les ravages

du choléra, qui sévit cruellement dans le royaume de Naples, rapprocheront l'époque de son retour en France. Ce voyage a donné naissance à quelques bruits calomnieux et absurdes. Quoiqu'ils méritent à peine d'être réfutés, ils n'en sont pas moins déplorables. Est-ce sérieusement que l'on a pu imprimer que M. Thiers avait acheté pour 300 mille francs d'objets d'art et de curiosités; que M. Thiers avait distribué 10 mille francs à l'équipage du bateau à vapeur qui l'a transporté de Marseille à Civita-Vecchia? Depuis quand a-t-on vu des ministres entrés pauvres aux affaires, et qui ne s'y sont certainement pas enrichis, avoir ainsi 300 mille francs à dépenser en objets de curiosités? De pareilles insinuations ne doivent-elles pas être repoussées par tout homme qui n'a pas intérêt à tromper ou à être trompé? ne sont-elles pas cent fois plus perfides qu'une accusation directe de concussion dans la gestion des deniers publics?

Si nous repoussons avec force des nouvelles controuvées et dictées par la malveillance la plus aveugle, nous nous voyons, d'un autre côté, obligés de justifier un autre homme d'état contre ses propres paroles, et de le défendre contre lui-même. M. Guizot, qui a la singulière prétention d'être, avant tout, courtisan, et de posséder, plus que tout autre, les bonnes graces du roi, désire joindre à ce nouveau titre celui de riche propriétaire. M. Guizot ne parle plus que de son château de Val-Richer, et ses amis ajoutent qu'il en a payé le prix avec les économies qu'il a faites pendant son ministère. Or, M. Guizot sait, mieux que personne, qu'on ne fait pas d'économies quand on est ministre, et que c'est assurément le moins lucratif de tous les métiers. M. Guizot voudrait, en vain, faire croire qu'il s'est enrichi dans son passage aux affaires, personne ne le croira. M. Guizot se calomnie inutilement. Tout le monde plaindra M. Guizot s'il compte sur ses économies pour payer son château de Val-Richer. Mais la vanité du grand propriétaire ne saurait faire tort au ministre : le château est des plus modestes; c'est la maison de Socrate, tous les amis de M. Guizot y tiendraient réunis. Peut-être est-ce une ruse imaginée par M. Guizot pour détourner l'attention publique. L'histoire de la queue du chien d'Alcibiade est toujours plus jeune à mesure qu'elle vieillit.

Si nous avons défendu M. Guizot contre lui-même, pourquoi ne le défendrions-nous pas contre un de ses *amis les plus intimes,* un grand *homme d'état de la restauration?* La restauration tombée, l'*homme d'état* se fit historien, et jeta sur la place les nombreux et beaux livres que vous savez. A en croire le modeste écrivain, il n'avait fait que tenir la plume que guidaient d'illustres personnages. Une fois c'était M. Pasquier, une autre fois M. Decazes; l'Académie fut elle-même mise

à contribution. C'était une ruse comme une autre. Mais les livres de l'*homme d'état* ont fini par rester chez l'éditeur, malgré MM. Pasquier, Decazes et l'Académie. Il a fallu descendre au rôle de nouvelliste. On fabrique maintenant des nouvelles comme on fabriquait des livres historico-politiques; seulement on en met la responsabilité sur MM. Molé et Guizot, qui en sont tout aussi innocens que MM. Pasquier, Decazes et l'Académie l'étaient des grands ouvrages historiques qui ont vu le jour dans la rue des Marais. C'est de cette source qu'est venue la nouvelle de l'envoi de M. de Mortemart en Afrique; c'est là que s'élabore le torysme français que rêve en secret M. Guizot.

— Un recueil anglais, le *Portfolio*, qui reçoit, on le sait, de hautes communications diplomatiques, rapporte un trait qui honore la politique de la France en 1830, et peut rappeler au ministre actuel des affaires étrangères ce qu'il doit être par ce qu'il a été.

« On a beaucoup parlé d'une note diplomatique que M. Molé adressa en 1830 comme ministre des affaires étrangères au gouvernement prussien relativement à la Belgique. Les journaux étrangers, le *Journal des Débats* et les cercles diplomatiques, en ont parlé à plusieurs reprises. Comme cette manière de rapporter les faits pourrait servir de prétexte à la Prusse pour nier cette circonstance qui est vraie au fond, il est important de rétablir les choses comme elles se sont réellement passées. Nous ne pensons pas que ces détails aient jamais paru ailleurs.

« La note de M. Molé au gouvernement prussien n'a jamais existé; mais M. Molé eut en 1830 avec le ministre plénipotentaire de Prusse, baron de Werther, une conversation fort importante et qui intéresse doublement, parce qu'elle met en lumière un évènement historique curieux, et qu'elle sert à faire apprécier le caractère de M. Molé.

« Lorsqu'en novembre 1830 éclata la révolution belge, conséquence de la révolution de Juillet, le gouvernement prussien fit mine de vouloir envoyer des troupes en Belgique. M. Molé, informé de ces préparatifs, écrivit immédiatement au baron de Werther; mais comme une entrevue officielle à l'hôtel des Capucines souffrait quelques difficultés, le nouveau gouvernement français n'étant pas encore officiellement reconnu par la Prusse, le ministre des affaires étrangères, invoquant auprès de M. de Werther le souvenir de leur ancienne intimité, l'invita chez lui dans sa maison particulière de la rue de la Ville-l'Evêque; M. de Werther s'y rendit, et voici les principaux termes de la conversation qui s'engagea :

« M. Molé.—Ecrivez à votre cour que si un seul soldat prussien met le

pied en Belgique, la France entrera sur-le-champ en campagne, et nul ne sait où nos troupes s'arrêteront.

« M. DE WERTHER, irrité.— Comment? vous demandez à être reconnu et vous n'avez que des menaces à la bouche!

« M. MOLÉ.—Ces menaces seront suivies immédiatement par des actes.

« Cette conversation, qui fut sans doute scrupuleusement rapportée par M. de Werther dans ses dépêches à son cabinet, dut nécessairement produire un effet électrique à Berlin. Les troupes prussiennes n'entrèrent pas en Belgique, et Louis-Philippe fut immédiatement reconnu roi des Français. »

On peut s'étonner qu'après cette conversation M. de Werther soit resté à son poste en 1830. Mais il est rare que les discussions les plus vives entre les ministres et les ambassadeurs aient pour résultat le changement des ministres ou le rappel des diplomates. Ces évènemens sont plutôt le résultat d'inimitiés secrètes ou d'intrigues perfides. S'il était vrai que ce fût à une de ces coalitions d'influences étrangères et de mécontentemens diplomatiques que l'on doit la chute du précédent ministre des affaires extérieures, il faudrait vraiment déplorer que la fermeté déployée en 1830, vis-à-vis des cabinets européens, ait ainsi dégénéré, et nous souhaitons à M. Molé de pouvoir rester aussi ferme dans ses résolutions, et d'être mieux soutenu dans ses entreprises. Nous souhaitons enfin qu'il nous ramène à cette politique nationale dont lui fait justement honneur le *Portfolio*.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Marie*, comédie en trois époques, par Mme Ancelot. A quoi bon faire l'analyse de cette comédie ? tout le monde la connaît déjà; c'est le sujet le plus simple, le plus naïf, et le moins compliqué qu'il soit possible d'imaginer. Mais d'un autre côté, celui qui voudrait dire tout ce qu'il y a de traits fins et délicats, d'épigrammes habilement aiguisées, d'observation, sinon toujours vraie, au moins toujours vraisemblable, d'esprit, de verve, de rapidité, dans ce dialogue qui se maintient toujours dans la sphère de la comédie sans jamais quitter le ton de la conversation; celui-là, en vérité, tenterait une tâche difficile, et il croirait avoir tout dit, tout remarqué, tout senti, qu'il s'apercevrait bientôt de mille choses nouvelles qui lui étaient échappées, par défaut d'attention sans doute, car Mlle Mars, elle, ne laisse point passer un seul mot sans lui donner l'inflexion et le caractère qui lui appartient; il serait forcé d'avouer que cette comédie écrite par une femme, jouée par

une femme, tout entière à l'éloge des femmes, possède toutes les qualités d'un esprit féminin, à savoir l'inattendu, la grace, un besoin naturel de dévouement et un tact profond des convenances et des délicatesses de la vie. Les difficultés scéniques ont été plutôt tournées et éludées qu'attaquées de front par Mme Ancelot; et, en vérité, on peut à peine l'en blâmer : elle eût peut-être fait une comédie comme M. Ancelot en donne tous les jours; elle a dialogué une conversation comme jamais aucun vaudevilliste ne se hasardera à en écrire une pareille.

La comédie de Mme Ancelot a obtenu un succès complet; le triple dévouement de Marie a été couronné d'applaudissemens : le premier acte un peu moins, le second acte un peu davantage, le troisième acte d'un bout jusqu'à l'autre; il semblait qu'en se rapprochant peu à peu de son âge réel (Marie a successivement seize ans, vingt-quatre, trente-deux), la grande actrice de 1777 se retrouvait plus à son aise et jouait avec plus d'entraînement; il y a quelques longueurs dans le premier acte; le rôle de Justine, la femme de chambre, doit être retranché, il est commun et inutile.

Mais qu'est-ce qui ne pourrait pas être retranché dans cette charmante et inconcevable comédie? Où sont les personnages véritablement utiles et indispensables? Est-ce M. de Melcour, misanthrope en gants blancs, qui, par une fatuité impardonnable, s'étonne qu'une femme l'ait trompé, comme s'il n'était pas de la nature des femmes de changer et de se dévouer tout à la fois. Mme Ancelot a préféré ne mettre en relief que ce second côté de leur caractère. Est-ce Mme d'Herbigny, qui ne s'est point mariée parce que dans le mariage il faut avoir une volonté à deux, et qu'elle en a toujours deux pour elle seule? Le vieux général, le père de Marie, disparaît après le premier acte; M. Forestier disparaît avec le second acte; enfin, Cécile entre tout à coup en scène au commencement du troisième acte, sans que rien dans les deux précédens ait pu faire prévoir son apparition. M. Darbelle lui-même est presque entièrement passif. Ainsi, le général, M. Melcour, Mme d'Herbigny, M. Forestier, Justine, Charles Darbelle, tous les personnages de cette comédie enfin, sont des personnages épisodiques, temporaires, qui arrivent à l'heure dite, puis s'éclipsent sans qu'on en prenne nul souci, sans que l'action en souffre le moins du monde. Il n'y a donc réellement qu'un seul personnage en scène, un seul personnage indispensable : c'est Marie, toujours Marie; Marie qui se dévoue au premier acte à son père, au second à son mari, au troisième à sa fille; Marie qui pleure, qui souffre, qui s'immole; Marie qu'il faut toujours plaindre, toujours admirer; Marie qui a pris le nom de la mère du Christ pour mieux imiter le fils. Mme Ancelot s'est identifiée avec

Marie, Mlle Mars aussi; chaque femme qui verra cette comédie saluera Marie comme sa propre sœur, et la dira bienheureuse entre toutes.

VAUDEVILLE. — *Pierre Lerouge.* — Lorsque Mme Albert fit, il y a quelque temps, sa rentrée au Vaudeville après une trop longue absence, elle prit des sabots, une jupe de bure, et s'appela Madeline; aujourd'hui, Mlle Brohan chausse également des escarpins de village; elle a les bras nus, remue les coudes, et s'appelle Jeanneton. Madeline avait à la fois pour amant un paysan et un grand seigneur, Jeanneton se partage entre Pierre Lerouge et le marquis d'Entragues; Madeline devenait duchesse d'Auvergne, Jeanneton ne devient que la citoyenne Cornélie et la marquise d'Entragues. Il est vrai qu'un beau jour Madeline se retrouvait sabotière comme devant, et rentrait heureuse dans son village, car Madeline avait le cœur bon et honnête, et il lui prenait d'irrésistibles désirs de danser la bourrée sur les parquets de Marie d'Auvergne; Jeanneton, au contraire, est ambitieuse et égoïste. Aussi, Madeline accomplit-elle tranquillement sa carrière, et Jeanneton rencontre bien quelques obstacles.

Les deux premiers actes de cette pièce sont bien posés et marchent rapidement; au troisième acte, le terrain a manqué sous les pieds des auteurs, et le dénouement, assez pâle et fort imprévu, répond mal au ton énergique et tranché des deux premiers actes. Néanmoins, cette pièce sort du cercle ordinaire des vaudevilles; les données sont dramatiques, les détails fort soignés, et elle a été jouée avec un ensemble parfait par Lafont, Fontenay et Mlle Brohan.

— L'ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE (1) est une de ces vastes et sérieuses publications qui, non sans quelques tâtonnemens, sans quelques omissions inséparables du début, se placent d'elles-mêmes au rang que lui assignent le zèle de ses collaborateurs, le soin avec lequel sont coordonnés les différens matériaux, et jusqu'aux tentatives peu heureuses de ses concurrens. L'*Encyclopédie catholique* avait à éviter deux écueils : de n'arborer aucune bannière, d'être un chaos indigeste et confus, comme le *Dictionnaire de la conversation*, ou bien encore de se placer à un point de vue dogmatique, et de faire une œuvre unitaire, mais exclusive, et qui, au lieu de résumer avec une loyale impartialité toutes les connaissances humaines,

(1) Cinq livraisons sont en vente au bureau, rue de Menars, 5.

se contentât de les soumettre, bon gré mal gré, au laminoir de la théologie. Il n'en a point été ainsi : une unité suffisante relie en un faisceau ce grand corps d'ouvrage, et une sage modération permet à chaque doctrine de se produire telle que les temps ont donné droit à toute doctrine de le faire. — L'article *Abailard* nous présente ce grand homme sous son côté philosophique, et apprécie la portée de ses doctrines et la nature de son esprit. Pour passer de l'histoire aux sciences exactes, *Abcès*, *Accouchement*, *Acides*, sont traités avec toute la clarté et tous les développemens désirables. La partie du droit n'est pas moins complète et exécutée avec moins de soin. Enfin, nous citerons un travail entièrement neuf sur les *Actions*, telles que les entendait le droit romain. Lorsque cette grande publication, qui se poursuit avec activité, sera plus avancée, nous y reviendrons en détail. Nous n'avons voulu que constater sa supériorité marquée sur les autres publications de ce genre, si l'on en excepte le sévère et laborieux monument que, dans un camp opposé, élèvent à leur foi politique et religieuse les anciens rédacteurs de la *Revue encyclopédique*.

— *Une Fée de Salon*, tel est le titre d'un nouveau roman de M. Arnould Frémy, l'un des collaborateurs de la *Revue*. Ce livre paraîtra, dans quelques jours, à la librairie d'Ambroise Dupont, rue Vivienne. L'auteur a déjà pris une place distinguée dans la littérature par des œuvres à la fois hardies de forme et de pensée.

— M. Jules de Saint-Félix, qui, dans son roman de *Cléopâtre*, avait fait une si belle étude de l'antiquité romaine, a cherché aujourd'hui à prendre sur le fait notre société moderne, à la peindre dans ses nuances les plus délicates. *Mademoiselle de Marignan* (1) est une Parisienne retirée dans les montagnes, une noble fille qui mérite d'être plus heureuse devant le public qu'elle ne l'a été dans ses amours.

(1) Chez Desessart, rue de Sorbonne, 9.

LES ÉGOUTS.

Par un beau jour d'été parisien, quand la ville a pris ses habits de fête, quand chaque maison a lavé le seuil de sa porte, quand l'eau de la borne voisine a coulé à longs flots dans le ruisseau, quand le pavé de la rue éclate et brille comme le carreau de vitre d'une ménagère hollandaise, il y a là, en effet, un instant de propreté luisante et de calme bien-être, qui vous fait penser malgré vous à la minutieuse et patiente toilette que fait chaque matin tout bon village flamand de la vieille origine. Quand Paris s'est mis ainsi, calme et joyeux, dans ses atours du dimanche, quand il n'y a ni boue ni bruits dans ses rues, alors, en effet, vous trouvez que c'est la plus belle ville du monde; le Parisien, tout fier de sa ville, prend sa femme et sa fille à son bras, et ils s'en vont, les uns et les autres, sans même relever leur robe d'indienne, dans les villages environnans, ou tout au moins au jardin des Tuileries, si l'honnête famille est voisine du Luxembourg, au jardin du Luxembourg, si elle est voisine des Tuileries. Et là, voyant les marronniers en fleurs, les plates-bandes en boutons, le gazon dans son bel habit vert des jours de fête, tous ces enfans qui dansent, toutes ces jeunes filles

qui rient doucement, le Parisien se dit à lui-même avec orgueil : — Vive la Charte! la garde nationale et le préfet de police! Ma bonne ville de Paris est, en effet, la ville la mieux peignée, la mieux lavée, la mieux vêtue et la plus chaste de l'univers!

Hélas! s'il savait, l'honnête Parisien! combien ce sont là des apparences trompeuses, combien il y a de fange au-dessous de ses pieds, de vices au-dessus de sa tête; combien de gaz délétères et de vices encore plus délétères entourent ses poumons et son cœur! S'il savait toute la boue que cache ce pavé luisant, toutes les corruptions que recèlent ces maisons si nettes au dehors; s'il savait tous les fumiers infects qui, manquant à leur loi de fumier, étouffent les germes naissans dans les campagnes; s'il savait tout ce qu'il y avait de sang gâté dans le bœuf dont il a déjeuné, d'ordures dans le fruit qu'il a mangé, tout ce qu'il y a de sueur dans le pain qu'il mange, de venin dans la servante qui le sert; s'il savait que la mort et la corruption s'échappent de toutes parts, à chaque instant de la nuit et du jour, de l'amphithéâtre où le chirurgien dissèque les cadavres, de l'hôpital où il les interroge, du cimetière où il les enterre; s'il savait que, pour Paris, tout cheval qui tombe, tout rat qui court, toute rivière qui coule, apporte son infection et sa peste; s'il savait tout ce que recèlent de putride et d'infect les fosses ouvertes la nuit, par ces tristes et pâles victimes qu'on prendrait de loin pour des fossoyeurs; s'il savait que tout l'attend au passage pour abréger sa vie; — le bitume qui fond, le chanvre qui rouit, le tabac qui fume, le bois qui flotte, le tapis qu'on bat au grand air; s'il savait qu'en effet Paris est bâti sur un vaste cloaque, et que la plus chaste maison ne sert qu'à masquer un égout, et que la prostitution parisienne, aussi bien que la boue et les gaz délétères, le presse, le pousse et le menace de toutes parts, comme le pauvre homme s'estimerait malheureux! Il me semble que je le vois d'ici qui pâlit d'effroi, et que je l'entends qui dit à sa femme et à sa fille, au milieu de leur promenade commencée : — *Rentrons!*

Qui le croirait? Il s'est pourtant rencontré à la fin un homme d'un grand talent, d'un rare esprit, d'une vertu éprouvée, chrétien, catholique, apostolique et romain, de père en fils, dans l'ame et dans le cœur; un homme qui était né et qui avait passé sa vie au milieu des mœurs les plus élégantes comme les plus correctes;

un savant élevé par sa mère, son maître de latin, qui cependant, poussé par cette force irrésistible qu'on appelle le devoir, a consenti à descendre, lui si délicatement élevé par sa noble famille, dans ces immondes cloaques, dans ces égouts pestilentiels, et, ce qui était plus terrible pour lui, à descendre dans les plus horribles repaires de la prostitution parisienne! Cet homme descendait en droite ligne de la riante et studieuse retraite de Port-Royal-des-Champs; il s'était habitué de bonne heure à contempler avec admiration les chastes et sévères clartés du grand siècle; il était ce qu'on appelle dans le meilleur monde, un homme du monde; esprit distingué, cœur excellent; eh bien! voilà son dévouement chrétien à l'humanité, qui le force à passer la plus belle part de sa vie dans la boue corrompue, dans le sang vicié, dans le fumier qui n'est même plus du fumier, dans la prostitution à l'état chronique, dans toutes les fanges, dans toutes les misères sociales, *ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue*, comme dit Tertullien. En un mot, cet homme qui avait appris à lire dans les *Pensées de Pascal*, ce grand médecin qui était l'ami de Haller, il est mort l'autre jour, jeune encore, asphyxié sans doute par ses terribles études. Et devinez les livres qu'il a laissés? — *Histoire des égouts et des cloaques!* — *Histoire de la prostitution!* lui, un saint! Parent-Duchatelet!

« J'ai pénétré, dit-il, dans les lieux les plus abjects, j'ai connu ce qu'il y a de plus immoral, j'ai conversé avec ce qu'il y a de plus méprisable, j'ai analysé des actions infames; ce que les hommes de mauvaise vie ne voient eux-mêmes qu'en secret, ce qu'ils cachent, je l'ai vu et je viens vous le raconter au grand jour; je l'ai vu et je ne suis pas souillé. »

Suivons-le donc, nous autres, si nous avons du cœur, cet homme de tant de courage, de sang-froid et de vertu, dans tous les cloaques, dans tous les égouts où il a dû descendre. Cet air vicié a été purifié par lui. Suivons-le, le front haut et triste, et, pourvu que nous marchions avec lui, sur ses pas, dans ce chemin difficile qu'il s'est tracé au milieu des vices, des fanges et des immondices de tout genre, nous pourrons dire aussi, comme lui, quand notre tâche sera accomplie : *Nous ne sommes pas souillés!*

D'ailleurs, il s'agit ici d'une étude triste, il est vrai, mais de

l'intérêt le plus solennel. Il n'y a ni drame, ni histoire de la vie humaine, ni aucune des révélations du roman moderne, qui vous ait jamais initiés à ces tristes aventures de cet autre monde si fécond en drames de tout genre, qu'on pourrait, à bon droit, appeler le *Paris souterrain*. Ce qui se passe dans le salon, ce qui se passe dans la mansarde; les aventures de la rue, les mœurs du village; tous les temps, tous les siècles, toutes les époques, on vous les a racontés, arrangés, corrigés, disposés de toutes les façons, sous tous les côtés, dans tous les styles, et dans tous les livres. Du monde connu, vous n'avez plus rien à apprendre, grace aux philosophes et aux poètes, grace à la comédie et au roman, à la fiction et à l'histoire. Tout ce qui est enfermé entre le ciel et la terre et sur la terre, vous devez maintenant le savoir à peu près, un peu mieux que Dieu lui-même. De ce côté il n'y a plus de nouveau monde à découvrir. Mais qui vous a dit jamais ce qui se passe au-dessous de vos pieds, là-bas, dans ces ténèbres sanglantes et profondes qui sillonnent la ville dans tous les sens? Mais qui jamais vous a montré les mœurs de ce peuple pâle et livide, qui sert aux égouts et aux amours de Paris, du fossoyeur qui cure les égouts, de la prostituée qui tend son piége à côté de la borne, le soir? Vous avez eu l'histoire, jusqu'à présent, de toutes les misères parisiennes, mais vous a-t-on jamais fait l'histoire de toutes les infections parisiennes? Et même si le premier romancier venu eût osé vous l'écrire, cette terrible histoire, soudain vous vous seriez récriés en vous bouchant les oreilles! Mais à présent que la route est ouverte par un homme de tant de science et de tant de vertu, Parent-Duchatelet, à présent que le cloaque est purifié, descendons dans le cloaque.

Pour commencer ce triste pélerinage, et afin de bien graduer notre marche, commençons par étudier les égouts de la ville de Paris; les maisons de prostitution viendront plus tard : le vestibule est digne du lieu où il conduit. Dans la vieille Rome, les égouts avaient leurs dieux et leurs déesses. Le dieu Sterquilinus, la déesse Cloacina, Mephitina; les plus grands hommes de l'antiquité n'ont pas dédaigné de se charger de la surveillance des égouts. A Thèbes on cite Epaminondas, à Rome Cicéron, et plus tard le gendre d'Auguste, Agrippa. A Rome, le grand cloaque de

Tarquin servit d'abord à dessécher les marais creusés par les inondations du Tibre. Marcus Caton et Valerius Flaccus continuèrent l'œuvre de Tarquin. Tant que Rome fut la ville éternelle, les consuls et les empereurs ajoutèrent de nouveaux égouts aux anciens ; quand arrivèrent les barbares, les aqueducs furent brisés, les égouts négligés, l'air de cette grande cité romaine se remplit de miasmes putrides. Plus tard, lorsqu'enfin le pape Léon X, au XIIe siècle, vint à l'aide de la ville des Césars, son premier soin fut de réparer les égouts et de reconstruire les aqueducs.

Venons maintenant aux égouts de Paris qui attendent encore leur Cicéron, leur Agrippa, leur Épaminondas. Trois vallées bien distinctes se partagent la ville : la plaine d'Ivry, la plaine de Vaugirard, et entre ces deux plaines, la plus importantes de toutes, la plaine qui porte Paris. La première de ces vallées commence à Choisy-le-Roi et se termine à la montagne Sainte-Geneviève ; la seconde s'étend de la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à Vaugirard et elle gagne par Vanves, Issy et Meudon, les coteaux de Sèvres et de Saint-Cloud ; la troisième commence entre Charenton et la Rapée, s'étend en se contournant jusqu'au bassin de l'Ourcq et se termine vers les hauteurs de Chaillot et de Passy.

Ces trois vallées sont au même niveau de la Seine; leur sol est le même, leur apparence est la même, elles ont subi les mêmes transformations. Faire l'histoire des égouts dans une de ces trois vallées, c'est donc faire l'histoire des trois autres.

Les égouts de Paris ne datent guère que de Hugues Aubriot, prévôt des marchands sous Charles V, ou pour mieux dire, Hugues Aubriot imagina le premier de voûter les égouts de la ville. Mais ces égouts, dont la pente était très faible, s'encombraient souvent d'immondices et d'eaux stagnantes. Le voisinage de l'égout Sainte-Catherine devint si incommode à François Ier, qu'il échangea, en 1518, sa terre de Chasseloup contre l'emplacement actuel des Tuileries. Sous Henri IV, François Chiron, prévôt des marchands, construisit à ses frais l'égout du Ponceau, depuis la rue Saint-Denis jusqu'à la rue Saint-Martin. Le grand égout de ceinture fut l'ouvrage immortel du ministre Turgot, le père du ministre de Louis XVI. Le plus vaste et le plus admirable égout de la ville de Paris, l'égout de la rue de Rivoli, a été construit par l'empereur.

C'est aussi à l'empereur que Paris doit l'égout de la rue Saint-Denis et du Ponceau, sans compter l'égout de la rue Montmartre, celui de la Salpétrière, celui de la rue d'Iéna et de la rue de la Vierge. J'avais tort de dire tout-à-l'heure que les égouts de Paris attendent leur Épaminondas!

Chaque égout de Paris a ses immondices particulières. L'École Militaire, l'Hôtel des Invalides, la Salpétrière, font de l'égout qui les traverse une véritable fosse d'aisances; l'égout des abattoirs est rempli de matières animales; l'égout des Gobelins est une teinture noirâtre. Comme aussi chaque égout a une odeur qui lui est propre; — odeur fade, — ammoniacale, — d'hydrogène sulfuré, — odeur putride, — odeur d'eau de savon ou de vaisselle croupie en été entre les pavés.

L'odeur fade est la plus innocente de toutes; c'est l'odeur des égouts bien tenus et dans lesquels l'air circule. — *L'odeur ammoniacale,* c'est l'odeur des fosses d'aisances en grand; — l'*hydrogène sulfuré* a la propriété de noircir l'or et l'argent, et surtout de tuer son homme, comme ferait un coup de sang. C'est l'odeur des égouts qui ont été négligés depuis long-temps. — *L'odeur putride,* qui est rare, se trouve cependant dans toute sa pureté à l'embouchure de l'égout de l'abattoir du Roule; — *l'odeur forte, repoussante* et fétide, domine au Gros-Caillou, dans les rues de l'Oursine, de Croulebarbe, au faubourg Saint-Denis. Il y a encore une septième classe d'odeurs, qu'on peut appeler — *odeurs spéciales.* Ainsi l'égout Amelot, c'est la vacherie et l'urine des animaux; la rivière de Bièvre exhale une douce odeur de tan qui est le serpolet de ces rivages. L'égout de la Salpétrière réunit à lui seul le plus horrible assemblage de toutes ces douces odeurs.

Mais en fait d'odeurs fades, putrides, repoussantes, variées; en fait d'ammoniaque et d'hydrogène sulfuré, que dirons-nous donc du grand égout où se décharge la voirie de Montfaucon, dans laquelle voirie on apporte, bon an mal an, quatre cent quatre-vingt-dix-huit mille sept cent cinquante bouches de vidanges, formant ensemble un million cent quatre-vingt-dix-sept pieds cubes de matières fécales? Dans cet aimable lieu, le liquide se sépare du solide et s'en va se perdre dans le grand égout de la rue Lancry,

non sans couvrir d'un épais nuage les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin.

Or, les égouts, ces tristes réceptacles de tant d'odeurs nauséabondes et mortelles, Paris a trop peu d'eau pour les laver et pour les assainir; il faut que des hommes descendent, au péril de leur vie, dans ces voûtes étroites, pour balayer le sable et la boue qui les obstruent. Il faut pourtant bien que vous sachiez comment cela se fait, vous autres heureux de ce monde, qui ne voyez que le ciel et la terre, et qui mourriez d'effroi s'il vous fallait descendre dans les entrailles infectes de la belle ville que vous habitez.

Le malheureux que la faim condamne à ce travail, descend dans l'égout, armé d'une longue planche au bout d'un bâton. Il rencontre d'abord une boue liquide, et tant que la boue est liquide, il la pousse devant lui, avec un grand rateau. Si la boue résiste, on fait une digue au bout de l'égout, l'eau qui monte a bientôt rendu à cette boue compacte toute sa limpidité. Quand la boue est enlevée, reste le sable.

Ce sable qui provient du pavage des rues ou de l'inondation, est enlevé à l'aide de seaux et de poulies. L'asphyxie ou tout au moins l'ophthalmie est au fond de ce sable, qui a gardé traîtreusement toutes les émanations de l'ammoniaque. Et voilà à quel prix vous n'avez pas la peste tous les dix ans!

Cependant on demande ce que deviennent les immondices que charrient incessamment tous les égouts de cette immense ville? Il faut bien vous le dire, ces immondices se rendent, tout infectés et tout chargés de leurs odeurs, dans la Seine, cette fière rivière où s'abreuvent chaque jour huit cent mille individus. Vous frémissez! vos pères ont eu peur bien avant vous. Une ordonnance du prévôt de Paris en 1348, et un édit du roi Jean, de 1356, défendaient aux habitans de Paris de jeter leurs immondices sur la voie publique, en temps de pluie, de peur que l'eau ne les entraînât à la rivière. — Une autre ordonnance du prévôt des marchands défend, sous peine de soixante sous d'amende, de jeter dans la Seine aucune boue ou fumier. — Le réglement du 28 juin 1414 ordonne aux chirurgiens de porter le sang des personnes qu'ils auront saignées, dans la rivière, *au-dessous de la ville.* — Un arrêt du parlement du 21 juin 1586 condamne au fouet un valet

du bourreau qui avait jeté des matières fécales dans la rivière.

Nous sommes de plus intrépides buveurs d'eau que les Parisiens des siècles passés; nous jetons dans notre rivière tout ce qu'on y peut jeter, cependant nous nous appelons sans façon des hommes civilisés! et nous nommons nos pères des barbares.

Mais il ne s'agit pas de nous, il s'agit des malheureux qui, cachés dans les fanges de la ville, travaillent incessamment à l'assainir. A peine descendus dans le cloaque immonde, ils sont saisis à la tête d'une vive douleur. La bouche se dessèche et devient brûlante comme elle le serait après huit jours d'une horrible fièvre; à peine plongés dans cette boue infecte, leur peau devient sanglante, elle se couvre ensuite d'une croûte épaisse, une horrible infiltration purulente est établie dans ces tristes cadavres..... Cependant, chose étrange! ces malheureux qui ne gagnent que deux francs par jour, sont attachés à cette triste profession comme si elle était la plus belle du monde. Non-seulement ils l'exercent sans dégoût et sans fatigue, mais encore avec joie. Ceci est un des mystères de la toute-puissance d'attraction qui s'établit entre tous les malheureux. Ces pauvres diables, séparés du monde, habitués à s'aimer, à se plaindre, à se secourir, à se sauver les uns les autres, ne voient rien au-delà de l'égout dans lequel ils vivent. La grande cité parisienne les foule aux pieds de ses chevaux, elle n'a pour eux que des excrémens et de la boue; peu leur importe! Ils rendent à Paris oubli pour oubli : chassés de la grande famille qui vit sous le ciel à l'air libre et pur, ils se sont fait à eux-mêmes une famille dans l'égout, et tous les membres de cette famille s'aiment et s'entr'aident au besoin. Ce sont à leur manière de grands philosophes pratiques; leur domaine est triste, il est vrai, mais il en sont les rois.

Pourtant que d'accidens terribles! En 1782, huit ouvriers furent asphyxiés dans l'égout Amelot. En 1785, il en tomba cinq dans l'égout de la rue des Filles-du-Calvaire; en 1787, plusieurs ouvriers dans la Vieille-rue-du-Temple; en 1793, le plus célèbre des égoutiers, Chanpion, homme de courage, tombe asphyxié; mais on le relève, on le ramène à l'air, on le sauve. Il en a sauvé bien d'autres à son tour! Mais sortons en toute hâte de ces horribles souterrains. Respirons. Justement nous voilà au bord d'ne

rivière qui coule doucement sur le sable. Ah! malheureux que vous êtes! Cette rivière au bord de laquelle vous alliez vous reposer, c'est encore un égout. Cet égout s'appelle la Bièvre, et son histoire n'est guère moins terrible que l'histoire des autres égouts faits à son image. Le vallon dans lequel coule la rivière de Bièvre a environ huit lieues d'étendue, depuis sa source jusqu'à son embouchure. La Bièvre, ou, si vous aimez mieux, la rivière des Gobelins, n'est tout d'abord, à sa source, qu'une limpide et claire fontaine, qui s'en va en gazouillant à travers une prairie. En son chemin, cette eau limpide rencontre trois à quatre petites sources innocentes comme elle, qu'elle entraîne avec elle à Paris. On dirait ces jeunes villageoises que poussent l'ambition et l'amour, et qui s'en vont, les folâtres, l'une poussant l'autre, chercher la fortune de leurs vingt ans. A mille pas, à peine, de sa source limpide, en entrant dans le bois épais de Buc, la villageoise est déjà une grande dame, le mince et clair filet d'eau est déjà une rivière. Quelques pas plus loin, le lit desséché d'un étang se rencontre. Déjà un peu de vase se mêle à cette transparence, image des vices de la ville qui s'avance. Plus loin encore, dans le fond du vallon, au sortir de la forêt, voici la rivière qui pénètre dans le parc de ce triste et bizarre vieillard, nommé Séguin, dont la mort récente a été entourée de tant de scandales, digne oraison funèbre de cet homme, qui fut un méchant. La rivière s'arrête long-temps dans la demeure de ce riche : ainsi fait dans la maison du riche la villageoise qui va à Paris; mais enfin il faut quitter cette terre de délices. Le pont d'Antoni se présente, la rivière le passe à pied sec; elle salue de son murmure les ruines du château de Berny, elle court de là à Arcueil, d'Arcueil à Gentilly; elle arrive à Paris enfin, c'est-à-dire qu'elle est tout-à-fait perdue. Que de fange et d'immondices vous attendent, honnêtes filles des campagnes, et vous, honnête petit filet d'eau qui preniez tout-à-l'heure et si innocemment vos joyeux ébats au soleil!

Chose étrange! à peine entrée à Paris, la Bièvre prend toutes les apparences d'une rivière morte. Les roseaux, ces fleurs des marécages, obstruent son cours dans tous les sens; le nénuphar, douce plante des eaux et le cresson qui annonce leur santé et leur vigueur, disparaissent dans cette désolation générale; point de verdure, point de fleurs sur ces bords maudits; à peine quelques saules

PARIS ROYAL

rares et qui n'ont pas assez de feuilles pour pleurer; comme aussi pas un poisson dans cette eau aux mille couleurs : la carpe, qui aime la fange, meurt dans la Bièvre parisienne; l'écrevisse s'enfuit; l'anguille n'y a jamais paru; il n'y a pas jusqu'aux grenouilles, bruyantes filles du marais, qui n'aient en horreur cette onde impitoyable. Le crapaud, lui-même, oui, le crapaud! ne veut pas habiter ces bords désolés. En fait d'habitans de ces ondes, il n'y a que d'horribles sangsues; encore leur piqûre est funeste; tristes sangsues, qui ne sont bonnes à rien, pas même à soulager le malade dont elles boiraient le sang.

Les rats seuls règnent en maîtres sur ces rivages empestés. Ils y viennent attendre au passage les charognes que l'eau entraîne. Et quelle eau! si limpide à sa source, mais une fois à Paris, noire, épaisse, fétide! L'hydrogène sulfuré se dégage en gros flocons à leur surface; elles ne peuvent ni cuire les légumes ni dissoudre le savon; en revanche, elles changent de leur souffle abominable l'argent en cuivre; on disait que l'eau de la Bièvre était excellente pour la teinture; on flattait l'eau de la Bièvre. Dans la manufacture même des Gobelins, on est souvent obligé de se servir de l'eau de la Seine quand il faut obtenir quelques-unes de ces nuances si fines et si délicates, à l'aide desquelles on peut rendre la vie, même à la couleur de Rubens.

Mais si cette rivière est sale et fétide, ses travaux sont glorieux et utiles. Une armée de soldats ne saurait suffire à accomplir tout ce que la Bièvre accomplit à elle seule; à peine échappée de sa source, elle rencontre une usine dans le vallon de la Meulière; elle fait mouvoir un moulin à papier à Chevreuse, deux moulins à farine à Buc; à Jouy elle teint les toiles de M. Oberkampf; dans le joli village de Bièvre, elle est l'honneur de la maison de M. Dollfus, et tout ce charmant village travaille et gagne sa vie sur ses bords. Entre Bièvre et Arcueil, trois moulins se présentent, Boui, Haï et Cachan; entre Arcueil et Gentilly, un moulin; de Gentilly à Paris, deux moulins; la blanchisserie des hôpitaux, la blanchisserie hollandaise; la Bièvre sert de lavoir à tous les villages qui l'entourent; on y lave le linge, on y lave les laines; mais c'est surtout quand la Bièvre est une rivière parisienne, que son labeur commence. Voici d'abord à Croulebarbe une fonderie

et une féculerie; arrivent ensuite la manufacture des Gobelins, deux tanneries, un atelier de teinture, des voiries de chaque côté des deux rives, des lavoirs et des baquets de blanchisseuses; voici encore un tanneur; à côté du tanneur, un hongroyeur; le moulin *Fidèle* broie les couleurs; sans compter un mégissier, un amidonnier, et quatre autres mégissiers; puis un lavoir pour les vieux chiffons ramassés dans Paris, puis encore deux mégissiers. Mais comment vous dire tout le travail de cet infatigable filet d'eau et toutes les fortunes qu'il représente? Fabrique de carton, filature, papeterie, fabrique de mottes, bois de teintures, blanchisseuses, quatre mégissiers, trois tanneurs; voilà seulement pour la rive gauche.

Plus nous avançons et plus nous trouvons d'activité et de zèle, dans la partie moyenne de la rivière, depuis le Pont-aux-Tripes jusque sur le boulevart; voici les établissemens de la rive droite: — Trois mégissiers, trois tanneurs, un hongroyeur, un tanneur, deux maroquiniers, un mégissier, une fabrique de bleu de Prusse, de cartons; trois fabriques d'amidon; une grande filature de laine, un vaste atelier de charpente; — et encore du salpêtre, du bleu de Prusse, des blanchisseuses; et sur le côté gauche, quinze établissemens considérables, sans compter une teinturerie de peaux, une distillerie, deux filatures de coton, tannerie, charonnage, cartons, menuisiers, et que sais-je? moulin à farine, moulin à papier, maison de santé de M. Esquirol, nourrisseurs, et cinq hôpitaux qui se mirent dans ces eaux; l'hôpital des Enfans-Trouvés, l'hospice de la Maternité, l'hôpital du Val-de-Grâce, l'hôpital du Midi, l'hospice de la Pitié, quatre casernes, un amphithéâtre d'anatomie, et Sainte-Pélagie donc!

Et pour ajouter encore, s'il se peut, à toutes ces odeurs, teintures, forces motrices, eaux blanches, eaux sales, eaux savonneuses, eaux maladives, eaux de l'hôpital et de l'écurie, arrive l'égout de l'abattoir de Ville-Juif; et ce qui vous donnera une idée très juste de cet égout, qu'on appelle la Bièvre, c'est que l'eau de l'égout de l'abattoir de Ville-Juif *contribue à l'épurer*.

La rivière de Bièvre nous conduit, par la pente même de son onde empestée, à un autre foyer d'infection; il s'agit cette fois des salles de dissection, espèces de voiries scientifiques dont le nom seul est

une terreur. Je vous ai dit, en commençant cet article rempli de miasmes putrides, que notre science serait complète, et que partout où descendrait M. Parent-Duchatelet, nous y descendrions avec lui, — dans les boues des égouts parisiens, — dans la fange de la Bièvre, — dans le charnier des amphithéâtres, — à Montfaucon, — dans les caveaux funèbres, — dans les fosses d'aisance, — dans les maisons de prostitution, enfin.

Autant la science est facile à Paris, de nos jours, autant elle a été autrefois d'un abord repoussant et difficile. Un vieil et terrible anatomiste, nommé Vesale, raconte, non sans terreur, toutes les peines qu'il se donna pour aller la nuit, au milieu du cimetière des Innocens, arracher son premier cadavre, à la fosse fraîchement remuée, comment aussi il allait aux fourches patibulaires de Montfaucon, disputer aux corbeaux les pendus qui s'agitaient au-dessus de sa tête. Il fut le créateur de cette grande science de l'anatomie. Le moyen-âge, aussi peu avancé que l'antiquité qui regardait comme une souillure d'approcher un cadavre, regardait comme une impiété digne du dernier supplice la dissection *d'une créature faite à l'image de Dieu.* Après avoir échappé à tous les dangers de la science nouvelle, Vesale fut condamné à mort par l'inquisition de Philippe II, parce qu'un jour, comme il disséquait devant ses élèves, le cœur de l'homme disséqué avait, disait-on, bondi sous le scalpel de l'opérateur. Aujourd'hui les temps sont bien changés, le cadavre ne manque plus à la science; c'est bien plutôt la science qui manque aux cadavres. D'abord la ville de Paris avait abandonné au scalpel le corps de ses suppliciés; mais c'étaient de pauvres ressources, et à peine un malheureux sujet venait-il d'être pendu, qu'une bataille de chirurgiens et de médecins se livrait autour de son cadavre, pour savoir à qui ce cadavre resterait.

Plusieurs histoires funèbres sont racontées à ce propos. Le 1er février de l'an 1630, arrêt qui défend aux étudians d'enlever par force les cadavres des suppliciés, et ce, dit l'arrêt, « considérant que depuis long-temps les étudians en médecine et en chirurgie se livrent à des voies de fait et à des violences, et *même à des meurtres*, pour avoir les corps des suppliciés. » Nonobstant cet arrêt, en 1637 et 1641, c'était toujours l'épée et le pistolet à la main,

qu'ils allaient détrousser les roues, échafauds et fourches patibulaires de la place de Grève et autres lieux. Ce cadavre, ainsi enlevé, servait tout le temps que peut servir un lambeau en putréfaction; on attendait pour le remplacer, qu'un autre criminel eût été pendu ou roué vif. Ainsi se firent çà et là, et par hasard, toutes les études anatomiques jusqu'au XIXe siècle, qui parvint enfin à détruire le préjugé du cadavre, comme il en a détruit tant d'autres, mais pourtant avec beaucoup plus de peines et d'efforts.

On arrêta donc tacitement dans les hôpitaux, que la science avait le droit de se servir de tous les cadavres de l'hôpital. On n'osa pas encore établir un amphithéâtre public; chaque étudiant emportait chez lui son cadavre ou sa part de cadavre; ce qui restait de ces cadavres était jeté à la voirie. En 1765, M. Pelletan était encore obligé de brûler ces tristes débris dans un poêle de fonte. Enfin, le grand anatomiste Desault établit le premier amphithéâtre près de la place Maubert. De cet amphithéâtre sont sortis Pelletan, Dubois, Lallemand, Boyer, et plus tard Bichat, l'honneur de la science. A l'exemple de Desault, chaque professeur d'anatomie eut bientôt son amphithéâtre particulier. L'amphithéâtre s'établissait dans les plus pauvres maisons et dans les plus obscures; les cadavres venaient, non plus des hôpitaux, mais des cimetières; on les pêchait dans la fosse commune; tantôt on traitait de gré à gré avec le fossoyeur, d'autres fois on avait recours à la ruse. Le savant et vénérable professeur Dubois, dans sa jeunesse quand il allait au cimetière, attirait autour de ces funèbres enceintes toutes les filles publiques du quartier, avec ordre d'ameuter toute la foule des passans par leurs joyeux propos; et pendant que ces dames, à force de scandale, attiraient l'attention des voisins, lui, Dubois, dans la vaste fosse, choisissait ses cadavres; il en remplissait un fiacre et se faisait reconduire à sa maison en compagnie de cinq ou six cadavres. De temps à autre une épaisse fumée s'élevait de ces amphithéâtres, cette fumée portait avec elle une odeur nauséabonde: c'étaient les cadavres qu'on brûlait. En ces temps-là, dit M. Lallemand, on aurait pu tuer autant de personnes qu'on eût voulu, les disséquer et les brûler ensuite, sans que la police eût songé à en prendre le moindre souci. « *C'est ce qui est arrivé peut-être plus d'une fois,* » ajoute-t-il.

Ce ne fut guère qu'en 1803 que la police songea à mettre un peu d'ordre dans ces hécatombes scientifiques. Mais pourtant que de peines donna cette réforme! En vain on établit des amphithéâtres publics dans les hôpitaux, les amphithéâtres particuliers résistèrent de toute leur force à l'action de la police. La dissection se cachait dans les murs les plus obscurs, dans les maisons qui tombaient en ruines; les cadavres s'apportaient en plein jour et se déposaient à la porte, comme si c'eût été une provision de bois pour l'hiver. Du haut des fenêtres, on jetait dans la cour les plus horribles débris; les murs étaient chargés de pus et de sang. Les valets de ces amphithéâtres, dit un rapport de police, *ne respectaient pas plus les vivans que les morts.* Les cadavres restaient quelquefois trois semaines sur les tables où on les plaçait. Ceci dura jusqu'en 1813; mais alors la patience publique, poussée à bout, fit entendre des réclamations énergiques. Aucune maison particulière ne voulut plus souffrir ce terrible voisinage. On dénonça de toutes parts ces maisons aux escaliers impraticables, ces cours sans puits, ces puits sans cordes, ces mansardes infectes où l'étudiant couchait à côté du cadavre, ces garçons d'amphithéâtre qui vendaient de la graisse humaine. En effet, une société en commandite s'était formée pour l'exploitation de cette graisse humaine. Elle était employée, *non fondue*, à graisser les roues des charrettes. Des charlatans en faisaient des remèdes contre les douleurs. On en vendait une grande quantité aux fabricans de perles fausses. On en trouva deux mille livres chez un seul garçon de l'École de Médecine; il y en avait un autre qui en avait rempli deux fontaines de grès. Il fallut une charrette à deux chevaux et six hommes de peine, pour transporter toute cette masse de graisse humaine à la voirie de Montfaucon, où probablement elle fut mangée par les rats.

En même temps la police faisait des recherches chez ceux qui avaient acheté de cette graisse humaine, et elle l'enlevait sans pitié. Les fabricans dépouillés réclamèrent, ou tout au moins ils demandèrent à l'autorité le moyen de distinguer la graisse d'homme de la graisse de chien, par exemple. On leur répondit: *que les graisses d'homme, de cheval et d'âne ne pouvaient être distinguées entre elles, parce qu'elles ont toutes une couleur jaune, une concrescibilité très faible, une très grande fétidité, et qu'elles se précipitent en globules.* Ce qui était parfaitement raisonné.

Savez-vous qu'au mariage de l'empereur Napoléon avec Marie-Louise, une partie des lampions de Paris étaient remplis par de la graisse d'homme? Digne illumination d'un mariage qui avait coûté tant de sang.

Aussi les cadavres furent-ils bientôt aussi rares qu'ils étaient communs auparavant. Les cimetières avaient disparu de l'enceinte de Paris. On allait chercher les cadavres à Bicêtre, au dépôt de mendicité de Saint-Denis, partout où l'on pouvait. Un jour, les garçons de M. Marjolin revenaient de Bicêtre les hottes pleines de cadavres. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent à la porte d'un cabaret, et ils déposèrent leur fardeau à la porte. Jugez de leur surprise, quand au sortir du cabaret ils ne trouvèrent plus leurs hottes si précieusement chargées! Jugez aussi de l'étonnement des voleurs!

Enfin, on est arrivé aux amphithéâtres réglés de la Pitié, de la Faculté de Médecine, de Bicêtre, de la Salpétrière, de Saint-Louis, de Beaujon, de Saint-Antoine, de la Charité, des Enfans et de la Maternité; la Faculté de l'École de Médecine dissèque par an trente mille cadavres, la Pitié en consomme quatorze cents.

Quant aux dangers de l'anatomie, ils sont presque nuls. On raconte en preuve l'histoire d'un nommé John Gilmore qui vivait, avec sa femme et ses deux enfans, dans une chambre au-dessous des salles de dissection de l'hôpital Saint-Barthélemy; cette pièce était située à l'extrémité d'un long passage contenant plusieurs cuviers entièrement remplis d'os en macération; à l'entrée de plusieurs cuves on avait creusé de larges fosses propres à recevoir les débris de tant de cadavres; l'air qu'on respirait en ce lieu était chaud, cadavéreux, pénétrant; John Gilmore n'était pas même séparé de ce charnier par une porte; eh bien! il a vécu très heureux, et il est mort très bien portant, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-neuf ans.

On raconte cependant une histoire beaucoup moins rassurante. Le docteur Chambon faisait la démonstration du foie et de ses annexes sur un cadavre en décomposition. A un certain coup de bistouri, il s'échappa de l'abdomen du susdit cadavre une vapeur horriblement fétide qui atteignit le démonstrateur, et qui gagna de proche en proche quatre autres assistans, MM. Fourcroy, Covion,

Laquerne et Dufresnoi. M. Covion fut remporté chez lui sans connaissance, et au bout de soixante-douze heures il était mort!

A l'heure qu'il est, grace aux progrès de l'hygiène, les amphithéâtres de dissection ne sont guère plus dégoûtans à voir et à sentir que l'étalage de Mme Chevet, au Palais-Royal, en été.

Pauvre gloire humaine! à Paris tout devient foyer d'infection, même la gloire. Si vous saviez l'histoire des morts de juillet, que vous auriez peur! Les héros tombaient sous la mitraille au milieu des places publiques, sur ce pavé en révolte que brûlait le soleil. Bientôt les cercueils manquèrent à tous ces cadavres. D'ailleurs où les conduire, dans cette ville encombrée de barricades? Cependant il y avait hâte de s'en défaire; le thermomètre marquait plus de 25 degrés Réaumur.

La Morgue était encombrée. Les arches du Pont-Notre-Dame, cimetière improvisé, exhalaient déjà une odeur méphytique. Dans cette extrémité, on remplit deux bateaux de cadavres, et ces cadavres descendirent lentement la Seine, jusqu'au Champ-de-Mars. Il leur fallut passer devant ces Tuileries vaincues. — *Les morts ont salué le drapeau tricolore!* La rivière même charriait des cadavres; vaincus et vainqueurs, peuple et armée, flottaient pêle-mêle. Cependant de tous les côtés de la ville, on creusait de vastes fosses. Sur les places publiques, au pied du Louvre, partout. On enterrait le héros où il était tombé. C'est ainsi que tous les cadavres ramassés dans le marché à la viande, à l'entrée des rues Montmartre et Montorgueuil, furent déposés sous le portique de l'église Saint-Eustache, et bientôt, comme la putréfaction s'en mêla, ces mêmes cadavres furent descendus dans les caveaux de l'église dont l'entrée fut refermée et scellée avec du plâtre; on croyait que c'était pour long-temps.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés; à peine si, dans l'enivrement de cette révolution subite, on avait eu le temps de songer à ceux qui l'avaient payée de leur vie, quand ils vinrent eux-mêmes se rappeler aux vivans par l'infection de leurs tristes reliques. L'église de Saint-Eustache est envahie tout d'un coup par une odeur horrible qui s'échappait du parquet et du sol en filtrant à travers les voûtes. Voilà aussitôt toute l'église en alarmes. Le curé de Saint-Eustache, M. Vitalis, autrefois savant professeur de chimie, ap-

pelle à l'aide de sa paroisse toute la science parisienne. Ému par ces plaintes venues de si haut, le conseil de salubrité s'assemble, et après une longue délibération, on décide que les caveaux seront ouverts sur-le-champ, que les quarante-trois cadavres qui y gisent sans sépulture, en seront extraits et portés au cimetière. Il fallait, pour cette terrible opération, des hommes éprouvés et courageux; on appela des égoutiers et des gens de la Morgue; la nuit venue, les torches s'allumèrent dans l'église et le terrible mystère commença.

Le caveau ouvert, la pierre funèbre enlevée, le premier homme qui descendit dans cette tombe, ce fut Parent-Duchâtelet lui-même! Les quarante-trois cadavres étaient couchés sans honneur, les uns sur le dos, les autres sur la face. Leur visage était noir, leurs chairs étaient tuméfiées, leurs membres étaient verdâtres; un seul avait un cercueil! A côté de chaque cadavre, deux hommes étendaient une serpillière de toile grossière et spongieuse arrosée de chlorure; le cadavre était placé sur le linceul humide, et en le tournant sur lui-même, il s'enveloppait des pieds à la tête; une grosse ficelle l'attirait alors hors du caveau, et du même effort, on le plaçait dans un vaste tombereau. Quand la dernière serpillière eut été remplie et les quarante-trois cadavres déposés dans sept voitures, le cortége funèbre se rendit au cimetière Montmartre; une large fosse disposée à l'avance reçut tous ces morts. J'aurais voulu qu'on inscrivît sur cette fosse le mot de l'Écriture, si admirablement paraphrasé par Bossuet : — *Erudimini! Instruisez-vous, vous qui faites des révolutions!*

Or, voici ce qu'il en a coûté pour rendre les honneurs funèbres à quarante-sept héros de la révolution de juillet :

23 hommes à 10 francs.	230 fr.
12 voitures à 15 francs.	180
Toile.	141
Couture de cette toile.	9
Corde et ficelle.	29
Deux pompes d'arrosemens.	14
Eau-de-vie pour les ouvriers.	28
Chaux vive.	84
	715

Sept cent quinze francs ! L'entreprise des pompes funèbres n'enterrerait pas, à ce prix-là, un général de division mort dans son lit.

Mais quittons ces voiries de chair humaine. D'autres amphithéâtres nous réclament. Les animaux domestiques ont aussi à Paris leur cimetière, plus terrible encore que l'abattoir. Montfaucon n'a rien à envier au Père-Lachaise. Ce qu'on appelle l'équarrissage est un de ces commerces sans nom dont l'histoire peut, à bon droit, passer pour un de ces fantastiques récits pleins d'horribles détails, qui étaient encore si fort à la mode il y a six ans. Il y a donc un lieu à Paris, un vaste cimetière, où est nécessairement portée, morte ou vivante encore, la carcasse de tout animal qui n'est pas un homme ; le cheval tient le premier rang dans cet enclos de la pourriture. Noble cadavre, on ne l'enterre pas, on le mange. Ce qu'on ne mange pas, on le vend. Chaque parcelle de ce cheval mort a sa valeur commerciale, depuis le sabot jusqu'à la crinière. Ce que Paris mange de viande de cheval est incalculable. Dans la disette de 1811, on ne mangeait que du cheval dans le quartier des Halles, dans plusieurs endroits du faubourg Saint-Marceau, dans la rue de la Mortellerie, du Plâtre-Saint-Jacques, de la Huchette, de Saint-Victor. En 1825, une commission du conseil de sobriété, considérant que la viande de cheval *a fort bon goût*, qu'elle est aussi nourrissante que toute autre viande de boucherie, que plusieurs gouvernemens en ont permis la vente publique pour la nourriture de l'homme, proposa de régulariser la vente du cheval en établissant un abattoir particulier pour les chevaux qu'un inspecteur aurait jugés bons à être mangés. La proposition n'eut pas de suite, et voilà pourquoi vous ne lisez pas sur la carte de Véry — *Cuisse de cheval aux anchois !*

En aucun temps, même dans les temps de famine, on n'a mangé plus de chevaux que l'hiver dernier à Paris. On laisse entrer cette viande à la barrière pour les chiens et pour les animaux du Jardin des Plantes : ce sont les hommes qui la mangent. Pas plus tard que l'an passé, la commission sanitaire du quartier de l'Observatoire signala, comme cause d'insalubrité, une maison encombrée de prostituées et de viande de cheval ! Quelles bouchères pour quelle viande ! Mais aussi quelle viande pour quelles bouchères !

Nous sommes arrivés à Montfaucon. Cette immense voirie, si-

tuée à 500 mètres du bassin de la Villette et à 2500 mètres de la butte Montmartre, domine toutes les hauteurs de Paris. Ce terrain est divisé en deux clos : le clos Dusaussois, du nom de son fondateur qui a gagné 600,000 francs en quinze années, et un clos sans nom, appartenant à divers équarrisseurs. On arrive au clos Dusaussois par une avenue de beaux arbres; dans la cour, qui est pavée, se trouve un hangar ouvert; au-dessous du clos, vous voyez deux petites maisons, l'une habitée par un ouvrier et sa famille, l'autre occupée par un fabricant de boyaux. Au milieu de cet emplacement un grand puits a été creusé. Ceci est un établissement modèle, surtout si vous le comparez à l'abattoir voisin. Là, point de hangar, tous les travaux se font en plein air. Pas une maison, pas un abri. La cour de l'établissement, faute de pente, est encombrée d'un liquide infect; le sang des animaux, incessamment mêlé aux horribles matières que recèlent leurs intestins, compose les marécages flottans de cette cour d'honneur; des carcasses amoncelées les unes sur les autres forment les dignes murs de ce palais; pas un puits, on lave ces lieux avec le sang.

Or voici ce que rapporte un cheval mort :

La peau.	15 fr.	» c.
Le crin..	2	»
La viande fraîche.	»	30
Les tendons.	»	60
L'huile des viscères..	1	20
Les intestins..	»	»
Les sabots.	»	60
Les ossemens.	»	4

Trente chevaux sont apportés ou amenés chaque jour à l'équarrissage, ce qui donne 12,775 chevaux par an. Maintenant que nous connaissons le théâtre où se passe ce drame, allons au fait.

Chaque équarrisseur transporte le cheval mort dans une charrette, jusqu'en son enclos. Ce cheval mort, qui se donnait autrefois pour rien, se vend bel et bien aujourd'hui, grace à la concurrence, tantôt douze francs, tantôt quinze, suivant la qualité de l'animal. Quand l'animal est vivant encore, on le mène par bandes à son dernier travail; vous les voyez passer attachés l'un à l'autre avec de mauvaises cordes, et pouvant à peine se soutenir. Arrivés

dans l'enceinte funèbre, on leur coupe la crinière et les crins de la queue; on leur met au cou un os de cheval qu'ils ont peine à traîner, tant ils sont faibles, et ils attendent la mort sans un grain d'avoine, sans un brin d'herbe. Quelle triste fin pour le compagnon de nos travaux et de nos batailles! On en a vu de ces malheureux, que la faim pressait à ce point qu'ils devenaient carnassiers et qu'ils dévoraient de longues parties d'intestins dans lesquels se trouvaient enfermées quelques misérables parcelles d'une avoine non digérée; et quelle avoine, la dernière avoine d'un cheval de Montfaucon!

Au commencement de l'hiver, quand un pauvre cheval a bien travaillé tout l'été, quand il n'y a plus à faire ni semence, ni labour, le bon paysan vend son cheval à l'équarrisseur. L'équarrisseur va chercher les chevaux du paysan, à dix lieues de Paris : à Essonne, le cheval de labour se vend cinq francs, quatre francs à Fontainebleau; une fois achetée, la marchandise va toute seule sans qu'on la pousse. Et faites donc des phrases sentimentales sur le laboureur! Le laboureur est un marchand, un trafiquant, un spéculateur, qui a un peu moins de cœur que les autres spéculateurs, et qui vend ses vieux chevaux quatre francs, quand il ne peut pas en trouver cinq.

Pour tuer les chevaux qui ne meurent pas de faim ou de leur belle mort dans l'abattoir, quatre procédés très simples sont mis en usage. On ouvre une veine et on souffle de l'air dans cette veine, le cheval est mort; on leur introduit une lame de couteau dans la moëlle épinière, le cheval est mort; ou bien on le saigne par le poitrail, ou encore on l'assomme d'un coup de masse. Le premier moyen a le grand inconvénient de fatiguer beaucoup celui qui souffle; le second moyen de la moëlle épinière demande beaucoup d'adresse; on le réserve d'ordinaire pour l'amusement des curieux. La section des gros vaisseaux est la mort la plus facile et la plus honorable pour le cheval. On le frappe, il ne recule pas d'une semelle. Ceux qui ont dit qu'il se précipitait lui-même sur le fer mortel, n'étaient guère que des poètes. Quant au coup d'assommoir, il peut arriver que le cheval soit frappé à faux; et alors, voilà ce cadavre qui retrouve des forces pour s'enfuir et tout renverser sur son passage.

Quand le cheval est tué d'une de ces quatre manières, on le place sur le dos, et le premier soin est de le dépouiller de sa peau. Quand la peau est enlevée, on enlève les quatre pieds avec leurs fers : on dépouille ensuite l'os de sa chair. Quand tout est fait, un cheval de la bande est attelé, par la queue, à ce cadavre de cheval, et il le traîne à côté des autres carcasses, en attendant qu'un autre condamné comme lui traîne sa carcasse à son tour.

Ce qu'on fait d'un cheval ainsi dépouillé, le voici. Du crin, on fait des matelas et des étoffes ; la peau est envoyée chez les tanneurs de la rivière de Bièvre ; avec le sang, on nourrit des cochons et des poules et on fait un excellent engrais pour les colonies ; la chair sert de pot-au-feu à MM. les équarrisseurs, aux animaux de la barrière du Combat, aux tigres et aux lions du Jardin-des-Plantes, aux chiens des habitans de Paris, qui vont eux-mêmes chercher leur pitance à Montfaucon ; les chats, les cochons et les poules ne laissent pas leur part aux chiens. En 1820, un spéculateur de Chaillot nourrissait huit cents poules ou poulets avec du cheval. Dans l'enclos même de Montfaucon, les canards deviennent si gras, qu'il est impossible de les manger.

Vous trouvez cela bien étrange, un cheval dévoré par un canard ! Voici bien une autre histoire, un lion dévoré par un homme ! Ce lion, qui habitait le Jardin des Plantes, fut attaqué de la plus magnifique gale blanche qui se pût voir : il en mourut. Son gardien, qui s'appelait Bijoux, déjeuna et dina de l'animal jusqu'à ce qu'il n'en restât pas un tendon. Un lion ! un lion galeux encore ! avalé et digéré tout entier par un homme ! Or, Bijoux vivrait encore, s'il n'avait pas accompagné son gigot d'un pain chaud de huit livres, qu'il avait parié d'avaler dans un seul repas. Où nous mène l'ambition !

Pendant la révolution, les pauvres de Saint-Germain, ou, pour mieux dire, le peuple souverain de Saint-Germain-en-Laye, dévorèrent trois cents chevaux morveux. Les habitans de Vincennes ne furent pas moins avides du même régal, quelques hivers plus tard. Or, à Saint-Germain comme à Vincennes, pas un de ces intrépides mangeurs ne tomba malade de la morve ou du farcin. Dans le Gâtinais, un bœuf malade est tué par un garçon boucher. Le garçon boucher, ayant mis son couteau entre ses dents, mou-

rut cinq jours après d'une gangrène générale; le maître boucher, s'étant blessé au doigt avec une côte de l'animal, mourut au bout de sept jours; sa femme, qui avait eu du sang à la main, pensa mourir d'une tumeur; le chirurgien, après avoir ouvert cette tumeur, plaça sa lancette entre son crâne et sa perruque (singulier étui), et le crâne fut couvert d'un horrible érysipèle; eh bien! l'horreur! tout ce terrible bœuf fut vendu et mangé dans les meilleures maisons de la ville, et personne ne fut malade pour en avoir mangé.

Que de vaches mordues par des chiens enragés, dont nous buvons le lait et dont nous mangeons la viande! Mais revenons à l'emploi de notre cheval.

Après la viande et le sang on arrache *les issues*, la cervelle, la langue, les poumons, le cœur, le foie, les reins, la vessie et les intestins. Avec les intestins on fabrique de grosses cordes destinées au tourneur; la cervelle et la langue sont très recherchées par certains gourmets; les intestins composent un engrais qui se vend, pris dans le clos même, de 6 à 9 fr. le tombereau. Voilà ce qui vous explique l'horrible odeur qui s'exhale des fraîches prairies de Pantin, de Noisy-le-Sec et autres lieux.

Après la peau et la graisse, la partie la plus précieuse du cheval, c'est le tendon; les tendons sont détachés de l'os avec le plus grand soin, ils sont très recherchés par les fabricans de colle-forte : il s'en fait un nombreux envoi au dehors. La graisse du cheval est rare, mais bien précieuse : il y a si peu de chevaux gras à Montfaucon! Aussi l'équarrisseur est-il d'une grande habileté à trouver de la graisse, même sur les plus secs cadavres. Pour avoir une noisette de graisse, on dissèque souvent tout un cheval. Il faut huit heures pour enlever la graisse d'un cheval gras, une demi-heure suffit pour un cheval maigre. Cette graisse, à peine recueillie, est coupée par petits morceaux, et fondue; la chaudière est chauffée avec de vieilles carcasses desséchées. Un infect nuage de fumée s'exhale de cette chaudière en ébullition, qu'on écume à chaque instant, comme fait une bonne ménagère pour son humble pot-au-feu. L'huile de cheval est très recherchée par les émailleurs; elle a remplacé avantageusement la graisse d'homme. Mais l'homme donnait bien plus de graisse que le cheval!

Restent les fers et les cornes : les fers se revendent à la ferraille, ceux qui peuvent servir encore sont vendus au maréchal; les clous de ces fers sont envoyés en Auvergne pour garnir les sabots des paysans. De la corne on fait des peignes quand le sabot est bon; sinon, ce mauvais sabot est encore fort bon pour devenir du bleu de Prusse ou du sel ammoniac.

La carcasse du cheval était connue depuis long-temps comme très propre à fabriquer de légères et solides murailles, la mode en a passé on ne sait pourquoi. Aujourd'hui, avec les os du cheval, on fait des éventails et des couteaux d'ivoire, on les brûle en guise de bois de chêne, on est en train de les employer à faire du charbon animal.

Le fabricant de gélatine envoie chercher des os jusqu'au fond de l'Amérique. Les os, réduits en poudre dans un moulin *ad hoc*, donnent un engrais excellent.

Vous croyez que le cheval vous a tout donné, quand il vous a donné tête et queue, sang et poumons, viande et ossemens, graisse et tendons, corne et cuir? On en tire encore autre chose, des asticots; l'asticot, autrement dit le ver blanc, est une véritable récolte pour les laboureurs et agriculteurs de Montfaucon, et c'est une récolte dont ils prennent le plus grand soin. L'asticot, en effet, c'est l'espérance des pêcheurs à la ligne qui garnissent dans l'été les deux rives de la Seine; c'est la nourriture par excellence du faisan doré qui sert au plaisir des rois. L'asticot, grand Dieu! l'asticot! c'est le produit de trois espèces de mouches, qui sont les abeilles de Montfaucon. On prépare cette précieuse récolte en étalant aux plus beaux endroits les intestins les plus fétides du cheval. L'abeille de Montfaucon vient s'abattre avec délices sur ces roses fraîches écloses; là, elle dépose ses œufs, et huit jours après, ce qui était intestin inerte, devient une masse de vers qui se vendent à la mesure comme les petits pois en primeurs.

Les asticots qui ne sont pas vendus deviennent mouches, aussi voyez accourir à Montfaucon les hirondelles! Un jour, un pauvre homme qui était ivre, s'étendit et s'endormit dans le parc aux asticots. Les asticots pénétrèrent dans ses yeux, dans sa bouche et dans ses oreilles. Bijoux mange un lion à son déjeuner; un petit ver blanc gros comme un fil mange son homme à son dîner. Ce que c'est que de nous!

Vous croyez cette fois que le cheval a tout produit, et qu'enfin la société n'a plus rien à lui demander, puisqu'enfin le voilà passé à l'état de mouche qui vole ou d'asticot qui rampe! Le cheval produit encore une foule innombrable de rats, espèce de grands asticots qui viennent en aide à l'équarrisseur. Le nombre de ces rats est incalculable. On en a tué plus de seize mille en un mois et il n'y paraissait guère. Le rat est un terrible animal qui brise, qui dévore, qui ronge; insatiable, avide, effronté, impitoyable. Veut-il entrer dans une maison, il ronge le mur. N'a-t-il pas un mur à ronger, il mine la terre, il la sillonne dans tous les sens; ce sol leur appartient, ce n'est plus qu'un vaste souterrain où le sang tombe goutte à goutte, et dont ils sont les maîtres et Seigneurs. Il y a parmi ces rats de Montfaucon une aristocratie bien séparée de la populace et qui a ses priviléges. Les uns sont les maîtres de Montfaucon, ils y habitent, ils y vivent, ils y passent leurs nuits et leurs jours; les autres, moins favorisés du sort, et ne trouvant pas à se loger dans cette terre promise des asticots, du sang pourri et des charognes, s'en vont loger où ils peuvent dans les faubourgs de l'infection. Chaque jour, à la même heure, ils accourent à la voirie, où les attend leur charogne quotidienne; quand ils sont repus, ils s'en retournent, et leur nombre est si immense, qu'ils ont laissé après eux la trace de leur passage, comme a fait l'armée d'Annibal dans les Alpes. D'abord, quand ils sont les maîtres d'agir, ils dévorent les yeux du cheval, puis la graisse, puis la rate. En hiver, quand le cadavre est dur, ils pénètrent dans le corps par un certain endroit; ils s'établissent là-dedans, comme le rat dans son fromage de Hollande, et ils rongent. Les femelles mettent bas cinq ou six fois par an, elles portent jusqu'à dix-huit petits; calculez la somme! Ils sont aussi voraces que féconds. M. Magendie en avait mis une douzaine dans une boîte; quand il ouvrit la boîte, M. Magendie ne trouva plus que les deux queues des deux derniers rats; ils s'étaient dévorés les uns les autres.

Tels sont les habitans et les rois de ce beau domaine. On frémit quand on songe à ce que deviendrait Paris sans l'abattoir de Montfaucon, et l'on se rappelle, malgré soi, l'armée de Sennachérib. Quand l'été vient chauffer de son soleil ces morceaux de chairs pourries, d'intestins ouverts, ces amas de carcasses, cette mer de pus et de sang, ce peuple grouillant d'asticots et de rats;

vous jugez des gaz terribles qui s'exhalent de tant d'immondices. Et pourtant, le dimanche, la foule se pare, la jeune fille met ses beaux habits; on s'en va d'un pied léger gagner Pantin et Romainville; les prés Saint-Gervais se couvrent de dîneurs et de danseurs, et personne ne songe que toute cette verdure, toutes ces belles danses, tous ces repas innocens, toutes ces santés vivantes, sont dominés et embaumés par Montfaucon!

A côté de cet équarrissage en grand, l'équarrissage des chevaux, il y a encore l'équarrissage en petit, l'équarrissage des chats et des chiens. La bonne ville de Paris contient un grand nombre de ces animaux, les délices de leurs maîtres et de leurs maîtresses. C'est la chasse la plus fructueuse des chiffonniers : quand ils n'en trouvent pas de morts, ils en volent de vivans. Chats et chiens, on les écorche; ils sont, en général, bien plus gras que bien des chevaux : on prend leur graisse, on prend leur peau, on prend leurs pattes; leur chair passe de l'équarrissoir à la cuisine. Un bon chiffonnier doit toujours avoir à lui un chien qui lui rapporte toutes les charognes du fil de l'eau; c'est sa pêche à lui et c'est sa chasse.

Eh, mon Dieu! allez-vous vous récrier, toutes ces émanations putrides nous vont couvrir de mille horribles maladies! Grace à tous ces cadavres qu'on exploite, grace à toutes ces infections qui nous entourent, à peine pouvons-nous espérer d'échapper à la corruption et à la pourriture! Rassurez-vous, bon homme, il n'y a pas d'infection dans le monde. Vous voyez bien ce marchand de chiffons, cette hideuse créature entourée de toutes les ordures des rues, de toutes les immondices des ruisseaux? c'est lui qui ramasse tous les trous et toutes les taches de la ville, il en lèche avidement toutes les souillures. Entrez chez lui, mettez-vous à sa table; le pot-au-feu a été fait à la lueur de vieilles savates ramassées dans les rues, il est aussi bon que s'il eût été *mijotté*, pendant six heures, au feu calme et doux de votre cheminée. Sur les bords de l'égout qu'on appelle la Bièvre, on mange de la volaille très fraîche et du poisson très frais, qui n'est pas pêché dans la Bièvre. Il n'y a pas un égout de Paris dont les exhalaisons aient corrompu une seule livre de viande, aient fait tourner une seule goutte de bouillon. Vous avez vu que la chair humaine sous la marmite faisait un aussi bon pot-au-feu qu'une savate. Les vidangeurs et les boyandiers

vivent très bien à côté de leurs boyaux, à côté de leurs vidanges. Dieu soit loué!

Mais cependant, qu'est-il besoin d'aller chercher si loin ou si bas des égouts et des cloaques? Chaque maison de Paris ne porte-t-elle pas dans son sein son égout et son cloaque? L'histoire des fosses d'aisance n'est pas moins digne d'intérêt que toute autre histoire de ce genre. Autrefois, la fosse d'aisance laissait couler tout ce qui pouvait s'échapper dans les nappes d'eau environnantes; aujourd'hui, c'est une citerne imperméable qui garde tout ce qu'on y jette. Autrefois, les lieux à l'anglaise étaient un luxe, c'est presque une nécessité aujourd'hui. Autrefois, le bain à domicile était une espèce de viatique médical; aujourd'hui, le bain à domicile est une habitude, c'est autant d'eau pour les fosses d'aisance; vous croyez qu'il n'y a là dedans rien qui doive inquiéter? Voici ce qui doit arriver inévitablement. Plus on jettera d'eau dans les fosses d'aisance, et plus souvent il les faudra vider, et plus souvent il faudra payer la vidange, et plus vous verrez les loyers renchérir. Il y a dans les fosses d'aisance, tout simplement, une chose que du reste on trouverait partout aujourd'hui, une révolution.

Nous avons vu tout-à-l'heure que Montfaucon est une horrible plaie qui déshonore la capitale des sciences et des arts; mais Bondy n'est qu'à quatre lieues de Paris, et c'est là qu'on transporte seulement le quart du produit des fosses d'aisance; ce transport coûte à l'administration 36,000 fr. par an, soit 144,000 fr. pour la totalité des vidanges, et encore avez-vous pour ce travail le canal de l'Ourcq; mais le public se plaint qu'on infecte son canal, et demande un chemin de fer pour la vidange; c'est un million qu'il faudra trouver! Quant à jeter ces matières dans l'égout comme on fait à Londres, ce serait perdre une masse énorme d'engrais dont l'agriculture ne saurait se passer. Comment faire? Il faut séparer les matières solides d'avec les matières liquides, répond la théorie. — C'est difficile, répond la pratique.

Il y a bien cependant, entre autres moyens, les fosses mobiles, appareil qui se dérange et se déplace sans inconvénient et sans odeur. Avec ces fosses, point de salpêtre, point de puits infectés, et la séparation la plus complète entre les deux objets en question.

Une fois séparés, que fait-on du solide? que fait-on du reste?

Creuser des puits absorbans, et envoyer le liquide bien loin sous terre se perdre dans une nappe d'eau au-delà de notre portée, dans la troisième, dans la quatrième nappe d'eau, la chose est facile, mais coûteuse. D'ailleurs, n'avons-nous pas la Seine qui entraîne dans sa marche, d'une façon si complaisante, les liquides de Montfaucon? On a déjà calculé que la quantité d'eau qui passe dans la Seine est 9,600 fois plus grande que le volume des immondices parisiennes, et 30,710 fois supérieure à tout le liquide en question qu'on y pourrait jeter.

Mais une fois séparé de ces eaux immondes, que deviennent les autres immondices? Le charbon se présente pour les désinfecter. Les propriétés désinfectantes du charbon sont connues, surtout du charbon animal. Ainsi, chose étrange! les ossemens des charognes de Montfaucon, réduits en charbon, ont servi à désinfecter les fosses d'aisances. Mais ce moyen-là était encore trop dispendieux, on a trouvé un autre moyen qui va purifier toutes ces immondices à bien meilleur marché.

Du limon avait été déposé vers la Seine, un peu au-dessous de l'embouchure d'un grand égout; la disposition de cet égout fit penser à un savant observateur, M. Salmon, que ce limon devait contenir une certaine quantité de principes animaux et végétaux, et qu'il suffirait de calciner ce limon pour en développer la propriété désinfectante particulière au charbon. L'expérience fut faite et elle réussit, et depuis près de quatre ans, des masses énormes de matières fécales, recueillies dans tous les villages qui entourent Paris, et dans Paris même, ont été desséchées et calcinées de cette manière.

Ainsi, déjà, vous voyez que la chose se simplifie, il n'y a plus *que du limon* dans le monde. Or, comme une découverte entraîne toujours une autre découverte, le limon de M. Salmon donna à penser aux fermiers de Montfaucon, et ceux-ci finirent par découvrir que la tourbe carbonisée, la sciure de bois, le tan qui a servi à préparer les cuirs, l'argile même, étaient autant d'élémens d'une désinfection complète. A l'heure qu'il est, la désinfection s'opère par bateaux, la poudrette est une fabrication aussi facile et dont le débit est aussi assuré que celui du vin de Champagne.

Et M. Parent-Duchatelet a certes bien le droit de vous parler

ainsi, car il *a goûté* de tout, il vous le dit lui-même; et maintenant faites le dédaigneux, si vous l'osez.

Quel homme! Quel courage! Il pénètre dans les plus horribles recoins de la ville! Il s'inquiète de la moindre exhalaison putride! Il s'entoure d'infections et de misères. Il a fait sur le bitume les mêmes recherches que sur les fosses d'aisance; il vous dira les principes qui s'en dégagent : après le bitume, viennent les huiles pyrogénées et le goudron qui provient de la houille distillée. Ceci est une histoire d'un intérêt véritablement dramatique. Payen, un grand chimiste, qui est lui-même le père d'un grand chimiste, fut le premier qui prépara en grand le sel ammoniaque. L'huile pyrogénée qui résultait de la distillation des os et autres matières animales avec lesquelles se fait l'ammoniac, Payen la jetait d'abord dans la rivière; mais cette huile flottait à la surface, mais elle encombrait les deux rives par une glu infecte, mais elle chassait bien loin les porteurs d'eau et les blanchisseuses, mais elle s'attachait aux filets de Saint-Cloud dont elle arrêtait le service. Vives clameurs; défense à Payen de jeter son huile; ordre, au contraire, de la garder précieusement chez lui et sans qu'il en transpirât rien au dehors.

Payen à qui la rivière était défendue (je le crois bien!), imagina de brûler son huile, il établit à cet effet une immense chaudière en fonte, et l'huile de brûler et de s'en aller en longs flocons noirs dans les airs; mais l'huile retombait bientôt en *neige noire* et infecte; elle couvrit d'un crêpe les moissons jaunissantes, elle tacha le linge étendu sur l'herbe jadis verte, elle fit des pâturages autant de plaines où l'on eût dit que l'encre avait poussé. Nouvelles réclamations du voisinage. Défense à Payen de brûler son huile, comme on lui avait défendu de la jeter à l'eau.

Lui qui ne se tenait jamais pour battu, fit construire alors un double quinquet de trente à quarante pieds d'élévation, de gros morceaux de coke servaient de mèche; par ce moyen, la fumée fut dévorée; mais l'appareil, après avoir brûlé quelques jours, se trouva si fort engorgé de charbon et d'huile épaissie, qu'il fallut y renoncer.

Alors Payen creuse un puisard, et il enfouit dans la terre cette huile terrible dont il ne peut se débarrasser ni par l'eau ni par le feu. D'abord le puisard fit merveilles; mais un jour l'eau baissa,

l'huile rentra dans la rivière; nouvelles clameurs! ordre de combler le puisard.

Que fait Payen? Il quitte le bord de la rivière, il transporte son puisard dans les terres, il lui donne une très grande largeur, il le conduit jusque sous la seconde nappe d'eau; l'huile coule à flots pendant six mois dans ce nouveau puisard, et personne ne se plaint encore. Tout à coup le puits de Payen est infecté. Un mois plus tard, il infecte le puits voisin; le même accident arrive à tous les puits d'alentour. A chaque puits nouvellement infecté, Payen était forcé d'acheter le puits, la maison et les terrains environnans. Son huile s'étendait comme une tache dans toute cette circonférence, et il ne savait plus que devenir, lorsqu'il mourut, laissant à son fils son nom, son talent et ses travaux.

Ce fils, jeune homme de persévérance et de courage, imagina de se délivrer, par le feu, de cette huile souterraine. Il jeta dans le puisard quelques charbons enflammés. Soudain le feu éclate, une colonne de flamme, sortie de l'intérieur du puisard, s'élève à quarante pieds avec un bruit épouvantable; la terre trembla, le volcan était terrible. Vous jugez des cris d'effroi! Il fallut encore souffler sur cette flamme, qui était pourtant une dernière chance de salut.

Cependant cette fois encore, le fils de Payen, semblable à son père, ne s'avoua pas vaincu. De nombreux établissemens venaient de s'établir en France pour la confection du gaz hydrogène carboné. Payen imagina de tirer du gaz de son huile pyrogénée; et, en effet, il tire de son huile animale autant de gaz que de l'huile de colza. Son gaz contient plus de carbone; il renferme un atome d'acide hydrocyanique qui donne à la flamme plus d'éclat et d'intensité. Voilà donc ces terribles huiles qui vont produire la lumière la plus brillante, après avoir été si long-temps un fléau sans remède! Telles sont les conquêtes de la science : elle est bien admirable quand on l'étudie ainsi! et nos plus grands faiseurs de drames modernes sont bien peu de chose, comparés à un homme comme Payen.

Un autre jour, c'étaient les tripes de bœuf qui attiraient la sérieuse attention de Parent-Duchâtelet. Un autre jour, il agite cette question, à savoir si l'on peut nourrir les porcs avec du cheval?

Un autre jour, il s'inquiète des comptoirs des marchands de vin. L'été arrive, il analyse, il prend sous sa protection toute-puissante les eaux dans lesquelles le cultivateur fait rouir le chanvre ; il passe de là à l'influence du tabac sur la santé des ouvriers; il se demande pourquoi tant d'ouvriers à Paris sont infectés d'ulcères? Rien, en un mot, qui échappe à cette philanthropie studieuse, éclairée, courageuse, admirable, et dont la ville de Paris ne s'est peut-être jamais doutée, l'ingrate qu'elle était !

Mais le plus grand effort de Parent-Duchâtelet, son plus rude travail, sa tâche la plus pénible et la plus méritoire, ce n'est pas d'avoir visité les égouts et étudié jusqu'à leurs odeurs; ce n'est pas d'avoir navigué dans les boues infectes de la Bièvre, ce n'est pas d'être descendu dans tous les cloaques pour en analyser toutes les immondices; ce n'est pas d'avoir étudié, dans le sang et dans le pus qui les souille, les amphithéâtres de dissection et les lacs empestés de Montfaucon, cet horrible charnier; ce n'est pas d'avoir suivi, depuis nos fosses d'aisance jusqu'à Bondy, les horribles matières que recèlent nos maisons; ce n'est pas même d'avoir été chercher sur la terre nue de la tombe, où ils étaient à moitié ensevelis, les cadavres de ces héros de juillet morts sans sépultures, enterrés sans honneurs; non, rien ne l'a abattu, rien ne l'a étonné, rien ne lui a fait peur à cet homme de courage; il était soutenu dans son cœur par cette ferme volonté qui vient d'en haut; seulement, quand par la force même de son dévouement et de cette obstination chrétienne à pénétrer dans le secret de toutes les infections humaines, il se trouva en présence de cet immense, pestilentiel et dévorant égout de la prostitution parisienne, cloaque dont la fange ne saurait être lavée, oh ! alors, pour la première fois, Parent-Duchâtelet hésita. Le cœur lui manqua pour la première fois, mais non pas le dévouement. — Faut-il donc entrer là dedans aussi, ô mon Dieu ! moi le chrétien ! moi le père de famille ! moi qui ne suis jamais entré que dans les égouts et dans les cloaques que l'honnête homme avoue ! — Ainsi il hésita long-temps; mais enfin le devoir le voulait. Il entra donc tête levée dans ce dernier cloaque, et il écrivit son histoire *de la Prostitution dans la ville de Paris*, dont je vous rendrai compte au premier jour.

JULES JANIN.

LE

ROI DE LA MODE.

Plutarque a dit, dans la vie de Caton d'Utique, qu'il n'avait jamais commencé l'histoire de la vie et des actions d'un grand homme sans éprouver d'avance un sentiment de crainte et de défiance de ses propres forces. Si le sage de Cheronée, le précepteur de Trajan, a redouté quelquefois de rester au-dessous de sa tâche, que ne doit pas craindre un pauvre historien moderne comme nous, placé devant le portrait d'un des plus grands hommes des générations anciennes et modernes; homme présent et contemporain, et qui pourtant mériterait non seulement, comme Caton, Périclès ou César, un peintre tel que Plutarque, mais qui pourrait aussi s'écrier avec Alexandre-le-Grand : « Heureux Achille d'avoir été chanté par Homère ! »

Cet homme, que nous ne montrerons nécessairement ici que de demi-profil, s'appelle George Brummel *le Grand*. Décernons-lui, comme tout le monde, jusqu'à nouvel ordre, le titre de *roi de la mode anglaise* et de prophète du dandisme européen.

Ce fut, je crois, en 1812 seulement que le nom à jamais célèbre de Brummel commença à pénétrer en France. Il passa la Manche avec un vers brutal du *Don Juan* de lord Byron. Nous apprîmes, non sans surprise, que tandis que nous étourdissions le globe du bruit de nos victoires et du nom de Napoléon, nos voisins avaient à nous opposer une constellation rivale, d'un genre différent, mais non moins curieuse à étudier que notre météore militaire.

Napoléon et Brummel, ces deux noms ont été souvent comparés avec raison. Ils ont eu plus d'un trait de ressemblance. Leur destinée a été le vol de l'aigle qui plane despotiquement sur les masses. Tous les deux ont eu ce grandiose des manières, cette auguste domination du maintien, une dignité sublime à porter une pourpre qui n'était faite que pour eux.

Tout le secret des prééminences physiques et intellectuelles peut se réduire à cette simple phrase: « *Savoir se créer une royauté!* » Mahomet fonde le règne du prophète, Homère celui du poète, Alexandre celui du soldat, Socrate celui du penseur. Ne cherchons pas ailleurs la raison ni les titres des grands hommes : Toujours le règne *des primitifs*. Dans aucun genre, la gloire ne s'est répétée.

Et voyez comme, après tout, la voix publique est juste! Napoléon qui n'est que la paraphrase complète du guerrier de tous les âges, pourra-t-il défendre à l'Histoire d'unir à son nom sur son pavois la gloire de Kléber, de Desaix, de Masséna ou de Ney?

Qui citera-t-on à côté de George Brummel? Où sont ses lieutenans, ses prétoriens? Quel est son rival? Sera-ce le comte D....., si frivole? Sera-ce le beau sir George R....., qui n'a jamais rien inventé de sa vie, pas même un nouveau nœud de cravate? ou bien, le jeune lord G....? Non, Brummel est seul assis dans sa gloire; il est l'unique et suprême possesseur de son trône.

Il est venu à une époque en apparence rebelle à tout enthousiasme, si ce n'est à une force matérielle comme celle de Napoléon. Génie sublime et créateur, il a voulu être réformateur à l'exemple de Luther. Mais sa réforme s'est faite dans les manières et les coutumes de sa nation. De ces choses insignifiantes pour les petits esprits, telles que la construction d'un gilet ou d'un frac, le degré de hauteur convenable d'un revers de bottes, la disposition d'un nœud de cravate, il a su se créer à la fois une forme dominante et un

évangile qui porte son nom, bien supérieur en cela à Olivier Cromwell.

Lui, roturier, il est parvenu à mâter et à tenir en lesse l'aristocratie anglaise, bien autrement difficile à vaincre que les bandes de Blücher et de Wellington. Il a remporté tous les jours une nouvelle victoire de Friedland, d'Iéna, d'Arcole, sur les modes, les préjugés et l'indifférence de ses compatriotes. Non-seulement il a triomphé, mais il a inventé son champ de bataille.

Il ne relève que de lui; il n'a jamais vu que lui. Il peut se dire avec ce personnage d'un drame de Dryden : « Dans le passé, rien ne me ressemble; dans l'avenir, rien ne me ressemblera. »

Pour apprécier dans toute son étendue la ligne décrite par ce grand génie, remontons, en peu de mots, vers son point de départ et ses temps de jeunesse.

George Brummel est né en 1778, dans le comté d'Oxford. A sa naissance, on ne vit aucun des phénomènes célestes qui présagent quelquefois la venue des grands hommes. Les gens qui ont voulu lui donner une extraction absolument infime, seront bien déçus lorsqu'ils sauront que son père était secrétaire d'un ministre et laissa même à son fils une assez belle fortune. Par ses biens et sa famille, Brummel est donc loin d'être aussi roturier qu'on l'a toujours prétendu. On peut dire qu'il n'était pas noble à la vérité, mais qu'à cela près, il était du reste parfaitement gentilhomme.

Dans le portrait ironique et souvent injuste que l'auteur de *Pelham* s'est plu à tracer de Brummel sous le nom de *Russelton*, au milieu de plusieurs circonstances inexactes, on trouve cependant quelques détails réels sur les premières années du grand homme.

Il est très vrai que dès l'âge de six ans, Brummel imagina de couper la plus belle jupe de sa mère pour s'en faire un gilet. Dès l'âge de neuf ans, il commença à se passionner pour *le maraschino* de Zara, les chats angoras et les romances de chevalerie. Déjà il dépensait tout l'argent de ses menus plaisirs à se faire cirer ses souliers six fois par jour, et il instruisait par écrit sa blanchisseuse du nombre de plis qu'il voulait à ses chemises. Voilà le grand homme. C'était son siége de Toulon.

Dès sa sortie de l'université, Brummel se montra ce qu'il fut toute sa vie : idolâtré, courtisé, sans avoir jamais fait d'avances à

personne; déjà souverain par l'originalité de son habillement et de ses reparties. L'immortelle idée de se faire faire ses gants par trois marchands différens, un pour le pouce, un autre pour l'index, et un troisième pour le reste des doigts, appartient tout-à-fait à la première jeunesse de Brummel. Alors aussi il disait à un de ses tailleurs : « Je vous quitte, mon cher, parce que j'ai découvert que vous me faisiez des habits presque sans défauts. »

La carrière des armes et ensuite celle de l'amour faillirent deux fois enlever Brummel à l'impulsion de ses instincts sublimes. Il entra au service dans ce fameux *dixième* de dragons si connu par ses traits d'aristocratie. Là, il faillit être victime d'un accident malheureux pour lui, excellent pour la postérité, qui lui donna un énorme avantage de plus aux yeux des gens qui l'ont un peu compris.

Un jour, à la parade, son cheval le renversa, et il eut le nez brisé sous la visière de son casque. La cicatrice lui en est toujours restée; pareil en cela à Turenne et à Michel-Ange. Donnez à Brummel une belle figure: la question change, la moitié du mérite s'évanouit, l'idéal s'envole. Brummel n'a jamais eu qu'une figure excessivement distinguée, il est vrai, mais du reste sans aucune beauté. Sa physionomie, par sa régularité et ses perfections, n'a pu agir par aucune impression extérieure, si ce n'est qu'enfin c'était la physionomie de George Brummel.

L'amour occupa aussi et perdit quelques instans de cette grande existence. Brummel a depuis raconté lui-même, en riant de cette bizarre fatuité du sort, une espèce de mésaventure avec une jeune fille d'Éton dont il se sentit amouraché environ l'espace « *d'une demi-heure.* » Il jugea, comme l'a fort bien dit M. Bulwer, qu'il ne pouvait donner à sa belle de meilleur gage de sa passion qu'en lui dévoilant le respect et l'attention qu'il avait pour sa propre personne. Pourtant, malgré son admiration pour son incomparable adorateur, un beau jour, la jeune fille partit d'Éton avec un grand jeune homme bien frais (*rosycheeked*), du Leicestershire. Brummel n'en entendit plus parler.

C'est encore de cette époque que date la liaison de Brummel avec la duchesse de P..... On dit que, dans cette passion, tous les honneurs furent nécessairement pour le grand représentant de la mode. Il paraît cependant qu'il n'y déploya pas, surtout dans la

scène de rupture, cette supériorité de conduite qui devait plus tard lui valoir cette renommée hyperboréenne. Mais il faut bien que toute gloire se fasse. On n'a pas ses trophées avant la campagne. Lord d'Exemeagh a fort bien indiqué ce qu'était Brummel à cette époque : « Un jeune *lion* qui n'avait encore que des demi-griffes et une crinière naissante. »

Pour apprécier tout ce que Brummel a fait et quel a été au juste le genre de ses triomphes, le lecteur est ici prié de vouloir bien se représenter tout ce que renferme de hauteur à pic, de préjugés presque innavigables, ce grand mot *d'aristocratie anglaise*, « cette damnée dans le ciel, » comme a dit Burke.

Quiconque n'a vu que les réceptions de la cour, les convocations du parlement, les cercles les plus relevés du Hanover-Square et de Portland-Place, n'a qu'une image imparfaite de ce monde tout à part dont la fierté native et *l'impassivité* existent non-seulement chevillées dans les principes, mais tiennent aussi à la nature du climat et à la température nationale.

Remarquez qu'un lord aura presque toujours l'avantage sur nos gentilshommes français, parce qu'il aura à chaque minute le pouvoir de *s'observer;* énergie de tenue que n'ont jamais eue nos Noailles, nos Montmorency, nos Condé; force territoriale autant que nobiliaire. Un grand seigneur français, tout en étant par moment beaucoup trop ouvert et beaucoup trop affable, fera entendre, avec beaucoup de bonne grace, que sa race remonte jusqu'aux croisades. Un lord ne parlera pas une seule fois de sa généalogie, par la raison qu'elle ne remonte guère qu'au règne de George III, et qu'elle est par conséquent beaucoup trop récente pour qu'il puisse en parler, mais son titre se trouvera inscrit sur tous ses gestes, ses mouvemens de sourcils, et ses moindres démarches; ce qui fait que l'habitant de la Cité, fût-il fier et rogue comme *Short-Dwart* lui-même, prendra involontairement l'air humble et soumis, et s'écriera en le voyant passer : « Voici un lord! »

On doit tenir compte aussi des tendances ascendantes de la bourgeoisie. Il faut connaître le trait de ce marchand d'Édimbourg qui vit ses six derniers enfans renoncer volontairement à leur part de patrimoine pour qu'un majorat fût institué en faveur de l'aîné, et qu'il pût y avoir par la suite un baronnet dans la famille. Le père,

en homme raisonnable, exigea que ses six enfans lui écrivissent chacun une lettre de renonciation à leur bien, de six villes différentes, pour que l'exécution de leur projet fût bien méditée. Les six lettres furent écrites, et un majorat de 4,000,000 fut institué.

Voilà la bourgeoisie et l'aristocratie anglaises. Que ne peut-on faire l'autopsie du cœur humain! On verrait tout ce que le cœur de certains lords renferme au fond de fiel aristocrate et de dédain âcre et bilieux. Au prix des vigilances et des alertes antibourgeoises qui sans cesse font sentinelle à la porte de ces cœurs, combien d'artisans préféreraient leur pot d'ale et leur simple couchette en fer dans Fleet-Street!

Cependant ôtez à cette aristocratie vingt-cinq années de progrès; faites que les bourrasques continentales n'aient pas eu lieu; avant Napoléon, avant O'Connell; que le peuple n'ait pas encore sucé les principes radicaux du *True-Sun* et de *l'Examiner;* voyez la haute Angleterre échappant au rigide ministère de William Pitt!

C'est alors que George Brummel arrive seul, sans nom, médiocrement riche, médiocrement beau. Il se pose fièrement comme le gladiateur devant cette aristocratie, et lui dit : « Je te ferai trembler comme Jupiter fit trembler le monde, en fronçant le sourcil; » aux lords : « Je musellerai votre orgueil, je vous tiendrai à mes pieds, je serai votre maître; vous me copierez, vous en serez réduit à m'emprunter servilement mes gestes, mes modes, mes principes politiques et privés, et jusqu'à mes revers de bottes. Vous direz : Brummel! comme les Arabes disent : Allah! Et quand je vous aurai vu à mes pieds, enchaînés, abattus, j'aurai encore le droit de vous dire, comme César aux rois des Gaules : « Pauvres escla-« ves! pauvres esclaves! Vous rampez devant moi avec la bassesse « des ennemis que vous avez autrefois vaincus! »

Voyons par quels moyens Brummel est arrivé à cette victoire sur l'aristocratie anglaise, l'une des plus belles et des plus mémorables conquêtes que l'esprit humain ait faites depuis l'invention de la boussole et des perdreaux à la Villeroy.

Avant d'entrer dans le monde, regardant les grandeurs et les agitations humaines comme Satan, du haut du temple, Brummel avait pu se dire : Serai-je Shakspeare? serai-je Bonaparte? serai-je Canning? serai-je Newton? »

C'est qu'en effet il pouvait être tout cela, ressusciter s'il eût voulu tous ces grands titres. En lui résidaient en germe les hautes facultés et les organes spéciaux de chaque homme de génie. Mais il a voulu, avant tout, être *primitif*. Après avoir pesé l'une après l'autre, la gloire du savant, du publiciste, du poète et du guerrier, il s'est écrié sans hésiter : « Je serai Brummel ; » et il a été Brummel. Qui donc osera l'en blâmer?

On sait que vers la fin du siècle dernier, et au commencement de celui-ci, lorsque George IV n'était encore que prince de Galles, il y eut dans les mœurs de sa petite cour un renouvellement des orgies du siècle de Charles II et de la régence française. On vit reparaître les passe-temps nocturnes de la *cabale*. Les Rochester, les Shaftesbury, les Buckingham redevinrent un instant à la mode.

Le nom de Brummell, déjà si célèbre, avait pénétré depuis longtemps dans le cercle qui entourait le régent. En vain lord G...., le marquis de L....., lord M....., mirent tout en usage pour tâcher d'éloigner un homme qui ne pouvait que devenir un rival formidable. Le prince était ami des raffinemens et de l'élégance. Plus de vingt lettres anonymes, et jusqu'à des pamphlets en forme de messages, furent alors dirigés contre Brummel. Le régent résista toujours. Il n'eut pas de repos qu'on ne lui eût fait connaître enfin l'homme surprenant qui devait illustrer son siècle, et jeter tant d'éclat sur la mode anglaise.

L'entrevue, désirée surtout par le régent, eut lieu enfin dans une des salles du pavillon de Brighton. Les courtisans les plus assidus du prince, ennemis naturels de Brummel, ont été forcés eux-mêmes de rendre justice à la tenue et aux manières du grand agitateur de l'élégance moderne. A un certain moment, on vit s'ouvrir une des portes du fond, et s'avancer le grand homme à la fois sombre et radieux. Sixte-Quint au conclave, Napoléon au traité de Tilsitt, sont seuls comparables à Brummel présenté au prince régent.

On a dit la vérité : c'est que, par suite d'un éblouissement soudain, le régent parut au-dessous de lui, et se sentit attéré en présence d'un tel homme. Dès ce moment, commença leur intimité; le prince sentit qu'un génie tel que Brummel devenait indispensable à sa cour : il l'adopta, il lui offrit sa haute faveur. Brummel eut ses

appartemens à Brighton; il n'y eut plus de parties possibles, de promenades sur l'eau, de courses, de soupers, à moins que le dieu n'en fût.

Les nombreux calomniateurs de Brummel ont répété souvent qu'il avait agi sur le régent surtout par son orgueil et son insolence! Insolent! lui! Brummel! Les ignorans auront pris la confiance instinctive pour de l'arrogance. La dignité du potentat a été traduite par ce mot : *orgueil*. D'ailleurs, comment supposer qu'un homme puisse régner sur la seconde personne du royaume par ses propres armes, c'est-à-dire par la hauteur? Le régent tourna vers Brummel comme l'acier vers l'aimant, comme l'héliotrope vers le soleil; mais il n'y eut jamais, de la part du grand homme, ni excès, ni violence.

Arrêtons-nous un moment pour mesurer l'espace que le géant vient de parcourir. De simple officier au 10e de dragons qu'il était, le voilà à présent maître absolu de l'esprit et des actions du régent. Il est plus puissant que tous les grands noms de l'Angleterre; car la puissance du nom est héréditaire et prévue, tandis que si Brummel sourit, voilà toute l'Angleterre élégante qui sourit. S'il place de côté la rosette de sa cravate, les cravates des Trois-Royaumes se trouvent dérangées. Il est le maître, s'il le veut, de faire hausser ou baisser à volonté, en un jour, les cols de chemises de Londres, depuis Hyde-Park jusqu'au pont de Westminster.

Son tailleur Brooker, son bottier Younger Tull, son coiffeur Deard, deviennent autant de grands hommes, grace à lui. Brummel est plus qu'un ministre, car un ministre est révocable; lui peut être disgracié, comme nous le verrons tout-à-l'heure, mais sa puissance n'en souffrira pas.

Voyez cependant quelle réunion de facultés surprenantes et presque contraires a dû s'agglomérer dans cette tête. Il a fallu que Brummel connût, comme Shakspeare, toutes les portes secrètes du cœur humain; qu'il fût apte à manier toutes les grandes passions, à régner sur les vanités des hommes en assemblées, comme Pitt ou North; qu'il fût à la fois habile comme Sheridan, enjoué comme Congrève, enveloppant ces figures diverses sous un même masque calme et impassible.

Ce serait donc une grave hérésie que de regarder Brummel au-

près du régent comme un simple favori de cour, le successeur des Cinq-Mars, des Buckingham, des Essex ou des Lauzun. Chez lui, jamais de complaisances, jamais surtout de ces emportemens de gaieté et de pétulance sans bornes qui ont trop souvent converti en bouffons nos élégans français. A table comme à la chasse, calme ou emporté, Brummel est toujours le même, *régnant par le sérieux*, brillant par ses incomparables saillies, restées en Angleterre sous le titre de *Brummeliennes*.

Il est certain que, dès que Brummel paraissait, le régent et les courtisans avaient involontairement les yeux fixés sur lui. Sir Pearton, qui a beaucoup connu Brummel, a cherché à définir l'impression à la fois magique et imposante de son approche; il a dit : « Figurez-vous l'Apollon du Belvédère qui vous ferait sourire. »

L'image n'est qu'à moitié juste. Brummel excitait plutôt le respect que le rire, et il ne ressemblait guère au chef-d'œuvre de Praxitèle, à moins pourtant qu'on n'admît que *l'Apollon du Belvédère* eût eu le nez cassé. Comme Brummel avait mis son génie au service de choses absolument neuves, *de riens*, comme dirait un économiste, de là son profond ascendant, sa force impénétrable.

Nous passons sur tous les traits de grandeur et de noblesse qu'il éparpilla sur sa route à la cour du régent. Ses historiens futurs raconteront sa conduite à la fameuse chasse dans le comté d'Yorck, sa conversation par signes avec un jeune lord dans une salle de bains de Brighton, sa réponse à deux dames françaises qui étaient venues le visiter chez lui par curiosité. Nous arriverons tout de suite au fait qui dénoua cette liaison, assez à temps peut-être pour le nom de Brummel; car, à la longue, l'humanité se lasse. Villars a dit que le séjour des cours était mortel à la gloire.

Le motif réel de la brouille de George Brummel et du régent restera éternellement un problème, comme l'histoire de *l'Homme au Masque de fer*. Pourtant, l'opinion la plus vraisemblable est que mistriss Fitz-Herbert se montra jalouse de la puissance du grand homme. Elle fit tout pour décider sa disgrace. Disgracié ! Ce mot allait mieux au régent qu'à Brummel. On sait que, par la suite, le prince eut à regretter plus d'une fois la perte de l'auguste exilé.

Un changement de dynastie, une dissolution du parlement n'au-

raient pas produit dans Londres une secousse plus vive que cette nouvelle de la séparation de Brummel et du régent. On s'abordait dans le West-End d'un air consterné. Chacun interprétait cette aventure à sa manière. Les ennemis de Brummel profitèrent de cette circonstance pour exciter les journaux contre lui. Brummel, pour toute réponse, se contenta de rassembler et de faire relier magnifiquement tous les articles de gazettes qui furent publiés sur cette querelle.

Alors on réveilla aussi le reproche d'arrogance si faussement imputé à Brummel. On fit courir sur lui cette anecdote entièrement fausse et que tant de gens ont crue : on prétendit qu'à la fin d'un repas, Brummel avait prié le prince d'aller sonner un laquais; le prince aurait exécuté cet ordre à la lettre. Cet acte d'égalité grossière aurait été la cause de la disgrace de Brummel. On reconnaît bien là les fables de la calomnie.

Non, la brouille de Brummel et du prince fut en partie amenée par la propre volonté du premier. Il comprit qu'être l'ami ou même le premier ministre d'un grand était un rôle au-dessous du roi de la mode.

Du reste, l'époque qui suivit cette querelle peut être regardée comme l'immortel apogée de sa vie et de son règne. Livré à lui-même, ayant perdu, aux yeux de la foule, le prestige d'une amitié puissante, on peut dire qu'il gouverna littéralement l'Angleterre. Alors on vit se former quelquefois une espèce de cortége de jeunes lords et d'étrangers devant la maison qu'il habitait dans *Warwick-Street*. C'était tout à la fois un honneur et un document de savoir comment le héros descendait son escalier, montait à cheval dans sa cour, donnait ses gants et sa cravache à tenir à un jockey, et s'élançait vers *Saint-James's-Park*, au milieu d'un bourdonnement respectueux.

Parlerons-nous de ses conquêtes, de ses intrigues? N'est-il pas clair que toute femme bien née aurait cru manquer à son rang en tenant tête à tant de mérite? Il faisait bien mieux; il transportait à notre sexe, naturellement dur et jaloux de ses avantages, les séductions des don Juan et des Lovelace. Chose jugée impossible jusqu'à lui! il était à la fois le culte des hommes et l'idolâtrie des femmes.

A cette même époque, on vit aussi cet ambassadeur russe regardant un jour passer la file d'équipages dans les allées de *Hyde-Park*. « Voici, lui disait-on, la voiture du roi, puis celle de lord W...., celle du marquis de L..... » Jusque-là, l'ambassadeur n'avait paru témoigner que peu d'intérêt. « Et le maître de cette voiture? dit-il enfin. — George Brummel. » Alors l'ambassadeur fit un geste de respect, et s'écria : « Inclinons-nous, car voici peut-être le plus grand génie de l'Angleterre. »

Il était presque impossible que l'étoile de Brummel pâlît. Mais il fallait bien pourtant que cette haute destinée, pour être complète, eût aussi sa catastrophe. Nous voici arrivés à cette crise, qu'on ne saurait déplorer trop amèrement pour l'Angleterre, qui laissa partir Brummel. Il n'est que trop vrai que, par suite d'embarras pécuniaires, le grand homme se vit un jour forcé de quitter à l'improviste sa terre natale, qu'il avait si long-temps illustrée.

Albion! Albion! comment repousseras-tu ce nouveau trait d'ingratitude? Tu as relégué Napoléon à Sainte-Hélène! tu as condamné lord Byron à mourir à Missolonghi! Et Brummel! Brummel aussi, loin de toi! ta plus belle auréole! ton plus grand rejeton peut-être après Atkinson le tailleur! Brummel, qui a tout sacrifié pour t'immortaliser, qui devrait avoir des statues de Westmacott, bien plutôt que l'Achille de Waterloo, et dont tu ne posséderas pas même la cendre!

On dit que le jour où George Brummel s'embarqua pour la France, le soleil de Londres parut encore plus terne qu'à l'ordinaire; le cours de la Tamise faillit se détourner, et on ne fit aucune affaire dans *Threadneedle-Street*. Il est vrai que cet anniversaire tombait un dimanche.

Mais Brummel, en s'exilant, ne céda pas, comme on l'a cru, aux poursuites de ses créanciers. S'il y eût consenti, quel bottier, quel tailleur, quel coiffeur, ne se seraient pas empressés d'habiller, de chausser et de friser, pour la gloire seulement, l'élégance et la mode en personne?

Dans un jour de malheur, Brummel perdit 40,000 livres sterling au macao. Cette somme se trouva trop forte pour lui. Sa fortune, bien qu'honorable et accrue sans cesse par d'heureux paris à *Epsom* et à *New-Market*, ne put faire face à cet échec. Le grand homme partit donc pour la France.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Son arrivée sur le sol français fut marquée sur-le-champ par une grande révolution. Se trouvant à tout jamais séparé de son coiffeur Wirtfully, qui n'a jamais coiffé que lui, l'homme des siècles se décida à abandonner la poudre et à porter perruque. Année 1815, époque à jamais célèbre par l'inauguration de la Charte constitutionnelle et des perruques sur la tête de Brummel!

Alors aussi, le héros commença cette vie de philosophie et d'isolement qu'il n'a guère quittée depuis son séjour en France. Saturé de gloire et d'illusions, que pouvait-il avoir à désirer encore? Il sentait que le naturel français était trop pétulant pour le comprendre. Il finit même, à Calais, par résister entièrement aux désirs de ses compatriotes, qui voulaient tous être admis dans le sanctuaire du dieu, pour rapporter dans leur patrie quelques-uns de ses nouveaux oracles.

Mais le peu d'Anglais que Brummel voyait, suffisaient pour lui prouver combien on appliquait mal ses principes. Il prévoyait qu'en Europe, les gants et les habits allaient retomber bientôt dans une affreuse anarchie. Fatale prévision, dont il ne se consolait qu'en recevant quelques connaissances intimes!

Nous surtout, qui, grace à l'introduction d'un des meilleurs amis de Brummel, avons pu être admis dans sa vie privée, nous pouvons dire quel bonheur et surtout quelle utilité il y avait à recueillir d'un pareil commerce.

Nous arrivions assez souvent chez Brummel dans la matinée; nous le trouvions dans son appartement orné de meubles de Boulle. Il était renversé sur un sofa, dans une attitude délicieuse, et feuilletait, tout en prenant son thé, des journaux de modes et des recueils d'aquarelles, avec une supériorité qui n'appartenait qu'à lui.

Nous pouvions nous convaincre alors que tous les hommes vraiment grands ont presque toujours eu, dans leur nature double et multiple, deux aspects : un pour la foule, et l'autre pour leurs amis. Plus ils sont nobles et graves pour le public, plus ils apportent d'abandon dans l'intimité. Ils déposent volontiers ce masque que leur renommée leur impose.

Dans cet homme, qui causait familièrement avec nous, abjurant toute idée de grandeur, se faisant affectueux, bon et rieur, on eût eu de la peine à reconnaître le personnage si digne, si sérieux, que toute l'Europe admirait.

Ordinairement, l'illustre exilé, avec une bonté que mon compagnon avait raison de qualifier de *fatherly*, commençait la conversation par quelques observations critiques d'un goût et d'un sel inexprimables, sur notre cravate et notre habit. De là, nous passions à vingt sujets divers. C'était toujours lui, Brummel, proscrit, mais non pas abattu par l'infortune, et aussi sublime que s'il eût eu devant lui, comme autrefois, une assemblée d'apôtres sténographiant ses moindres mots.

A côté de ce courage d'aigle, de cette ambition de conquérant, nous découvrions avec attendrissement, chez lui, la fleur de l'*humour*, la raillerie de lui-même et de son propre empire. Ce fut un jour, dans un de ces momens de doux abandon, qu'il laissa échapper cette phrase presque effrayante de scepticisme :

« La preuve, nous dit-il, que le prince régent a toujours eu très mauvais goût dans tout ce qu'il a fait, c'est qu'il m'avait choisi pour son ami intime. »

Voilà l'homme vraiment grand, prêt à persifler par détachement, par ennui, cette royauté qui lui a donné tant de mal à acquérir, jouant sa majesté contre un bon mot. Pour donner, s'il est possible, aux esprits clairvoyans une idée du genre d'esprit de Brummel, nous citerons ici deux ou trois anecdotes choisies au hasard parmi les mille traits sublimes qu'on cite de lui dans les trois royaumes.

Un jour à Brighton, au milieu d'un souper, un convive mal appris s'avisa de vouloir faire chanter Brummel ; le prince lui-même, un peu échauffé, insista.

« Alors, raconte Brummel, je me renversai sur ma chaise, en ouvrant mon gilet ; j'avalai d'un seul trait un verre de vin de Porto, puis je me tins en repos. Aussitôt tous les convives crièrent et battirent des mains. Tous se persuadèrent que j'avais effectivement chanté, et moi-même j'ai fini par le croire. »

— Qui est-ce qui vous habille, mon cher M. Brummel, lui dit un jour lord S....?

— C'est-à-dire, vous voulez me demander, qui est-ce qui ne m'habille pas, répondit aussitôt Brummel. Il faut savoir qu'il avait depuis long-temps posé cette maxime : « Votre mise est trop affectée, si, quand vous passez dans la rue, le peuple vous regarde avec trop d'attention. »

L'horreur de Brummel pour les légumes comme pour les parfums est connue dans toute l'Angleterre. Une dame lui dit dans un repas avec intention :

— Est-il vrai, monsieur, que vous n'ayez de votre vie mangé de petits pois.

— Pardon, madame, répondit Brummel, je me souviens d'en avoir mangé un seul, il y a de cela dix ans.

A son arrivée à Calais, un Anglais nommé Seyton avait imaginé de se faire passer pour capitaine. On découvrit bientôt que ce capitaine n'était qu'un ancien chapelier de Guild-Hall. L'honneur de cette découverte fut attribué à Brummel. Un matin, le prétendu capitaine Seyton se présente chez lui. Il faut dire aussi que ce M. Seyton avait le nez prodigieusement aplati.

— Est-il vrai, monsieur, dit-il à Brummel en entrant, que vous ayez dit que j'étais chapelier?....

— Chapelier? répond Brummel en tournant la tête et en le regardant par-dessus son fauteuil avec une lenteur admirable; apprenez, monsieur, que de ma vie, je n'ai jamais connu de chapelier qui n'eût pas de nez.

« Il n'est pas étonnant qu'on me trouve élégant, nous disait-il une autre fois dans sa cour, tandis que son fidèle Schurpill lui présentait sa cravache, j'ai créé tout ce qui m'appartient, jusqu'au galop de mon cheval.

« Vous n'êtes pas digne de porter de beau linge, nous disait-il aussi une autre fois, si sa beauté dure jamais plus d'un jour. »

Il ajouta en même temps presque coup sur coup :

« Il est plus difficile de savoir user un habit que de savoir le porter.

« Je ne trouve qu'un défaut à la Vénus de Médicis : c'est de ne m'avoir pas connu.

« La beauté de l'homme comme il faut doit marcher toujours à six pas devant lui. »

Toutes ces reparties ont été improvisées devant nous, et non pas composées dans le cabinet avec le secours d'une grammaire.

Que l'on compare ces apophthegmes et cent autres du même genre avec les saillies et les mots brillans de nos Fontenelle, de nos Voltaire, de nos Rivarol; on y verra la différence de l'esprit simple

avec la composition d'un génie singulier, unique dans ses reparties comme dans sa mise.

On a cherché bien des fois à comparer Brummel à d'autres élégans, comme si le génie pouvait se comparer à autre chose qu'à lui-même. Encore maintenant, quelques gens, dépourvus de cette sensibilité de tact qui évalue les nuances, ont voulu regarder Brummel comme le simple continuateur d'Horace Walpole. Autant vaudrait-il comparer le soleil à une étoile. Le froid et spirituel châtelain de Strawberry-Hill obtint, il est vrai, une certaine réputation d'élégance à une époque encore ignorante, et parmi de pauvres gens de lettres, tels que Gray en Angleterre, Diderot et d'Alembert en France. Mais combien de ressources Walpole n'a-t-il pas été obligé d'employer pour atteindre à son espèce de demi-célébrité? soit qu'il se fît le législateur des parcs et jardins, soit qu'il écrivît ses paradoxes sur Richard III, soit qu'il devînt *rewiewer* dans *le Monde* de Fitz-Adam, soit qu'en France, il méritât d'être aimé sérieusement par une femme vieille et aveugle (Mme Dudeffand); la disgrace d'une pareille passion n'aurait jamais osé s'attaquer à Brummel.

Et dans le caractère et les procédés, quelle différence entre les deux hommes! Walpole n'a jamais été qu'une ame sèche et glacée qui a laissé mourir de faim Chatterton; Brummel a été cité partout pour sa bonté, son extrême bienfaisance. (Un cœur excellent est nécessaire à l'élégant complet.) Walpole a tour à tour été en querelle avec Hume, Jean-Jacques et Gray; Brummel n'a jamais offensé personne, et ne s'est pas même battu en duel. La personne de Walpole était pateline et doucereuse; celle de Brummel est au contraire noble, majestueuse, presque martiale.

Un lord *homme de lettres*, il est impossible de décerner au fils du ministre Robert Walpole d'autre titre que celui-là; d'ailleurs il a été membre de la chambre des communes, il a composé des livres, il a écrit *le Château d'Otrante;* en voilà plus qu'il n'en faut pour prescrire à jamais ses droits à l'élégance.

Il faut bien se rendre compte d'ailleurs de ce qu'il entre d'éléments et de conditions dans cette existence incomparable qu'on appelle *le dandisme*, qualification incomplète et avilie aujourd'hui? Une des premières lois de l'homme qui s'y consacre est d'abord

de ne jamais se compromettre par aucune action que la foule ait pu prévoir. Il est essentiel qu'il n'offre prise absolument sur lui que par sa démarche, son costume et ses équipages. L'homme qui écrit, qui remue des phrases et des passions, sera nécessairement l'antipode du dandy. Il en est de même de celui qui excelle dans un art quelconque, l'éloquence, l'escrime, les belles-lettres, la jurisprudence, fût-ce même le bilboquet. L'empire du dandisme est exclusif et absorbe toutes les facultés de ses adeptes. C'est peut-être pour cela qu'il est le premier de tous les pouvoirs, et que tant de gens ont passé leur vie à l'ambitionner.

On comprend donc parfaitement lord Byron disposé à troquer sa couronne de poète et de lord contre la couronne du dandy. Mais quand on s'est compromis comme lui par des poèmes tels que *le Corsaire*, *Don Juan*, *Manfred*, n'a-t-on pas perdu tous les droits à *l'impassivité* et au sang-froid du dehors, l'une des premières lois de cette monarchie arbitraire?

D'après ces définitions et les documens que George Brummel nous a fournis lui-même sur sa propre existence, on admettra maintenant que lui seul a créé et mérité de porter le vrai titre de *dandy*. Il a englouti sans regret dans ce rôle une des plus vastes intelligences, un des plus grands cœurs que la nature se soit plu à former. Qu'est-il arrivé? C'est que maintenant les autographes de George Brummel sont hors de prix en Angleterre. Un Anglais montrait à Dieppe l'été dernier un billet signé *George Brummel*. Ce billet était adressé par le héros à son valet de chambre; il lui demandait simplement, je crois, de lui envoyer des bottes à la campagne. Trois lignes seulement; mais quel langage! Cet Anglais assurait avoir déjà refusé plusieurs fois trente louis de cet autographe. Il est vrai que la manière seule dont le billet était plié valait un poème.

Mais les gens qui pèsent le génie aux drachmes et dans la balance de l'intérêt, nous demanderont peut-être ce que Brummel a fait pour le progrès et les lumières de son époque.

A cela nous répondrons d'abord que ce qu'il a fait de plus beau, c'est assurément de n'avoir jamais rien fait, et de s'être rendu immortel à cause de cela. C'est même là le centre principal de son héroïsme. Mais ensuite le peu d'idées élégantes admises à Londres et

à Paris, qu'on rencontre par hasard dans le *West-End* ou dans le faubourg Saint-Honoré, nos équipages, nos mises, notre maintien, tout cela dérive uniquement de son génie.

C'est lui qui nous a ordonné, pour tâcher d'obéir un peu à la mode, de nous tenir très droits et très sérieux, d'affecter l'indifférence la plus profonde au milieu d'une tempête comme au milieu d'un grand dîner, de ne rire que quand nous sommes seuls, de ne jamais regarder en face nos interlocuteurs, de ne commander à nos laquais que par signes et presque jamais en paroles, de persuader aux femmes à la mode que nous avons, quand il nous plaît, de très longues conversations avec nos chevaux.

Et puis, la forme de nos fracs incorporés à l'épiderme, la construction de nos cravates, l'art de présenter dans un salon toujours l'estomac avant le menton, de se regarder le dos dans une glace et jamais la figure; la science de placer sur un fauteuil un talon de botte à une hauteur convenable, la géométrie d'une coiffure, la courbure de la hanche gauche, tout cela a été copié de Brummel, mais avec la différence qui sépare la copie de l'original, en remplaçant la noblesse de la tournure par le pathos du maintien.

Combien, depuis vingt ans, n'avons-nous pas vu, d'ailleurs, de petits esprits espérer avec un tailleur à la mode, trois ou quatre bottiers et du beau linge, marcher sur les traces du grand homme? Ils ont confondu et confondent encore tous les jours le génie et l'instrument, Brummel et ses habits. Ils n'ont pas vu que l'élégance de leur maître avait toujours conservé l'imagination et la physionomie; que, pour remplir dignement la mission du dandisme, il fallait surtout l'instinct divin, le sceau de la prédestination.

Ceci explique pourquoi le dandisme, l'un des plus hauts emplois que l'homme puisse faire de ses facultés, est aujourd'hui devenu la proie de tant d'incapacités et d'esprits médiocres. Tôt ou tard le culte périra à cause de la profanation des disciples. Les lévites ruineront l'autel. Brummel a prévu depuis long-temps cette catastrophe presque inévitable. D'ailleurs, il n'ignore pas que la venue des hommes extraordinaires s'achète toujours par quelque expiation. Le Bas-Empire après le siècle d'Auguste. Actuellement le conquérant vit à Caen. Les obsessions continuelles de ses admirateurs et l'impossibilité de trouver des côtelettes

d'agneaux passables lui avaient rendu le séjour de Calais insupportable.

Quelquefois sur les bords de l'Orne, quand le soleil d'hiver illumine les plaines chargées de givre, on voit passer un homme toujours fier et droit, monté sur un cheval magnifique. Il remarque avec plaisir que les paysans qui passent à côté de lui s'inclinent instinctivement et sans le connaître. Cet homme est George Brummel. Il peut s'écrier comme le héros de Cervantes : « Heureuse la postérité qui jouira du récit de tant de belles actions, dignes d'avance d'être gravées sur l'airain ! »

Ses compatriotes se sont obstinés depuis plusieurs années à le regarder comme *une ruine*, un roi déchu, comme si le nom de Brummel était de ceux que les années ternissent. Son règne n'a eu rien de commun avec celui des poètes, des ministres et des grandes coquettes.

Chose étrange ! l'Angleterre qui le laissera mourir dans une des provinces de France les plus barbares en fait de costume, le Calvados, le rocher de Sainte-Hélène de Brummel, l'Angleterre ne possède pas même un portrait complet d'un de ses plus grands hommes. Il a fallu qu'un Français essayât de dérouler les titres de cette renommée, de ce personnage dont on vendra, dans quelques années, les cannes et les tabatières, comme les truffes, au poids de l'or.

Si pourtant ces pages indignes pouvaient engager Brummel, dans sa retraite, à publier enfin ses immortels pamphlets sur la mode et ses Mémoires d'outre-tombe dont nous avons eu le bonheur d'entendre seulement quelques fragmens, alors nous bénirions notre tâche, et notre hardiesse serait absoute d'avance aux yeux de la postérité, des marchandes de modes et peut-être de Brummel lui-même. En lisant les confessions de l'homme unique qui ne peut avoir d'autre historien que lui-même, nous nous écririons comme Platon en parlant de Socrate : « O dieux ! lorsqu'un pareil homme vivait parmi nous, nous n'avions plus le droit d'être jaloux de l'Olympe ! »

ARNOULD FREMY.

LE TASSE,

A Rome, Naples et Florence.[1]

Le départ du Tasse était résolu, mais ses livres, *qu'il estimait plus que la vie*, étaient à Mantoue; une malle pleine de ses effets avait été retenue à Modène; il n'avait point d'habits d'hiver (2); n'importe, le séjour de Rome lui est insupportable, et, confiant ses réclamations à Catanio, il court, il vole vers Naples.

Le Tasse prit un logement au couvent de *Mont'Oliveto*, dont était religieux le Père des Oddi, qui avait si vaillamment défendu la *Jérusalem* contre les attaques de la *Crusca*. Il y fut aussitôt visité par tout ce que Naples avait de gens distingués et de littérateurs, par Jean-Baptiste Manso, marquis de Villa; par le comte de Paleno, l'abbé Polverino, le duc de Stigliano, le prince de Bisignano et mille autres. Les trois premiers surtout s'attachèrent intimement au Tasse; le marquis de Villa et le comte de Paleno le comblèrent sans mesure : *J'ai tout accepté*, disait-il, *bien que la moitié eût pu me suffire.* — Et écrivant au marquis de Villa : « Je ne puis imaginer d'éloquence qui soit égale à votre courtoisie, ni inventer de paroles que votre modestie ne surpasse. »

(1) Ce fragment est extrait d'un livre inédit sur la vie et les ouvrages du Tasse. M. E. de La Gournerie, après avoir entrepris le voyage d'Italie pour recueillir sur les lieux même tous les documens relatifs à l'histoire littéraire du XVIe siècle, se propose de publier prochainement une étude complète sur le Tasse.

(2) Tasso, *Lettere famigliari*, LXX.

Souvent le marquis de Villa l'emmenait à sa jolie habitation de la Pianca, sur le bord de la mer, où se réunissait une société savante et aimable : c'étaient, entre autres, le duc de Nocera, ancien bienfaiteur du Tasse, *seigneur affable et splendide*; don Vincent et don Pierre-Antoine Caracciolo, ses parens; Ascagne Pignatelli, poète suave et gracieux; et son ami, son conseil, Horace Feltro. Les honneurs de ces journées charmantes étaient faits avec une politesse exquise par dona Costanza, épouse du marquis, et dona Vittoria Loffredo, sa mère, dames spirituelles et avenantes, qui prodiguaient au Tasse l'affection la plus vive et compatissaient noblement à ses malheurs. Sous les rians bocages, au pied desquels venait expirer la mer, on causait de poésie, on rappelait de gais souvenirs; Manso ne dissimulait point au Tasse combien il préférait son ancienne *Jérusalem* à celle qu'il élaborait en ce moment, puis on chantait. C'est alors, sans doute, que le marquis de Villa célébrait l'auteur du *Godefroy* et de l'*Aminte* en stances harmonieuses auxquelles on applaudissait avec enthousiasme; et il me semble voir le Tasse se levant à son tour : « Si la renommée ne vous effraie pas, ô vous que je loue et que j'honore, dit-il, puisse-t-elle porter nos deux noms du couchant à l'aurore, des lieux où le soleil brûle à ceux où la glace est éternelle ! Non jamais le Dieu que j'adore n'enlaça de nœuds plus doux de plus vrais amis, et ne les conduisit à un port plus tranquille (1). »

Ah ! sans doute, il lui souvenait alors de ce palais, de la courtoisie dont sa jeune imagination s'était plu à décrire les prestiges au septième chant du *Rinaldo*, et qui s'élevait en ces mêmes lieux, sur ce Pausilippe *où la nature s'est tellement surpassée elle-même, qu'elle est stupéfaite de ses œuvres* (2); et c'est sans doute dans ces instans de félicitations et de bonheur, dans ces instans qu'il eût voulu marquer avec une blanche pierre (*segnatolo una bianca pietra*), qu'il écrivait au cardinal Caraffa :

« Si l'on pouvait choisir sa patrie comme ses maîtres, je n'en aurais jamais choisi d'autre que Naples; mais si l'amour fait la patrie, je la considérai comme telle du moment que je commençai à aimer; et aujourd'hui que je suis vieux, je me réjouis de conserver ces sentimens que j'avais dans ma jeunesse. Ce que je regrette, c'est de n'avoir pas vu l'Allemagne et une partie de l'Europe comme j'ai vu les plus belles provinces de l'Italie et de la France; car, alors, je pourrais sans doute mettre Naples au-dessus de tout pays et de toute ville, cussé-je même

(1) Tasso, *Rime croiche.*

(2) Pauselippo quant'è dove s'avanza
Natura, ed ha dell'opre sue stupore.

vu l'Asie et l'Afrique. Ailleurs, c'est le peuple qui abonde; ici, c'est la noblesse. Le peuple qui remplit les marchés, les rues, les boutiques de cette immense ville, me semble gracieux et affable comme si Naples ne pouvait rien produire qui ne fût plein de charme. Ici le ciel dispense tous ses dons et accorde ses faveurs aux montagnes, aux collines, à la mer, aux fleuves, et, ce qui importe davantage, aux corps et aux ames que la nature y a disposés à recevoir toute perfection. Ici la nature et l'art rivalisent de telle sorte, que l'on ne vit jamais lutte plus vive, ni concorde plus étonnante, pour rendre une cité belle, admirable, merveilleuse. Mais pourquoi une cité? Dites bien mieux, une province, un royaume enfermé ou plutôt réuni dans l'enceinte des murs, car jamais on n'y ferme les portes. Cette confiance rappelle celle des Lacédémoniens, qui n'avaient point de murs; mais elle ne va pas jusque-là, et elle est plus raisonnable, car si les hautes murailles et les tours sont l'ornement de la paix, elles font la sûreté de la défense au temps de la guerre. »

Le Tasse ne vit point sa sœur; il dit même quelque part que *personne ne l'invita à aller à Sorrente*. Il vit un de ses neveux, mais en fut peu satisfait (*poca mia soddisfazione*). Ce ne pouvait être le plus jeune, Alexandre, car il était allé guerroyer à Candie: c'était donc Antonio, son cher Antonio, pour qui il avait toute l'affection d'un père, et au souvenir duquel il disait à ses amis les plus intimes : — *Je vous aime comme Antonio!* — Peut-être, au reste, le mécontentement du Tasse ne fut-il qu'un effet de cette mélancolie noire qui, malheureusement, ne l'abandonna pas à Naples. Il était venu à Naples avec deux pensées, l'une de revendiquer l'héritage de sa mère, l'autre de rétablir, s'il était possible, sa santé ruinée. Les biens de sa mère avaient été vendus, dispersés, et l'on ne savait plus qui en était détenteur. Le Tasse sollicite alors et obtient du pape une bulle d'excommunication contre tous ceux qui les possédaient induement; il la fait publier par tout le royaume; il consulte maints avocats, qui lui font de belles promesses, et borne là ses démarches.

Quant à sa santé, il en avait remis le soin aux docteurs Pisani et Egizio, médecins célèbres qu'il louait outre mesure ou qu'il bourrait rudement, suivant que leurs remèdes lui plaisaient ou lui répugnaient, comme il avait fait pour Mercuriale et Cavallara. « Je vous supplie, leur disait-il, d'avoir égard de toute manière à ma vie et à votre réputation, qui consiste à rendre la santé aux malades. Si revenait le camp de Lautrec, ou tout autre foyer de peste et de contagion; si vous étiez appelé par quelque roi barbare et ennemi de notre foi, votre seigneurie pourrait-elle refuser le secours de son art? Mais je suis Napolitain, je pratique cette foi qui doit être garant de ma vie dans cette ville; aidez-moi donc, mon-

seigneur, comme excellent médecin et parfait ami. L'argent ne peut être une récompense digne de votre mérite; je n'en ai point, et je ne saurais même comment payer les bains et les médecines, si le seigneur comte de Paleno ou quelque autre ne m'assistait..... Cependant je ne voudrais pas mourir faute d'argent, ni, ce qui est pire encore, faute d'amis. Je me recommande donc à votre seigneurie, car là où abondent la science et la sagesse, ne peuvent manquer la vertu et la fortune. Je ne vous rappellerai point que je suis revenu vieux dans cette ville d'où je partis enfant, si bien qu'à peine ai-je été reconnu de mes parens et de mes amis. Après tant d'années de prison, d'infirmités et presque de mendicité, je n'ai pu me réjouir de la vue de la patrie ni avoir d'autre consolation que celle de vos visites; les malheurs me tiennent lieu de père et de parens. »

Souffrance éloquente! mais que c'est bien là un homme malade! L'infirmité lui accorde-t-elle quelque trêve, il est heureux, il jouit de l'amitié, il chante Naples avec une expansion d'enfant. Revient-elle plus poignante, tout s'assombrit à ses yeux; l'aspect de la patrie n'a plus rien qui le console; il ne se rappelle que les visites de son médecin; la foule qui se presse à sa porte, les grands, les princes qui le félicitent et le comblent d'honneurs et de présens, tout cela est oublié! — Et ceci : — *Je pratique cette foi qui devrait être garant de ma vie à Naples.* — Toujours cette idée qu'on évite de le guérir, qu'on fait sur lui des expériences, ainsi qu'il l'écrivait à Ascanio Mori, et qu'il y a par tout le monde une conspiration sourde d'envieux qui s'attachent à le torturer.

Malgré cette précoce décrépitude, le Tasse travaillait toujours; il avait entrepris de refaire son grand poème sous le titre de *Jérusalem conquise*, et il n'interrompit cette œuvre capitale que pour chanter la congrégation des Olivetains sur les instances des religieux qui lui donnaient l'hospitalité. Il voulait que ses vers leur fussent comme *un témoignage de sa reconnaissance pour leur bienveillance et leur charité*. Le poème de *Mont'Oliveto* est resté inachevé. Le Tasse n'en écrivit que cent octaves, dans lesquelles on retrouve encore son ancienne fécondité d'imagination. Les pensées y sont délayées; il se répète, mais l'expression y est colorée; il y a dans cet ouvrage du sentiment, de la vie; c'est toujours une poésie douce et harmonieuse.

J'ai parcouru le Mont'-Oliveto de Naples; j'ai admiré sa vieille église toute éclatante des chefs-d'œuvre de Donatello et de Jean de Nola, et son monastère de l'architecture finement travaillée du siècle de Ladislas et de la reine Jeanne. Mais où donc sont les vieux amis du Tasse? où sont leurs robes *blanches comme les plumes du cygne ou comme une froide gelée?* où ce silence recueilli qui rendait à la tête affaiblie du poète quelques-

unes de ses inspirations d'autrefois? Quel fracas! Partout des *lazzaroni*, des marchands, des femmes qui se coudoient, se pressent; le podestà tient bureau ouvert dans la cellule du Tasse; et à la place du jardin qui entendit les doctes conversations de Torquato et du Père des Oddi, retentit, bruyant et criard, le tumulte d'une halle.

Le marquis de Villa partit pour son fief de Bisaccio au mois d'octobre 1588, emmenant avec lui le Tasse, et il le fit chasser et danser à plaisir. — Le seigneur Torquato est devenu très grand chasseur, écrivait-il; il surmonte l'âpreté de la saison comme celle du pays; nous passons les jours mauvais et les soirs à entendre faire de la musique et à chanter pendant de longues heures. Il aime extrêmement les improvisateurs, leur enviant cette promptitude à faire des vers, dont il assure que la nature lui a été fort avare. Quelquefois nous dansons avec ces dames, ce qui l'amuse on ne peut davantage; mais le plus souvent nous nous tenons près du feu, causant gravement. Il nous arrive maintes fois alors d'en venir à cet esprit qu'il prétend lui apparaître; il m'en a parlé de telle sorte que je ne sais qu'en dire ou qu'en croire. »

Le Tasse avait toujours eu une propension infinie à voir partout du merveilleux; il se plaint dans beaucoup de ses lettres d'avoir été ensorcelé par ses ennemis. Si les rats venaient le troubler dans son cachot de Sainte-Anne, il les croyait possédés du diable, *indemoniati;* si ses livres étaient bouleversés, ses clés perdues, son argent volé, c'était l'œuvre d'un *follet* qui poussait la méchanceté jusqu'à lui enlever les plats de dessus la table, et à lui escamoter ses lettres. Or, le Tasse avait aussi un bon génie; il l'avait mis en scène dans les dialogues du *Messager*; mais les moqueries étaient venues, et le poète avait rejeté sur la fiction ce qu'il n'avait dit peut-être qu'avec une conviction parfaite.

« C'était l'heure, avait-il raconté dans le *Messager*, c'était l'heure où l'approche du soleil commence à éclairer l'horizon. J'étais couché sur de molles plumes, non point complètement endormi, mais à peine touché par un léger sommeil qui tenait de la veille et du repos, lorsque vint à mon oreille le gentil esprit, qui, depuis quatre années, me parle si courtoisement, et il me dit :

« — Dors-tu?

« Cette voix que j'entendais douce et suave résonner sur mon cœur, me réveilla tout-à-fait.

« — Je sommeillais, répondis-je, mais ta voix m'a éveillé; je l'ai reconnue à sa douceur, car elle sonne comme nulle voix humaine; elle est si suave, que je te prendrais volontiers pour un esprit du paradis qui vient me consoler.... Mais c'est un songe, et tu n'es sans doute qu'un caprice

de mon imagination; toutes les discussions que j'ai eues avec toi sont des songes.

« L'esprit sourit et dit :

« — Ton extravagance est telle, que je ne puis qu'en rire... Prends ma main; je te la donne à baiser comme gage de ma foi.

« Et il se tut, et je sentis sur mon épaule, qui était nue ou à peine couverte d'une mince chemise, une main si froide, que jamais glace des Apennins ou des Alpes n'en surpassa la froideur. Peu à peu elle s'échauffa et devint telle que je me sentis courir jusqu'au cœur une vertu pleine de je ne sais quelle bénignité et quelle force... — Et un tourbillon de vent secoua la fenêtre, et la fenêtre s'ouvrit violemment, et les mille rayons du soleil du matin éclairèrent la chambre, et au milieu de la lumière, je vis un jeune homme; il quittait l'enfance et touchait à la jeunesse; point de duvet sur ses joues; le lait est moins blanc que n'était sa peau, l'or moins doux à l'œil que sa chevelure blonde. Ses yeux étaient bleus, et il en jaillissait des étincelles d'un doux rire, tellement que j'en fus ébloui; mais la grace de son regard tempérait la fatigue que me causait son éclat. Il avait des mains charmantes et toutes nues, mais la droite tenait deux gants. Son costume était celui qui a aujourd'hui, parmi les courtisans, la plus haute réputation d'élégance; il était beau comme l'Amour lorsqu'il s'éprit de Psyché. Émerveillé, frappé de stupeur, je regardais çà et là; mais, vaincu par je ne sais quel nouveau désir, je reportais mes yeux sur lui et les y arrêtais avec délices. »

Écoutons maintenant le marquis de Villa :

« Le Tasse prétendait voir clairement un bon génie qui dissertait avec lui sur les plus hautes matières; et comme je lui faisais observer que ce devait être un égarement de son imagination, il me répondit que si les choses qu'il entendait et qu'il voyait étaient de vains caprices de sa pensée, elles ne pouvaient en aucune manière surpasser ses connaissances; car notre imagination ne crée des fantômes qu'avec nos souvenirs qu'elle nous fait apparaître sous une forme ou sous une autre; mais dans une foule de discussions longues et suivies qu'il avait eues avec cet esprit, disait le Tasse, il avait appris de lui bien des choses qu'il n'avait jamais ni entendues ni lues, et qu'aucun autre homme n'a jamais sues. Ce n'étaient donc point de vains rêves, mais de réelles et incontestables apparitions..... Or, comme je contestais cette assurance, et qu'il y persistait fermement, nous en vînmes un jour à ce point qu'il me dit :

— Puisque vous êtes si rebelle aux raisons, il faudra que l'expérience elle-même vienne vous dessiller les yeux, et je ferai si bien que vous verrez cet esprit auquel vous ne voulez croire sur ma parole...

« J'acceptai l'offre, et le lendemain étant assis tous les deux seuls auprès du feu, le Tasse se tourna tout à coup vers une fenêtre et la regarda si attentivement que j'avais beau l'appeler, il ne répondait rien; à la fin cependant il me dit :

— Eh bien ! voilà le bon génie qui est venu courtoisement causer avec moi; regardez, et vous vous convaincrez de la vérité de mes paroles.

« Je levai les yeux aussitôt, mais j'avais beau les affiler (*aguzzare*), il ne me fut possible de voir que les rayons du soleil qui entraient par la fenêtre. Or, pendant que je regardais ainsi sans rien apercevoir, Torquato était déjà plongé dans les plus sublimes raisonnemens. Je ne voyais que lui, je n'entendais que lui, et cependant ses paroles se suivaient entrecoupées par propositions et par réponses comme entre deux interlocuteurs qui se serrent de près. Il m'était même facile, par ce que disait le Tasse, de deviner les répliques qui lui étaient faites, encore bien que pas un mot n'en vînt à mes oreilles; c'étaient de grands et merveilleux raisonnemens, tant par les choses qu'ils traitaient que par une certaine manière extraordinaire de parler; j'étais comme frappé de stupeur, comme emporté au-dessus de moi-même; je n'osais pas interrompre, je n'osais rien dire au Tasse de l'esprit qu'il m'avait indiqué et que je ne voyais pas; et j'écoutais tellement stupéfait et enchanté, que le temps s'écoulait sans que je m'en aperçusse. Enfin, l'esprit étant parti comme il me fut facile de le comprendre par les paroles du Tasse, notre poète se retourna vers moi, et me dit :

— Votre intelligence est-elle maintenant délivrée de ses doutes?

« Et moi :

— Loin de là, ils se sont accrus, car j'ai bien ouï d'admirables choses, mais je n'ai rien vu de ce que vous m'aviez promis de me montrer pour me convertir à votre sentiment.

« Torquato sourit alors, et reprit :

— Vous en avez plus vu et entendu que vous ne dites peut-être.

« Et il se tut, et n'osant pas l'importuner davantage, je finis là la conversation. »

Le Tasse revint à Naples au mois de novembre; mais déjà Naples, ses seigneurs courtois, son gentil peuple, qu'il avait aimés de passion, commençaient à l'ennuyer. Le comte de Paleno voulait à toute force l'emmener loger à son palais, grave imprudence aux yeux du prince de Conca, son père, qui ne voyait toujours en Torquato que le fils d'un proscrit. Le Tasse, le sachant, résistait aux instances persévérantes du comte, mais il en était fatigué. D'autre part, tandis que ses lettres à Manso et au comte de Paleno étaient pleines d'actions de graces pour leur générosité, *qui*

croissaient spontanément sans semence ni culture, il commençait à se plaindre de la parcimonie des seigneurs napolitains à son égard ; il n'avait point d'argent pour suivre son procès, et il n'espérait en avoir que de la ville de Bergame, en lui dédiant ses *Discours sur le poème héroïque ;* Naples ne lui semblait plus être *qu'un grand et mauvais cheval lent à se mettre à l'œuvre;* et il aurait voulu être *une guêpe ou un frelon pour bourdonner à ses oreilles et le piquer de telle sorte qu'il finît par s'éveiller.* Ajoutez à cela que sa santé empirait, et à toutes ses maladies s'en joignait toujours une, *la plus invétérée*, disait-il, *la plus grave peut-être, l'ambition.* Or donc *n'ayant plus de penchant pour le mariage, et s'y trouvant inhabile,* il songea aux honneurs ecclésiastiques : il écrivit même dans ce but au cardinal de Cosenza, lui demandant l'abbaye que laissait vacante la mort de l'abbé Albano, leur ami commun, *afin*, disait-il, *que ce lieu fût au moins de quelque consolation dans une telle douleur.* Il y avait long-temps, d'ailleurs, qu'il attendait les effets de la bienveillance de sa sainteté *avec une patience incroyable.* En même temps, Torquato sollicitait une chambre au Vatican; *nul lieu n'étant plus honorable pour celui qui est désireux d'honneur, nulle demeure n'étant plus belle pour celui qui est ennemi des sales habitations.* Malheureusement ses vœux ne furent point exaucés.

Cependant le Tasse quitta *Monte-Olivo*, il se rendit, pour quelques jours, chez son parent Alexandre Grussi, en reçut les secours nécessaires à son voyage, et s'achemina vers Rome. Seul et sans argent, il se vit en butte à toutes les taquineries de la douane, qui lui retint une cassette pour laquelle il n'avait pas quatre ducats à donner. Puis, triste et *dolent de toute chose*, il se dirigea vers le palais de Scipion Gonzague, *où il avait coutume de se retirer, comme le voyageur, pendant les mauvais temps, en attendant la sérénité du ciel* (1).

Je ne sais si les exigences de Torquato, si la morosité inquiète de son caractère commençaient à lasser le cardinal, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine établi dans le palais de son éminence, notre poète écrivit au père des Oddi, récemment nommé abbé du couvent de *Santa-Maria-la-Nuova*, le priant instamment de venir le voir. « Je me retrouve dans une ville, lui disait-il, où toutes choses sont fort chères, mais où je suis fort peu cher à ceux qui pourraient m'aider, et cependant mes besoins sont infinis. » Le père des Oddi vint voir le Tasse, et il l'emmena à son monastère.

Joyeusement accueilli, caressé, fêté à *Santa-Maria-la-Nuova*, Torquato

(1) Tasso, *Lettere raccolte dal Maraton*, CXXXVI. — Tous les mots en italique dans cet article sont extraits des lettres du Tasse.

n'en demeura pas moins travaillé par ses incurables humeurs, et il ne trouvait de distraction que dans l'étude. Il avait la pensée de réunir ses œuvres et d'en faire une édition complète, avec priviléges des divers états de l'Italie, afin d'en tirer quelque bénéfice. Et puis *avec la vieillesse*, disait-il, *croît la vanité;* il n'aurait pas voulu, cependant, que le monde s'aperçût de cette vanité, de peur que cela l'empêchât d'obtenir les dignités ecclésiastiques auxquelles il aspirait.

Vers ce même temps il écrivit un discours à l'honneur des Médicis, qui ne lui avaient jamais complètement pardonné le mot de *tyrannie*, accolé à leur nom dans le dialogue *del piacer onesto*, et qui ne lui épargnèrent pas cette fois le mot de palinodie. Peut-être, au reste, ce mot, écrit à l'un des amis du Tasse, ne vint-il pas jusqu'à ses oreilles, car nous le voyons chanter avec enthousiasme le mariage du grand-duc avec Catherine de Lorraine, et celui du duc de Bracciano, son neveu, avec Flavia Peretti. Enfin il composa son dialogue *de la Clémence*; et pour le faire recopier, il s'adressa à l'un de ceux auxquels il en voulait davantage, à Papio! C'est une triste lettre que celle qu'il lui écrivit à ce sujet. « Il m'est pénible de ne pouvoir être ni ami ni ennemi de votre seigneurie; à l'amitié, votre volonté met obstacle; à l'inimitié, ma mauvaise fortune qui me réduit à vous demander aide, lorsque je voudrais vous faire la guerre. Je cède donc à la fortuue : j'implore l'assistance de monseigneur Papio pour me faire recopier un mien dialogue *de la Clémence*, qui *n'est pas seulement très ingénieux, mais parfait*; et c'est encore ma mauvaise fortune qui m'oblige à le louer, n'ayant aucun espoir de trouver quelqu'un qui lui donne les éloges qu'il mérite, soit ignorance, malignité, ou tout à la fois l'une et l'autre. »

Le Tasse, ennuyé de tout, épuisé par une fièvre de quatre mois, quitta *Santa-Maria-la-Nuova* pour retourner chez Scipion Gonzague, mais d'affreux déboires l'y attendaient. Scipion partit, au mois de juillet, pour les bains de Toscane, et laissa chef de sa maison George Alario, cet impudent valet qui, *par un naturel instinct, ne pouvait souffrir aucun homme distingué à la cour de son maître.* Alario se mit à vexer le Tasse; il lui retint, sous de vains prétextes, des vêtemens et cent écus que le duc de Mantoue lui envoyait; puis il lui fit une guerre de coups d'épingle; il lui reprocha sans cesse son indolence, sa mélancolie, et finit par le jeter à la porte.

Voilà donc *le plus pauvre gentilhomme du monde sans habits, sans linge*, errant sur le pavé par une chaleur brûlante, dévoré de la fièvre, exténué de maladies, n'ayant personne pour lui tendre la main, ne trouvant un logement qu'à grand'peine; et, cependant, *pourvu qu'on ne l'en*

chasse pas encore comme un chien, tout, dit-il, *sera à merveille*. Heureusement il est encore quelqu'un qui pense à lui. Costantini, qui était entré au service de Fabio Gonzague, lui obtient 150 ducats du duc de Mantoue; et le père des Oddi, cet ami infatigable, vient le trouver à sa pauvre demeure, il le relève à ses propres yeux, il le console et l'emmène, presque malgré lui, à son couvent. Mais Torquato ne se regarde plus que comme un être voué à l'humiliation et aux moqueries; il tremble à la pensée que les excellens religieux, *candidissimi padri*, finiront par se lasser de sa mauvaise fortune, comme les cardinaux s'en sont lassés. Pourra-t-on donc toujours lui faire expier par des affronts le pain qu'on lui donne? Inquiet, agité de vagues craintes, il s'enfuit de *Santa-Maria*, et se rendit à un hôpital fondé par Jacques Tasso, cousin de son père, pour les pauvres Bergamasques. Torquato était encore à cet hôpital, lorsque son neveu Alexandre Sersale vint le voir à son retour de Candie : Alexandre le trouva bien malade, mais *non couché, car il n'avait personne pour le servir*. Dans ce déplorable état, il se voit encore réduit à mendier; il supplie Horace Feltro, il supplie le comte de Paleno de ne pas l'abandonner : on lui envoie quinze écus d'or, et le comte de Paleno ordonne de lui compter cent écus, *mais peu à peu*. En dépit de ces cadeaux, l'humeur du Tasse s'aigrit; il trouve que ses amis, et le comte de Paleno, tiennent les cordons de leur bourse bien serrés. — *Me secourir n'est plus seulement courtoisie*, leur écrit-il, *c'est charité*. — Il voudrait un jeune homme qui le servît *amicalement*, un cardinal qui l'entretînt quelques jours *sans changer de pensée*; il se repent de toutes les louanges *anciennes ou nouvelles, qu'il a données ou qu'il donnera, vraies ou fausses, payées ou non payées*. Ses lettres sont navrantes de désolation et d'amertume.

Cependant, Vincent Gonzague, Fabio son cousin, et Costantini, pressaient le Tasse d'aller à Mantoue. Torquato hésitait; il *n'avait plus de confiance dans les hommes*, il était *épouvanté de la fortune;* il ne pouvait *trouver personne qui le consolât, ni rien imaginer qui le portât au désespoir*. Il ne savait, d'ailleurs, s'il pourrait monter à cheval avant Noël; et puis, il lui faudrait, à vrai dire, une litière, des pelleteries, des habits neufs, car les siens étaient à moitié déchirés, *mezzo strascinati* : il va jusqu'à demander de l'argent à Alario. Vous vous rappelez cette noble chaire de l'université de Gênes, qui lui avait été accordée sur les instances du père Grillo. Vous pensez, sans doute, qu'au lieu de traîner sa misère dans les rues de Rome ou à la cour de Mantoue, il va courir vers cet honorable asile ouvert à sa pauvreté. C'est là une belle retraite pour le génie! A-t-il oublié l'affluence qui se pressait à Padoue, autour de Sigonius et de Robertello, au temps de sa jeunesse? A-t-il oublié leur haute influence et les

applaudissemens, l'enthousiasme qu'ils excitaient? que serait-ce donc autour de la chaire du Tasse? Mais non; les quatre cents écus de traitement, et les quatre cents autres qu'on lui promet de gratification ne lui suffisent pas, à lui qui a failli mourir de faim! Il voudrait un supplément pour l'entretien de deux serviteurs et pour diverses choses indispensables, comme l'a eu son père, et *certainement*, dit-il, *on le lui accorderait s'il y avait encore quelque honneur au monde, ou tout au moins quelque justice.*

« J'espérais, ajoute-t-il, être traité comme un pauvre gentilhomme, votre ami, et non comme un maître; car je ne fis jamais métier d'enseigner, et ce serait pour moi un tout nouvel office. » Chose inouie. Le gentilhomme qui priait les seigneurs napolitains de vouloir bien faire doubler son pourpoint de nouvelles fourrures (1), qui était prêt à faire des sonnets à la louange de qui en voudrait (2), qui demandait enfin quelques écus à Alario, ce gentilhomme rougit presque d'être professeur!

De l'hôpital des Bergamasques, le Tasse était revenu à *Santa-Maria-la-Nuova*, et de *Santa-Maria*, il ambitionnait de pouvoir retourner chez le cardinal Scipion. Fabio Gonzague lui fit espérer un bon accueil, et aussitôt il s'achemina vers le palais de son éminence. La réception qui lui fut faite, loin d'apporter quelque adoucissement à ses souffrances, fut un nouveau coup rude et affreux, car elle prouvait le peu de considération qu'on avait pour sa personne, et le *mépris qu'inspirait sa triste fortune.* « Le cardinal, écrivait-il, n'a voulu ni m'admettre à sa table, ni me donner un lit, une chambre, me faire une condition, qui fussent conformes à mon mérite et à son ancienne courtoisie. Sa courtoisie seule cependant eût dû suffire, et elle ne devrait pas être moindre aujourd'hui qu'avec la pourpre se sont accrues sa dignité et sa puissance; tandis que la fortune et toute espèce de biens sont venus à me manquer. »

Néanmoins, au milieu de toutes ces angoisses, *pâle, amaigri, déplaisant aux autres et se déplaisant à lui-même,* Torquato connut encore des instans de vive joie. Le grand-duc de Toscane l'invita à aller à Florence, et il lui envoya cent écus pour l'y décider; de son côté, la cour de Mantoue redoublait auprès de lui ses instances, et le pressait de partir. « Sera-t-il donc vrai, s'écria alors le Tasse, que je pourrai dire un jour : *je suis heureux!* J'ai recouvré les bonnes graces du grand-duc et celles du duc de Mantoue; mais quand recouvrerai-je celles du duc de Ferrare mon ancien patron? Quel *triumvirat* serait celui-là! Je me recommande à vous; priez

(1) Tasso, *Lettere inedite*, CCXI.
(2) Tasso, *Id.*, CLXXXVIII.

tous pour moi; je suis tellement ébahi, qu'il me semble que toutes les cloches vont se mettre en branle comme par miracle. »

C'est vers cette époque que lui arriva l'humble requête de *don Giovanni Perzo di Vintimiglia, marquis de Jeraci, très puissant Baun Sicilien*, lequel le priait de vouloir bien mettre en scène, dans sa *Jérusalem conquise*, quelques-uns de ses ancêtres qui avaient pris part aux croisades, et d'avoir soin d'ajouter qu'il descendait de Tancrède-le-Normand. Le très puissant Baun lui laissait le choix de la récompense. Torquato avait l'ame trop bonne pour ne pas être fort sensible à de telles requêtes; il s'engagea à ce qu'on désirait; puis, en attendant la *Jérusalem*, il célébra les Vintimille dans un dithyrambe *à la manière de Pindare qui avait beaucoup parlé de la Sicile*. Il promit, en outre, une mention spéciale de la progéniture de Tancrède-le-Normand, et même un poème tout entier à son honneur. — Quant à la récompense, « je n'ambitionne, lui écrivit-il, que de ces choses auxquelles la modestie d'un pauvre gentilhomme peut aspirer sans encourir de blâme. Je ne demande donc à sa seigneurie ni cheval, ni mule, ni un esclave dans lequel je puisse trouver plus de fidélité que chez les serviteurs libres, ni une épée ou toute autre arme de défense, ni des livres qu'on peut acheter plus aisément et avec moins de frais ailleurs, ni des tapisseries, ni des bijoux, mais un bocal d'argent et un bassin assez petit, mais très concave, afin que le serviteur, en le portant sur un trépied, puisse s'en aller, si bon lui semble, ou attendre qu'il me plaise d'en user. » Le marquis de Jeraci envoya au Tasse presque tout ce qu'il avait paru souhaiter et cent écus d'épingles. Aussi, le Tasse s'évertua-t-il à lui promettre autant de centaines de vers qu'il en désirerait; il eût voulu *pouvoir rendre son nom immortel!*

Torquato écrivit encore, pendant son séjour à Rome, un traité *de la Vertu des Romains* dont il fut si émerveillé, qu'il se croyait déjà *presque parent, non du cardinal Scipion, mais de Scipion l'Africain*. Il dédia ce petit opuscule à monsignor Fabio Orsini, car il fallait des dédicaces à toutes ses compositions; il y avait bénéfice à cela, et d'ailleurs, *les livres*, disait-il, *sont comme les églises; petites et grandes ont besoin de bénédiction*.

A la mi-avril 1490 notre poète arriva à Florence, où il descendit au couvent des Olivetains.

La couronne grand'-ducale ne ceignait plus la tête de François : l'orgueilleux, le cruel, le fourbe, le débauché François était mort à Poggio-a-Gajano, en 1587, empoisonné, ainsi que Bianca-Capello, son épouse, dans un dîner qu'il donnait au cardinal de Médicis, son frère. Quelques soupçons avaient plané sur celui-ci, quelques autres sur Bianca, qui au-

rait voulu se défaire du cardinal; mais le cardinal survécut, et troqua la barrette rouge contre la couronne aux riches fleurons.

C'était un prince aussi affable, aussi généreux, aussi occupé des intérêts de son peuple, que François l'était peu. Tout le temps que François avait consacré à la chimie et à l'alambic, Frédéric le consacrait à des travaux d'assainissement, à donner des encouragemens au commerce, à alléger les impôts si pesans du dernier règne, et à tenir la balance égale entre les grandes puissances qui se disputaient l'influence dans ses petits états. Il avait beaucoup aimé le Tasse à l'époque où il faisait encore partie du sacré collége, et il l'accueillit à bras ouverts. « C'est la même humanité, écrivait le Tasse, la même douceur, la même avenance, que lorsqu'il était cardinal. Sa courtoisie m'a presque fait oublier tous mes malheurs. »

Et le peuple de Florence courait, se pressait autour du grand homme; chacun se le disputait; on invitait ses amis comme à une fête extraordinaire, lorsqu'on pouvait avoir chez soi Torquato Tasso. C'était un beau triomphe dans la ville de la *Crusca. Et les grands, les petits le comblaient d'honneurs ; on se le montrait dans les rues en disant : — C'est le Tasse ! —Et lorsqu'on l'avait vu, on le racontait à son père, à ses enfans, comme on a coutume lorsqu'on a vu une chose merveilleuse.* (Scipion Ammirato.)

C'était la seconde fois que le Tasse venait dans cette Toscane, qui fut comme l'Attique du moyen-âge. Heureux enfant des preux chevaliers de la Lombardie et des muses de Sorrente, il avait encore à peine vu ce val d'Arno, *où les villes germent comme les fleurs*, où naquirent Pétrarque, Dante, Boccace, Politien, frère Ange de Fiésole, Léonard de Vinci, Barthélemy de Saint-Marc, Michel-Ange, Cellini, et toute cette famille d'artistes du XVIe siècle qui hantaient les princes et peuplaient les villes de chefs-d'œuvre. Je ne sais quelle impression il reçut à Florence; mais certainement il en fut surpris, car c'est chose à nulle autre pareille que ces gigantesques palais de Michelozzi, avec leurs magnifiques corniches du Cronaca et leur pesante architecture à bossages; de vrais palais de Dante, dont les murs sont noirs comme du fer :

Le mura mi parea che ferro fosse.

N'était-ce pas bien sombre, bien nu, d'un grandiose bien abrupt pour le chantre de cette Armide, dont le palais avait des portes d'argent, et renfermait dans son enceinte des eaux, des fleurs, des arbres à l'épais ombrage et de fraîches nymphées? A lui les riants palais de Venise, mirant dans l'eau des lagunes leurs festons et leurs colonnettes; à lui les

villa de Gênes, avec leurs tableaux de Guido Reni et de Salvator, leurs pavés de mosaïque, leurs loges, leurs terrasses parfumées d'oranger qui marient leurs fleurs blanches aux métopes et aux volutes. Encore à lui le bijou de Florence, le campanile de *Santa-Maria del Fiore*, création ravissante, comme toutes les pensées du Giotto, haut comme une tour gothique, droit comme le jet d'une flèche, ouvragé à la loupe par les génies; et les collines de Fiésole, avec leurs maisons blanches semées comme des clématites parmi les chênes verts; le mont San-Miniato, tout hérissé de bastions par Michel-Ange; la coupole octogone de Brunelleschi, plus ancienne que celle de Saint-Pierre, presque aussi majestueuse qu'elle; le beffroi du Palais-Vieux, menaçant de ses créneaux haut perchés et de ses balustres disposés en observatoires toutes les bastilles de la ville. Oui, tout cela est singulier et pittoresque! Mais il y avait là trop de souvenirs, de factions et de guerres, trop d'épines parmi les fleurs, pour que le Tasse pût y éprouver des émotions bien vives. A la seule pensée de Naples, il épanchait son bonheur en paroles charmantes; Florence le trouva muet.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

EMBELLISSEMENS DE PARIS.

LE PALAIS-DE-JUSTICE.

Les croyances religieuses et l'autorité de la justice humaine, ces deux soutiens nécessaires d'une société qui se forme, deviennent bientôt pour elle un fardeau embarrassant ou inutile. Les deux incrédulités se manifestent simultanément. Du moment où le prêtre est attaqué dans son temple, le juge ne tarde pas à l'être dans son prétoire.

C'est que la religion et la justice n'ont qu'une même base, la vérité, qu'un même but, la morale; c'est que le prêtre est un magistrat, et que le juge exerce un sacerdoce; c'est que, faisant tous deux, avec les armes qui leur sont propres, la guerre aux mauvaises passions, ils ont les mêmes ennemis, et que dès que ceux-ci se croient assez forts pour dresser la tête devant l'un, ils ne seraient pas conséquens s'ils s'humiliaient devant l'autre. Une fois que la loi n'est plus présentée comme l'interprète des vérités religieuses, l'élément moral de la justice humaine ne se révèle plus au coupable; la loi est confondue par lui avec le châtiment; la loi l'a dispensé désormais du repentir, et l'a seulement menacé de punir sa récidive.

Je crois, c'est sans doute une idée bien arriérée, que les choses paraissent d'autant plus respectables qu'elles sont moins à la portée du vulgaire; que la loi, par exemple, exerçait une bien plus grande autorité morale lorsqu'elle était acceptée comme une parole divine, et pla-

cée par sa nature au-dessus de la critique des hommes. Depuis qu'elle est descendue de son trépied sacré pour se soumettre au contrôle de tout le monde; depuis surtout qu'elle s'est rendue assez familière au peuple pour que le malfaiteur un peu habile puisse calculer au juste à quel point il doit s'arrêter dans la perpétration du crime qu'il médite, en établissant de sang-froid la balance entre le profit certain et le châtiment possible, elle a perdu nécessairement la meilleure partie de sa considération et de son influence. C'est donc un grand mal pour la société que les lois pénales principalement aient été mises ainsi à la portée d'un chacun. Ce mal s'aggrave encore par la discussion publique de ces lois, discussion qui, en expliquant leurs motifs et surtout leur portée, en proclamant les objections quelquefois sérieuses qu'elles rencontrent, les vaines déclamations d'une fausse ou imprudente philanthropie qu'elles provoquent, les protestations même qu'elles soulèvent, leur ôte, dès leur naissance, le caractère solennel dont elles ne devraient jamais se dépouiller, pour ne leur laisser d'autre consécration que la simple formalité d'une sanction légale.

Si la diffusion de l'instruction, si la nature de nos institutions ont successivement porté la loi à dépouiller toute espèce de prestige, pourquoi ne s'efforcerait-on pas de rétablir une sorte d'équilibre, en donnant à nos tribunaux l'aspect grave et sévère qui leur convient et qui peut encore agir utilement sur l'esprit des coupables? Le prétoire du juge ne doit pas emprunter ses ornemens aux caprices de la mode et ressembler par sa décoration à une salle de bal ou au foyer d'un théâtre. Il y a là des hommes qui souffrent, coupables ou non, qui viennent de passer plusieurs jours en prison, peut-être dans un cachot; peut-être ne sortiront-ils de là que pour aller au bagne ou à l'échafaud; la conscience du juré et celle du magistrat vont peut-être éprouver de cruelles perplexités, d'affreux déchiremens. Est-il bienséant de renfermer tant de douleurs entre d'élégantes arabesques, des papiers veloutés ou vernis, des plafonds peints et des corniches dorées? Pourquoi ce lieu revêtirait-il ce costume d'une insultante coquetterie lorsque le magistrat et le défenseur ont gardé la toge du moyen-âge? Dans un ouvrage qui a été publié, il y a une dizaine d'années, on voit l'ancienne salle de la table de marbre du Palais-de-Justice et la salle actuelle des Pas-Perdus qui l'a remplacée après l'incendie de 1718. Les dimensions, les distributions sont exactement semblables, mais la salle gothique construite en bois est obscure et solennelle; celle de Jacques Desbrosses est de pierre et d'une belle architecture dorique, splendidement éclairée. Qui ne trouve pas que la première est infiniment mieux en harmonie avec sa destination?

Une chapelle est élevée à l'un des bouts. Quels que soient les progrès de la liberté de conscience, qui ne reconnaît que la présence de cette chapelle ajoute singulièrement à la dignité du lieu, et prédispose admirablement les esprits à conserver cette gravité qui (il faut bien le dire) a depuis long-temps disparu des audiences?

Il est à regretter que l'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer n'ait pas également donné la comparaison de l'intérieur de la Grand'Chambre au XIVe siècle avec la salle de la Cour d'assises d'aujourd'hui; mais il n'est pas impossible de s'en faire une idée, d'après les dessins dont je viens de parler. On peut se la figurer, les murs revêtus d'une boiserie en chêne noir, le plafond traversé par de longues poutres sculptées, qui se terminent en têtes de chimères; les croisées sont garnies de vitraux peints et blasonnés de fleurs de lys; la massive chaire d'honneur est placée dans l'angle gauche, comme on peut le voir encore dans quelques provinces de France; l'image du Christ domine l'assemblée; puis un silence profond et religieux témoigne à la fois du trouble et du respect de la foule vis-à-vis d'un drame dont la péripétie est un mystère. On ne voit là ni jeunes avocats stagiaires afficher à l'envi une légèreté de mauvais goût, ni magistrats, armés d'un insolent binocle, le promener alternativement de la figure du patient à celle d'une jolie femme; mais aussi on n'entend point de ces injures révoltantes que vomissent aujourd'hui certains accusés contre les juges qui les condamnent. Les rigueurs de la justice sont vénérées par le criminel même qui les subit.

Que nos prétoires reprennent donc une physionomie sévère et spéciale; qu'on y fasse reparaître l'image du Christ, malgré l'article 5 de la charte, ou plutôt à cause de cet article; car il n'est guère tolérant de prétendre que parce que la loi protége tous les cultes, celui de la majorité, c'est-à-dire de trente-deux millions sur moins de trente-trois, sera forcé de se dissimuler par égard pour une minorité qui n'équivaut pas à un trente-troisième. Que cette image du Christ représenté sur le Calvaire, entouré de deux malfaiteurs crucifiés comme lui, devienne pour les criminels une leçon de morale et de repentir. Les témoins, qui tous n'ont pas le bonheur d'être des esprits forts, sauront devant qui ils jurent, et se parjureront moins fréquemment. Quelle idée voulez-vous que se fasse un pauvre paysan breton de la sainteté d'un serment qui consiste à lever la main dans le vide, sans même prononcer le nom de Dieu?

Il appartient à Paris de donner l'exemple, à Paris, la ville modèle dont toutes les provinces détestent la supériorité, que toutes s'empressent néanmoins d'imiter jusque dans ses travers. Qu'elle prenne donc aujour-

d'hui l'initiative d'une excellente leçon, dont la morale doit profiter au pays et à la société.

Les grands travaux que la ville va faire exécuter au Palais-de-Justice peuvent lui fournir l'occasion d'un autre acte de moralité non moins important.

L'ouvrage que j'ai cité tout-à-l'heure rappelle, d'après Corrozer et les autres historiographes de Paris, que la grande salle gothique, incendiée en 1618, contenait une suite chronologique des anciens rois de la monarchie, depuis Pharamond. Leurs statues étaient adossées aux piliers qui divisaient la salle en deux parts, et aux piliers de face qui s'élevaient sur ses murailles. Louis XI en fit déplacer deux, celles de Charlemagne et de saint Louis, qu'il fit élever aux deux côtés de sa chapelle; lors de l'incendie en 1618, ces statues devinrent, comme le reste, la proie des flammes.

Les auteurs de l'ouvrage dont il s'agit disent à ce sujet :

« Puisque ces statues n'ont pas été relevées, pourquoi ne destinerait-on pas la grande salle à recevoir les monumens que l'on érigerait à la mémoire des magistrats vertueux qui honorèrent la France? On y verrait figurer l'Hôpital, de Thou, Molé, d'Aguesseau, Séguier, Montesquieu. Cette idée a dû être suggérée par la vue du monument déjà élevé dans le même lieu à Malesherbes. »

L'idée d'ouvrir un Panthéon aux grands hommes qui ont illustré la magistrature et le barreau français par leurs vertus ou par leur génie nous semble en effet grande et magnifique. La salle si monotone et si glaciale de Desbrosses se prêterait admirablement à ce genre de décoration, qui pourrait se composer de monumens complets comme celui de Malesherbes, puis de statues, de bas-reliefs, et même de fresques, dans les immenses embrasures qui occupent la plus grande partie des quatre côtés de la salle.

Ce sont là, de compte fait, trois améliorations indiquées : premièrement, donner aux salles d'audience un caractère spécial et austère qui ne laisse pénétrer dans les ames que de graves et religieuses émotions, en harmonie avec le drame réel qui va s'y jouer, où souvent la vie, et presque toujours l'honneur d'un homme, sont débattus; où quelquefois même les plus grands intérêts de la société sont en question; secondement, rappeler sans cesse à l'homme qui juge comme à l'homme qui jure, par des signes visibles et solennels, qu'il est un Dieu qui scrute les consciences et qui punit les parjures; troisièmement, consacrer la salle du Palais la plus fréquentée à la réunion des images des magistrats et des légistes dont le nom et les vertus peuvent à la fois encourager leurs successeurs

dans une noble carrière, et rappeler au peuple qu'il a trouvé dans tous les temps des protecteurs illustres et zélés contre le crime et l'oppression.

Je crois que ce sont là des améliorations réelles et urgentes; mais je suis certain qu'elles ne sont point comprises dans le programme donné à l'architecte chargé de préparer les augmentations et les embellissemens dont le Palais a, dit-on, besoin.

Oui, l'espace est véritablement resserré, et il y a encombrement, pour employer la locution vulgaire; mais qu'ont de commun les agrandissemens réclamés avec le percement des rues projetées dans le seul but d'isoler le Palais? L'isolement est la maladie du siècle; ce que l'intérêt grossier fait à l'égard des individus, un prétendu amour des arts l'érige en système à l'égard des édifices. Croit-on vraiment que le Palais aura un caractère plus noble et plus grave lorsqu'on aura fait une rue étroite et bruyante de la cour silencieuse et aérée de la Sainte-Chapelle, et qu'on aura percé une autre rue parallèle à la rue de Harlay? rues inutiles s'il en fut jamais pour la circulation dans ce quartier, et qui vont achever de détruire encore quelques-uns des derniers souvenirs du vieux Paris, du Paris de saint Louis. Ces noms de rue de Nazareth, de rue de Jérusalem, qui sont si harmoniques autour de cette Sainte-Chapelle bâtie par le roi croisé pour recevoir les reliques envoyées de la Terre-Sainte, n'ont-ils donc rien qui résonne aux oreilles ou à l'esprit des faiseurs de projets? Le sentiment poétique s'est-il enseveli avec le sentiment religieux?

Mais pourquoi donc percer de nouvelles rues sous les murs du Palais, lorsque déjà la contiguité du quai offre de graves inconvéniens; lorsqu'on a été obligé de suspendre les audiences à cause du bruit des voitures? Est-ce donc pour avoir le bruit de tous les côtés à la fois?

Pourquoi donc abattre cette jolie construction qui forme voûte sur la rue de Nazareth? Pourquoi donc abattre le vaste et solide bâtiment de la Cour des Comptes, et se mettre dans la nécessité d'en reconstruire un nouveau à grands frais? Encore si c'était pour refaire celui qu'avait élevé Louis XV à la même place!

Disons-le hardiment, tous ces projets d'isolement sont malheureux. Le Palais, dans ses limites actuelles, est bien certainement assez vaste pour offrir tous les développemens nécessaires. L'emplacement de la longue galerie Lamoignon suffirait à lui seul, et il offre l'immense avantage d'être isolé des deux côtés de la voie publique, ce qui vaut bien mieux qu'un isolement formé par la voie publique même, et pour le calme, et au besoin pour la sécurité.

S.....

BULLETIN.

Le sort des prisonniers de Ham, de ces hommes précipités d'une si haute fortune dans une prison d'état, et condamnés à assister au libre développement d'une révolution dont ils ont été, malgré eux, les premiers moteurs, avait, de tout temps, éveillé la sollicitude des différentes nuances d'opinions. Pendant son dernier ministère, M. Thiers, jugeant que le moment était venu pour la révolution de se montrer miséricordieuse, envoya à Ham quatre médecins, dont les noms étaient une garantie pour les prisonniers, afin de constater l'état de leur santé; l'ordonnance de grace était prête, et devait être publiée à leur retour. C'était pour les ex-ministres un moyen honorable de sortir de prison; les opinions politiques étaient mises momentanément de côté, on n'invoquait que la raison d'humanité. Bien loin de comprendre ce qu'il y avait de délicatesse et de générosité dans ce procédé, les prisonniers refusèrent de recevoir les médecins envoyés par le gouvernement. Aujourd'hui, MM. de Peyronnet et Chantelauze sont autorisés, sur leur demande, à résider, sous parole, dans leurs propriétés particulières. Y avait-il donc dans la visite de médecins, hommes privés de tout caractère politique, quelque chose de plus blessant pour l'amour-propre des prisonniers que dans une demande adressée directement à un pouvoir qu'ils ne peuvent ni ne veulent reconnaître? MM. de Polignac et Guernon-Ranville, plus conséquens avec eux-mêmes, ont également refusé de recevoir M. Gauthier et d'adresser personnellement aucune demande. M. de Polignac est depuis longtemps familiarisé avec les douleurs de la captivité. Enveloppé, dans la conspiration de Moreau et de Cadoudal, condamné à mort, il vit cette peine commuée en une détention perpétuelle, à cause de son extrême jeunesse; il resta ainsi en prison jusqu'en 1814. On peut dire de M. de Polignac qu'il n'a point connu de milieu entre l'extrême faveur et l'extrême adversité, et qu'il a fait de sa vie deux parts, l'une pour les honneurs, l'autre pour les prisons.

— D'autres détenus, qui ne veulent pas plus que M. de Polignac faire fléchir leurs opinions politiques devant l'espérance d'une grace royale, les prisonniers de Doullens ont fait une tentative d'évasion qui a en partie réussi. Treize d'entre eux avaient creusé un souterrain, à l'imitation de celui qui servit aux fugitifs de Sainte-Pélagie. Ayant été découverts, une lutte s'engagea entre eux et leurs gardiens; ils s'emparèrent des clés et escaladèrent les remparts. Quatre autres ont été arrêtés avant d'avoir pu exécuter leur projet. Cinq des treize évadés ont été repris.

— La diète extraordinaire a ouvert ses séances le 17 octobre. Une commission, composée de sept membres, a été nommée d'entrée. Ici doivent se placer les détails d'un incident qui peut donner une idée de la manière dont les amis de M. Guizot servent les intérêts de son collègue M. Molé. Cette question, extrêmement grave et délicate, dans laquelle l'honneur de la France est aujourd'hui engagé par la force des choses, a été préjugée de la façon la plus imprudente par un journal qui reçoit les inspirations de M. Guizot. Pour M. Guizot et ses amis, les affaires étrangères sont chose de peu d'importance; la meilleure solution à leurs yeux est celle qui, tranchant le plus promptement possible toutes les difficultés, permet de reporter tous ses soins à l'intérieur. C'est dans cet esprit, et avec cette légèreté inconcevable, que le journal *la Paix* rédigea, dans son numéro du 14 octobre, sur les affaires de la Suisse, un article dans lequel il proposait une sorte de compensation réciproque. La France, disait-on, a eu les premiers torts envers la confédération. La Suisse, à son tour, a eu tort dans l'affaire Conseil. Le cabinet actuel aurait dû désavouer la politique de M. Thiers, et rappeler M. de Montebello; mais aujourd'hui encore tout peut s'arranger : que la Suisse répudie l'affaire Conseil, et la France reconnaîtra en retour qu'elle a injustement menacé la Suisse, et rappellera son ambassadeur. Cette déclaration était accompagnée d'une lettre de M. Nouguier, rédacteur en chef de *la Paix*, dans laquelle il ajoutait qu'il n'avait pas, il est vrai, mission officielle du gouvernement, mais qu'il pouvait certifier que c'étaient là l'opinion et les sentimens du cabinet actuel. Ceci fait, le journal fut envoyé individuellement à tous les membres de la diète, qui le trouvèrent devant eux le jour de l'ouverture des séances. Le caratère semi-officiel du journal put leur donner à croire que cet expédient avait été concerté avec le gouvernement français, et ils se hâtèrent de nommer une commission dans ce sens.

M. Molé ne pouvait rester indifférent à de pareilles usurpations de pouvoir et à d'aussi compromettantes amitiés. M. Nouguier, l'auteur de la lettre, fut mandé, et le ministre se plaignit vivement de la manière dont on interprétait sa pensée, et dont on compliquait la marche du gouvernement. M. Molé repousse avec force des services qui ne sont en réalité que de nouveaux obstacles. La France, engagée comme elle l'est aujourd'hui, ne peut plus reculer, et encore moins retirer son ambassadeur. Mais les amis de M. Guizot ont beaucoup moins souci de l'honneur de la France; peu leur importe d'entraver la marche d'un président du conseil, et de nuire à des négociations importantes. N'ont-ils pas sur toute chose une solution toute prête? Ne faut-il pas que leur influence l'emporte dans le conseil? M. Molé n'est pas au bout des embarras que lui prépare la maladroite intervention des amis de son collègue de l'instruction publique.

— Les progrès de la contrefaçon belge, que nous avons été les premiers à signaler, ont attiré, comme nous l'avons déjà dit, l'attention du gouvernement; mais les mesures prises à cet effet par M. Guizot amèneront-elles quelque résultat? C'est ce qu'il n'est guère permis d'espérer. On peut même dire que ces mesures ont bien moins un but d'intérêt général qu'un

but politique, et qu'elles sont destinées, avant tout, à se faire un peu de popularité. M. Guizot, possédé de cet esprit envahisseur qui le caractérise et plus soigneux des apparences que du fond, s'est empressé de nommer une nombreuse commission qui doit examiner la question et proposer les moyens les plus propres à empêcher la contrefaçon. Cette commission, qui est une avance indirecte faite à l'opposition, se compose des noms les plus honorables, mais plus ou moins étrangers au sujet dont il s'agit. Comme toutes les commissions présentes et à venir, elle nommera un bureau, constatera le nombre des absens, qui seront toujours en majorité, et se séparera sans avoir rien éclairci. Mais ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une question bien compliquée? et cette question ressort-elle véritablement du ministre de l'instruction publique? Quels sont les rapports de M. Guizot avec les gouvernemens étrangers? Ce n'est point ainsi que l'avait comprise l'ancien ministère. MM. Thiers et Montalivet voulaient, avant tout, empêcher d'une part les contrefaçons anglaises et allemandes en France; de l'autre, ouvrir des négociations avec les puissances étrangères pour obtenir que tous les états de l'Europe fussent fermés aux livres contrefaits. Cette manière d'agir allait droit au but et aurait amené promptement un résultat. Au lieu d'une action immédiate, nous aurons des paroles et des projets plus ou moins nombreux; M. Victor Hugo pourra énumérer à son aise le dommage que lui ont causé les contrefaçons de *Notre-Dame de Paris*. Mais tandis que la commission délibérera, la contrefaçon continuera de se développer sur des bases gigantesques. Que M. Molé y réfléchisse, cette question lui appartient : qu'il s'y emploie activement, et que la commission puisse se réveiller un jour avec la douce satisfaction que sa tâche est achevée. Les gens d'esprit qui la composent signeront, ce jour-là, le procès-verbal de clôture, et M. Molé aura accompli ce que M. Guizot et ses commissions ne feront pas.

Craint-on de porter un préjudice à l'industrie belge ? Mais une réduction sur les droits de douane, sur l'importation des draps et des houilles, ne serait-elle pas une compensation suffisante et dans l'intérêt des deux pays? D'ailleurs la contrefaçon n'est guère exploitée par les Belges eux-mêmes, mais par des réfugiés de tous les pays, qui, ne tenant à rien et n'offrant aucune garantie personnelle, ont fait de Bruxelles le centre d'une industrie qui viole toutes les lois de la propriété, et qui est de nature à porter un coup mortel à la librairie française.

On dit que M. Molé est dans l'intention d'ouvrir des négociations avec les puissances étrangères dans le sens que nous venons de dire. Seul, en effet, il possède les moyens d'apporter remède à la plaie de la contrefaçon.

Tout prendre, tout attirer à soi, tel est le système de M. Guizot; et quiconque refuse d'entrer dans le cercle tracé par ce nouveau Popilius devient de sa part le but d'une antipathie persévérante. Aussi un ambassadeur français, M. de Barante, a-t-il pu écrire de Saint-Pétersbourg : « A la distance où je suis de mon pays, je ne puis guère juger de la révolution ministérielle qui vient de s'opérer, mais il me semble que les exigences de M. Guizot sont de nature à créer de nombreux obstacles au nouveau cabinet, et c'est une première faute d'avoir exclu avec tant

d'opiniâtreté M. de Montalivet, dont l'esprit conciliant pouvait rendre plus d'un service. » Ainsi de toutes parts et dans les meilleurs esprits se formule de plus en plus le sentiment de toutes les incompatibilités de M. Guizot avec les besoins, les vœux du pays et les nécessités des circonstances diplomatiques.

—Notre ambassadeur à Lisbonne, M. de Saint-Priest, est rappelé. M. de Saint-Priest s'était associé avec peu de modération au mouvement qui a renversé la constitution de don Pedro; il s'est laissé entraîner à favoriser le ministère du comte de Lumiares en haine de Villareal, le précédent ministre des affaires étrangères, auquel il attribuait l'intention de diminuer son crédit auprès du gouvernement français. C'est une inimitié toute particulière qui a décidé la conduite de M. de Saint-Priest en cette occasion. Il est certain que M. de Saint-Priest s'était écarté plus ou moins en différentes occasions de la gravité de son rôle. C'est ainsi qu'assistant dans la tribune diplomatique à une séance des cortès, il témoigna par des applaudissemens la satisfaction que lui faisait éprouver l'adoption d'une mesure en faveur de laquelle il s'était prononcé ouvertement.

—Théatre de l'Opéra-Comique. —Le marquis de Surville, intendant des menus-plaisirs du roi Louis XV, court en poste pour chercher de belles voix de ténor. Il y a carence à l'Opéra, Jéliotte est trop souvent indisposé; le roi veut que son Académie de Musique soit bien pourvue. Chercher des voix en courant sur les chemins comme un courrier diplomatique, c'est renoncer à toutes les chances fors une : celle de trouver son homme, son ténor désiré sur la selle du cheval porteur. Le marquis est assez heureux pour rencontrer à Longjumeau, Chapelou, postillon beau chanteur. Il séduit le rustique ténor, et l'emmène à Paris au moment où il vient de se marier avec Madeleine. L'épousée est au désespoir de cet abandon, elle pourrait suivre son mari sur-le-champ; elle sait où il va, ce qu'il doit faire; deux heures suffiraient pour réunir Madeleine à son cher postillon; elle aime mieux s'en aller en Afrique.

Dix ans se sont passés lorsque le rideau se lève pour le second acte. Madeleine, devenue très riche par l'héritage de sa tante d'Afrique (les oncles d'Amérique sont usés maintenant), Madeleine est à Fontainebleau, et se fait appeler Mme de Latour. Chapelou, premier sujet de l'Opéra, se nomme Saint-Phar; il adresse ses hommages à Madeleine de Latour, qu'il ne reconnaît pas; c'est tout simple, elle a changé de robe; il veut l'épouser, ou du moins lui faire croire qu'il l'épouse. Un choriste déguisé en prêtre doit le servir pour jouer cette scène. Mme de Latour introduit un ecclésiastique véritable dans la chapelle, et le mariage est célébré dans toutes les formes. Madeleine reparaît alors en villageoise et réclame son mari; Chapelou Saint-Phar est bigame à la manière de Pourceaugnac, il est menacé de la potence comme le gentilhomme limousin. Lorsque Madeleine s'est assez amusée des terreurs de son infidèle, quand on va l'appréhender au corps, elle lui pardonne; Saint-Phar l'a reconnue dès qu'elle s'est montrée avec ses habits de paysanne. Epouser deux fois la même femme n'est point un cas pendable.

Oh, oh, oh! qu'il est beau!
Le postillon de Longjumeau.

C'est pour la rime que le postillon ténor a été colloqué à Longjumeau. Il valait bien mieux dire :

Oh, oh, oh! qu'il est galant!
Le postillon de Perpignan.

Afin de placer Chapelou dans le pays des ténors, et à une distance de Paris assez éloignée pour constater la séparation des époux et motiver en quelque sorte la fuite en Afrique. *Le si bémol*, tel est le titre qu'il fallait donner à cet opéra bouffon. C'est le *si bémol* du postillon qui amène tous les événemens de sa vie galante et chantante. Le livret de MM. Leuven et Brunswick ne manque pas de gaieté; le public fait des concessions pour des invraisemblances qui seraient intolérables dans un ouvrage sérieux. La musique de M. Adam est fort agréable; le premier duo des deux époux est bien distribué, bien posé en scène; un air bouffe, beaucoup trop court, a été remarqué; le trio rapide et parlé des trois complices menacés d'être pendus est d'un bon effet dramatique. Le succès du *Postillon de Longjumeau* dédommagera l'Opéra-Comique des échecs qu'il a essuyés récemment avec les opérettes, son bagage ordinaire en été; Cholet et Mlle Prévost ont été fort applaudis; ils ont porté l'opéra nouveau.

— Mme Taccani a débuté de la manière la plus heureuse au Théâtre-Italien; trois fois elle a chanté le rôle de *la Sonnambula*, et trois fois elle a été saluée par les applaudissemens unanimes des amateurs qui remplissaient la salle. Mme Taccani est un abrégé des merveilles dramatiques: petite taille, petite voix quant au volume; son étendue est celle du soprane, d'*ut* en *ut*, deux octaves. Elle la gouverne avec beaucoup d'artifice, d'agilité, de justesse; son trille est excellent. Après avoir exécuté les passages rapides à demi-voix, elle sait faire vibrer certaines notes élevées qui donnent un brillant coloris à son discours musical. Mme Taccani est une acquisition bien précieuse pour le Théâtre-Italien.

— Nourrit, qui avait montré lors de l'engagement du ténor Dupré un si honorable désintéressement, se retire de l'Opéra. C'est là une grande perte, et il est triste de se dire que des calculs peu généreux ont hâté cette retraite prématurée. Il paraît que M. Halevy, qui a tant d'obligations à Nourrit pour le succès que celui-ci lui a valu dans *la Juive*, n'a trouvé d'autre moyen de lui témoigner sa reconnaissance, qu'en lui retirant un rôle qu'il lui avait confié dans un opéra à l'étude, pour le donner à Dupré. M. Halevy a cru faire merveille en exploitant le premier la faveur dont pourrait jouir la jeune réputation du nouveau ténor. Le public, nous le craignons pour M. Halevy, sera moins oublieux que le compositeur.

POÈTES
DE L'ANGLETERRE.

ROBERT SOUTHEY.

La littérature anglaise compte trois ères bien distinctes. La première commence au règne d'Élisabeth et se clôt au protectorat de Cromwell. Des intelligences de tout ordre, des mains à toute œuvre élevèrent jour par jour, heure par heure, et avec un ordre de succession admirable, la façade principale de ce riche palais. Les progrès du goût, les variations de la mode ont pu y ajouter, siècle par siècle, quelques bâtimens accessoires; mais ils n'ont fait tomber aucune pierre, dégradé aucun ornement. On a vu constamment, après de passagères infidélités, d'éphémères entraînemens, la littérature anglaise, guidée par cet esprit conservateur qui caractérise nos voisins, revenir vers Spenser, Shakspeare et Milton, comme aux vrais modèles. Appuyée d'un côté sur la poésie de ces trois immortels génies, de l'autre sur la traduction des écritures, traduction qu'on s'est interdit de refaire, la langue anglaise a pris un tel caractère de stabilité, elle a rejeté avec tant d'obstination l'alliage des élémens nouveaux, qu'un jour, peut-être, alors que nos idiômes plus complaisans seront abâtardis et mourans, sa masse compacte, dure au ciseau du sculpteur, il est vrai, mais forte contre les ravages du temps, dominera nos entassemens éboulés de sable léger ou

de pierre friable. Une nouvelle invasion pourrait seule réaliser la triste prédiction de Pope :

> Our sons their father's failing language see
> And such as Chaucer is, shall Dryden be.

Dryden, ce contemporain de Milton, n'a point vieilli jusqu'ici. Addison, Johnson, ont parlé son langage et l'ont consolidé par leurs immortels travaux. Hume, Robertson et Gibbon, le grand triumvirat d'historiens, ont adopté sa phrase savante et cadencée, libre de la pompe embarrassée, du rigorisme pédant, de la raideur désagréable des contemporains de Chaucer.

La première ère, celle de Dryden, a donc été la jeunesse, l'âge brillant et fort de la littérature anglaise.

La seconde, qui date de la restauration de 1660 et va jusqu'à Cowper, se subdivise en trois époques : celle des beaux esprits de la cour de Charles II, mauvais goût passager, imitation gauche et maladroite des littérateurs italiens; celle de Pope, invasion de nos littérateurs du grand siècle, retour inespéré vers des lois sévères, pruderie majestueuse après une élégante débauche; celle de Collins, Gray et Churchill, exagération de cette pruderie, afféterie prétentieuse, maniérisme outré dont la dernière conséquence fut la coterie *della Crusca*, que Gifford écrasa sous ses redoutables balistes.

Enfin *the Task* parut : Cowper ranima le goût de ses contemporains pour la poésie. C'est à lui que commence la troisième ère, l'ère actuelle de la littérature anglaise. Il rendit au vers une allure simple, parfois inégale et affectant la négligence, qui fait oublier l'art et ne maîtrise que mieux les impressions.

De Cowper dérive ce qu'on a nommé l'*École des lacs*, ou pour mieux dire, c'est de Cowper que descend Wordsworth, Coleridge et Southey. En effet, des mille erreurs qui s'incrustent obstinément à la surface de toute science, celle qui a fait confondre dans une même dénomination trois génies aussi divers, trois principes aussi distincts, trois individualités aussi contrastées, n'est certes pas une des moins étranges. Dans cette classification bizarre, la vie privée a déterminé le jugement littéraire; les circonstances et des rapports fortuits de caractère avaient réuni, sur les bords des lacs du Cumberland, trois amis, tous trois distingués dans le même art; on leur

a prêté une communauté d'idées, une unité de vues et de systèmes littéraires, que leurs œuvres nient à chaque page, et dont ils ont eux-mêmes repoussé l'imputation aussi formellement qu'ils ont pu le faire sans se nuire l'un à l'autre.

Wordsworth, de la même école que Southey! Coleridge de la même école que Wordsworth! Jamais, nous l'avouons, pareille hérésie, jamais aussi singulier accouplement n'avait blessé nos oreilles et nos idées.

A leur départ, il est vrai, les jeunes poètes de Bristol, indécis encore sur leurs tendances individuelles, sentirent, avant de prendre chacun leur route, la nécessité de surmonter ensemble quelques obstacles que chacun d'eux redoutait d'avoir à surmonter seul. Ils voyaient bien la fatigue où était leur siècle de cette poésie révérencieuse, minaudière, aux doigts effilés et faibles, aux manchettes brodées et vieillies, telle que l'avaient faite Churchill et Collins; mais ils pressentaient que les premiers efforts d'un jeune homme isolé rencontreraient dans les habitudes prises, les préjugés enracinés de la foule, cette antipathie contre les novateurs, ce penchant à la raillerie qui paralyse les jeunes courages et les plus vigoureux athlètes. De là, système arrêté entre eux, projet d'attaque sagement combiné, mais pour lequel leur triple puissance n'était pas de trop : il s'agissait d'arracher la poésie à ses coussins ambrés, au bain de lait et de roses où elle s'endormait, efféminée, et de la jeter brusquement, sans timides préparations, sans respect mal entendu, toute grande dame qu'elle était, au milieu des fanges du marais, sous le toit noirci du paysan, et, s'il le fallait, sur le fumier de l'étable. Ils prévoyaient qu'en se relevant de là, elle se montrerait moins revêche, et, bonne fille, prendrait peut-être pour favoris les médecins hardis qui lui auraient prescrit un si étrange et si salutaire régime. Il serait temps alors de se séparer, et, après un adieu cordial, d'aller chacun à leur but mystérieux. C'est ainsi que parurent *the lyrical Ballades* et *the English Eglogues.*

Ils y franchissaient toutes les barrières successivement resserrées autour des faiseurs de vers, et hasardaient un nouveau style d'une simplicité presque vulgaire; les expressions les plus communes, les occupations de chaque jour, les évènemens les plus ordinaires de la vie privée, devinrent pour la première fois les sujets et les orne-

mens de la poésie. Tout cela se rencontrait naturellement dans la peinture des mœurs agrestes :

Each rural sight, each rural sound.

Les affections et les graces de la vie de famille, le bien-être du coin du feu, les fleurs bariolées de la prairie, la verte gaieté des haies d'aubépine, le cours rapide et scintillant des ruisseaux, les bonnes relations de voisins à voisins, l'ardeur naïve du patriotisme, les émotions plus douces de la bienfaisance, telle fut

The perpetual feast of nectared sweets,

la riche moisson qu'ils firent éclore dans les champs de la poésie.

Ceci était bon comme œuvre révolutionnaire, mais ne pouvait pas plus durer que des lois d'insurrection. Les sujets qui prêtaient quelque intérêt à ces efforts nouveaux furent bientôt épuisés; aussi cette minutieuse étude de la nature, sous ses formes les plus humbles, dans ses retraites les plus obscures, ne fut que la partie de plaisir d'un jour de congé. Les trois poètes n'avaient pas entendu se borner dans un cercle aussi étroit. Southey s'élança dans les régions élevées du roman épique et de l'histoire. Coleridge se fit un ordre de fictions bizarres où se complaisaient la chatoyante sorcellerie de sa phrase, la fascination de ses rêves, les hallucinations contagieuses de sa fantaisie, agissant sur l'esprit comme la plante enivrante des Arabes :

The insane root that takes the reason prisoner.

Wordsworth, se frayant une route à part, commença sa fervente recherche du bien suprême et de la suprême beauté, qu'il demandait aux moindres aperçus de la nature, aux balancemens des asphodèles, aux splendeurs du soleil couchant, au chant plaintif de l'oiseau railleur qui saute comme un esprit, de colline en colline, sans que l'œil puisse le suivre, l'oreille entendre le battement de son aile; ou bien encore, à l'éternel silence de l'univers pour l'homme sourd et muet de naissance.

Le succès fut plus grand peut-être qu'ils n'osaient l'espérer, et l'indépendance de chacun d'eux resta pour jamais assurée.

Ils en ont profité, Dieu soit loué! Quels misérables résultats n'auraient pas eus pour leurs talens l'enchaînement d'une école, la né-

cessité d'être logique, non pas seulement chacun avec lui-même, mais chacun avec tous les trois; la solidarité de critiques, dont ils n'auraient pu faire une juste répartition; la terrible monotonie qui eût imprimé à leurs ouvrages un caractère d'affectation et d'emprunt qui tue ou fait méconnaître l'inspiration.

Le véritable lien qui unit les poètes des lacs n'est point dans leur système littéraire. Il est, nous l'avons dit, dans l'étroite amitié qui les a unis, dans la conformité singulière de leur vie politique, signalée par une conversion complète, une renonciation absolue des principes républicains d'abord professés par eux; il est, enfin, dans une sorte de communauté philosophique, qui semble avoir soumis leurs existences aux mêmes lois de morale austère, de modeste retraite et de paix laborieuse.

C'est là tout. Pour s'en convaincre, il suffit de les étudier isolément.

Southey a maintenant soixante ans, et l'œuvre que nous allons examiner est le produit du travail obstiné qui a rempli chaque journée de toute cette longue existence. Aussi compte-t-elle, outre six épopées où le savoir, jeté à profusion, semble étouffer la poésie, un long drame, une multitude de contes, ballades, odes, élégies, satires, publiés sous le titre de *Minor poems*; la traduction de trois longs romans chevaleresques, cinq volumes de lettres politiques, trois grands ouvrages de biographie, deux d'histoire, trois volumes in-8° de mélanges, et enfin de nombreux articles pour la presse périodique, surtout pour le *Quarterly Review*.

N'est-il pas fatigant de suivre, ne fût-ce que de l'œil, un si agile voyageur, une course aussi longue, des labeurs aussi continus? N'est-il pas permis au critique, lorsqu'il aborde une semblable tâche, de s'arrêter un instant ébloui, surtout lorsqu'il pense au manque de notions antérieures qu'il va trouver chez ses lecteurs, à l'impossibilité de procéder par allusions courtes et facilement comprises, par indications effleurées, qui suffisent quand elles font un appel aux souvenirs?

Heureusement sa tâche ne vient pas se compliquer d'une biographie longue ou fertile en évènemens. Celle de Southey est toute dans ses ouvrages. Sa vie se compte par volumes plus que par années. Il a beaucoup écrit, et n'a rien fait.

Il est fils d'un marchand de draps, établi à Bristol, et fut d'abord

confié aux soins d'un ministre baptiste, nommé Foote, très savant et très vieux. Cet homme étant mort, il passa à l'école de Carston, puis à celle de Westminster, d'où il fut renvoyé comme ayant pris part à une révolte. C'était en 1792. Son père, ruiné par de mauvaises spéculations, ne pouvait plus subvenir aux frais de l'éducation de son fils; mais il obtint pour lui une place de *commoner* (élève de 2e classe) au collége de Baliol, université d'Oxford. Southey y était, du reste, défrayé par les cadeaux du révérend M. Hill, son oncle, et de miss Tyler, sa tante. Ce fut là qu'il se lia d'amitié avec Coleridge et Lovell, ses condisciples. Suivant la mode enthousiaste du temps, ils s'engagèrent, par des sermens, à un dévouement de toute la vie, et, chose singulière, ces sermens ont été tenus.

Le premier gage de la réelle et touchante sympathie qui devait pour toujours assurer la fraternité d'élection dont ils venaient de s'enrichir, fut l'attachement des trois amis pour trois sœurs, les misses Fricker, de Bath. Coleridge seul, malgré son affection pour la plus jeune, répugnait à charger sa vie des entraves du mariage, mais les conseils austères du scrupuleux Southey réveillèrent la délicatesse consciencieuse de son ami et lui firent craindre d'avoir compromis la réputation d'une jeune fille par des assiduités trop remarquées. Coleridge n'hésita plus : il sacrifia au devoir les beaux rêves d'indépendance et de bonheur, qu'avec Southey et Lovell, il avait cru pouvoir réaliser dans le Nouveau-Monde au moyen d'une constitution républicaine déjà forgée par eux et baptisée du nom pompeux de *Fantisocratie*.

Le mariage de Southey, bien qu'arrêté définitivement, n'avait point encore été célébré, lorsque son oncle, capitaine de la factorerie anglaise à Lisbonne, lui proposa de l'accompagner en Portugal. Southey ne voulut point exposer sa maîtresse aux hasards d'un voyage et d'une longue séparation; et, malgré les conseils officieux qui ne manquent jamais en semblable occurrence, il épousa miss Fricker, le jour même où il s'embarqua pour Lisbonne. Il avait, du reste, assigné à son retour une durée de six mois, et, au jour fixe, il revint près de sa femme. Quelques années encore, il demeura à Bristol au milieu de sa famille et de ses amis, poursuivant avec ardeur le cours de ses études littéraires. En 1795, il avait publié, de moitié avec son ami Lovell, un volume de poésies sous les pseudo-

nymes quelque peu ambitieux de Moschus et Bion; en 1796, parut *Joan of Arc*; désireux de revoir l'Espagne, Southey y fit en 1800 un second voyage, mais cette fois avec sa femme; et le résultat de ses excursions dans les différentes provinces de ce beau pays fut une série de lettres qu'il fit paraître quelques années ensuite, et qui, sauf la *vie de Lope de Vega* par lord Holland, forment l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur la littérature espagnole; elles ont été traduites en allemand malgré l'accueil indifférent qu'on leur fit à Londres. A son retour, il commença aussi un recueil périodique de poésies, de concert avec Charles Lamb, sir H. Davy et quelques autres; mais deux volumes de l'*Annual Anthology* parurent seulement, et peu après, il lança dans le monde deux autres volumes de poésies détachées, cette fois entièrement de lui.

A la fin de 1801, par la protection de sir James Mackintosh, il obtint la place de secrétaire de M. Corry, alors chancelier de l'échiquier d'Irlande; son patron ayant quitté cette place un an après, Southey s'associa à sa disgrace et revint à Bristol; mais avant de s'attacher à M. Corry, il avait livré à la publicité *Thalaba the Destroyer,* sa seconde épopée, écrite en Portugal, et qui, par ses licences inouies, avait soulevé de longues discussions entre les divers organes de la critique littéraire des trois royaumes.

Enfin, en 1802 ou 1803, il abandonna complètement le séjour des villes et alla se fixer dans le voisinage de Keswick, au milieu des lacs du Cumberland. Depuis lors, sa vie s'est écoulée dans une douce uniformité de travail et de bonheur. On ne saurait douter des charmes de sa retraite studieuse en lisant les vers délicieux que lui ont inspirés les dieux domestiques (*household deities*), et où il se peint comme

An unfit man
To mingle with the world.

On n'a jamais mieux rendu l'amour du chez soi, jamais mieux défini le *home* anglais que Southey ne l'a fait dans son *Hymn to the Penates*

En 1814, le titre honorifique de poète lauréat est venu le chercher dans sa solitude, comme récompense d'un changement complet d'opinions politiques que bien des gens, et notamment lord Byron, n'ont pas craint de flétrir du soupçon de vénale apostasie. Les amis de

Southey ont démenti cette allégation qu'ils prétendent calomnieuse, et ils défient encore aujourd'hui leurs adversaires communs d'assigner à ce changement de principes une autre cause que le travail constant de la raison sur elle-même; étrangers, nous devons nous abstenir dans un semblable débat, et plaindre seulement les hommes que leurs talens éminens exposent aux fureurs des partis, comme l'éclat dangereux d'une brillante armure attire les balles ennemies sur le chef qui l'a revêtue.

Vous le voyez : cette histoire, ainsi séparée de son intérêt littéraire, ne présente plus aucun sens. C'est un ruisseau tranquille dont on ne peut discerner l'imperceptible cours jusqu'à ce qu'on l'ait semé de quartiers de roche, de points d'arrêts où l'onde s'émeut et bouillonne.

Les premières poésies de Southey, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ne portent point son cachet particulier. Elles furent le résultat d'un système arrêté, d'un parti pris, qui devait nécessairement en détruire l'originalité. On sent le poète mal à l'aise dans les étroites limites des *English Eglogues*. Son vers ambitieux mord sans cesse le frein qui en arrête l'essor. La pensée grandit involontairement, et n'est ramenée aux proportions rigoureusement voulues que par une attention continuelle, une surveillance de tous les hémistiches. C'est un travail ingrat, et ce qu'il a produit malgré les éclairs de talent qui le traversent çà et là, malgré *the old Mansion House* surtout, petit tableau plein de grace et de fraîcheur, ne doit pas nous arrêter long-temps.

Écrite en six semaines, *Joan of Arc* (Jeanne d'Arc) qui vint ensuite, soit par le choix du sujet, soit parce que le talent de l'auteur s'y montra plus fougeux, plus inspiré que jamais il ne l'a été depuis, mériterait au contraire un examen à part. Recherches historiques pleines de conscience, sinon de profondeur, jeunesse et ardeur de convictions, heureux abandon d'un style non encore tourmenté par de fatales lectures, tout se réunit pour en faire à notre avis le chef-d'œuvre de Southey. D'où vient qu'il est intraduisible, et qu'à tout prendre, l'indigeste roman de Chapelain trouverait plus de lecteurs chez nous? Pourquoi ce qui est admirable à Douvres devient-il illisible à Calais? C'est qu'avant tout, cette chronique rimée est une chronique anglaise; c'est que le poète si jeune avait eu beau

lire Monstrelet et Froissart, fouiller les auteurs, compulser les manuscrits contemporains; il n'avait pas ce privilége si rare et si lentement acquis de quelques génies dominateurs; il n'avait pu recomposer le monde qu'il avait à peindre. Les faits, il les savait; le jour, l'heure du combat, le nom du champ de bataille, le nom du seigneur qui le tenait à fief, l'écusson de chaque cavalier, le costume des moindres gens d'armes ou cranequiniers, et jusqu'à leurs cris divers de guerre et rescousse, il connaissait tout cela: les chroniqueurs le lui avaient dit à leur manière bavarde et naïve, et lui, l'étudiant patient et soigneux de leurs longs récits, n'avait rien perdu, rien oublié; mais quand il fallut faire penser tous les mannequins qu'il avait rangés en longues files, le heaume au chef, l'estoc au poing, lorsqu'après les coups de lance, le choc des chevaux, la mêlée poudreuse si facile à reproduire, il fallut deviner les simples pensées, les devis sans art des paladins et des nobles dames, le pauvre *commoner* de Baliol-College se trouva court et embarrassé. Il rouvrit alors ses livres, feuilleta Milton, et n'imagina rien de mieux que de faire une Jeanne d'Arc avec une côte d'Ève, comme Ève avait été faite d'une côte d'Adam. Mieux lui eût valu se fier à Shakspeare, direz-vous, et nous le pensons aussi. Hotspur n'eût pas été difficile à métamorphoser en Dunois, et l'armure d'Henri V n'aurait pas été messéante sur le corps de Charles VII. Mais Southey eut peur de Shakspeare, comme d'un mauvais compagnon capable de l'induire à mal. Aussi, jamais histoire à la fois plus soigneusement exacte et plus complètement fausse que celle de Jeanne d'Arc racontée par le républicain de Bristol; c'est un paysage vu à travers des vitraux de couleurs. Sous ce rapport, et sous ce rapport seul, le poème de Voltaire lui en revaut à peine. Ce défaut qui nous choque, nous autres Français, parce que les lieux et les personnes nous sont plus connus, n'a point empêché l'ouvrage de Southey d'atteindre sa troisième édition en douze ans, succès énorme pour l'époque.

Thalaba the Destroyer, comme nous l'avons déjà dit, parut en 1802. La *Revue d'Édimbourg*, qui venait de constituer son tribunal grave et rigide, attendait impatiemment l'occasion d'y faire comparaître la trinité déjà célèbre des enthousiastes de Bristol. Or, jamais défi plus complet n'avait été porté aux antiques lois dont Jeffrey et ses confrères s'étaient déclarés les champions; mais,

désireux de frapper plusieurs coups à la fois, ils attaquèrent en masse la prétendue *Ecole des lacs*, et subirent la peine de cette maladroite étourderie. Après avoir reproché aux *Lakers* leur amour du vulgaire, leur recherche du grossier, leur affectation de simplicité; après avoir ironiquement indiqué la recette des effets obtenus par eux, lorsque la *Revue* dut parler de *Thalaba*, il fallut revenir sur toutes ces généralités, convenir qu'elles ne pouvaient presque jamais s'appliquer à Southey dont, à vrai dire, les défauts étaient d'un genre tout opposé, bref battre en retraite sur presque tous les points et se borner à critiquer le rhythme étrange dont Southey usait le premier (vers blanc irrégulier).

Un mot sur ce rhythme : la raison que Southey donne de son adoption est assez bizarre : « C'est, dit-il, l'arabesque ornement d'un conte arabe; » mais il en avait une meilleure : il voulait plier sa narration à une diversité de tons jusqu'alors inconnue, ne point s'imposer la contrainte majestueuse, la raideur épique ordinaire à ses prédécesseurs. Or, la strophe inégale, tantôt de trois vers, tantôt de vingt, le vers lui-même, tantôt de quatorze syllabes, tantôt d'une seule, se prêtait merveilleusement à ce projet. Il passait du conte familier à l'ode sans secousse violente, ou du moins sans ébranlement subit dans un ordre prévu. Mais cette facilité même, que Southey s'était ménagée, tourna contre lui, du moins à notre sens : ne trouvant d'obstacles ni dans la rime ni dans la mesure, il ne fut point contraint à long-temps travailler son idée pour la soumettre à cette double condition. Il s'ensuivit naturellement qu'elle fut écrite sans condensation dans les mots, sans progression dans l'image, à son état brut enfin, avec la fatale redondance de l'habitude et la diffusion du rhéteur. Cette profusion de richesses sans choix s'étendit jusqu'au plan du poème où les épisodes, les descriptions, les discours s'alongèrent, et s'affaiblirent en se prodiguant comme l'enfant étiolé par une croissance trop rapide. Le début de ce poème est une des plus admirables descriptions dont la poésie anglaise puisse s'enorgueillir :

How beautiful is night!
A dewy freshness fills the silent air,
No mist obscures, no little cloud
Breaks the whole serene of Heaven;

In full orbed glory the majestic moon
Rolls through the dark blue depths;
Beneath her steady ray
The desert circle spreads,
Like the round Ocean, girdled with the sky.
How beautiful is night!

La fabulation était d'ailleurs belle et simple : une secte de magiciens habitant les cavernes de Domdaniel, dans les profondeurs de l'Océan, apprend que, d'un vieillard arabe nommé Hodeïsa, doit naître un homme destiné à la détruire. Un meurtrier envoyé par eux tue Hodeïsa et sept de ses enfans. Le huitième, appelé Thalaba, voilé par un nuage aux regards de l'assassin, est emporté dans le désert par sa mère qui meurt bientôt et l'y abandonne. La lutte qui s'établit entre lui et les sorciers acharnés à sa perte, forme le sujet du poème. A la fin, Thalaba est vainqueur, mais au prix de sa vie. Comme Samson, il renverse sur la tête de ses ennemis les voûtes de leur retraite, et meurt écrasé avec eux.

Dans les détails, Southey sacrifia trop, comme il l'a toujours fait, au désir d'étaler une érudition précieuse pour celui qui la possède, mais fatigante pour les autres, lorsqu'elle ne se cache pas avec un grand soin.

La traduction d'*Amadis de Gaule* fut publiée l'année suivante (1803). Sans nous en occuper autrement, nous consignerons dans une note quelques observations bibliographiques sur une allégation erronée du traducteur (1). Elle intéresse notre ancienne littérature.

Bientôt après (1803), Southey réunit les poésies éparses de Chat-

(1) Southey qui traduisit *Amadis de Gaule*, sur la version espagnole que Garciordonez de Montalvo avait lui-même faite du portugais de Vasco Lobeyra, Southey, disons-nous, a prétendu enlever aux Français et attribuer aux Portugais la conception originale de ce poème, malgré le témoignage formel de Nicolas de Herberay qui en 1575 retraduisit Amadis en observant toutefois :

« J'en ay trouvé encor quelques restes d'un vieil livre escript à la main en language picard sur lequel j'estime que les Espagnolz ont fait luer traduction, non pas de tout suivant le vray original comme l'on pourra veoir par cestuy, car ils en ont obmiz en aulcuns endroitz, et augmenté aux aultres. »

D'ailleurs un traducteur anglais (Rose) de la version de Herberay observa fort justement que les premiers récits en langue romane étaient uniformément en vers et qu'Amadis appartenait évidemment à l'ordre de héros qui avait d'abord été chanté par les ménestrels.

. . . . . Roilans,
Les quatre fils Haimon et Charlon li plus grans,

terton, et les publia au profit de mistress Newton, sœur de ce jeune et malheureux génie. Il a rendu plus tard le même service à un autre poète, jeune aussi quand il mourut, et dont la gloire, trop lente à venir, n'a pu couronner que la tombe. Nous voulons parler de Kirke White, religieux enfant, qui regrettait par-dessus toute chose, en quittant ce monde, d'y laisser inachevé un poème sur la vie du Christ.

En 1805, parut *Madoc* : tous les défauts de *Thalaba* s'y retrouvèrent peut-être encore plus caractérisés. Toujours cette facilité du vers blanc qui conduit insensiblement Southey de vers en vers, de page en page, sans opposer la moindre digue, le moindre encaissement au flot élargi de sa fantaisie, et sans lui faire comprendre cet axiome laconien : Une superfluité qu'on retranche vaut deux beautés qu'on ajoute. L'auteur de *Madoc*, au contraire, si la pensée ne lui paraît point assez complètement rendue par six vers, en ajoute dix, il en ajoute vingt, trente, quarante, jusqu'à ce que toutes les nuances

Li dus Lions de Bourges et Gulon de Connans,
Perceval li Gallois, Lancelot et Tristans,
Alexandre, Artus, Godefroy li sachans,
De quoi cils menestriels font les nobles romans.
(Roman de Duguesclin.)

Le livre de Vasco de Lobeyra étant en prose avait dû nécessairement venir après le chant rimé des trouvères de France.

D'ailleurs les ménestrels rattachaient toujours leurs fictions à quelques traditions familières; et pour des auditeurs portugais, l'histoire d'Amadis de Gaule était une fable sans fondemens.

De plus, à l'époque où vivait Vasco Lobeyra, la France était alliée de la Castille et ennemie jurée du Portugal. Il n'était pas naturel que les poètes portugais vinssent lui demander les héros et le sujet de leurs chants, tandis qu'ils ont pu répéter les nôtres d'après ceux des bardes anglais comme ils l'avaient fait pour Geoffrey de Montmouth, traducteur lui-même des chroniques d'Arthur et de la Table Ronde.

Dans le *Cursor Mundi*, on trouve mentionné le nom d'Amadis parmi les héros des romans français.

Of Tristram and Isoude the swete
Hou thei with love first gan mete;
Of king John and of Isembras,
Of Ydoine and *Amadas*.

Or le *Cursor Mundi* date au moins de l'époque où vivait Vasco Lobeyra, et la première traduction française d'un ouvrage portugais est celle de d'Herberay en 1575.

Enfin Southey lui-même rapporte dans ses notes un passage de *l'Agiologio Lusitano*, tom. I, pag. 480, où il est expressément dit que *Pedro* de Lobeyra (au lieu de *Vasco* Lobeyra) traduisit du français l'histoire d'Amadis de Gaule à la prière de l'infant don Pedro.

aient été accusées comme il l'entend, amenées au point où il les veut. Mais alors la peinture se trouve empâtée, l'esquisse trop également parachevée; l'extrême étendue du tableau donne aux tons divers de la faiblesse et de l'indécision; la distance enfin qui sépare les groupes nuit à leur effet.

Madoc est un poème bicéphale, une œuvre double, destinée à fondre ensemble les résultats des études de Southey sur les origines historiques du pays de Galles et sur les antiquités américaines. Le sujet est la découverte du nouveau continent par des aventuriers de Gwineth (North-Wales), long-temps avant l'expédition de Christophe Colomb; quant au plan proprement dit, à la manière dont Southey a distribué ses richesses, enchâssé l'abondance de ses documens, ce plan est si fort à lui, il donne une idée si juste de ses conceptions, il résume si parfaitement ce qu'on pourrait appeler les habitudes épiques du poète, que nous croyons en devoir donner à nos lecteurs une analyse rapide.

Le prince Madoc est une sorte d'Enée du XIIe siècle. Il est fils d'Owen, roi de Gwineth : après la mort de ce monarque, un de ses bâtards, nommé Hoël s'empare du trône au détriment des héritiers légitimes; mais il est lui-même bientôt détrôné et tué par David, autre fils d'Owen. Madoc, absent pendant ces guerres de succession, arrive sur ces entrefaites, et prévoyant les malveillantes intentions de son frère David, il se cache chez un parent. Là, un soir d'été, se promenant au bord de la mer, après avoir contemplé le déclin majestueux du soleil, l'idée de suivre cet astre vers les régions inconnues où il va se perdre, s'empare du jeune prince, et cette idée, qu'il réalise audacieusement, le conduit au Mexique, ou pour parler comme lui, au pays des Hoamen et des Aztecas. Lorsqu'il en revient, il trouve son frère David se mariant, après avoir successivement mis à mort tous ses frères. C'est au milieu des fêtes nuptiales qu'est placé le récit des aventures du jeune prince dans les régions étrangères qu'il vient de parcourir, et où il a jeté les fondemens d'une monarchie nouvelle. Ce récit est suivi d'une série d'épisodes dont l'intérêt purement scientifique brise tout à coup la marche du récit. C'est ainsi qu'on fait parcourir à Madoc le pays où ses ancêtres ont régné. De chez Cyveilioc, l'un des chefs voisins qu'il trouve à table, chantant des hymnes anacréontiques, on l'amène à une assemblée de bardes. Il va de là chez un vieillard qui lui récite une

chronique; puis aux portes d'une église où il assiste à une excommunication; dans l'île de Bardsey où s'accomplissent devant lui les cérémonies du culte. Quand tous ces détails sur l'antique Cambrie ont été longuement développés, le poème reprend son cours. Madoc, qui brûle du désir de revoir la colonie fondée par lui dans le pays qu'il a découvert, enlève les os de son père, qu'un évêque saxon avait déterrés, prend avec lui la veuve et le fils de son frère Hoël, et recevant à bord de ses six vaisseaux une foule de Gallois qui s'attachent à sa fortune, il s'embarque derechef pour le nouveau continent.

Là s'achève la première partie du poème (*Madoc in Wales*); la seconde a pour titre : *Madoc in Aztlan.*

Le chef gallois retrouve sa colonie dans un état prospère; mais bientôt après son retour, une lutte acharnée commence entre lui et les prêtres indiens, furieux de ce qu'il a fait cesser les sacrifices humains qu'avant son arrivée on offrait aux dieux du pays. Au nom de ces dieux qu'ils supposent affamés de chair et de sang, ils excitent le peuple contre sa nouvelle domination. Le grand-prêtre et l'une des divinités, sous la forme d'un énorme serpent, viennent attaquer Madoc, qui coupe le premier en deux et écrase le second à coups de pierres. Profitant de l'étonnement où ce double exploit a jeté les païens, le jeune prince les harangue, les prêche, les convertit en partie au christianisme, et baptise les nouveaux prosélytes. Les prêtres de l'ancienne religion persistent néanmoins dans leurs projets de vengeance, et cherchent à s'emparer de l'un des étrangers, pour l'offrir en sacrifice expiatoire à leurs dieux irrités. Le sort leur livre le fils d'Hoël, le propre neveu de Madoc. Ce dernier, en les poursuivant pour le délivrer, tombe lui-même dans une embuscade. L'enfant est enfermé dans une caverne; Madoc est condamné à défendre sa vie contre l'élite des guerriers d'Aztlan; mais au moment où le combat, long-temps en suspens, va devenir par trop inégal, on annonce que les Gallois approchent. Tandis que les guerriers vont au devant de leurs ennemis, une prêtresse indienne coupe les liens dont on a chargé Madoc; elle rend aussi la liberté au fils de Hoël, et laisse l'oncle et le neveu regagner la vallée que sa colonie habite. Cette heureuse vallée est devenue un théâtre de carnage; ils la retrouvent couverte de cadavres. Les naturels du pays, voyant l'armée galloise tout entière hors de ses remparts, ont imaginé d'aller surprendre et enlever les femmes de leurs ennemis;

mais celles-ci, sous les ordres de la belle-sœur de Madoc, se sont vaillamment défendues, et ont repoussé les guerriers d'Aztlan, après avoir mortellement blessé celui qui les commandait. Le prince les applaudit, revêt sa bonne armure, et, revenu au combat, poursuit les indigènes jusqu'à la ville d'Aztlan dont il s'empare.

Les vaincus se retirent à Patamba, autre ville bâtie à l'extrémité opposée du lac. De là, ils dirigent contre les étrangers une nouvelle attaque, au moyen d'une immense flotte de petits canots; mais Madoc avait eu soin de faire transporter par terre, dans la ville nouvellement conquise, douze brigantins qui se démontent et se reconstruisent sans difficulté; il les lance contre la flottille ennemie dont les canots détruits couvrent la surface du lac, comme les feuilles enlevées aux arbres par le vent d'automne.

Sans se laisser abattre par ces revers multipliés, les guerriers et les prêtres d'Aztlan préparent une nouvelle agression. Une des montagnes qu'ils habitent s'enflamme et devient un volcan; des torrens de lave couvrent leurs moissons, et un violent tremblement de terre, soulevant les eaux du lac, abîme entièrement Patamba et la plus grande partie de ses habitans. Madoc vient au secours de ceux qui ont survécu, et il offre à leur roi un asile momentané dans son ancien palais. Le vieux monarque refuse, et après avoir pris conseil d'un oiseau prophétique qui lui enjoint de quitter la terre de ses ancêtres, il rassemble ce qui lui reste de sujets, et leur laisse le choix, ou de le suivre, ou de rester avec Madoc qui promet assistance et protection à ceux qui se rangeront sous son empire. Tous les jeunes et les vaillans, à l'exception d'un seul qui se poignarde, suivent à l'est le dernier de leurs chefs, et vont créer le royaume de Mexico. Les cultivateurs paisibles et laborieux restent avec Madoc, qui les incorpore à ses colons et devient le fondateur d'une puissante monarchie.

Les critiques ne furent pas épargnées à ce travail singulier. Tandis que les amis du poète exaltaient la richesse d'imagination, la mélodie, l'abondance, la douceur de son vers, l'éclat et l'originalité répandus sur les descriptions d'une nature nouvelle, des esprits moins favorablement prévenus relevèrent, et non sans raison, les défauts du plan, qui laissait flotter l'intérêt et la curiosité du lecteur entre les malheurs des enfans d'Owen et les luttes victorieuses de Madoc. On attaqua la perfection désespérante du caractère de ce

dernier qui, nous l'avons dit, est une contre-épreuve d'Énée, moins Didon, l'orage et les cavernes de l'Atlas. On critiqua surtout cette diffusion extrême, cette prolixité de style, dont le solitaire de Keswick ne s'était point corrigé. « Jamais la hâte ne le rend concis, disait à ce sujet un *reviewer* distingué; jamais, pour ses efforts les plus grands, il ne se dépouille tout-à-fait; son vêtement traîne toujours à grands plis sur la terre; et bien que, le vent venant à souffler, ces plis s'enflent avec grace et majesté, le plus souvent ils embarrassent sa marche, et retardent son arrivée au but. » Enfin on s'égaya sur l'abus des noms bizarres que portaient les principaux personnages du poème, et sur l'étrange effet que produisaient, dans certains vers, l'incuphonie de mots tels que: Caonocotzin, Tezcalipoca, Coatlantana, Tezozomoc, Yuhedthiton, Nahuaztin. Southey, du reste, avait pressenti ce frivole reproche, et comme motif d'indulgence, il apprenait à ses lecteurs qu'il aurait pu, en s'appuyant sur d'excellentes autorités, donner au roi d'Aztlan le terrible nom de Tacotchcalcadlyacapan.

En 1807, l'infatigable Southey publia *the Specimens of later English poets*, — *The Remains of Henry Kirke White*, — et *Palmerin of England*, traduit du portugais de Francis de Moraës. On lui attribua généralement dès lors, et depuis ce bruit s'est confirmé, on lui attribua, disons-nous, deux volumes de lettres (*Letters from England*) qui parurent sous le pseudonyme de don Manuel Velasquez Espriella; nous voudrions pouvoir en extraire la longue et brillante description des environs de Keswick et du beau lac formé par la Derwent.

Trois documens originaux, savoir : une chronique en prose, imprimée en 1552 et 1595, attribuée à Gil Diaz, More converti, l'un des plus fidèles serviteurs du Cid; — une légende en vers sur le même sujet, le plus vieux poème de la langue espagnole; enfin, le romancero si fort à la mode en France il y a sept ans, mais dont Southey faisait peu de cas, soit comme autorité, soit comme antiquité littéraire, lui servirent à recomposer *the Chronicle of the Cid Rodrigo Diaz de Bivar*, qui parut en 1808. Cette mosaïque, faite avec un soin extrême, n'est pas irréprochable, tant s'en faut, sous le rapport du goût. A force de vouloir conserver la vétusté, la grace antique et la naïveté des modèles qu'il s'était proposés, Southey tomba dans l'exagération du style biblique, et hérissa ses pages de tant

d'archaïsmes, que les critiques les plus éclairés et les moins hostiles crièrent à l'obscurité. En vain leur répondait-il qu'ils ne savaient pas assez d'anglais pour qu'il les reconnût compétens. On lui rappela que l'emploi de mots trop anciens ressemble à l'émission d'une monnaie hors de cours : personne n'est contraint de la recevoir comme valeur réelle. Southey riposta deux ans après par le premier volume de son *History of Brazil.*

Sous ce titre sans prétention, il retraça la naissance et les divers accroissemens de toutes les colonies européennes établies entre les Andes et l'Atlantique, entre la Plata et la rivière des Amazones. Il raconta la vie des téméraires aventuriers qui nous ont légué ce monde nouveau : Vicente Yanez Pinzon, Cabral, l'heureux Amerigo Vespucci, Diego Alvarez, l'homme de feu (Cara-muru), Garcia, Juan Diaz de Solis et Cabot. Il raconta les exploits des femmes sans maris (cougnantainse couima), les luttes terribles des boucaniers anglais et français, des Hollandais commandés par Peter Heyne, des Portugais sous les ordres de Mathias d'Albuquerque et d'Estevan Velho.

Malheureusement, dans cette histoire si merveilleuse et d'une vérité déjà si incroyable, il importa cette saveur de chroniques, cette naïveté des légendes si patiemment étudiées par lui, ce qui, en réveillant des idées d'artifice et d'apprêts littéraires, la fit ressembler à un roman historique. Nous avons vu en France certains essais de ce genre couronnés d'un succès trop général pour n'être pas éphémère. Mais le prompt oubli où ils sont tombés ne sera point une leçon perdue, et si nous sommes peut-être destinés à voir surgir encore quelques-uns de ces récits bâtards ou l'écrivain empiète insolemment sur la dignité de son sujet, il est permis d'espérer, en examinant la tendance sans cesse plus positive des esprits, que, dans quelques années, la clarté, la précision et une extrême sobriété d'ornemens, seront les qualités qui feront le plus rechercher un historien.

Revenons à Southey ; les critiques l'avaient aigri, et en tête de la *Malédiction de Kehama* (*the Curse of Kehama, narrative poem in twenty four sections*), qui fut imprimée en 1811, il inscrivit ce manifeste d'indépendance :

I will for no man pleasure
Change a syllable or measure :

Pedants shall not tie my strains
To our antic poets veins;
Being born as free as these
I will sing as I shall please.

En effet, il avait pris comme à plaisir les élémens de cette œuvre bizarre dans la mythologie indienne, la plus confuse, la plus monstrueuse de toutes celles qu'ont inventées les faiseurs de dieux. La scène se passe dans une sorte de paradis terrestre, dans le ciel, dans l'Océan et dans l'enfer. Les acteurs sont d'abord un homme investi, par la puissance de ses prières, d'une puissance presque illimitée; un autre frappé d'une effrayante et singulière malédiction qui le met en dehors des lois ordinaires de la nature; un bon génie, une magicienne et un fantôme; plus, en guise de chœur, quelques-unes des divinités de l'Indostan. Le seul personnage qui conserve les attributs de l'humanité vulgaire est une jeune fille. Encore reçoit-elle à la fin du poème, le don de l'immortalité. Rhythme, sujet, plan, étaient également sans exemple en Angleterre; car c'étaient bien les mesures irrégulières de Thalaba, mais le nouveau poème était rimé.

Nous ne raconterons point la fable de la *Malédiction de Kehama.* Qu'importe, en effet, la trame grossière du tapis aux riches couleurs; d'ailleurs, si quelque poème de Southey doit passer dans notre langue, ce sera bien certainement celui-là lorsque nos études sur l'Orient, aujourd'hui encore à leurs premiers pas, nous auront mis à même de comprendre le magnifique travail de recomposition caché sous les vers étranges de ce *wild and wond'rous tale.*

L'étonnante habileté avec laquelle Southey joua jusqu'au bout son rôle de poète indostani, de brahmine lettré, l'érudition prodigieuse déployée dans les notes qui accompagnaient son œuvre, imposèrent presque silence aux voix ennemies; elles auraient cependant pu relever encore bien des longueurs, bien du verbiage, bien de la puérilité dans les détails, de l'emphase inutile, de la simplicité affectée; mais la science avait couvert tous ces défauts de son immortelle égide, et les caprices de l'imagination furent pardonnés en faveur des connaissances positives que les Anglais apprécient tant et pour lesquelles ils ont créé un mot générique dont l'équivalent nous manque (*information*).

De ce poème épique à celui qui vint après (Southey voyageait

ainsi), il écrivit trois volumes de mélanges, publiés en 1812 sous le titre d'*Omniana* : en 1813, la *Vie de Nelson* (traduite en français), travail remarquable par la sobriété du style et l'animation du récit; en 1814, une sorte de *Te Deum* (*carmen triumphale*) en sa nouvelle qualité de poète de la couronne; plus des odes politiques adressées au prince régent, à l'empereur de Russie et au roi de Prusse. Le mérite de ces dernières poésies est, littérairement parlant, tout-à-fait nul : quant à leur valeur comme actions privées, nous n'en parlerons pas (on en sait la raison); mais il nous est permis de signaler comme indice d'un grand défaut de bon goût et de tact, la multiplicité et l'effusion apparente de ces hommages toujours plus ou moins serviles après une jeunesse aussi républicaine et aussi en évidence que l'avait été celle du poète lauréat.

Au milieu de ces nuages d'encens, s'éleva Roderic, *the Last of Goths*. L'action dominait, dans cet ouvrage, les développemens qui avaient presque étouffé ses prédécesseurs. C'est aussi le seul dont l'intérêt général ait encouragé la traduction française. M. Bruguière de Sorsum, versificateur élégant et plein de goût, qui de bonne heure avait su découvrir les richesses poétiques voilées par les brouillards d'Albion, reproduisit en prose, il y a plusieurs années, trop tôt peut-être pour la réputation qu'elle pouvait acquérir, l'épopée entière de Roderic. Mais le temps n'était pas venu, et quelques rares admirateurs placèrent seuls dans leurs bibliothèques cette copie fidèle d'une belle œuvre étrangère, tableau brillant dont probablement le peintre leur était encore inconnu. En renvoyant les curieux à la traduction de M. de Sorsum, nous ne chercherons point à les prémunir contre un jugement porté sur Southey d'après cette unique lecture. Ce que nous avons déjà dit de lui, ce qui nous reste à en dire, suffira pour cela, nous aimons du moins à l'espérer.

Une grande mésaventure vint, en 1817, troubler le cours paisible de la vie du lauréat. Pendant l'année 1794, à l'âge de 21 ans, justement après avoir fait de *Joan of Arc* un prétexte de déclamations républicaines, il avait écrit un grand drame tiré de l'Histoire d'Angleterre. Le héros en était Wat-Tyler, chef, comme on sait, de cette jacquerie bretonne, que Walworth écrasa d'un coup de hache. Southey y avait versé toute sa bile démocratique, toutes ses fureurs de hustings, toute l'acrimonie de ses haines plébéiennes. Or, ce vieux

péché, resté secret entre amis, convertis politiques ainsi que l'auteur, était depuis long-temps oublié, lorsque tout à coup un libraire de Londres mit en vente le malencontreux écrit, sans nommer Southey, il est vrai, mais sans rien omettre de ce qui pouvait le désigner au public. Le poète, après avoir quelque temps hésité, reconnut enfin son ouvrage et crut acquérir ainsi le droit de s'opposer à ce que la publication continuât; mais les éditeurs, avec le flegme charmant de la mauvaise foi britannique, lui dénièrent le pouvoir de les empêcher de vendre son livre, sous le prétexte, curieux dans leur bouche, que ce livre étant séditieux et immoral, les règles ordinaires de la propriété littéraire ne pouvaient lui être appliquées. Le lord chancelier ne manqua pas d'accueillir une prétention aussi logique, et jusqu'à ce que l'attorney général eût commencé des poursuites régulières, le libelle jacobin se vendit en dépit de son loyal et ministériel auteur.

The life of Wesley (1820) suivit *Wat Tyler*. C'est un ouvrage d'un intérêt trop anglais pour en parler avec détail. Le choix seul de l'homme dont Southey prit la vie pour thème de ses réflexions religieuses nous paraît remarquable par les rapprochemens à faire entre le biographe et son héros, rapprochement où il est curieux de chercher l'origine du lien sympathique qui les unit. Wesley, dominé dès le berceau par une ardente ambition de prosélytisme, Wesley, fondateur d'un culte nouveau, l'apôtre convulsionnaire du méthodisme, l'infatigable écrivain, le prédicateur indompté qui prononça quarante-neuf mille sermons et s'imposa pour règle de ne jamais perdre une minute, n'a-t-il pas quelque ressemblance morale avec le poète novateur, rêvant des républiques à fonder, remplissant sa vie entière d'un travail incessant, n'ayant jamais déjeuné avant d'avoir écrit quarante vers, et comptant les poèmes épiques par demi-douzaines? Southey, nous en sommes certains, a du envier la papauté schismatique, l'énergie victorieuse du Hernhutter d'Epworth, et ce dernier, s'il eût été contemporain de Southey, aurait admiré l'entêtement impassible, l'activité prodigieuse, l'indomptable persistance du barde de Keswick.

L'année suivante en vit un frappant exemple. Georges III venait de mourir. Du sein des chœurs funèbres, une voix s'éleva qui décrivait l'entrée au ciel du monarque expiré, l'accueil qu'avaient dû

lui faire les grands hommes, soit de la vieille Angleterre, soit du règne qui venait de finir ; enfin tout ce qu'un semblable sujet pouvait fournir de lieux communs et de banalités adulatrices. La bizarrerie du rhythme (l'hexamètre latin appliqué à la versification anglaise; cette tentative avait déjà été faite par Philippe Sydney, Gabriel Harvey, Stanihurst et Fraunce), la bizarrerie du rhythme était peut-être la seule chose à remarquer dans ce lai royal, mais Southey l'avait fait précéder d'une préface virulente où il dénonçait au blâme et au mépris de ses concitoyens la nouvelle secte groupée autour de Byron et de Shelley, et qu'il appelait, lui, l'école satanique.

Il y avait du courage à braver en face de si redoutables ennemis. Leurs succès, quelque brillans qu'ils fussent, n'avaient pas rendu indulgens les jeunes envahisseurs du parnasse anglais ; et de 1821, époque où fut publiée *The Vision of Judgement*, date cette haine inquiète, cette rancune implacable et minutieuse de Byron et de ses adhérens contre Southey et les Lakers.

Southey et Byron ont une fois vidé corps à corps cette querelle littéraire; mais les deux lettres amères qu'ils s'adressèrent sont trop longues pour être transcrites ici; d'ailleurs, ces disputes de coterie à coterie manquent véritablement d'intérêt. Jamais une coterie n'a raison. Après bien des paroles perdues, bien des systèmes et des théories échangées, la postérité vient qui, ne s'inquiétant d'autre chose, classe les individus selon sa justice impartiale. A ce compte, il n'est point douteux que Byron ne soit au-dessus de Southey. C'est tout ce qu'il importe.

Après avoir échoué en 1823, dans l'histoire de la guerre de la Péninsule, Southey descendit pour la dernière fois en 1825 dans la lice poétique. Malheureusement ce fut avec une œuvre médiocre.

Il voulut raconter l'histoire de deux jeunes Indiens, frère et sœur, qui, seuls restes de la tribu des Guaranis, après avoir perdu leur père, sont recueillis par les jésuites à Saint-Joachim, une de leurs résidences du Paraguay. Là, l'échange de leur vie sans entrave contre le despotisme de la règle, le manque de soleil et d'air, le travail forcé de leur intelligence obligée de recevoir à la fois une multitude d'impressions et de sciences nouvelles, épuisent peu à peu les membres de cette petite famille. La mère meurt d'abord, la jeune fille ensuite, leur fils et frère s'éteint à son tour, un beau soir d'été, après avoir demandé le baptême.

Une touchante dédicace à sa fille et quelques descriptions éparses rappelèrent seules les anciens triomphes du vieux poète. Il le sentit probablement, car depuis lors il est rentré dans le cercle plus fait pour son âge des grands travaux de philosophie et d'histoire.

Thomas More, or colloquies on the progress and prospects of society (1829), appartient à la première de ces deux sciences. Ce sont des conversations semi-morales, semi-politiques, entre l'auteur et l'ombre du vieux chancelier d'Henry VIII, le théologique rêveur qui écrivit *Utopia.* Les inconséquences d'une fougue que la jeunesse fait seule pardonner, les longueurs et les répétitions bavardes que la vieillesse excuse à peine, fourmillent dans cet éternel catéchisme ultrà-tory où l'impression est toujours mise à la place du raisonnement, l'image à la place du fait, une chaîne d'associations à la place d'une série d'argumens, des antipathies et des goûts personnels à la place de principes logiques et invariables.

Heureusement *the Lives of the British admirals* (1833), son dernier ouvrage, a effacé l'impression défavorable produite sur l'opinion par les défauts du livre dont nous venons de nous occuper. La popularité qui s'attache en Angleterre aux noms des chefs intrépides qui ont conservé à leur patrie le sceptre des mers a heureusement inspiré celui qui avait déjà raconté la vie du vainqueur de Trafalgar; l'originalité et la vigueur de son style se sont retrouvées jeunes et entières pour orner les résultats précieux de savantes et consciencieuses investigations.

Nous pardonnera-t-on cette énumération chronologique, cet aride catalogue, cette pauvre liste de tant de riches travaux? Oui sans doute, si on la lit avec l'intérêt qui nous a porté à l'écrire, celui de suivre pas à pas la marche d'une intelligence élevée qui n'a presque rien emprunté au contact empoisonné des faits de la vie actuelle; abstraction puissante qui s'est nourrie de souvenirs; pensée active à laquelle les livres et le spectacle monotone d'une nature bornée ont suffi pour créer autour d'elle un monde de fictions brillantes parsemé çà et là de quelques portraits dérobés à l'histoire.

Après ce travail de bibliographe, un autre reste encore. Il consiste à généraliser nos idées, à classer nos impressions, à dire comment nous apparaît l'ensemble de cette figure maintenant que nous en avons avec soin reproduit chaque linéament isolé.

Et avant tout, nous séparerons le poète du prosateur : les qualités

dominantes de Southey étant toutes du ressort de l'imagination, la supériorité du premier est immense. Sauf la vie de Nelson, il n'est peut-être pas un des ouvrages dont nous avons parlé qui ne soit défiguré ou par une affectation pénible de tournures anciennes si c'est une œuvre originale, ou par une raideur désagréable lorsque c'est un travail critique. Dans la polémique littéraire surtout, Southey est d'une infériorité désespérante, et, en général, on peut dire que, moins ses ouvrages ont nécessité un travail d'argumentation, mieux ils ont été menés à terme. Ajoutez à cela qu'il est entièrement dépourvu de ce qu'en France nous appelons esprit et finesse, et que ce défaut, à peine sensible dans le genre de poésie adopté par lui, donne à sa prose une marche lourde et traînante, moins supportable chez nous que toute autre imperfection.

Vous devinerez immanquablement, et comme inévitable corollaire de ce qui précède, que Southey manque de profondeur, ce qui est vrai, et que jamais il n'a su embrasser d'un coup d'œil large et généralisateur tout un ensemble de faits et de pensées. Jamais, dans ses ouvrages historiques par exemple, vous ne rencontrerez un de ces retours à vol d'oiseau qui ramènent de temps en temps le lecteur à deux ou trois idées premières, comme à des sommets élevés d'où chaque objet s'aperçoit réduit à ses dimensions relatives, à ses proportions les plus saisissables.

Pour être juste, nous devons ajouter que cette prose dont nous venons de faire ressortir les taches, possède deux qualités précieuses, souvent exclues l'une par l'autre, qui sont, une grande clarté d'abord, et ensuite une grande science. Avant tout, Southey veut rendre son idée claire, franche, sans précautions ni demi-jour. Toujours il y parviendrait, sans quelques archaïsmes trop recherchés; mais que d'antiques et savoureuses expressions il a exhumées en revanche! Combien de mots heureux! d'énergiques trivialités! de négligences pleines d'art il a découvertes sous la poussière des manuscrits du moyen-âge! Envisagés ainsi, ses écrits ont acquis une incroyable influence sur la littérature anglaise contemporaine; grace à lui et à Walter Scott, des richesses, enfouies jadis ont pendant vingt ans tenu lieu de mines nouvelles. Mais, comme nous l'avons dit, Southey prosateur n'est pas la moitié de Southey; ce qu'il faut lui demander, ce n'est pas la marche, mais bien l'essor; ce n'est pas la parole, mais le chant; ce n'est pas de raisonner, mais de peindre.

Vous verrez aussitôt s'ouvrir deux grandes ailes; vous entendrez une gracieuse mélodie : ce seront d'immenses paysages, des solitudes terribles, des forêts sans limites; là, tantôt, dans une atmosphère de feu, passera comme un orage une bande hideuse de bizarres démons, tantôt portée par un nuage aux flancs d'or, une belle théorie d'anges harmonieux. Sous sa baguette magique, se dresseront soudain, prêts à disparaître, de gigantesques palais éblouissans d'ornemens et d'impossibilités architecturales, des sphynx monstrueux, des rêves comme ceux du biblique Martin. Vous resterez étonnés et confondus devant cette puissance de coloris qui vous aura environnés de tant de prestiges; jamais vous ne serez émus. La curiosité, la surprise vous conduiront peut-être haletans jusqu'au bout du poème, mais, chemin faisant, vous n'aurez ni aimé, ni tressailli : l'imagination, en vous comme en Southey, aura effacé, dominé, étouffé, paralysé le cœur. Le corps, de même que chez une jeune fille vaine de sa beauté, le corps a tué l'ame. Ne cherchez point dans les vers de Southey un éclair de passion, une parole profonde, un élan d'amour. Il les ignore et ne les sait point deviner. L'amour est pour lui une sorte de ravissement extatique, toujours pur, sans nuages et sans troubles, des sons caressans, des comparaisons blanches et gracieuses, ou bien un appétit de brute blasphémant sans cesse et tordant ses mains violentes; le ciel ou l'enfer, Kaylial ou Arvalan, l'ange ou le démon, jamais la jeune fille, jamais l'homme.

Tour à tour moine et enfant, il a du premier la science industrieuse et patiente, la bigoterie timide, l'ignorance du monde, l'obstination d'idées, l'orgueil parfois et l'intolérance, la foi consciencieuse, souvent l'étroitesse de conceptions; comme le second, il est pur et quelquefois naïf. Il aime les récits merveilleux, les surfaces scintillantes et pompeuses, les contrastes exagérés et fantastiques, l'éclat du métal, le cliquetis des couleurs; comme lui encore, il déteste les idées immatérielles, les abstractions dont il n'a point l'intelligence, et la contemplation intime dont il perd à tous moment le fil dans ses jeux. Tel est Southey.

Est-ce donc là Coleridge? Worsdworth lui ressemble-t-il?

E. D. Forgues.

LES LANDES.

A deux pas de Bordeaux, en cheminant au sud, on trouve les Landes; on entend encore la rumeur qui sort du sein de la ville et l'on est dans un désert. C'est une étrange impression que celle que l'on éprouve, en passant tout à coup du bruit d'une ville populeuse dans le silence d'une morne solitude. Mais on dirait que l'orgueilleuse cité, pour dérober à ceux qui la visitent la vue du triste désert qui est à ses portes, a voulu élever entre elle et les Landes un rideau de tout ce que la nature peut produire de plus ravissant. En effet, lorsqu'on sort de Bordeaux par la porte de Bayonne, on traverse une bande de terre d'une admirable végétation, et le contraste de sa richesse avec l'aridité des Landes en est plus frappant.

Je passais par là un jour; j'allais à Pissos et à Brocas, où m'appelait un service d'inspection des forges; c'était au mois de mai; je venais de parcourir les riches campagnes d'Agen et Marmande couvertes de pruniers en fleurs, les fraîches rives de la Garonne; ma tête était pleine d'images riantes, lorsque tout à coup l'aspect du pays changea; j'entrai dans un désert triste comme la mort.

Je ne vis plus devant moi qu'une vaste plaine d'une couleur terne comme la feuille sèche, cernée par une ligne noire que dessinaient à l'horizon des bois de pins, et çà et là quelques étables perdues au loin dans cette immense solitude. Je retrouvais l'hiver, ou plutôt, à la vue de cette terre inanimée, de cette nature immobile, il me semblait qu'il n'y avait pas de saisons pour elle, il me semblait que le soleil en s'élevant au-dessus de cet horizon infini, ne pouvait féconder une terre qui n'offrait que l'image du vide et du néant. En sortant du tumulte des grandes villes, c'est avec plaisir que d'ordinaire on entre dans le calme des champs; il y a de la vie dans la campagne qui respire doucement en silence; c'est un tableau qui rassérène l'ame. Mais la vue des Landes n'inspire ni une douce quiétude d'esprit, ni même cette mélancolie que l'on éprouve au milieu d'une solitude austère et sauvage. Le ciel s'était couvert d'un voile gris et immobile; mon cheval marchait péniblement sur une grande route droite, à peine tracée; ses pieds s'enfonçaient dans un sable sali par une poussière impalpable d'argile ferrugineuse qui se répandait dans l'air, qui me prenait aux yeux, au nez, à la gorge; après une lande rase, venait un bois de pins, puis la lande recommençait. Je ne rencontrai sur mon chemin qu'une ou deux charrettes attelées de bœufs qui marchaient avec une mortelle lenteur; je ne vis que quelques chétifs troupeaux de moutons éparpillés dans ces paccages sans limites, cherchant une maigre nourriture, et leurs pasteurs aux visages hâves, aux longs cheveux, montés sur leurs échasses, hôtes silencieux de cet affreux désert. Je comparais ces grands espaces vagues aux plaines incultes de l'Afrique, et bien que leur couleur n'eût point l'éclat de ces dernières, leur solitude me les rappelait. Une rencontre à laquelle je ne m'attendais pas, vint encore ajouter à la ressemblance. J'aperçus au loin une petite caravane pareille à celles que j'avais vues aux environs de Tunis. Je crus un instant être le jouet d'une illusion; mais non, c'était bien une troupe de cinq chameaux qui allaient porter du fer à Bordeaux, et s'avançaient en bramant avec une sorte de tristesse. Je les atteignis au moment où ils arrivaient à la halte; je les vis se coucher sur le sable de la route, en poussant des cris et des mugissemens effroyables. Cette scène au milieu d'une vaste lande aurait pu transporter un instant l'imagina-

tion dans les déserts de l'Afrique ; mais l'illusion n'était pas complète : il manquait au tableau les reflets du soleil d'Orient ; il manquait surtout le chamelier, le Bédouin drapé magnifiquement avec ses haillons ; le conducteur des chameaux ici n'était qu'un vil bouvier : la présence de ce paysan suffisait pour ôter à ce spectacle toute sa poésie. Plus tard j'ai revu les mêmes chameaux errer seuls dans les bois de pins de M. Lareillet, je les ai vus à travers les arbres, passer à la file les uns des autres ; mais ils me paraissaient toujours inquiets ; on eût dit qu'ils cherchaient leur soleil en gémissant. Je crains que dans leur captivité, sous un autre ciel que le leur, les femelles ne deviennent infécondes.

Après sept heures de marche, j'arrivai au bourg de Beliet, assez agréablement situé sur une colline verte ; mais là, comme ailleurs, tout était mort ; le silence des rues, l'absence totale des habitans, produisaient une impression plus pénible encore qu'au milieu des landes. Un télégraphe, placé au haut du clocher du bourg, agitait ses grands bras ; c'était la seule chose que je visse remuer autour de moi ; ce langage muet à travers ces grands espaces vides, ces signes incompréhensibles, ajoutaient quelque chose de mystérieux à la solitude du pays. Je pensais à l'agitation qu'ils allaient exciter dans les villes ; et, en présence de l'immobilité du désert au-dessus duquel passaient les nouvelles, je trouvais tout cela bien étrange. La nuit arriva, le télégraphe cessa de jouer ; alors, de divers points de la lande, vinrent des hommes pâles et maigres, excédés de fatigue par les labeurs d'un sol ingrat, semblables aux fantômes qu'amènent les ténèbres ; et il y eut, pendant la soirée, un peu de bruit dans le bourg.

Le lendemain matin, je poursuivis ma route. Pour arriver tout droit à mon but, je devais quitter le grand chemin, et couper par la lande ; de toute nécessité il me fallait un guide. Je pris, pour m'accompagner, un jeune homme qui me parut être d'un grand sens, d'un esprit délié, mais dont la croyance aux sorciers des landes était sans borne. Chemin faisant, il me montra un endroit, très connu des Landais, où tous les sorciers et sorcières du pays tiennent leur sabbat. C'est une immense plaine, d'un sable fin et blanc ; on n'y aperçoit pas le plus petit brin d'herbe ; la bruyère elle-même n'y croît pas ; là, le voyageur sans guide s'égare ; s'il

suit les traces des pieds des chevaux sur le sable, ces vestiges s'effacent tout à coup; il marche au hasard dans ce désert; dont il ne voit pas la fin; il est surpris par la nuit, et devient le jouet des lutins. Pendant que mon jeune homme me débitait ces contes d'un sérieux assez plaisant, nous vîmes, dans l'éloignement, un homme monté sur des échasses, qui venait vers nous avec une vitesse prodigieuse; les bâtons de ses échasses n'étant pas apparens à la distance où nous étions, on eût dit qu'il marchait sur la cime des bruyères. Dès que le guide l'aperçut, il devint silencieux, et parut le regarder d'un air inquiet. Je lui adressai plusieurs fois la parole, il ne me répondit pas. L'homme aux échasses approchait rapidement; il passa bientôt, à pas de géant, devant nous, sans s'arrêter; mon guide fut d'une politesse extrême à son égard.

— Bonjour, *coureur*, lui dit-il.

— Bonjour, répondit brusquement celui-ci.

— Bonne nouvelle?

— Bonne pour le diable; Aubry de la Teste va mourir.

Nous entendîmes à peine les derniers mots, le *coureur* était déjà loin. L'homme qui passait était le courrier du pays; il portait les messages avec une célérité surprenante, ce qui faisait dire, dans la lande, qu'il s'était donné au diable. Le fait est que je trouvai à ce messager de malheur quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'il eut disparu à l'horizon, mon guide recouvra la parole, et me raconta son histoire. Le *coureur* était un sorcier; monté sur ses échasses, il gagnait de vitesse le meilleur cheval; lorsqu'en son chemin il rencontrait un cavalier, par la seule puissance de sa volonté, il pouvait le fixer comme une statue de pierre au milieu de la lande. Il demeurait sur les bords de la Leyre, au milieu d'un fourré impraticable, dans une petite maison sans toit, d'où l'on entendait souvent la nuit sortir un grand bruit; le lendemain de ces nuits de vacarme, il avait toujours le visage égratigné; or, ce ne pouvait être qu'en se battant avec le diable qu'il attrapait ces égratignures, puisqu'il n'avait pas de femme. Durant tout le trajet de Beliet à Pissos, mon guide me parla de sorciers; l'aspect morne du pays continuait à exercer sur moi son influence; je me croyais dans une contrée inconnue, à mille lieues de la France; je m'imprégnais peu à peu de cette poésie des Landes, qui n'est pas sans charme, mais

dont la première impression me jeta dans une profonde langueur. Nous entrâmes dans Pissos, pour ainsi dire, sans le voir; nous marchions encore sur une lande stérile, lorsque mon guide me dit que nous étions arrivés. Quelques maisons semblèrent sortir de derrière un monticule de sable : c'était là ma destination; je crus entrer dans un tombeau.

Je fus conduit à une auberge, où, dans ma sombre humeur, je sus d'abord mauvais gré à un excellent jeune homme des politesses empressées qu'il me faisait. Je demandai une chambre dans laquelle je pusse me retirer, et là je me livrai à toute la tristesse de mon ame. Le soir de mon arrivée, il faisait un peu froid; je m'étais approché du feu de la grande cheminée de la cuisine, autour de laquelle toute la famille s'était assise. Je n'avais dit que peu de mots jusque-là : on gardait le silence. Tout à coup la porte de la maison s'ouvrit avec fracas, et un homme entra brusquement : il portait une façon d'habit de fashionable tout rapiécé; il s'avança la badine à la main, fit trois grands saluts avec une certaine grace, et vint prendre place près du foyer. Je me mis à considérer cet homme, dont la vivacité et la maigreur étaient remarquables : il parlait avec quelque élégance, et disait des choses moitié folles, moitié sensées; il riait beaucoup, mais c'était d'un rire sardonique qui vous glaçait bien loin de vous communiquer la moindre gaieté; les éclats de sa voix retentissaient seuls dans la maison, et aucune voix n'y répondait. Ce pauvre hère était un *philosophe*, il avait le travail en horreur; dénué de tout, il ne voulait rien faire pour vivre. Il est impossible de concevoir comment il pouvait subsister; il passait souvent la journée avec un seul morceau de pain grand comme la main; il se disait l'homme libre par excellence; il avait joui de quelque aisance; mais, prétendant s'affranchir de tout devoir envers la société, il avait déserté plusieurs fois les drapeaux sous l'empire, et sa petite fortune s'était dissipée dans cette lutte opiniâtre avec le gouvernement d'alors. Il lui restait une seule chambre, où, tant bien que mal, il était abrité du vent et de la pluie, et, pour tout meuble dans cette chambre, une armoire renversée à terre, qui lui servait de table et de siége dans le jour, dans laquelle il se couchait la nuit sur un peu de paille, ayant la faculté d'en fermer sur lui les battans pendant l'hiver.

Les huit premiers jours que je passai à Pissos furent pour moi d'un ennui mortel : ma seule distraction était d'aller à la forge où l'on faisait nos bombes et d'assister au coulage de la fonte. C'est un curieux spectacle, la nuit, de voir les fondeurs armés de longues barres de fer attaquer dans l'ombre le haut fourneau : tout à coup une vive lumière sort du creuset et se répand dans la salle; au moment où les fondeurs brassent la fonte avec leurs longues barres, elle jette une clarté si éblouissante, qu'on ne peut pas la regarder; les diverses poses de ces hommes se dessinent alors avec d'admirables effets de lumière.

Par une contradiction bizarre, la vie monotone que je menais à Pissos commença bientôt à me plaire. Mes hôtes étaient de braves gens, simples, prévenans, d'une humeur égale et tranquille; leurs croyances naïves, les traditions superstitieuses du pays finirent par m'intéresser au dernier point. Je fis la connaissance de quelques personnes aimables : du juge de paix, du notaire et du curé, hommes d'un vrai mérite, que je n'aurais jamais cru trouver enfouis dans les sables. Un mot du curé, que je me rappelle, peut servir à faire juger de son tour d'esprit, et me fournit l'occasion de donner un détail des mœurs de Pissos. Les jeunes filles de la lande viennent le dimanche à la paroisse entendre la messe et les vêpres; dans l'intervalle des deux offices, elles vont boire du vin au cabaret. Je trouvais cette coutume honteuse pour des jeunes filles, et je m'avisai de dire un jour au curé qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'elles allassent danser. — Mon Dieu! monsieur, me répondit-il, si elles dansaient, elles boiraient encore davantage. La réponse était logique, je n'eus plus rien à dire. Peu à peu, je m'habituai si bien aux mœurs et à l'aspect du pays, que lorsque je quittai Pissos je le regrettai.

Dans le courant du mois de juillet, ayant terminé ma réception de projectiles à la forge de Pissos, je partis pour Brocas. J'avais sept grandes lieues de bruyères et de pignadas à parcourir; je voulus jouir du plaisir de me trouver sans guide au milieu de cette solitude; je me contentai de prendre quelques renseignemens, et je partis par une belle matinée. On s'égare avec une facilité étonnante dans les landes; on rencontre une foule de sentiers battus qui se croisent; c'est en vain qu'on a le sentiment de la direc-

tion que l'on doit suivre, on se détourne insensiblement, et l'on est bientôt rejeté loin du but qu'on veut atteindre. J'espérais m'orienter au moyen du soleil; je comptais sur la connaissance que je pouvais avoir des quatre points cardinaux; mais au bout de deux heures, je me perdis dans un bois dont je ne voyais plus l'issue. Alors j'allai sans règle, à droite et à gauche, plein d'inquiétude, et m'égarant de plus en plus. Le terrain était accidenté; je montais, je descendais, je tournais sans cesse, et souvent, après avoir marché dix minutes, je revenais au même point; enfin, je ne sais comment cela se fit, je me trouvai sur les bords de la Leyre, pensant en être à plus d'une lieue. Je me crus sauvé, néanmoins, comptant pouvoir remonter son cours; mais il n'y avait aucun chemin sur la rive; pour m'en frayer un, je m'enfonçai au milieu des arbustes et des broussailles, dont je ne pouvais plus me débarrasser. Dans cette position, j'entendis un bruit de clochettes; j'espérais apercevoir quelque pasteur faisant paître ses vaches; je regardai de tous côtés, je ne vis rien; j'appelai : l'écho de la rive escarpée me répondit seul, et cependant j'entendais toujours le bruit perfide des clochettes. Après avoir attendu inutilement une demi-heure, il me fallut de toute nécessité revenir sur mes pas; mais ce ne fut pas sans peine que je rentrai dans le bois de pins, plus désorienté que jamais : je lançai mon cheval au galop, et je me mis à courir à l'aventure. Il était midi; le soleil dardait sur le bois dénué de feuillage; les arbres étaient ruisselans de résine; les cigales faisaient un bruit assourdissant : leur chant aigre et continu semblait me poursuivre avec ironie.

Après avoir couru au hasard pendant plus de deux heures, je sortis enfin du pignada et je vis devant moi, au milieu d'une vaste lande, un petit *quartier* composé de trois ou quatre maisons éparses, entourées de quelques arbres; je me dirigeai vers la maison la plus proche, et je m'arrêtai à quelques pas de la porte, à l'ombre d'un beau chêne. Un homme de soixante ans environ sortit de la maison et vint m'inviter, avec cette grace du cœur que ne donne pas l'éducation, à entrer chez lui. La petite maison blanche était fort attrayante, l'air honnête du Landais me prévenait en sa faveur; mais ce qui eut plus d'attrait pour moi encore, et ce qui me décida à accepter son offre, ce fut la vue d'une grande

et jolie fille qui apparut sur le seuil de la porte pendant qu'il me parlait. J'entrai ; l'intérieur de la maison respirait, comme l'extérieur, une certaine aisance et une grande propreté; une table de sapin bien lavée était au milieu de la chambre et invitait à s'asseoir autour. Mais quelle fut ma surprise de voir suspendue à la cheminée, à côté d'une image de la sainte Vierge, une croix d'honneur couronnée d'un crêpe noir! Cette croix jetait sur tous les objets de cette chambre un reflet qui en rehaussait singulièrement le prix à mes yeux. Cet homme, pensai-je en regardant mon hôte plus attentivement, dont l'extérieur est si simple et si franc, serait donc un vieux soldat? Mais ce crêpe, que voulait-il dire? J'allai tout droit à la cheminée : — Cette croix? m'écriai-je. — C'est celle de mon fils, me répondit le Landais, sans me donner le temps d'achever. Il poussa un soupir si triste, qu'il m'ôta l'envie de continuer. Je m'assis à sa table et je parlai d'autre chose. Je lui demandai si j'étais bien loin de Brocas; j'appris que, quoique je me fusse trop jeté sur la droite, je m'en étais néanmoins rapproché.

Pendant que nous entrions ainsi en conversation, la jeune fille nous apporta de l'eau fraîche et du vin; lorsqu'elle eut fini de nous servir, elle s'assit sur le seuil de la porte et nous écouta parler, le bras appuyé sur un de ses genoux, la tête penchée, dans une attitude ravissante. Je bus à la santé de mon hôte; mais lorsque je voulus boire à la mémoire de son fils, je vis deux grosses larmes rouler de ses yeux et tomber dans son verre ; il les but avec amertume. La chaleur était un peu passée; je remerciai mon hôte de son aimable hospitalité, et je remontai à cheval. En lui disant adieu et lui tendant la main : — Votre douleur me touche vivement, lui dis-je, mais la mort glorieuse de votre fils devrait moins vous affliger; à quelle bataille est-il mort? Il ne put plus alors retenir ses larmes ; les sanglots étouffèrent sa voix ; il me dit quelques mots que je n'entendis pas; il porta ses mains à son front chauve avec un désespoir déchirant et rentra dans sa maison. — Quel est cet homme? pensai-je en cheminant. Quelle peut être la cause de cette noble et grande douleur? En rêvant à ce dont j'avais été témoin, je fus surpris par la nuit au milieu d'une lande : mais j'aperçus les flammes du haut-fourneau de Brocas, semblable à

un grand phare élevé sur une côte ; elles me servirent de guide, et j'arrivai bientôt à bon port. Le lendemain un des convives de M. Adolphe Lareillet me raconta l'histoire que je désirais connaître, à peu près en ces termes :

« Ce que vous me demandez, me dit-il, est la simple histoire d'un pasteur des Landes ; c'est une sorte d'églogue qui ne vous intéressera guère si vous aimez les romans parisiens. Nous sommes bien loin de Paris, ici, et toute histoire du pays réflète quelque chose des mœurs pastorales.

« Michel, c'est ainsi que s'appelait le fils de l'honnête Landais que vous avez vu, était pasteur. Son père possédait une petite métairie dans un de ces verdoyans quartiers épars au milieu des terres incultes, comme les riches oasis dans les déserts de l'Afrique. Michel gardait un troupeau loin du toit paternel, perdu dans une vaste lande, n'ayant pour abriter sa tête que la pauvre étable de son troupeau. Dans sa plus tendre enfance, il avait eu pour unique compagne une vache bretonne ; il la conduisait au pâturage, et l'animal reconnaissant le réchauffait la nuit de son haleine. Mais lorsqu'il eut acquis assez de force pour se tenir sur ses hautes échasses, pour franchir avec elles la bruyère, traverser les marais et les sables mouvans, il échangea sa vache contre un troupeau de deux cents brebis ; libre alors comme l'air au milieu de ses pâturages sans limites, Michel se trouvait heureux.

« L'existence si simple des pasteurs vous paraît triste. Un peu de mélancolie se peint bien dans leurs yeux, mais ce n'est point chez eux un signe d'ennui. Ceux qui vivent dans les grandes solitudes ont toujours quelque chose de vague et de rêveur empreint sur leurs traits, expression de tristesse pour les hommes frivoles. Qu'un voyageur traverse avec toute la vitesse de son cheval les plaines incultes des Landes, il ne sera frappé que de la stérilité de la terre et de la misère de ses habitans. D'où vient, pourtant, que le pasteur des Landes est, de tous les hommes, celui qui tient le plus à son pays ? Quels liens invisibles l'attachent à sa triste existence ? Les guerres de l'empire ont arraché les jeunes hommes de France à toutes les conditions de la société ; tous ont trouvé un charme irrésistible dans une vie aventureuse semée de dangers et de gloire, tous, excepté les pasteurs des Landes. On les a vus re-

gretter leurs déserts, abandonner leurs drapeaux pour les revoir, ou mourir loin d'eux de langueur. La vue de l'infini a pour l'homme un attrait puissant; la vaste étendue des bruyères plaît aux pasteurs des Landes, comme l'immensité de la mer plaît aux habitans des côtes, comme les plaines de sable sans bornes plaisent aux Arabes. Les éternelles beautés de ces solitudes se révèlent surtout aux yeux qui les contemplent dès l'enfance. Mais la contrée des Landes n'offre pas seulement à ses habitans ces magnifiques spectacles qui participent de l'infini : la campagne n'est pas toujours aride; elle se couvre de fleurs roses, et exhale, après les nuits sereines, une odeur de miel qui embaume; l'alouette, qui aime les grandes plaines, s'élève en chantant et plane sans crainte au-dessus de la bruyère fleurie; les pins sont ornés de plumets flexibles, et secouent, avec la brise, de balsamiques senteurs; bientôt la cigale, aux ailes diaphanes, éclot sous un rayon de soleil. Les merveilleux effets du mirage qui crée des villes fantastiques, les météores qui tracent dans l'air des sillons lumineux, les feux follets qui, dans une belle nuit d'été, voltigent sur la bruyère, tous ces phénomènes d'un ciel ardent, peuplent les landes d'esprits errans et surnaturels, et forment pour les pasteurs cette poésie qui charme leur imagination et les attache à leur pays.

« Michel était un grand et beau jeune homme. Ses longs cheveux noirs, qui, selon la coutume des Landes, tombaient en boucles sur ses épaules, auraient orné la tête d'une jolie fille. La facilité de son humeur, la franchise de son sourire, la douceur de ses yeux, vous eussent gagné le cœur. Tous les dimanches la lande où il faisait paître son troupeau était traversée par des troupes de jeunes filles qui, des *quartiers* voisins, allaient entendre la messe à Pissos; les voir passer, leur sourire, était pour Michel un vrai bonheur. Il avait un talent qui le recommandait auprès des jeunes Landaises; il travaillait très artistement la corne, et faisait avec cette substance de jolis objets, tels qu'étuis et boîtes, qu'il distribuait quelquefois, le dimanche, à celles qui passaient. Aussi Michel était-il connu dans une grande partie des Landes; toutes les jeunes filles l'aimaient à cause de ses petits cadeaux; beaucoup, pour son air si bon et sa jolie figure. D'ailleurs, Mi-

chel n'était pas un garçon à dédaigner; le troupeau qu'il gardait appartenait à son père et dépendait d'une belle métairie. Quant à lui, il n'avait pas encore fait son choix parmi toutes ces jeunes filles; dès qu'elles paraissaient au loin, il allait se placer sur leur passage; il languissait si elles ne venaient pas; il rêvait d'elles la nuit sur sa couche de paille; il les aimait toutes, ou plutôt il n'aimait pas. Le jour de la Saint-Pierre, jour de la fête de Pissos, Michel les vit venir de loin avec leurs robes blanches, courant et folâtrant sur la lande comme une troupe de fées; jamais il ne les avait vues aussi fraîchement parées, jamais, à leur approche, il n'avait ressenti une émotion si vive. Pour les retenir ce jour-là plus long-temps, il fit une grande distribution d'étuis et de boîtes; mais il était si troublé, qu'il ne savait ce qu'il faisait; il avait perdu son sang-froid et son autorité ordinaires : il fut bien vite pillé. Lorsqu'il ne lui restait plus rien, il s'aperçut qu'une jolie fille qu'il n'avait jamais vue, plus élégamment vêtue que ses compagnes, une charmante enfant, timide et modeste, qui se tenait à l'écart et levait ses grands yeux vers lui en souriant, n'avait rien eu; ce fut à celle-là qu'il donna son cœur. Dès-lors il devint muet et pensif, les yeux fixés sur la jolie Landaise. — Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? lui demandaient les autres. Pourquoi ne parles-tu pas? Il ne prononça plus une parole. Les jeunes filles partirent; toutes lui dirent adieu plusieurs fois de loin : seule, la jolie enfant s'éloigna sans détourner sa tête. Michel, cependant, ne voyait plus qu'elle, ses yeux la suivirent jusqu'à ce qu'elle se fût effacée dans l'éloignement. Cette fois, il était atteint au plus profond de son cœur; il s'assit sans force sur le sable, regardant toujours le chemin qu'elle avait parcouru et l'espace où elle venait de disparaître.

« Les orages sont fréquens dans les Landes; après une journée de chaleur, il est rare qu'on n'entende pas le soir gronder le tonnerre. Peu à peu le soleil pâlit; vous ne voyez encore rien dans le ciel, et cependant l'atmosphère est pesante, vous sentez qu'il se prépare une tourmente au-dessus de votre tête. Bientôt une vapeur blanchâtre se condense à l'horizon, roule lentement et s'amoncèle comme un armée qui rassemble ses masses pour une vive attaque. C'est sur un bois de pins que fond d'ordinaire l'orage. Le signal est donné par les sifflemens d'un vent impétueux; les pins agitent

leur tête altière en mugissant, et semblent braver la tempête. La lutte, quelquefois, finit par l'incendie du bois; un arbre frappé de la foudre s'enflamme; un brandon que chasse le vent fait l'effet dans ce bois résineux d'une étincelle sur une traînée de poudre; le tocsin sonne bientôt à dix lieues à la ronde; les populations effrayées accourent; mais souvent tout secours humain est impuissant, et un immense incendie éclaire dans la lande un peuple immobile et consterné.

« Michel voyait avec inquiétude un orage se former, car il pensait que les jeunes filles, qui devaient repasser par la lande, prendraient une autre route plus habitée, où elles trouveraient à se mettre à l'abri de la pluie. Déjà l'éclair sillonnait la nue, le tonnerre se faisait entendre; les pasteurs se hâtaient de gagner leurs étables; Michel avait beau regarder, il ne voyait que des troupeaux courir inquiets à travers la lande. L'orage passa sur sa tête; il commençait à pleuvoir, et il restait immobile les yeux fixés au loin; il désespérait même de voir passer les jeunes filles qu'il attendait, mais il ne bougeait pas, insensible à la pluie qui, bientôt, tomba par torrens. L'air s'est obscurci; Michel distingue à peine les objets à dix pas; mais, par moment, il croit apercevoir un point blanc éloigné, comme on voit sur mer une voile enfoncée dans la brume. Son cœur tressaille d'espoir; il s'élance, et bientôt il entend des cris : jamais il n'a entendu cette voix, et sa voix y répond avec transport; il bondit comme un daim au milieu de la bruyère; déjà l'eau ruisselait de toutes parts et inondait la lande; il voit une jeune fille qui court éperdue; il l'atteint, c'est celle qu'il aime; il la prend dans ses bras, l'enlève; devenu plus léger avec elle, il franchit les mares et les ruisseaux, en quelques sauts il est à son étable, et dépose son précieux fardeau sous son toit. La petite, effrayée, pleurait à chaudes larmes, ignorant où elle était. — Ne pleure pas, lui disait Michel attendri; ce n'est rien, je vais te faire du feu. Et sans perdre un instant, il porta devant elle au dehors de l'étable quelques bûches de bois, toute la paille de sa couche, et y mit le feu. Une grande flamme s'éleva, et une douce chaleur vint pénétrer et réjouir la pauvre fille toute trempée; elle essuya ses larmes, et ayant levé les yeux vers Michel, elle le reconnut. Alors, un tendre regard, encore humide, lui exprima sa

reconnaissance; ce regard remua toute l'ame du pasteur. — Oh! disait-il en lui-même, ce n'est point ainsi que je voudrais te réchauffer, c'est en te pressant sur mon cœur. Avec une pudeur et une innocence pleines de grace, la jeune fille se déchaussa devant lui, et Michel vit un joli pied blanc; elle ôta de sa tête une petite pointe de tulle, et il vit ses beaux cheveux noirs qui tombèrent humides sur son visage; elle quitta son léger fichu de soie, et il vit un cou charmant : elle était ravissante ainsi. Michel, tout en arrangeant près du feu les divers objets que la petite avait quittés, ne cessait point de lui sourire et de la regarder.

— On m'avait bien dit que tu étais bon, Michel, lui dit-elle.

— Tu sais mon nom! lui répondit le pasteur; je voudrais savoir le tien.

— Je m'appelle Louise, dit l'enfant en rougissant et en baissant les yeux, car déjà la voix et le regard de Michel lui avaient dit qu'il l'aimait.

Elle raconta qu'elle demeurait à Biganos, qu'elle était venue passer quelques jours chez sa tante au quartier de Vert; partie de Pissos avec ses amies, elle était restée un peu en arrière, et s'étant égarée dans un pignada, elle avait été surprise par l'orage. Michel était à ses pieds, et l'écoutait parler avec une joie inconnue. Il avait vu passer bien des jeunes filles, mais aucune ne s'était arrêtée comme elle; aucune, d'ailleurs, ne lui ressemblait. La pluie avait cessé, et ils ne s'en étaient seulement pas aperçus. Le soleil, dégagé des nuages, se couchait derrière un bois de pins; l'horizon paraissait lumineux encore à travers les feuillages du pignada, mais les cimes des arbres formaient un rideau noir qui jetait son ombre sur la lande. Louise voulut se retirer et gagner Vert avant la nuit. Michel alors devint tout triste; il n'osait pas abandonner son étable pour l'accompagner; cependant il ne pouvait la laisser aller seule. Il monta au haut d'un pin qui se trouvait isolé dans la lande, et sonna trois fois de sa trompe. Le son mélancolique se répandit au loin dans la solitude, et fut suivi d'un grand silence. Michel prêtait une oreille attentive au moindre bruit qu'apportait le vent; un son aigu, presque imperceptible, se fit entendre trois fois comme un gémissement; Michel descendit joyeux de l'arbre, et dit à Louise :

— Je puis à présent aller avec toi ; un pasteur de mes amis viendra à ma place garder mon troupeau cette nuit.

Comme la lande était couverte d'eau, il choisit pour Louise les échasses les plus légères qu'il eût ; il en prit lui-même, et ils s'en allèrent tous deux par la lande, en se tenant par la main et en riant.

Lorsqu'ils arrivèrent à Vert, il était déjà nuit ; Louise trouva sa tante fort en peine de ce qu'elle était devenue. Michel fut comblé de bénédictions par la brave femme, et passa la nuit sous le même toit que Louise. A la pointe du jour, Michel se leva ; il avait à parler à quelqu'un dans le *quartier*, et se proposait de venir ensuite dire adieu à Louise, avant de retourner dans sa lande. Il s'habilla sans faire le moindre bruit, pour ne pas éveiller la jeune fille ; mais en passant dans une pièce qui ouvrait sur la rue, il la vit devant le feu, occupée à préparer la *cruchade*. La cruchade est la nourriture favorite des Landais ; c'est une espèce de pain en bouillie, fait avec de la farine de millet. Lorsque les Landais sont absens depuis long-temps de leur pays, une des choses après lesquelles ils soupirent le plus, c'est la cruchade. Les jeunes filles dans les maisons se lèvent pour la faire ordinairement avant le jour. Michel trouva Louise assise devant son chaudron, posé sur le feu ; elle ne s'attendait pas à être surprise si matin ; elle était fort légèrement vêtue ; elle avait un simple jupon, les bras nus, les épaules à peine couvertes par un mouchoir étroit. Michel s'était avancé sur la pointe des pieds ; en la voyant ainsi, il s'arrêta pour la regarder. Louise jetait d'une main des poignées de farine dans son chaudron, et remuait de l'autre avec un bâton, brandissant sa tête avec grace. Michel l'eût contemplée long-temps sans oser respirer, de peur de se trahir ; mais un chat, blotti sur une chaise près de Louise, fixait ses yeux sur lui, si bien que la petite, désirant savoir ce que son chat regardait avec tant d'attention, détourna la tête, et le vit. Elle rougit jusqu'aux épaules ; et laissant là sa cruchade, elle mit son visage dans ses mains. Elle eût voulu se cacher tout entière aux yeux du jeune homme ; mais Michel s'approcha d'elle, et lui dit avec un gros soupir :

— Oh ! Louise, que vous êtes jolie !

Alors la jeune fille lui jeta, en riant, une pincée de farine au visage, et se leva pour s'enfuir. Michel, se voyant ainsi provoqué,

l'arrêta, la saisit dans ses bras, et ayant attiré à lui sa tête, il lui donna un baiser. Louise, toute honteuse, s'échappa de ses mains, et courut cacher son émotion dans une chambre obscure; et lui sortit de la maison si troublé, qu'il marchait sans y voir, ne sachant plus où il allait. Il revint à son étable, le cœur plein de bonheur et de chagrin. Les joies de l'amour sont toujours mêlées d'amertume. Il espérait qu'un jour Louise pourrait l'aimer; mais elle se disposait à partir sous peu pour Biganos, et peut-être ne devait-il plus la revoir! Par momens cette lande, où elle est passée comme une fée toute-puissante, s'embellit à ses yeux; il se rappelle toutes les circonstances de cette journée; puis, pensant que c'est en vain qu'il regarde au loin, qu'en vain il attendra, et tous les jours et à toute heure, la vue de ce désert, où il est seul, le jette dans un sombre désespoir. La solitude l'accable, et il cherche encore à l'accroître; il s'éloigne de tous les sentiers frayés. Les jeunes filles passent comme autrefois le dimanche; mais il ne se trouve point sur leur passage; elles l'appellent, il ne répond plus.

« Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour de la fête de Saint-Pierre, lorsque vint le tirage au sort pour l'armée. C'était en 1812; il y avait peu de jeunes gens alors exempts du service militaire; Michel fut au nombre des recrues de cette année. Avant de quitter les Landes, et de rejoindre son corps, il voulut voir Louise. Il partit pour Biganos, où il n'était jamais allé. Dans sa route, il rencontra beaucoup de gens à cheval qui paraissaient invités à quelque noce; il en venait de tous les points de la lande, et tous se dirigeaient vers Biganos. Il s'arrêta, le soir, près d'une métairie, dans laquelle il vit entrer tous les cavaliers qui arrivaient. Ne pouvant se défendre d'un cruel pressentiment, il s'assit sur les bords du chemin, sans oser questionner personne, regardant tristement ceux qui passaient. Quand la nuit fut close, il vit venir, au clair de la lune, deux rangs de jeunes filles vêtues de blanc, ayant chacune à la main un bouquet; une d'entre elles portait une grande couronne de fleurs blanches en forme de pyramide, toute illuminée de petites bougies. Elles allaient chantant dans le chemin creux bordé de haies, et s'avançaient lentement vers une jolie maison blanche, entourée de grands arbres; Michel les suivit. Les jeunes filles frappèrent à la porte sans interrompre leurs chants; la porte ne s'ou-

vrit pas tout de suite. Michel attendait avec une anxiété dont il n'était pas maître. Elles frappèrent de nouveau. Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'une jeune fille sortit de la maison, prit la couronne des mains de celle qui la portait et rentra aussitôt. Elle ne parut qu'un instant, mais Michel la reconnut; c'était Louise, sa Louise, dont on célébrait les fiançailles. Les jeunes filles entrèrent dans la maison, la porte se referma; Michel entendit, du dehors, leur joie bruyante. Anéanti, il s'appuya contre un arbre, et des ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. Un chant se fit entendre dans l'éloignement, et, peu à peu, s'approcha; une voix seule chantait, et un chœur répondait. Michel entendit ces paroles, qui revenaient sans cesse dans le chant : « J'ai perdu ma bonne amie ! » Hélas ! dit-il avec douleur, c'est moi qui l'ai perdue !... Une troupe de jeunes gens, le prétendu en tête, arrivèrent à leur tour; et, après avoir frappé aussi à la porte, après avoir demandé trois fois qu'on leur ouvrît, ils furent introduits dans la maison; Michel entra avec eux. Une réunion nombreuse était rangée autour d'une grande salle. Michel se mêla aux conviés : il n'était connu d'aucun d'eux. Ceux de Biganos croyaient qu'il était venu de Salles avec les amis du prétendu; ces derniers le croyaient invité par les parens de la jeune fille. Il chercha des yeux Louise; elle n'était pas dans l'assemblée. Elle entra bientôt conduite par le jeune homme de Salles, son fiancé, et s'avança au milieu du grand cercle. Elle avait le visage pâle et l'air souffrant; tandis qu'elle souriait, on voyait ses yeux se remplir de larmes. Le jeune homme prit une ceinture des mains d'un de ses amis et entoura la taille flexible de la jeune fille. Louise était soutenue par sa jeune sœur; on eût dit une malheureuse captive qu'on enchaînait; son sein se soulevait, violemment agité par le trouble de son cœur; elle paraissait près de défaillir. Tous les yeux étaient fixés sur elle et exprimaient un étrange intérêt pour la mariée; elle inspirait un sentiment qui ressemblait à la pitié, tout le monde, sans savoir pourquoi, se sentait porté à la plaindre. Son père seul, d'un regard sévère, l'observait et commandait à sa volonté. Après que la ceinture eut été attachée, Louise s'avança, chancelante, vers une table couverte d'assiettes pleines de fruits de toute espèce. Alors que dans la naïveté de nos mœurs, les vœux d'une jeune fille

étaient comptés pour quelque chose dans le mariage, l'émotion était grande en ce moment où la fiancée allait répondre au don de la ceinture par un autre don, car si elle offrait à son prétendu une assiette de noix, c'était de sa part un signe du refus de sa main. Bien qu'aujourd'hui un père se soit assuré d'avance de l'assentiment ou de l'obéissance de sa fille à ses désirs, la cérémonie des *aveux* émeut toujours profondément l'assemblée. La langueur touchante de Louise, quelques bruits vagues qui avaient couru de son éloignement pour ce mariage, donnaient à ce moment d'attente le plus puissant intérêt. Elle se serait sacrifiée sans doute pour obéir à son père; mais lorsqu'elle avait tendu le bras pour prendre au hasard le fruit qu'elle devait présenter au fiancé, ayant levé les yeux, elle vit Michel près de la table, elle poussa un cri d'une expression indicible, et choisissant l'assiette de noix, elle l'offrit d'une main tremblante au prétendu et tomba évanouie dans les bras de sa sœur. Un grand tumulte s'éleva dans la salle; la colère du père éclata; les parens se confondirent en excuses auprès du jeune homme de Salles attéré de ce coup; les jeunes filles toutes palpitantes d'émotion emportèrent Louise; les jeunes gens entraînèrent leur ami hors de la maison; Michel sortit aussi.

Plus ému qu'eux tous, il chercha l'isolement dont il avait besoin pour se reconnaître après de si vives impressions; il se glissa entre les arbres et vint s'asseoir dans un jardin, derrière la maison. Il était aimé, il n'en doutait plus; mais quel pouvait être son espoir? Il voyait bien que le père de Louise était plus riche qu'il ne l'avait cru; d'ailleurs, ne devait-il pas partir pour l'armée? Il resta abîmé dans ces réflexions. Le bruit confus du dehors s'étant apaisé, un profond silence régnait autour de lui; ayant levé la tête, il vit une croisée de la maison s'éclairer et des ombres passer sur les vitres; bientôt il entendit les éclats d'une voix irritée, et des accens plaintifs avec des sanglots. Cette voix plaintive, ces sanglots, étaient ceux de Louise; c'était pour lui qu'elle s'exposait à la colère de son père; à cette idée Michel sentit fondre son cœur d'attendrissement et d'amour. Les plaintes cessèrent, la nuit était calme et sereine, il faisait un beau clair de lune, Michel pouvait être facilement aperçu dans le jardin. Une tête parut à la croisée éclairée et y resta, le visage collé contre la vitre; Michel reconnut Louise.

Ses regards demeurèrent suspendus à cette image; pauvre fou! il lui faisait mille gestes passionnés; il passa toute la nuit dans une muette contemplation. Louise n'osait ouvrir la croisée, de peur d'éveiller quelqu'un de la maison; Michel pour la même raison n'osait parler. Le jour commençait à poindre au fond de la lande, lorsqu'une petite porte donnant sur le jardin s'ouvrit doucement; une jolie enfant en sortit furtivement, et courant d'un pas léger sur le sable, elle vint trouver Michel. — Michel, lui dit-elle, ma sœur vous donne son bouquet, gardez-le bien; partez pour l'armée, car nous avons su votre malheur; à votre retour, rapportez-le-lui, et Dieu veuille qu'alors elle ne soit pas morte. Après ces mots elle s'enfuit comme un oiseau, et rentra dans la maison. Michel pressa le bouquet contre son cœur, et le porta mille fois à sa bouche, en disant adieu à Louise; les deux jeunes filles parurent bientôt à la croisée, et la tête de Louise se pencha sur l'épaule de sa sœur. On entendait déjà du bruit dans les environs, Michel se leva, et fit un dernier signe d'adieu, un rideau tomba derrière la croisée; il s'éloigna.

« Michel partit pour rejoindre son régiment. Pendant qu'il était exercé dans une ville du Nord, il apprit à lire et à écrire avec une persévérance dont l'amour seul peut être la source. Bientôt à l'armée, il se fit remarquer par son intelligence, sa bonne conduite et sa bravoure; un an après son départ des Landes, il était lieutenant et décoré. Dans le cours rapide de cette fortune, il ne donna pas de ses nouvelles, voulant ménager à tout le monde une grande surprise, si bien qu'un jour il apprit par un soldat de Biganos que Louise, ignorant ce qu'il était devenu, et sans cesse en butte depuis un an aux mauvais traitemens de son père, se mourait; que peut-être à cette heure elle était morte. Toutes les distractions d'une vie active, au milieu des combats de chaque jour, n'avaient pu refroidir l'amour de Michel; son ambition et son courage n'avaient d'autre source, au contraire, que cette naïve passion. Il comptait sur la constance de Louise, mais il avait éloigné la pensée qu'elle pût mourir. De ce moment, il ne vit plus que sa Louise mourante; il oublia le camp, l'empereur et la gloire. C'était la veille d'une bataille, au milieu de la nuit; Michel était de garde en avant du front de bandière; l'idée de déserter

vint s'offrir à son esprit. Il se promenait agité, combattu entre son amour et son honneur; il voyait devant lui les feux des bivouacs de l'ennemi; il s'arrêtait devant la tête balafrée de son brave capitaine, qui reposait en toute sécurité, couché sur la terre; le calme imposant de la nuit qui régnait sur les deux armées en présence, la vue des faisceaux d'armes, des drapeaux, des canons, de tout cet appareil des combats qui dormait pour se réveiller terrible au lever du soleil, tous ces charmes de la guerre l'attachaient à sa vie de soldat. Demain, à la pointe du jour, l'armée se lèvera au bruit des fanfares et des roulemens de la diane, et il n'assistera pas à ce beau réveil du camp; demain, le canon grondera, son régiment marchera le premier, avec enivrement, dans la fumée et la poussière de la bataille, et il n'y sera pas; demain, des noms de braves seront proclamés, et le sien sera publié comme celui d'un lâche. —Oh! encore un jour, encore demain à l'honneur, s'écriait-il. Mais pour un jour de retard elle peut mourir? Non, je n'attendrai pas une heure, pas une minute. Il jeta son épée, se dépouilla de son habit, cacha sur lui sa croix et s'enfuit comme un lâche, se glissant dans les ténèbres. Combien de fois son pied trébucha; il avait peur alors. Une sentinelle n'avait qu'à le voir; il tremblait d'entendre son terrible *qui vive;* s'il accepte le déshonneur, au moins qu'il puisse embrasser Louise. Il fut assez heureux pour s'éloigner du camp sans être aperçu. Il s'arrêta sur une colline, voulant jeter un dernier regard sur l'armée: tout était paisible encore; les feux des bivouacs s'éteignaient; une seule tente au milieu du camp était éclairée, celle de l'empereur. Cette lumière exerçait sur Michel une sorte de fascination et l'attirait. Mais l'amour triompha; il détourna sa vue du camp, s'éloigna rapidement, et, descendant en courant la colline, il prit le chemin de la France.

« Il arriva dans les Landes, ayant échappé à la surveillance de la gendarmerie. En voyant ses Landes chéries, les remords qui l'avaient poursuivi jusque-là s'évanouirent; il oublia son déshonneur. Avec quel bonheur il aurait embrassé le premier pin qu'il rencontra sur sa route, avec quel transport il se serait élancé dans la première lande qui s'offrit à ses pas, s'il n'avait pas eu le cœur en proie à de funestes pressentimens? A mesure qu'il s'approchait de Biganos, les premières impressions de la terre natale,

si douces à tout Landais s'effaçaient; la lande lui semblait revêtir le deuil de son ame; il n'y avait plus entre elle et lui qu'un échange de tristesse; sa patrie, si Louise est morte, n'est qu'un tombeau, le monde entier un vaste désert. Absorbé dans ces lugubres pensées, il arriva à un endroit où plusieurs chemins se croisaient au pied d'un monticule de sable; dans le même instant qu'il s'arrêtait, ne sachant plus quel chemin prendre, un chant des morts vint soudainement frapper son oreille et glaça tout son sang dans ses veines : *requiem æternam dona eis, Domine.* Un prêtre sortit de derrière le monticule, précédé de deux enfans, dont l'un portait la grande croix d'argent, et l'autre le bénitier, il passa près de lui et poursuivit sa route, comme s'il eût été seul, oubliant sans doute son mort. Michel s'élança sur le monticule, et vit venir au loin une grande charrette attelée de bœufs, sur laquelle étaient debout des jeunes filles vêtues de blanc. Quand la charrette fut plus près, il crut reconnaître celles qui un an auparavant allaient porter à Louise une couronne de fleurs. Hélas! une couronne aussi était posée sur une bière qu'il aperçut au milieu des jeunes filles, et qu'elles arrosaient de leurs larmes. A la vue de cette bière, il fut saisi d'un tremblement par tout son corps; il voulut parler, la voix expira dans sa bouche; rassemblant cependant toute sa force au moment où la charrette passa devant lui, il s'écria : — Qui est mort?

— Louise Gertaud, de Biganos, répondit une voix. Michel tomba à la renverse, privé de sentiment

Lorsqu'il revint à lui, il était comme dans le délire. Il se leva et se mit à chanter d'un ton de profonde tristesse la chanson des fiançailles : « J'ai perdu ma bonne amie... » Il alla à Biganos, portant à la main le bouquet de Louise, qu'il avait religieusement conservé. Ceux qui entendirent sa chanson et qui le virent passer ne purent retenir leurs larmes et le suivirent. C'était un dimanche après les vêpres; il vint au cimetière, l'enterrement était fini, mais la foule ne s'était pas encore écoulée. Michel se trouva bientôt entouré d'une grande multitude; il parcourut le cimetière, et voyant l'endroit où était la fosse de Louise, il se précipita sur la terre, en criant : — Louise, ma Louise, je t'apporte ton bouquet; ouvre-moi, ouvre-moi. Il appela mille fois Louise, baisa la terre, et fit

éclater la plus amère douleur; tout le monde autour de lui fondait en larmes. Dans le moment d'une si grande affliction, des gendarmes fendirent la foule et vinrent saisir Michel. — Au nom de l'Empereur, lui dirent-ils, Michel, de Pissos, vous êtes arrêté comme déserteur. Michel n'entendit rien de ce qu'on lui disait, il comprit seulement qu'on voulait l'entraîner et il s'attacha de toutes ses forces à la terre. Ce fut un déchirant spectacle que celui de son désespoir, lorsqu'on l'enleva à cette fosse qu'il embrassait en appelant Louise à son secours. Il fut emporté au milieu des cris de compassion de tout un peuple et jeté dans une prison. La fin de son histoire est bien triste. Il recouvra sa raison et put sonder toute la profondeur de sa misère. On le condamna au boulet; lorsqu'il fut dégradé, il subit cette peine infamante avec une touchante résignation; avant qu'on lui arrachât sa croix, il la baisa, l'arrosa de ses larmes, et demanda pour toute grâce qu'on l'envoyât à son père; puis il baissa la tête, et essuya sans se plaindre les humiliations qu'on voulut. Il fut enchaîné à des malfaiteurs et conduit à Toulon. Son caractère doux et résigné lui firent bientôt des protecteurs au bagne; la nuit, un garde touché de ses malheurs le détachait et le laissait aller sur le bord de la mer. La vue de la mer lui rappelait les landes; il s'asseyait devant elle et pensait à son pays; s'il s'endormait, il croyait dans ses rêves errer encore au milieu des bruyères. Une nuit il se leva et s'avança sur un môle contre lequel venaient battre les flots; il crut sans doute marcher sur la lande; il tomba dans la mer et disparut. »

J.-L. Lugan.

DE

L'ÉTAT INTELLECTUEL

DE LA BELGIQUE.

Dès qu'on s'applique aux recherches nécessaires pour juger de l'état intellectuel de la Belgique, la réflexion est invinciblement attirée d'abord vers un fait qui, dans cet ordre d'idées, domine toutes les autres; nous voulons dire la contrefaçon. Elle se rattache essentiellement à la littérature, et c'est une chose fâcheuse pour nos voisins, mais on ne peut parler de l'une sans l'autre. Commençons donc l'étude que nous voulons tenter par traiter cette question et mettons tout préambule de côté. — En fait comme en principe, la contrefaçon est une chose déshonorante; c'est un vol. Les auteurs vendent leurs œuvres, ils en font commerce; on arrangera en vain de belles phrases là-dessus; on ne fera pas qu'ils puissent vivre d'air, et lorsqu'ils passent leurs jours à écrire au lieu de raboter, il faut bien qu'ils vendent pour exister ce qu'ils ont écrit, comme le menuisier ce qu'il a raboté. Cela est parfaitement juste et ne nous semble même pas du tout désenchanteur. Cela fait partie du mouvement ordinaire et normal de la vie sociale, de l'échange constant des relations humaines; nous sommes tous marchands, et le roi des Français en personne n'aurait pas plus consenti à sauver la France, si on ne lui avait donné une vingtaine de millions

par an, qu'un de ses domestiques ne consentirait à le servir pour l'honneur. On dira ce qu'on voudra sur la noblesse des professions et le désintéressement du génie; quiconque ne s'est pas avisé de naître avec des rentes, quiconque travaille et reçoit de l'argent pour son travail, est marchand, depuis le poète qui vend ses vers, le peintre qui vend son tableau et le médecin qui vend ses connaissances médicales, jusqu'au bonnetier qui vend ses bonnets. Or, l'éditeur qui achète un ouvrage, le possède comme nous possédons tout ce que nous avons acheté, et lorsqu'on vient contrefaire cet ouvrage et le donner à moitié prix parce qu'on n'a pas à retrouver le capital du manuscrit, on lui fait tort; appelons les choses par leur nom, on le vole.

Quelques hommes prétendent de bonne foi que la contrefaçon, loin d'être une spéculation blâmable, est au contraire une entreprise toute naturelle, un moyen juste et légitime de faire descendre plus bas dans les masses, par la modicité du prix, les trésors de l'esprit humain.

Une pareille thèse n'est pas soutenable.

Les contrefacteurs fussent-ils réellement préoccupés de cette vue d'utilité, nous sentirions peu faiblir la sévérité de notre jugement; ou bien, il faudrait nous prouver qu'un homme est excusable d'aller piller les grands chemins pour servir son village. En tout cas, les contrefacteurs ne voient que leur intérêt dans le brigandage qu'ils exerçent derrière le droit des nations; ils n'ont jamais songé à autre chose qu'à gagner de l'argent, et comme le moyen qu'ils ont choisi est déshonnête, ils doivent rester sous l'opprobre de leur mauvaise action; rien ne les excuse. Nous n'avons touché ce côté de la question que pour n'en passer aucun.

Les Belges ne se défendent point par un pareil subterfuge, ils ne se retranchent pas avec hypocrisie dans cette fausse générosité; on a eu tort de rendre la nation responsable de l'improbité de quelques-uns de ses libraires; la contrefaçon est loin d'être approuvée en Belgique. Ils la regardent, non-seulement comme une immoralité, mais encore comme une chose dangereuse; ils la voient avec peine. C'est à leurs yeux une concurrence fatale pour la littérature nationale, et l'on a été jusqu'à demander aux chambres une protection législative contre elle. On a signalé du haut de la tribune la

facilité des réimpressions étrangères comme *un grand malheur pour la Belgique*, comme faisant un tort immense aux écrivains du pays en empêchant les éditeurs d'acheter des manuscrits à leurs compatriotes. Ce vice a paru si radical, qu'un membre a proposé, pour en atténuer les effets, que le gouvernement fût chargé des frais de publication des ouvrages indigènes. Singulier remède qui équivaudrait à la censure, en soumettant les lettres au contrôle ministériel. Le fait est que la contrefaçon nuit profondément à l'émancipation intellectuelle de la Belgique et peut être regardée comme l'agent le plus actif de sa servitude littéraire vis-à-vis de nous. On l'aurait déjà poursuivie, peut-être, si l'on n'avait reconnu l'inefficacité de tous les moyens de contrôle. — Il faut savoir que le pillage de nos livres satisfait des besoins qu'on ne peut plus remplacer. L'universalité de la langue et de la littérature françaises est telle qu'aucune nation n'offre rien de pareil à la curiosité européenne, et des relevés statistiques exécutés avec conscience ont démontré que sur un ouvrage contrefait à six cents exemplaires, selon l'usage, deux cents au plus trouvent place en Belgique; le reste, expédié à l'étranger, s'écoule par la Prusse et l'Allemagne. Ces besoins, toutefois, quelque impérieux qu'ils paraissent, veulent être satisfaits à bon marché; si bien que proscrire la contrefaçon de la Belgique ne serait pas la tuer, mais la porter tout simplement à Maëstricht ou sur quelque autre point voisin. Ce serait reculer le mal de vingt lieues et rien de plus. Sans doute, il eût été noble aux Belges de repousser de chez eux une spéculation frauduleuse, sans considération aucune, et quoi qu'il en pût arriver; mais ils nous surprennent, nous, qui nous plaignons tant, à contrefaire les livres allemands et anglais; ils ont vu la contrefaçon partout, et ils ont estimé qu'il valait encore mieux garder un déshonneur qui, en définitive, alimente une forte branche de leur commerce, que d'y apporter une réforme inutile. Demander à un peuple l'inflexible probité d'un honnête homme, c'est, dit-on, trop demander. Que tous les cabinets s'assemblent et s'engagent à poursuivre réciproquement la contrefaçon, les Belges, nous le croyons, seront les premiers à signer l'acte.

Le bien et le mal ne sont pas toujours chose absolue. M. Walhen publie en ce moment un recueil de tous les journaux de médecine

français, allemands et anglais, de sorte que le moindre chirurgien de village peut avoir à sa portée, jour par jour, ce que la science fait de progrès dans l'Europe entière. Certes, on ne méprise pas moins l'homme qui, dans son entreprise, n'a cherché que des gains illicites; mais on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il a formé ainsi des archives médicales qui sont déjà et qui seront plus encore dans l'avenir d'un intérêt immense. Triste fatalité des choses de ce monde qui nous force d'admirer au point de vue général le produit d'une coupable spéculation particulière!

En vérité, le principe à part, il y a dans tout cela moins de mal réel qu'on ne pense. Les Belges qui ont vu dernièrement M. Buchon faire entrer dans ses collections les chroniques de Leclerc telles qu'elles ont été publiées chez eux auraient peut-être bien aussi à se plaindre de nous. Et pour dire vrai, si l'on attaquait la contrefaçon des livres, ne serait-on pas conduit à attaquer toutes les autres? Alors comment apprécier le degré de ralentissement qu'éprouveraient les perfectionnemens généraux? Chaque homme qui invente met dans sa découverte une quantité de temps, de génie et de travail, qui représente certes au moins la mise de fonds du libraire acheteur d'un manuscrit; et pourtant, on ne voit pas qu'un inventeur ose se plaindre quand un fabricant voisin copie son nouvel ouvrage. Il est passé dans le droit des gens que cela est permis et légitime. Les brevets d'invention s'arrêtent à la frontière. — Les brevets d'importation ne seraient-ils donc que la consécration du vol, le manteau légal de la mauvaise foi? N'y a-t-il donc pas en économie politique de principe absolu? Où donc se trouve la limite du bien et du mal? Qui fournira une notion du juste acceptée par tout le monde? Pauvres créatures que nous sommes!

Si encore les Belges se contentaient de nous prêter leurs fautes, il n'y aurait que demi-mal; mais les malheureux s'avisent de vouloir corriger les nôtres. Il y a un M. de Reiffemberg qui a donné une édition des *Feuilles d'Automne* de Victor Hugo, où il lui reproche de ne pas savoir parler français, comme s'il n'était pas tout simple que Victor Hugo parlât autrement que M. de Reiffemberg. A chaque vers des magnifiques odes, comme

Le peuple saluait ce passant glorieux

on trouve une petite étoile qui vous renvoie à une note dans ce goût : « *Glorieux;* appliqué aux personnes, ce mot est ordinairement pris en mauvaise part. »

Quand on a vu M. de Reiffemberg en agir de la sorte avec un grand poète, on ne sera point étonné qu'il ait donné une édition des *Ducs de Bourgogne,* de M. de Barante, où il ne se contente pas de corrections grammaticales, mais où il ajoute des rectifications historiques! N'est-ce pas le triomphe de l'impudence, la contrefaçon régentant celui qu'elle pille! Combien la chose ne devient-elle pas plus singulière encore quand l'annotateur est à peu près un ignorant! Au reste, les compatriotes de M. le baron de Reiffemberg se sont chargés de rectifier ses rectifications d'une manière très dure. Il est constant qu'il a laissé des erreurs dans l'œuvre de M. de Barante, et que celles qu'il a voulu relever l'ont été fort mal. M. de Reiffemberg, quoiqu'il ne manque pas de talent, s'est aussi un peu barbouillé dans l'esprit des honnêtes gens en prêtant sa plume à une spéculation plus *bizarre* que toutes les autres. Les faussaires belges, ne trouvant pas que ce soit assez de copier les gens, jugent parfois à propos de les augmenter ou de les raccourcir; puis ils les livrent effrontément au public sans rien changer au titre. Ainsi j'ai vu une vingt-unième édition des *Leçons françaises de littérature et de morale,* par MM. Noël et de Laplace, corrigée par M. le baron de Reiffemberg, et alongée de citations prises chez les écrivains modernes, si bien que dans le dictionnaire belge, MM. Noël et de Laplace, qui vivaient il y a vingt ans, donnent pour modèle de bonne littérature des exemples tirés des ouvrages de M..... de M. le baron de Reiffemberg.

Ces observations préliminaires une fois faites, nous allons dire pourquoi la contrefaçon ne nous étonne pas. Si les Belges nous copient, c'est qu'ils sont dans une position à ne pouvoir guère faire mieux. En admettant qu'ils manquent d'imagination, ils ont un esprit de critique et de recherches qui pourrait la remplacer; la servitude de leurs belles-lettres s'explique tout autrement que par leur infériorité intellectuelle. Il n'y a aucune raison de penser que la nature les ayant faits capables de prendre la part active qu'ils prennent à tous les progrès de la civilisation, leur ait refusé, plus qu'aux Français, le don d'écrire et de composer.

Nous ne croyons pas que toutes les intelligences soient égales, ainsi

que le veut l'émancipateur Jacotot; mais nous ne concevrions pas qu'un peuple, participant, comme le peuple belge, à l'illustration européenne, fût déchu d'une de nos facultés. Ce serait là une anomalie dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de l'humanité. Le cerveau humain étant un, toutes les grandes agglomérations d'hommes placées dans des conditions pareilles auront des produits pareils. La Grèce égala l'Égypte, Rome égala la Grèce, les modernes égalent les anciens; il n'y a de différence que celle du progrès, résultat de l'expérience que les peuples détruits avaient amassée, et dont nous profitons. Il faut donc chercher d'autres causes à l'ilotisme littéraire des Belges, et nous croyons que plusieurs ensemble viennent y concourir. La principale, c'est qu'ils n'ont pas, à proprement parler, de langue nationale, et que, presque toujours soumis à des vainqueurs, à l'Espagne, à l'Autriche, à la France, et depuis la restauration à la Hollande, qui tous ont voulu leur imposer divers idiomes, ils ont sans cesse été contrariés dans leur prédilection pour le français. Au moyen-âge, lorsqu'ils étaient unis dans un langage commun, ils eurent de beaux poètes et de grands prosateurs. Aujourd'hui le flamand et le français se disputent la gloire de devenir la langue générale; et si le français domine parmi les hautes classes, s'il a étouffé sa rivale dans les académies, dans les chambres législatives et les tribunaux, le flamand reste encore maître au fond des cabanes du paysan et des faubourgs du peuple. Bruxelles, comme un lac où plusieurs cours d'eau n'auraient pu se mélanger, et qui le teindraient diversement, offre dans son sein même le plus étrange conflit d'idiomes; une portion de la ville parle français, une seconde flamand, et une troisième n'entend qu'une sorte de patois mêlé de l'un et de l'autre. Ajoutez à cela que quelques hommes, distingués cependant, mus par un sentiment étroit de nationalité, poussent à l'étude du flamand, et font de grands efforts pour le reconstituer en langue du pays. — Au milieu d'une pareille confusion, il est difficile à l'esprit belge de se produire. Quand ceux qui écrivent savent qu'ils ne s'adressent pas aux masses; quand le langage dont ils se servent est étranger au sol, et qu'ils sont obligés d'aller prendre leurs lumières et leurs modèles chez un peuple voisin, ils ne peuvent faire autre chose que de copier. Les auteurs belges

nous imitent, parce qu'ils parlent français, de même que nous nous imitons les uns les autres, et que chez nous le Midi n'écrit plus autrement que le Nord. On peut avancer, sans crainte d'aspirer à la gloire d'un paradoxe, que le seul vice des auteurs belges, c'est de ne pas être Français; cela est tellement vrai, que, chez eux-mêmes, loin de trouver de la sympathie pour leurs ouvrages, ils ont d'abord à vaincre des préjugés qui les condamnent d'avance. Nous le répétons, et nous reviendrons sur cette proposition, les Belges n'ont pas de littérature nationale et n'en auront jamais, parce qu'ils sont plus Français que Belges, et que notre littérature est véritablement la leur.

Soit, comme nous le pensons, que l'imagination ait besoin pour se produire d'une langue maternelle, soit que chez les Belges les forces du cerveau étant concentrées sur de certains points, rien ne fasse appel à cette faculté; soit toute autre cause, il faut convenir cependant qu'ils montrent peu de sentiment poétique. Écrivains, avocats, auteurs dramatiques, journalistes, prédicateurs, nous les avons tous trouvés les mêmes. A une séance de tribunal, j'ai entendu trois hommes en robe noire parler pendant cinq heures sur une cause qui demandait bien trois quarts d'heure pour être claire. Les avocats de tous les pays sont déplorablement bavards, mais ceux-ci sont des prodiges de loquacité; et, le plus étrange, c'est qu'ils vous disent, avec leur naïveté habituelle, que l'on a coutume en Belgique de plaider longuement : on croirait qu'ils plaident à l'heure. Deux prédicateurs, que nous avons aussi attentivement écoutés, ne nous ont pas satisfait davantage; c'était toujours des lieux communs, une pensée sans élévation, une forme sans beauté, de l'éloquence régulière, raisonnable, mais pesante, privée de chaleur communicative, de verve et d'esprit.

Il y avait, je suis obligé de l'avouer, dans ces plaidoiries de l'église et du barreau, quelque chose qui a pu m'indisposer, ce sont les idiotismes barbares qu'ils ont introduits dans notre langue, leur abominable prononciation qui fait, par exemple, *géolier* de geolier, et, plus que tout cela, l'accent belge, cet accent dur, trivial et inarticulé qui ressemble à une espèce de grognement. — Cela ne les empêche pas d'aimer les lettres et de bien apprécier les hommes dont le génie fait notre gloire; toutefois leur caractère se peint dans

leur prédilection. Charles Nodier et Béranger jouissent chez eux d'une réputation sans égale. Leur esprit chercheur et tranquille se plaît dans les doutes spirituels de Nodier; la tolérance de Béranger flatte leur éloignement pour toute opinion tranchée. Le commode scepticisme du premier ne torture pas la pensée, le patriotisme chaleureux du second est assez contenu pour ne vous exciter à aucun de ces actes d'entraînement qu'on appelle des folies. Avec ses deux auteurs privilégiés, le Belge goûte tous les bonheurs de l'esprit et en ignore les passions et les tourmens. Aussi ont-ils comblé, il y a quelques mois, d'hommages et de caresses M. Nodier, qui s'était avisé d'aller promener en Flandre son gracieux pessimisme. Les villes lui écrivaient pour le supplier de les venir visiter, et l'on n'a plus tant mauvaise opinion de ces gros Belges quand on les voit fêter spontanément l'intelligence, comme autrefois les populations fêtaient le pouvoir (1).

Des préférences aussi délicates et des ovations aussi pleines d'élan ne sont assurément pas des signes de torpeur intellectuelle; c'est que malgré tout ce qu'on a pu dire, il faut reconnaître qu'il s'est opéré, en Flandre particulièrement, depuis la révolution, un mouvement littéraire très sensible. Bon nombre de jeunes gens font ef-

(1) Je ne puis m'empêcher de citer l'hommage particulier qu'un habitant de Liége ou d'Anvers s'est plu à rendre à Ch. Nodier; les habitudes curieuses et l'esprit méthodique de la nation s'y retrouvent tout entiers. Le Liégeois a choisi un de ces opuscules où l'auteur de *Trilby* répand ses ingénieuses boutades, *la Corbeille de mariage*, et il en a fait une petite édition de luxe à l'usage de ses amis. J'ai tenu une épreuve de cette réimpression enthousiaste, qui aura sans doute charmé, non pas M. Nodier l'écrivain, mais M. Nodier le bibliomane, et un jour quelque maniaque achètera bien cher mon exemplaire jaune, quand il lira sur la première page : « Ce livre a été tiré à quarante exemplaires :

Un sur papier jaune fort.
Un sur papier rose pâle.
Un sur papier pistache.
Un sur papier coquille violet.
Un sur papier serin, etc., etc., etc. »

Il doublera le prix quand il trouvera deux ou trois feuilles à la fin, contenant un index par ordre alphabétique de tous les personnages ou auteurs dont le nom est prononcé dans la bluette. Le fanatique de *la Corbeille de mariage* a, en effet, ressuscité cette coutume ancienne, dont Cervantes se moque si plaisamment dans le prologue du seigneur de la Manche. Il ne lui manquait plus que de faire précéder la fantaisie de M. Nodier d'une demi-douzaine d'épigrammes et de sonnets élogieux en français et en latin. Ch. Nodier avait deviné les papiers rose et pistache de sa *Corbeille*, l'ingrat! quand il a employé un jour toutes les finesses de son esprit à prouver que l'imprimerie était une calamité.

fort et luttent contre l'industrie qui absorbe les plus distraites attentions; ils cherchent à rendre quelque splendeur aux lettres de leur pays, ils travaillent avec une énergie qui n'est pas dépourvue de talent. M. Van Hasselt a publié un volume de poésie (*les Primevères*) rempli de bonnes qualités; d'autres fondent des revues ou s'occupent du théâtre. Le sens spéculatif, il est vrai, prend toujours le dessus : revues, drames, poésie, tournent toujours à la science et à l'érudition. Qu'importe? le travail n'est pas moins constant. *Jacques Artevelde*, par M. Victor Joly; *la Ruelle*, par M. Ch. Weustenraad; *Jacqueline de Bavière*, par M. Prosper Royer, qui ont paru depuis peu sur la scène belge, n'ont aucun mouvement dramatique, et sont imités, dans la forme et pour le style, de nos pièces de la Porte-Saint-Martin; mais ils se relèvent par des études fermes et consciencieuses. Ce sont d'excellentes chroniques dialoguées; et après tout, enseigner l'histoire par le drame n'est pas un but méprisable. — Quoique produise, au reste, ce mouvement littéraire, ajoutons qu'il n'a rien de factice et qu'il ne se manifeste pas seulement dans la capitale. Les provinces offrent des hommes également distingués : c'est à Liége que se publie la *Revue belge;* le *Messager des Arts* de Gand a des abonnés à Paris qui en font grand cas; il compte plusieurs années d'existence et contient une innombrable quantité de documens précieux. Chaque ville renferme quelques travailleurs modestes et d'une érudition solide. Il n'est pas même rare, ce que nous avons peu en France, de voir des particuliers et des amateurs s'occuper de quelque forte question d'art ou de science. Ainsi c'est à M. de Bast, bourgeois de Gand, que l'on doit tout ce que l'on sait de réel sur les Van Eyck et l'origine de la peinture à l'huile. Ses recherches et sa perspicacité ont éclairé les ténèbres qui environnaient cette importante époque de l'art; il a détruit de vieilles erreurs, et ses propositions, discutées par les Allemands, sont aujourd'hui tenues pour des vérités acquises. Il y a, de la sorte, dans les petites fractions provinciales, beaucoup de bonne volonté à laquelle il ne manque que l'avantage d'un grand centre pour répandre d'excellentes lumières. Dans tous les départemens, des hommes studieux fouillent les nombreuses chroniques enfouies au fond des bibliothèques ou des archives, et la Flandre, véritable champ de bataille du moyen-âge, la Flandre, mêlée aux moindres

évènemens de la société passée, la Flandre, si pleine de souvenirs, va nous ouvrir ses trésors.

On ne peut parler de l'état intellectuel de la Flandre sans qu'il soit question des arts; les Belges s'en occupent beaucoup: en cette voie du moins, ils ne copient personne que leurs ancêtres; leur individualité ne s'éparpille point, ils vivent sur leur propre fonds. Enfans d'une école de peinture qui n'a de rivale que l'école italienne, ils savent que leur patrie s'est éternellement illustrée par là; ils n'oublient pas qu'au XVIIe siècle le nom de leurs artistes remplissait encore l'Europe entière; ils aiment cette vieille gloire, ils en parlent souvent et montrent l'ambition de la reconquérir. Chaque capitale de province possède un musée, des expositions et un fonds employé à acheter des tableaux et des statues; Bruges, Liége, Gand, Bruxelles, Anvers, ont des académies, et, toutes les médiocrités à part, il reste aujourd'hui à la Belgique quatre artistes dignes de rivaliser avec ceux de l'Europe. M. Geefs a taillé de belles statues; M. Verbeckhooven est venu jusqu'au Louvre, et nous savons que personne entre nous ne le peut égaler dans sa belle manière de faire les animaux; M. Wappers est connu partout où l'on s'occupe de peinture, et pour n'être pas un génie capable de succéder à Rubens, comme ses compatriotes font semblant de le croire, ce n'est pas moins un homme d'une grande distinction. Mais un artiste vraiment supérieur et dont le nom résonnera bientôt, c'est M. Madou. Nous avons vu deux dessins de lui dans le célèbre album du docteur Roger, à Bruxelles, d'une beauté si complète, que nous les regardons comme deux chefs-d'œuvre. L'un est une scène de joueurs, l'autre un trait de la vie de Craesbeck, ce boulanger ivrogne qui se mit à faire d'amirables tableaux pour ne plus quitter son ami, le peintre Brauwer, qui passait sa vie au cabaret. Ce sont deux intérieurs, l'action s'y passe avec clarté; la pleine lumière dans le second et le jour douteux d'une cave-taverne dans le premier sont sentis et rendus tout-à-fait en maître; il y a là des qualités fines et rares. M. Madou publie en ce moment, chez M. de Wasme, à Bruxelles, la physionomie de la société européenne depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Il cherche les costumes, les caractères, les mœurs, la physionomie enfin, des diverses époques de cette période. Travail ingénieux et spirituel où il ne se dément pas, mais auquel on

souhaiterait plus de force dans l'exécution. Puisque nous avons prononcé le nom de M. de Wasme, nous devons rappeler comme témoignage du haut point où est arrivée la culture des arts en Belgique, que cet artiste éditeur entreprend seul la collection sur grand papier de l'œuvre entière de Rubens. A peine l'eut-il annoncée, que des souscriptions éclairées lui garantirent les moyens de la mener à fin. M. de Wasme a la conscience de ce qu'il fait, et ce formidable recueil lithographique deviendra un hommage digne du géant de l'école flamande. Les provinces ne restent pas en arrière, des ouvrages d'une égale portée y attestent l'intérêt que les moindres localités portent à la gloire du pays. M. Rudde a déjà fait paraître quatorze livraisons in-folio des édifices de Bruges gravés au trait. M. Goetguebure, de Gand, auteur d'un volume très estimé sur les monumens des Pays-Bas, vient d'être chargé par la régence de dresser un état de la ville ancienne. Il s'agit de faire, pour la puissante cité qui comptait, en, 1298 250,000 habitans, ce que Raphaël, dans ses études d'architecture, avait fait pour la vieille Rome, de la reconstruire sur le papier telle que l'avaient laissée le moyen-âge et la renaissance. M. Goetguebure a prouvé qu'il n'était pas au-dessous d'une pareille tâche : on ne doit craindre de sa part ni restauration conjecturale, ni arrangement des choses détruites ; il donnera les principales maisons avec des notices historiques sans rien inventer ; il complètera seulement ce qui existe au moyen des vieilles gravures, des plans et des documens authentiques.

Du reste, quand on voit les richesses accumulées sur un si petit espace par les écoles de peinture et de sculpture flamandes, on conçoit l'amour des Belges pour les beaux-arts. Il est difficile de se faire une idée de l'amas de chefs-d'œuvre répandus dans les églises, dans les musées publics et dans des galeries particulières : aussi tout le monde, même les gens d'affaires, collectionne des antiquités, des médailles, des gravures ou des tableaux. Le plus beau cabinet de verrerie et de poterie incontestablement que possède l'Europe, a été formé par un avoué de Gand, M. d'Huyevetter, qui, avant sa mort, le montrait à chacun, et que son fils remplace gracieusement dans cet exercice d'hospitalité. Les galeries de M. Schamp à Gand, de M. Chantrel à Bruges, des deux MM. d'Aremberg à Bruxelles, de M. d'Outremont à Liége, sont pleines

d'originaux ; et il faut le dire à la grande louange de la nation, ces messieurs ouvrent journellement leurs collections au premier venu avec une courtoisie charmante.

Cette obligeance est le fond du caractère belge ; nous les avons vus deux fois à plusieurs années de distance, et les avons retrouvés les mêmes, lourds et peu expressifs, mais bienveillans et affectueux. Tout se fait chez eux simplement, et ils apportent leur bonhomie même en public. Le jour où je me trouvais au grand théâtre de Bruxelles, on jette un billet sur la scène. Après la pièce, chacun de crier : Le billet! le billet! Arrive le régisseur, qui se met à lire:

« Les abonnés se plaignent qu'on donne toujours la même chose. » — Messieurs, la maladie de nos deux premiers tenors paralyse tous nos efforts.

« On demande pourquoi l'administration ne monte pas quelque opéra nouveau, comme *l'Eclair, Cosimo* et *la Marquise*, qui se jouent sur tous les théâtres de l'Europe? » Bons Flamands! ils jettent des billets pour demander *l'Eclair, Cosimo* et *la Marquise!* — Messieurs, je puis vous assurer que plusieurs ouvrages sont à l'étude.

« En raison de la vétusté du répertoire, plusieurs abonnés supposent qu'il serait bientôt temps que M. Amiel montât un ballet? » — Messieurs, M. Amiel avait prévu vos désirs ; on répète une de ses compositions, qu'il aura très incessamment l'honneur de faire représenter devant vous. »

Là-dessus, un profond salut de la part du régisseur ; quelques interpellations de la part du public, comme : « Nous verrons bien! Allons, un peu d'activité. » Et tout fut dit. C'était une scène de père de famille au coin du feu, grondant sans colère un maître d'hôtel négligent.

Veut-on encore un exemple de la simplicité native des mœurs belges, lisons le *nota bene* du catalogue du musée de Bruxelles. « Si quelque erreur ou omission étaient remarquées dans les détails du présent catalogue, on est prié d'en faire part à la commission, *laquelle* se fera un devoir de les corriger. » Où trouvera-t-on une commission qui se croie et s'avoue faillible? Cela ne nous ramène-t-il pas au temps des patriarches? — Les Belges n'aiment pas l'étiquette, méprisent les façons, et s'occupent assez peu de cette

chose qu'on appelle les convenances. Nous avons vu des avocats étendre fort tranquillement leurs jambes le long du banc où ils siégeaient, et plaider, la robe, l'habit et le gilet déboutonnés, quand ils avaient trop chaud. Avec cet amour pour leurs aises, ils ont nécessairement de la mollesse et de la lenteur; maîtres et valets ne se pressent jamais. Quand vous sonnez à une porte, il vous faut toujours attendre deux ou trois minutes avant qu'on vienne ouvrir, et ils y sont tellement accoutumés, qu'ils seraient fort étonnés si on leur apprenait que cela s'appelle attendre. J'étais toujours obligé de sonner deux ou trois coups, et je voyais à l'air tranquille de celui qui arrivait qu'il ne s'en était guère pressé davantage; une fois seulement un vieux valet de chambre me dit, du plus beau sang-froid du monde, et la casquette à la main : « Oh! monsieur, je me doutais bien que c'était un Français; ils croient toujours qu'on ne viendra jamais. Qu'y a-t-il pour le service de monsieur? »

C'est pourtant à ce tempérament pacifique, à cette aisance dans les relations de la vie, que les Belges doivent, en grande partie, leurs progrès et leur prospérité; c'est leur facilité de commerce qui donne une admirable extension au souverain principe de l'association, par lequel ils ont tout fait et font tout encore. L'esprit d'association exploite les moindres ressources du pays; ils ont des sociétés pour l'industrie, pour l'encouragement des beaux-arts, l'exploitation des usines, le développement de la littérature et de la musique; les sciences comme les plaisirs vont là et s'augmentent par un frottement fraternel. Leur nature tranquille, leur caractère posé, éloignent de ces réunions les ardentes passions, les fières rivalités et la lassitude, qui, chez nous, les rendent à peu près impossibles. Nous sommes, nous, si ambitieux, que, même en prison, sous le niveau de la persécution et de la souffrance, nous trouvons moyen de nous diviser; eux, au contraire, ils s'entendent parfaitement, et leur défaut de susceptibilité les sauve du désordre. C'est par l'association qu'ils ont fait d'énormes progrès en musique; le moindre village a sa compagnie philharmonique, et l'on a vu accourir au festival organisé par M. Fétis, lors du dernier anniversaire de la révolution, quarante-cinq corps de musique, formant une masse de sept cents musiciens, tous pris dans la population. On ne peut se figurer les riches finances et la puissance d'action que l'on obtient par ce moyen. Si les Belges s'occupaient

de politique, s'ils avaient conservé la turbulence de leurs ancêtres, leurs sociétés suffiraient seules à maintenir le gouvernement dans ses devoirs. Chaque ville possède sa réunion de Flore, de Sainte-Cécile, des arbalétriers, des tireurs d'arcs et de fusils, qui toutes ont loué et souvent acheté un magnifique local. A Courtray, les arbalétriers ont un parc superbe; à Gand, nous avons été présenté dans un club de huit cents membres, qui a un hôtel à grande façade. Encore à Gand, les sociétés de Flore et de Sainte-Cécile, unies ensemble, élèvent une espèce de palais dans lequel l'une fera ses expositions de fleurs et l'autre donnera ses concerts. Presque tous les Belges appartiennent à quelque association de ce genre : aussi est-il presque impossible d'en trouver un chez lui passé sept heures du soir; ils sont alors occupés à tirer de l'arc, à répéter une symphonie, ou à boire de la bière. Ils arrangent si bien leur vie, que ces habitudes ne nuisent nullement aux intérêts ni aux plaisirs du ménage. Avec leur égalité d'humeur et leur tempérance d'idées, ils savent tout concilier. Leurs femmes, d'ailleurs, ont une grande indépendance; elles se livrent au commerce pour leur compte particulier, et souvent elles conduisent une maison dans laquelle l'époux n'a rien à voir. Naturellement douées d'intelligence et d'esprit, elles reçoivent une éducation beaucoup plus soignée que celle des hommes, et savent très bien se suffire à elles-mêmes; enfin, c'est un milieu bonhomme, naïf, sans exigence, une atmosphère un peu grosse, mais déchargée de passion, dans laquelle on ne vit peut-être pas très poétiquement, mais avec calme et douceur.

On a remarqué que la presse belge n'entrait pour rien dans le mouvement littéraire que nous avons signalé; c'est qu'en effet, si nos observations ne nous ont pas trompé, elle n'y a aucun rôle. Mais, avant d'aller plus loin sur ce sujet, il est nécessaire d'apprécier la situation politique du pays. — Les Belges sont très religieux et encore plus superstitieux. Le Mexique n'a pas une crédulité plus aveugle, ni plus de madones, de saints et de saintes logés au milieu des rues, en plein air, ou dans des niches vitrées. Il n'est peut-être aucun pays du monde où il se vende autant d'images chrétiennes et de livres religieux. Toutes les villes ont deux ou trois librairies exclusivement catholiques. Jamais un Belge ne passera devant une église ou une représentation de son culte sans ôter le chapeau; et ces habitudes ont tant de force qu'à Bruxelles même,

en dépit de sa position de capitale, c'est-à-dire de sentine des vices, on ne trouverait qu'un petit nombre de familles nationales capables d'oser faire gras le vendredi. Le dimanche, les lieux de prière sont tellement remplis, que les hommes entendent communément la messe sur la place; et, pour le dire en passant, c'est un beau spectacle que cette masse noire et compacte, la tête découverte, silencieuse et recueillie, qui, d'un mouvement spontané, pose un genou en terre à l'élévation et courbe le front. Chaque fois qu'une foule s'unit en un sentiment de vénération et agit avec respect dans l'indépendance de sa volonté, elle offre toujours un spectacle plein de majesté. Quand on voit assister aux offices des gens dont la tenue et la figure, d'ailleurs très intelligente, annoncent qu'ils savent ce qu'ils font, il est assez naturel de trouver le peuple croyant aux miracles. C'est ce qui arrive, et il ne nous sera pas difficile de prouver que les Belges en sont encore aux amulettes.

Nous venions d'arriver à Gand lors de la fête de sainte Godelièvе, célèbre sainte flamande; le concours était immense à la chapelle du petit Beguinage. L'image (une très mauvaise statue de nature en bois peint) était exposée aux yeux des fidèles, pompeusement habillée d'une robe de velours pourpre brodée d'or; sur l'autel, un vase d'argent contenant sans doute les reliques, du moins chacun le venait baiser à l'envi; près de là, soixante ou quatre-vingts petits cierges brûlant aux frais des zélés, et plus loin une béguine distribuant d'innombrables verres d'eau à ceux qui en demandaient. Or, voici l'histoire des verres d'eau. Sainte Godelièvе était mariée à un homme dur et méchant; son angélique douceur ne put la sauver, et un jour, après l'avoir étranglée, il finit par la jeter dans le puits à côté duquel on a consacré la chapelle. A partir de ce jour, l'eau du puits acquit la vertu de guérir les maux de gorge!

C'est pourquoi tout le monde en avale!

Il se trouvait à Saint-Bavon un Christ au sépulcre et un Christ mis au tombeau par Joseph d'Arimathie; deux groupes assez ordinaires d'un vieux sculpteur nommé Guillaume Huge. Eh bien! on les a soigneusement coloriés à neuf et placés dans des niches extérieures de l'église, où ils demeurent sous la haute protection du chapitre de Gand. On a enveloppé de draps de batiste le corps de pierre du Sauveur; on lui a mis sur la tête une couronne d'ar-

gent; nous l'avons vu affublé comme jamais sauvage n'aurait affublé son idole, et le peuple vient faire là ses dévotions; il allume des cierges et dépose sur des tables dressées exprès par *les pontifes sacrés* de petits modèles de bras, de seins, de jambes en argent, de chevaux, d'ânes et de porcs en cire blanche, misérables portraits des personnalités dont il demande la conservation ou la guérison au crucifié de maître Huge Guillaume! Est-il nécessaire d'ajouter maintenant que les prêtres disposent de cette population vouée au fétichisme? Ce sont les prêtres belges, ennemis naturels d'une dynastie protestante, qui ont rendu la révolution possible en combinant leurs forces avec celles des révolutionnaires. Si le roi des Pays-Bas les avait caressés au lieu d'affecter pour eux une sorte de dédain, on peut croire qu'il n'aurait pas été chassé. Mais à peine l'œuvre accomplie, les libéraux eurent lieu de regretter cette association; le clergé, en entrant dans l'administration nouvelle, s'y établit avec l'esprit d'envahissement qu'on lui connaît, dès le commencement de 1831. On fonda *l'Indépendant* pour démasquer ses projets; vaine tentative, au bout de quelques mois il eut si bien tourné *l'Indépendant*, que ce journal, vendu par ses anciens propriétaires à la liste civile, joue maintenant un rôle tout officiel, défendant le ministère, quelle que soit sa composition. Les révolutionnaires n'étaient point assez forts pour lutter contre un ennemi aussi adroit. Le parti catholique d'ailleurs était nombreux, et s'appuyait sur une population crédule; il l'emporta, et il reste aujourd'hui maître de tous les postes. Léopold, pour faire oublier qu'il est de la mauvaise religion, le courtise; il s'efface avec une complaisance qui serait amusante à voir si elle n'était déplorable, et l'archevêque de Malines est plus roi que le roi. Les gens à courte vue laissent faire et ont confiance; mais les habiles marchent à leur but; toujours menteurs à la liberté, toujours grands amis du pouvoir absolu, au lieu d'éclairer le peuple, ils l'entretiennent dans la superstition; le clergé préside en personne aux momeries stupides que nous avons rapportées, et rétablit les congrégations religieuses.—Voyant ces choses, l'austère républicain de Potter, qui avait le plus contribué à renverser l'ennemi commun, se retira dans l'opposition; les hommes de lumières et de conscience qui se trouvaient aux affaires le suivirent bientôt; plusieurs feuilles vinrent remplacer *l'Indépendant* et satisfaire aux

besoins politiques qu'il exprimait; de son côté, le parti catholique ne manqua pas de défenseurs, la lutte prit un caractère tranché, et elle est devenue un des élémens de la presse belge.

La guerre que l'on fait aux prêtres est encore de la contrefaçon. On imite envers eux l'esprit voltairien, on les poursuit de lourds sarcasmes d'incrédules, on les accuse de luxure, de captation, d'hypocrisie, de tous ces vieux vices que les démolisseurs encyclopédistes pouvaient avoir raison de leur reprocher, mais qui ne sont plus de notre temps, même en Flandre. Nos voisins ont beau s'en défendre, ils ne sont autre chose que des Français de province, des Français un peu arriérés!

Cette affinité qui existe entre les Belges et nous est l'origine d'une autre opposition qui se groupe à côté de l'opposition anti-catholique. Les Belges tiennent à être un peuple à part, à constituer une nationalité, et par cette raison, plus la sympathie les rapproche de nous et rend naturelle leur fusion en nous, plus ils se raidissent contre elle. Nous avons plusieurs choses à dire là-dessus, et nous y reviendrons; ici nous devons seulement rapporter que le gouvernement n'a pas compris les légitimes susceptibilités du nouveau peuple; loin de le ménager, il l'humilie précisément dans son orgueil national par la prépondérance qu'il accorde aux Français, et la prédilection que le roi élu ne cache point pour eux. Les Belges s'irritent de voir tant des nôtres remplir les plus hauts emplois de l'état; il ne leur échappe pas que, parmi ceux même qui sont à la tête de leurs affaires, plusieurs ont quitté la grande patrie pour des causes plus ou moins honorables, et si l'on joint à cela un peu de jalousie, on aura l'explication de la haine qu'il portent à tous leurs Français, et la réaction contre nous qui en est la conséquence. —Plusieurs journaux ont pris cette thèse, on conçoit qu'ils se fassent écouter. —Il n'y a pas deux mois que *le Lynx* établissait les rapprochemens suivans :

« Dans un état qui, par nécessité de position, comporte une armée nombreuse et toujours sur la défensive, le portefeuille si important de la guerre est aux mains d'un Français (M. Évain).

« En 1834, le jour où l'émeute et le pillage mirent l'ordre de choses à deux doigts de sa chute, tous les pouvoirs furent remis à un Français (M. Hurel).

« Aujourd'hui, en l'absence du roi et de la reine des Belges, le

prince royal est commis à la garde d'un Français (M. de la Gothellerie).

« Après trois affronts de cette espèce, un patriote se demande jusqu'à quand la nationalité belge se laissera conspuer ainsi. »

Entre ces deux principes qui poursuivent le système gouvernemental, viennent se placer les orangistes. Ceux-là jouent chez nos voisins un bien autre rôle que nos carlistes, leurs analogues. Ils jettent continuellement feu et flammes, et prennent leur extrême audace dans quelque sympathie dont les carlistes ne trouvent pas une étincelle chez nous. — Le roi Guillaume a été justement chassé pour n'avoir pas voulu se faire Belge; mais on ne peut se le dissimuler, la sagesse de son administration et le bien-être qu'elle a répandu lui ont mérité des partisans. S'il avait consenti à être un peu moins Hollandais, un peu plus catholique, s'il n'avait blessé les Belges dans leurs chairs vives, dans leur foi religieuse et dans leur instinct national, il n'aurait sans doute pas perdu la moitié des Pays-Bas. C'est à lui que la Belgique doit d'être devenue cet ardent foyer de travail qui la distingue si remarquablement. C'est lui qui l'a poussée dans toutes ces exploitations commerciales et agricoles, dans toutes ces entreprises qui rendent aujourd'hui son industrie véritablement rivale de l'industrie anglaise. Il avait merveilleusement compris le caractère de ces hommes calculateurs et laborieux, il faisait de son royaume un comptoir et un atelier immenses. Le roi Guillaume était un grand négociant; l'héritier de la noble maison des Nassau, assis sur un trône, ne croyait point déroger en se livrant au commerce. Il a créé une des belles institutions financières de notre temps, cette banque connue sous le nom de *société générale*, qui a donné un jeu admirable aux com munications en couvrant le pays de ses utiles succursales. Tout le monde sait que, pour encourager les capitalistes à venir y porter leur argent, il garantit sur sa cassette l'intérêt des actions pendant cinq années. Ce sont là des idées fort belles, fort nobles, éminemment civilisatrices, et que les Flamands ne retrouveront pas dans le roi qu'ils se sont donné. Tout le haut commerce, toutes les villes manufacturières regrettent donc Guillaume, et mettent d'autant moins de soins à cacher leur affection, qu'elles regrettent avec lui les grands débouchés de la Hollande. Batavia, Surinam, Curaçao, Java, et même la Chine,

leur manquent maintenant, et ne seront jamais remplacés. — Les hommes généreux se rappellent aussi que la Belgique fut, sous le règne des Nassau, une terre d'hospitalité où tout proscrit politique avait un inviolable refuge. Jamais la restauration ne put obtenir du roi de la sainte-alliance l'éloignement des régicides, et ces vieux débris de la république française formaient à Bruxelles même une société qui a laissé de respectables et curieux souvenirs. Aujourd'hui, au contraire, on dirait que la Flandre a perdu ses droits d'asile; il suffit que la police française lui commande de refuser le pain et le vin à ceux qui lui réchappent pour qu'elle obéisse. M. Guinard, fuyant de Sainte-Pélagie, a été contraint de s'embarquer à Ostende, et M. Colombat, si prodigieusement échappé du mont Saint-Michel, a été arrêté à Liége sans motif, par la seule raison qu'il est condamné de juin.

Sans doute, il n'y a pas d'espoir de retour pour les Nassau. L'honneur belge y est engagé; la Flandre est à jamais perdue pour eux, et le nombre même des orangistes diminue chaque jour, parce que chaque jour la durée de l'exil diminue les chances d'une restauration; mais on conçoit que de pareils souvenirs gardent d'actifs et fidèles défenseurs.

Les trois opinions principales que nous avons tâché de formuler se subdivisent en plusieurs nuances, ayant toutes leurs caractères. Tel veut de la révolution et du gouvernement actuel qui ne veut pas de la toute-puissance catholique, et tel, qui est orangiste, n'en conserve pas moins un grand attachement au clergé. Il est inutile, pour ce que nous voulons faire, de chercher à bien déterminer ces nuances; contentons-nous d'ajouter qu'il existe aussi un parti également hostile au clergé et au gouvernement actuel comme à l'ancien, c'est le parti républicain, faible encore, mais composé de tout ce qu'il y a de plus avancé en économie sociale, et de plus probe dans la nation. Il est représenté par le *Courrier belge*, qui vient de se voir fermer les portes de France.

Il s'est créé un grand nombre d'organes pour répondre à ces besoins de l'esprit public. Bruxelles en compte vingt-quatre; la province d'Anvers, quatre, parmi lesquels le *Phare*, assez naïvement ministériel pour attaquer quelquefois la liberté de la presse; la Flandre orientale, la grande province orangiste, sept, y compris le fameux *Messager de Gand*, toujours furieux d'amour pour

les Nassau ; l'état de Namur, un, et celui de Liége, huit, avec le *Courrier de la Meuse*, grand catholique, mais spirituel et de bonne compagnie, le seul, peut-être, qui ne dise pas d'injures à ses adversaires. Toutes ces feuilles, quelque part qu'elles soient publiées, ont une égale importance, j'entends ont celle de l'opinion qu'elles représentent. Bruxelles, comme nous l'avons dit, est une capitale sans être un centre, chaque province marche dans son individualité et garde sa valeur particulière. Il n'en est, du reste, aucune qui ait acquis par ses lumières, son habile rédaction, sa force ou sa portée politique, la position qu'ont en France le *National* et les *Débats* à des titres si différens. Elle sont, on peut dire, bien plutôt à la queue de l'opinion qu'à la tête; elles ne la dirigent point par des convictions énergiques et sûres, elles la reproduisent comme de pâles échos, et leur polémique ne mérite pas l'approbation de tout le monde. Le style de la presse belge est négligé, commun et trivial; ses écrivains n'y paraissent attacher aucun prix et usent d'un dictionnaire si familier, qu'il révolterait la délicatesse des Français. Ainsi, dans la lutte contre le clergé, il n'est pas rare de les entendre désigner ce qu'ils appellent la *prêtraille*, par l'épithète de *calotins*. D'un autre côté, les Belges ne manquent certes pas de bravoure; il leur a pris même, depuis six mois, une telle rage de duel, qu'on vient de lire aux chambres un projet pour le réprimer. Mais leur défaut de susceptibilité a laissé introduire dans la discussion journalière des formes de langage si brutales, qu'on a peine à le croire : ils échangent sans sourciller les démentis les plus insultans ; ils se jettent de la boue comme si la boue ne tachait pas. Au reste, prenons vite, entre mille, un ou deux exemples, pour ne point être accusé d'exagération.

« Dans l'impossibilité où l'on se trouve de formuler un seul reproche réel contre l'ancien gouvernement, on prétend avoir des griefs. Des griefs ! nous ne nous serions pas douté que *l'Observateur*, journal qui se dit ami de la justice et du libéralisme, eût jamais pu recourir à ce misérable lieu commun, tant de fois pulvérisé, anéanti, et qui ne peut plus être ramassé sans honte que par les goujats de la presse quotidienne. Non, certes, il n'y a rien de plaisant dans tout ceci, et lorsque nous avons employé le mot de *pantalonnades scandaleuses*, nous avons seulement

voulu caractériser l'ignoble drame du pétitionnement. Si la conduite des tonsurés chargés des premiers rôles a quelquefois fait rire, l'acte en lui-même a toujours fait pitié. » (*Messager de Gand.*)

« Quel est cet homme qui n'a pas craint d'accepter le sublime de la honte, en jetant à la face du soleil, comme un titre à la gloire, son nom tout entier, son propre nom, le nom de ses pères, dans un journal dont le contact fait frissonner d'indignation, et au bas d'un article qu'il a pétri de fiel, de cynisme, de calomnies, de haine et de colère? » (*Diable boiteux.*)

Les écrivains qui en arrivent à de pareilles extrémités et qui se plaignent ensuite du peu de considération qu'obtient la presse dans leur pays, ne doivent accuser qu'eux-mêmes. C'est un devoir de le dire, celui qui ne connaîtrait la Belgique que par sa presse aurait une triste idée de ses mœurs et de son état de civilisation. Heureusement, les journalistes flamands ne font pas grande dépense d'articles et ne se donnent pas souvent la peine de travailler; la plupart de leurs feuilles ne sont guère qu'une suite de bulletins dont la première page est consacrée à la partie officielle et aux séances des chambres, la seconde aux nouvelles étrangères et particulièrement à celles de France, avec le récit des maisons écroulées, des enfans à quatre mains et des accidens de voitures; la troisième et la quatrième, enfin, aux annonces. Les annonces! voilà le fonds des journaux en Belgique, nous ne disons pas la partie la plus littéraire, dans la crainte qu'on ne nous suppose la prétention de faire une épigramme; elles y trônent en vraies puissances, elles envahissent parfois jusqu'à la seconde page, et ne laissent guère de place, nous devons en convenir, pour ce que les rédacteurs peuvent avoir à y verser d'imagination et d'enseignement moral et politique.

Pour tout dire, presse, littérature et science, la masse de la nation ne s'en inquiète que médiocrement; elle est tellement préoccupée de manufactures, de canaux, de chemins de fer, et de machines, qu'elle n'a guère le temps de songer à autre chose. On ne trouve pas en Belgique cette classe moyenne de riches, de bourgeois, de rentiers, de médecins, d'avocats, gens de loisir et d'étude qui forment un noyau de lecteurs et entretiennent la vie des belles-lettres, ou plutôt tout ce monde-là abandonne les silencieux et graves travaux de l'esprit pour veiller aux entreprises dans

lesquelles il est intéressé. Les Belges sont vraiment nés pour le commerce, et l'on serait étonné, quand on les a vus d'un peu près, qu'ils ne s'y donnassent pas tout entiers. Froids et méthodiques, sans être taciturnes ni mesquins, ils savent bien observer; intelligens et travailleurs, ils ont encore le coup d'œil d'une extrême justesse. Ils ne se livrent pas et ne montrent jamais d'enthousiasme, mais ils ne craignent point d'oser. Leur sang-froid et leur force de volonté domptent la fièvre brûlante qu'on éprouve au jeu du commerce comme à celui du tapis vert, et les empêchent de s'engager. Ils ont immensément aussi de ce que nous appelons du gros bon sens; c'est leur qualité distinctive, qualité précieuse à toute époque, mais plus encore peut-être dans la nôtre, où la civilisation tente de si grandes expériences. On ne trouverait peut-être pas, dans toute la Flandre, quatre jeunes gens à qui donner le nom de prodigues; à peine un mineur s'est-il débalancé, qu'il se remet en équilibre, sitôt qu'à sa majorité on lui rend l'administration de ses biens, et il n'existe pas un seul Belge moderne, m'a-t-on assuré, qui ait dissipé son patrimoine dans les plaisirs. On a sans doute fort raison de ne se pas ruiner à mener bonne et joyeuse vie; toutefois cette observation constate peu d'entraînement dans le caractère belge. Que cela tienne ou non à l'éducation qu'ils reçoivent, il est constant que leurs facultés de raisonnement sont toujours plus fortes que leurs facultés d'idéalité, et cela explique encore très bien leur insuffisance littéraire. Cette nature épaisse, mais sagace, n'exclut d'ailleurs nulle adresse dans les moyens à employer pour atteindre un but : voir juste et loin c'est être adroit, voilà pourquoi les Belges se poussent partout où ils veulent, et font très bien leurs affaires dans le monde. Avec leurs dehors un peu lourds, ils sont plus habiles que nous qui paraissons si fins; il est vrai qu'ils sont laborieux et persévérans, deux qualités avec lesquelles on perce des murs de vingt pieds à l'aide d'un clou. Quatre années de paix leur ont suffi pour réparer les désordres de la révolution qui avait tout désorganisé. La prospérité augmentera encore quand les questions du Luxembourg et de la navigation de l'Escaut seront enfin vidées, et elles ne peuvent tarder à l'être, car aujourd'hui la guerre entre la Hollande et la Belgique serait une inutilité : les deux peuples sont

définitivement séparés, c'est un fait accompli, sans retour, et il est de leur intérêt commun de tout terminer d'une manière pacifique.

Ici, nous avons beaucoup injurié les Belges, parce qu'ils ont commis le grand crime de copier ce qu'ils trouvaient de bon chez nous; il aurait peut-être mieux valu copier ce qu'ils avaient de bon chez-eux; nos industriels et nos agriculteurs auraient de belles leçons à prendre des manufacturiers et des fermiers flamands. Ce n'est pas toujours de la supériorité de ne vouloir point miter les autres. En France, et à Paris surtout, on est extrêmement rebelle à toute innovation; notre esprit de critique et de railerie s'arrange difficilement des choses que nous ne connaissons pas, et nous sommes d'abord disposés à en rire sous le prétexte fort juste que nous les aurions trouvées depuis longues années si elles pouvaient être utiles. On a le droit de dire de nos commerçans ce que M. Bœrne dit en excellens termes de ses compatriotes les Allemands : « Ils n'aiment que ce qui est ancien, et s'ils eussent assisté à la création du monde, ils se seraient moqués de l'œuvre de Dieu, comme d'une mode d'un jour, ou bien ils y auraient apporté leurs chétifs obstacles comme à une innovation dangereuse. »

Les Belges ne montrent ni l'endurcissement orgueilleux, ni la timidité craintive qui forcent tous nos inventeurs à porter leurs découvertes à l'étranger. Ils ne se livrent point à la routine, ils ont l'amour du mieux; ils tâtent, ils changent, ils essaient, ils ne se lassent point à chercher; ils accueillent toute idée de perfectionnement, et avant de la déclarer mauvaise, ils se donnent la peine de l'examiner. Aussi l'on ne peut imaginer leurs progrès. Toutes les routes que l'on parcourt sont bordées d'usines qui fonctionnent ou s'élèvent avec une telle énergie que les constructeurs de machines ne peuvent suffire aux demandes. Les travailleurs sont obligés d'attendre les instrumens de travail, et pour avoir une machine, s'inscrivent chez les constructeurs comme les bourgeois chez les boulangers aux temps de famine. Chacun est servi à son tour. Douze hauts-fourneaux ont été mis en activité depuis trois ans dans les environs de Charleroi pour exploiter la houille et le minerai dont ils abondent. On prétend que l'on en complétera trente dans dix-huit ou vingt mois.— Il y en avait quatre avant la révolution de juillet! — Tout cela paraît établi sur de bien

plus grandes échelles que les nôtres, et il est facile de juger à ces immenses capitaux utilisés, que les Belges entendent mieux que nous la véritable question sociale; ils sont tous intéressés dans quelques-unes de ces entreprises, ils ne craignent pas de confier à l'industrie les fonds que nous laissons dormir paresseusement dans la rente. En vérité, le commerce, pris de cette hauteur, est une chose belle et essentiellement morale; c'est la vie moderne dans tout ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus profitable.

Avec cette libéralité de doctrines ils ont vite apprécié l'importance des chemins de fer et l'immense avenir de bénéfices qui repose sur eux. Les villes, loin d'en avoir peur ou d'hésiter comme les nôtres, firent les démarches les plus instantes pour qu'ils vinssent jusqu'à elles ou s'en approchassent autant que possible. Le jour où le convoi des wagons de Bruxelles arriva pour la première fois à Anvers, fut un jour de fête publique que la régence elle-même célébra par un grand bal. Quand les chambres autorisèrent le gouvernement à faire un emprunt de trente millions pour construire ceux dont le plan et la construction sont arrêtés, le ministre des finances, au lieu de s'adresser aux banquiers, ouvrit tout simplement des registres en annonçant qu'il y recevrait les souscriptions pour son emprunt au taux de 4 pour cent. Il demandait 30 millions, le lendemain le total des souscriptions s'élevait à 691 millions! Comparez cela aux répugnances et aux difficultés qu'ont eu à vaincre les entrepreneurs du chemin de Versailles (1).

La ligne qui vient d'être achevée de Bruxelles à Anvers promet les plus magnifiques résultats pour ce qui sera ultérieurement exécuté. Quant à moi, je déclare qu'avant de faire ce voyage je n'avais aucune idée d'une semblable merveille. Voyez plutôt :

(1) Il y a deux ans, une société anglaise s'était formée pour établir un grand réseau de chemins de fer entre la France, l'Angleterre, la Belgique et la Hollande. Ce projet mettait Paris à treize heures de Londres, à huit heures de Bruxelles. La société générale des Pays-Bas offrait de se charger de l'entreprise à ses risques et périls; les fonds étaient prêts, les plans arrêtés. Eh bien! cette proposition est restée sans résultat! Notre gouvernement n'a pas voulu remettre entre les mains d'une compagnie étrangère nos grandes lignes de communications, ce qui peut être approuvé; mais il est resté tout aussi tranquille qu'auparavant, ce qui ne saurait avoir d'excuses. Il n'a rien fait; l'exemple des Belges ne l'a pas même ému; il n'a rien préparé pour mettre Bruxelles au bout de Paris. Il vaudrait encore mieux, comme dit M. Michel Chevalier, rapporteur de ce fait, il vaudrait encore mieux que nos chemins de fer fussent construits par des étrangers, plutôt que de ne les pas construire du tout.

Un des omnibus du chemin passa devant l'hôtel où je me trouvais avec deux personnes. Nous montons; le cocher et le conducteur, au moyen d'une échelle fixée sur leur voiture, logent vite nos bagages sur l'impériale à côté des malles qui l'occupaient déjà, et nous conduisent ainsi jusqu'au chemin pour chacun 50 centimes, ci. 1 50

De l'omnibus ils portent nos bagages dans un des grands wagons spécialement destinés à ce service, pour quoi nous leur donnons. 50

Alors nous prenons au bureau trois billets à 2 fr. 6

Et bientôt nous sommes dans un wagon. C'était une sorte de char-à-bancs couvert, rempli de banquettes, qui pouvait bien tenir trente ou quarante personnes y compris le gardien placé là pour répondre à tout évènement. On attacha à la suite les unes des autres autant de ces voitures que le nombre des voyageurs partans et de ceux à prendre en route pouvait en nécessiter; et, à six heures précises, la trompette du maître donna le signal. Le convoi se mit lentement en marche et acquit graduellement une célérité prodigieuse. S'il y a un inconvénient dans cette manière de voyager, c'est celui d'aller trop vite. Le convoi fut arrêté à Malines et embarqua trois cents personnes au moins, venues des alentours, qui se précipitèrent joyeusement sur les places vides; au bout de quelques minutes, il reprit sa course, et à huit heures moins dix nous étions à Anvers, c'est-à-dire qu'en moins de sept quarts d'heure, déduction faite du repos de Malines, nous avions parcouru onze lieues de pays! Un commissionnaire prit nos bagages et les porta à l'omnibus pour. 1

Nous montâmes dans celui des omnibus qui traversait le quartier de l'hôtel choisi par nous, et il ne tarda pas à nous déposer à la porte même, au prix chacun de 30 centimes. 90

TOTAL. 9 90

Ainsi, moyennant 9 fr. 90 cent., voilà trois voyageurs avec leurs bagages qui ont été pris à un hôtel de Bruxelles et rendus à un autre hôtel d'Anvers dans l'espace de deux heures et demie!

Il y a de cette façon six départs de Bruxelles et six d'Anvers, et toujours tellement nombreux, que l'on a compté un dimanche jusqu'à huit mille voyageurs. Le taux ordinaire est de quatre mille.

Le chemin que nous venons de parcourir doit être considéré comme un essai. Il va recevoir ses développemens. Nous avons dit que les projets sont arrêtés et les dépenses assurées. On travaille vigoureusement. Les deux embranchemens capitaux sont pris à Malines, point central du pays, et seront conduits, d'un côté, jusqu'à Ostende, par Termonde, Gand et Bruges, et, de l'autre, jus-

qu'à Verviers, par Louvain et Liége, pour se joindre à celui d'Aix-la-Chapelle à Cologne, que les Prussiens vont entreprendre. La Flandre sera donc couverte avant peu de cette magique croix de fer, qui reliera son territoire, rapprochera ses villes principales, vivifiera toutes ses relations, et, d'un bout du royaume à l'autre, la mettra en communication immédiate avec la France par Bruxelles, la Prusse et le Rhin par Verviers, la Manche et l'Angleterre par Ostende, la mer du Nord et le reste du monde par Anvers!

Comme les rois du moyen-âge et de la renaissance, qui avaient des fous, la société moderne a une folle, qui lui dit la vérité en riant : c'est la caricature. Quand la caricature vit les chemins de fer, elle se laissa prendre aux apparences, ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux esprits moqueurs; elle crut les chevaux perdus, et elle fit courir une mauvaise planche pour désigner l'écueil, pour signaler à sa manière le mal qui lui paraissait être dans le bien. Au fond de la composition satirique, elle montra la locomotive rapidement lancée et roulant dans sa gloire de quoi peupler une colonie; puis à côté on voyait l'hôtel des messageries vide, désert, abandonné, et le chef d'écuries rendant la liberté à tous les chevaux, avec ces paroles : « J'en suis bien fâché, mes bons et vieux amis, mais je ne puis vous nourrir pour rester les jambes croisées à ne rien faire. » Nous ne savons si les nobles bêtes que nous *associons* à nos travaux seraient de l'avis du caricaturiste, et se trouveraient réellement fort embarrassées de leur liberté, mais là ils s'en vont tristes et la tête baissée, sans bride ni licou. Un d'eux a couru sur les waggons qui volent, et se met à ruer contre le convoi en criant : « Au diable les machines à vapeur! » Un autre, plus pacifique, s'est transformé en clown; il se tient en équilibre, la tête en bas et les pattes en l'air, et dit d'un air piteux : « Chien de métier! » Pendant ce temps, deux de ses compagnons jouent, l'un du violon, l'autre de la basse, et un troisième, debout sur les jambes de derrière, présente un chapeau aux passans : « La charité, de grace, pour de pauvres chevaux sans ouvrage!. » A notre sens, ces métiers ne sont guère plus mauvais que celui de traîner des charrettes et des fiacres à grands coups de fouet; mais ils sont apparemment moins lucratifs, car on aperçoit un de ces pauvres animaux qui fuit à travers la plaine des corbeaux dévorans, et s'écrie, comme déjà à moitié mangé : « C'est pourtant bien pénible de crever de faim, et de

servir de nourriture aux autres! » L'idée, quoique traitée grossièrement, était fine et comique; l'estampe se vendit beaucoup; mais dame Caricature s'est trompée cette fois, on n'avait pas attendu ses observations pour songer à cela. Dès qu'on vit les chemins de fer étendre leurs longs bras généreux, on s'est demandé, tout en les bénissant, s'ils n'allaient pas renverser bien des existences faites, ruiner beaucoup d'entreprises utiles jusqu'alors ; on a oublié les gains énormes réalisés par les messageries à l'abri de l'espèce de monopole que leur avaient créée leurs richesses pour chercher ce qu'il adviendrait d'elles, on s'est inquiété des établissemens de roulage, des éleveurs de chevaux, et les plus graves investigations ont effacé toute crainte. Il a été reconnu que, même pour les onze lieues seulement qui sont achevées, les chevaux de cette route, qui restèrent tout à coup sans emploi, se sont répandus dans l'intérieur des petites localités qui environnent le chemin de fer et s'y trouvent occupés aux transports des voyageurs. Ces voyageurs, qui ne remuaient pas quand il fallait dépenser un jour et 12 ou 15 francs pour aller à Bruxelles ou à Anvers, se précipitent vers une voie qu'ils peuvent parcourir en deux heures pour 2 francs. Il est constaté, par expérience sans réplique, que le mouvement des habitans et des productions d'un pays augmente en raison de la facilité et de la multiplicité des moyens de transport. — Les besoins et l'activité de l'homme dépasseront toujours les débouchés que son génie lui ouvrira.

Nous devons le dire, avant de terminer, nous ne sommes resté que deux mois en Belgique. Nous n'avons guère vu la nouvelle nation qu'à l'extérieur, et nous lui donnons nos éloges comme on les donnerait à un livre dont la reliure serait belle, et dans lequel on aurait trouvé de bonnes pensées en l'entr'ouvrant çà et là. Nous ne demandons pas indulgence pour notre travail, mais nous demandons qu'on le prenne pour ce qu'il est, l'œuvre d'un voyageur qui passe. Au total la Flandre n'est au-dessous d'aucun des progrès de la société moderne, elle peut montrer à Liége ou à Mons des manufactures où l'on compte deux mille ouvriers, et à Gand la première prison pénitentiaire qui ait été bâtie en Europe, celle qu'Howard proposait déjà en 1825 comme un modèle aux autres pays; elle est couverte d'institutions utiles et occupée par une population laborieuse et intelligente; sa vitalité industrielle lui donne

un caractère particulier et lui fait remplir un bon rôle sur la scène européenne. Intellectuellement, nous pensons qu'on a été injuste envers elle; elle apporte au grand concours, sinon de l'imagination, sinon des poèmes, des comédies et des romans, du moins de beaux ouvrages d'économie politique, des recherches archéologiques et des travaux d'histoire. On ne devrait pas oublier que l'*Histoire des Francs*, de M. Moke, un des livres les plus avancés sur cette difficile matière, a été faite en Belgique et par un Belge.

La politique de leur gouvernement est mauvaise et rétrograde, leurs hommes d'état peu habiles et peu dévoués, mais à moins d'être un de ces profonds publicistes qui trouvent que le juste-milieu est une création sublime, nous ne voyons pas qui d'entre nous oserait voir là un signe d'incapacité radicale. Le fait est que, malgré tout, la Belgique prospère. Les villages les plus obscurs ont un aspect d'aisance et de bien-être que l'on voudrait trouver en France; les routes sont soigneusement entretenues, les chaumières bien closes sont peintes à neuf, les carreaux éclatent au soleil; il faut repasser les frontières pour rouler sur un pavé mal tenu, voir des maisons délabrées, des vitres raccommodées avec du papier, des portes de fermes en lambeaux et partout une saleté déplorable.

Maintenant, pour ce qui est de la nationalité belge, nous n'y croyons pas. Il y a une puissance au-dessus des petites ambitions et des décrets de la sainte-alliance, c'est la force même des choses. A notre sens il suffit d'avoir visité les Belges pendant quinze jours, d'avoir vu sur la carte leur territoire se fondre dans son plus grand côté avec le nôtre, pour être convaincu qu'ils sont Français et non pas Belges. Ils ont beau s'en défendre, dans je ne sais quelle vue d'orgueil particulier; tout chez eux est français, les modes, les mœurs, les coutumes, les idées, les goûts. Ils ne regardent que la France, ils la copient, ils lui demandent tout, leur administration est la même, leurs codes sont les mêmes, les arrêts de nos tribunaux font lit pour les leurs, et c'est à Paris que leurs avocats viennent chercher les consultations dont ils ont besoin. Quoique nos maîtres en science commerciale, ils ont toujours les yeux sur nos fabriques, de même que dans leurs festivals de musique, où ils nous sont également supérieurs, c'est de la musique française qu'ils exécutent. Allez à leurs théâtres; comé-

dies, drames, ballets, opéras, sont encore français; lisez leurs journaux, vous les verrez remplis par moitié des nouvelles de France; ils y redisent chaque jour jusqu'à ces notes de cour qui fatiguent inutilement les colonnes nôtres : « Aujourd'hui le roi a reçu M. tel en audience particulière. » Ils annoncent l'heure à laquelle s'est assemblée la commission chargée d'examiner la proposition de M. Dupin, tendant à modifier le réglement de la chambre; entraînés en quelque sorte par un instinct dont ils ne se rendent pas compte, ils traitent avec détail la plus petite chose qui se passe chez nous, et ils ont de grands articles de fond sur les moindres accidens de notre politique, comme si nos affaires étaient les leurs. Tout ce qui vient de nous, intéresse les Belges, et jusqu'à ces lignes ils les liront avec avidité; toutes faibles qu'elles puissent être, uniquement parce qu'elles viennent de France. Qui d'entre eux ne parle pas français n'est point un homme de bonne compagnie, et maintenant que la suprématie des Nassau ne contrarie plus leur goût, en leur imposant le néerlandais, on voit notre langue courir, se propager, s'infiltrer partout avec rapidité, comme le sang qui prend place dans les artères : le plus bas peuple commence déjà à en savoir quelques mots, et avant cinquante ans il n'y en aura pas d'autre en Belgique. Or l'unité de langage et de climat n'est-elle pas un des premiers élémens de cette belle universalité, que les chemins de fer, d'accord avec les idées nouvelles, tendent à établir? Néanmoins nous ne prêcherons pas la réunion immédiate de la Belgique à la France, c'est une question de temps, il serait d'une absurdité sauvage de régler le sort des Belges sans leur adhésion, et en ce moment leur personnalité est trop exaltée pour y songer. Les grandes puissances ne les ont déjà que trop irrités à prétendre disposer d'eux comme d'enfans mineurs. Il y a bien quelques provinces, et entre autres le pays de Liége, qui la désireraient tout de suite, mais la majorité s'y refuse. Comme ils prétendent créer une nationalité, ils sont d'autant plus anti-français qu'ils sentent plus facile et plus naturelle leur réunion avec nous. Bruxelles surtout bouillonne de colère seulement à en entendre parler. Bruxelles nous repousse parce qu'elle tient à sa noblesse de capitale; Liège nous désire parce qu'elle commence à être fort embarrassée des produits de ses belles fabriques; c'est tout simple, laissons faire au temps. Dans la situation actuelle, de

l'Europe, on peut dire beaucoup de sottises prétentieuses sur cette réunion ; nous souhaitons que le lecteur ne mette pas au nombre de toutes celles qui ont été dites les deux mots de considérations générales par lesquels nous voulons finir. C'est une indulgence qui nous est bien due pour les grands soins que nous avons mis à ne rapporter que des faits, et la loi que nous nous sommes imposée d'éloigner de ce travail toute idée purement spéculative.

Les petites nationalités doivent se fondre dans les grandes, qui leur sont analogues; vouloir les constituer, c'est apporter des entraves à la civilisation; par cette raison et par celles déduites tout à l'heure, il nous paraît impossible de nier que la Belgique ne devienne française dans l'avenir. Plus on créera de vastes réunions d'hommes, plus on aura fait pour adoucir les rigueurs du mauvais destin qui pèse sur l'humanité ; plus on universalisera le langage, les mœurs et les idées, plus on apportera de soulagement à la misère des hommes. La Belgique doit se lier matériellement à la France comme elle lui est déjà liée moralement, et nous ne voyons pas qu'il y ait dans ce fait quelque chose de plus déshonorant pour elle, qu'il n'y eut de honte pour le Brabant, la Flandre et le Hainaut à être fondus dans le tout belge. C'est un grand centre qui absorbe ses alentours au profit général, et qui gagne à de pareilles recrues en puissance fécondante ce qu'elles gagnent elles-mêmes à s'illustrer de toute sa force ; il est bon de joindre les peuples : on ne peut révoquer en doute que si l'Auvergne, le Dauphiné, la Bourgogne, la Normandie, la Guienne, la Provence et les autres divisions de la France avaient continué à vivre séparées, loin de jouir du bien-être social où elles sont parvenues, elles seraient peut-être encore à se battre, dans la servitude ou la barbarie, pour de sottes rivalités, ou pour satisfaire l'humeur guerroyante de leurs ducs et et de leurs comtes. La Belgique ne sera pas vaincue, elle deviendra française, comme un étranger sympathique, qui entre dans une grande famille, lui apporte son sang et son intelligence, et partage ses travaux, ses plaisirs, ses peines et ses joies. Toutes les parties d'une grande agglomération naturelle sont égales, et ne servent qu'à multiplier les moyens de perfectionnement et de bonheur.

V. Schœlcher.

BULLETIN.

En attendant que les cortès espagnoles, élues sous l'empire de la constitution de 1812, commencent leurs travaux, et pendant que la commission nommée par la diète helvétique prépare son rapport, il s'est fait un calme plus apparent que réel dans l'atmosphère politique. Est-ce à dire que l'activité de M. Guizot se soit ralentie, que le découragement le gagne, qu'il ait dépensé une moins grande somme de promesses, d'avances, d'offres séduisantes? A Dieu ne plaise que nous avancions rien de semblable! D'ailleurs le moment serait mal choisi, et les faits viendraient bientôt nous donner un éclatant démenti. M. Guizot ne s'endort pas dans une trompeuse sécurité; loin de là : il descend de son piédestal élevé, abdique tout ce qui pourrait ressembler à une gravité trop austère. M. Guizot sourit à la jeune littérature; il lui tend une main indulgente; il se contente de titres peu nombreux, d'un bagage peu pesant; et un dévouement absolu tient lieu, à ses yeux, d'une éducation qui n'a pas eu le temps de se compléter, ou d'une érudition hypothéquée sur l'avenir. M. Guizot prend un intérêt touchant aux écrivains qui mettent à le servir toute la bonne volonté imaginable; il les accable de prévenances et les couvre de sa protection généreuse et éclairée.

La littérature, comme toutes les puissances de ce monde, a ses bons et ses mauvais instincts. Les bons penchans la poussent à conquérir la gloire, la popularité, une influence légitime et laborieusement acquise sur les affaires et l'esprit public; les mauvais penchans (mauvais lorsqu'ils sont poussés à leurs dernières conséquences) la portent à rechercher, avant tout, le bien-être matériel, et à rétrograder jusqu'à la propriété immobilière et presque indivisible, elle, la propriété la plus mobile, et pour qui la loi agraire a existé de toute éternité. Ces deux élémens, l'un intellectuel et composant l'essence même de la littérature, l'autre matériel et ne s'y rattachant que subsidiairement, sont aujourd'hui en présence; il s'agit de les concilier, en conservant toujour

néanmoins la supériorité au premier sur le second. Or, le contraire semble devoir arriver. Assurément il est loin de notre esprit de blâmer la formation d'une commission qui fixera d'une manière stable les bases de la propriété littéraire; mais on peut craindre, dans l'intérêt même de la littérature, de son honneur, de son avenir, que cette commission ne s'occupe plutôt des besoins matériels que de l'influence morale. Et ces craintes paraîtront encore plus fondées si l'on songe que la pensée du ministre qu a nommé cette commission, et celle de son collègue, M. Guizot, est de favoriser, avant tout, le côté matériel, de provoquer et soutenir les dévouemens à toute épreuve, de substituer enfin une question de personnes et de politique à la question littéraire.

Voilà comment, par suite de cette transformation opérée tout à coup dans l'esprit de M. Guizot, homme grave et sévère, devenu le Richelieu de la jeune littérature, en attendant qu'il soit celui de la politique intérieure, les hommes graves et sérieux qui l'écoutaient ont peu à peu disparu de ses côtés. En vain chercherait-on aujourd'hui à ses soirées du dimanche les hommes politiques d'autrefois, les brillans écrivains et les penseurs du *Globe,* tous ceux qui s'honoraient d'avoir profité de ses importans travaux, et qui marchaient avec gloire et persévérance dans une voie que lui-même avait frayée; tous ceux-là même qui, en combattant l'homme politique, n'en regardaient pas moins comme un plaisir et comme un devoir de se presser autour du publiciste et du savant; tous ces hommes où sont-ils? Le canapé doctrinaire, où s'étaient assis M. de Broglie, M. Royer-Collard, est veuf de ces hôtes illustres. Ni les anciens amis politiques, ni les émules littéraires de M. Guizot, ne peuvent ni ne veulent le suivre dans la voie nouvelle où il s'est engagé. Ils ont dû céder la place au spirituel rédacteur en chef de l'ancien *Messager,* à l'ex-directeur de l'Académie royale de Musique, qui, après avoir fait ses preuves d'administration, se sentirait aujourd'hui l'ambition de déployer son activité sur une plus grande échelle; à l'ingénieux auteur de plusieurs romans moyen-âge, ou bien encore à quelques jeunes rédacteurs de *la Paix,* journal bien connu pour ses talens diplomatiques.

Nous comprenons d'ailleurs toutes les difficultés de la position de M. Guizot, la nécessité où il se trouve de plaider sa cause et de défendre son système devant le pays. Nous ne le blâmons point, nous le plaignons sincèrement de subir de pareilles conditions.

M. le ministre de l'intérieur seconde puissamment M. Guizot dans cette voie d'agréables séductions. C'est ainsi que l'honorable M. V...., député de Salins, ayant demandé pour son église paroissiale le don d'un tableau, cette demande lui fut gracieusement accordée. Rien que de très touchant dans cette protection octroyée aux arts. Mais à quels arts? à l'art indi-

gène et local. Non-seulement l'honorable M. V.... a obtenu son tableau, mais de plus la permission de le faire exécuter à son choix par un peintre de l'endroit. Quant à M. Persil, il semble concentrer toutes ses faveurs dans sa famille.

M. Molé demeure étranger, pour sa part, à ces nouveaux moyens de gouvernement, et donne tous ses soins à faire prévaloir à l'extérieur une politique utile et honorable pour la France. La dernière banqueroute de l'Espagne semble avoir fait comprendre à M. Molé la nécessité de surveiller plus scrupuleusement l'exécution du traité de la quadruple alliance. M. Molé s'occupe de négociations sérieuses avec l'Angleterre pour améliorer la cause des constitutionnels en Espagne : c'est ainsi que par ses soins 250,000 francs ont été remis à la légion étrangère, et que de nouveaux bâtimens ont été envoyés pour protéger Malaga et empêcher l'introduction d'armes et de sommes d'argent destinées au parti carliste.

Toute question de douane se complique de rapports avec les puissances étrangères; il suffit de considérer les progrès du vaste système de douanes prussiennes, qui ne tend à rien moins qu'à fermer complètement l'entrée de l'Allemagne entière aux produits français, pour sentir la nécessité d'opposer à cette ligue une autre ligue plus forte, plus importante. M. Molé et M. Duchâtel se sont, dit-on, associés pour cette œuvre, qui exige leur double concours.

C'est grace à cette activité louable qui se déploie dans un but utile au pays, c'est par ces moyens dignes d'un premier ministre que M. Molé parviendra à se concilier les suffrages du pays et de la presse, bien mieux que ceux de ses collègues qui s'occupent d'elle avec une si touchante sollicitude.

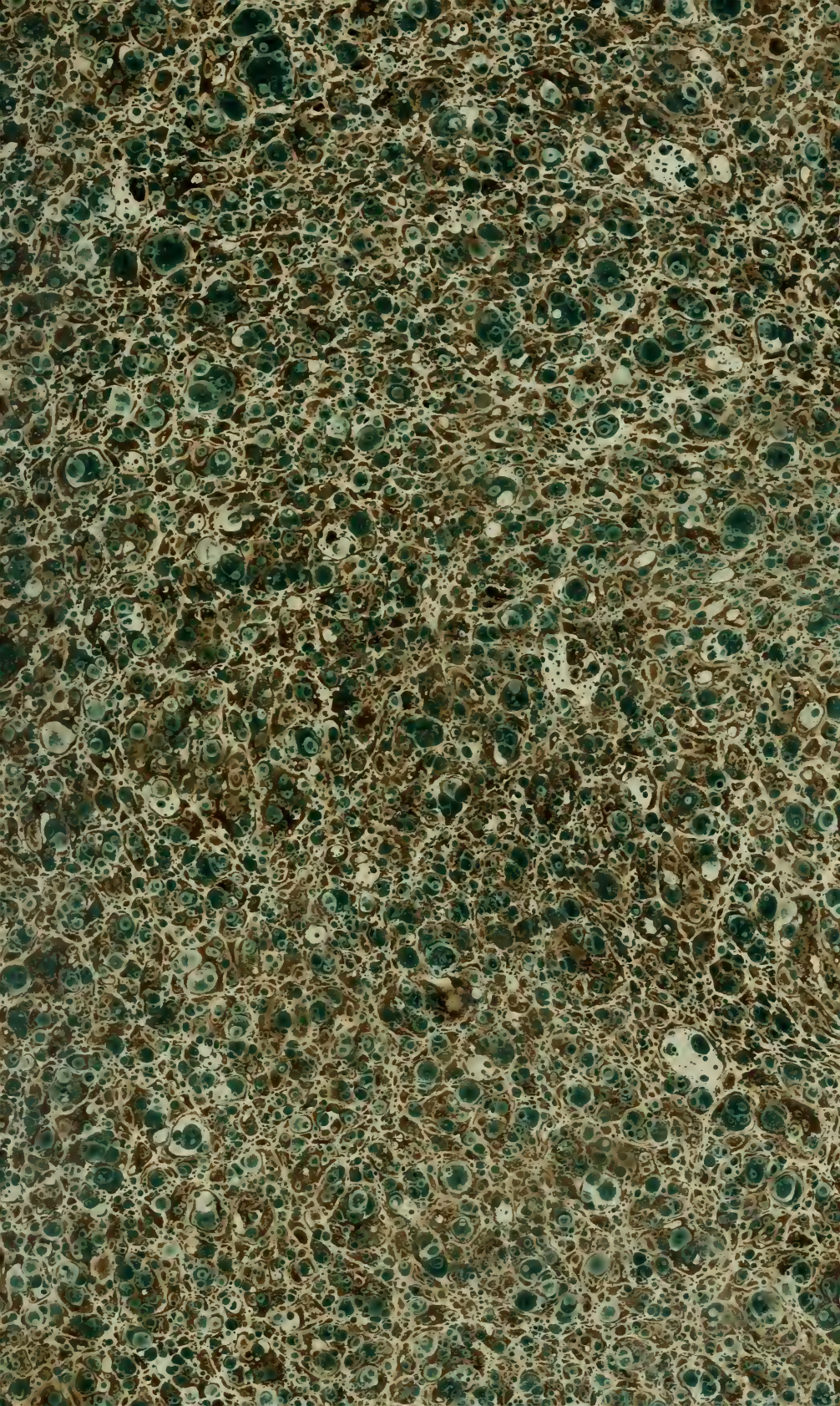
Porte-Saint-Martin. — *François Jaffier*, drame en cinq actes par M. Charles Lafond. — Nous ne demandons pas mieux que de trouver ce drame pathétique, intéressant, bien conduit, et nous y sommes d'autant plus disposés, que nous n'avons pu y comprendre que très peu de chose; or, dans le doute, il est du devoir du juge de s'abstenir, d'absoudre, tout au moins de prononcer la peine la plus douce. En vérité les dramaturges modernes font subir de terribles épreuves à l'orgueil et à l'intelligence de leurs auditeurs; l'on arrive se confiant à ses oreilles, à son esprit, à sa mémoire, à son attention. Eh bien ! rien de tout cela ne suffit; l'oreille ne saisit que des hurlemens, l'esprit ne peut parvenir à rien démêler, la mémoire à rien retenir; et l'on sort étourdi et fatigué, se demandant en soi-même comment il se fait qu'il existe des gens qui ont assez d'esprit et d'imagination pour pouvoir inventer une fable aussi embrouillée, et

bâtir cinq actes sans que jamais une scène puisse faire deviner celle qui va suivre. Il n'est pas jusqu'au nom du pirate François Jaffier qui tout d'abord vous fasse concevoir de trompeuses illusions par sa ressemblance historique. Il y a donc dans ce drame un père, une fille, un frère, un époux: le père, c'est Jaffier, ancien corsaire dont la tête est réclamée par l'Angleterre, et que M. de Sartines s'est engagé à livrer lâchement. L'ancien pirate va rondement en affaire et se constitue *juge de son honneur*; trois fois il tente d'assassiner un homme qu'il croit l'amant de sa fille, trois fois il le manque; mais l'époux, *marchand de son honneur*, ne lui échappera pas, et s'il ne fait sur lui qu'une tentative, au moins elle réussit. Pourquoi M. Duresnel a-t-il vendu sa femme à M. de Sartines? (M. de Sartines est le bouc émissaire du drame.) Parce qu'un de ses bricks chargé de cochenille a sombré en vue du port de Brest, et qu'il ne lui reste que ce marché pour échapper à la honte d'une banqueroute. Mondoville, l'amant présumé de Mme Duresnel, n'est ni plus ni moins que son frère. Le rôle de Mme Duresnel, la fille du corsaire, éternellement ballottée entre la vengeance de son père, la jalousie de son mari, la haine de son frère, est le seul personnage humain et vivant de cette pièce. Ce rôle est fort bien rendu par Mlle Ida, qui a fait preuve d'un sentiment très élevé et très poétique des différentes situations où elle se trouve. Il y a encore dans ces cinq actes un nègre qui a juré d'exterminer tous les blancs: il s'y décachette cinq ou six lettres, et l'on y recommence cinq ou six fois l'exposition. Le dialogue ne manque pas d'ailleurs d'esprit et de simplicité. Si nous avons prédit, dès le premier jour, l'immense succès de *la Duchesse de la Vaubalière*, nous ne croyons pas nous tromper en prédisant néanmoins à l'auteur de *la Famille Moronval* un véritable avenir dramatique; mais qu'il ne s'embarque plus avec *François Jaffier*.

— Chaque saison imprime à l'industrie un élan de plus. Les théâtres ne sont pas les seuls établissemens que le besoin de nouveauté tourmente aux approches de l'hiver. Des bazars vont s'ouvrir sur deux boulevarts, des palais sont en pleine construction dans les rues Neuve-Vivienne et Richelieu. Celle-ci est déjà, depuis moins de trois ans, un rendez-vous somptueux de marchands qui allient à la magnificence anglaise le goût exquis de la France dans leurs produits. Au premier rang de ces expositions merveilleuses, il faut placer les ateliers de modes de Mme Hocquet, dont l'habileté est passée en proverbe. Il n'y a pas de soirée élégante qui ne lui doive ses plus gracieux chapeaux. Plus heureuse que beaucoup, elle perfectionne ce qu'elle crée, et elle a fixé la vogue à la couronne de sa renommée.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-QUATRIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Une Excursion à Goa, par M. F. DE M. S. 5
L'Intrigue dans la Cuisine, ou Ce qui vient de la Flûte retourne au Tambour, proverbe précédé d'un prologue, par M. THÉODORE LECLERCQ. 12
Un Tableau de 1506. — Première manière de Raphaël, par M. T. THORÉ. 53
Embellissemens de Paris. — La Place de la Concorde, par M. P. M. 58
Revue du Monde Musical. — Mme Malibran, première partie, par M. CASTIL-BLAZE. 63
Le Grutli, par M. ALEXANDRE DUMAS. 73
Du Roman, par M. E. SOUVESTRE. 116
Une Couronne d'Épines, de M. Michel Masson, par M. G. P. . 126
Revue du Monde Musical. — Mme Malibran. — Fin, par M. CASTIL-BLAZE. 139
Bulletin. 146
Du dernier Ouvrage de M. de Châteaubriand, par M. NISARD. . 153
Le Fifre, par M. LÉON GOZLAN. 179
Les Nuits de Zerline, par M. ROGER DE BEAUVOIR. 198
Archéologie. — Les Obélisques, par M. L. REYBAUD. 206
Bulletin. 215
Les Égouts, par M. JULES JANIN. 227
Le Roi de la Mode, par M. ARNOULD FRÉMY. 255
Le Tasse à Rome, Naples et Florence, par M. EUGÈNE DE LA GOURNERIE. 273
Embellissemens de Paris. — Le Palais-de-Justice, par M. S. . . 287
Bulletin. 292
Poètes de l'Angleterre. — Robert Southey, par M. D. FORGUES. . 297
Les Landes, par J.-L. LUGAN. 321
De l'État Intellectuel de la Belgique, par V. SCHŒLCHER. . . . 342
Bulletin. 372